



HAL
open science

Bizerte et sa région : étude de géographie historique

Mohamed Ali Hbaieb

► **To cite this version:**

Mohamed Ali Hbaieb. Bizerte et sa région : étude de géographie historique. Archéologie et Préhistoire. Université Lumière - Lyon II, 2009. Français. NNT : 2009LYO20010 . tel-01543954

HAL Id: tel-01543954

<https://theses.hal.science/tel-01543954>

Submitted on 21 Jun 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Lumière-Lyon 2

Langues, Histoires et Civilisations des Mondes Anciens – UMR 5648

Université de Tunis

Faculté des Sciences Humaines et Sociales – Département d'Histoire

Thèse d'Histoire et d'Archéologie islamiques

Bizerte et sa région

Etude de géographie historique

(Tome : 1)

Présentée et soutenue publiquement par :

Mohamed Ali HBAIEB

le 13-02-2009

Sous la direction de :

Pierre GUICHARD (Université Lumière-Lyon 2)

Mounira CHAPOUTOT-REMADI (Université de Tunis)

Devant un jury composé de :

Mounira CHAPOUTOT-REMADI (Université de Tunis)

Pierre GUICHARD (Université Lumière-Lyon 2)

Faouzi MAHFOUDH (Université de La Manouba-Tunisie)

Jean-Pierre VAN STAËVEL (Université Paris IV-La Sorbonne)

Laurent SCHNEIDER (MMSH-Aix-en-Provence)

Année universitaire : 2008-2009

A mes parents
A Lilia

Remerciements

Je tiens à remercier en premier lieu mes directeurs de thèse, Madame le professeur Mounira CHAPOUTOT-REMADI et Monsieur le professeur Pierre GUICHARD pour l'aide compétente qu'ils m'ont apportée et pour leur patience pour mener à bien un travail entamé il y a quelques années. Merci à M^{me} CHAPOUTOT-REMADI pour ses conseils et ses incessants encouragements surtout durant les moments de doute par lesquels je suis passé. Un sincère remerciement va aussi à M. GUICHARD pour ses lectures, ses relectures et ses corrections.

Ma gratitude à l'égard de mes chers directeurs de thèse est grande et je ne peux que leur formuler la promesse de m'inscrire dans leur sillage pour un éventuel travail de recherche.

Je remercie les rapporteurs de cette thèse M. Faouzi MAHFOUDH et M. Jean-Pierre VAN STAËVEL pour l'intérêt qu'ils ont porté à mon travail. Les discussions avec M. MAHFOUDH m'ont toujours été d'un grand apport et elles m'ont constamment conduit à trouver la bonne voie. Ma reconnaissance va également à Jean Pierre pour m'avoir offert son hospitalité à Lyon et pour sa vraie amitié.

J'adresse un respectueux remerciement à M. Laurent SCHNEIDER qui a bien voulu prendre part au jury de cette thèse et m'accueillir au sein de son équipe de fouille. La mission de juillet 2000 m'a été formatrice tant sur le plan scientifique que sur le plan humain.

Ma sincère et affectueuse gratitude va à ceux qui sont à l'origine de ma formation d'historien et d'archéologue : mes professeurs Radhi DAGHFOUS, Abdelhamid FENINA, et Sadok BEN BAAZIZ. Je suis redevable aussi à ma famille et à mes amis : Mohamed, Sodki, Moez et khaled, de l'aide qu'ils m'ont, directement ou indirectement, fournie.

Mes vifs remerciements vont aux différents instituts et laboratoires de recherche pour m'avoir accordé des aides et des subventions, à savoir : le *CIHAM* (Lyon), l'*UMR 5648* (Lyon), l'*IISME* (Paris), le *Laboratoire du Monde Arabo-Islamique Médiéval* (Tunis), l'*IRMC* (Tunis), l'*IFC* (Tunis) et la *Casa de Velasquez* (Madrid).

J'ai enfin une pensée particulière pour ma femme, Lilia, pour sa patience durant les dernières années de ma thèse et pour son tendre soutien. Je lui dis : la thèse est finie mais le chemin est encore long.

SOMMAIRE

Volume I

DEDICACE	I
REMERCIEMENTS.....	II
TRANSLITTÉRATION ET TRANSCRIPTION DE L'ARABE	IV
ABREVIATIONS ET NOTICES.....	V
CARTE DE SITUATION DE LA REGION.....	VII
INTRODUCTION	1
<u>PREMIÈRE PARTIE : SOURCES ET CADRE GÉOGRAPHIQUE</u>	14
CHAPITRE I : TEXTES, CARTOGRAPHIE ET DOCUMENTS D'ARCHIVES	15
CHAPITRE II : DES DONNÉES FAVORABLES À UNE OCCUPATION PERMANENTE DU SOL	30
<u>DEUXIÈME PARTIE : MONOGRAPHIES LOCALES</u>	42
CHAPITRE I : LES AGGLOMÉRATIONS CÔTIÈRES	43
CHAPITRE II : LES AGGLOMÉRATIONS DE L'ARRIÈRE PAYS	373

TRANSLITTÉRATION ET TRANSCRIPTION DE L'ARABE

Mis à part un certain nombre de mots ou termes dont la graphie a été consacrée par l'usage, le système de translittération suivi dans cette étude est celui qui est adopté par la revue *Arabica* :

ا	‘	ذ	ḍ
ب	b	ط	ṭ
ت	t	ظ	ẓ
ث	ṯ	ع	‘
ج	ǧ	ف	f
ح	ḥ	ق	q
خ	ḫ	ك	k
د	d	ل	l
ر	r	م	m
ز	z	ن	n
س	s	ه	h
ش	š	و	w
ص	ṣ	ي	y

Voyelles :

a, i, u, ā, ī, ū

ABRÉVIATIONS ET NOTICES

*Reuves :

<i>AIEO</i>	<i>Annales de l'Institut d'Etudes Orientales (Alger)</i>
<i>Ant. Af.</i>	<i>Antiquités Africaines</i>
<i>BAC</i>	<i>Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques</i>
<i>BEO</i>	<i>Bulletins d'Études Orientales</i>
<i>CT</i>	<i>Les Cahiers de Tunisie</i>
<i>IBLA</i>	<i>Institut des Belles Lettres Arabes</i>
<i>ILS</i>	<i>Islamic Law and Society</i>
<i>MCV</i>	<i>Mélanges de la Casa de Vélasquez</i>
<i>R. Af</i>	<i>Revue Africaine</i>
<i>R. Ency.</i>	<i>Revue Encyclopédique</i>
<i>REPPAL</i>	<i>Revue des Etudes Phéniciennes-Puniques et des Antiquités Libyques</i>
<i>RHM</i>	<i>Revue d'Histoire Maghrébine (Époque moderne et contemporaine)</i>
<i>ROMM</i>	<i>Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée (devenue RMMM)</i>
<i>RT</i>	<i>Revue tunisienne</i>
<i>RTSS</i>	<i>Revue Tunisienne de Sciences Sociales</i>
<i>SI</i>	<i>Studia Islamica</i>

*Encyclopédies, collections, comptes rendus :

<i>CERES</i>	<i>Centre d'Etudes et de Recherches Economiques et Sociales</i>
<i>CRAIBL</i>	<i>Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres</i>
<i>EI</i>	<i>Encyclopédie de l'Islam (anc. éd.)</i>
<i>EI²</i>	<i>Encyclopédie de l'Islam (nouv. éd.)</i>
<i>GAL</i>	<i>Geschichte der Arabischen Litterature</i>

*Autres abréviations :

<i>AAT</i>	<i>l'Atlas Archéologique de la Tunisie (ancienne édition)</i>
<i>AAT²</i>	<i>l'Atlas Archéologique de la Tunisie (nouvelle édition effectuée par le projet de la carte nationale des Sites Archéologiques et des Monuments historiques).</i>
<i>ANT</i>	<i>Archives nationales de la Tunisie</i>
<i>ASMB</i>	<i>Association de Sauvegarde de la Médina de Bizerte</i>
<i>BNT</i>	<i>Bibliothèque Nationale de Tunis</i>
<i>CPU</i>	<i>centre de Publication Universitaire-Tunis</i>

Dj. *Mont ou montagne. Nous utilisons cette abréviation dans un contexte de description géographique. Nous transcrivons, alors, le terme arabe "ğabal" si nous sommes dans un contexte historique (ex : ġabal Šu^cayb, Rās al-ğabal ...).*

ms. *Manuscrit*

SHAT *Service Historique de l'Armée de Terre Française*

- ✓ En général, la "hamza" (أ) initiale et la "tā' al-marbūta" (آ ou ء) ne sont pas indiquées.
- ✓ Les termes arabes, précédés d'un déterminant pluriel, ne s'accordent pas (ex : un *miḥrāb* / des *miḥrāb*). Ne seront suivis de "s" que les noms traditionnellement francisés et acceptés aujourd'hui par le dictionnaire français, comme : *Hafsides, Almohades, Almoravides*... dans certains cas, on peut utiliser le pluriel arabe (ex : *fqīh* → *fuqahā*)
- ✓ *Ibn* (fils de) n'est écrit intégralement que s'il est au début du nom (ex : Ibn Ḥaldūn) et il est abrégé à l'intérieur du nom (ex : ^cAbd al-Raḥmān b. Ḥaldūn).
- ✓ Pour cette étude je citerai le toponyme *Ṣafūra* (le nom médiéval de la région de Bizerte) avec "ص/س" (صطفورة) et il sera utilisé comme un nom féminin.
- ✓ Pour les dates, le premier nombre indique l'année de l'Hégire, le second correspond à celle de l'ère chrétienne. La concordance des ères a été établie selon les tables dressées par H.G. Cattenoz.
Pour les siècles, le nombre en chiffres arabes est celui de l'ère hégirienne, et celui en chiffres romains de l'ère chrétienne (ex : 5^e/X^e siècle).

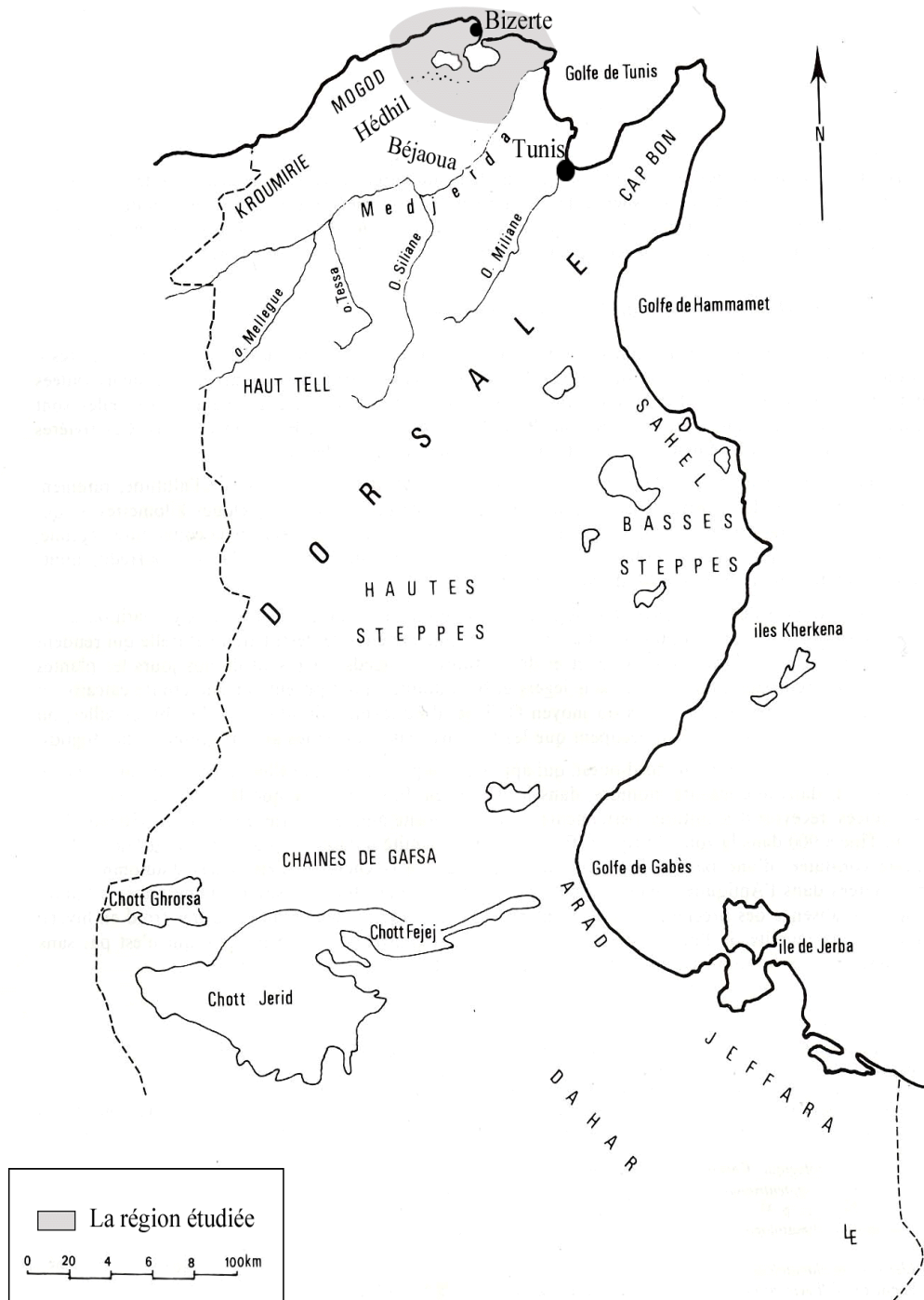


Fig. 1 : Carte de situation de la région dans la Tunisie actuelle*

* Le fond de cette carte est emprunté à J. Peyras, *Le Tell Nord-Est tunisien dans l'Antiquité, essai de monographie régionale*, éd. CNRS, Paris, 1992.

Introduction

« La géographie historique vise à rendre compte des réalités géographiques d'un espace donné telles qu'elles se présentent à un moment donné (...). Elle n'est qu'une géographie rétrospective qui tend à reconstituer, sur un même territoire, les phases différentes de l'empreinte que les hommes y ont laissée, comme des pages ou des photographies superposables et plus ou moins effacées. Mais ces avatars d'une géographie historique, c'est sur le fond du terrain réel, tels que nous l'offrent nos connaissances positives, que nous les reconstituons ; et c'est bien nécessaire puisque ce que nous voulons mesurer, pour les comparer, ce sont les changements objectifs que le temps y produit »

Cl. Nicolet, *L'inventaire du monde. Géographie et politique aux origines de l'Empire romain*, Paris, 1988, p. 9-10.

Cadre de la recherche :

Il y a maintenant plus d'une vingtaine d'années, les recherches universitaires concernant le patrimoine archéologique islamique de la Tunisie se concentraient sur des études monographiques de quelques grands centres urbains du pays. Tunis, Sousse, Sfax, Testour et quelques autres centres¹, étaient à l'époque des sujets de thèses de plusieurs jeunes chercheurs, qui sont aujourd'hui les directeurs des recherches de l'actuelle génération des étudiants de l'Université tunisienne. L'histoire et l'évolution architecturale de ces villes, ainsi que le réexamen et l'enrichissement des contributions des pionniers de l'archéologie islamique de la première moitié du XX^e siècle², étaient

¹ A. Daoulatli, *Tunis sous les Hafside, évolution urbaine et activité architecturale*, INAA, Tunis, 1976. ; M. Rammah, *Sousse des origines jusqu'à la conquête almohade*, Tunis, 1981 (inédite : en arabe) ; F. Mahfoudh, *La ville de Sfax : recherches d'archéologie monumentale et évolution urbaine*, Paris, 1988 (texte dactylographié) ; A. Saadaoui, *Testour, une ville morisque du Nord de la Tunisie*, Tunis, 1993.

² Nous pensons notamment aux travaux de Georges Marçais, de Lucien Golvin et d'Alexandre Lézine (Voir bibliographie).

alors les centres d'intérêt qui attireraient les recherches historico-archéologiques islamiques pendant les années soixante dix et quatre-vingt du XX^e siècle¹.

Mais depuis une dizaine d'années, notamment avec les progrès de l'archéologie, de nouveaux axes de recherche sont apparus. Si la ville reste un centre d'intérêt privilégié², en raison de la nature de la documentation disponible, l'orientation vers les zones rurales (*al-bawādī*) et vers la ceinture des petites agglomérations qui entourent les pôles urbains, ne cesse de susciter de nouvelles recherches. Certes, l'intérêt accordé ces dernières années à la littérature juridique et aux sources biographiques et hagiographiques a aussi ouvert de nouvelles voies à la recherche archéologique. Le résultat de cette nouvelle tendance est l'apparition d'une série d'études qui s'intéressent au monde citadin, mais en le situant dans le contexte du monde rural environnant. En effet, *al-bādiya* ou *al-rīf*, qui signifient littéralement "la campagne", représentent l'arrière pays et la ceinture de l'espace urbain, désigné dans les sources arabes par *al-mağāl al-mutaḥaḍḍir* ou *al-mutamaddin*. De ce fait, aujourd'hui on est de plus en plus convaincu qu'une recherche sérieuse sur la ville (*al-madīna*), considérée de façon erronée pendant plusieurs années comme le seul acteur de l'histoire de l'Occident musulman, nécessite de la situer dans son contexte global, c'est à dire les campagnes qui l'entourent et aussi l'*archipel* des petits villages voisins³. Cette *ceinture/marge*, qui a, certainement, sa propre culture matérielle et intellectuelle par rapport au monde de la ville, est aujourd'hui un *espace/centre* dans les nouvelles recherches.

Vers la fin des années quatre-vingt, Mohamed Hassen a présenté un travail de synthèse, que l'on peut considérer comme le premier de son genre dans l'Université tunisienne. Dans sa thèse il est question des relations entre *al-madīna wa-l bādiya* en Ifriqiya pendant l'époque ḥafside⁴. Et depuis, une série de sujets de géographie

¹ Nous ajoutons à cette liste les recherches effectuées par d'autres professeurs et étudiants sur des dossiers d'études architecturales très spécifiques. La bibliographie à citer dépasse ce cadre, mais nous nous permettons de renvoyer, à titre d'exemples, aux travaux de N. Djelloul, sur les fortifications côtières de la Tunisie, de F. Mahfoudh et de A. Saadaoui sur divers sites et monuments de la Tunisie (Voir bibliographie).

² P. Cressier, M. Fierro et J. P. Van Staëvel (coord.), *L'urbanisme dans l'Occident musulman au Moyen Âge, Aspects juridiques*, Casa de Velázquez & Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Madrid, 2000.

³ F. Braudel, « Histoire et sciences sociales, la longue durée », *Annales*, oct.-déc. 1958, p. 738.

⁴ M. Hassen, *Al-madīna wa-l bādiya bi Ifrīqiya fī-l 'ahd al-ḥafṣī*, Pub. de l'Université de Tunis 1, Tunis, 1999, 2 vol.

historique a commencé à prendre une place importante dans le courant des travaux traitant de l'archéologie islamique de la Tunisie¹.

C'est donc dans ce courant de nouvelles études que cette recherche s'inscrit. Un courant certainement local mais qui suit en fait, une nouvelle tendance historiographique occidentale lancée au cours de ces dernières décennies, qui essaye de renouveler les réflexions sur l'urbanisme arabo-musulman, en profitant des éditions de plus en plus intéressantes d'une nouvelle documentation textuelle, notamment juridique, et des nouvelles pistes apparues grâce à la collaboration de l'archéologie avec d'autres disciplines².

Dans cette recherche nous nous intéresserons à une entité géographique de l'extrême Nord-Est de la Tunisie, la région de Bizerte (*Banzart* en arabe). Certes, l'absence d'un travail de synthèse traitant de cette région dans sa globalité est, initialement, la considération majeure qui nous a encouragé à choisir ce sujet. Mais cela ne veut pas dire que la région n'ait fait l'objet d'aucune étude. En fait, notre tâche sera de collaborer à un effort scientifique déjà engagé. Cet effort s'est traduit par quelques travaux partiels mais qui représentent pour cette recherche une base très importante.

Le travail qui mérite d'être évoqué en premier lieu, puisqu'il traite de l'une de la configuration architecturale de la ville-capitale de toute la région, est celui de Hédi Bouita. Publié au début des années quatre-vingt dix, ce travail est à l'origine une recherche présentée par l'auteur à l'Université tunisienne pour l'obtention du *Certificat*

¹ Nous notons ici que nous ne sommes pas en train de juger une partie de recherches en cours, mais à notre connaissance il y a maintenant une série de thèses qui traitent de cette problématique. Parmi les recherches en la matière nous renvoyons aux travaux en cours de S. Jelloul qui prépare une thèse d'archéologie sur la région du Cap Bon (Université Lyon 2 sous la direction de P. Guichard) et de Kh. Jouini qui travaille sur *bilād Qafṣa* (Université Tunis 1 sous la direction de M. Hassen) et M. Araār qui vient de soutenir une thèse intitulée : *La géographie historique du Haut-Tell tunisien au haut Moyen-Âge*, 2005 (Université Tunis 1 sous la direction de M. Hassen).

² Plusieurs travaux parus ces trois dernières décennies ont profité des éditions des textes juridiques. Pour la France je cite les travaux de V. Lagardère, *Campagnes et paysans d'al-Andalus*, Paris, 1993 ; id., *Histoire et société en Occident musulman au Moyen Âge. Analyse du Mi'yār d'al-Wanṣarīsī*, Madrid, 1995. ; J. P. Van Staëvel, *Les usages de la ville. Discours normatif, habitat et construction urbaine dans l'Occident musulman médiéval (Xe-XIVe siècles)*, thèse d'Histoire soutenue le 25-01-2000 à l'Université Lyon 2 ; du même : "Le qādī au bout du Labyrinthe : L'impasse dans la littérature jurisprudentielle mālikite (al-Andalus et Maghreb, 3^e/IX^e – 9^e/XV^e s.)", in P. Cressier, M. Fierro et J. P. Van Staëvel (coord.), *L'urbanisme dans l'Occident musulman au Moyen Âge, Aspects juridiques*, Casa de Velázquez & Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Madrid, 2000, p. 39-63. Pour l'Espagne je renvoie aux études de M. Fierro notamment son article "Spanish Scholarship on Islamic Law", *ILS*, 2 (1995), p. 43-70, dans lequel il y a une liste exhaustive de toutes les recherches espagnoles consacrées à la littérature juridique islamique. Alors que pour l'école anglo-saxonne on se réfère essentiellement à la production de D.S. Powers, que je cite à titre d'exemple, "Fatwās as Sources for Legal and Social History : A Dispute

d'*Aptitude à la Recherche (C.A.R.)*¹. Intitulée "*Bizerte : Les monuments islamiques*"², cette étude est essentiellement architecturale. L'auteur, dont la formation scientifique et l'activité professionnelle sont celles d'un architecte, souligne dès la présentation générale de son ouvrage qu'il ne prétend pas écrire l'histoire de la ville de Bizerte ; il n'a, affirme-t-il, « ni la qualification ni la prétention de le faire ». Il « se limitera volontairement, poursuit-il, à l'étude des fortifications islamiques et pré-islamiques »³. Bien que partielle, puisqu'elle ne traite pas de l'intégralité des monuments islamiques de la ville de Bizerte, l'étude de Hédi Bouita présente plusieurs qualités qui méritent d'être soulignées.

Du point de vue méthodologique, c'est un travail très bien organisé. Une introduction historique, sans doute très brève et un peu rapide mais suffisante, suivie de quelques pages sur le rôle militaire que Bizerte a joué dès des époques très reculées, et enfin d'un inventaire contenant des descriptions méthodiques de chaque monument, telle est la démarche générale de ce travail. Une démarche qui lui confère une fiabilité scientifique indispensable dans ce genre de recherches. Ensuite, sur un plan technique, derrière les relevés et les plans qui illustrent le texte se cache un architecte passionné par le patrimoine archéologique qui fait "*le charme de Bizerte*" –comme il le dit-, mais aussi un chercheur très conscient de la nécessité de conserver cet héritage menacé aujourd'hui par la croissance « d'une ville qui se veut "moderne", "rationnelle" et "hygiénique" »⁴. Enfin, pour en terminer avec les qualités de cette étude, nous nous référerons à un texte paru en annexe dans la même publication⁵. Dans ce dernier, Hédi Bouita manifeste ses qualités d'architecte, mais aussi et surtout celles d'un historien qui s'approprie les outils de critique nécessaires et des moyens d'analyse solides. En se basant sur un texte d'archive et des recherches pertinentes de terrain, il a pu suggérer un essai de restitution du fort dit "*ḥiṣn al-Isbān*" (le fortin des Espagnols).

over Endowment Revenues From Fourteenth-Century Fez", *Al-Qanṭara*, 11 (1990), p. 295-341 ; voir aussi R. Gleave, E. Kermeli (éds), *Islamic law. Theory and Practice*, Londres - New-York, 1997.

¹ H. Bouita, *Bizerte, ses monuments islamiques-l'architecture militaire*, C.A.R. sous la direction de M. H. Chérif, Tunis, 1987.

² H. Bouita, *Bizerte : Les monuments islamiques*, Beït Al-Hikma, Carthage, 1992 (texte français avec un résumé en arabe).

³ H. Bouita, *Bizerte*, 1992, p. 11-15.

⁴ *Ibid.*, p.95.

⁵ *Ibid.*, p. 141-148.

La production de Hédi Bouita ne se limite pas à cette publication. Sont à signaler aussi ses articles dans quelques revues tunisiennes¹, ainsi que ces contributions dans les actes de colloques organisés par *l'Association de Sauvegarde de la ville de Bizerte* (ASVB). Cette association mérite d'être citée en seconde position dans le cadre de cette présentation générale. Ses activités, qui se manifestent d'une part dans des publications quasiment périodiques et d'autre part dans des interventions de terrain pour la protection des sites menacés, ont fait d'elle l'une des associations de ce type les plus actives et les plus productives en Tunisie². L'un des atouts que l'on peut reconnaître à la production et aux activités de cet organisme est son ouverture sur les agglomérations qui forment aujourd'hui le *gouvernorat de Bizerte*. Ses champs d'étude ainsi que ses missions d'interventions dépassent en effet le cadre restreint de la ville de Bizerte pour s'intéresser à tout le territoire de la région sujet de cette étude. Cette ouverture représente pour cette recherche un apport non négligeable. À ce propos nous évoquons, à titre d'exemple, les travaux de :

- Ahmed Saadaoui et Néji Djelloul sur la localité portuaire de Ġār al-Milḥ. Ce travail, fruit d'une étude sur les documents écrits, iconographiques et d'une enquête sur le terrain, représente un exemple de ce qu'il faut faire dans une recherche monographique³.
- Hédi Bouita sur les deux petites localités de Manzil Ġmīl et Manzil °Abd al-Raḥmān⁴.
- Hamed Ajjebi sur la ville de *Māṭir*, le grenier de la région et de toute l'Ifriqiya⁵. l'Ifriqiya⁵.

À ces travaux, parus dans les publications de "l'Association de Sauvegarde de la médina de Bizerte" et dans la revue *Africa* de "l'Institut National de Patrimoine", s'ajoutent les contributions d'autres chercheurs, comme celles d'Abdelhakim al-Gafsi qui traitent de l'apport des documents d'archives de l'État tunisien pour la connaissance de l'histoire événementielle et architecturale de la région. Outre l'exemple des "*asbilat*

¹ Nous renvoyons ici, à titre d'exemple, à son article publié en 1992 sur la grande mosquée de Bizerte.

² Voir la bibliographie détaillée à la fin du texte.

³ A. Saadaoui et N. Djelloul, « Ghar el Melh : une ville portuaire tunisienne du XVII^e siècle », dans *Africa* XV, 1997, p. 185-223.

⁴ H. Bouita, « Manzil Jmīl et Manzil Abd er-Raḥmān : Histoire et monuments », dans *Bizerte à travers l'Histoire actes de 1993-1994*, Pub. ASMB, 1996, p. 129-143.

⁵ H. Ajjebi, *Watan Māṭir, , naš'at madīna wa mudawwanat a'lām wa m°ālim 1856-1956*, Tunis, 2002. Sur cette localité voir aussi l'article de Lazhar Gharbi, "Minṭaqat Māṭir fī 'awāḥir al-qarn al-Tāsi° °ašar", dans *Bizerte à travers l'Histoire, actes de 1991-1992*, Pub. ASMB, 1993, p. 55-81.

Binzart” (les fontaines publiques de la ville de Bizerte)¹, ce chercheur a pu lire dans l’un des dossiers d’archives un toponyme qui nous a aidé à identifier le nom d’une localité médiévale totalement disparue aujourd’hui de la toponymie de la région. Il s’agit de *Anbalūna*, l’une des trois villes qui formaient la *kūrat Ṣaṭfūra* (le district de Ṣaṭfūra)².

Sur l’ensemble des travaux qui représentent une base pour cette recherche, l’apport est différent d’une étude à l’autre. Parmi les travaux qui nous ont servi de point de départ pour consolider une hypothèse ou la réexaminer, nous citerons :

- Les résultats intéressants issus des découvertes épigraphiques antiques de Jean Peyras. Leur apport enrichit particulièrement la connaissance du dossier toponymique médiéval et moderne de la région de Bizerte³.
- L’essai pertinent de Naïdé Ferchiou, archéologue antiquisante, pour localiser le site d’*Anbalūna* en se basant sur des indications textuelles et cartographiques (antiques, médiévales, modernes et contemporaines) d’une part, et les résultats de la recherche sur le terrain d’autre part⁴.
- La tentative intéressante de Néji Djelloul pour la localisation des installations maritimes (ports et fortifications) qui jalonnaient la côte de la région à partir des données textuelles et de quelques missions archéologiques⁵.

Cette brève liste révèle paradoxalement à la fois une richesse relative de connaissances, et, avouons-le, une production qui nécessite beaucoup de réflexions et de ré-interprétations. Les travaux cités ci-dessus ne constituent en réalité qu’une sélection très restreinte d’un bon nombre de recherches qui ont servi de base à la nôtre. Cette étude historico-archéologique devra donc faire appel à l’association de résultats dispersés et à la consolidation des hypothèses de travail déjà avancées pour continuer un effort antérieurement engagé. L’objectif sera, donc, de renouveler les résultats, de

¹ A. Gafsi, “Lamḥa mūğaza ‘an al-‘asbila bi-madīnat Banzart”, *Actes des colloques de 1987, 1988, 1989 et 1990*, Pub. ASMB, 2^e éd., p. 69-73.

² Sur les problèmes de la délimitation de l’espace, voir première partie/chapitre II "des données favorables à l’occupation permanente du sol" et troisième partie, chapitre II "construction du territoire : problèmes et étapes".

³ Je ne fais référence dans cette note qu’à sa thèse intitulée *Le Tell Nord-Est tunisien dans l’Antiquité, essai de monographie régionale*, éd. CNRS, Paris, 1992 et je renvoie le lecteur aux autres travaux de Jean Peyras qui figurent dans la liste bibliographique dans la fin de cette recherche.

⁴ N. Ferchiou, “Recherches sur la toponymie antique de la basse vallée de la Medjerda”, dans *Africa*, 13, 1995, p. 29.

⁵ N. Djelloul, *Al-Ribātāt al-baḥriyya bi Ifrīqiya fī al-‘ahd al-Wasīf*, Centre de Publication Universitaire, Tunis, 1999. [= Djelloul (1999)]

relancer les hypothèses ; bref, de créer un nouveau point de départ pour les futures recherches traitant de l'histoire et de l'archéologie islamiques de la région de *Banzart*.

Des méthodes de recherche : l'archéologie extensive et l'approche régressive

Comment peut-on étudier une région vaste et riche aussi bien du point de vue historique que du point de vue archéologique?

Le lecteur aura constaté dans les pages précédentes que le sujet est une étude de géographie historique. Une telle étude envisagera d'exploiter autant que possible ce que nous apportent les sources textuelles et surtout ce que peut nous fournir le travail de terrain. Dans cette étude les sources écrites ne nous semblent pas suffisantes pour mener à bien une étude d'une région qui garde jusque là ses secrets, notamment en matière archéologique. Devant cette insuffisance des informations textuelles il était indispensable de recourir au terrain pour la mise à jour de quelques résultats déjà publiés, et pour étudier les données archéologiques et architecturales inédites. Tout d'abord, on doit remarquer que la production, si intéressante et riche, des pionniers de l'archéologie islamique n'attribue pas à la région de Bizerte une place importante, semblable à celle accordée à d'autres centres urbains de l'Ifriqiya, comme Kairouan, Mahdia, Tunis, Sfax, Sousse... etc.¹. Cette lacune, en terme d'études historico-archéologiques sur la région, peut faciliter la tâche du chercheur mais aussi la compliquer. Elle la facilite, puisque l'étude portera sur des données archéologiques relativement abondantes et inédites. Mais en parallèle elle la complique puisque les sources textuelles ne nous fournissent pas la plupart du temps les informations nécessaires pour mener à bien cette recherche.

Devant une telle maigreur des informations textuelles, la méthode que nous jugeons la plus apte à nous fournir des réponses aux questions qui se posent est bien l'archéologie, qui ne cesse d'affirmer de jour en jour, par ses démarches méthodologiques et efficaces, son aptitude à répondre aux nouvelles problématiques historiques. Malgré ses limites dues à ses approches parfois trop descriptives et quantitatives, l'archéologie a vu, au cours de ces dernières décennies, son champ

d'investigation s'amplifier et se diversifier. Elle ne cesse en effet, de confirmer sa présence inévitable pour apporter à l'historiographie classique des réponses aux questions auxquelles celle-ci est incapable de résoudre toute seule. Mais quel genre d'archéologie pourrions-nous adopter pour une telle étude ?

Faute de temps –une thèse de "nouveau régime" est une recherche qui doit respecter un délai de temps beaucoup plus court que celui donné auparavant à une thèse d'État- ; faute de moyens et faute, bien évidemment, d'expérience, nous nous sommes trouvés dans l'obligation d'adopter une méthode pragmatique aidant à dépasser ces difficultés. Cette méthode est proche de celle de *l'archéologie extensive*, telle qu'elle a été pratiquée par des grands noms de la discipline². Établir des inventaires, tels qu'ils ont été réalisés dans le travail de Philippe Leveau³, réaliser des fiches descriptives pour chaque site comme celles qu'a utilisées Jean Peyras dans son étude sur le Tell du nord-est tunisien dans l'Antiquité⁴, suivre la démarche d'André Bazzana pour identifier un rapport entre un habitat et ses circonstances matérielles et ethno-culturelles⁵, créer des outils d'analyse et de critique comme nous l'a démontré Pierre Guichard⁶ dans ses différentes études sur le Levant espagnol, ont été des exemples qui nous ont fourni des outils méthodologiques si utiles et si efficaces pour mener à bien ce travail.

Dans cette étude, l'exploitation des données récoltées sur le terrain est allée toujours en parallèle avec les résultats issus d'une recherche bibliographique. La lecture d'une source n'a jamais été séparée de l'examen d'une carte topographique. L'étude d'un tessou de céramique n'a jamais été isolée de son contexte, aussi bien naturel qu'ethnologique. En un mot, la collaboration entre l'approche historique qualifiée par

¹ Nous renvoyons essentiellement aux ouvrages de Georges Marçais, d'Alexandre Lézine et de Lucien Golvin. (Voir la bibliographie générale à la fin de l'étude)

² Voir entre autre : G. Noyé (éd.), *Castrum 2, Structures de l'habitat et occupation du sol dans les pays Méditerranéens : Les méthodes et l'apport de l'archéologie extensive*. Actes de la rencontre organisée par l'Ecole française de Rome (Paris 12 – 15 novembre 1984), Rome-Madrid, 1988. On lit dans l'avant-propos, écrit par J-Cl. Maire Vigueur et G. Noyé : « l'archéologie extensive n'est plus à inventer. Sous des noms divers – prospection, archéologie de surface ou du peuplement ou de paysage, etc. -, ce type de recherche attire depuis plusieurs années déjà des adeptes de plus en plus variés », p. VII. ; P. Guichard et A. Bazzana, « Pour une archéologie extensive », in : *Histoire et archéologie de l'habitat médiéval*, 1986, pp. 175-184.

³ Ph. Leveau, *Casarea de Maurétanie, une ville romaine et ses campagnes*, coll. de l'Ecole française de Rome, 1984.

⁴ J. Peyras, *Le Tell nord-est tunisien dans l'Antiquité, essai de monographie régionale*, éd. CNRS, Paris, 1992.

⁵ A. Bazzana, *Maisons d'al-Andalus, habitat médiéval et structures du peuplement dans l'Espagne orientale*, Casa de Velásquez, Madrid, 1992.

⁶ P. Guichard, *Les musulmans de Valence*, Damas, 1990-1991 (2 vol.).

P. Guichard de *fonctionnelle* et la démarche archéologique plus *typologique* était donc indispensable pour réaliser cette étude¹.

Mais en quoi consiste cette démarche historico-archéologique pour l'étude de la région de *Banzart* ?

Nous posons cette question parce que la géographie historique en tant que science ayant acquis le statut d'une discipline à part entière, il y a maintenant plus d'une trentaine d'années², n'a pas cessé d'enrichir ses outils de recherche jusqu'à un stade où elle demande un travail collectif au sein d'une équipe multidisciplinaire, dans laquelle chacun offre ses propres approches pour enrichir celles des autres. Pour notre propos nous sommes loin d'avoir pu accomplir la totalité de cette tâche. Notre travail ne prétendra pas dire le dernier mot sur le patrimoine archéologique islamique de la région de Bizerte. Il ne sera, comme nous le souhaiterions, qu'un point de départ pour d'autres à venir.

L'archéologie extensive, telle que nous la concevons dans cette recherche, est une *archéologie sans la fouille*³. Elle essaye d'étudier, par le moyen de la prospection, les traits marquants de "*l'espace bizertin*" dans le temps. Cette recherche suit, dans un volet historique, la présence et l'absence de la région de Bizerte sur la scène des évènements, sa mobilité et sa stagnation, ses apogées et ses temps de crises, sa dépendance et son indépendance par rapport au pouvoir central de l'Ifriqiya. Ensuite sur un plan archéologique, nous nous intéresserons à l'organisation spatiale de la région, à la répartition de ses structures de peuplement, aux rapports entre les formes de

¹ Voir à ce propos : P. Guichard, "Géographie historique et toponymie", in *Histoire et archéologie de l'habitat médiéval* (ouvrage préparé par A. Bazzana et J-M. Poisson), Lyon, 1986, p. 93-94. Outre cet article on peut se référer aux orientations méthodologiques présentées dans les études de J. Peyras, *Le Tell nord-est tunisien dans l'Antiquité*, éd. CNRS, Paris, 1991 et Ph. Leveau, *Caesarea de Maurétanie, une ville romaine et ses campagnes*, coll. de l'Ecole française de Rome, 1984.

² La géographie historique est une science qui a vu officiellement le jour lors du congrès d'Oxford en 1966 avec son homologue et complémentaire, la démographie historique. Pour en connaître plus sur cette discipline et ses divers courants je renvoie, à titre d'exemple, à un numéro spécial de la revue *Hérodote (revue de géographie et de géographie politique)*, n° 74-75, 3^e et 4^e trimestre, 1994. Dans ce numéro intitulé « géographie historique » on trouve des travaux de nombreux spécialistes de la question qui traitent de cette science, de ses préoccupations et des divers sous-genres qui la constituent. Sur l'évolution de la géographie historique, ses formes traditionnelles et ses formes nouvelles, voir : J-Cl. Boyer, 1975-1977, p. 55-63.

³ Cette expression est empruntée à Joseph Pérez dans la préface de l'ouvrage d'André Bazzana, *Maisons d'al-Andalus* 1992, p. 7.

peuplement et les différentes contraintes naturelles. Bref, l'archéologie que nous pratiquons est un essai de lecture du temps dans un espace défini¹.

Étudier donc un espace dans le temps, c'est commencer naturellement par définir ses limites géographiques ainsi qu'argumenter le choix chronologique. En ce qui concerne les limites à assigner à la prospection, l'absence notable de données textuelles sur la question, nous a conduit à adopter une approche proprement géographique et qui prend en compte le découpage administratif actuel auquel la région appartient. En « géographie historique l'on doit –comme le dit Roger Brunet- employer les méthodes de la géographie moderne ... On essaie de reconstruire, de représenter et interpréter les systèmes et les configurations géographiques disparus et surtout de décrire l'environnement de phénomènes historiques déterminés »¹. L'examen de la question des limites de notre champ de prospection nous a amené à constater que le territoire de ce qui a été l'*iq̄līm Banzart* n'a jamais été un territoire parfaitement délimité et stable à travers les époques historiques. Il fut plutôt pluriel et par conséquent mouvant selon les caractéristiques de ses acteurs et les modalités d'intervention.

Pour les dimensions chronologiques, notre thèse se veut une "*prospection*" touchant à une période assez vaste dans le temps historique. Celle-ci s'étend sur plus qu'un millénaire. Entre la fin du VII^e siècle (1^e de l'hégire) et la première moitié du XIX^e siècle (13^e de l'hégire), la région de Bizerte a connu un destin diversifié. La limite chronologique initiale correspond à la conquête arabo-musulmane, alors que la limite terminale coïncide avec l'installation, sur quelques terroirs de la région, des réfugiés de la dernière vague de l'immigration andalouse dite "morisque". Entre les deux limites chronologiques, la région est rarement présente dans les sources, d'où la difficulté de notre tâche pour plusieurs moments de son histoire.

Le choix d'une dimension chronologique aussi vaste, s'explique, entre autres, et nous le verrons plus tard, par l'indigence des textes classiques souvent inaptes à fournir une image nette et une masse d'informations suffisante pour traiter de cette région dans une période limitée. Mais ce choix peut trouver une explication aussi dans l'éclairage que l'étude d'un champ temporel étendu sur plusieurs siècles peut apporter à la

¹ La lecture du temps dans un espace est le titre d'un ouvrage récent de Raymond Chevalier dans lequel il précise les fondements de ce qu'on appelle « la topographie archéologique et historique ». Ce livre, dont le contenu est basé sur des exemples très précis, constitue une nouvelle référence méthodologique qui s'ajoute à d'autres déjà cités ci-dessus. R. Chevalier, *Lecture du temps dans l'espace, topographie archéologique et historique*, éd. Picard, Paris, 2000.

recherche scientifique. Voilà, à titre d'exemple, ce que dit André Bazzana à ce sujet. « Ce n'est qu'à travers un champ temporel de plusieurs siècles que les évolutions deviennent perceptibles, par le simple jeu de l'augmentation des contrastes »². À ce motif, que nous trouvons tout à fait convaincant, s'en ajoute un autre propre aux nécessités urgentes que l'archéologie doit au patrimoine archéologique de la Tunisie.

Aujourd'hui, la réalisation d'un inventaire général des monuments historiques et des sites archéologiques se présente comme une exigence pour la conservation du patrimoine archéologique du pays, menacé de plus en plus par l'évolution de l'urbanisme contemporain³. Effectuer donc cet inventaire général, contenant une liste assez exhaustive des monuments islamiques et des sites archéologiques médiévaux et modernes de la région de Bizerte, est un autre motif pour le choix d'une dimension chronologique relativement étendue.

Pour le déroulement du travail de terrain, les zones urbaines, et le lecteur le verra à travers l'inventaire, seront privilégiées par rapport à leurs alentours ruraux. Faute de temps, mais surtout de moyens, nos recherches de terrain se sont centrées sur les centres qui se définissent aujourd'hui comme des villes⁴. Mais cela ne veut pas dire que les milieux ruraux ont été totalement négligés. Au contraire, dans beaucoup de secteurs les prospections se sont appliquées aux zones agraires en dehors des agglomérations citadines.

Le point de départ dans une ville est le patrimoine bâti, constitué par des monuments qui se sont maintenus dans un bon état de conservation (mosquées, monuments de défense, *zawāyā*, maisons ...). Cependant, en dehors de ces agglomérations, nous avons essayé de privilégier quelques secteurs soit pour localiser un site disparu, comme c'est le cas avec *Anbalūna*, soit pour identifier le noyau médiéval d'une agglomération (c'est le cas de Tīnġa, l'une des villes qui formaient le

¹ Roger Brunet, 1992, p. 52.

² A. Bazzana, *Maisons d'al-Andalus*, 1992, p. 14-15. Voir aussi F. Mahfoudh, *La ville de Sfax ...*, 1988 et J-M Mouton (éd), *Le Sināi ...*, 2001.

³ Pour en citer qu'un exemple du patrimoine menacé dans la région, je citerai l'exemple de la muraille de la ville de Rafrāf, dont on ignore le tracé du fait de sa démolition à cause de l'avancement des constructions contemporaines.

⁴ Sans entrer dans le débat de ce qu'est une "ville arabo-islamique", nous désignerons quelques agglomérations comme des villes malgré l'absence dans les sources de la terminologie correspondante. À en juger par leur situation juridique actuelle, Rafrāf et Rās al-Jabal, par exemple, qui n'ont jamais été qualifiées de *madīna*, seront présentées tout au long de cette recherche comme des centres citadins.

district médiéval de Ṣaṭfūra). Une fois le site localisé, l'essentiel a consisté à réaliser une fiche technique dans laquelle nous avons enregistré un maximum d'informations destinées à être triées ultérieurement dans la phase d'informatisation des données collectées.

Dans une seconde étape, nous sommes passés à la prise des photos¹ et à la réalisation soit des croquis des structures apparentes (pans de murs, tracée d'une enceinte ...), soit des relevés topographiques.

Ces missions de prospections, effectuées en collaboration avec des équipes d'amis ou de collègues², ont été enrichies, lorsque cela été possible, par des collectes de céramique et des enquêtes orales. Les conversations avec les habitants nous ont été, dans la majorité des cas, d'un apport considérable (le cas de *Rās al-Ġbal* et *Banī^cAtā'*). Ainsi l'archéologie extensive, telle que nous l'avons pratiquée dans cette étude, est-elle une enquête ethno-archéologique³.

¹ Les photos ont été faites par moi-même. Il s'agit soit de clichés en noir et blanc et soit de diapositives. L'ensemble a été introduit dans le texte grâce aux possibilités que donne le scannage des photos.

² L'appel à l'aide d'amis a eu lieu surtout lors des prospections rurales. La technique du quadrillage des zones prospectées n'a été utilisée que dans deux cas : Anbalūna et Ġabal al-Anṣārīn. Hors ces deux exemples, la technique suivie a été celle de la prospection sélective ; c'est à dire après un choix effectué à la suite d'un examen de divers types de documentation et surtout de la documentation cartographique.

³ Voir à titre d'exemple les travaux d'A. Bazzana, *Maisons d'al-Andalus*, 1992 et en collaboration avec P. Guichard « Pour une archéologie extensive », in : *Histoire et archéologie de l'habitat médiéval*, 1986, p. 175-184.



Première Partie :

SOURCES ET CADRE GÉOGRAPHIQUE

Chapitre I :

Textes, cartographie, et documents d'archives

A- La pauvreté des informations textuelles

Malgré la variété typologique des sources écrites arabes (historiques, géographiques, hagiographiques ...), la diversité de leur origine géographique (de l'Occident ou de l'Orient musulman) et leur répartition sur une chronologie très étendue (de haute époque islamique ou tardives)¹, nous avons dû surmonter plusieurs difficultés. Derrière cette diversité se cache, en réalité, la pauvreté et l'insuffisance des informations concernant la région de Bizerte. Cette indigence se transforme parfois en une absence totale d'information, ce qui crée des zones floues dans la connaissance de quelques épisodes de l'évolution politique de la région et de ses rapports avec les différentes capitales du pouvoir central de l'Ifriqiya (Kairouan, Mahdia et Tunis). La tâche est donc difficile pour l'histoire événementielle, et l'est encore plus s'agissant des données relatives à d'autres aspects, telles que la vie sociale et les activités économiques sur lesquelles l'historiographie contemporaine, en s'associant à l'archéologie et en se basant sur une nouvelle documentation écrite –notamment la littérature juridique- aimerait apporter plus de réponses. La tâche est beaucoup plus difficile, par suite de l'absence quasi-totale des informations qui concernent les différents groupes tribaux qui ont occupé la région de Bizerte dès la conquête arabe. La difficulté réside enfin et en particulier dans l'absence d'une chronique locale, même tardive, qui aurait pu aider à résoudre bien de problèmes.

¹ Cette étude tirera profit, comme le lecteur le constatera, de plusieurs sources écrites arabes qui dépassent la première moitié du XVII^e siècle. Cette recherche, comme c'est le cas d'ailleurs de toutes les recherches du même type, pratique ce que les spécialistes appellent "la méthode régressive". Voir à ce propos : *Castrum 2, Structures de l'habitat et occupation du sol dans les pays méditerranéens : les méthodes et l'apport de l'Archéologie extensive* (Actes de la rencontre organisée à Paris 12-15 novembre 1984, par l'École Française de Rome et la Casa de Velázquez), Rome, 1988.

Dans cette présentation, qui sera bien évidemment en rapport étroit avec le thème et le cadre géographique sur lesquels portent cette recherche, nous commencerons par la présentation des sources d'histoire "classique", puis nous passerons à l'apport de la littérature géographique avant de signaler l'intérêt que présentent les dictionnaires biographiques, la littérature juridique et les récits hagiographiques pour cette étude de géographie historique.

1/ Les sources historiographiques :

Pour des raisons méthodologiques, il est évident de penser immédiatement à consulter les grandes chroniques, c'est à dire à celles qui se veulent des "*Histoires universelles*" et les grandes sources historiques de l'Occident musulman (le Maghreb et l'Espagne). Le recours à cette littérature, marquée aussi bien par sa tendance universelle que régionale, a pour but de replacer la région dans son cadre général ; c'est à dire dans le cadre de l'Ifriqiya qui succéda à l'*Africa* byzantine. Compte tenu de l'absence totale d'histoires locales, on a exploité dans un premier stade la production des chroniqueurs de l'Ifriqiya, puis les sources des autres parties de l'Occident musulman et enfin les chroniques des auteurs orientaux. Cette hiérarchisation respecte, en effet, un principe méthodologique qui consiste à utiliser la source la plus proche du lieu sur lequel porte la recherche.

Du fait de leur perspective trop générale, l'apport des sources classiques n'est pas toujours concluant. Elles ne livrent pas beaucoup d'informations sur cette région de l'extrême nord-est de l'Ifriqiya, puisqu'elles s'intéressent plutôt à des événements d'ordre général et n'évoquent souvent que les événements liés au centre du pouvoir. Bizerte et sa région, dans ce type de texte, ne sont évoquées généralement que d'une façon incidente. On ne les rencontre souvent que lorsque le chroniqueur parle d'une situation générale du nord de l'Ifriqiya. Elles ne sont donc mentionnées que dans le cadre d'un panorama général. Pour prendre un exemple du caractère général des informations citées par cette catégorie de sources, nous pouvons citer celui de la conquête arabe. Aucune source de cette catégorie ne nous parle, en effet, de la campagne au cours de laquelle la région passa sous le régime des forces arabes conquérantes. La tradition la plus détaillée sur les événements de cette conquête nous est fournie par des sources de nature biographique (le *Riyāḍ al-Nufūs* d'al-Mālikī, 5^e/XI^e s.) et géographique

(le *Masālik* d'al-Bakrī, 5^e/XI^e s.). De là, la pauvreté des informations toponymiques, très indispensables pour cette recherche.

Dans cette historiographie, un texte présente cependant un grand intérêt, bien que son auteur raconte des événements qui lui sont antérieurs au moins de deux siècles, et ne cite pas les sources dont il tire ses informations. Il s'agit d'un passage d'Ibn Ḥaldūn (mort vers 808/1405-1406) traitant de la situation politique que la région de Bizerte a connue au lendemain de l'arrivée des Hilaliens et son indépendance sous une dynastie d'origine tribale, celle des Laḥmides. Dans ce passage du *Kitāb al-^cIbar*¹, se trouvent quelques données historiques et toponymiques originales qui n'existent pas dans d'autres sources. L'absence de ces données dans les autres textes suppose que cet historien a probablement puisé dans des ouvrages qui ne nous sont pas parvenus. Dans les prochains chapitres nous nous arrêterons avec plus de détails sur ce texte dont l'importance tient aussi bien à son contenu historique événementiel qu'à l'apport de quelques données d'ordre toponymico-archéologique.

Citer les ^cIbar en tête de la liste des sources classiques –bien que ce texte soit tardif par rapport à d'autres- ne signifie pas que les textes antérieurs sont inexploitablement ou ne contiennent aucune information. Cela tient plutôt à l'intérêt capital que présente cette source pour la présente étude. Le passage intitulé “*al-ḥabar ^camma kāna bi Ifriqiya min al-^ctuwwar ^calā Ṣanhāḡa ^cinda iẓtirābihā bi fitnat al-^cArab ilā an maḥa aṭarahum al-muwaḥḥidūn*”, situé dans le volume VI des ^cIbar, est encore, à mon avis, loin d'être exploité comme il le mériterait.

Chronologiquement, vient en premier lieu le *Tārīḥ Ifriqiya wa-l Maḡrib*, intitulé aussi *Tārīḥ al-Qayrawān*, attribué à l'auteur de conviction *šī'ite*, puisqu'il exerça le secrétariat à la cour ziride avant la rupture avec les Fatimides du Caire, Ibrāhīm b. al-Qāsim al-Raḡīq (mort au début du 5^e/XI^e siècle)². De cet ouvrage qui décrit les événements, depuis la conquête de ^cUqba b. Nāfi^c jusqu'en 417/1027-1028, nous ne disposons, malheureusement, que de quelques passages abrégés qui ont été édités en 1971 par H. R. Idris³. D'autres parties du texte d'al-Raḡīq ne nous sont parvenues qu'à travers

¹ Ibn Ḥaldūn, *Tārīḥ Kitāb al-^cIbar*, éd. de Beyrouth, s. d., 7 vol. ; trad. française de W. M. Baron de Slane, *Histoire des Berbères*, éd. sous la direction de P. Casanova, Paris, 1925-1956, 4 vol.

² Al-Raḡīq al-Qayrawānī, *Tārīḥ Ifriqiya wa-l Maḡrib*, Tunis, 1968. ; il y a une autre édition faite à Beyrouth par A. Zaydan et E. Mousā en 1990. ; Voir : M. Talbi, *EF*², III, p. 927.

³ Dans cette recherche nous utiliserons l'édition de H. R. Idris. A titre de comparaison on se réfère parfois l'édition arabe de Mongi al-Kaabi. 1) H. R. Idris, *L'Occident musulman à l'avènement des Abbassides*

d'autres sources puisque cet auteur fut à la base de l'information de plusieurs chroniqueurs postérieurs comme Ibn Ḥaldūn¹ et Ibn ʿIdārī. Ce qui nous reste du *Tāriḥ* d'al-Raḳīq a servi pour l'étude de la période des *wullāt*, période encore très mal connue aussi bien pour l'histoire de la région de Bizerte que pour celle de l'Ifriqiya dans son ensemble.

Une autre histoire "classique", pour laquelle l'ouvrage d'al-Raḳīq a été aussi une source essentielle, nous a été d'un grand secours malgré la rareté des informations qu'elle contient : celle de ʿIzz al-Dīn b. al-Aṭīr (mort 637/1239). Le *Kāmil* apporte en effet, une importante précision sur Ṣaṭfūra, le toponyme appliqué à la région dès les premiers temps de l'Islam. Le chroniqueur est oriental, n'a jamais visité le Maghreb, et a certainement recopié ses données à partir des textes maghrébins qui circulaient à l'époque dans les cours et les bibliothèques du Machreq. « Certes, Ibn al-Aṭīr recompose et réécrit »¹, d'où la légitimité de se demander s'il a recopié intégralement les textes qu'il a eus entre les mains, ou s'il a rapporté les événements avec son propre style et langage. Nous posons cette problématique parce que c'est le texte de ce chroniqueur qui nous a servi de point de départ pour identifier Ṣaṭfūra comme une localité.

Il faut rattacher à la même catégorie le *Bayān al-muḡrib fī aḥbār al-Maḡrib* d'Ibn ʿIdārī, une source de la fin du 7^e siècle de l'hégire (fin XIII^e et début XIV^e siècles)². Cette source est parmi les plus précieuses pour l'histoire du Moyen-Âge de l'Occident musulman. Les notices descriptives des villes du Maghreb, ainsi que le fait que ce texte repose sur beaucoup de sources perdues, font du *Bayān* l'une des sources les plus utilisées par les historiens. Son intérêt, pour ce sujet, réside dans les informations relatives au siècle de la conquête puisées dans quelques sources perdues, comme l'ouvrage d'*al-Masālik wa-l-Mamālik* d'Abū Yūsuf al-Warrāq.

Nous avons également eu recours à d'autres chroniques qui ont apporté quelques informations complémentaires, tels que les trois histoires de l'époque ḥafside : *al-Fārisiyya fī mabādi' al-dawla al-ḥafsiyya* d'Ibn Qunfuḍ al-Qusunṭīnī (mort en 809/1406)², *al-ʿAdilla al-Bayyina al-Nūrāniyya fī mafāḥir al-dawla al-ḥafsiyya* d'Ibn

d'après le chroniqueur ziride *al-Raḳīq*, Paris, 1971 (texte en arabe et en français) ; 2) Al-Raḳīq, *Tāriḥ Ifriqiya wa-l Maḡrib*, éd. Mongi Kaabi, Tunis, 1968. (en arabe)

¹ Ibn Ḥaldūn considère al-Raḳīq « comme le meilleur spécialiste de l'histoire de l'Ifriqiya et des états qui eurent Kairouan comme capitale », M. Talbi, *L'Emirat*, p. 928.

² Ibn Qunfuḍ, *Al-Fārisiyya fī mabādi' al-dawla al-ḥafsiyya*, éd. Ch. al-Nayfar et A. Turki, Tunis, 1968. ; voir sur Ibn Qunfuḍ : Hadj-Sadok, *E.I.*², III, p. 867-868.

al-Šammā^c (écrit en 861/1457)¹ et le *Tārīḥ al-Dawlatayn* d'al-Zarkašī (9^e/XV^e siècle). De ce même 9^e/XV^e siècle, j'ai utilisé l'encyclopédie d'époque mamlūke *ṣubḥ al-A'šā* du cadi šafi'ite Šihāb al-Dīn al-Qalqašandī².

Quoique tardives, les chroniques comme le *Mu'nis* d'Ibn Abī Dīnār (fin 11^e/XVII^e siècle)³, les *Ḥulal al-Sundusiyya* d'al-Sarrāg (mort en 1149/1736)⁴ et le *Nuzhat al-Anzār* de Maḥmūd Magdīš (XVIII^e siècle)⁵, nous ont été d'un apport non négligeable pour suivre l'évolution de la toponymie des centres urbains de la région et surtout celle des agglomérations antérieures à l'installation des réfugiés andalous au début du 11^e/XVII^e siècle, cette installation qui a donné naissance à quelques centres urbains et qui a fait du *sahel* de Bizerte un espace morisque par excellence.

2/ Les sources géographiques :

Les problèmes que posent les sources géographiques diffèrent de ceux posés par les chroniques. Si ces dernières, comme on le vient de le dire, apportent peu d'informations sur les agglomérations de la région et leurs monuments, la production des géographes est souvent répétitive et on y trouve rarement des informations originales. Il est en effet «difficile, voir impossible, de déterminer si ces voyageurs avaient des carnets de bord, s'ils se fiaient à leur mémoire ou s'ils inscrivaient leurs souvenirs après quelque temps de l'achèvement de leurs périples»⁶. La majorité des géographes et des voyageurs ont exploité, directement ou indirectement, le texte perdu d'Abū Yūsuf al-Warrāq (mort en 363/973). À l'exception d'al-Ya'qūbī qui a rédigé ses *Buldān* vers la fin du 3^e/IX^e siècle, d'Ibn Ḥawqal (mort après 367/977) et al-Muqaddasī (mort en 378h/988) qui ont écrit à la même époque qu'al-Warrāq, le reste des sources géographiques répètent souvent le même texte classique sur la région de *Ṣafūra* : un district composé de trois villes, dont le chef-lieu est Bizerte, et célèbre par ses deux lacs – de Bizerte et de Tinḡa- et leur richesse poissonneuse.

Nous ne donnons pas ici une liste de toutes les sources géographiques que nous utiliserons dans notre texte, parce que l'intérêt que présentent quelques unes d'entre elles

¹ Ibn al-Šammā^c, *Al-'Adilla al-Bayyina al-Nūrāniyya fī maḥāḥir al-dawla al-ḥaḥsiyya*, éd. Tahir Maamouri, Tunis, 1984.

² Al-Qalqašandī, *ṣubḥ al-A'šā fī ṣinā'at al-Inšā*, al-Maḥba'a al-'Amīriyya, le Caire, 1913-1919. ; cf. C. E. Bosworth, EI², IV, p. 531-532.

³ Ibn Abī Dīnār, *Al-Mu'nis fī Aḥbār Ifriqiya wa Tūnis*, éd. Muḥammad Šammām, Tunis, 1967.

⁴ Al-Wazīr al-Sarrāg, *Al-Ḥulal al-Sundusiyya fī al-Aḥbār al-Tūnisiyya*, éd. M. H. Hila, Beyrouth-Tunis, 1985, 3 vol.

⁵ Ibn Magdīš, *Nuzhat al-Anzār fī ḥabar al-Aqṭār*, éd par M. Mahfoudh et Ali Zouari, Beyrouth, 1988.

⁶ F. Mahfoudh, 2001, p. 8.

est très limité. Nous laisserons de côté celles qui contiennent des passages brefs et répétitifs et nous ne signalerons que les textes qui nous ont apporté les descriptions les plus riches sur la région. Au 5^e/XI^e siècle, al-Bakrī fournit une liste toponymique relativement riche tirée, comme il l'indique dans son texte, des *Masālik* d'al-Warrāq. Cette liste dénombre les petites installations côtières (*al-marāsī al-ṣiġār*) qui jalonnaient le rivage¹. Al-Idrīsī, un siècle après, enrichit la liste d'al-Bakrī en ajoutant les noms d'autres sites portuaires, une enrichissement qui nous aidera à étudier l'évolution de l'occupation du sol de la région entre le 4^e/X^e siècle et le 6^e/XII^e siècle². Après al-Idrīsī, il faut attendre le 9^e/XV^e siècle pour trouver une nouvelle information. C'est dans le dictionnaire géographique intitulé *al-Rawḍ al-Mi'ṭār* d'al-Ḥimyarī³ que nous trouvons un information inédite sur le mont *Šu'ayb*, qui abritait au 5^e/XI^e siècle, comme nous le signale Ibn Ḥaldūn, Abū Raġā' al-Ward al-Laḥmī qui s'empara de Bizerte et ses environs au lendemain de l'arrivée des Hilaliens. Ce *ġabal* formait, selon le texte d'al-Ḥimyarī, une des limites territoriales de la *kūrat Ṣafūra*⁴, au temps des Aġlabides.

De la littérature géographique du 10^e/XVI^e siècle, nous exploiterons les données fournies par deux relations de voyages. La première, rédigée vers 1550, est celle d'al-Ḥasan b. Muḥammad al-Wazzān al-Fāsī, connu par son nom chrétien de Jean Léon l'Africain, intitulée "*Description de l'Afrique*"⁵. La deuxième *riḥla*, elle aussi d'un voyageur marocain, fut rédigée à la fin du 10^e/XVI^e siècle par Abū-l Ḥasan 'Alī b. Muḥammad al-Tamgarūtī⁶. Outre la matière toponymique intéressante, surtout celle concernant l'arrière pays de la région de Bizerte, les deux textes nous renseignent sur la situation politico-économique de la région au cours du siècle de troubles dus à la chute du *maḥzan* ḥafside et aux rivalités hispano-ottomanes.

Les conflits entre ces deux puissances dans le bassin méditerranéen ont donné lieu à une littérature très variée et intéressante. Nous rangeons cette production dans les

¹ Al Bakrī, *kitāb al masālik wa-l mamālik*, éd. Van Leeuwen et A. Ferré, Tunis, 2 vol., 1992.

² Al-Idrīsī, *Nuzhat al mushtāq fi ikhtirāq al aḥāq*, texte arabe publié par l'Institut Universitari Orientale di Napoli et l'Institut Italiano per il Medio ed Estremo Oriente, s.d. .

³ Al-Ḥimyarī, *Al-Rawḍ al-Mi'ṭār fi ḥabar al-aqṭār*, ed. Ihsan Abbas, Librairie de Liban, 1975. Sur le débat qui porte sur l'origine et l'époque de ce géographe je renvoie à l'introduction de Iḥsān 'Abbās de l'édition indiquée ci-haut.

⁴ *Ibid*, p. 120.

⁵ Jean Léon l'Africain, *Description de l'Afrique*, Nouvelle Ed. Traduite de l'italien par A. Epaulard, Paris 1981.

⁶ Al-Tamgrūtī, *Al-Nafḥa al-Miskiyya fi al-Sifārāt al-Turkiyya*, relation d'une ambassade marocaine en Turquie 1589-1591, traduite et annotée par le Lieutenant-Colonel Henry De Castries (1929), Pub. Of the Institute for the History of Arabic-Islamic Science by Fuat Sezgin, Islamic Geography, vol. 188, Frankfurt, 1994.

sources de nature géographique, car ses ouvrages soit furent les fruits de périples militaires, soit résultèrent de voyages d'ambassadeurs. Nous nous référons à titre d'exemple à *la Description générale d'Africa* de Marmol Carvajal qui accompagna Charles Quint dans ses expéditions¹, au *Kitāb-Baḥriyye* de l'amiral turc Piri Reis² et à la description des deux chevaliers Lanfreducci et Bosio, chargés en 1587 par l'ordre de Malte de décrire les côtes de la Berbérie³.

Les sources géographiques et les relations de voyage européennes des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles sont très nombreuses et les citer toutes dépasserait le cadre de cette présentation critique⁴. Nous nous contenterons ici de citer le récit de voyage du diplomate français Ch. L. d'Arvieux (milieu XVII^e siècle)⁵, la relation de J. Peyssonnel en 1724-25⁶ et les travaux des officiers et des amateurs d'archéologie de la fin du XIX^e siècle. Cette production constitue une base précieuse pour toutes les recherches archéologiques urbaines et rurales.

3/ La littérature biographique et les recueils juridiques :

Outre les chroniques et la littérature géographique, les sources biographiques nous ont été d'un apport plus ou moins important. L'utilisation de leur information dans les nouvelles recherches historico-archéologiques est de plus en plus indispensable. Cette littérature, qui prend la forme de dictionnaires consacrés à la mémorisation des vies des saints et des savants ('*ulamā'* et '*fuqahā'*'), fut très répandue en Ifriqiya au Moyen Âge. Chronologiquement, vient en premier lieu le dictionnaire d'Abū-l 'Arab intitulé *Ṭabaqāt 'Ulamā' Ifriqiya* (4^e/X^e siècle). Il servit de base à tous les dictionnaires postérieurs puisqu'il constitue le fond où ont puisé al-Mālikī (5^e/XI siècle), le Qādī 'Iyād al-Yaḥṣubī al-Sabtī (mort en 544/1149), al-Dabbāg (mort en 699/1300) et Ibn Nāgī (m. 839/1436). Le dictionnaire le plus utilisé dans cette étude, en raison de l'abondance des

¹ Marmol Carvajal, *La Description générale d'Africa*, trad. De Nicolas Perrot Sieur d'Ablancourt divisée en 3 vol. et enrichie de cartes géographiques de M. Sanfon, Paris, 1667.

² R. Mantran, « La description des côtes de la Tunisie dans le Kitāb-i Bahriye de Piri Reis », dans *ROMM*, 24, 2^e semestre, 1977, p. 223-235.

³ Bosio (I), *Historia della sacra religione e illustrissima militia di San Giovanni Gierosalimitano*, Rome, 1594, 3 Vol.

⁴ La majorité, si non toutes, de ces sources européennes et leur contribution à la connaissance de l'histoire architecturale de la Tunisie ont été l'objet d'une présentation pertinente critique dans la thèse de N. Djelloul intitulée « *Les fortifications côtières ottomanes de la régence de Tunis (XVIe/XIXe siècles)* », FTESI, Zaghuan, 1995, 2 vol.

⁵ Arvieux, *Mémoires de Charles d'Arvieux*, Paris, 1735.

⁶ J-A Peyssonnel, *Voyages dans les régences de Tunis et d'Alger*, présentation et notes par L. Valensi, Paris, 1987.

données relatives à Bizerte et Ṣaṭfūra, est le *Riyāḍ al-nufūs fī ṭabaqāt ‘ulamā’ al-Qayrawān*¹ d’Abū Bakr al-Mālikī. Ce traité contient 269 notices biographiques (*tarğama*) de savants malikites dont la majorité appartient, comme il ressort du titre de l’ouvrage, à la ville de Kairouan. Les informations fournies par cet ouvrage, vont du milieu du 1^e/VII^e siècle au milieu du 4^e/X^e siècle. Elles nous décrivent la vie de quelques personnalités qui ont exercé la justice dans la région (des cadis) ou qui l’ont habitée (des *murābiḫūn*) et nous renseignent sur quelques aspects de la vie quotidienne et quelques éléments architecturaux (les différents constituants d’un *ḥiṣn*).

Pour mener à bien cette recherche, nous avons eu recours aussi à une documentation dont l’utilité ne cesse de s’imposer depuis plus de deux décennies, à savoir la littérature juridique.

Bien que l’intérêt que présentent ces recueils de *fatāwā* et *nawāzil* pour les études historiques et archéologiques ait été très tôt signalé par plusieurs orientalistes et par les chercheurs maghrébins de la deuxième moitié du XX^e siècle², le recours à ces recueils jurisprudentiels n’a connu son essor que depuis le milieu des années 80. Cette utilisation est redevable avant tout à « un important mouvement d’édition dans les pays arabes de nombre de ces textes, jusqu’alors inédits ou difficiles d’accès »³. La présente étude a beaucoup profité, entre autres, de la récente édition des *Nawāzil* d’al-Burzulī⁴ qui représentent une mine d’informations tant pour nos connaissances sur l’évolution des événements historiques que sur la vie matérielle de la ville de l’Occident médiéval. L’édition récente du *kitāb al-Ağwiba* d’Ibn ‘Azzūm (mort en 1009h/1601)⁵ nous a été aussi d’un grand apport. Les données toponymiques et les événements décrits dans les réponses juridiques nous ont aidé dans l’étude de l’arrière pays rural de la région de Bizerte⁶.

¹ Al-Mālikī, *Riyāḍ al-nufūs fī Ṭabaqāt ‘ulamā’ al-Qayrawān wa nussākihā wa siar min akhbārihim wa ‘awṣāfihim*, éd. par T. Baccouch et A. Matoui, Dār al-Ġarb al-Islāmī, Beyrouth, 1991. 2 vol.

² M. Talbi, « Law and economy in Ifriqiya in the third islamic century », in *The islamic Middel East 700-1900, Studies in economy and social History*, 1973.

³ J. P. Van Staëvel, *Les usages de la ville*, 21. Voir aussi Pierre Guichard, « littérature jurisprudentielle et histoire de l’Espagne musulmane : la lente intégration des fatwa/s malikites à l’historiographie d’al-Andalus », *C.R.A.I.B.L.*, avril-juin 1999, p.759.

⁴ Al-Burzulī, *Fatāwāal-Burzulī Ġāma‘ masā’il al-aḥkām limā nazala min al-qḍāyā bil-muftīn wa-l-ḥukkām*, éd. par M. H. Hila, Beyrouth, 2002. (7 vol.)

⁵ Ibn ‘Azzūm, *kitāb al-Ağwiba*, éd. par M. H. Hila, Tunis, Beīt al-Hikma, 2004-2006. (5 vol.). Sur Ibn ‘Azzūm et son époque, voir : A. Qasim, *Iyālit Tūnis al-‘uṭmāniyya ‘alā ḍaw’ fatāwī Ibn ‘Azzūm*, Tunis, 2004.

⁶ Voir *infra* les monographies de la ville de Māṭir et du mont Aškil.

Parmi les nouvelles sources –par rapport aux sources classiques- qui nous ont été d’une grande utilité pour ce travail, nous insisterons sur les recueils hagiographiques (*kutub al-Manāqib*). L’exploitation de cette littérature à des fins archéologiques semble aujourd’hui plus que nécessaire, puisqu’à travers les *manāqib* des saints il est possible de trouver des données qui peuvent combler le mutisme des autres sources ou clarifier les informations trop vagues qu’apportent les autres auteurs ; tel est le cas dans cette étude. La consultation de deux textes hagiographiques manuscrits de la *Bibliothèque nationale de Tunis*, à savoir les *Manāqib ‘awliyā’ Tūnis*¹ et l’*Ibtisām al-Ġurūš wa wašiy al-Ṭurūs li-Manāqib al-Šayḥ Aḥmad b. ʿArūs*², nous a mis sur une piste utile pour l’identification et la localisation de *qalʿat Qarsīna* du *ḡabal shuʿayb*.

Reste à signaler dans cette présentation critique l’intérêt que présentent les sources de l’Antiquité pour connaître mieux l’histoire de la période musulmane. Mon recours à cette documentation a pour but d’associer les deux dossiers afin de compléter les données de l’un par celles de l’autre, et d’éclaircir quelques problèmes liés à la géographie historique de la Tunisie.

B- La nécessité d’utiliser la cartographie, les documents d’archives et la documentation européenne.

1/ La cartographie :

Parmi les autres sources dont dispose l’archéologue et qui peuvent lui fournir une masse non négligeable d’informations figure la cartographie. C’est un immense univers, où l’on peut faire maintes découvertes. Sur une carte, le toponyme n’est pas seulement mentionné, il est aussi repéré et localisé. De plus, une carte est parfois accompagnée d’un texte dû en général aux ingénieurs militaires, qui considéraient l’écrit comme son complément indispensable (renseignements sur les voies de communication, les ressources du pays utilisables par des armées en campagne)³. Tel est le cas pour cette recherche de l’*Atlas archéologique de la Tunisie (AAT)*, dans lequel étaient publiées

¹ Al-Hawwārī, *Manāqib ‘awliā’ Tūnis*, ms. BNT, n° 15888.

² Al-Rāšidī, *Ibtisām al-ḡarūs wa wašiy al-turūs li-manāqib al-shaykh Aḥmad b. ʿArūs*, ms. BNT, n°

³ R. Chevalier, *Lecture du temps dans l’espace, topographie archéologique et historique*, Paris, éd. Picard, 2000, p. 47.

entre la fin du XIX^e siècle et les débuts du XX^e siècle, les cartes au 1/50.000^e de la région en question.

En revanche, et comme pour toutes les sources, il faut utiliser cette documentation avec beaucoup de prudence. Un cartographe est en effet, et dans la majorité des cas, étranger à la région et parfois il l'indique sur sa carte sans la visiter. Pour Bizerte nous ne possédons pas de cartographes originaires de la région. Mais cette carence n'empêchera pas de tirer des documents cartographiques de différentes époques quelques données toponymiques et d'ouvrir, pour quelques cas, de nouvelles pistes de recherche pour l'identification et la localisation de quelques sites qui n'apparaissent que dans des sources textuelles. Parmi la documentation cartographique utilisée dans cette étude je citerai :

**Les cartes de ^cAlī b. Aḥmad b. Muḥammad al-Šarfī (10^e/XVI^e s.) :* Ce cartographe a vécu vers la fin de l'époque hafside, une période au cours de laquelle la science de la cartographie a connu un essor considérable aussi bien dans le monde musulman que dans le monde occidental¹. Al-Šarfī, cartographe d'origine sfaxienne, est l'auteur d'un atlas composé de huit feuillets dessinant les deux bassins de la Méditerranée². L'utilisation de ce document nous a permis, à titre d'exemple, de comparer la liste des sites côtiers de la région de Bizerte au XVI^e siècle aussi bien avec celles d'al-Bakrī et al-Idrīsī du plein milieu du Moyen Âge (5^e-6^e/XI^e-XII^e) qu'avec les données que nous offrent les cartes ottomanes et européennes de l'époque moderne.

**Les cartes ottomanes :* L'expansion ottomane dans les deux bassins de la Méditerranée a favorisé la production d'une documentation cartographique importante pour la marine de guerre. Le plus fameux de ces atlas et le plus utilisé dans cette recherche est celui de l'amiral turc *Piri Ré'īs* qui travailla pour la marine ottomane au milieu du XVI^e siècle, c'est-à-dire en pleine période de son expansion dans le bassin méditerranéen.

Connu sous le nom de *Kitab-i-bahriye*, "le livre de la mer" de Piri Reis est un document capital dans l'histoire de la cartographie nautique. Son apport réside dans la toponymie côtière, la représentation iconographique peinte à la main qui enrichit les fonds de cartes, et finalement les commentaires écrits destinés à fournir aux marins turcs

¹ Nous jugeons important de rappeler que le contexte historique dans lequel cette documentation est produite coïncide avec la période des grandes découvertes (fin XV^e s.) qui a connu l'essor de la cartographie, notamment celle utile à la marine de guerre.

² Pour plus de renseignements sur l'apport de la cartographie des Šarfī, voir : M. Chapoutot-Remadi, « Les Charfi et la cartographie », dans *Itinéraires du savoir en Tunisie*, Paris, 1995, pp. 84-95.

« les précisions nécessaires pour naviguer sur tout le pourtour du bassin méditerranéen, depuis les Dardanelles jusqu'à Gibraltar, et de Ceuta jusqu'à la mer de Marmara, y compris les îles et archipels qui parsèment l'immense mer intérieure »¹.

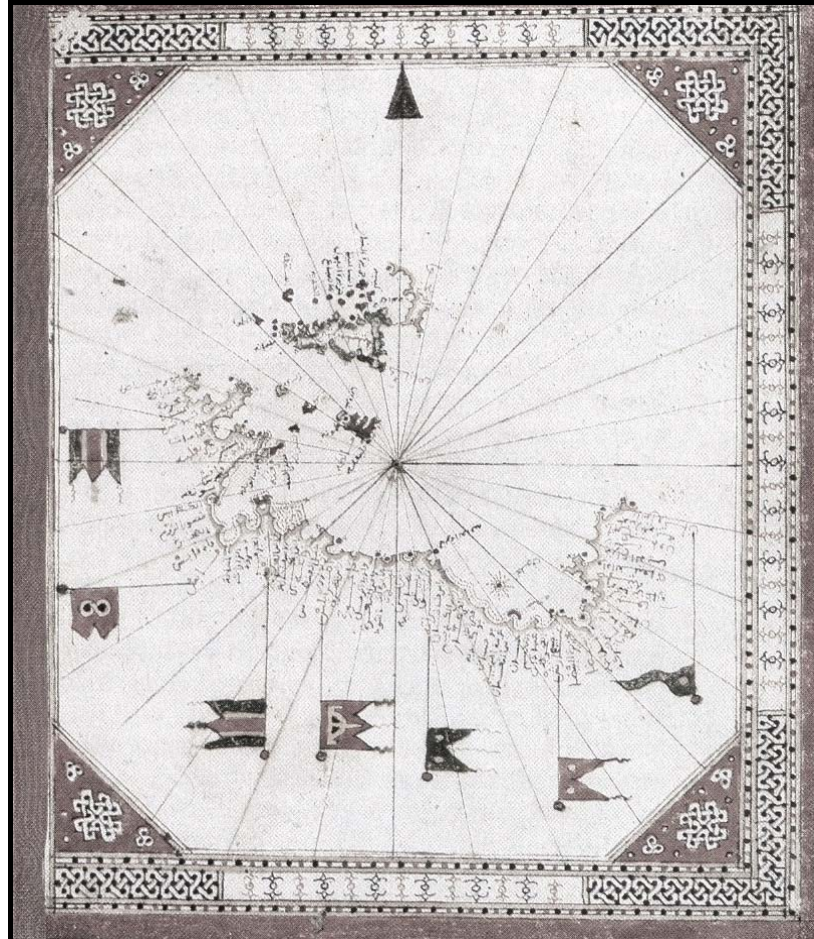


Fig. 2 : L'un des huit feuillets composant l'Atlas de °Alī al-Šarḡī (d'après *Itinéraire du savoir en Tunisie*, 1995)

**La cartographie européenne* : La documentation cartographique européenne des époques médiévale et moderne représente pour la présente recherche une autre mine d'informations. Basée sur un héritage livresque gréco-latin² et arabo-islamique¹ d'une

¹ M. De la Roncière et M. Du Jourdin, *Les portulans : Cartes maritimes du XIII au XVII siècle*, éd. Nathan, Fribourg (Suisse), 1984, p. 222-223.

² La cartographie chrétienne avait transmis principalement les données des sources de l'Antiquité tardive, comme celles de Strabon, Pomponius Mela, Solin, Ptolémée ...etc.

part et sur des données récoltées directement à la suite des périple des grands géographes d'autre part, la géographie occidentale nous a laissé une documentation très importante. La Méditerranée, sur laquelle s'ouvre la région de Bizerte, était au cœur des représentations des plus fameux géographes européens. Parmi les cartes et les portulans utilisés dans cette étude nous citerons :²

✓ **Au XIV^e siècle** : la carte pisane de 1300, Petrus Vesconte 1311, Marin Sanudo de 1321, l'atlas catalan de 1375.

✓ **Au XV^e siècle** : les cartes d'Albertin de Virga (1409), de Mecia de Viladestes (1413), de Cristoforo Buondelmonte (1420) et de Giroladis (1426).

✓ **Au XVI^e siècle** : les cartes deviennent de plus en plus abondantes, surtout les cartes générales du bassin méditerranéen, théâtre de plusieurs conflits. L'étude toponymique permet de constater l'apparition de nouveaux noms sur la côte du Sahel de Bizerte, comme le Cap Zebib qui a remplacé le Cap Beni Waggas et Porto Farina au lieu de Gar al-Milh. Pour ce siècle, l'on peut citer les cartes de : Guillaume le Testu 1556, Diogo Homem 1559, Giacomo de Maggiolo 1563, Joan Martines 1587

✓ **À partir du XVII^e siècle** : les cartes sont souvent les fruits de campagnes militaires. On citera à titre d'exemple les cartes de :

Nicolaos Vourdopolos, 1600-10, Francesco Oliva 1603, Harmen & Marten Jansz 1610, Charlat Ambrozin 1620, Augustin Roussin 1633, François Ollive 1662, Joan Blaeu 1688, Pierre Detcheverry 1689.

¹ La source arabe la plus utilisée est celle d'al-Idrīsī : *Nuzhat al-muštāq*.

² Pour une étude plus approfondie de ces cartes nous renvoyons à : P. Kolb, *Norwih's Maps of Africa. An illustrated and annotated carto-bibliography*, revised & edited by Jeffrey C. Stone, 2nd ed., USA, 1997 ; J. Black, *Maps and History, Constructing Images of the Past*, London, 1997 ; R. Steffoff, *Maps and mapmaking*, The British Library, 1995.



Fig. 3 : les installations côtières tunisiennes en 1837
(source : BNF/service des cartes et des plans)

**Les feuilles de l'Atlas Archéologique de la Tunisie (AAT)* : il s'agit des feuilles de l'ancienne et de la nouvelle éditions. Ce sont des cartes au 1/50.000^e, préparées par les officiers des brigades topographiques de l'armée française à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. La région, sujet de notre étude, est couverte par les feuilles suivantes¹ :

- ✓Feuille n° II de Bizerte.
- ✓Feuille n° III de Metline.
- ✓Feuille n° VI de Ferryville.
- ✓Feuille n° VII de Porto Farina.
- ✓Feuille n° XII de Mateur.
- ✓Feuille XIX de Tébourba.

La dette à l'égard des notes des lieutenants et de quelques archéologues amateurs² en matière toponymique est indéniable. Leurs missions sur le terrain

¹ En plus de ces feuilles, nous avons exploité quelques feuilles avoisinantes tel que les cartes de Kef Abbed (n°I), d'Oued Sejnane (n°V) et de l'Ariana (n°XIII). Notons aussi que beaucoup de cartes de l'AAT sont déjà révisées ou en cours de révision dans le cadre du projet de la *Carte Nationale des Sites Archéologiques et des Monuments Historiques de la Tunisie*, un projet au sein de l'Institut National du Patrimoine de Tunis.

² Pour ne citer que l'exemple de la feuille de Bizerte, les notices de cette carte ont été recueillies et rédigées par le capitaine Deliquet et les lieutenants Lallemand et Renauld.

accompagnées souvent d'enquêtes orales apportent pour les recherches archéologiques des données importantes.

Ces dernières années plusieurs cartes de cet Atlas ont été révisées par des chercheurs et des professeurs tunisiens dans le cadre du projet de la "carte nationale des sites archéologiques et des monuments historiques de la Tunisie". Les feuilles rééditées du cadre spatial retenu dans cette recherche sont les cartes de Bizerte¹, de Metline et de Tébourba².

Des cartes d'archéologie urbaine ont été aussi réalisées au sein du même projet. A citer à titre d'exemple la carte de la localité Raf Raf à l'échelle au 1/2000^e préparée par A. Gafsi.

2/ Les documents des archives tunisiennes :

S'il y a un type de sources qui n'avait pas été pris en compte de façon systématique jusqu'à présent dans les recherches archéologiques, ce sont incontestablement les documents d'archives. Souvent négligés dans les études médiévales parce qu'on ne dispose pas d'un fond qui remonte au Moyen-Âge, ces documents sont pourtant d'un grand intérêt. Cette recherche tirera profit des renseignements que nous procurent aussi bien les Archives Nationales que les Archives du ministère des biens de l'Etat. Celles-ci renferment plusieurs documents de *ḥabus*, très importants tant pour l'histoire régionale tant pour l'archéologie. La pratique de la "méthode régressive" pourrait être utile dans ce type de recherche.

Du point de vue historique, ces archives nous informent sur quelques aspects sociaux et sur des fractions tribales. L'apport toponymique a été dans plusieurs cas concluant comme dans l'exemple d'*Anbalūna*, le nom de la localité qui formait au haut Moyen-Âge, avec Bizerte et Tinġa, l'*iqīm* de *Ṣaffūra*. L'architecture religieuse occupe une place importante dans ces documents puisque les mosquées et les zawiya sont souvent bénéficiaires de donations. D'autres monuments historiques sont cités par ces documents : les fortifications, les installations hydrauliques ...etc. Plusieurs renseignements de ces archives nous informent sur des travaux de restauration de certains monuments. Ces mentions sont souvent accompagnées par le/les noms des demandeurs de l'intervention et parfois par les maîtres-maçons qui ont dirigé les travaux.

¹ Feuille n° II, préparée par Sadok Ben Baaziz et Samir Aounallah.

² Feuille n° XIX, rééditée par Jean Peyras. Le texte est encore dactylographié. Nous tenons à remercier Mr S. Ben Baaziz qui nous a permis de consulter les textes des cartes édiées.

3/ La documentation occidentale :

Aux sources arabes s'ajoute une documentation occidentale que l'on peut répartir en deux groupes. Le premier renferme toute la production classique, comme les chroniques et les relations de voyage, alors que le deuxième regroupe les collections de documents d'archives de quelques services occidentaux. Cette documentation nous fournit une matière intéressante. On a, à titre d'exemple, dans le récit de voyage des deux chevaliers de Malte Bosio et Lanfreducci (deuxième moitié du XVI^e siècle), des données historiques et toponymiques de première main¹. Leur relation s'inscrit au cours d'une période de transition aussi bien au niveau local (l'installation des Ottomans) qu'à l'échelle méditerranéenne (transformations de grande importance dans les stratégies des puissances de cette mer). La liste des installations côtières de la région que nous fournit cette relation est très importante puisqu'elle permet, malgré les problèmes de transcription des toponymes, une comparaison avec les données des géographes et les cartographes arabes. Les deux descriptions de Marmol Carvajal et de Léon l'Africain s'avéreront dans ce travail des ouvrages très utiles pour la confrontation des différentes informations textuelles².

Pour ce qui est des documents d'archives, ils proviennent de plusieurs collections. Il est légitime de réserver à la documentation archivée dans le *Service Historique de l'Armée de Terre* qui se trouve au château de Vincennes, une place centrale. On a pu trouver en effet dans les rapports de quelques missionnaires des données importantes dans l'étude des voies de la région. Les rapporteurs de l'armée française ont souvent enregistré des détails que nous ne trouvons pas sur les cartes d'aujourd'hui. De plus cette recherche tirera profit des photos aériennes faites au milieu des années 50, conservées dans la photothèque de la Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme à Aix-en-Provence. Enfin, nous utiliserons indirectement les informations historiques de quelques documents d'archives espagnols et italiens, se rapportant à Bizerte, citées respectivement dans les ouvrages d'Alarcon³ et d'Amari⁴.

¹ G. Bosio et L. Lanfreducci, « Costae e discorci di Barbaria », Malte 1587, éd. et trad. De Ch. Monchicourt et P. Grandchamp, dans *Rev. Afr.*, n°325, p. 415-483.

² Pour une liste détaillée de la documentation européenne je renvoie le lecteur à la bibliographie générale qui figure dans les annexes de cette thèse dans laquelle seront présentées, selon l'ordre alphabétique des auteurs, toutes les sources occidentales écrites utilisées dans cette recherche.

³ M. Alarcon, *Los documentos arabes diplomaticos*, Madrid, 1940.

⁴ M. Amari, *I Diplomi Arabi*, Florence, 1963

الحرسه قسـ ونبه شهره عشية يوم اثنى عشر صبحه الزكوة عم
 ابن الرجوع على انقضاء العاروب بكيفية بنده سوانه السواء وربح حلالها
 وصحها وخزنها لعازين سوانه سوانه سوانه المنجم السبر يومه اية
 الكلاسيكية بسيد جوي بلديت باضرعاه من الحرسه اهل العوجيه
 الفرج ابن ابيهم العجاره من عسكروا وابلد الزكوة واهل العوجيه
 ثم عين شيخه ابلد الزكوة والاهل الفرج ابن الزاوي ابن جرحه ابن ابلد الزكوة
 والاهل اللدناشي محمد بنه فلسم والاهل جوي ابن الرجوع ابن الشويبي والاهل
 حركه ابن الرجوع حسن الزواجر وحمس ابن الرجوع بوبكر القطاري وحمس
 ابن الرجوع الفرج في المصالحه وبوبكر ابن المكرم في الميزور والاهل المليلد
 مرفوعه الجريح على عينه السلفيه المذكوره الكلاسيكية اية ذكي وبلد ابي منى
 الموضع العروبي بقبلة ابلد جوي من بينه بسيا ففرج بعضه مطلقا
 ورومي حوزها واستولت الفرج على بعضه او بغيرت من الموضع العروبي
 بيت المرويه وخرج منها ملوخن برح جيج على اراض بوندج قطع زيتونا
 محل بغيرت من الموضع العروبي بلده سوانه من اهل العرويه وخرج
 منها بعض ملوخن وبعوره ابلد الفرج ابن الفرج ابن الزكوة منها اذ هو
 مشهور بيج منها ذكوان سيبا بغير المله وعدم الفرج الى ابلد من صرح
 السلفيه من كلاله موضح العروبي بيت المرويه المذكوره وتلافيها بالشرية
 المذكوره المتبع منها الاله المذكوره وتلافيها بل الموضع العروبي باس براس العين
 المستعم زمان وان ملوخن السلفيه المذكوره لم يصل منه شيء الى ابلد المستعم
 السلفيه المذكوره وصرفه بغيره الفرج ابن الزكوة وان ملوخن الفرج الى ابلد
 الفرج هو ملوخن ابن المرويه الفرج بغيره سلفيه السلفيه اهل عليه بلده
 ما سرفق لا بغيره عليه المرويه في السلفيه في ارضه وبيدج بالكلية في
 استنوا للصبية وان ملوخن السلفيه اهل السلفيه اهل السلفيه المذكوره
 بل جرحه ابلد من الموضع ابلد المذكوره وازالة الفرج منها كلاله
 فبلغت توجع المعايين صبحه من ذكي وعلاين ما ذكي ابن ذكي كفا ذكي وصب ما ذكي
 مخرج ذكي كفا ذكي في غير سلفيه ته هبلد باله على ما ذكي كلاله صرحه بغيره
 يوم الخميس العروبي كلاله من ربيع المور من على تسعة وتملنر واملتروا
 وكنت بالاذن من المخرج المنتخب ابلد اللوات السلفيه ابلد سلفيه من رت
 وغلا ابلد الفرج مطلقه هبلد الفرج
 حركه جوي ونجم ما ذكي بغيره

Fig. 4 : Un document d'archives traitant des installations hydrauliques de la ville de Bizerte
 A.N.T, Série historique, Dossier388, Carton32, Doc21.

Chapitre II : **Des données favorables à une occupation permanente du sol**

Ce n'est guère qu'à travers une enquête de terrain que l'on peut saisir les traits principaux de l'organisation du peuplement de la région de Bizerte à l'époque musulmane. Il est donc nécessaire de faire précéder cette enquête par une autre d'ordre géographique¹. La situation de la région dans son cadre local, son ouverture maritime sur d'autres mondes, l'examen des divers phénomènes physiques et la présence de l'eau comme élément vital, sont tous des facteurs en étroite relation avec le mode de peuplement. Pour la présentation de ces données, nous allons nous baser essentiellement sur une documentation récente (les recherches des géomorphologues, des climatologues ...), mais aussi sur les descriptions fournies par les géographes et les voyageurs des époques ancienne, médiévale et même moderne.

A- La région dans son cadre local et méditerranéen :

En consultant un atlas géographique, en interrogeant une carte du bassin méditerranéen, en lisant un traité médiéval de *masālik* ou une relation de voyage d'un commerçant ou d'un consul, le fait qui s'impose est la position très favorable de l'espace, sujet de cette recherche. Occupant une grande partie du Nord-Est de la Tunisie, Bizerte et sa région jouissent d'une merveilleuse position à la fois continentale et maritime.

¹ A. Ferdière (s.d.), *La prospection*, Paris, éd. Errance, 1998, p. 22.

1- Une région qui fait partie de la Tunisie fertile

Dans son cadre local, la région fait partie de la “Tunisie heureuse”. Elle fut la voisine de Carthage punique, puis romaine pendant douze siècles. Elle perdit ce voisinage de la capitale pendant les premiers siècles de l’Islam, mais elle finit par le retrouver et même par le garder dès l’époque hafside jusqu’à nos jours. Dans la *Proconsulaire* ou dans *l’Ifriqiya*, la région joua souvent un rôle d’entrepôt agricole de premier ordre¹. Par son relief relativement plat –par rapport à d’autres régions qui l’avoisinent- et par sa position climatique favorable, elle représentait avec le *Bled Béja*², la région la plus productive en céréales du pays.

2- Une région entre les deux bassins de la Méditerranée :

Dans la Méditerranée, c’est une région admirablement située. C’est « une magnifique région maritime », si l’on reprend ce qu’en disait Ibn Hawqal au 4^e/X^e siècle³. Elle tire son importance de sa situation stratégique sur le détroit séparant les deux bassins de la Méditerranée. Ce n’est pas le fait du hasard si la première fondation phénicienne du pays s’installa sur la côte de la région. Utique, qui était sur la côte à l’époque de sa fondation⁴, précéda Carthage de quatre siècles⁵. Elle fut un comptoir commercial phénicien sur une route maritime allant de la Phénicie jusqu’au détroit de Gibraltar⁶. Cette situation d’étape sur cette même route se maintint pendant la période médiévale, puisqu’on voit dans la documentation textuelle que les installations portuaires de la région augmentèrent. Al-Bakrī (5^e-XI^e siècle) cite sur sa côte cinq petits ports, dont le plus important est *marṣā al-Qubba* à l’emplacement de la ville de

¹ H. R. Idris, *La Berbèrie orientale sous les Zirides*, Paris, 1962, p. 436-437.

² *Bled Béja*, aujourd’hui le centre d’un gouvernorat qui porte le même nom, est une région qui avoisine la région de Bizerte du côté sud-ouest. Connue aussi par *Bled Frigua*, elle représente la plaine la plus productive du blé dans tout le pays à travers les époques.

³ Ibn Hawqal, *Ṣūrat*, p. 70.

⁴ Utique était un port de mer pendant l’Antiquité, mais aujourd’hui se trouve à 10 km à l’intérieur de la plaine deltaïque de la Medjerda. Sur son emplacement antique et les transformations topographiques de la ligne de rivage du delta de la Medjerda (*Sinus Uticensis*) on renvoie au travail collectif, de géographes et archéologues, de A. Oueslati, R. Paskoff, H. Slim et P. Troussset intitulé « Déplacements de la ligne de rivage en Tunisie d’après les données de l’Archéologie à l’époque historique », in *Déplacements des lignes de rivage en Méditerranée*, éd. C.N.R.S., Paris, 1987, p. 67-85.

⁵ V. Guérin, *Voyage archéologique dans la régence de Tunis*, Paris, 1962, t2, pp. 52-54.

⁶ Sur l’emplacement du port d’Utique dans la chaîne des comptoirs phéniciens de la Méditerranée on peut se référer à la quasi-totalité des sources de la période antique (voir la liste bibliographique).

Bizerte¹. Alors qu'un siècle plus tard, l'auteur de la *Nuzhat al-Muštāq* mentionne huit sites côtiers².

B- Le relief : Un pays de lacs et de montagnes

Bizerte et ses environs font partie d'une grande "entité géographique" que les géographes ont coutume de désigner comme "le Tell nord-est de la Tunisie"³. Connue sous l'appellation de "pays des lacs", pour la distinguer du "pays des calcaires", du "pays des grès" et de "la vallée de la Medjerda", la région de Bizerte se démarque bien par son relief fragmenté, peu élevé, et sa pénétration profonde par la mer⁴. En présentant la diversité physique du Tell septentrional, J. Despois souligne que le relief s'abaisse «vers le Nord-Est et les montagnes s'écartent pour faire place à une série de plaines qui s'ouvrent sur la mer»⁵.

Topographiquement, elle est composée de deux lignes montagneuses séparées par une dépression centrale, divisée elle-même en deux parties. Et c'est cette dépression, qui fait l'unité de toute la région lacustre et qui «lui donne, parmi les autres pays du Tell Septentrional, une puissante originalité»⁶.

1- La dépression centrale :

Il y a en fait deux dépressions reliées par l'*Oued Tinja*. L'une est le bassin de Bizerte au Nord et la deuxième est celui de Mateur au Sud. Dans la partie méridionale dominant les terrains miocènes aux formes lourdes ; alors que dans la partie septentrionale, se sont les plis nummulitiques qui prédominent.

a- La dépression du lac de Bizerte :

C'est l'antique *Hipponensis lacus*, la *Buḥayrat Banzart* des textes arabes. Elle se présente comme une cuvette allongée de 30 km de longueur sur 12 km de largeur⁷, dont dont le lac n'occupe en son milieu que la moitié de la superficie. Ce miroir d'eau, de 13

¹ Al-Bakrī, *al-Masālik*, p. 169.

² Al -Idrīsī, *Nuzhat*, p. 288.

³ "Le Tell septentrional" est une expression conventionnelle chez les géographes, qui ne désigne ni une région "naturelle" homogène, ni un secteur unifié sur le plan humain.

⁴ A. Kassab et H. Sethom, 1981, p.51.

⁵ J. Despois , 1967, p. 167.

⁶ F. Bonniard, 1934, p. 163.

⁷ *Ibid.*, p. 168-170.

km de long et 7 km de large¹, est rempli d'eau salée. Il communique avec la mer par un étroit goulet transformé, à la fin du XIX^e siècle par la Marine militaire française, en un canal large de 250 m et profond de 10,50 m².

Dans ce secteur les atterrissements sont un élément topographique très marquant. À l'ouest se sont les atterrissements des oueds des *Mrāzīg*, *Gra^c* et *Tīnġa* qui constituent la plaine de Sīdī Aḥmad ; alors que vers le Nord-Est, les oueds qui descendent du massif des *Kšābta* et des montagnes d'al-^cAliya et de Mātlin forment la plaine d'al-^cAzīb.

b-La dépression de Mateur :

C'est une large zone effondrée à laquelle «viennent s'unir au Nord-Ouest la vallée inférieure de l'oued Sejnane, au Sud-Est les plaines de l'oued Cheïr et de l'oued Tine »³. Elle se distingue de la première dépression par ses cours d'eau importants qui lui apportent des quantités considérables d'alluvions. Les plus importants de ces cours d'eau sont : *l'oued Sejnane*, *l'oued Tine* et *l'oued Joumine*. Au centre de la plaine, se dresse le *Dj. Ichkeul* (508 m) et sa *gar'a*⁴ (*Sisara lacus* des Anciens et *Buḥayrit Tīnġa* des sources médiévales). Cette dernière est un lac, mais sans profondeur. Pendant l'hiver, elle élargit d'un tiers de sa surface, ce qui donne à la plaine une superficie de 250 km², dont la plus grande partie est une étendue parfaitement plate, coupée parfois par des dômes sénoniens comme celui de Mateur (68 m) et du Rās al-^cAïn (69 m)⁵.

Entre les deux dépressions se trouve une zone de contact occupée par l'isthme de Tinja. Ce cours d'eau, sur les bords duquel fut bâtie l'ancienne *Thimida* et la ville médiévale de Tinja, coule du lac de Bizerte (Nord) vers la *gar^ca* d'Ichkeul (Sud) en été, et en sens inverse pendant l'hiver⁶.

¹ De La Berge, 1881, p. 172.

² Despois, 1967, p. 170.

³ *Ibid.*, p. 170.

⁴ La *gar^ca* est une petite plaine de quelques kilomètres carrés dont l'origine s'explique encore difficilement. Les irrégularités du colmatage, les déplacements des lits d'oueds, et les crues fréquentes expliquent la présence des *gar^ca*, marécages qui occupent les secteurs les plus déprimés de la plaine.

⁵ F. Bonniard, p.174.

⁶ Le mouvement des eaux entre les deux lacs de la région est évoqué par la quasi-totalité des sources arabes médiévales.

2- Les régions montagneuses :

La région est caractérisée surtout, comme on vient de le voir, par des zones d'effondrement, mais cela ne veut pas dire qu'elle est dépourvue de reliefs appréciables. En limite des plaines et des lacs, se dressent des *djebels*, certainement moins élevés que ceux des Mogod, des Hédhil et des Béjaoua qui délimitent notre région, mais qui inscrivent la région dans *la Tunisie du Tell*. Topographiquement, on peut définir ces étendues montagneuses comme des régions accidentées. Elles s'étendent, à l'Est et à l'Ouest des dépressions, comme des ceintures séparant la région des autres grandes entités géographiques avoisinantes.

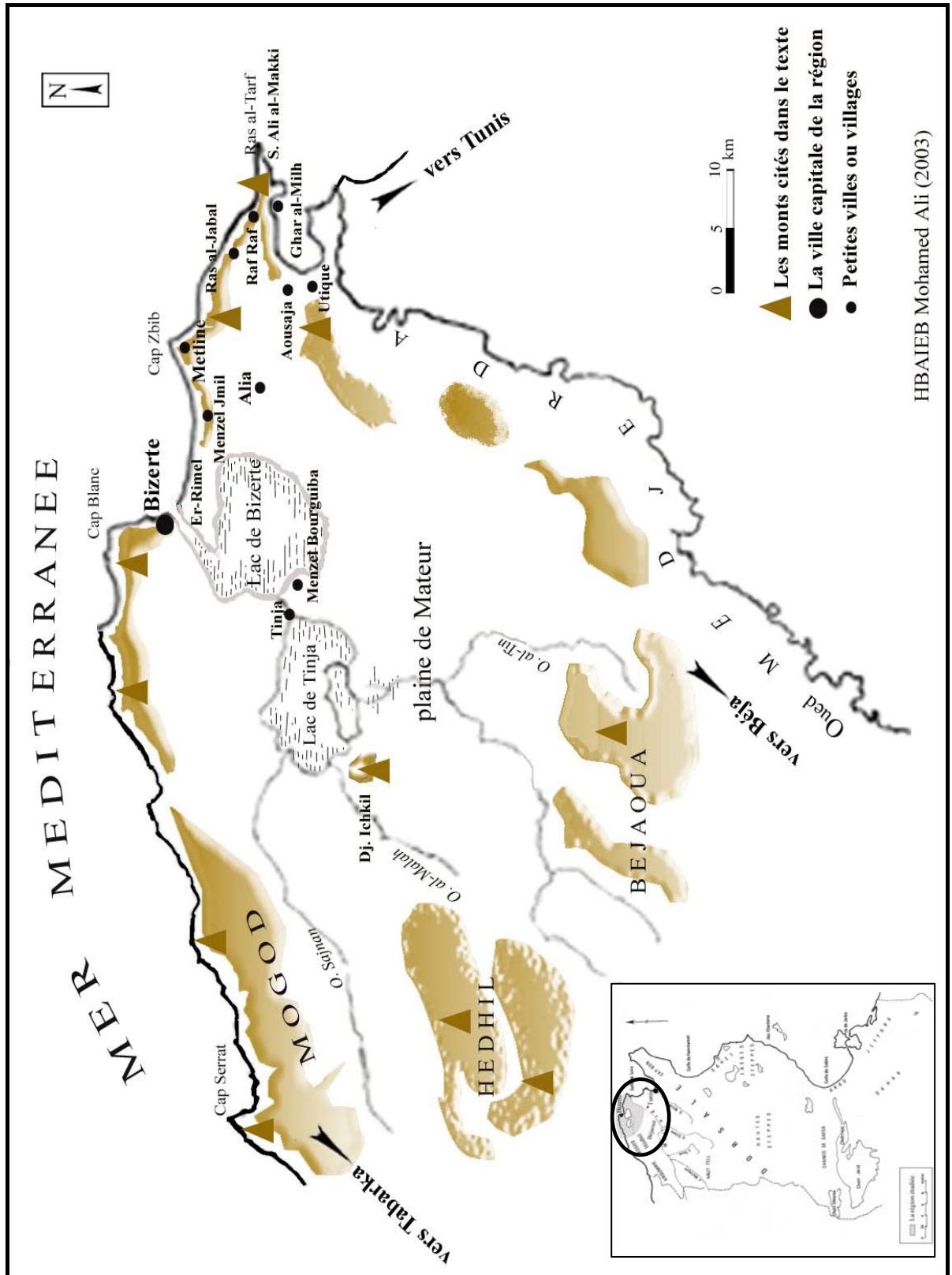
a-Entre la plaine de Māfir et Cap Sidī °Ali al-Makkī :

Le relief est tout en collines et djebels de moyenne altitude. Il commence -de l'Ouest vers l'Est- par le Dj. Šagāga (209 m) et termine par le Dj. Al-Nāzūr (325 m) aux environs de Ġār al-Milḥ et Sidi °Ali al-Makkī, en passant par la masse de K'sābṭa (400 m). Cette masse montagneuse de direction sud-ouest/nord-est, trace une ligne quasi parallèle au tracé de l'oued Medjerda qui représente la limite sud de la région.

b-la ligne montagneuse côtière :

Entre Rās al-Ṭarf (à l'Est de la ville actuelle de Ġār al-Milḥ) et la ville de Bizerte, et parallèlement à la ligne côtière, les collines sont moins élevées (Dj. H'kīma 295 m) et relativement isolées par des dunes. Alors qu'à l'Ouest de Bizerte, le relief montagneux correspond à une continuation –topographique et morphologique- de celui des Mogod. Ces altitudes, qui atteignent les 400 m, sont séparées par des terrasses de cours d'eau dont les plus connus sont l'O. Mrāzīg et l'O. Gra°.

Fig.5 : Carte de la région de Bizerte – Les lacs et les montagnes



C- Une région largement ouverte sur la mer :

Cette étude privilégiée, et le lecteur le remarquera certainement tout au long de cette recherche, l'étude de la ligne côtière. Cela tient à l'intérêt que présente cette façade maritime pour le thème qui me concerne dans cette étude. En effet, une lecture sommaire des sources et une visite rapide sur le terrain montrent que l'essentiel de l'occupation humaine, dès l'Antiquité jusqu'à nos jours, se concentre principalement sur cette ligne côtière. Cette concentration humaine relativement dense, par rapport à l'arrière pays, est expliquée par les atouts, aussi bien géographiques que stratégiques, qu'offre le contexte côtier pour l'occupation du territoire. Dans les sources écrites arabes la région fut particulièrement un espace de *qilā*¹, de *ribāṭāṭ*² et de petits ports³. Cette concentration de monuments défensifs sur la côte a donné à la région le caractère d'un *ṭagr* maritime, puisqu'elle s'ouvre sur le détroit séparant les deux bassins de la

Méditerranée. C'est au large de Ras ben Sekka⁴, à l'ouest de Bizerte que les navires allant de Gibraltar aux rivages de l'Égypte changent leur direction⁵. Ce n'est pas le fruit du hasard si les Phéniciens, grands maîtres de la Méditerranée pendant dix siècles, ont choisi la côte de la région de Bizerte pour fonder leur première installation maritime dans le pays. Une fondation qui remonte au XII^e siècle avant J.-C., 300 ans avant la grande Carthage.

1-la topographie littorale :

Aujourd'hui, nul n'ignore l'utilité de la collaboration entre archéologues et géographes pour une meilleure connaissance des formes d'occupation du sol sur les lignes de rivage tunisiennes au cours des différentes époques historiques. Il y a une quinzaine d'années, des programmes d'études des côtes de la Tunisie ont été menés par des équipes tunisiennes d'une part, et franco-tunisiennes d'autre part, pour une

¹ Al-Bakrī qualifie la région par "*qilā* Binzart", *al-Masālik* ..., p 57.

² Al-Mālikī, *Riyāḍ al-Nufūs* ..., II, p371.

³ Al-Idrīsī, *Nuzhat* ..., p288-290.

⁴ C'est Ras ben Sekka sur la carte de l'AAT (feuille de Bizerte, n° II) et c'est "Ras Rhirane" sur la carte révisée par CNSAMH.

⁵ En plus des recherches récentes qui montrent l'importance de l'ouverture de la région sur cette route maritime, l'on peut se référer à un texte médiéval celui d'Abū Bakr al-Mālikī qui, en présentant la biographie d'Abū Muḥammad °Abdallāh b. Abī-l Mahzūl (m.339h), nous parle d'un groupe de gens habitant un ḥiṣn, qui porte le nom de ce ṣayḥ mālikite, assurant la surveillance des navires qui passèrent devant les rivages de *Nāḥiyat Binzart* font le trajet Al Andalus/l'Égypte. *Riyāḍ al-Nufūs*, II, p. 376.

meilleure connaissance de ce littoral. Ces études portent sur son histoire géologique récente, son histoire humaine et sa dynamique actuelle dans ses rapports avec les milieux qui l'encadrent.

Parmi ces recherches, l'on peut citer les travaux, collectifs parfois et individuels dans d'autres cas, de R. Paskoff, de P. Sanlaville, de S. Mathlouthi et de A. Oueslati. Lors de ses enquêtes de terrain sur la côte de la région de Bizerte dans le cadre de sa thèse portant sur la géomorphologie des côtes de la Tunisie, A. Oueslati a relevé plusieurs témoignages aussi bien géomorphologiques qu'archéologiques prouvant une occupation humaine. Ces vestiges, aujourd'hui soit menacés par l'avancement de la mer soit déjà sous ses eaux, sont variés : habitations, établissements industriels (les viviers à poisson), anciennes carrières ...¹.

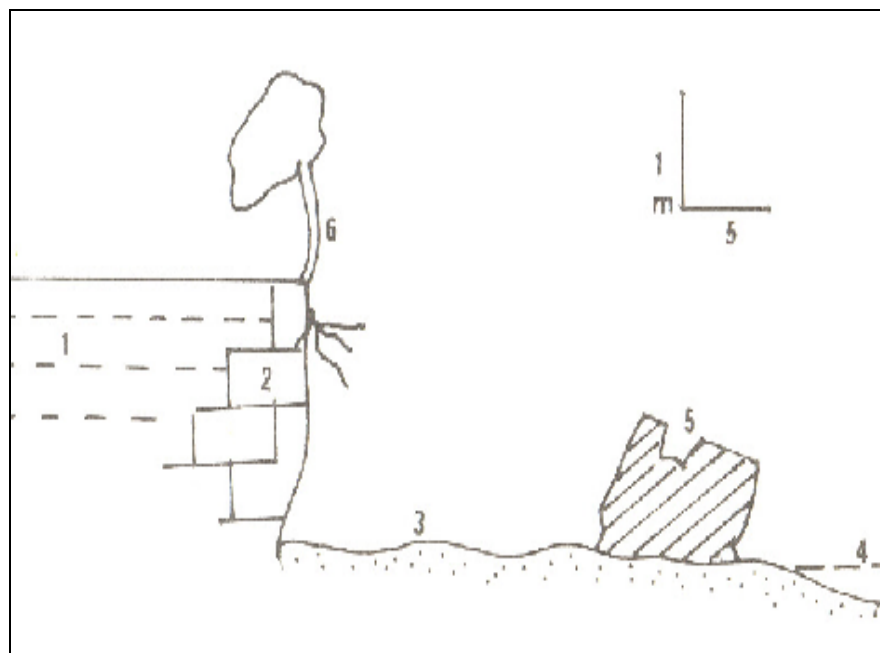


Fig. 5 – Coupe à Šaṭṭ Māmī (Rās al-Jabal) à l'ouest de l'embouchure de l'O. Banī 'Aṭā' (d'après Ameer Oueslati, *Les côtes de la Tunisie ...*).
Légende : 1- plaine : dépôts holocènes à historique, 2- ruines antiques, 3- plage, 4- niveau de la mer par temps calme, 5- nid de mitrailleuse, 6- plantations atteintes par le recul de la falaise.

¹A. Oueslati, p. 24

Partant d'un schéma un peu général, la côte de notre région se caractérise par l'alternance de trois faciès naturels : des promontoires, des embouchures d'oueds de médiocre importance et des formations dunaires. Trois paysages qui s'étendent sur une côte marquée par la présence des formations calcaires, et d'où vient le nom de "littoral des calcaires" donné à cette ligne côtière par les géographes pour la distinguer du "littoral des grès" qui s'étend à son ouest (les environs de Ṭabarqa)¹.

a- La côte à l'ouest de Bizerte :

Sur cette partie de la côte on remarque des plages très étroites de nature sableuse qui apparaissent à l'embouchure des petits oueds, au fond des cirques ou au pied de falaises en sommeil².

Les principaux cours d'eau qui constituent les fournisseurs majeurs des plages en sables sont de l'est à l'ouest : les oueds Dāmūs, al-Ḥanzīr, al-Mišra, Sīdī Brāhīm et al-Ḥarka à l'embouchure duquel se situe marsā Kāf °Abbād Entre ces plages qui forment des espaces triangulaires³, on note une forte présence de caps rocheux comme le cap Blanc (al-Rās al-Abyaḍ), Rās Inġla et Rās al-Qarn.

b-La côte à l'est de Bizerte :

C'est sur cette côte que j'ai mené l'essentiel de mes recherches de terrain. Cette ligne de 107 km de longueur, ne diffère pas beaucoup du secteur côtier précédent⁴. Entre le goulet de Bizerte et Cap Sidi Ali al-Makkī «les reliefs côtiers ont le plus souvent une ossature dominée par des formations calcaires. Les roches gréseuses n'occupent qu'une place relativement limitée et correspondent surtout aux grès pliocènes de Ghar el Melh visibles dans le relief monoclinale de Raf Raf et de Sounine ou à des éolianites et grès marins quaternaires »⁵. Ici les plages sableuses occupent une étendue de 31km. Elles sont essentiellement des espaces de formation dunaire comme

¹ Sur ce contraste entre un grès sombre et un calcaire plus clair, F. Bonniard a constaté que les toponymes des promontoires jalonnant les deux côtes sont significatifs. Il dit que « les navigateurs de tous les temps ont illustré ce contraste par les noms qu'ils ont donné aux promontoires ; les caps gréseux portent les noms significatifs de *Rosa*, *Roux*, *Negro*, *Aḥmar* (rouge) ; tandis que du plus loin ...les marins reconnaissent le *cap Blanc*, le *Ras-el-Abiod* des Arabes, le *Promontorium Candidum* des Anciens ». F. Bonniard, 1934, p. 176.

² F. Bonniard, 1934, p.52

³ A. Oueslati, p.52

⁴ M. Ben Salem, p47.

⁵ A. Oueslati, p. 53.

dans le cas de la plage d'Er-Rimel (entre Bizerte et Metline) ou des embouchures de petits cours d'eau comme dans celui de Chatt Mami (la plage de la ville de Ras al Jabal) où se jette l'oued Beni 'Ata'. Comme c'est le cas pour la côte à l'ouest de Bizerte, le tracé littoral à l'est de cette ville est marqué par la présence de caps rocheux de formation calcaire tels que : Rās Zbīb, Rās al-Mistīr, Rās al-Blāṭ et le Cap Sidi Ali al-Makkī qui représente la saillie la plus orientale de notre région. À ces plages sableuses et aux caps rocheux s'ajoute « le littoral lagunaire et marécageux qui s'étale sur 33.5 km et se localise dans la presqu'île de Menzel 'Abderrahmane et dans celle de Ghar el Melh »¹.

2-la mer et les îlots :

Le fond de la mer qui s'étend devant la région de Bizerte est le résultat de l'effondrement du seuil tunisio-sicilien ; il est constitué par « une plate-forme continentale dont les grandes lignes sont en étroite relation avec la structure du continent »². Dans son travail de géographie régionale du Tell septentrional Bonniard a relevé la différenciation entre deux aires de hauts-fonds devançant la région de Bizerte : *le plateau de la Galite* à l'ouest et *des Esquerquis* à l'est.

Le plateau de la Galite est une ample plate-forme de 50 km x 25 km. Il est composé d'une série d'îles rocheuses sont de l'Est à l'Ouest : l'île de la Galite (environ 750 ha), les îlots des Chiens, de Galiton et la Fauchelle. La deuxième aire, c'est-à-dire celle des Esquerquis, est un plateau plus allongé mais moins compact. Il est composé de hauts-fonds qui atteignent des sommets apparents dans l'archipel des îles Cani et de l'île Plane³

¹ M. Ben Salem, 47.

² F. Bonniard, 1934, p.178.

³ *Ibid*, p. 178-179.

D-Les données climatiques :

L'étude effectuée par J. Peyras sur le Tell nord-est tunisien dans l'Antiquité¹, ainsi que la lecture minutieuse de quelques textes de géographes arabes de l'époque médiévale², indiquent que la région a joui dès les époques reculées de conditions climatiques favorables à une occupation humaine et à des cultures permanentes³.

1-La pluviométrie :

Située entre les isohyètes 500 mm (au Sud) et 800 mm (au Nord), la région de Bizerte fait partie de la Tunisie la plus arrosée. En revanche, ces chiffres, qui ne représentent qu'une moyenne générale, cachent une grande irrégularité. Cette irrégularité est attestée sur un plan annuel ainsi que saisonnier et mensuel.

Les quantités de pluie varient d'une année à l'autre. Par exemple, la station de Bizerte a reçu en 1988 une valeur de 687 mm, alors qu'en 1993 la même station n'en a reçu que 311 à cause d'un été un peu prolongé.

Les quantités de pluies reçues sont aussi inégalement réparties au cours des saisons. C'est durant l'hiver, qui s'étend entre novembre et février, que la région reçoit les précipitations les plus abondantes. La carte des régimes saisonniers des pluies, élaborée par L. Henia, montre que la station de Bizerte reçoit en moyenne environ 300 mm en hiver, 200 mm en automne, entre 100 et 120 mm au printemps et seulement 25 mm pendant la saison d'été.

Quant au niveau de l'irrégularité mensuelle, on peut citer l'exemple de Ras al Jabal : Au mois de mars 1973 cette station a eu une quantité de 218.5 mm, alors que la moyenne de ce mois ne dépasse pas dans les saisons normales 50 mm.

¹ J. Peyras, *Le Tell nord-est ...*, Paris, 1991.

² Voir : Ibn Ḥawqal qui parle de la fertilité des sols de la région et l'importance de ses cours d'eau (*Configuration de la Terre*, trad. 1964, t.1, p.70) ; Al-Bakrī, *Description ...*, trad. 1993, p.122 : il nous parle des jardins (les *basāṭin*) de Bizerte ; Léon l'Africain, *Description de l'Afrique*, p. 157 qui décrit la plaine productive de Māṭir.

³ Sur l'évolution climatique de la région dès l'Antiquité jusqu'à nos jours on peut se référer aux travaux de J. Peyras, *Ibid*, p. 15. ; M. Rouvillois-Brigol, « La steppisation en Tunisie depuis l'époque punique : déterminisme humain ou climatique ? », dans *BCTH*, Paris, 1985, p. 215-224.

2- La température :

Sa situation au Nord de la Tunisie, ainsi que son ouverture sur la Méditerranée, ont inclus la région dans la zone isotherme douce avec 18° de moyenne. À Bizerte, par exemple, les moyennes relevées sont les suivantes : maxima 23° et minima 13°¹. Par saison : hiver 11°⁹, printemps 16°³, été 23°⁸, automne 23°⁹. Les plus forts écarts se remarquent en août, où la température atteint son une moyenne maximum de 31°⁸, et en février une moyenne minimum de 7°⁵.

À Ghar el Melh, l'amplitude thermique annuelle est de 15.3°, alors qu'à Metline on a enregistré pour la période 1901-1960 une moyenne de 13.9°².

¹Il faut retenir que ces chiffres restent toujours relatifs. Par exemple en Janvier 1978, on a enregistré à Bizerte une moyenne de température de 2°. Cf., M. Ben Salem, *Op. cit.*, p.41.

² M. Ben Salem, *Op. cit.*, 41.



Deuxième Partie :

**MONOGRAPHIES
LOCALES**

La ville de Bizerte et sa banlieue : *manzil Ġamīl et manzil^c Abd al-Raḥmān*

بنزرت وضاحتها: منزل جميل و منزل عبد الرحمان

Présentation générale et historique

- I- Site et situation
- II- Sources et études
 - Les sources écrites
 - Les archives
 - Les sources cartographiques et iconographiques
 - Les études
- III- Historique
- IV- Toponymie

Inventaire

A- La ville de Bizerte

I- Le quartier *al-Qṣība* :

- ✓ Le fortin *al-Qṣība* (Sīdī al-Ḥinnī)
Situation p.56 / Description p.56 / Commentaire: al-Qṣība : le siège historique du pouvoir à Bizerte p.60
- ✓ La mosquée *al-Qṣība*
Situation p.65 / Description p.65 / Commentaire p.69
- ✓ Le moulin et le four à pain (*furn al-Qṣība*) p.73

II- La Casbah : *al-Mdayyna* (la petite médina)

- ✓ L'enceinte de la Casbah
Description p.75 / Commentaire : al-Mdayyna : la ville des habitants p.79
- ✓ La mosquée de la Casbah
Situation p.81 / Description p.81 / Commentaire p.82

III- La médina :

- ✓ La grande mosquée de Bizerte
Situation p.85 / Description p.85
- ✓ Le complexe architectural Sīdī al-Muṣṭārī
Situation p.97 / Description p.97 / Commentaire : Sīdī al-Muṣṭārī : le saint protecteur de Bizerte p.101
- ✓ Les souks de la médina et leurs équipements (oratoires, cafés, sbīls ...)
Masġid al-^cAṭṭārīn, p.105 / La fontaine ^cayn al-Tūa, p.107 / Sqāyit Sīdī Ga^cga^c, p.108 / Sbīl Sīdī al-Aṣṣāfrī, p.110 / Sbīlbāb al-ġdīd, p.112 / Sbīlbāb al-ḥūḥa, p.114

IV- Le quartier al-Rba^c

- ✓ La mosquée al-Rba^c

Description et commentaire p.119

V- Le faubourg andalou (*ḥandlis*)

- ✓ La mosquée andalouse

Situation p.123 / Description p.123 / Commentaire p.125

- ✓ Le fort andalou (le fort espagnol)

*Situation p.126/ Description p.126/ Commentaire : **Ḥiṣn al-Isbān : l'histoire d'un qaṣr médiéval transformé en un fort monumental**, p.130*

VI- Les installations maritimes :

- ✓ Le vieux port

*Situation p. 137/ le port d'après la documentation cartographique et iconographique, p.137/ Description p.139 / Commentaire : **De marsā al-qubba au vieux port : la longue histoire d'un port économique-militaire**, p.145*

VII- L'enceinte, les portes et les ponts :

- ✓ Les remparts

Description, p.147 / Chronologie, p.149

- ✓ Les portes et les ponts

Bāb Tūnis, p.154 / Bāb Māṭir, p.155 / Bāb Bāḡa, p.155/ Bāb ḥandlis, p.155 / Bāb al-Rṣāṣ, p. 155/ Pont de bāb Tūnis, p.157 / Pont de la Ṣqāla, p. 158

B- Les environs :

I- Les fortifications

- ✓ Fort Sīdī Sālīm / Fort Sīdī Yūsuf

Situation p.159 / Description p.159 / Le monument dans la documentation cartographique, iconographique et les relations de voyage p. 160 / Commentaire p.162

- ✓ Les sites fortifiés de la rade nord

II- Menzel Jemil et Menzel Abderrahmane : l'histoire de deux bourgs fortifiés transformés en villages

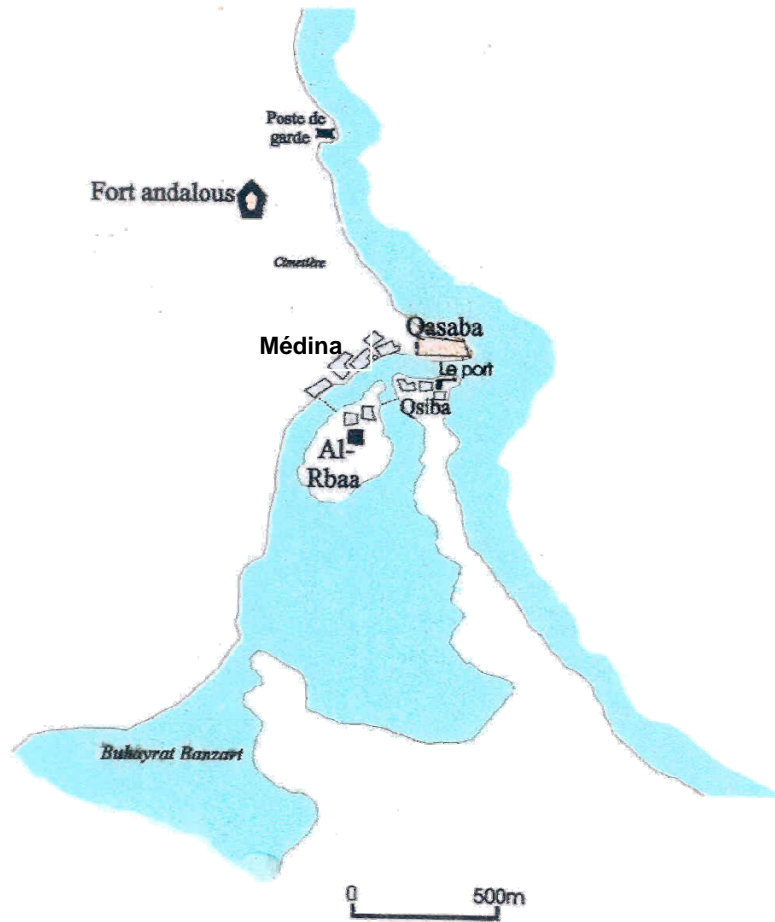
- ✓ Menzel Jemil et sa grande mosquée "Bū-Ṣa^cnūn"
- ✓ Menzel Abderrahmane et sa grande mosquée

Commentaire général

Bizerte : d'une simple place-ribāṭ à une capitale de district et un port de course

I- La Casbah : serait-elle la ville décrite par al-Bakrī ?

II- Bizerte : une capitale de district et un port de course



Bizerte au XVI^{ème} siècle
essai de restitution

Présentation générale et historique

I- Site et situation :

Bizerte, le chef lieu de la région, est l'une des principales places fortes maritimes du pays. Son site offre des conditions très favorables pour le débarquement des grands navires. Sa baie, qui s'étend entre *Rās Banzart* à l'ouest et le Cap Zbīb à l'est, est assez profonde et parfaitement abritée des vents violents du Nord et du Nord-Ouest, surtout pendant l'hiver.



Fig. 8 : Carte de situation de la ville et les deux *Manzils* d'après la feuille de "*Binzart*" au 1/25000°

Topographiquement, Bizerte se situe sur une colline en pente douce d'orientation nord/nord-est. La ville commence, vers le Nord, au pied d'une colline et continue, du côté de la mer, dans la direction de l'Est, où s'élève aujourd'hui la casbah. Au-delà, s'étendent au Sud et Sud-Est les plaines marécageuses que suivent les routes de Tunis et de Māṭir, et à l'Ouest un arrière pays montagneux constitué par une série de collines de moyenne altitude (2500m) tels que *ğabal al-Rbūb*, *ğabal al-Rzīla*, *ğabal al-Dimna*, *ğabal al-Şağra* ...¹.

¹ N. Djelloul, 1995, p. 159.

L'importance de la ville découle surtout de son vieux port. Sous forme d'un canal en forme de coude de 2000 m de long et d'orientation nord-ouest/sud-est, le port divisait Bizerte en trois parties. Au 6^e/XII^e siècle, al-Zuhrī dans son *kitāb al-ġuġrāfiya* avait déjà signalé cette tripartition de l'espace urbain bizertin. Il disait : « Bizerte est l'une des plus belles villes du pays. Elle est ouverte sur un golfe qui la divise en trois parties »¹. Elles sont respectivement :

- ✓ Le quartier d'*al-Qṣība* qui domine la jetée Sud-Est du port.
- ✓ *Al-Qaṣaba* et "*al-madīna al-^carbi*" au Nord et au Nord-Ouest du port.
- ✓ L'îlot d'*al-Rba^c*, aujourd'hui rattaché à la médina après le comblement du canal qui les séparait jusqu'aux années quarante du XX^e siècle.

A ces trois parties vient s'ajouter à la fin du XV^e siècle le quartier andalou comme un faubourg au pied de la *kudiyat ḥiṣn al-Isbān*. Ce quartier se situait, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, en dehors des remparts qui entouraient les quartiers cités plus haut, sur trois côtés. Ils ne reste aujourd'hui qu'une partie des deux murailles qui flanquent l'unique entrée du fort espagnol.

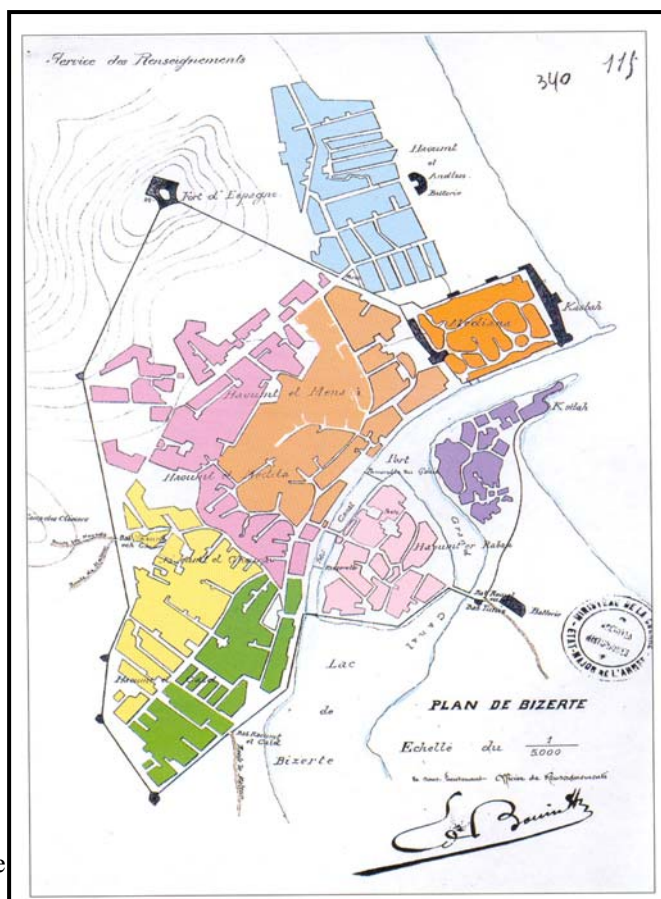


Fig. 9 : Plan de Bizerte à la fin du XIXe siècle d'après Perrier (source : les archives de Vincennes)

¹ Al-Zuhrī, *kitāb al-ġuġrāfiya*, texte arabe, traduction française et présentation de M. Ben Hamouda, DEA d'histoire sous la direction de P. Guichard, Lyon 2, 1991-1992. « *madīna^m Banzart min aḥṣan al-bilād wa qad ṣaqqahā ḥaliġ min-al baḥr wa qassamahā talāṭat aqsām* », p. 83-84.

II- Sources et études :

*Sources écrites arabes :

Al-Ya^cqūbī, *al-Buldān*, p. 350 ; al-Muqaddasī, *Aḥsan al-taqāsīm*, p. 55 ; Ibn Ḥawqal, *Sūrat al-arḍ*, p. 74 ; Al-Raḳīq, trad. Idris (1971), p.23 ; al-Bakrī, *al-Masālik*, II, p.721 ; al-Idrīsī, *Nuzhat*, p. 288-289 (trad. 1999, *La première géographie ...*) ; al-Mālikī, *Riyāḍ al-nufūs*, I, p. 30 et II, p.137 ; Anonyme, *al-Istibṣār*, trad. p. 26-27 et 28 ; Ibn al-Šabbāt, *ṣilat al-samṭ*, p. 22 ; Al-Marrākušī, al-Mu^cğib, p. 436-437 ; Yāqūt, *Mu^cğam al-buldān*, p. 592-593 ; Ibn Ḥaldūn, *al-^cIbar*, IV, p. 169-170 ; Al-Nuwayrī, trad. De Slane, p. 339 ; Ibn ^cIdārī, *al-Bayān*, I, p. 315 ; al-Ḥimyarī, *al-Rawḍ*, p. 104 et 318 ; al-Burzulī, *al-Fatāwā*, IV, p. 454 ; al-Wazīr al-Sarrāğ, *al-Ḥulal*, I, p. 348 et 459 ; II, p. 695 ; Ibn Abī Liḥya, *Nūr al-Armāš*, p. 436-437 ; Ibn Abī Dīnār, *al-Mu'nis*, p. 22, 117 et 173 ; Ibn Maqdisī, *Nuzhat al-anzār*, p. 122-123 ; Ibn Abī al-Ḍiyāf, *al-Itḥāf*, dans plusieurs pages.

*Sources occidentales :

Jean-Léon l'Africain, *Description*, p. 375-376 ; Marmol Carvajal, *L'Afrique*, II, 437-438 ; Lanfreducci et Bosio, *Costae e discorsi di Barbaria*, p. 517-528 ; Piri Reis, « Description des côtes de la Tunisie », trad. R. Mantran, ROMM, p. 223-235 ; Schaw, 1743, *Voyages*, p. 223-224 ; Perrier, 1879, p. 3-5 ; Ch. Lallemand, 1892, p. 227 ; L. Salvator, 1897, *Bizerte dans son passé*, p. ; Chambre de Commerce française, 1929, p. 6 .

* Archives :

✓ Archives du service historique de l'armée de terre française :

Dossiers : 2H35-1 ; 2H35-6 ; 2H36-2 ; 2H352-1 et 3 ; 2H79-5

✓ Archives nationales tunisiennes :

Série A / Carton 203 / Dossier 23

Série A / Carton 403 / Dossier 23

Série D / Carton 36 / Dossier 13

Série D / Carton 230 / Dossier 80

Série E / Carton 196 / Dossier 11

Série E / Carton 298 / Dossier 1 / Sous dossier 53

Série E / Carton 419 / Dossier 29

Registre des *habous mouradites* : n° 3992

✓ Archives du ministère des biens de l'Etat.

Dans plusieurs registres non classés.

*Sources cartographiques et iconographiques : Je renvoie ici à

✓ *AAT*, feuille au 1/50000° de Bizerte, n° II : les notes de l'ancienne édition ont été recueillies par le capitaine Deliquet, les lieutenants Lallemand et Renaud. La nouvelle carte a été préparée par S. Ben Baaziz et S. Aounallah (texte inédit)

- ✓ P. Reis, *Kitabi-Bahriye*. Cf., R. Mantran, 1979, p. 223-235.
- ✓ J. B. Vilar, *Cartografia hispanica sobre Tunez (1500-1881)*, Madrid, 1990.
 _____, *Mapas, planos y fortificaciones hispanicos de Tunez (s. XVI-XIX)*, Madrid, 1991.
- ✓ Z. Chelli, *La Tunisie au rythme des cartes géographiques*, éd. C.E.R.E.S., Tunis, 1996.
- ✓ À citer dans ce cadre aussi, la documentation iconographique si riche qui se trouve dans l'article du Commandant Hannezo publié en 1904 et 1905 dans la *Revue tunisienne* et dans l'ouvrage publié en 2003 par l'*Association de Sauvegarde de la Médina de Bizerte*, intitulé *Bizerte : Identité et Mémoire*. (Voir bibliographie)

***Etudes :**

Dans le cadre des études traitant de la ville de Bizerte, il faut réserver une place particulière à trois travaux. Tout d'abord, l'ouvrage de l'architecte H. Bouita intitulé *Bizerte : les monuments islamiques* (en arabe)¹. Le deuxième travail est le chapitre consacré à ville de Bizerte dans l'ouvrage de N. Djelloul portant sur *Les fortifications côtières ottomanes de la Régence de Tunis (XVI^e-XIX^e siècles)*². Enfin, une série d'articles publiés dans les travaux de l'*Association de Sauvegarde de la Médina de Bizerte*. Les articles exploités dans la présente étude seront cités tout au long du texte. Outre ces ouvrages et ces articles, je renvoie à :

R. Brunschvig, *La Berbérie ...*, 1940, I, p. 306 ; P.L. Cambuzat, *L'évolution...*, 1971, t. I, p. 44 et t. II, p. 53-55 ; V. Guérin, *Voyage archéologique*, 1862, II, p. 20, 27 et 30 ; C^t. Hannezo, *Bizerte*, 1904, p. 193-332 ; H. R. Idris, *Zirides*, II, 436 ; G. Marçais, « Banzart », *EF*², I, p. 1055. ; G. Yver, « Banzart », *EF*¹, p. 131-133 .

III- Historique :

En 41/661-662, lorsque ^cAbd al-Malik b. Marwān, l'un des émirs qui commandaient les troupes de Mu^cāwiya b. Ḥudayġ, conquiert Banzart, la ville existait déjà depuis plusieurs siècles. Elle avait connu successivement l'occupation punique, romaine et byzantine avant de tomber définitivement entre les mains des Arabes en même temps que Carthage et Tunis au cours de la conquête de Ḥassān b. al-Nu^cmān.

¹ Cf. dans la bibliographie générale, H. Bouita, 1992a.

² Cf. dans la bibliographie générale, N. Djelloul, 1995.

Son nom antique, Hippo Diarriytus, apparaît pour la première fois en 307 avant J. C., lorsque Aghatocles, un chef militaire romain, élève autour de la ville une muraille et élargit le port pour préparer la conquête de Carthage¹. A l'époque de l'empereur Jules César (100-44 av. J.C.), la ville eut le titre de *colonie*. Vers 439, Hippo Zaritus -le deuxième nom antique donné à Bizerte- tombe entre les mains de Genseric lors de la conquête vandale. Au cours de cette campagne, les murailles de la ville furent détruites et ne seront relevées qu'après l'installation des Byzantins en 543, lorsque Bélisaire² chassa les derniers Vandales du pays.

Les informations qui concernent le déroulement des événements dans la ville au lendemain de la conquête arabo-musulmane manquent³. Bizerte n'était vers la fin du 3^e/IX^e siècle qu'une simple localité dotée d'un ribat. Ce dernier était, selon le géographe al-Ya^cqūbī, un maillon d'une chaîne de fortifications côtières allant de Sfax, sur la côte orientale jusqu'à Bizerte, au Nord⁴. Au cours des premiers siècles de l'Islam, la ville ne semble être dotée que des monuments hérités de l'époque antique, et notamment les fortifications byzantines, comme le quartier d'al-Qṣiba, qui défend la jetée orientale du vieux port de la ville.

La ville ne commence à être présente en permanence dans les écrits des auteurs arabes qu'à partir du 4^e/X^e siècle. Bien qu'elle ait été alors à peu près abandonnée et en ruines, *Banzart* apparaît à l'époque d'Ibn Ḥawqal, comme la capitale de la province de Ṣaṭfūra, qui s'étend au nord de Tunis et de Carthage⁵. Au 5^e/XI^e siècle, la ville semble avoir surmonté les manifestations de la décadence⁶. Al-Bakrī, signale « la muraille dont elle est pourvue, ainsi que sa grande mosquée, ses bazars, ses bains et ses jardins »¹. Il évoque surtout la prospérité de la pêche. *Banzart* bénéficie d'une part d'un port appelé "*marsā al-Qubba*" et d'autre part, elle s'ouvre sur un canal poissonneux. Le lac (*al-buḥayra*), nous informe al-Idrīsī, « est une des merveilles de ce monde : on y compte douze espèces différentes de poissons et, durant chacun des mois de l'année, une seule espèce domine sans mélange avec aucune

¹ Ct. Hannezo, 1904, p. 456.

² C'est un général byzantin, vécu entre 500-565.

³ Pour plus de détails voir le chapitre consacré à l'évolution des événements de la conquête arabe. Voir *infra* le premier chapitre de la troisième partie.

⁴ Ya^cqūbī, *Buldān*, p. 350 ; trad., p. 212-213.

⁵ Ibn Ḥawqal, *Ṣūrat al-arḍ*, p. 74-76 ; trad., p. 70.

⁶ Pour plus de détails sur la crise des premiers temps de l'Islam, voir *infra* le premier chapitre de la troisième partie de cette étude.

autre. Lorsque le mois est écoulé, l'espèce de poisson qui lui correspond disparaît et est remplacée par une nouvelle également distincte, qui ne se mélange à aucune autre »².

La réputation de Bizerte comme étant le meilleur marché des poissons du pays durant l'époque médiévale³ ne diminue en rien sa réputation en tant que *taġr*, ville frontière maritime. Non loin de la rade dite "*marsā al-Qubba*", écrit al-Bakrī, s'élèvent les forts de Bizerte (*qilā^c Banzart*) bâtis pour défendre la ville et ses environs contre les incursions des *Rūm*⁴ et pour servir de lieux de retraite et de refuge pour les hommes pieux de l'Ifriqiya (*al-ṣālīḥūn*)⁵.

Vers le milieu du 5^e/XI^e siècle, à la suite des bouleversements dus à l'arrivée des Banū Hilāl, la ville et ses environs connurent une période d'indépendance qui s'étendit sur environ un siècle et demi. A cette époque là, la ville fut habitée, rapporte Ibn Ḥaldūn, par deux factions tribales dont on ignore la première alors que la deuxième se composait de Laḥmides⁶. Abū al-Raġā' al-Ward, un chef arabe laḥmide qui occupait avec ses compagnons une *qal'ca* appelée Qarsīna⁷, fut choisi par les habitants de la ville comme souverain pour mettre fin à des rivalités tribales qui divisaient la population depuis plusieurs siècles. Al-Ward put écarter le danger de deux tribus arabes, les *Riyāḥ* et les *Aṭbaġ*, qui stationnaient dans les campagnes environnantes en leur versant un tribut. Ayant consolidé sa puissance dans la ville, il prit le titre d'émir et se consacra à l'urbanisation de la ville. Pendant un siècle, Bizerte et les villages avoisinants connurent une prospérité considérable⁸.

¹ G. Marçais, « Banzart », *EF*², I, p. 1055. Voir aussi al-Bakrī, *Masālik*, 1992, II, p. 721.

² Al-Idrīsī, *La première géographie ...*, 1999, p. 191.

³ Ce qu'atteste la majorité des sources arabes jusqu'à la fin de l'époque médiévale.

⁴ Le mot désigne dans la littérature arabe indifféremment les Romains, les Byzantins et les chrétiens en générale. Cf., C.E. Bosworth, "Rūm", *EF*², VIII, p. 620-625.

⁵ Al-Bakrī, *al-Masālik*, p. 722.

⁶ Cf., Ibn Ḥaldūn, *al-^cIbar*, VI, p. 169 ; M. Hassen, 1999, I, p. 194.

⁷ Sur la localisation et l'identification de ce site, voir *supra* troisième partie, chapitre II "les stratégies défensives: de Qilā^c Ṣaṭfūra à la fortification ottomane".

⁸ Ibn Ḥaldūn, trad., II, p. 40. Ce chroniqueur nous rapporte que Muqrīb, le quatrième émir de la dynastie laḥmide, en plus de sa politique énergique à l'égard des Banū Muqaddam (branche des *Aṭbaġ*) et des Daḥmān (faction de la tribu *Riyāḥ*), a pu doter la ville de fortification tout en assurant sa prospérité économique. La présence de poètes à sa cour est un signe supplémentaire qui manifeste une dynastie relativement puissante.

En 555/1159-1150, le septième émir de la dynastie lahmide fit sa soumission aux Almohades, les nouveaux maîtres du pays. Les sources¹ nous informent que °Abdallāh, le fils de °Abd al-Mu'min b. °Alī, passa à Bizerte après avoir levé le siège de Tunis et séjourna chez l'émir °Isā b. Ṭarād avant de continuer son expédition à l'intérieur du pays. Au cours de ce séjour, Bizerte fit sa soumission à la nouvelle puissance et accepta la présence d'un représentant almohade permanent à titre de commissaire dans sa cour. Au début du 7^e/XIII^e siècle, la ville subit l'occupation des Almoravides Banū Ġāniya et tomba en décadence². Ce déclin se transforme en une dépendance totale à l'égard de Tunis, la nouvelle capitale de l'Ifriqiya. A l'époque hafside, le développement de Tunis fut très néfaste pour Bizerte et la ville perdit beaucoup de sa prospérité économique³. Au début du XV^e siècle, la ville n'était plus qu'une simple bourgade habitée par de pauvres gens⁴ et sa superficie comparable, selon certains auteurs, à celle d'un *muṣallā* de la ville de Tunis⁵. Al-Ḥimyarī, dans son dictionnaire géographique la décrivait comme étant une petite ville⁶. Vers la fin de ce siècle, après la chute de Grenade en 1492, la ville et ses environs commencèrent à accueillir un bon nombre des réfugiés andalous.

Dans les sources italiennes du début du XVI^e siècle, nous trouvons des mentions comme "*Mauri turcique*", "*Mauros Turcasque*" et "*Mori e Turchi*", pour désigner les pirates de Bizerte qui s'attaquaient aux côtes italiennes⁷. En 1516, à titre d'exemple, les incursions du corsaire turc "Cortogoli Turco", lancées à partir de Bizerte contre la côte ligure, provoquèrent des représailles italiennes et finirent par le pillage du port et la libération des esclaves chrétiens. À la suite de cet évènement, pendant environ une douzaine d'années, le nom de la ville disparaît. Aurait-on interdit l'escale de Bizerte à Cortogoli ? Une lettre d'Abū °Abdallah Muḥammad al-Ḥaḥṣī au

¹ Cf. Ibn Ḥaldūn, *al-ʿIbar*, VI, p. 169-170 ; Zarkašī, *Tārīḥ*, p. 12.

² Ibn Ḥaldūn, *Histoire des Berbères*, II, p. 26 ; J. L. l'Africain, *Description de l'Afrique*, II, 375-376.

³ N. Djelloul, 1995, I, p.159.

⁴ Al-Ḥimyarī, *al-Rawḍ*, p. 104. ; Marmol Carvajal, *L'Afrique*, II, p. 437-438 ; J. L. l'Africain, *op. cit.*, p. 375-376.

⁵ Il s'agit de l'édifice bâti par le prince hafside Abū Zakariyyā à *Bāb M'nāra* à Tunis. Cf. Al-Zarkašī, *al-Dawlatayn*, p. 25 ; R. Brunshvig, *Op. cit.*, T1, p. 299 ; N. Djelloul, 1995, I, p. 159.

⁶ Al-Ḥimyarī, *al-Rawḍ*, p. 104.

⁷ L. Zaoueli, 1999, p. 52. cf. à ce propos, C. Manca, *Il modello ...*, 1982, p. 32-36.

Pape Léon X, dans laquelle il s'engageait à éviter que des actes de piraterie se perpétuent contre les côtes italiennes, rendrait plausible cette hypothèse.

Vers la deuxième moitié du XVI^e siècle, Bizerte revient sur la scène des événements méditerranéens. Le conflit hispano-turc redonna en effet à la ville la place qu'elle devait occuper dans les stratégies des grandes puissances méditerranéennes. En 1535, Charles Quint ordonna à sa flotte de conquérir la ville où se trouvait un camp ottoman important installé par le chef Ḥayriddīn Barbarūs. Au cours de ces conflits qui vont durer jusqu'à la fin des années soixante-dix de ce siècle, la ville perdit beaucoup de ses monuments médiévaux. Le témoignage de Marmol Carvajal, contemporain des événements, atteste la destruction des remparts¹ que la tradition attribue aux Aghlabides.

Avec la fin des conflits hispano-turcs, la ville connaîtra une renaissance architecturale, d'autant plus que la victoire des Turcs était contemporaine d'un événement d'une importance capitale à savoir, l'installation de plusieurs familles morisques dans la ville et les villages environnants dans les premières décennies du XVII^e siècle. Installation qui contribue à la prospérité de Bizerte et à toute sa région, car les réfugiés andalous ont apporté avec eux leurs techniques dans plusieurs domaines comme l'art de bâtir et leur savoir-faire agricole. Les chroniqueurs mentionnent, à titre d'exemple, les privilèges que le Dey Uṣṭā Murād avaient accordés aux Morisques pour les encourager à s'établir dans cette région, en particulier à Bizerte et à Ġār al-Milḥ².

VI- Toponymie :

En 1862, Victor Guérin a publié les fragments d'une inscription gravée sur un bloc de marbre encastré dans les murs extérieurs du fort dit d'Espagne. Il s'agit d'un hommage des colons de la colonie *Julia Carpitana* (le nom latin de l'actuelle ville de Qurban au Cap Bon) au génie de la colonie *Julia Hippo-Diarrhytus*³. Ce toponyme, qui n'est que le nom romain de la ville qui signifie « Hippone sur le canal » ou « Hippone traversée par les eaux ». Ce nom est donné à Bizerte pour la distinguer

¹ Marmol Carvajal, *L'Afrique*, II, p. 443-444.

² Cf., à titre d'exemple, Ibn Abī Dīnār, *al-Mu'nis*, p. 209 ; Ḥ. Ḥūḡa, *Ḍayl*, p. 93-94. A noter ici les travaux architecturaux du maître maçon morisque "Uṣṭā Mūsā al-Andalusī" dans le port de Bizerte et les fortifications de Ġār al-Milḥ.

³ V. Guérin, *Voyage archéologique*, II, p. 27

d'Hippo-Regius (qui signifie l'Hippone royale, Bône aujourd'hui) et d'une autre Hippone, située près de Mahdia.

Ezzedine Beschaouch et Mohamed Hassine Fantar, deux spécialistes de l'archéologie antique tunisienne, ont montré que *Diarrhytus* n'est que le nom latinisé d'un mot d'origine libyco-punique qui est *Zarritus*¹. Diodore de Sicile, cite d'ailleurs les deux toponymes.

Il est fort probable que Banzart, le nom arabe de notre ville dérive du nom antique Hippo-Zarritus. "Ban" serait la déformation de "Hippone" et "zart" viendrait de "zarritus"².

Reste à signaler que le nom de la ville figure dans quelques sources comme un toponyme ethnique. Abd al-Wāḥid al-Marrākuṣī et al-Burzulī écrivaient le nom de la ville comme suit : "Banī Zart / بني زرت". La même graphie se trouve dans une inscription gravée sur le cadran solaire de la mosquée de la Casbah et dans des documents d'archives d'époque moderne.



Fig. 10 : Le vieux port (croquis de la fin du XIX^e siècle)

D'après C^t. Hannezo

¹ E. Beschaouch, « Hībūn Calā al-qanāl », in *Bizerte à travers l'histoire*, I, p. 29-35.

² Le cas de l'Hippone de l'Algérie pourrait servir de bon exemple. Le nom antique est devenu "Būna"

Inventaire

A- La ville de Bizerte

Le quartier *al-Qṣība*

Al-Qṣība, dans cette étude, ne se limite pas à l'ouvrage de défense qui s'élève à l'entrée du vieux port, comme son nom pourrait le faire penser. Nous l'étudierons plutôt en tant que quartier englobant, en plus du fortin qui a donné son nom à toute cette partie de la ville, la mosquée qui l'un des monuments remarquable de cette unité. La Qṣība est mentionnée, dans une source hagiographique du 8^e/XIV^e siècle, comme un quartier doté d'équipements, outre les deux monuments cités plus-haut.

Cette *ḥūma* est délimitée, du côté nord-est par la mer et du côté ouest par le canal du vieux port. Selon l'explorateur Perrier ce quartier comptait en 1870 environ 200 habitants.

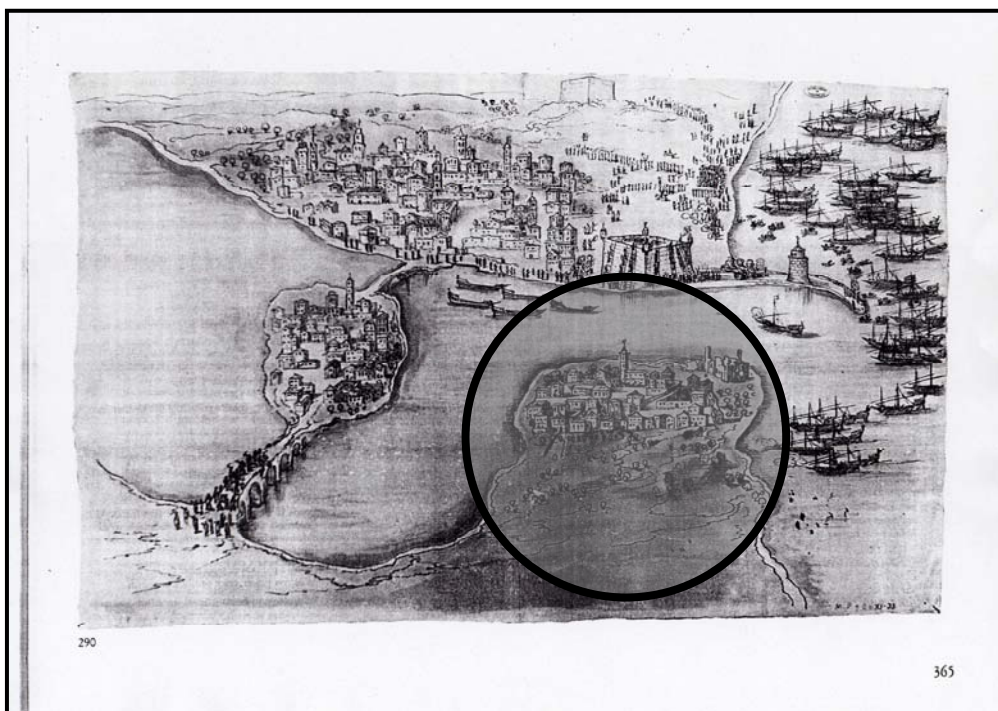


Fig. 11 : Le quartier al-Qṣība d'après "*la planta de Viserta (1613)*"
(J-B Vilar, *Mapa, Planos...*, 1992)

Burġ al-Qṣība / Burġ al-salsla / Burġ Sīdī al-Ḥinnī

برج القصيبة - برج السلسلة - برج سيدي الحني

I- Situation:

Le nom de ce fortin, al-Qṣība, signifie littéralement “la petite casbah” (la petite citadelle). Elle est appelée ainsi par rapport à la casbah qui s’élève de l’autre côté du vieux port. Le *burġ* pourrait représenter un résumé architectural de toutes les étapes historiques de Bizerte, de l’Antiquité jusqu’à nos jours.

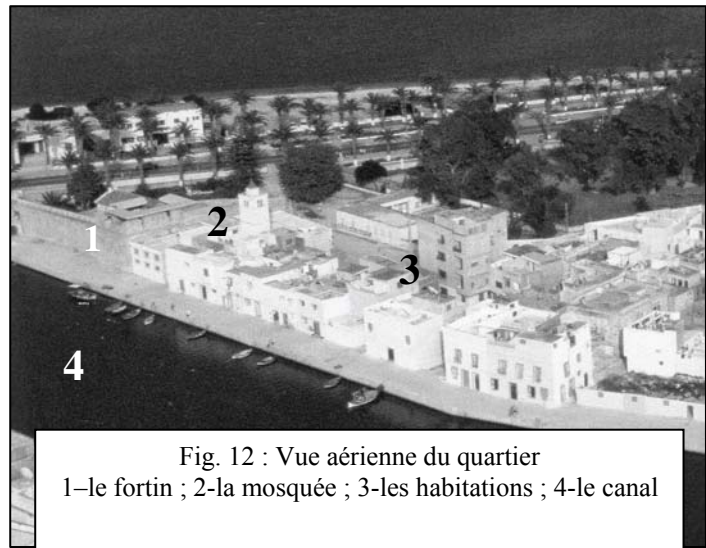


Fig. 12 : Vue aérienne du quartier
1-le fortin ; 2-la mosquée ; 3-les habitations ; 4-le canal

Le monument occupe un emplacement central dans le tissu urbain actuel. Il contrôlait le vieux port et défendait aussi la rade du côté du sud

II- Description :

L’édifice constitue un ensemble architectural en forme de “L”. La première unité, longue de 44 m, d’orientation est-ouest, longe l’entrée sud du port. La deuxième unité, d’orientation nord-sud, est constituée d’un bâtiment rectangulaire, d’autant de longueur, et d’un mur. Une troisième unité en forme de demi-lune enveloppe la deuxième.

L’accès au fortin se fait aujourd’hui du côté sud. On pénètre par une porte monumentale, aménagée dans un arc en plein cintre légèrement outrepassé dont les claveaux sont taillés dans une pierre en grès¹. L’entrée du monument est axiale. La porte donne accès, en effet, à un vestibule long de 3 m, voûté en berceau.

¹ H. Bouita, 1992a, p. 67.

1/ La première unité : la tour circulaire et la courtine

Cette partie constitue environ les trois-quarts de la façade portuaire du monument. On distingue dans cette unité deux éléments : la tour circulaire et la courtine.

✓ La tour circulaire : elle représente le point le plus avancé du système défensif du vieux port. A première vue, de par sa position stratégique et son rattachement à une courtine, on pourrait penser qu'il s'agit de la tour d'angle d'un grand monument fermé. Actuellement, du point de vue technique, il n'y a rien qui prouve que cette tour faisait partie d'un ensemble monumental qui aurait compris trois autres tours.

La tour dessine un cercle de 11m de diamètre, haut de 7,50 m, parapet compris. Sur la façade extérieure, un bandeau marque le début du parapet. On accède à la terrasse à travers le chemin de ronde de la courtine. Au niveau du sol, un long couloir suit la courtine jusqu'à la tour, tandis que l'accès à la terrasse se fait par le chemin de ronde.

La terrasse est défendue par un parapet de 1,30m de haut, percé de meurtrières. Du côté du port, une petite tourelle vient renforcer la surveillance du chenal. Cette dernière est surmontée d'une échauguette semi-circulaire.



Fig. 13 : La *Qsiba* d'après une carte postale de 1910
(source : *Bizerte – mémoire et souvenirs*)

✓ La courtine : elle relie la tour circulaire au reste du monument. Elle mesure 26m de long, 3m d'épaisseur et 7m de haut. Cette courtine est défendue par deux parapets (0,70m d'épaisseur et 1,90m de haut) percées de petites meurtrières. Du côté du port, on note la présence d'un escalier extérieur de 27 marches adossé à la courtine et donnant accès au chemin de ronde.



Fig. 14 : La courtine – photo prise du côté du fort rectangulaire.

2/ La deuxième unité : Le fort rectangulaire

C'est le corps central du monument. Il est le plus régulier de l'ensemble de l'ouvrage. C'est un fortin de forme rectangulaire de moyennes dimensions (16,60m x 10,40m). La porte d'entrée est percée sur la face sud. Elle s'ouvre sur la cour intérieure de la "demi-lune"¹ (la troisième unité de cette fortification). La porte est un arc en plein cintre au milieu de la façade. De la clef de l'arc commence un support vertical en forme d'un chaînage harpé sur lequel s'effectue la descente des charges des voûtes qui couvrent la salle d'entrée du fort rectangulaire.

Cette salle est de forme carrée (7,80m de côté). Elle est couverte par quatre voûtes d'arête qui reposent sur des chaînages harpés des quatre façades et sur un pilier central de forme carrée. Au fond de la salle, du côté nord, on accède à deux salles rectangulaires voûtées en berceau. On pénètre à celle du nord-ouest par une porte qui s'ouvre sur la salle d'entrée, alors que pour accéder à celle du nord-est on doit emprunter des escaliers qui s'adosent au mur oriental. Les deux petites salles sont probablement des cellules de garde puisqu'elles sont dotées de meurtrières qui s'ouvrent sur le vieux port.

¹ N. Djelloul, 1995, p. 171.

A gauche de l'entrée de la grande salle, s'élèvent des escaliers qui ramènent à l'étage qui présente les mêmes caractéristiques que le rez-de-chaussée.

3/ La troisième unité : "La demi-lune"¹

C'est une masse qui entoure le fortin rectangulaire du sud et de l'est et qui se rattache à la courtine à l'intersection avec le corps central. Il s'agit, en effet, d'un alignement d'une série de cellules en forme demi lunaire. En plus du vestibule qui renferme l'entrée actuelle, il y a quatre autres cellules qui s'ouvrent directement sur la cour centrale et une cinquième pièce qui communique avec la quatrième cellule par un grand arc. Ces pièces sont voûtées en berceau et leurs dimensions sont moyennes et variables.

A la forme de demi-lune, s'ajoutent plusieurs autres éléments qui distinguent cette troisième masse des deux premières :

- ✓ C'est l'unité la moins élevée ; elle est haute de 6 m (mesure prise de l'extérieur y compris le parapet).

- ✓ Le départ du parapet est marqué extérieurement par un bandeau en forme d'un tore à profil demi circulaire.

- ✓ Cette masse dégage une homogénéité qui la distingue des deux autres unités ; en effet, elle est entièrement construite en maçonnerie de moellons.

- ✓ Au niveau des cellules, on ne relève aucune trace de meurtrières sur les murs du fond. L'absence de cet élément, capital dans toutes les fortifications, pourrait susciter le questionnement sur l'objectif des bâtisseurs lorsqu'ils ont décidé la construction de cette masse.

- ✓ A gauche de l'entrée actuelle, s'élève un escalier accolé au mur ouest. Il amène à la terrasse de la demi lune. Au niveau de la cinquième marche, Hédi Bouita a noté l'existence de quelques voussoirs et deux pieds-droits d'une baie murée². Il y a tout lieu de penser qu'il s'agit d'un accès bouché qui permettait à l'ensemble du monument de communiquer avec le reste du quartier al-Qṣība où s'élève aujourd'hui la mosquée.

- ✓ Cette masse se distingue aussi par la présence des mâchicoulis de courtine ; un élément qui pourrait fournir un indice de datation assez précis.

- ✓ Une dernière remarque concerne la façon dont la demi-lune se croise avec la courtine qui relie la tour circulaire et le fort rectangulaire. De la façon dont se fait

¹ J'emprunte cette appellation à N. Djelloul, 1995, p. 171-173.

² H. Bouita, 1992, p. 66.

croisement, on peut déduire l'antériorité de la première unité qui s'ouvre sur le quai du vieux port.

Commentaire : *Al-Qṣība* le siège historique du pouvoir à Bizerte ?

Le monument est désigné par trois noms. Le premier est celui d'*al-Qṣība* (diminutif de *Qaṣāba*) qui est donné, dans un premier temps à la fortification et par la suite à toute la parcelle de la ville qui s'étend au sud-est du vieux port, vis-à-vis de la citadelle qui s'élève sur la rive opposée du chenal. *Burğ al-silsa* (la tour de la chaîne) quant à lui, est un nom qui rappelle la chaîne qu'on tendait entre la tour circulaire du monument et *bāb al-rrṣāṣ*, la porte de plomb, adossé à la tour octogonale de la casbah, pour fermer l'entrée du port. Enfin, on dit aussi *Burğ Sīdi al-Ḥinnī*, parce que le fort abrite le mausolée de ce saint.



Fig. 15 : C'est entre le tour circulaire de la Qṣība (à droite) et Bāb al-rrṣāṣ (à gauche) qu'on tendait la chaîne qui a donné au monument le nom de Burğ al-salsla

Il est important de signaler que le nom d'*al-Qṣība* désigne l'un des lieux qui ont été mentionnés dès l'époque médiévale. Notre documentation est à la fois textuelle et cartographique. Au 8^e/XIV^e siècle, ^cUmar al-Rāšidī, l'auteur des *manaqib* du *ṣayḥ* Aḥmad b. ^cArūs, disait que ce dernier avait travaillé en tant qu'ouvrier fournier dans une boulangerie à la *Qṣība* de *balad Banzart*. Piri Reis, l'amiral turc du XVI^e siècle, la

représentait même comme une petite ville située à l'est de Bizerte (قوصايبية sur la carte). Cette représentation montre l'importance qu'avait cette partie de Bizerte dès l'époque médiévale.

Sur l'évolution architecturale du fort, nous estimons que le monument garde encore ses secrets. En l'absence, en effet, de sondages, et sans avoir pu consulter, comme l'a signalé N. Djelloul au milieu des années 90, les archives des campagnes de restauration, et surtout celles de 1971, il est difficile de déterminer une chronologie précise de l'évolution de cette petite citadelle¹. Elle aurait subi dès son édification des restaurations et des consolidations successives.

Ce dont nous disposons comme indices de datation ne dépasse pas, en effet, quelques éléments introduits dans les structures apparentes. Nous pensons ici, à titre d'exemple, aux chaînages verticaux relevés sur les murs du fort rectangulaire. Cette technique locale préislamique a perduré au cours du haut moyen âge ifriqiyen. On a tendance alors à croire à la primitivité du fort rectangulaire par rapport aux autres unités du monument.

Le mâchicoulis de courtine attesté dans la demi-lune « est lui aussi un précieux indice de datation. Il n'avait aucun intérêt dans la fortification de l'âge des armes à feu et on ne le trouve nulle part dans les fortifications ottomanes de Tunisie. Ce motif, que les Abbasides avaient déjà employé à Uḥaydir, n'est signalé en Ifriqiya qu'aux époques zirides et hafside »². Ce deuxième indice renvoie parfaitement à la période des Banū-l Ward qui auraient ajouté au fort rectangulaire la structure demi-lunaire³ et se seraient servi du monument comme une résidence, en parallèle à la casbah qui était occupée par les habitants de la ville⁴. De plus, l'imbrication d'un sommier d'arc de la quatrième cellule et de l'angle extérieur du fort rectangulaire montre bien que la structure demi-lunaire est architecturalement plus tardive que le fort.

La troisième structure, représentée par la tour circulaire et la courtine, laisse apparaître des caractéristiques tardives. Les bastions circulaires sont en effet des caractéristiques de la fortification tunisienne du XVIII^e siècle. En 1751, c'Alī Pacha, connu pour avoir séjourné à Bizerte, restaura les fortifications de la ville après les coups subis durant les conflits des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles.

¹ N. Djelloul, 1995, I, p. 170.

² N. Djelloul, 1995, I, p. 171.

³ H. Bouita considère que ces cellules, qui jouaient aussi le rôle d'enceinte en forme d'arc, ont été rajoutées pour agrandir le fortin jugé à un certain moment trop petit par les troupes arabes. Cf., Bouita, 1992, p. 64-65.

⁴ Sur les divisions de la ville, voir *supra* le commentaire général sur la ville de Bizerte.

De par sa position, à l'écart des autres quartiers de la ville, et en l'absence de monuments au sein de la casbah qui peuvent rappeler la présence d'un siège du pouvoir, il serait possible d'admettre que la Qsiba fut, pendant le moyen âge, le centre politique de la ville de Bizerte. Rôle qu'elle perdra aux dépens du fort espagnol à partir de l'époque moderne.



Fig. 16 : La zone d'intersection entre le mur de la demi-lune et l'unité rectangulaire



Fig. 17 : L'appareil du mur de l'enceinte - détail

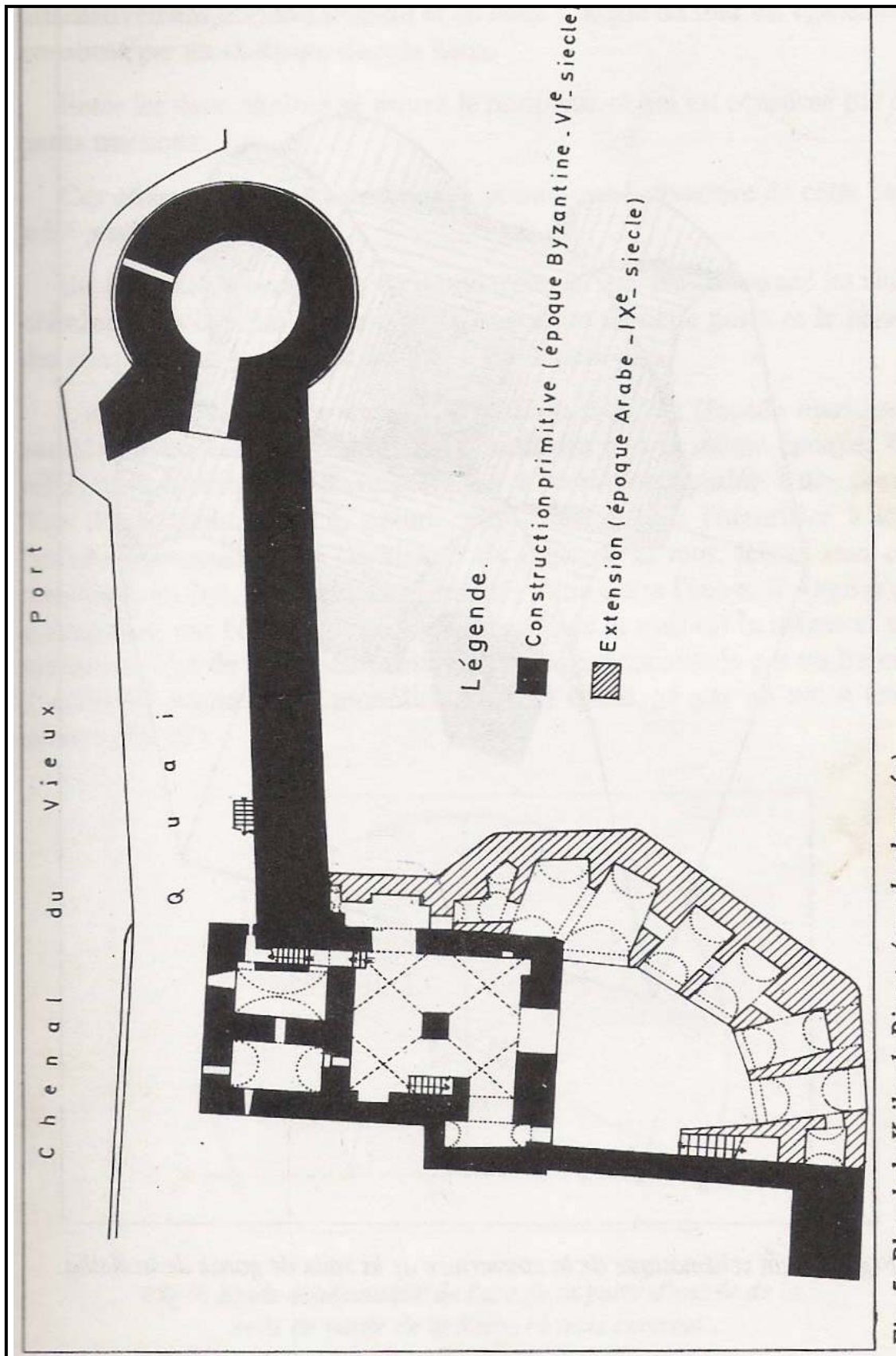


Fig.18 : Fort al-Qsiba – plan du rez-de-chaussée d’après H. Bouita

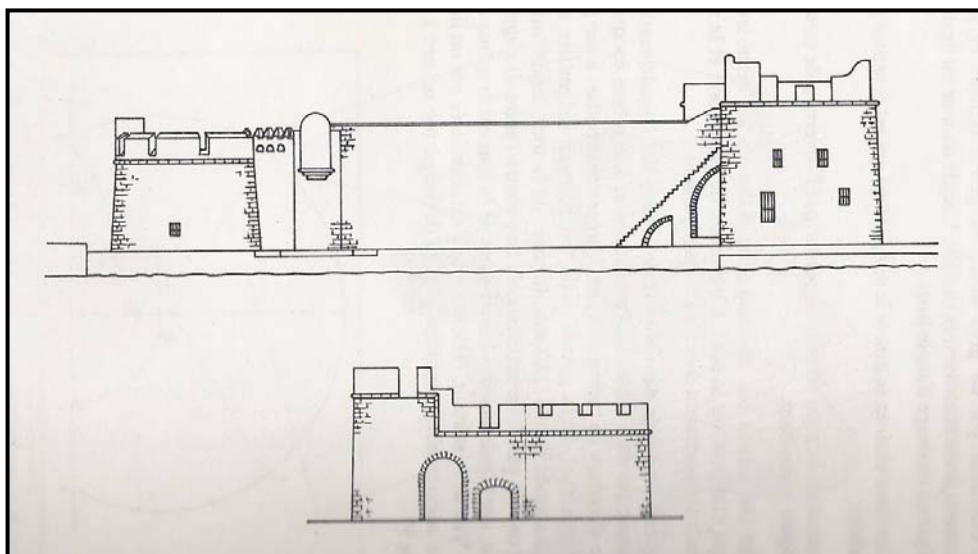


Fig. 19 : Fort al-Qsiba – façades maritime et principale
d'après H. Bouita

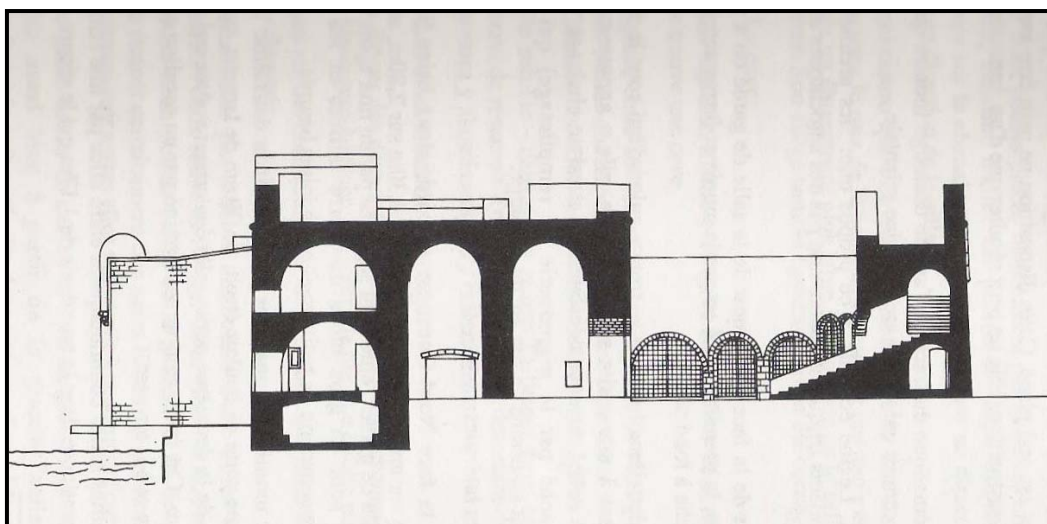


Fig. 20 : Fort al-Qsiba – coupe
d'après H. Bouita

Mosquée *al-Qṣība* جامع القصيبة

Situation :

L'édifice s'élève à l'ouest du fort dit "al-Qṣība". La mosquée est bordée du côté nord par le quai du vieux port et du côté est par une petite ruelle reliant la place du fort au quai. Cette mosquée occupait un emplacement central dans le quartier portant le même nom puisqu'elle s'ouvre, d'une part, sur une grande place donnant sur la "petite casbah" et s'établit, d'autre part, entre le fortin et les habitations qui bordent le port.

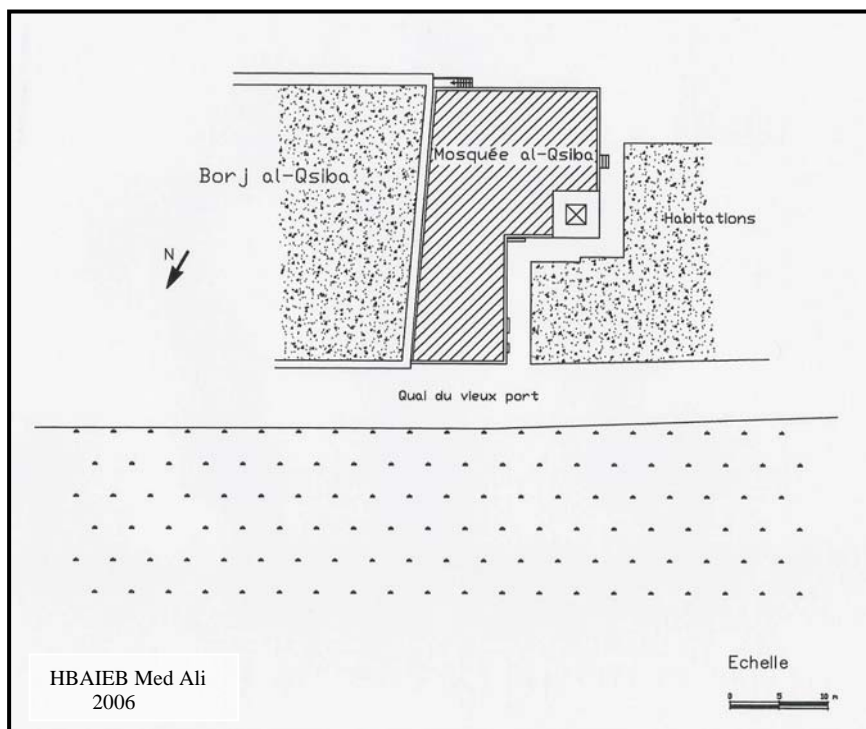


Fig. 21 : Mosquée al-Qṣība – Plan de situation

Description :

La forme générale de l'édifice est le résultat de plusieurs extensions qu'a connues la mosquée depuis sa fondation. La mosquée *al-Qṣība* est composée de deux parties adjacentes. Tel qu'il se présente de nos jours, le monument est dépourvu de cour. Tout l'espace est aujourd'hui couvert pour répondre au nombre des fidèles du quartier.

1- Les portes d'accès :

La mosquée possède aujourd'hui quatre portes dont trois donnent directement sur la salle de prière, tandis que la quatrième, à côté de l'angle sud-est de l'édifice, est consacrée aujourd'hui à l'*Imām* du vendredi.

La première porte, et probablement la plus ancienne, ouvre du côté de l'est sur la petite ruelle séparant la mosquée des habitations du quartier. La baie de ce portail est rectangulaire (2,40 m x 1,40 m) et se ferme par deux battants en bois. Il donne directement sur la troisième travée de la salle de prière. Une dalle en pierre mince, large de 0,20 m et légèrement inclinée vers l'extérieur, assure la liaison entre le niveau de la rue et celui de *bayt al-ṣalāt*.

Les deux autres, au nord de la première porte, semblent être ajoutées lors des dernières extensions de la mosquée. Les battants, aussi en bois, sont relativement neufs. Elles sont surhaussées par rapport au niveau de la rue, d'où l'existence des marches qui s'aménagent devant chacune des deux.

Un escalier, de six marches, assure l'accès à la pièce de l'*Imām* qui se trouve dans l'angle sud-ouest du monument.



Fig. 22 : La façade extérieure sud

2- La salle de prière :

C'est une salle de forme complexe. Elle résulte de divers travaux de restaurations et d'extensions. On y accède par trois portes donnant sur le côté occidental. De l'intérieur de cette salle, comme de l'état de la terrasse, il y a lieu de distinguer entre deux parties. Les voûtes des premières travées du côté du *miḥrāb* sont probablement celles du premier état de la mosquée. La première salle aurait été composée de trois nefs et trois



Fig. 23 : la salle de prière – colonne et chapiteau antiques

travées, toutes voûtées en arête¹. Les arcs, en plein cintre, sont supportés par des colonnes de 1,80 m de hauteur et 0,45 m de diamètre. On remarque l'absence notable des chapiteaux, sauf sur deux fûts couronnés de chapiteaux de réemploi.

L'existence d'une bouche de puits, aujourd'hui bouchée, sous les tapis de la deuxième partie de la salle de prière, est un indice supplémentaire, en plus de la nature de la toiture, sur l'extension qu'a connue la salle de prière.

Le *miḥrāb*, très orné, est percé au milieu du mur de la qibla. Il est large à la base de la niche de 1,20 m, haut de 2,35 m et profond de 1,05 m. Deux colonnettes de chaque côté bordent la partie inférieure du *miḥrāb*. La niche est surmontée d'une demi-coupole inscrite dans un arc en plein cintre outrepassé. L'intérieur de la niche est revêtu de carreaux de faïences polychromes, tandis qu'un décor peint orne le parement de la demi-coupole. Une frise épigraphique sépare les deux parties du *miḥrāb*.

L'enfoncement du *miḥrāb* s'inscrit dans un encadrement rectangulaire en plâtre. Deux bandes plates, séparées de méandres, délimitent cet encadrement. Le reste du décor est sous forme de rubans composés de rosaces en éventails séparées de frises à motifs géométriques. Un tympan, orné en enroulement de feuillages, surmonte le *miḥrāb*. L'écriture qui garnie ce tympan, révèle une date de fondation de la mosquée :

الله نور السماوات و الأرض
أسس 95 هـ

Traduction :

**Dieu, lumière des ciels et de la terre
Fondée en 95 h**

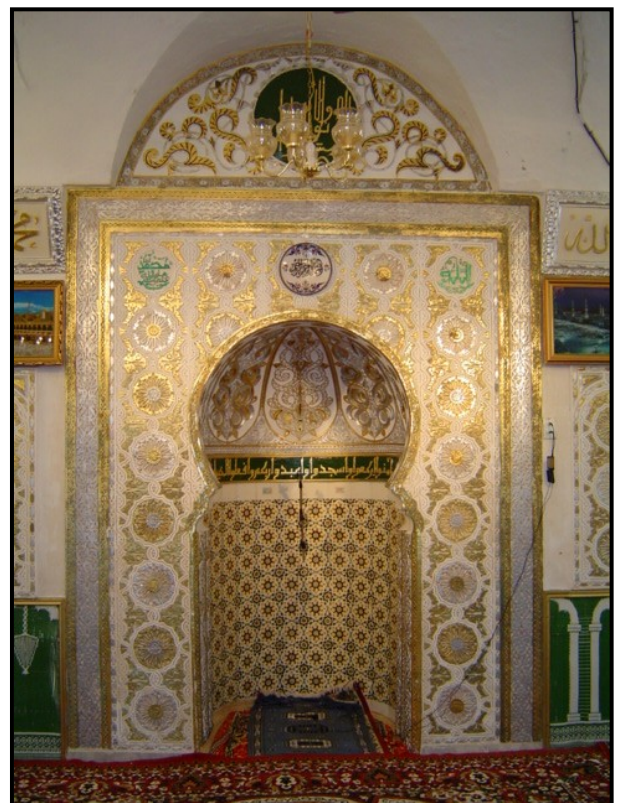


Fig. 24 : Le *miḥrāb*

¹ Cf. *infra* le plan de restitution.



Fig. 25 : Le tympan surmontant le mihrāb



Fig. 26 : L'inscription - détail



Fig. 27 : mihrāb - détail

3- Le minaret :

Tel qu'il se présente aujourd'hui, Il occupe l'angle nord-ouest de l'ancienne salle de prière de la mosquée. On y accède par une petite porte, de forme rectangulaire (0,70 m x 1 m), qui s'ouvrait sur une petite cour qui aurait précédé la salle de prière du côté nord. Cet espace est intégré aujourd'hui à *bayt al-ṣalāt*.

La tour du minaret est de forme carrée (4.50 m x 4.50 m), surmonté d'un lanternon ayant le même plan et d'un édicule de forme conique. Sa hauteur totale est de 13 m (y compris l'édicule). Des moulures semi-cylindriques marquent les étages du minaret. Dans les parties supérieures et sur les quatre faces il y a quatre petites baies. Chaque baie est composée de deux petites fenêtres jumelées, séparées par des colonnettes. Les merlons qui couronnent le parapet de la plate-forme sont triangulaires et leurs bords sont en dent de scie.

L'escalier, en spirale et de 72 marches, mène aussi bien à la terrasse qu'à l'édicule du minaret. C'est un minaret qui avait, à l'époque de son édification deux fonctions. Outre l'appel à la prière, il s'ajoutait à la tour circulaire du fortin pour garder la baie de Bizerte.



Fig. 28 : Le minaret – vue prise de la terrasse de la salle de prière

4- la salle d'ablutions :

Aujourd'hui, les ablutions se font dans un espace détaché de la mosquée. La salle occupe le lieu d'un ancien *mqām* s'élevant sur les quais du vieux port.

Commentaire :

C'est une mosquée qui tient, pour diverses raisons, une place particulière dans la ville de Bizerte. Tout d'abord, c'est un monument qui est à la fois associé à la petite fortification et au vieux port, l'espace central de l'ancien tissu urbain bizertin. De plus, cette mosquée est certainement l'un des premiers édifices religieux de la ville, non seulement en se basant sur l'inscription gravée au-dessus du *miḥrāb*, mais par rapport aussi à ce que nous fournissent les anciens documents iconographiques. Enfin, il semble que le quartier al-Qṣība aurait été, au moins dès l'époque des Laḥmides, le centre du pouvoir régional. Qu'une mosquée cette partie de la ville ait été équipé d'une mosquée ne semble pas douteux.

Ce monument est représenté dans la majorité des plans et des cartes des XVI^e et XVII^e siècles. Dans "*la planta de Viserta*" de 1613, la mosquée est détachée du fortin, puisqu'on observe sur le document un espace séparant les deux grands monuments. Est-ce que les deux monuments auraient subi des extensions aboutissant à leur jonction ? Le cas est possible d'autant plus qu'on a remarqué dans la courtine est du fortin les traces d'une baie murée¹. Dans le même document, on observe une mosquée dotée d'un minaret monumental de trois étages. Egalement, la comparaison entre les photos

¹ Voir *supra* la description du fort al-Qṣība et H. Bouita, 1992a, p. 66.

anciennes et celles d'aujourd'hui montre que l'essentiel des extensions est fait du côté du vieux port.



Fig. 29 : La façade nord de la mosquée et de la *Qsiba* d'après une carte postale de 1912



Fig. 30 : La façade nord de la mosquée et de la *Qsiba* aujourd'hui

En étudiant la salle de prière, on a attiré l'attention sur le fait que l'on pouvait reconnaître au premier coup d'œil, deux états distincts. Dans le plus ancien, la salle comportait trois travées seulement. Après les différentes extensions, la profondeur de la salle atteint 30 m. Cet agrandissement étant acquis au détriment d'une bande retranchée au quai du vieux port.

Au début, la mosquée n'aurait été composée que de trois nefs et trois travées. Les colonnes qui supportent cette partie de l'oratoire prouvent son ancienneté par rapport aux autres parties de l'édifice. Aussi, faut-il chercher dans les chapiteaux de remploi coiffant les fûts de cette partie un critère d'ancienneté par rapport aux autres grands édifices religieux de la ville ?

La porte orientale, donnant aujourd'hui directement sur la troisième travée, aurait ouvert, à l'époque de la fondation de la mosquée, sur une courette latérale de forme rectangulaire. De ce fait, le minaret occupait, avant les extensions, l'angle nord-est de l'édifice. L'angle sud-ouest, où s'élève aujourd'hui la pièce de l'*Imām*, ne fut ajouté à la salle de prière qu'au cours d'une période ultérieure à l'époque de l'édification. L'extension de la mosquée coïncide, vraisemblablement, avec le développement du quartier.

Il ressort de l'homogénéité des éléments architecturaux des trois premières allées parallèles au mur de qibla (plafonnage, épaisseur des murs ...) que l'édifice n'a été conçu, à l'époque de son édification, que pour un petit nombre de fidèles. Le quartier de

la Qṣība ne fut développé qu'à l'époque coloniale après l'ouverture du nouveau canal reliant la mer au lac.

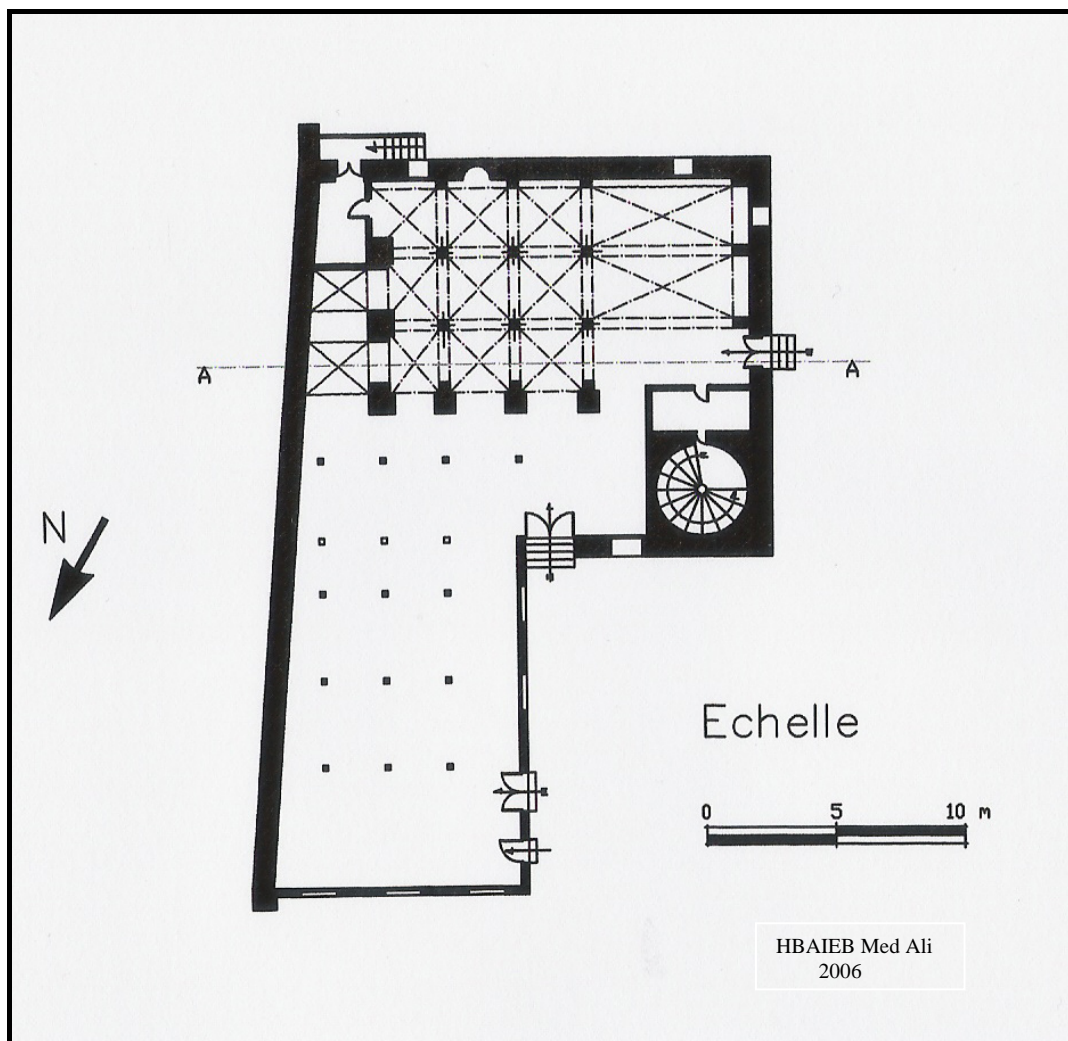


Fig. 31 : Mosquée al-Qṣība – plan

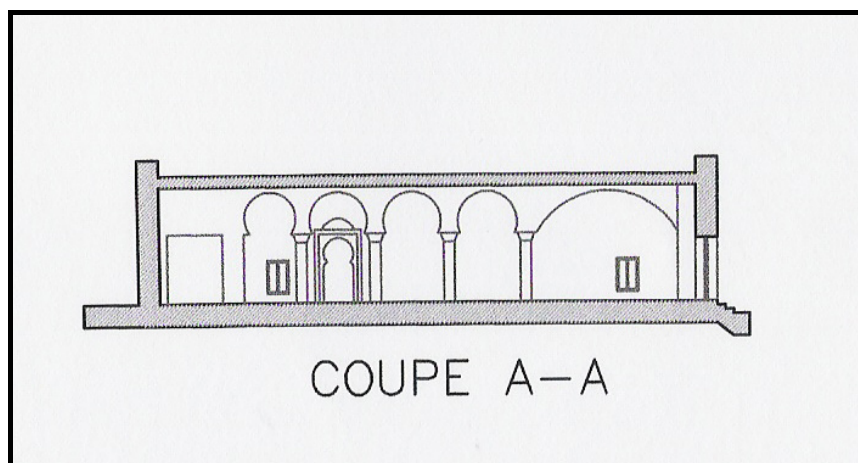


Fig. 32 : Mosquée al-Qṣība – coupe

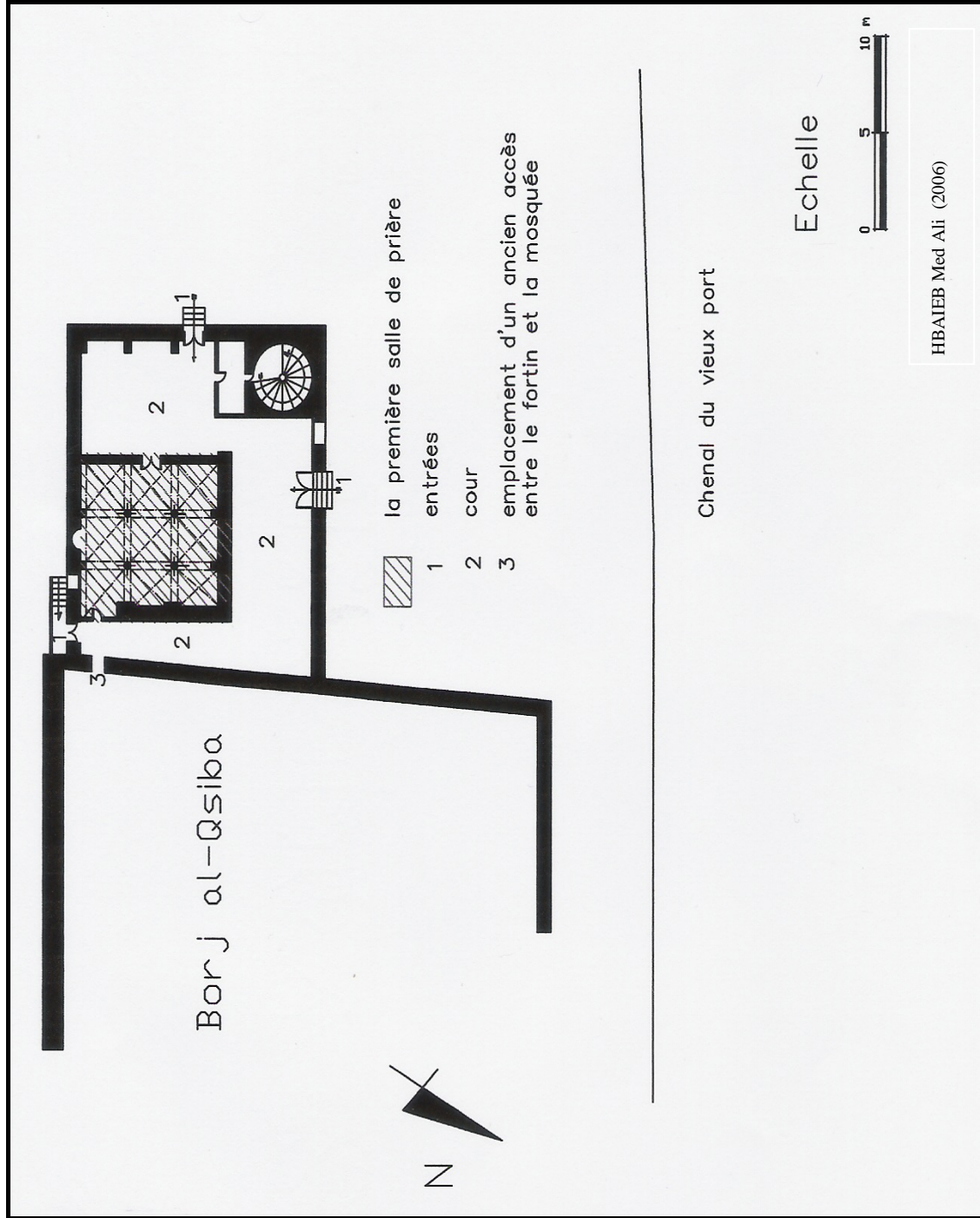


Fig. 33 : Mosquée al-Qsiba – essai de restitution

Le moulin et le four à pain d'al-Qṣība فرن القصيبة

Il est vrai que la Qṣība de Bizerte est connue essentiellement par sa forteresse et sa mosquée, mais il semble que cette partie de la ville ait été conçue dès le Moyen-Âge comme un quartier doté de tous les équipements nécessaires. Cette déduction vient d'une information qui se trouve dans les *manāqib* du *Šayḥ Aḥmad b. ʿArūs* (8^e/XIV^e siècle). L'auteur, al-Rāšidī, indique, d'après Ibn ʿAwn, que le grand saint de Tunis avait effectué, avant son installation définitive dans la capitale, un séjour dans la Qṣība de Bizerte, où il était employé dans un moulin à farine. Des membres de sa famille, dit l'auteur de l'*Ibtisām al-ġarūs*, lui rendirent visite et séjournèrent dans ce quartier dans le but de le convaincre de cesser de travailler pour se consacrer à une vie mystique, conforme à sa vocation de sainteté¹.

Hormis cette histoire, très typique des hagiographies, le passage fournit un indice de l'état de ce quartier pendant l'époque hafside. Le tissu de la ville de Bizerte a connu une extension à partir de l'époque des *Laḥmides*. Le four à pain, qui témoigne d'une activité économique, ainsi que l'habitat, laissent penser que la Qṣība a commencé à avoir l'allure d'un véritable quartier dès la fin du Moyen-Âge. C'est cette image qui a amené, probablement, l'amiral turc *Piri Reis* à représenter ce quartier comme une ville séparée de Bizerte par le canal du vieux port.



Fig. 34 : le quartier al-Qṣība – le fort, la mosquée et l'habitat

¹ Al-Rāšidī, *Ibtisām al-ġarūs wa wašyu al-ṭurūs li-manāqib al-šayḥ Aḥmad b. ʿArūs*, ms. BNT, n° 6170, folio 5b et 6a.

Le noyau d'al-Qaşaba *Al-Mdayyna*

Al-Mdayyna est un ensemble enfermée dans une enceinte qui s'étend au nord du vieux port. C'est une sorte de petite ville dans la ville proprement dite. Elle est citée aussi en tant que *ḥūma* indépendante ayant sa propre mosquée et ses équipements¹.

Dans cette partie, à côté des enceintes de ce quartier, on s'intéressera à la mosquée dite de la casbah, l'un des plus importants édifices de la ville.

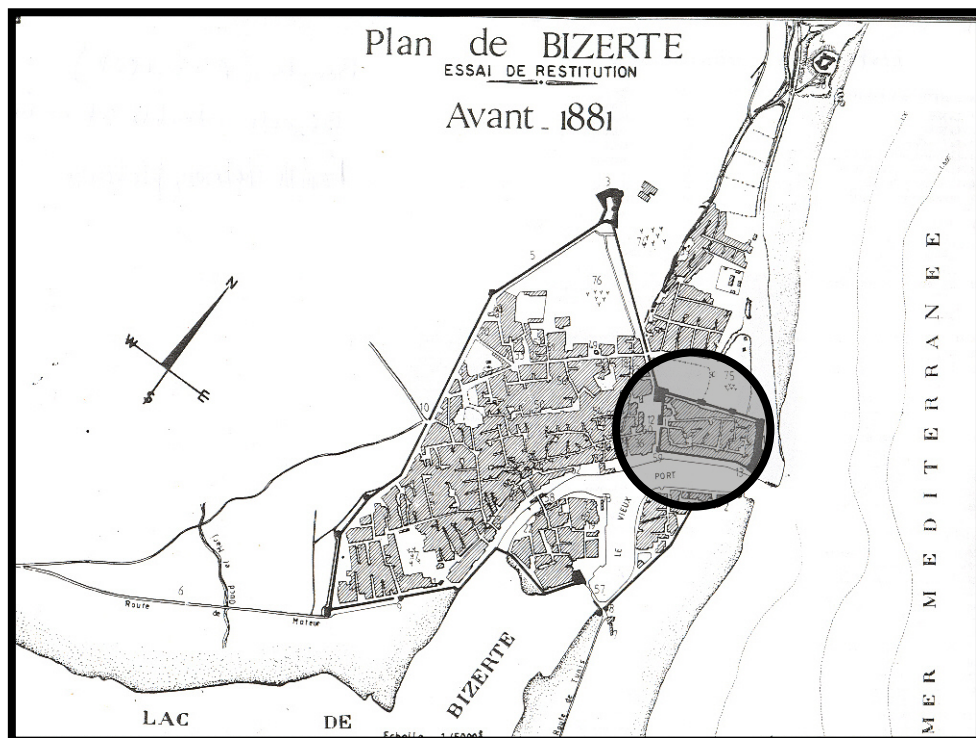


Fig. 35 : La situation de la casbah dans le tissu urbain de la ville de Bizerte
(source de la carte : H. Bouita, 1992a)

¹ A.N.T., Série D/Cart.36/Dos. 13/Doc. 15. Il s'agit d'une lettre du Cadi de Bizerte adressée au Premier ministre, datée du 4-1-1944.

L'enceinte de la casbah

سور القصبة

I- Description :

1/ *La forme générale* : Les murs de l'enceinte forment un quadrilatère irrégulier. La casbah s'élargit, en effet, en avançant de l'est vers l'ouest. La courtine orientale, qui donne sur la mer, mesure 106m, tandis que celle de l'ouest, où est percée l'unique porte d'entrée de la casbah, mesure 122m de long. La façade sud domine la rive nord du vieux port, et celle du nord limite le cimetière dit "Sidī Bannūr".

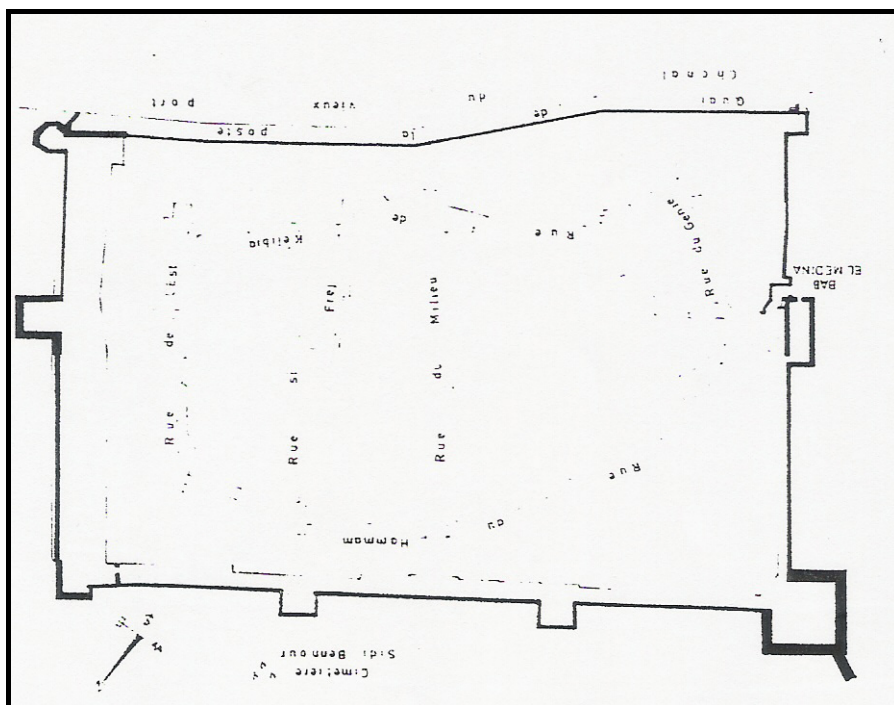


Fig. 36 : Le plan actuel de la Casbah
D'après H. Bouita

2/ *La courtine est* : elle est haute de 10m vers l'extérieur. Son mur, épais de 1m, est construit « en terre pilonnée, emprisonnée entre deux parements de pierre de taille et de moellons »¹. Cette façade est flanquée de deux tours d'angle et un saillant barlong au milieu.

¹ N. Djelloul, 1995, I, p. 167.

La tour de l'angle nord-est n'est aujourd'hui qu'une demi tour qui est en saillie de 6m sur la façade nord de l'enceinte. Le bastion d'angle du sud-est est une tour octogonale constituée de deux étages couverts d'une terrasse. Des escaliers aménagés à l'intérieur de bāb al-Rṣāṣ (la porte du plomb) assurent l'accès aux étages et à la terrasse. Le bastion du milieu, bâti avec les mêmes matériaux que le reste de la courtine, est en saillie de 6m et large de 12m. Sa plateforme communique avec le chemin de ronde qui surmonte la courtine.

La plateforme de cette façade maritime est défendue par un parapet en maçonnerie, épais de 2m et percé d'embrasures à canon.



Fig. 37 : La courtine est – cliché pris du côté de la mer

3/ *La courtine nord* : elle est exposée en même temps à la rade de Bizerte et à la colline dite “al-kudya” sur laquelle s'élève aujourd'hui le fort espagnol.

C'est la courtine la plus longue (175 m) et aussi la mieux dotée en ouvrages de flanquement. Les saillants sont distribués comme suit : deux tours flanquent les angles, et deux saillent au milieu. Sa hauteur varie, extérieurement et parapet compris, entre 10m et 12m. Elle atteint même 15m dans le bastion nord-ouest.

Cette courtine présente les mêmes techniques de construction que la précédente¹. Le parement extérieur est en blocs de grès taillés, superposés régulièrement et liés par un mortier de chaux.

L'élément le plus marquant de cette courtine est la tour d'angle qui fait le chaînage de cette façade avec la courtine ouest. Telle qu'elle se présente de nos jours, c'est une tour de forme carrée (environ 18m de côté), haute de 15m (de la face Ouest). Un bandeau semi-circulaire marque la hauteur du mur et le départ du parapet. Sur les

¹ N. Djelloul, 1995, I, p. 168.

murs « des trois faces de cette tour on remarque des chaînages verticaux de pierres de taille posées alternativement horizontalement et en délit »¹.



Fig. 38 : La courtine nord de la casbah – vue d’ensemble

Les deux tours du milieu présentent les mêmes caractéristiques que celle de la courtine est. Elles sont pleines (un remplissage de terre pilonnée) et leurs murs extérieurs présentent des chaînages verticaux. Le parapet qui défend le chemin de ronde de cette courtine est large de 1,90 m et percé de deux rangées de meurtrières rectangulaires destinées à la surveillance et au tir à l’arc.

4/ *La courtine ouest* : elle mesure 122 m de long (y compris les saillants nord et sud des deux tours d’angle) et est épaisse de 7 m. C’est la façade principale puisqu’elle renferme l’unique porte qui donne accès au tissu *intra-muros*.

Cette porte est connue chez les bizertins comme *bāb al-mdayyna* (la porte de la petite ville). Elle est flanquée vers le nord par un bastion rectangulaire qui lui a servi comme abri pour compliquer aux ennemis l’accès à la ville. Ce bastion, en sailli de 3,80 m et large de 7,25 m. Une petite porte, aménagée au milieu de la face sud de ce bastion, amène à une salle carrée de 2 m de côté.

¹ H. Bouita, 1992, p. 46.



Fig. 39 : La courtine ouest – la tour de la porte de la casbah

5/ *La courtine sud* : elle borde le chenal du vieux port. C'est la courtine la moins épaisse (1,75 m). Elle est construite entièrement en maçonnerie de moellons¹. On ne relève sur cette façade qu'un mur couronné par un parapet crénelé et ses merlons en forme de pyramidons.



Fig. 40 : La tour d'angle nord-est et bāb al-rşās

6/ *La porte de la Casbah* : On accède à l'intérieur de la casbah par une unique porte aménagée au milieu de la courtine ouest qui s'ouvre sur l'actuelle vieille ville. C'est une porte de dimensions très modestes. De l'extérieur, et telle qu'elle se présente de nos jours, son encadrement est droit. Mais au-dessus du linteau, on remarque les traces d'un arc en plein cintre muré. Elle est flanquée du côté nord par un bastion rectangulaire percé au milieu de la courtine ouest. Cette entrée est couverte et coudée. Il faut passer, en effet, par trois vestibules pour accéder à l'intérieur de la casbah. La

¹ N. Djelloul, 1995, I, p. 169.

porte, en bois, donne sur un premier vestibule de forme trapézoïdale, d'orientation nord/sud, et voûté en berceau. Par contre, le deuxième vestibule, aussi d'orientation nord-sud, est rectangulaire. Il est séparé du troisième, qui donne directement sur la place de la mosquée, par un arc de charge de 2,80 m de large. Dans ce troisième vestibule, sont aménagés des escaliers menant à la terrasse de la tour et donnant aussi sur le chemin de ronde qui défend la façade ouest de la citadelle.

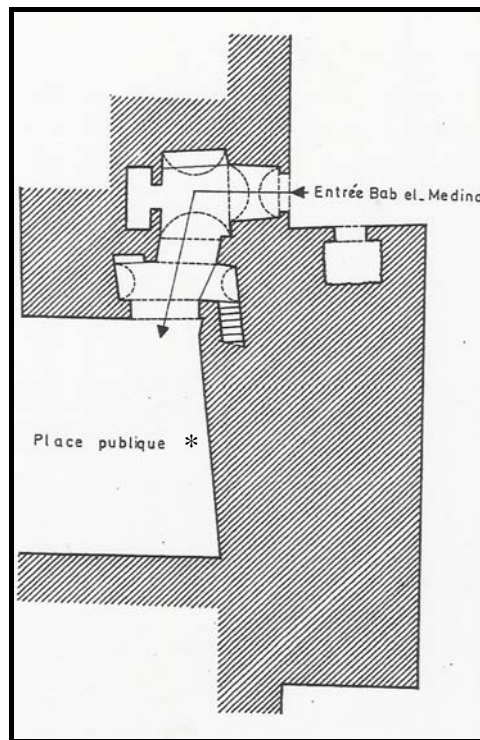


Fig. 41 : Relevé de la porte unique de la Casbah
D'après H. Bouita

II- Commentaire :

al-Mdayyna : la ville des habitants

Aucune inscription ne signale la date de l'édification ou de la restauration de la citadelle de Bizerte. Dans les sources écrites on ne dispose non plus d'aucune information directe sur cette partie de la ville. La description qui nous est parvenue dans les *Masālik* d'al-Bakrī, mentionne une muraille bâtie en pierre sans préciser s'il s'agit de celle de la qṣība ou de celle de la casbah¹. Ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'il ne s'agit pas du rempart triangulaire qui figure sur les documents d'archives du XIX^e siècle. Le grand rempart ne fut construit, en effet, qu'après la deuxième moitié du XVI^e siècle.

¹ Al-Bakrī, *Masālik*, 1992, II, p. 722.

* Sur cette place ouvre la mosquée de la Casbah.

Ce noyau, dont la superficie est d'environ 12932 m², correspond à une petite ville dans la ville proprement dite. L'entrée unique la fait ressembler à une forteresse, mais la présence de monuments comparables à ceux d'une ville, donne un sens à son nom de "*mdayyna*". Une grande mosquée, des *zawiyas*, un bain public et des habitations, tels sont les éléments de ce noyau.

La consultation des documents d'archives, surtout les registres des impôts, montre qu'un bon nombre des habitants de cette *ḥūma intra-muros*, à partir de l'époque ottomane, étaient des Turcs ou leurs serviteurs. Une étude onomastique systématique des noms de famille témoigne de cette réalité. On remarque des noms comme "*al-Turkī*", "*Iwāz al-ḥanafī*", "*al-Dālī*", "*Bīrūzdār*" ...etc¹.



Fig. 42 : La casbah – vue de la courtine sud prise de la *qṣība*



Fig. 43 : La casbah – vue aérienne

¹ Voir à titre d'exemple, A.N.T., Registre 629.

Mosquée *al-Qaṣaba* جامع القصبية

Situation :

L'édifice s'élève à l'entrée de la Casbah. La mosquée est bordée de deux petites rues desservant la *mdayyna* comportant essentiellement des lots d'habitations. Devant sa façade principale se trouve une place de dimensions très réduites.

Fig. 44 : Photo aérienne de la Casbah et la flèche
Indique l'emplacement de la mosquée



Description :

La forme générale de l'édifice est irrégulière. Cette mosquée est composée d'une courette, d'une galerie et d'une salle de prière.

L'accès à la mosquée se fait de deux côtés. La porte principale de l'édifice, la plus grande, ouvre sur la petite place donnant sur l'unique porte de la Casbah. Elle est de forme rectangulaire et surmontée d'un arc en plein cintre reposant sur deux piédroits. Ces derniers et les claveaux de l'arc sont en *Kaddāl*. la baie de cette entrée se ferme par deux battants en bois, légèrement décorés par des cloutages.

La deuxième porte est latérale. Elle ouvre sur le côté sud, donnant sur la cour et sur la rue où se trouve la salle d'ablutions. Celle-ci est aujourd'hui séparée de la mosquée. Elle est aussi rectangulaire et se ferme par des battants en bois.

La cour, occupant le côté est du monument, est de forme quadrangulaire irrégulier. Elle s'élargit tout avançant vers la salle de prière. Elle est à ciel ouvert et séparée du sanctuaire par une galerie de deux portiques. Le pavement, de 0,45 m plus haut que le niveau de la rue, est en terre battue.

Chaque portique de la galerie qui précède la salle de prière est constitué de trois arcs reposant sur des colonnes cylindriques en calcaire. Le portique extérieur, du côté de la cour, semble avoir été ajouté au cours d'une restauration récente, mais en imitant les

techniques et les matériaux de construction du portique intérieur. Ce dernier est recouvert de deux voûtes en berceau latéraux et d'une coupole au milieu.

On accède à la salle de prière par trois baies. La principale, la plus large, se trouve sous la coupole. Toutes les trois, de forme rectangulaire, s'inscrivent dans un encadrement simple légèrement saillant par rapport à la surface du mur. Elles se ferment par des battants en bois massifs.

Telle qu'elle se présente de nos jours, la salle de prière est composée de deux salles adjacentes. La première, l'originelle, est de forme rectangulaire. Un réseau de colonnes partage la salle en 20 carrés recouverts de voûtes en berceau. Les colonnes, couronnées de chapiteaux antiques, supportent des arcs en plein cintre. Le mihrāb occupe son emplacement habituel, au milieu du mur de qibla. Le minbar, en maçonnerie, prouve que la mosquée fut rattachée à la doctrine hanafite après l'installation des Ottomans.

La deuxième partie de cette salle, plus à l'ouest, a été annexée à la première tout récemment pour répondre au nombre de plus en plus élevé des fidèles de la médina.

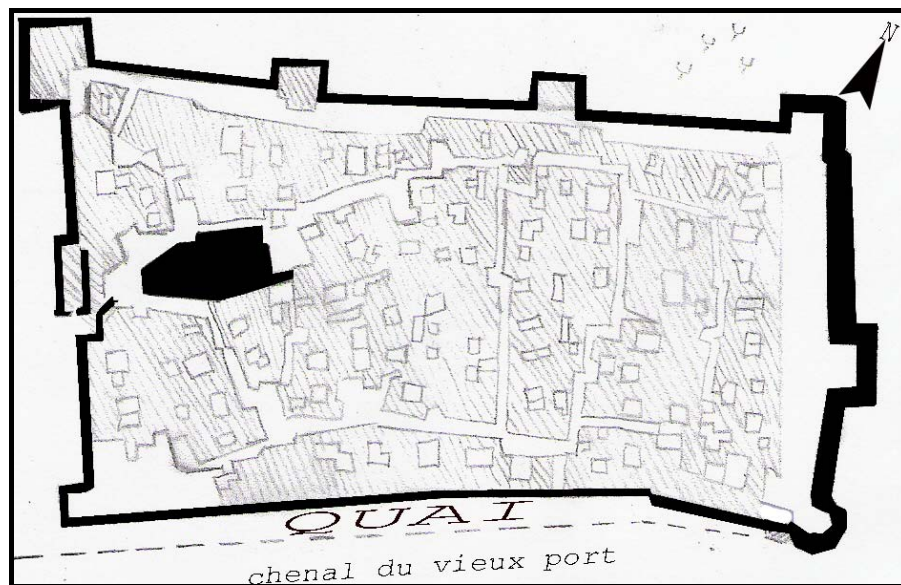


Fig. 45 : Plan de situation et de masse de l'édifice

Commentaire :

Selon la tradition populaire, cette mosquée est la plus ancienne de la ville de Bizerte. Elle aurait été bâtie, selon la légende, sur les ruines d'une église.

On ne dispose pas de mentions textuelles sur la mosquée de la Casbah. Mêmes les premières informations archivistiques ne datent que du XIX^e siècle. En comparaison

avec d'autres monuments de la ville, ce silence est surprenant du fait de l'importance du monument. C'est la deuxième grande mosquée du point de vue de sa superficie, et le seul lieu de prière de *ḥūma' al-Qaṣba*. Elle fut choisie par les Turcs comme l'édifice officiel des Hanafites¹.

Nonobstant la pauvreté des informations écrites, les données archéologiques donnent à la mosquée une histoire très étendue. Les matériaux de réemploi, apportés des sites antiques de la ville, marquent une présence notable, notamment les chapiteaux et les fûts de colonnes de la salle de prière. La tradition architecturale médiévale figure aussi bien dans les coupoles de la cour et du miḥrāb que dans les chapiteaux de type hafside. Tandis que les ajouts de la période ottomane se manifestent dans le minbar en maçonnerie et le cadran solaire sur la terrasse de la mosquée.



Fig. 46 : La façade principale de l'édifice

¹ Par rapport à d'autres édifices religieux de la ville, la mention de cette mosquée dans les documents d'archives est relativement tardive.

La médina

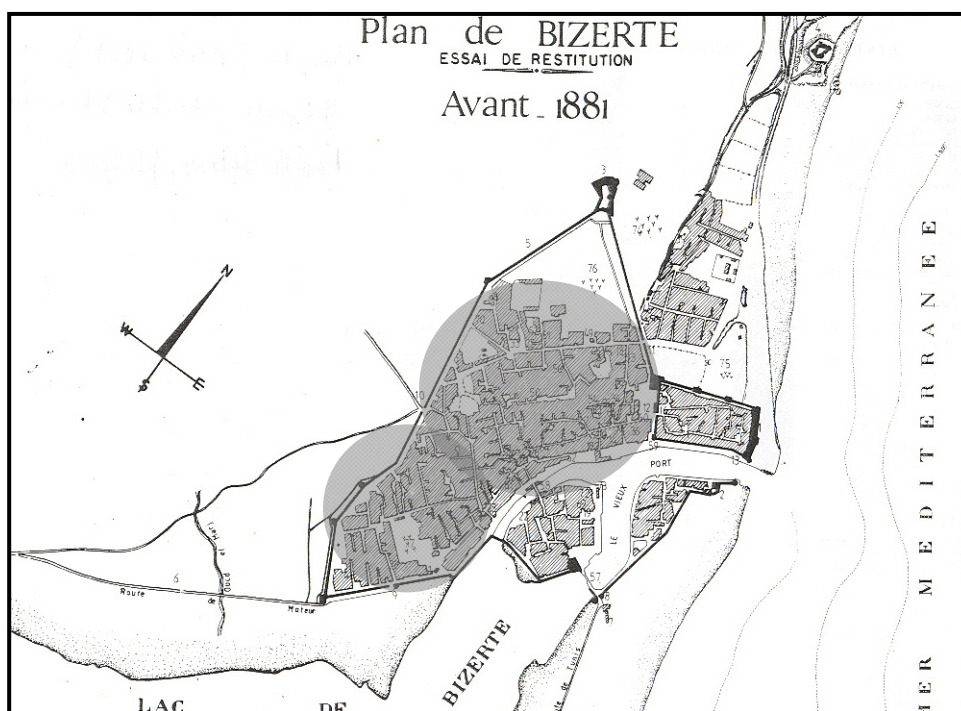


Fig. 47 : La situation de la médina dans le tissu urbain de la ville de Bizerte
(source de la carte : H. Bouita, 1992a)

Ce qui est appelée "*médina*" à Bizerte est la partie de la ville qui se trouve entre le canal du vieux port au Sud, la casbah (la *mdayyna*) à l'Est, le faubourg andalou et le fort espagnol au Nord-Est. Dans un document d'archives, "*dāḥil Banzart*" est ce qui se trouve à proximité de la grande mosquée¹.

Dans cette partie se trouvent les monuments religieux les plus importants de Bizerte (la grande mosquée et le complexe architectural *Sīdī al-Mustārī*) ainsi que les espaces commerciaux les plus connus de la ville (rues marchandes, souks, places). Des édifices d'utilité publique seront aussi inventoriés dans ce chapitre.

¹ A.N.T., Série D/Cart. 36/Dos. 13/Doc. 15.

La grande mosquée

الجامع الكبير

Situation :

La grande mosquée de Bizerte, le monument religieux le plus important de la ville, occupe une position centrale dans la rue des armuriers reliant la casbah et la place où s'élève la belle fontaine "*sabīl al-ḡrayna*". Elle donne, en outre, du côté du sud sur les quais du vieux port, le premier port de la ville. L'édifice se trouve dans un quartier comportant un nombre important de monuments publics (fontaines, *ḥammām*, *zawāyā-s*, boutiques ...) et quelques îlots d'habitations traditionnelles.

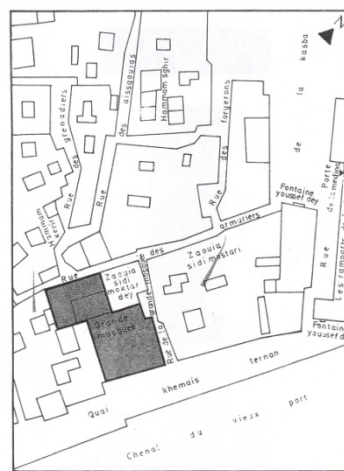


Fig. 48 : La grande mosquée – plan de situation

Description :

L'espace dans lequel s'établit l'édifice est divisé en deux parties adjacentes et distinctes :

- ✓La première, la méridionale, comprend la salle de prière et une salle latérale du côté occidental. Elle possède deux façades extérieures. Une première donnant directement sur les quais du vieux port tandis que la deuxième s'ouvre du côté oriental sur la petite ruelle connue aujourd'hui sous le nom de "rue de la grande mosquée".
- ✓La deuxième grande partie, de forme irrégulière, ne possède qu'une seule façade extérieure sur la rue des armuriers. Dans cette parcelle on trouve le *ṣaḥm*, le minaret, la salle d'ablution et quelques pièces aménagées dans l'angle nord-ouest.

Un passage, voûté en berceau et muni d'une porte donnant sur la façade orientale, sépare la grande mosquée de la *zāwiya* de "Sīdī Muḥtār", qui flanque le monument à l'angle nord-est².

² Cet édifice abrite aujourd'hui le siège de l'Association de Sauvegarde de la Médina de Bizerte.

**Les accès de la mosquée :*

Le monument s'ouvre sur l'extérieur de trois côtés. L'entrée principale se trouve sur la façade nord, du côté de la rue des armuriers. Dans la partie orientale, deux portes juxtaposées donnent directement sur la salle de prière, tandis que la quatrième porte se trouve du côté du vieux port, donnant sur le passage longitudinal qui jouxte la salle de prière du côté occidental.

**La salle de prière :*

Elle s'inscrit dans un plan quasiment carré. Les côtés mesurent, de l'intérieur, respectivement³ :

- ✓ 20 m pour le mur de *qibla*.
- ✓ 19,25 m pour le mur du *ğawf*.
- ✓ 20,50 m pour le mur occidental.
- ✓ 18,85 m pour le mur oriental.



Fig. 49 : La grande mosquée – la salle de prière

On accède à la salle de prière par six portes dont les deux latérales, déjà décrites plus haut, donnant sur la ruelle de la grande mosquée. Symétriquement à ces deux portes sont aménagés deux accès du côté de la salle latérale qui flanque la salle de prière. Les deux qui restent s'ouvrent au milieu des deux allées longitudinales à droite et à gauche de l'allée axiale.

C'est une salle entièrement recouverte de voûtes d'arête établies sur des arcs en plein cintre. Au croisement de la nef centrale et de la première travée du côté de la *qibla* est aménagée une coupole qui s'élève en avant du *miḥrāb*. Un réseau de trente-six colonnes divise la salle de prière en cinq allées longitudinales et cinq allées transversales. La distance entre une colonne et l'autre est constamment de 3,40 m. Seule la dernière nef, à gauche du *miḥrāb*, mesure 3,70 m⁴. Les colonnes sont toutes identiques et « leurs fûts qui ne présentent que des apophyses supérieures reposent sur des bases avec socle de type "turc", c'est-à-dire avec tore, cavet et réglet ... trente-quatre d'entre elles sont coiffées de chapiteaux de type ḥafṣide et surmontées d'impostes parallélépipédiques assez élancées »⁵. Des tirants de bois relie en plusieurs endroits ces colonnes.

³ H. Bouita, 1992, p. 228.

⁴ *Ibidem*.

⁵ H. Bouita, 1992, p. 228.

Le *miḥrāb* se situe dans la position habituelle, au milieu du mur de la *qibla*, dans l'axe médian de la salle de prière. Il se présente dans un encadrement rectangulaire qui saille du mur de 0,35 m. Une frise épigraphique en plâtre, large de 0,25 m, encadre l'ensemble du *miḥrāb*. Une même formule se répète 22 fois. L'inscription, en relief, est la suivante :

العزت (هكذا) لله الواحد⁶

Fig. 50 : Grande mosquée –
l'inscription du miḥrāb



Il s'agit là d'une formule pieuse que l'on peut trouver dans plusieurs autres monuments religieux. Un motif décoratif à rosace sépare une formule de l'autre. L'écriture et les motifs sont peints en doré tandis que le fond est blanc. A l'intérieur de ce cadre épigraphique on relève un décor simple : un cadre en marbre jaune démarque la concavité supérieure du miḥrāb de sa partie inférieure.



Fig. 51 : Grande mosquée – le miḥrāb

Le *miḥrāb* se présente sous la forme d'une niche creusée dans le mur de la *qibla*, une niche profonde de 1,25 m, large à la base 1,3à m et haute de 2,40 m. L'arc de la partie

⁶ La graphie correcte est la suivante : العزة avec un "ta marbūta".

supérieure est en fer à cheval légèrement brisé. Il est composé de dix-neuf claveaux alternés en jaune et noir et supporté par quatre colonnettes en marbre noir coiffées de chapiteaux de type ḥafside. La concavité de cette partie est garnie de plâtre sculpté. Elle est meublée de cannelures rayonnantes autour d'un motif décoratif géométrique saillant. Le départ de la partie inférieure de cette niche est marqué par une inscription en relief qui court le long de la concavité.

Cinq arcatures, garnies de carreaux de faïences polychromes, meublent la partie inférieure de la niche.

Une inscription commémorative surmonte l'encadrement du *miḥrāb*. La partie restante entre la plaque épigraphique et le commencement de la coupole du *miḥrāb* est revêtue de carreaux de faïences à décor floral.

La coupole repose sur un plan carré soutenu par quatre arcs doubleaux. Les deux colonnes qui supportent cette coupole et qui s'appuient sur le mur de la qibla sont coiffées de chapiteaux de réemploi. L'architecte a rattrapé la différence de taille des deux chapiteaux au niveau de l'imposte. La coupole est surmontée d'un tambour octogonal portant une calotte légèrement pointue. On passe du plan carré à l'octogonal par quatre trompes en coquilles. Chaque trompe est meublée de cannelures alternées en creux et en relief. Le tambour octogonal est dépourvu de décor.

** La cour et l'espace d'ablutions :*

Elle précède la salle de prière du côté du *ḡawf*. De dimensions relativement modestes (9,5 m x 8,00 m), la cour de la grande mosquée de Bizerte comprend les annexes de l'édifice. A côté de l'espace à ciel ouvert, dallé de carreaux de marbre gris, on trouve le minaret, les lieux d'ablutions et une pièce, à gauche de l'entrée, réservée aujourd'hui au dépôt des tapis et du matériel de la mosquée.

La cour est bordée de deux portiques : le premier du côté du *bayt al-ṣalāt* et le deuxième du côté opposé, où est aménagée la porte d'entrée principale de la mosquée.

Le portique en avant de l'oratoire est large de 3 m et composé de quatre arcs en plein cintre dont les deux latéraux sont outrepassés. Les claveaux sont en pierres de couleur ocre-jaune. Des tirants de bois relient les retombées des arcs. Trois colonnes en calcaire, coiffées de chapiteaux de type ḥafside, supportent ces arcs. On relève sous cette

galerie une niche creusée au milieu du mur de la salle de prière, servant de *mihrāb* pour les fidèles qui font leurs prières dans la cour.

Le deuxième portique n'est composé que de trois arcs qui présentent les mêmes caractéristiques que le premier.



Fig. 52 : Grande mosquée – la cour

En accédant à la mosquée par la porte principale, on se trouve dans un vestibule de forme rectangulaire. Ce dernier communique avec le petit portique par un accès en forme d'arc en plein cintre. A droite de ce dernier s'ouvre la porte des salles d'ablutions. Elles sont trois, de forme trapézoïdale et couvertes en voûtes d'arêtes.

**Le minaret :*

Il occupe l'angle nord-ouest de la cour. Il se compose de deux parties : la partie inférieure, bâtie sur un plan carré, représente le soubassement du minaret. La partie supérieure a la forme d'une tour octogonale, composée elle-même de deux parties distinctes.

Le soubassement, haut de 4,50 m⁷, affecte la forme d'un carré de 4,00 m de côté. Il est muni d'une porte donnant sur la cour. Un escalier en colimaçon amène au sommet du minaret. Le départ de la deuxième partie commence au niveau de la terrasse du portique et des salles d'ablution. Elle est de forme octogonale et mesure au total 18,00 m de hauteur, y compris le lanternon (3,70m). Chaque côté de l'octogone mesure 1,60m. Un bandeau saillant de section semi-circulaire divise cette deuxième partie en deux niveaux. Le niveau le plus haut est composé d'un balcon et du lanternon du minaret.

⁷ La même hauteur du petit portique qui borde la cour du côté de l'entrée principale de la mosquée.

De la terrasse au bandeau semi-circulaire la hauteur est de 3,20 m. Cet étage est construit en pierre de taille tendre. Chaque côté est décoré de panneaux rectangulaires revêtus de carreaux de céramique à dessins géométriques. Des panneaux du même genre décorent aujourd'hui des arcs aveugles se trouvant entre les panneaux rectangulaires et le dernier niveau du minaret. Deux formes d'arc sont représentées en alternance sur chaque côté de l'octogone : des arcs en plein cintre et des arcs curvilignes. Sur chaque face on relève deux arcs jumelés séparés de colonnettes coiffées de petits chapiteaux. Furent-ils murés pendant des travaux de restauration ?

Le dernier niveau de cette tour est constitué « d'une plate-forme, formant balcon en encorbellement, et soutenue par une série de corbeaux en kaddal (*kaḏḏāl*) gris»⁸. Aujourd'hui, la plate-forme est abritée par une dalle en béton armé couronnée d'une balustrade fissurée et assez dégradée. Sur les huit faces il y a huit petites baies. Chaque baie est composée de deux petites fenêtres jumelées, séparées par des colonnettes couronnées de chapiteaux. Au-dessous de chaque baie on relève un décor de forme géométrique. Ce dernier, remplace aujourd'hui des panneaux de céramique qui décoraient cette partie inférieure du balcon jusqu'au début du XX^e siècle⁹.

Une tour octogonale de dimensions beaucoup plus réduites que celle du balcon, forme le lanternon du minaret. Cette tour est coiffée d'une rangée de tuiles de couleur verte. Un petit chemin enveloppe le lanternon de tous les côtés. Il est bordé aujourd'hui par une bordure en bois peint en vert. La physionomie et le décor de la petite tour présentent des analogies avec la tour octogonale qu'elle surmonte. Les différences n'apparaissent qu'au niveau du nombre et de la forme des fenêtres. Il y a seulement quatre baies et la forme est rectangulaire. Les autres faces sont décorées par des panneaux de céramique polychrome de forme rectangulaire bordés, comme d'ailleurs les panneaux du premier niveau de la tour octogonale, d'un bandeau de faïence noir. Ces panneaux présentent les mêmes caractéristiques que ceux du premier niveau octogonal. Le toit du lanternon affecte la forme d'une pyramide dont la base est l'octogone qu'il surmonte.

⁸ H. Bouita, 1992, p. 232.

⁹ Nous reviendrons dans le commentaire sur les remaniements qu'a subies le minaret, en se basant sur une documentation photographique qui remonte à la fin du XIX^e siècle.

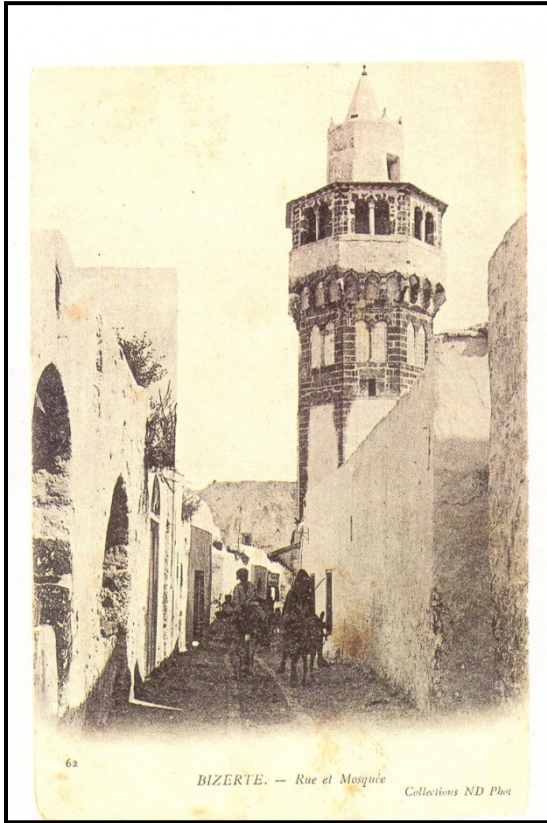


Fig. 53 : Le minaret d'après une carte postale de la fin du XIX^e siècle

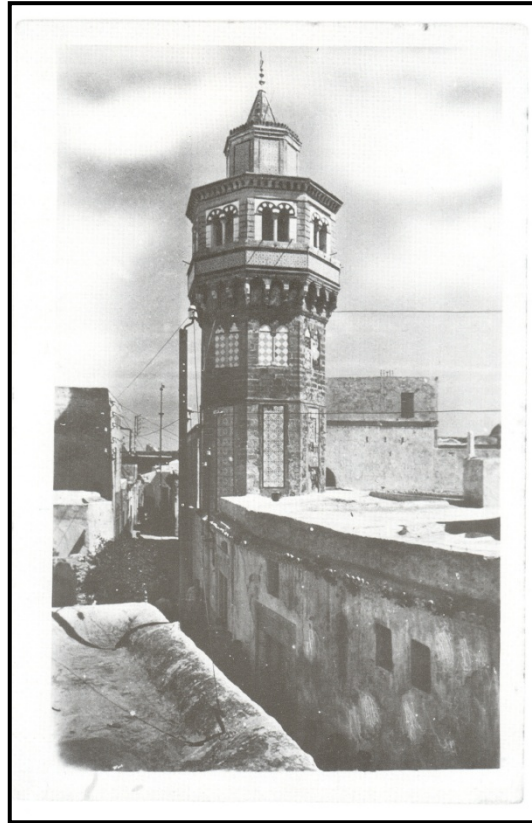


Fig. 54 : Le minaret d'après une carte postale de la fin du XX^e siècle

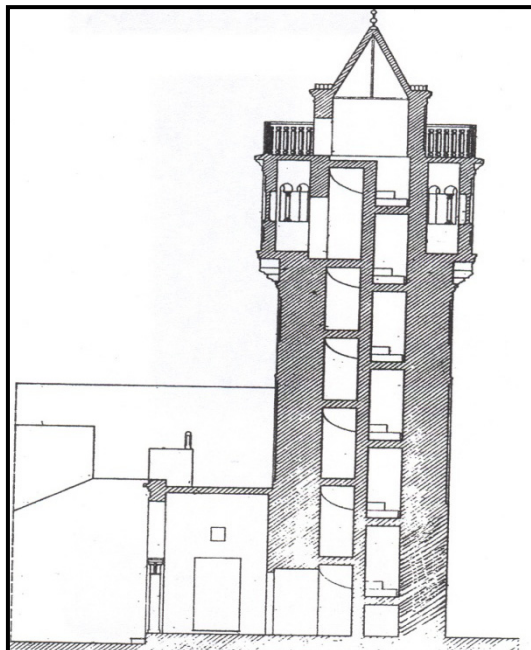


Fig. 55 : Le minaret – coupe – éch. :1/50
(d'après H. Bouita)



Fig. 56 : Le minaret – état actuel

**La salle latérale :*

Cette salle longitudinale qui borde la salle de prière du côté de l'est est d'une importance archéologique capitale. On y accède de trois côtés. Elle possède, en effet, au total quatre portes : un accès du côté de la *qibla* ouvrant sur le vieux port, un deuxième accès du côté opposé communiquant cette salle avec la cour et deux portes latérales donnant sur la salle de prière.

** Les inscriptions de la mosquée :*

✓ Inscription n°1 : Au dessus du miḥrāb, une plaque commémorative en caractères cursifs :

- 1- بسم الله الرحمن الرحيم
- 2- انما يعمر مساجد الله من آمن باليوم
- 3- الآخر و أقام الصلاة و أتى الزكاة
- 4- ولم يخش إلا الله فعسى أن يكونوا من المهتدين
- 5- وبعد فقد احتسب ببناء هذا الجامع وجه الله
- 6- إلى الحاج الناسك المبرور محمد داي
- 7- غفر الله له في أوائل شهر شعبان المعظم سنة ثلاث ستين و ألف

Traduction :

- 1/ *Au Nom de Dieu, le bienfaiteur, le Miséricordieux.*
- 2/ *Les Mosquées d'Allāh ne seront remplies que par ceux qui croient en Allāh et au Dernier*
- 3/ *Jour, qui accomplissent la Prière, donnent l'Aumône (zakāt)*
- 4/ *Et ne redoutent qu'Allāh. Peut être ceux-là seront-ils parmi ceux se trouvant dans la bonne direction* (Cor. IX, 18, trad. Blachère).*
- 5/ *En construisant cette mosquée, afin de rechercher la satisfaction de Dieu le Très Haut.*
- 6/ *Al-ḥāğ, le vertueux et pieux Muḥammad dāy,*
- 7/ *Que Dieu lui pardonne. Au début du mois de Ša'c̣bān de l'année 1063/ vendredi 27 juin-dimanche 10 juillet 1653*



Fig. 57 : L'inscription commémorative surplombant la niche du miḥrāb

✓ Inscription 2 : C'est le texte de construction du cadran solaire.

C'est une plaque en marbre de forme rectangulaire. Elle se trouve sur la terrasse de la galerie de l'entrée principale de la mosquée, à côté du minaret.



وضع هذه البسيطة
المباركة العبد
الفقير لربه أحمد
العمري سنة 1203

Fig. 58 : le cadran solaire – en arrière plan le départ de la tour octogonale du minaret

Traduction :

1/ *Ce simple cadran béni, a été inséré à sa place*

2/ *par le serviteur qui a besoin*

3/ *de son Dieu, Aḥmad*

4/ *al- ʿUmarī, en l'année 1203/ jeudi 2 octobre 1788-dimanche 20 septembre 1789*

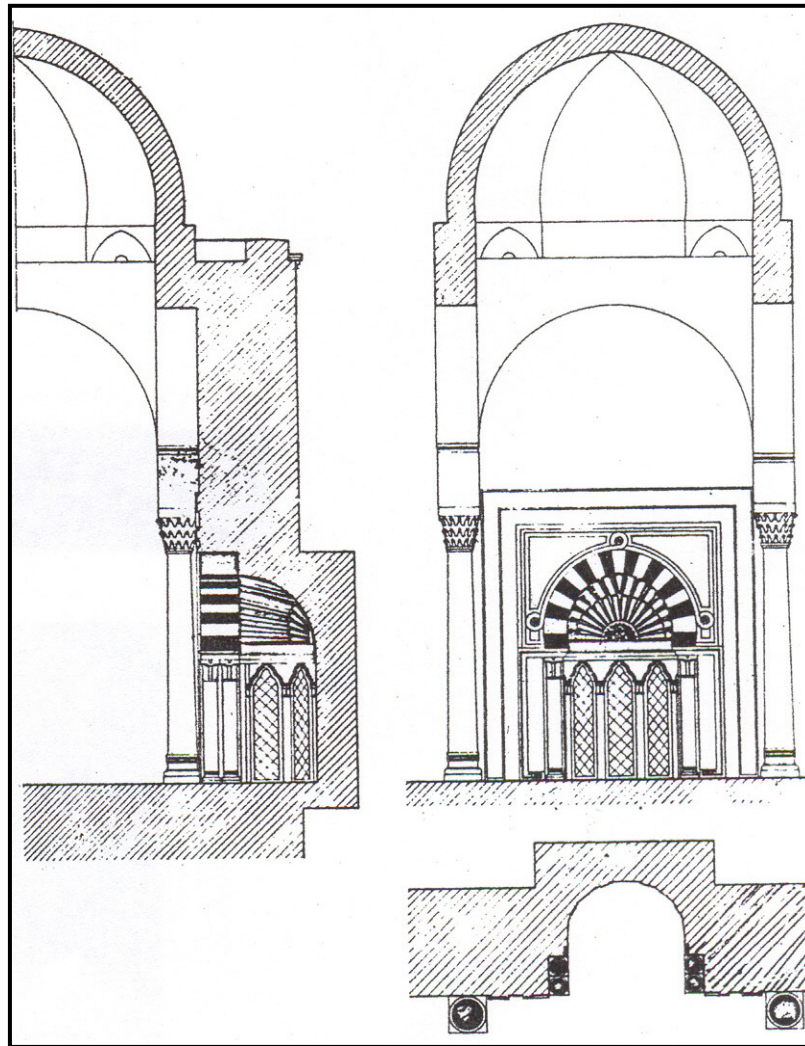


Fig. 59 : Grande mosquée – le mihrab



Fig. 60 : Grande mosquée – différents types de chapiteaux

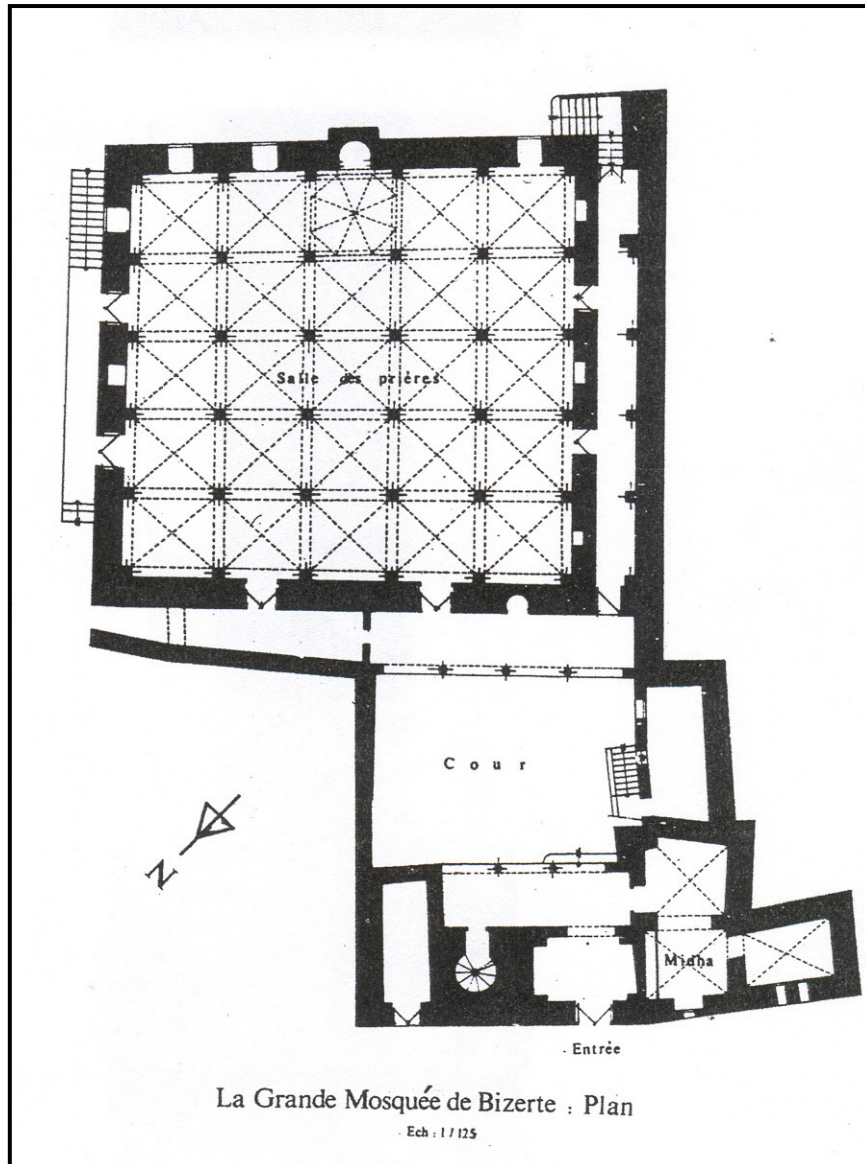


Fig. 61 : Plan de la grande mosquée d'après H. Bouita

Le complexe architectural Sīdī al-Muṣṭārī / سيدي المسطاري

Situation :

Le complexe Sīdī al-Muṣṭārī, le grand saint de la ville de Bizerte, occupe une position centrale dans la rue des armuriers, à quelques dizaines de mètres à l'est de la grande mosquée de la ville. Il ouvre du côté sud sur les quais du vieux port.

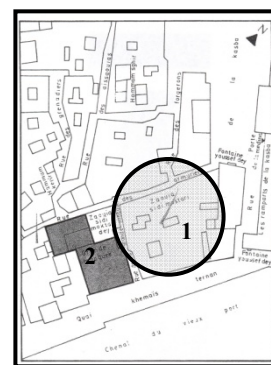


Fig. 62 : Sīdī al-Muṣṭārī - plan de situation

(1) Le mausolée (2) La grande mosquée

Description :

Le plan général de l'édifice est irrégulier et s'étend sur un vaste espace. Le monument se compose de la juxtaposition d'unités architecturales distinctes. Une entrée unique, un vestibule coudé et couvert, et ensuite une cour à portique autour de laquelle se distribuent la salle de prière, l'école coranique et les chambres des étudiants.

* La porte d'entrée et le vestibule :

Le monument possède une seule entrée. Il s'agit d'une grande porte construite dans un encadrement en pierre de taille et soutenue par un arc de décharge. Cette entrée est dotée d'une porte à deux battants en bois décorés de heurtoirs. Elle est surhaussée d'une marche par rapport au niveau de la rue.

En accédant à cette porte, on se trouve dans un vestibule coudé comportant sur le mur du fond une banquette en maçonnerie. La partie intermédiaire entre le vestibule et la cour est un espace rectangulaire de dimension réduite et pourvu de petites banquettes.

** La chambre funéraire :*

C'est une salle à coupole. Elle s'inscrit dans un plan carré de 6,75 m de côté. On y accède par une porte percée dans le mur à droite de l'entrée principale.

À l'intérieur, le décor est simple : au milieu du mur de la qibla est aménagé un miḥrāb. Celui-ci est large à sa base de 0,95 m, haut de 2 m et profond de 0,95 m. Cette dernière mesure correspond à l'épaisseur de la cloison séparant la chambre funéraire des cellules d'étudiants qui ouvrent sur la cour de l'édifice. L'arc en plein cintre du cul-de-four du miḥrāb retombe sur deux petites colonnes couronnées de chapiteaux de type hafside. Des niches de faible profondeur s'enfoncent dans les murs, servant à déposer les lampes et les bougies offertes par les visiteurs du lieu.

La couverture de cette salle est une coupole hémisphérique reposant sur un tambour à pendentifs assurant le passage du plan carré de la salle à la forme circulaire. Quant au sol, il est revêtu de carreaux de zellīġ polychromes.

Au milieu de la salle, il y a un cénotaphe en bois commémorant Sīdī al-Muṣṭārī.

** La cour :*

C'est un espace de plan rectangulaire, bordé sur les quatre côtés de portiques dont les arcs, en plein cintre outrepassé, reposent sur des sommiers retombant sur des colonnes minces couronnées de chapiteaux de type hafside semblables à ceux de la salle de prière de la grande mosquée. Un puits est aménagé entre la salle de prière et le *kuttāb* sous le portique sud de la cour.

Les arcs, dont les claveaux sont construits en pierre taillée de petite dimension, ne retombent pas directement sur les chapiteaux des colonnes. Ils sont posés sur des sommiers en pierre de *ḥarš*¹⁰. Le plafond de ces portiques est en bois.

Des dalles de pierres en très mauvais état de conservation recouvrent le sol de la cour.

** L'oratoire :*

On y accède par trois portes. L'accès central est plus grand que les deux latéraux. L'ouverture qui correspond à la nef axiale est large de 1,20 m et haut de 2,35 m. Elle est

¹⁰ Le ḥarš est une roche formée de grains de quartz agglomérés ; il est employée généralement dans la construction des toitures.

inscrite dans un encadrement rectangulaire en kaddāl (2,70 m x 1,80 m) et comporte une porte en bois à deux battants. Les deux autres portes, de mêmes dimensions (1 m x 2 m), sont aussi en bois et munies de heurtoirs.

La salle de prière est un rectangle de 14 m sur 11 m. Elle se compose de quatre travées à la qibla, de largeur presque égale. La délimitation de ces travées est assurée par trois lignes de quatre arcades, reposant sur des colonnes, couronnées de chapiteaux de type hafside. Les arcs, épais de 0,55 m, sont en plein cintre et reposent directement sur les colonnes. Les fûts reposent sur des socles de remploi.

Des tirants en bois relie les arcs pour empêcher les éventuels écartements. La salle de prière est recouverte de voûtes en berceau.

Le miḥrāb est creusé au milieu du mur de la qibla. Il est large à la base de 1,30 m, haut de 2,25 m et profond de 1,30 m. L'arc du cul-de-four, en plein cintre, repose sur quatre colonnettes (deux de chaque côté) en pierre coiffées de chapiteaux de type hafside.

✓ L'inscription du miḥrāb :

1/ بسم الله هاذه (هكذا) زاوية الشيخ الصالح سيدي امحمد المسطاري ... الأستاذ الشيخ سيدي
أبا(هكذا) القاسم مرو ابو للوشه (هكذا) أمر بنايه(هكذا) الراجي عفو ربه مراد باي ابن السد [...] ..
2/ محمد باشا طلبا لثواب الله و ابتغاء مرضاته على يد خديم الفقرا(هكذا) إمحمد بن المرحوم
الفيقيه الاعدل عبد الرحمان شريط سنة خمسة وثمانين وألف

Traduction :

1/ *Au Nom de Dieu. Ceci est la zāwiya d'al-šayḥ, le vertueux, le seigneur Imḥammad al-Muṣṭārī ... Notre professeur, al-šayḥ Abā-l-Qāsim Maru Abū-Lallūša a été ordonnée par, celui qui espère le pardon de son Dieu, Murād bāy, fils de....*

2/ *Muḥammad Bāšā, en désirant la récompense et la satisfaction de son Dieu. Par les soins du serviteur des pauvres Imḥammad fils du défunt, jurisconsulte, le plus juste, °Abd al-Raḥmān Šrayyaṭ. En l'année 1085/ samedi 7 avril 1674-mercredi 27 mars 1675*

** La salle d'enseignement (al-kuttāb) :*

Cette pièce forme l'angle sud-ouest de la cour et de tout l'édifice. Elle s'inscrit dans un plan carré de 6,20 m de côté. On y accède par une porte aménagée sous le portique sud de la cour. Le niveau du sol est surhaussé par rapport au niveau de la cour d'environ 1,20 m. Un escalier de six marches assure l'accès à cette salle qui continue jusqu'à nos jours à accueillir les enfants de moins de six ans. La salle est recouverte de trois voûtes en berceau parallèles à la cour. Les arcs, en plein cintre, forment deux lignes d'arcades et reposent sur deux colonnes, au milieu de la salle, et sur des pilastres, au niveau des murs latéraux. Les deux colonnes, d'une hauteur de 1,70 m, sont couronnées de chapiteaux de type hafside. Ces derniers sont coiffés d'abaques, de 15 cm, sur lesquels reposent les retombées des arcs des voûtes.

** Les chambres d'étudiants :*

Sous les portiques sud et est s'ouvrent une série de petites pièces consacrées auparavant à l'hébergement des étudiants. Aujourd'hui elles servent de dépôts où on conserve le mobilier du sanctuaire. Chaque chambre est dotée d'une porte à un seul battant. À l'intérieur, ces pièces sont très simples. Elles sont enduites et blanchies à la chaux. Les murs du fond sont munis de niches servant à ranger les lampes et les livres des étudiants.

** La salle d'ablutions :*

L'actuelle salle se trouve à gauche de l'entrée principale du mausolée. Elle se compose de trois parties : un vestibule, à ciel ouvert, et deux espaces quadrangulaires, voûtés en berceau.

A l'époque de l'édification, les ablutions se faisaient, selon le responsable du monument, dans la deuxième salle qui se situe à gauche du vestibule.

Commentaire : *Sīdī al-Muṣṭārī : le saint protecteur de Bizerte*

Edifier un complexe architectural si vaste et si beau à côté de la grande mosquée de la ville, reflète deux faits. Il révèle, d'une part, l'importance de Sīdī al-Muṣṭārī qui s'est imposé comme le saint patron de la ville. Il correspond d'autre part à l'essor des constructions de ce type d'édifice dès les premiers temps de l'époque ottomane. À Tunis, la capitale de la Régence, des complexes d'une grande valeur architecturale ont vu le jour à côté de la grande mosquée *al-zaytūna*, au lendemain de l'installation du pouvoir turc.

L'édifice appartient aux monuments appelés "*zāwiya-madrassa*", c'est-à-dire ceux « qui ont été destinés, dès leur fondation, à l'étude et à l'enseignement et qui portent le nom de *zāwiya* »¹¹.

La superficie de la salle de prière de cette *zāwiya-madrassa* est de 154 m². Elle est la deuxième grande salle après celle de la grande mosquée.

Pour la datation de l'édifice on dispose de deux sources. À l'inscription mentionnée ci-dessus, s'ajoutent des informations tirées de la biographie de Sīdī al-Muṣṭārī par Ḥusayn Ḥūḡa. selon cet auteur, ce saint, originaire de Meknès, aurait effectué un séjour à Bizerte entre 1672 et 1673 avant de partir à la Mecque, où il est mort et enterré. Peu d'informations textuelles nous sont parvenues sur son séjour à Bizerte, mais la tradition orale, qui concorde parfaitement avec l'écrit, lui attribue un très grand nombre de *karāmāt*. Les invocations de Sīdī al-Muṣṭārī, affirme le *muqaddam* de la zaouïa, auraient protégé Bizerte des effets désastreux des attaques des Infidèles. Ḥusayn Ḥūḡa ajoute que le mausolée fut édifié en 1690 sur l'ordre et la décision du souverain de la régence : Mourad Bey. Mais cette datation textuelle diverge avec celle de l'inscription qui se trouve au dessus du miḥrāb, qui date le monument pareillement de l'époque de Mourad Bey mais en 1085/1674-75. On peut suggérer que les travaux ont commencé juste après le départ de Sīdī al-Muṣṭārī à la Mecque et le monument n'a pris sa configuration de complexe qu'en 1690.

La ressemblance de cette *zāwiya* avec les complexes architecturaux des grandes villes de la Tunisie consolide cette datation textuelle. Plusieurs monuments religieux du XVII^e siècle montrent la belle coexistence entre l'architecture médiévale et moderne.

Quant à la fonction de la *zāwiya*, il est avéré que le monument a été conçu dès son édification pour l'enseignement. L'aménagement d'une salle indépendante consacrée à

¹¹ A. Saadaoui, *Testour*, 1996, p. 210.

cette tâche confirme cette hypothèse. Cette école coranique continue jusqu'à nos jours à assurer l'apprentissage du texte sacré aux petits enfants.

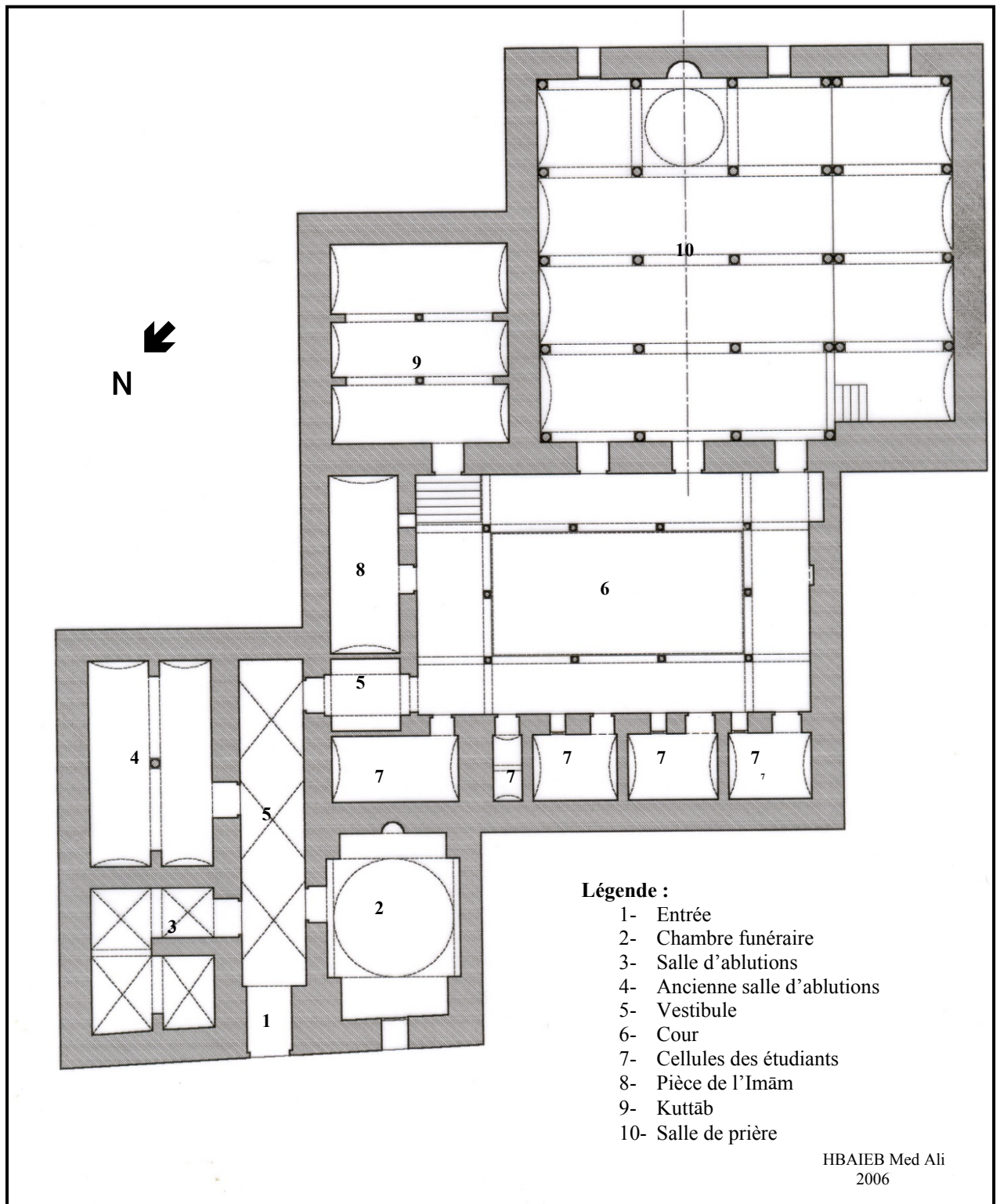


Fig. 63 : Plan du complexe Sīdī al-Mustārī

Les souks de la médina et leurs équipements (Oratoires, cafés, *sbīls* ...)

Le recensement des monuments historiques de Bizerte montre que le quartier de la médina correspond au noyau le plus important de la ville. Une ligne courbe, comme une chaîne, traverse la médina et la divise en deux. Il s'agit d'une rue marchande s'étendant de la *raḥba* au Nord jusqu'au *souk al-naġġārīn* au Sud.

Contrairement à d'autres centres urbains du pays, on ne possède sur les espaces marchands de la ville de Bizerte qu'une simple mention textuelle directe, mais qui reste très insuffisante. Au 5^e/XI^e siècle, selon *les masālik* d'al-Bakrī, Bizerte est dotée de plusieurs souks (*bihā aswāq*)¹². Cet auteur mentionne l'information sans rien dire de la répartition et de l'organisation de ces espaces. À partir du 6^e/XII^e siècle, la documentation écrite parle de l'importance de la pêche dans la ville, ce que suppose l'importance de ce commerce bizertin à l'échelle de l'Ifriqiya médiévale¹³. Et il est probable que le quartier *d'al-Rba^c*, figuré sur les plans du XVI^e siècle comme un îlot entre la Quṣayba et la Qaṣaba, a gardé le privilège d'abriter le marché des poissons jusqu'à aujourd'hui. Paradoxalement, aussi, ni les voyageurs et les explorateurs occidentaux, ni les documents d'archives, ne nous donnent une idée de l'organisation des souks de Bizerte. Cependant, le travail fait sur le terrain (prospection, exécution de relevés, enquête orale) a pu aboutir à quelques conclusions.

De la porte de la casbah (*Bāb al-qaṣaba*) à la baie de *Mḥarram*, une série de souks s'enchaînent comme une épine dorsale. En dépassant la grande place marchande, connue autrefois sous le nom de *raḥbat al-fḥam*, on accède au souk des forgerons. Ce dernier, occupant un emplacement marginal, est une rue sinueuse aboutissant à un espace trapézoïdal, de petites dimensions, sur lequel s'ouvre le complexe architectural de Sīdī al-Muṣṭārī. C'est là que commence la rue des armuriers (*al-znāydiyya*), qui ne garde aujourd'hui de ses anciennes activités que le nom de la corporation de ce métier, souvenir de la belle époque de la course et des grandes batailles navales. Au XVII^e siècle, c'est sur une décision de Mourad Bey qu'on érigea le mausolée de Sīdī al-Muṣṭārī, *sulṭān al-*

¹² Al-Bakrī, *Masālik*, 1992, II, p. 721.

¹³ Cf. à ce propos, *Al-Istibṣār*, p. 26-27 ; Yāqūt, *mu^c ḡam al-Buldān*, p. 112 ; Ibn Zunbul, *Tuḥfat al-mulūk*, p. 154.

madīna, à l'entrée de cette artère¹⁴. Une édification symbolique, visant la protection spirituelle de la médina.

Comme c'est le cas dans plusieurs grands centres urbains du pays, la répartition des souks de la médina de Bizerte obéit à un ordre bien raisonné. Ce sont les commerces de luxe qui jouxtent la grande mosquée de la ville, et en s'éloignant de ce centre religieux on trouve des activités plus bruyantes et salissantes¹⁵.

Dans les ateliers de la rue *al-znādiyya*, on fabriquait les armes (des sabres, des poignards, des carabines et autres armes à feu) et les voiles de navires. Aujourd'hui, ces activités ont cédé la place aux tisserands de la laine (les voiles des femmes et les couvertures). L'une des petites ruelles¹⁶ qui donnent sur cette artère, en face de la grande mosquée, mène au grand bain public du quartier. Que ces derniers monuments se juxtaposent n'est pas étonnant. L'un est signe de purification spirituelle et l'autre symbole de purification corporelle. Au-delà de ces deux grands édifices, on rencontre un *sābāt* : *qūs Bū-cmūd*. Voûté en arêtes, ce passage marque le début de la rue "Sīdī Ga^cga^c", du nom d'un marabout du XVI^e siècle. A son bout deux chemins s'entrecroisent. L'un mène à un quartier d'habitation¹⁷ et l'autre débouche sur deux souks contigus : *souk al-cAṭṭārīn* et *souk al-ğazzārīn*.

Voûté en berceau et percé de cinq lucarnes pour l'éclairage, le *sābāt al-cAṭṭārīn* (la rue des parfumeurs) est large de 2,80 m et long de 30 m. Au dessus se dressent quelques habitations et un oratoire : il s'agit de la mosquée *al-cAṭṭārīn* qui porte le nom du troisième souk. Quant au souk *al-ğazzārīn*, la rue des bouchers, il occupe un chemin ouvert s'étendant entre cette rue marchande et la place *al-Biassa*, où on vend les légumes et les fruits¹⁸.

Au bout de cette rue marchande, on trouve le *souk al-nağğārīn* (rue des menuisiers) avec son oratoire-zaouia de "Sīdī al-cAṣāfirī". Ce nom tirerait-il origine du métier de ce saint qui fabriquait, selon toute probabilité, les barreaux des cages ? En tout cas, ce souk répond à l'organisation ordinaire d'une rue marchande. Il est composé, en effet, d'une série de boutiques (*hānūt*) sur les deux côtés. La plupart de ces ateliers sont étroits et ne mesurent pas plus de quatre coudées de côtés. Ils se ferment par des portes en bois au

¹⁴ Comme le cas de Sīdī Mihriz à Tunis, Sīdī al-Muṣṭārī est considéré comme le saint protecteur de la ville de Bizerte, d'où l'édification de son mausolée à l'entrée de la médina.

¹⁵ Voir sur ce phénomène de polarisation et de la hiérarchisation des activités en liaison avec la grande mosquée, A. Saadaoui, *Tunis ...*, 2001, p. 389-390.

¹⁶ Cette ruelle porte aujourd'hui le nom "*nağğ al-cisāwiyya*", le nom d'une confrérie soufite.

¹⁷ Il s'agit du quartier portant aujourd'hui le nom "al-Manzah".

¹⁸ Al-Biassa, dérive de "piazza", en italien, qui signifie la place.

dessus d'un seuil d'une dizaine de centimètres de hauteur pour empêcher l'infiltration des eaux de pluie à l'intérieur des boutiques.

Comme dans le cas des *sābāʿī*, la démarcation entre deux quartiers différents dans la médina de Bizerte se fait par des portails, sous forme d'arcs mais dépourvus de portes. Ce sont souvent des arches qui s'appuient sur les murs et retombent sur des piliers ou des colonnes de réemploi. C'est le cas, par exemple, de *bāb al-ḥūḥa* qui se trouve entre le quartier andalou et la *raḥba* de la médina.

Quant aux fondouks¹⁹, et malgré l'absence d'informations écrites, nous avons été informé par les vieux du quartier, que l'un des fondouk/s de Bizerte occupait, autrefois, la place du grand café de la place marchande "*raḥba^t al-mdīna*". L'information semble crédible, puisque cet établissement s'établit souvent dans les espaces commerciaux des agglomérations

Masġid al-^cAṭṭārīn مسجد العطارين

Situation :

Comme l'atteste son nom, la mosquée al-^cAṭṭārīn se situe en plein souk des parfumeurs. Sa façade principale domine la plus grande partie du côté ouest du passage voûté sous lequel se répartissent les boutiques de cette rue.

Description

La mosquée al-^cAṭṭārīn est l'un des grands oratoires de la ville de Bizerte. L'ensemble du monument couvre une superficie de 60m². Elle est composée de deux parties contiguës séparées par un vestibule. La partie méridionale est composée de la salle de prière, tandis que la deuxième est occupée par la salle d'ablutions. **La façade principale** mesure 10 m. On accède à la mosquée par une porte en bois à double battant inscrit dans un arc en plein cintre légèrement outrepassé, lui-même inscrit dans un encadrement rectangulaire (3,60 m x 2 m) décorant l'accès de la mosquée et le distinguant des portes des boutiques du souk.

¹⁹ Par fondouk on désigne les établissements destinés à accueillir les ruraux et les étrangers qui viennent souvent pour le commerce. D'où leur édification dans des zones périphériques, à côté des portes de la ville.

En accédant à l'intérieur, on se trouve dans un **vestibule** de forme rectangulaire (1,50 m x 5,55 m) et couvert du côté de la porte de l'édifice d'une voûte en berceau de 1,40 de longueur.

La salle de prière, à gauche de l'entrée, est de forme presque rectangulaire. Son unique porte est de forme rectangulaire (1,90 m x 1 m) et donne accès à une salle de quatre nefs et deux travées séparées par une série de trois colonnes. Ces dernières, en plus des deux murs de la qibla et du *ḡawf*, supportent six arcs en plein cintre séparant les quatre voûtes en berceau qui couvrent la salle de prière. A l'exception de la colonne du fond de la salle, les deux autres, de 2,85 m de hauteur, sont couronnées de chapiteaux antiques de réemploi.

Le *miḥrāb* ne se dresse pas au milieu du mur de la qibla. On le trouve plutôt un peu décalé vers l'Est. Il est inscrit dans un encadrement presque carré (2,40 m x 2,48 m). La niche, large de 1,40 m (à la base), est profonde de 1 m. La concavité de la partie inférieure est dépourvue de tout élément de décoration. Une frise épigraphique marque le passage entre la concavité semi-cylindrique inférieure et celle de la demi coupole. L'arc de la niche est en plein cintre légèrement outrepassé. Il est supporté par deux colonnettes de 1,20 m de hauteur y compris les deux petits chapiteaux de type hafside.

La midā occupe l'angle nord-est du monument. Elle a subi plusieurs campagnes de restauration. Elle est composée de deux espaces quadrangulaires légèrement irrégulières. On y accède par un arc au fond du vestibule d'entrée. Elle est munie d'un puits qui alimente encore les bassins d'ablutions. Ces bassins sont précédés par des banquettes en maçonnerie aménagées pour que les fidèles s'assoient.

Commentaire :

Le choix de la mosquée al-^cAṭṭārīn comme un exemple des oratoires des souks de la médina de Bizerte, n'est pas arbitraire. C'est le plus grand par rapport à ses semblables. Sīdī al-^cAṣāfirī, l'oratoire de la rue des menuisiers ne s'étend, en effet, que sur 35 m² de superficie. Cette donnée trouve-t-elle explication dans le rang qu'occupait l'activité des parfumeurs dans la hiérarchisation des métiers ? Les comparaisons avec d'autres centres urbains tunisiens renforcent cette hypothèse.

Concernant la datation de cet édifice, et en l'absence d'indices textuels et épigraphiques, on peut recourir à la lecture des données spatiales qui sont en rapport avec la hiérarchie du souk abritant cet oratoire. On estime que cette rue fut fondée à l'époque de l'édification de la grande mosquée, c'est-à-dire à l'époque hafside. Comme à Tunis, le

souk des parfumeurs de Bizerte s'est installé immédiatement à côté de l'édifice religieux le plus important de la ville.

La fontaine *'ayn al-tūta*/ La fontaine *bāb al-mdayyna*

سبيل عين التوتة - سبيل باب المدينة

Cette fontaine avoisine l'unique porte de la ville intra-casbah, d'où elle tire certainement son nom "*sbīl bāb al-mdayyna*". Sa position est encore plus importante puisqu'elle se trouve à côté de l'entrée nord de la rue des armuriers, l'artère principale de la ville hors des enceintes de la casbah, et ouvre sur une petite place marchande.

L'inscription décorant la façade de ce *sbīl* est totalement semblable à celle de la fontaine du vieux port. Le même texte meuble la plaque en marbre blanc contenant l'inscription. Un cadre rectangulaire, légèrement en saillie (1 m x 0,50 m), encadre cinq lignes écrites en calligraphie andalou-maghrébine. R. Aoudi considère que l'introduction des versets du Coran dans les inscriptions est une tradition hafside qui a continué pendant le premier temps des ottomans²⁰.

La fontaine est construite sur l'ordre de Youssef Dey en 1041h/1631, qui a voulu faire un don à la population de la ville en acheminant de l'eau à cette place centrale de la cité.

✓ L'inscription :

- 1- لا اله الا الله
- 2- محمد رسول الله
- 3- نصر من الله وفتح قريب
- 4- وبشر المؤمنين يا محمد
- 5- صدقه المكرم يوسف داي في شهر رمضان سنة 1041 .

Traduction :

- 1/ Point de divinité, hormis Dieu.
- 2/ *Muḥammad* est l'Envoyé de Dieu.
- 3/ Secours d'Allāh et prochain succès (*fath*) ;
- 4/ Annonce la bonne nouvelle aux Croyants* (*Cor. LXI, 13, trad. Blachère*).
- 5/ Don du généreux *Yūsuf dāy*, en *ramaḍān* de l'année 1041/ lundi 22 mars-mardi 20 avril 1632

²⁰ R. Aoudi, 1996, p. 41.



Fig. 64 : *Sbīl bāb al-mdayyna* -
L'inscription



Fig. 65 : La façade du *sbīl* – Etat actuel

Sqāyit Sīdī Ga'ga'

سقاية سيدي قعقع

La *zāwiya* de Sīdī Ga'ga', qui donne son nom à cette fontaine, se trouve au fond de la rue des armuriers²¹ en se dirigeant vers le Sud. Ce point d'eau se trouve sur la façade sud-est du monument à quelques mètres à droite de l'accès du mausolée.

Le suçoir, à 1,10 m du sol de la rue, s'alimente de l'eau d'un réservoir à l'intérieur de la *zāwiya*, qui s'approvisionne d'un puits. De l'extérieur, on relève une arcade aveugle, décorant le point d'eau, et une inscription de fondation. De l'intérieur de la *zāwiya*, le réservoir a la forme d'une pièce rectangulaire (4,35 m x 2,35 m) voûtée en berceau. Sur le mur sud on signale la sortie d'une gouttière rassemblant l'eau de la pluie. Le puits, jusqu'à nos jours utilisé, est une cavité circulaire de 0,7 m de diamètre. Le niveau de l'eau est à 2,50 m du bord de la margelle. Celle-ci est en marbre blanc. Les rainures faites par les cordes sur le rebord démontrent que le puits était dépourvu de poulie aidant à soulever les seaux. Le niveau de l'eau est proche.

²¹ C'est l'artère principale de la vieille ville de Bizerte sur laquelle se trouvent la grande mosquée, le grand bain public ...

✓ L'inscription :

Le texte est gravé sur une dalle de marbre blanc de forme rectangulaire (0,50 m x 0,30 m). Celle-ci est bordée d'un encadrement en carreaux de faïences polychromes²². L'écriture, en creux, est cursive de type ottoman. Les quatre lignes évoquent le fondateur et l'année de la fondation (1111h/1699).

- 1- بسم الله الرحمن الرحيم
- 2- هذه سقاية مباركة ان شا الله تعالى
- 3- انشا بنائها وأجرايها مصطفى كاهية
- 4- كان الله تعالى له وذلك سنة 1111 هـ

Traduction :

1/ *Au Nom de Dieu le Bienfaiteur, le Miséricordieux.*

2/ *Ceci est une fontaine bénie, selon le désir de Dieu le Très Haut*

3/ *Elle a été construite et achevée par Muṣṭafà Kāhiya.*

4/ *Que Dieu le Très Haut soit avec lui, ceci, en l'année 1111/ lundi 29 juin 1699-jeudi 17 juin 1700*



Fig. 66 : les rainures du rebord du puits



Fig. 67 : une gouttière

²² R. Aoudi, dans un article sur les fontaines publiques de Bizerte, estime que le cadre a été ajouté récemment. Voir R. Aoudi, 1996, p. 46.



Fig. 68 : Sīdī Ga^{ga}°- l'inscription du *sbīl*

Il semble que cette installation ait été fondée par le *wālī* turc de la ville. À l'instar de Youssef Dey, Mustapha Kāhiya a voulu faire un don aux habitants de Bizerte. Cette fondation correspondrait à une extension du quartier "al-madīna" faite vers la fin du XVII^e siècle. L'inscription ne précise pas le mois de l'année 1111h, si bien que l'on ne sait pas si cette extension a été réalisée pendant le règne de Ramḍān Bey (1696-1699) ou celui de Mourad Bey (1699-1702).

Sbīl Mustapha Dey / Sbīl Sīdī al-^cAṣāfrī

سبيل مصطفى داي – سبيل سيدي عسافري

Vers le sud du tissu du quartier "al-madīna", et précisément vers "Bāb Māṭir" se trouve *sbīl Sīdī^cAṣāfrī* décorant la façade d'un mausolée du dit saint. Comme la plupart des installations hydrauliques de la ville de Bizerte, il ne reste de ce point d'eau que les traces de sa façade. Son réservoir, formant le rez-de-chaussée d'une école coranique

appartenant à la *zāwiya*, est transformé aujourd'hui en une boutique au milieu du *sūq al-nağğārīm*²³.

À l'instar du *sbīl al-marsā al-qdīm* et de *bāb al-mdayyna* on relève la présence du triangle décoratif qui couronne le suçoir. Un élément qui semble avoir été introduit avec les morisques et les ottomans. La citerne d'eau *Al-ḥazzān*, est une pièce rectangulaire voûtée en berceau²⁴.

Une inscription scellée entre le triangle décoratif et la porte de la boutique date cette installation.

✓ L'inscription :

C'est un texte de fondation gravé sur une dalle de marbre blanc. Les bords de la plaque sont peints en noir, ce qui pourrait poser des problèmes pour le déchiffrement de l'inscription. L'écriture, en creux, est cursive de type ottoman. Les quatre lignes évoquent le fondateur, Mustapha Dey l'un des fidèles de Ḥusayn b. °Alī, et le mois et l'année de la fondation (1121h/1709). La littérature ḥusaynite évoque pour Ḥusayn, le fondateur de la dynastie en 1705, son apport à l'édification de diverses fontaines publiques dans plusieurs régions de la régence²⁵.

- 1- بسم الله الرحمن الرحيم
- 2- سعي في إجرا هذا السبيل وإحيائه
- 3- ابتغا وجه الله الكريم ورجاء ثوابه
- 4- مصطفى داي بتاريخ قعدة الحرام
- 5- 1121 سنة

Traduction :

1/ *Au Nom de Dieu, le Bienfaiteur, le Miséricordieux.*

2/ *Cette fontaine a été remise en état et a coulé de nouveau, grâce à Muṣṭafā dāy,*

3/ *dans le désir de la satisfaction de Dieu le Généreux, et dans l'espoir de Sa récompense.*

4/ *En qa°da al-ḥarām (le sacré)*

5/ *de l'année 1121/ jeudi 2-vendredi 31 janvier 1710*

²³ L'installation est connue aussi sous le nom de *sbīl sūq al-nağğārīm* de par son emplacement sur une rue occupée par les boutiques des menuisiers.

²⁴ On n'a pas pu accéder à l'intérieur du réservoir, mais il semble que le niveau de son sol soit plus bas que celui de la rue d'environ 35 cm.

²⁵ Ibn Abī al-Ḍiyāf, *al-Itḥāf*, II, p. 127. Voir R. Aoudi, 1996, p. 64.

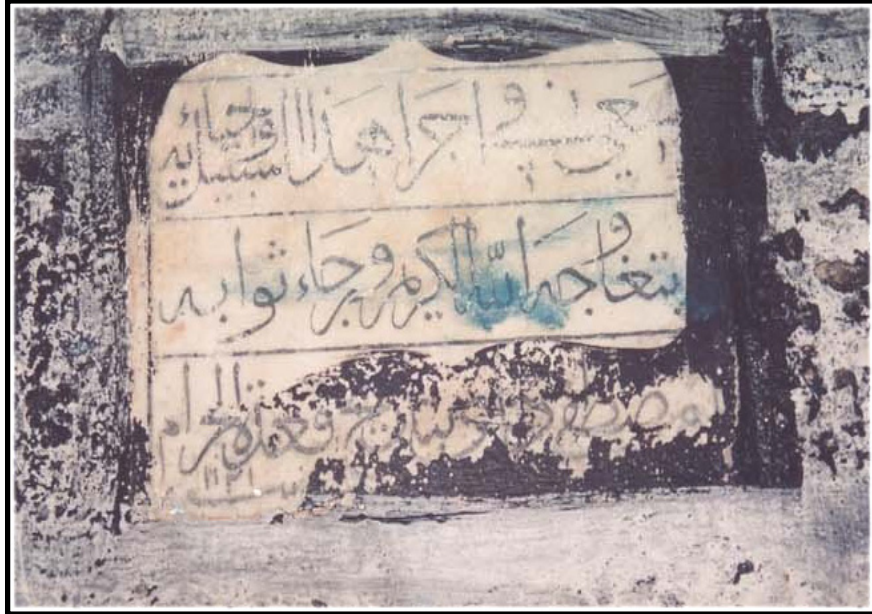


Fig. 69 : *sbīl bāb al-ḥūḥa* - L'inscription

Sbīl bāb al-ḡdīd

سبيل باب الجديد

La fontaine dite "bāb al-ḡdīd" est aménagée dans un mur se trouvant au croisement de trois rues : la rue "*al-mḥalla*", la rue "*al-naḡḡārīm*" et la rue "*bāb al-ḡdīd*".

De toute la fontaine, il ne reste aujourd'hui qu'une façade légèrement en saillie. Sur le réservoir ou la source d'eau qui l'alimentait, l'on ne dispose ni d'informations archivistiques ni de données architecturales. La pièce sur laquelle s'appuie le sbīl, ouvre sur un *sābāt* surmonté d'une chambre de forme rectangulaire. L'on ne sait pas laquelle des deux cellules qui alimentait le suçoir saillant du pied-droit de la fontaine. Une banquette en maçonnerie semble avoir pris la place du bassin de captage.

La partie en saillie présente une structure rectangulaire (1,80 m x 0,70 m) couronnée d'un triangle isocèle. Comme la majorité des fontaines publiques bizertines, le *sbīl bāb al-ḡdīd* est daté par une inscription scellée sur la façade de l'installation.

✓ L'inscription :

C'est un texte de trois lignes. L'écriture, en relief, est andalou-maghrébine sur une dalle en marbre peinte aujourd'hui en rouge. L'état actuel de l'inscription ne présente aucun décor ni dans son contexte architectural ni sur le champ épigraphique.

La troisième ligne fournit l'année de la construction. Il s'agit de 1049h qui correspond à 1640 ; c'est-à-dire à l'époque du mouradite Ḥammūda Pacha (1631-1665).

1- لا إله إلا الله
2- محمد رسول الله
3- سنة 1049

Traduction :

1/ Point de divinité, hormis Dieu.

2/ Muhammad est l'Envoyé de Dieu.

3/ En l'année 1049/mercredi 4 mai 1639-dimanche 22 avril 1640



Fig. 70 : L'inscription du *sbīl bāb al-ḡdīd*

L'état actuel de la fontaine fait penser que la décision de la fondation fut prise par les habitants du quartier en s'inspirant de la forme des fontaines de *ʿayn al-tūta* et du vieux port qui étaient des dons (*ṣadaqa*) de Youssef Dey. Quant à la source de l'eau de ce sbīl, elle pourrait être de pluie, puisqu'on n'a relevé ni puits ni traces d'une canalisation.

Une recherche récente a signalé que la forme générale de ces trois installations rappelle celle des stèles funéraires de l'époque antique, mais il semble aussi que le motif triangulaire fut utilisé dans la décoration de plusieurs monuments attribués aux morisques.

Sbīl bāb al-ḥūḥa

سبيل باب الخوخة

Ce point d'eau se trouve au début de l'entrée ouest de la rue dite "bāb al-ḥūḥa", l'une des anciennes portes de l'enceinte de la ville de Bizerte. Au contraire des installations citées plus haut, le *sbīl bāb al-ḥūḥa* conserve jusqu'à nos jours le *burṭāl* qui abrite le suçoir et le bassin de captage, aménagés dans une cavité profonde de 1,43 m.

La partie supérieure est un arc en plein cintre composé de claveaux en pierre de "ḥarš", reposant sur deux sommiers de 7 cm d'épaisseur portés par des colonnes (0,80 m) dépourvues de chapiteaux. Un rebord de tuiles rondes de couleur verte couronne cet arc.

Le suçoir, à 1,18 m du sol, est surmonté d'une dalle rectangulaire comprenant l'inscription de fondation du sbīl.

✓ L'inscription :

Le texte est un poème gravé sur une dalle de marbre blanc. L'écriture, en creux, est cursive de type ottoman. Les cinq vers commémorent l'acte du pacha Ibrahim Chérif, le souverain de la régence en 1114h/1702.

- | | |
|----------------------------|--------------------------------|
| للشرايين رحيق عسل مورد | 1- أجرى الأمير فرات عذب سايع |
| لا للريا ولا لنيل السوود | 2- قد أمّ وجه الله ثم ثوابه |
| بأي العساكر بالشريحة مقيد | 3- هو الداى إبراهيم باشة عصرنا |
| فلأنه من آل بيت محمد | 4- لا تعجبوا في نعته بمحاسن |
| وأبدله بالإحسان يوم الموعد | 5- يا ربنا اغفر ذنبه ما قد جن |

سنة 1114

Traduction :

1/ *L'Emir a fait couler une eau très douce et très appétissante. En faveur des buveurs, son odeur est comme le miel.*

2/ *En visant la satisfaction de Dieu pour sa récompense, et non pas pour la célébrité, ni pour détenir la souveraineté.*

3/ *C'est le dāy Ibrāhīm le bāsā de notre époque et le bāy des Soldats*

4/ *S'il est qualifié de beaux caractères, c'est parce qu'il est issu de la famille de Muḥammad (le prophète).*

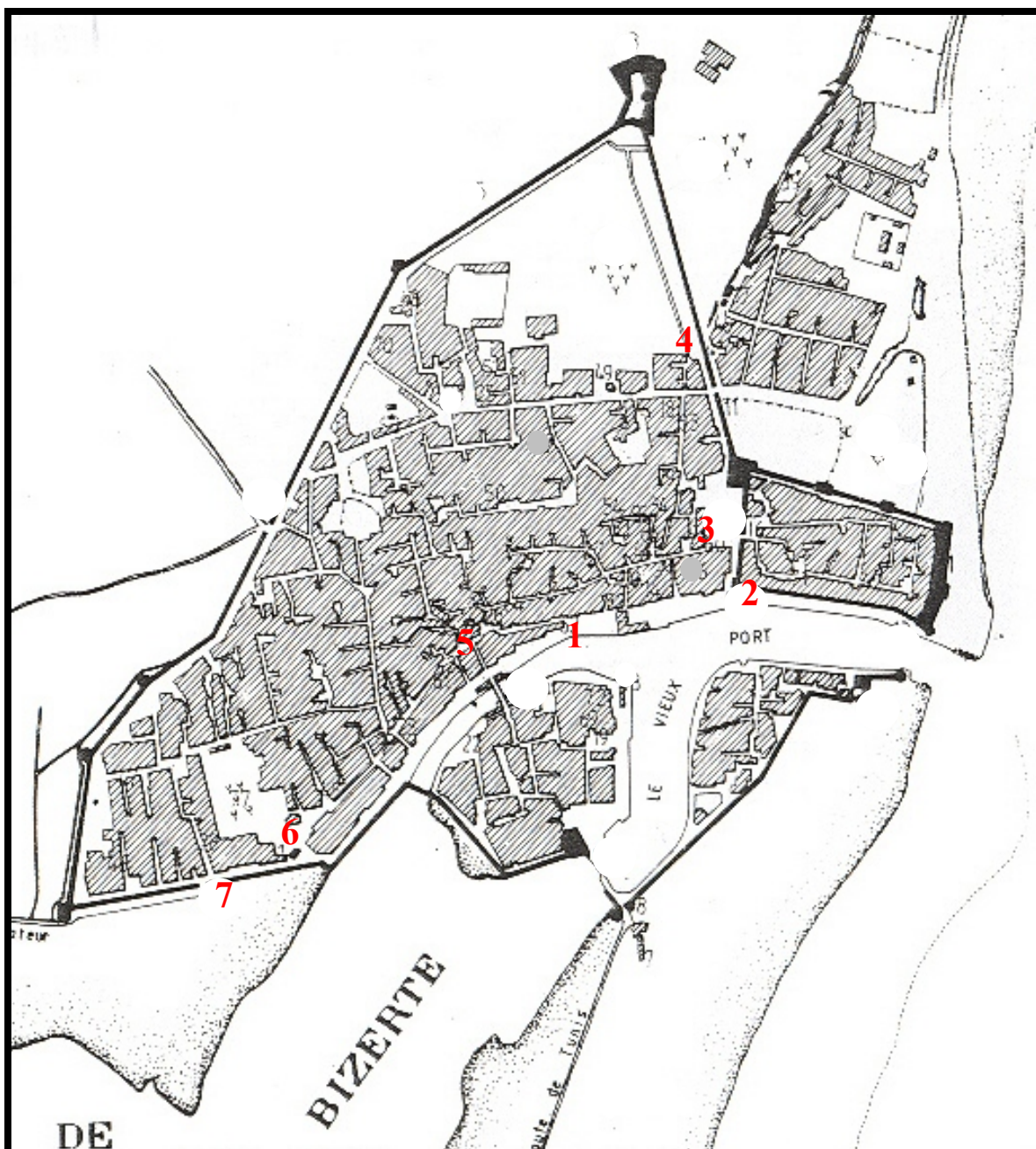
5/ *Oh Dieu ! Pardonne lui ses péchés, et remplace les par des bienfaits le jour de la résurrection.*

6/ *l'année 1114/ dimanche 28 mai 1702-mercredi 16 mai 1703*

Le sens du premier vers nous autorise de penser que l'eau était acheminée par des canalisations. Cet hypothèse est probable, d'autant plus que cette installation jouxte la colline dite "zhar al-kudiya", pourvue de quelques sources d'eau douce.



Fig. 71 : *sbīl bāb al-ḥuḥa* - L'inscription



Légende :

- 1 *Sbīl °ayn al-ğrayna*
- 2 *Sbīl du vieux port*
- 3 *Sbīl °ayn al-tūta*
- 4 *Sbīl bāb al-hūḥa*

- 5 *Sbīl Sīdī Ga°ga°*
- 6 *Sbīl Sīdī °Aṣāfrī*
- 7 *Sbīl bāb al-ğdīd*

Fig. 72 : Carte des installations hydrauliques de Bizerte*

§

* Le fond de la carte est extrait de H. Bouita, 1992.

Le quartier *al-Rba^c*

En septembre 1587, Lanfreducci et Bosio écrivaient, en décrivant le goulet du lac de Bizerte, ce qui suit : « celle-ci (la rivière) passe dans la ville et forme un îlot à l'Ouest, également habité par des marins »¹.

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle², le quartier d'*al-Rba^c* est un îlot au milieu du canal reliant le lac à la mer. Il communiquait avec les deux autres parties de Bizerte – la qṣība au sud-est et la casbah et la médina au nord-ouest – par des ponts et des passerelles. Dès le creusement du nouveau canal et la création du nouveau port, l'îlot fut attaché définitivement à la terre ferme définitivement par le comblement du reste du canal. C'est après ces travaux que le vieux port de Bizerte a pris sa forme actuelle.

Tel qu'il se présente dans la documentation iconographique, *al-Rba^c* est un quartier doté d'une mosquée et de structures d'habitation (voir à la page suivante le plan de Bizerte de 1613). Occupé pendant le Moyen-Âge par des marins, il s'est transformé à partir de l'époque ottomane en siège des représentants du pouvoir politique central et en lieu de résidence pour les consuls des puissances méditerranéennes, d'où le qualificatif de "quartier franc" dans les récits de voyage des Occidentaux. Selon Pellissier, qui a visité Bizerte en 1853, ce quartier comprenait environ 200 européens³. Cubisol, quinze ans après, en compte 104 seulement⁴.

À la suite de son rattachement à la terre ferme le quartier devint une annexe de la médina. La grande place s'est transformée en carrefour accueillant pêcheurs, commerçants et artisans, venant avec leurs marchandises, de tous les environs. Ce n'est qu'à partir de son rattachement à la terre ferme que le nom d'*al-Rba^c* est donné à ce quartier. Le nom a des connotations régionales : si *al-Rba^c* à Bizerte désigne le marché des bestiaux, ceux d'autres régions correspondent aux souks des prêts-à-porter⁵.

¹ Lanfreducci et Bosio, trad. 1925, p.517.

² Les travaux de comblement du canal ont été effectués vers 1891. C^t. Hannezo, 1904-05, p.456.

³ E. Pellissier, 1853, p. 31.

⁴ C. Cubisol, 1867, p. 101.

⁵ À Sfax, à titre d'exemple, *sūq al-Rba^c* est un espace intra-muros couvert et bordé de boutiques des prêts-à-porter traditionnels.

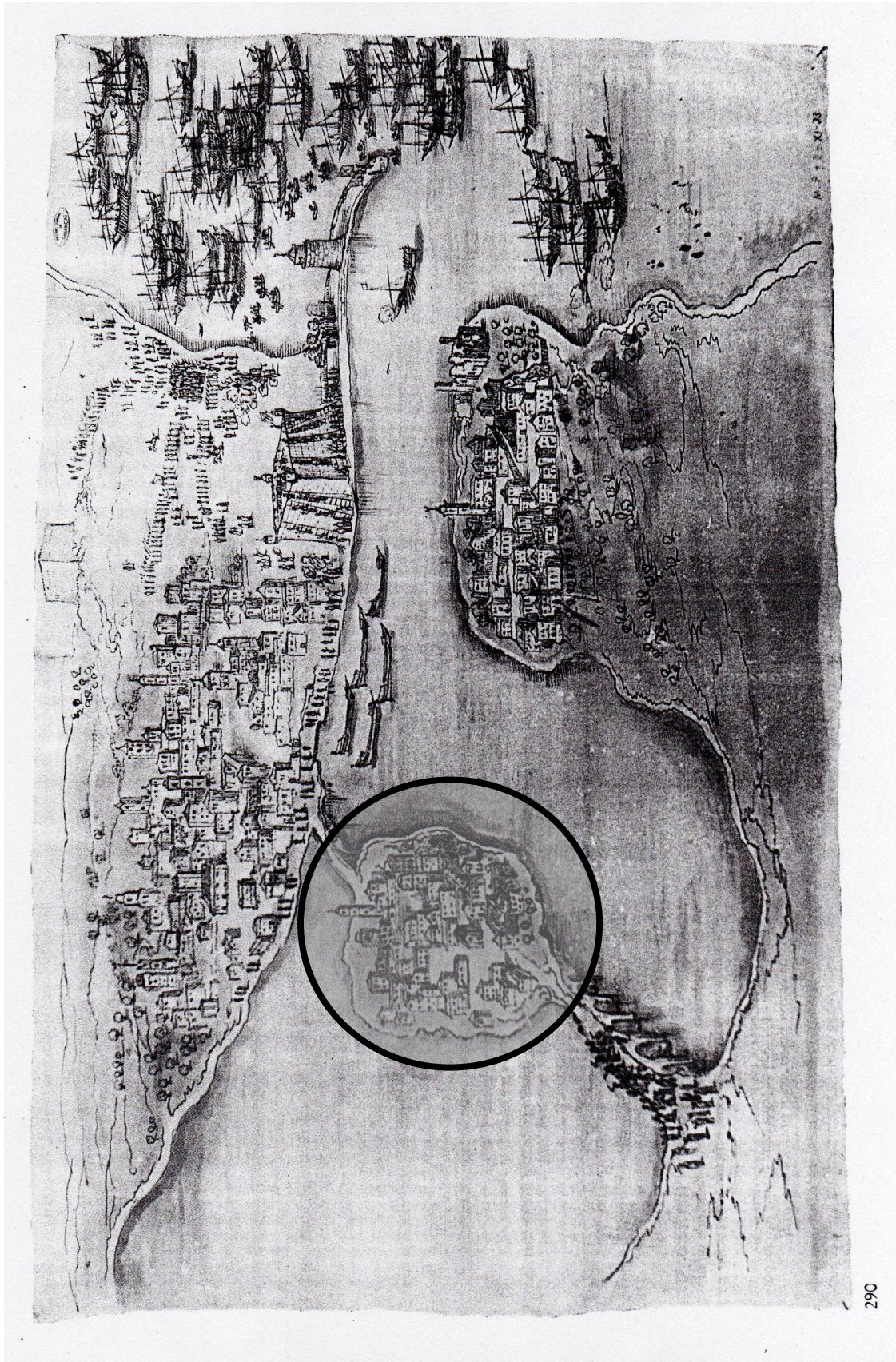


Fig. 73 : L'îlot al-Rba^c dans "la planta de Viserta (1613)"

Mosquée *al-Rba^c* جامع الربع

L'édifice surplombe une grande place ouvrant sur trois parties de la ville : le vieux port au nord, la médina à l'ouest et les souks d'*al-Rba^c* au sud-est. La mosquée est aujourd'hui totalement désaffectée. Elle fut entièrement rénovée en 1948 comme le signale l'inscription qui surmonte aujourd'hui la porte principale de l'édifice.

Il ne reste du monument originel que les pierres taillées qui forment les premières assises du mur extérieur. Toutefois l'on dispose de quelques documents photographiques grâce auxquels on peut décrire la façade extérieure et l'ancien minaret.



Fig. 74 : Mosquée *al-Rba^c* d'après une carte postale de 1914

Sur ces photos la façade extérieure surplombe une *raḥba*, lieu public de rassemblement (photo ci-dessus) et de commerce (photo de la page suivante). La porte d'entrée, inscrite dans un encadrement rectangulaire légèrement saillant, est un arc en plein cintre outrepassé retombant sur deux piliers massifs. L'entrée se ferme par deux battants en bois dépourvus d'ornement. Il semble aussi que les murs étaient couronnés d'un rebord de tuiles.



Fig. 75 : Mosquée al-Rba^c d'après une carte postale de 1915

Le minaret occupe l'angle nord-ouest de l'édifice. L'ancien minaret apparaît dénué de tout genre de revêtement. La tour, probablement de forme carrée, est construite en petit appareil et ornée de deux moulures en relief. Un boudin saillant couronne cette tour et borde la plate-forme finale. Cette dernière est surmontée d'un édicule carré coiffé d'un toit conique.

Il semble que les quatre faces de la tour aient été percées de fenêtres géminées, composées de deux arcs en plein cintre reposant sur des colonnettes médianes.

**L'inscription de refondation :*

- 1- بسم الله الرحمن الرحيم
- 2- أسس بناء هذا الجامع في عام 1167
- 3- و هدم في الحرب عام ثم جدد
- 4- بناؤه بالتعاون بين أفراد (من)
- 5- الشعب وكان تمامه ... من
- 6- شهر شعبان عام 1948
- 7- جزى الله المحسنين
- 8- أحسن الجزاء

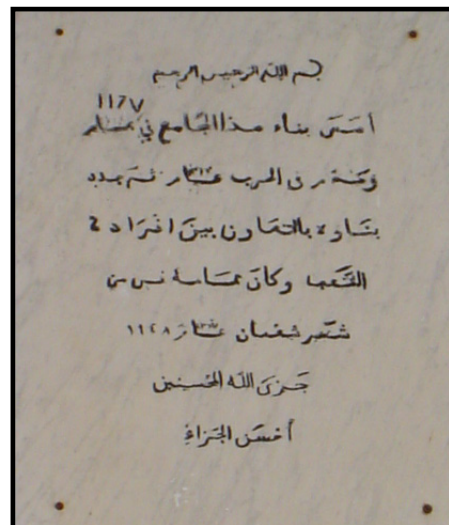


Fig. 76 : L'inscription qui se trouve au-dessus de la porte

Traduction :

- 1- *Au nom de Dieu le clément et le miséricordieux*
- 2- *Cette mosquée a été fondée en 1167*
- 3- *Et elle fut détruite [pendant la deuxième guerre mondiale] puis rebâtie*
- 4- *Grâce à la collaboration entre certaines personnes*
- 5- *Du peuple. Les travaux furent achevés*
- 6- *Au mois de Ša^cbān en 1948*
- 7- *Que Dieu récompense les bienfaiteurs*
- 8- *La meilleure des bénédictions*

Comme le prouvent les plans anciens de la ville, cette mosquée date au moins de la fin de l'époque hafside. Elle aurait été au début un oratoire pour les pêcheurs qui habitaient cet îlot dès les premiers temps de l'islam à Bizerte, puis elle est devenue une mosquée à *ḥuṭba*, selon toute vraisemblance, à partir de l'époque moderne avec la transformation du quartier en siège du *wālī* ottoman et ses dépendants.



Fig. 77 : Le mihrāb

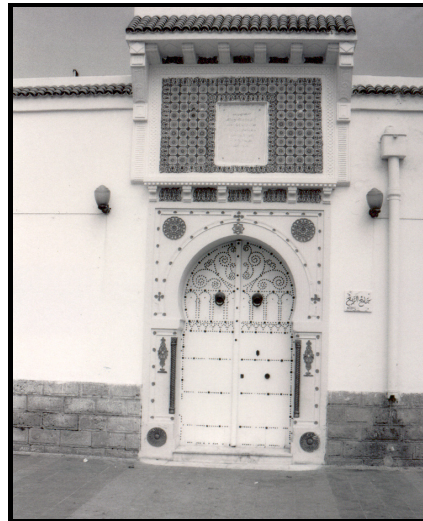


Fig. 78 : L'entrée de la mosquée



Fig. 79 : La façade principale de la mosquée



Fig. 80 : Les assises de pierres taillées des murs extérieurs

Le quartier andalou (*Ḥandlis*) الحي الأندلسي

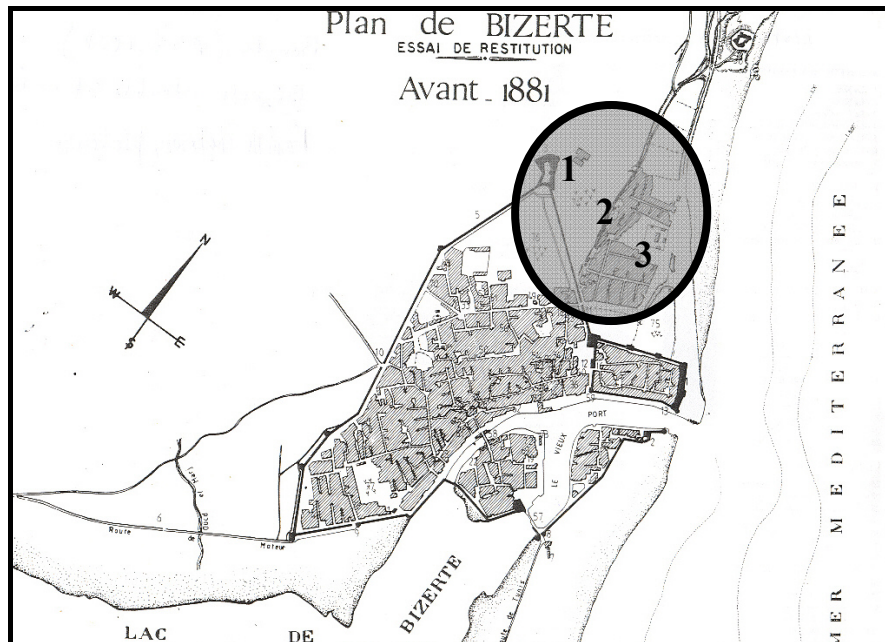


Fig. 81 : Carte de situation du quartier
1-le fort / 2- le cimetière "al-*ʿayn*" / 3- les habitations

Contrairement aux autres quartiers qui s'articulent autour du vieux port, *ḥandlis*, une déformation dialectale du nom arabe "*ḥayy al-andalus*" (le quartier andalou), se développe à l'extérieur des enceintes de la ville. Ce faubourg, au Nord, est délimité par les courtines de la Casbah et du rempart vers le sud-est et l'ouest, par le cimetière au nord-ouest et par la mer au nord. Il communique avec la ville intra-muros par la porte de "*bāb ḥandlis*".



Fig. 82 : Le quartier andalou se trouvant entre le cimetière (en premier plan) et la Casbah (en arrière plan) d'après une carte postale (1906)

La mosquée du quartier *ḥandlis*

جامع ربض حندلس

Situation :

La mosquée andalouse s'élève en plein quartier portant le nom "*Rabaḍ ḥandlis*". L'édifice se dresse en face du cimetière qui borde le tissu urbain traditionnel de la ville de Bizerte. Sa façade ouest, sur laquelle se trouve la porte principale, ouvre sur une artère où est aménagé un groupe de boutiques.

Description :

Comme elle se présente de nos jours, la mosquée est très remaniée. Il semble que l'édifice ait gagné de l'espace aux dépens de la rue et des habitations qui lui sont contiguës des côtés du Sud et de l'Est. Toutefois, il est facile aujourd'hui, avec une lecture architecturale attentive, de distinguer la partie originelle des parties récentes.

La partie primitive de cet édifice occupe l'angle nord-ouest de l'ensemble du monument. Elle est composée d'une courette, d'une salle de prière et d'une cellule d'ablutions. Deux portes assurent l'accès à cette partie. La première, la principale, donne sur la cour et la deuxième qui ouvre sur la première travée du côté du mur de qibla de l'ancienne salle de prière, sur lequel on aperçoit jusqu'à aujourd'hui les restes de l'ancien miḥrāb. Cette porte semble avoir été percée lors des restaurations récentes qu'a connues la mosquée.

La porte principale est celle du côté de la cour. Elle rappelle par plusieurs détails les portes de la grande mosquée et de la mosquée de la Casbah. Elle est de forme rectangulaire (2,10 m x 1,10 m) s'inscrivant dans un arc en plein cintre reposant sur deux colonnes cylindriques de 2,40 m de hauteur. De cette baie, qui se ferme par deux battants en bois, on pénètre dans un vestibule pseudo rectangulaire (2,25 m x 1,50 m). Cet espace est recouvert par une voûte en berceau.

La cour est bordée aujourd'hui de trois portiques, profonds d'environ de 2,10 m, sur les côtés Sud, Est et Nord. Mais d'après les toitures, il semble que seule la galerie orientale date de l'époque de fondation de l'édifice.

Les arcs de ces galeries, au nombre de sept, sont en plein cintre et s'appuient sur des colonnes et des piliers en maçonnerie. Quatre de ces colonnes, hautes de 2 m, sont cylindriques et coiffées de chapiteaux de type hafside. Cette cour est dotée d'un puits qui alimente aussi bien l'intérieur de l'édifice que la *mīdā*, occupant l'angle nord-ouest du monument. L'entrée à la salle d'ablutions se fait du côté de la rue.

Sous la galerie qui précède la salle de prière, il y a un miḥrāb d'été à gauche de la porte donnant sur la salle de prière. D'après ce que nous pouvons relever de l'intérieur de cette salle, il semble qu'auparavant on y accédait par trois portes. Chaque baie donne sur une nef. Ne reste aujourd'hui que celle de la nef axiale. Elle est rectangulaire (2,10 m x 1 m) et se ferme par deux battants en bois.

La salle de prière est composée de deux parties distinctes : la salle primitive et une partie adjacente ajoutée suite à des travaux d'élargissement. La première, recouverte de neuf voûtes d'arête, s'inscrit dans un plan carré de 9,30 m de côté. Elle est composée de trois nefs et trois travées. Au fond de la nef axiale on observe jusqu'à nos jours les restes du premier miḥrāb. En effet, les restaurateurs ont procédé à l'ouverture du fond de la niche afin de créer une baie donnant sur l'espace annexé récemment au *bayt al-ṣalāt*. La niche semi-circulaire de cet enfoncement est large à la base de 1,05 m, profonde d'environ 1,10 m et haute de 2 m. Elle était couverte, d'après ce qui en reste, d'une demi-coupole s'ouvrant en arc en plein cintre outrepassé, retombant sur des colonnettes couronnées de chapiteaux de type hafside.

Le miḥrāb est inscrit dans un encadrement rectangulaire simple (2,70 m x 2 m) et légèrement en saillie. Quant au minaret, s'élevant sur l'angle nord-ouest de l'édifice est une tour carrée construite par deux types d'appareil. La base, correspondant à la hauteur des murs extérieurs, est en pierre tandis que la partie supérieure est appareillée en brique.

Les adjonctions récentes à la salle de prière affectent une forme de "L". On a ajouté une travée supplémentaire du côté du Sud et un espace rectangulaire adjacent à la partie primitive du côté orientale.

Commentaire :

La mosquée, comme d'ailleurs les autres monuments du quartier, n'est pas datée. Son histoire se confond avec celle du faubourg qui aurait été fondé pour accueillir les Andalous de l'expulsion de 1492. Comme c'est le cas d'autres centres urbains du pays, les réfugiés de la période médiévale se sont vu attribuer des espaces à la périphérie des enceintes urbaines.

La superficie du faubourg laisse penser que le nombre des réfugiés qui se sont installés à Bizerte ne dépassait pas quelques familles. De plus, et de par les dimensions de la partie primitive de l'édifice, il semble que la mosquée était à l'origine un simple oratoire de quartier. Ce n'est qu'au cours d'une deuxième phase que le monument s'est transformé en une mosquée à *ḥuṭba*. La partie originelle est bâtie sur un principe de symétrie et de simplicité.



Fig. 83 : La mosquée *ḥandlis* à la fin du XIX^e siècle



Fig. 84 : La mosquée *ḥandlis* en 1912

Le fort des Espagnols / Le fort andalou / *Burğ al-ğabbāna*

برج الجبانة / الحصن الأندلسي / حصن الاسبان

Situation :

Le fort s'élève sur le versant Sud de la colline dite "*zahr al-kudiya*". Cette dernière domine toute la ville de Bizerte ainsi que la rade et tous ses environs. De ce point (35m par rapport au niveau de la mer), on commande la baie allant du Cap Blanc (*Rās al-abiyḍ*) jusqu'au Cap Zbīb (*Rās Bnī Wağğās* dans la documentation médiévale) et une vaste étendue de l'arrière pays.

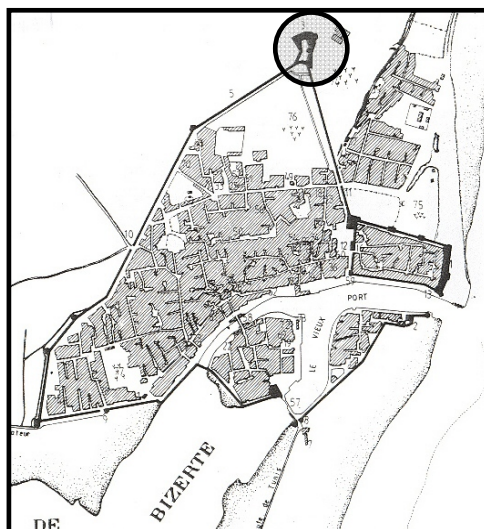


Fig. 85 : La carte de situation du fort

Le fort est séparé du quartier andalou, au Sud-Ouest, par le cimetière *Sīdī Bū-Ḥdīd*. Aujourd'hui, une partie de l'ancien rempart part de sa façade principale pour le relier à la citadelle de la ville.

Description :

* *La forme générale :*

Comme il se dessine aujourd'hui, le fort a la forme d'un polygone de treize côtés de dimensions irrégulières. En le visitant, et surtout en accédant à sa terrasse, il est très facile de remarquer que le monument d'origine a subi plusieurs interventions depuis son édification.

Le plus petit des 13 côtés mesure 5 m, tandis que le plus large est de 8 m. On accède au fort par une seule porte, aménagée dans un bastion barlong qui en saillie vers le Sud, à l'intersection des deux courtines qui regardent vers la ville.

A l'intérieur, on relève :

- ✓ Une cour centrale s'ouvrant sur des pièces de dimensions et de formes très variées.
- ✓ Des escaliers qui mènent à l'étage et à la terrasse.

** Le porche et la porte d'entrée :*

L'unique porte du fort se dresse sur la face sud du monument. Elle est bien abritée puisqu'elle est percée dans un saillant barlong, lui aussi coincé dans un angle rentrant. La porte est inscrite « dans un arc en plein cintre surhaussé, assez monumental, formant un porche »¹.

Le porche, en avant-corps, en saillie est de 2,50m. Il est percé entre deux arcs en plein-cintre outrepassés qui devancent la porte d'entrée. La maçonnerie de la façade est faite en pierres de taille assises régulièrement avec un liant de chaux, mais à partir de la clef du claveau elle est en moellons. Cette maçonnerie qui pourrait avoir pour origine une restauration, marque le commencement d'une chambre qui constitue l'étage de ce porche. Le sol de cette chambre est percé de deux mâchicoulis formant un assommoir pour le tir plongeant². Reste à signaler pour cette façade, les trois petites ouvertures de forme carrée qui sont percées dans les trois faces de la chambre d'étage. Ces ouvertures renforcent la défense de l'entrée du fort. Ce porche est devancé d'un escalier de dix marches.

La porte est un arc en plein cintre. Ses claveaux sont construits en pierres de taille de couleur un peu foncée. Le répertoire d'ornementation de ces éléments renvoie, selon Bouita, à l'occupation du fort par les Espagnols au XVI^e siècle.

En accédant à l'intérieur du monument on passe par un vestibule. De forme rectangulaire, ce passage est voûté en berceau. A droite et à gauche l'on remarque deux petites portes. Celle de l'Est donne sur une chambre en forme de "L" et celle de l'Ouest donne sur les escaliers qui mènent à la chambre de tir surmontant le porche.

¹ N. Djelloul, 1995, p. 173.

² *Ibidem.*



Fig. 86 : le fort dit des Espagnols,
au fond de la photo, surplombant
la ville de Bizerte
Vue prise du vieux port

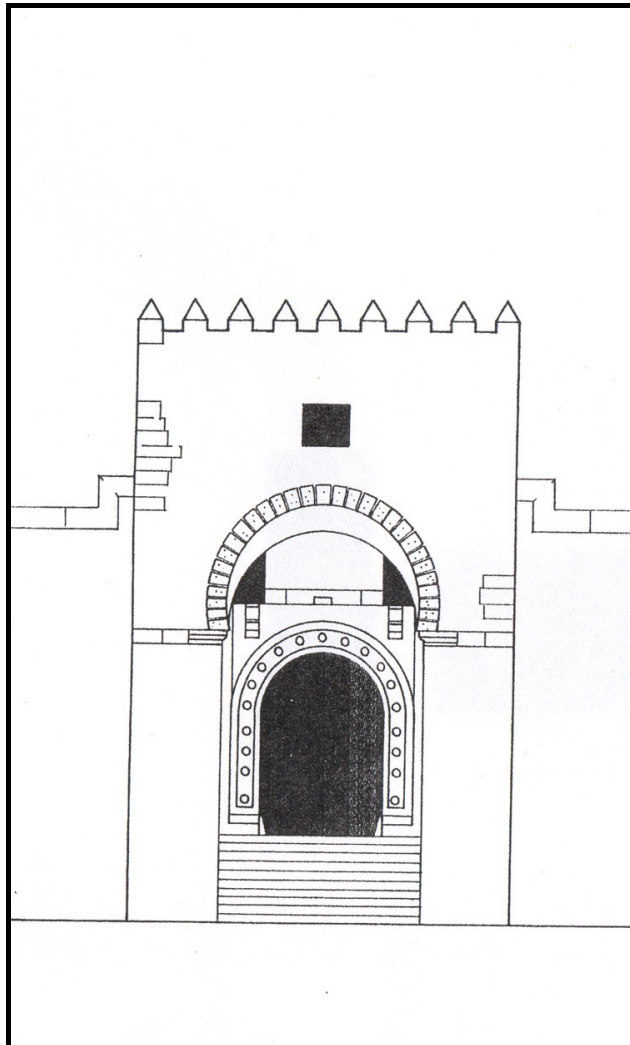


Fig. 87 : Le porche du fort
(H. Bouita, 1992)*

* Le croquis est sans échelle.

** L'enceinte :*

Elle est haute de 7m. Le tracé actuel, comme nous l'avons signalé plus haut, est le fruit de plusieurs remaniements. A l'origine le fort affecte « une forme d'étoile à cinq branches »¹. Dans son étude, Hédi Bouita a souligné l'aspect médiéval que présentent les faces est, sud et ouest. Tandis que la face Nord, qui tourne le dos à la ville et surveille la rade, aurait subi des remaniements successifs durant les siècles de l'époque moderne. Selon lui : « les trois premiers fronts présentent un aspect médiéval frappant. L'unité de leurs dispositions constructives anciennes et la régularité de l'appareillage de leurs pierres de taille portent à croire que ces façades sont probablement restées inchangées. Ces dispositions s'opposent à celles du Nord du fort caractérisées par sa volumétrie irrégulière, et une construction réalisée visiblement après-coup qui se lit aussi bien sur les murs périphériques que sur la terrasse en partie effondrée ; dispositions où peu de choses rappellent le Moyen-Âge »². L'épaisseur des courtines du Nord atteint 23m, alors que l'épaisseur des saillants du Sud et d'Ouest ne dépasse pas 4m.

** La cour centrale et les pièces latérales :*

Après avoir traversé le vestibule de l'unique porte d'entrée, on accède à une cour qui épouse quasiment la forme actuelle du fort. Elle est bordée sur toutes les façades de pièces qui étaient des casemates servant d'abri et des espaces d'entrepôt. Il s'agit essentiellement de trois grandes pièces et d'une quatrième de dimensions réduites.

Celle du Sud-Est, à droite de l'entrée, a la forme d'un quadrilatère irrégulier et d'orientation Nord/Sud. On accède à cette pièce à travers une petite porte (0,90m x 1,75m). A l'intérieur, trois arcs en plein cintre appareillés en pierre de taille divisent cette pièce en quatre parties.

La pièce d'en face est munie de trois accès. Elle est de forme rectangulaire un peu brisée du côté Sud-Ouest. Les accès sont sous forme d'arcs construits en pierres taillées.

¹ Lanfreducci et Bosio, 1587, p. 518.

² H. Bouita, 1989, p. 68-69 ; H. Bouita, 1992, 142-143.

La cellule qui se dresse au fond de la cour se compose de deux petites pièces. On accède en effet au début à la première qui dessine un polygone de cinq côtés. Au fond du mur est, on remarque une ouverture qui donne accès à une deuxième petite pièce de forme rectangulaire. Ce qui attire l'attention dans cette cellule c'est la forme de l'accès principal. Il est en effet comparable à une meurtrière destinée au tir de canons. Elle est étroite du côté de la cour et s'élargit vers l'extérieur. La transformation de cette meurtrière en une porte aurait été faitelors d'un remaniement de cette façade du fort.

La plus petite des cellules se trouve à droite de l'entrée. Elle est de forme trapézoïdale. Elle est dépourvue de toute ouverture sur l'extérieur du fort, ce qui amène à penser à une éventuelle cellule de magasinage où on stockait les armes et les provisions alimentaires des troupes qui défendaient le fort.

Commentaire :

Ḥiṣn al-Isbān : l'histoire d'un qaṣr médiéval transformé en un fort monumental

C'est l'un des monuments les plus remarquables de la ville de Bizerte, le plus grand et le plus monumental. La plupart des voyageurs, à partir de la deuxième moitié du XVI^e siècle, et les explorateurs de la deuxième moitié du XIX^e siècle, lui ont consacré des descriptions intéressantes.

C'est un ouvrage d'importance capitale puisqu'il fut bâti pendant une période charnière : la période des conflits hispano-ottomans. Il est de ce fait un témoignage architectural sur le passage de la période hafside à l'époque ottomane.

Commençons tout d'abord avec le nom ou plutôt les noms donnés à ce fortin. L'appellation la plus courante est *ḥiṣn al-Isbān* (le fort des Espagnols). En 1535, les troupes espagnoles débarquèrent sur le littoral de la ville de Bizerte, et par ordre de l'empereur Charles Quint elles démantelèrent toutes les fortifications de la ville¹. Comme il est doté d'une position stratégique remarquable, les Espagnols auraient cependant gardé ce fortin, d'origine médiévale, et logé leur garnison dans ce *qaṣr*, que S. M. Zbiss fait remonter au 3^e / IX^e siècle². De toute façon, cette appellation témoigne de la période de l'occupation espagnole de la ville qui s'étend entre 1535 et 1571.

¹ L. Marmol, *l'Afrique*, II, p. 444.

² S. M. Zbiss, *A travers les monuments islamiques de la Tunisie* (en arabe), 1963, p. 55.

Quant à son attribution aux Andalous, nous pensons que ce nom fut donné au fort puisque au pied de la colline où s'élève le monument, se trouve le quartier dit "*ḥay al-Andalus*" édifié par les réfugiés andalous après la chute de Grenade en 1492.

Burğ al-ğabbāna (ou *burğ Sīdī Bū Ḥdīd*) est un nom donné au fort à cause de son voisinage du cimetière renfermant la *qubba* de Sīdī Bū Ḥdīd¹.

Concernant l'histoire de l'édification du monument, nous disposons d'un témoignage textuel très important. En 1587, les deux maltais Bosio et Lanfreducci décrivaient le monument et attribuaient sa construction au Pacha d'Alger ^ʿIlğ ^ʿAlī. Ils signalent qu'en 1571 le Pacha ordonna à son Caïd Farḥāt d'édifier un fort semblable à celui d'Alger². Que ce Caïd ait profité d'un ancien monument qui surplombait la ville, sa rade et ses environs est probable. Il est vrai que le texte ne précise pas s'il s'agit d'une nouvelle construction ou du remaniement d'un ancien ouvrage. Il est vrai aussi que les données architecturales apparentes ne montrent pas d'éléments qui permettent de comparer l'ouvrage à des monuments antérieurs, mais du fait de sa position topographique et des données fournies par les premiers explorateurs nous pouvons supposer que le monument est antérieur du XVI^e siècle.

L'emploi du site comme lieu de vigie pour surveiller et la rade et l'arrière pays depuis un temps reculé ne semble pas étonnant. Le site offre, en effet, une vue panoramique permettant une grande visibilité de toute l'étendue allant du Cap Blanc jusqu'au Cap Zbīb. Victor Guérin a relevé sur les murs du fort espagnol des matériaux de réemploi. Il a trouvé un bloc en marbre encastré dans la construction renfermant une inscription latine³. Il est donc fort probable que le lieu a été occupé dès l'Antiquité et que l'on a continué à s'en servir durant le Moyen Age.

Il semble que le fort actuel était bâti sur l'emplacement d'un *qaṣr* des *qilāʿ Ṣaṭfūra* dont la littérature médiévale parle beaucoup. N. Djelloul avance, dans le même sens : « c'est probablement dans cette "forteresse" que les habitants de Bizerte avaient coutume de se réfugier aux XV^e et XVI^e siècles, chaque fois que leur ville était attaquée par une flotte ennemie »⁴. De cette façon l'édification de 1571 du Caïd Farḥāt ne serait

¹ Voir A.N.T., Série historique/ Cart. 32/ Dos. 382/ Doc. 84.

² Bosio et Lanfreducci, 1587, p. 517.

³ Il s'agit dans l'inscription d'un hommage des colons de la colonie *Julia Carpitana* (l'éventuelle Qurbus du Cap Bon) au génie de la colonie *Julia Hippo-Diarrhytus* (Bizerte). Cf., Guerin, 1862, II, p. 23.

⁴ Djelloul, I, 1995, p. 175.

qu'une reconstruction d'un ouvrage médiéval, voir même antique. Cette reconstruction aurait reçu le cachet architectural de l'époque.

Revenons à présent au rapport de Lanfreducci et Bosio. Ils précisent que la demande du Pacha d'Alger était très claire : édifier un fort semblable à celui d'Alger en forme d'étoile¹. Or la description que j'ai fait ci-dessus² a relevé l'irrégularité de la forme extérieure du fort. La forme polygonale de treize côtés est, en effet, le résultat de plusieurs phases de remaniement.

Cet ouvrage a fait l'objet de trois essais de restitution. L'un par N. Djelloul et les deux autres par l'architecte H. Bouita. Le premier essai de ce dernier recoupe celui de N. Djelloul. Les deux chercheurs ont remarqué les restaurations qu'ont subies les faces nord-ouest et nord-est. Les deux tenailles furent, en effet, prolongées pour deux raisons. D'une part, pour renforcer ces deux façades tournées vers la mer et d'autre part, pour constituer une large terrasse capable de recevoir une importante batterie³. De plus, H. Bouita a démontré les aspects médiévaux originaux des deux autres tenailles où se dresse le porche d'entrée. Il écrit, à propos des deux faces nord-est et nord-ouest, : « l'émergence, au niveau de la terrasse du fort, de deux anciens murs d'une part, et la découverte d'une meurtrière noyée dans la maçonnerie au niveau du rez-de-chaussée d'autre part, ainsi que l'existence d'un angle flanqué nettement reconnaissable du bastion Nord, m'avaient permis de présenter le premier essai de restitution »⁴. Ces deux essais ont fini par relever un plan étoilé de quatre angles saillants.

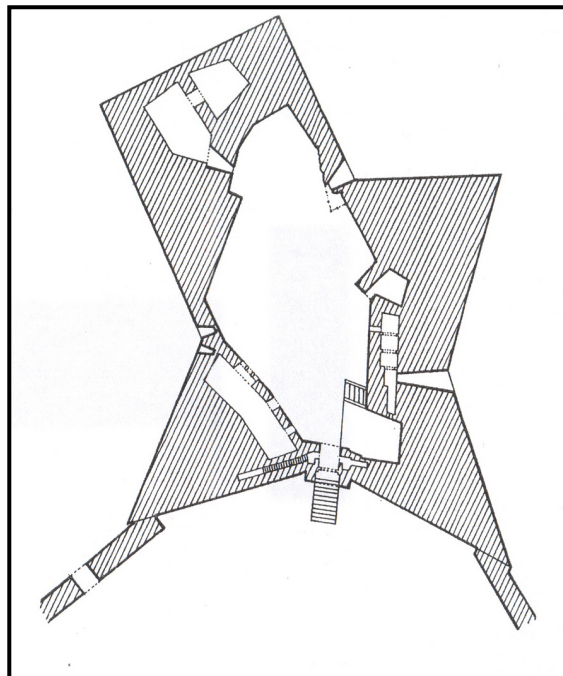


Fig. 88 : Le 1^{er} essai de restitution de H. Bouita
La forme étoilée à quatre branches

¹ Bosio et Lanfreducci, 1587, p. 517.

² Il faut rappeler que cette description a beaucoup profité des deux travaux de H. Bouita et N. Djelloul. Voir ci-dessus les références.

³ Djelloul, I, 1995, p. 174.

⁴ Bouita, 1992, p.

Mais le deuxième essai de restitution fait aussi par H. Bouita, basé sur une lecture croisée des informations textuelles et des données du terrain, a pu trouver la forme étoilée à cinq branches, plus conforme au témoignage de Bosio et Lanfreducci et aux dessins des documents iconographiques de l'époque¹.

C'est grâce à l'identification d'une deuxième meurtrière, servant aujourd'hui comme porte aux deux pièces communicantes aménagées sur le mur du fond de la cour centrale, que l'architecte a pu trouver la forme étoilée à cinq branches que le texte de Bosio et Lanfreducci (1587) évoque. « Les arasements des murs de l'angle, poursuit Bouita, qui abritaient cette meurtrière sont encore visibles sur la terrasse du fort. Leur émergence est reconnaissable »². De cette manière les meurtrières auraient joué dans l'état initial du fort un double rôle. Défensivement, elles étaient des ouvertures servant au tir des canons, et architecturalement elles servaient de jonction entre les angles rentrants.

Cette forme étoilée est une caractéristique architecturale des fortifications du début de l'époque moderne. Le *qaṣṭīl* de Tripoli (en Libye), édifié au début de la deuxième moitié du XVI^e siècle ; ḥiṣn al-Isbān à Djerba remanié vers la même époque et le fort d'Alger bâti sur l'ordre du même ²Ilğ ²Alī en 1568, affectent la forme polygonale étoilée.

Il ressort de tout ce qui précède que les masses ajoutées sur les fronts nord-ouest et nord-est sont des remaniements postérieurs à 1571. En 1750, à l'époque de ²Alī Pacha, des restaurations furent faites après les conflits de 1740-43. Ce pacha, qui venait souvent en villégiature à Bizerte, décida le renforcement des fortifications de la ville, y compris celui des façades Nord du fort espagnol³. Les deux enceintes qui partent aujourd'hui des deux branches saillantes qui flanquent le porche d'entrée remontent à l'époque de ce souverain. Lanfreducci et Bosio sont très clairs dans ce sens. Ils écrivent : « il est –le fort de Bizerte-grand comme Saint-Elme de Malte et est détaché des murailles de Bizerte à une portée d'arquebuse »⁴.

¹ Le texte du deuxième essai a été publié deux fois. Une première fois dans la revue IBLA en 19.. , et une deuxième fois comme un texte annexe dans la publication de sa thèse en 1992. Pour les références complètes, cf. dans la bibliographie, Bouita (1990) et Bouita (1992).

²

³ C^t. Hannezo,

⁴ Bosio et Lanfreducci, 1587, p. 518.

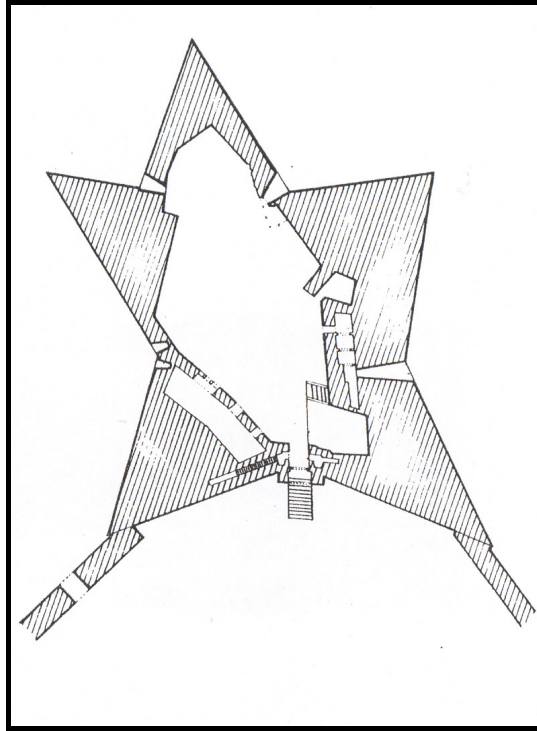


Fig. 89 : Le 2^e essai de restitution de H. Bouita
La forme étoilée à cinq branches

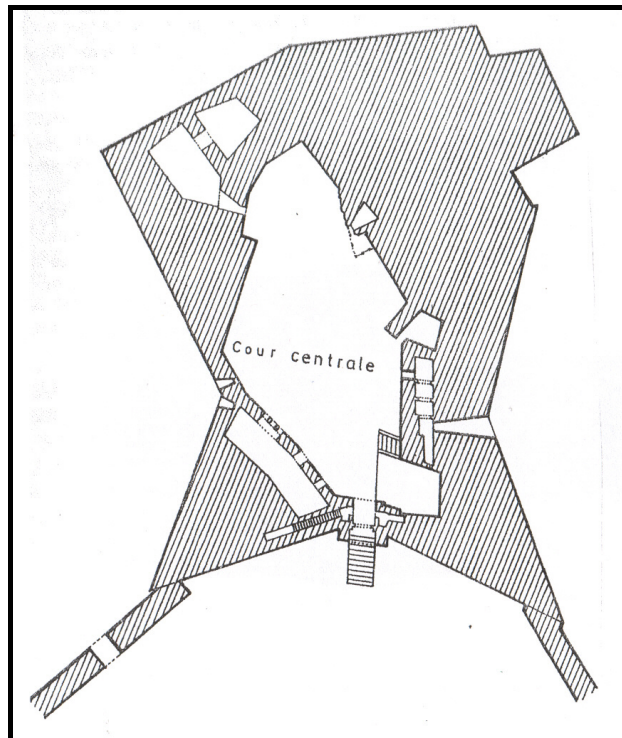


Fig. 90 : Le fort – le plan actuel

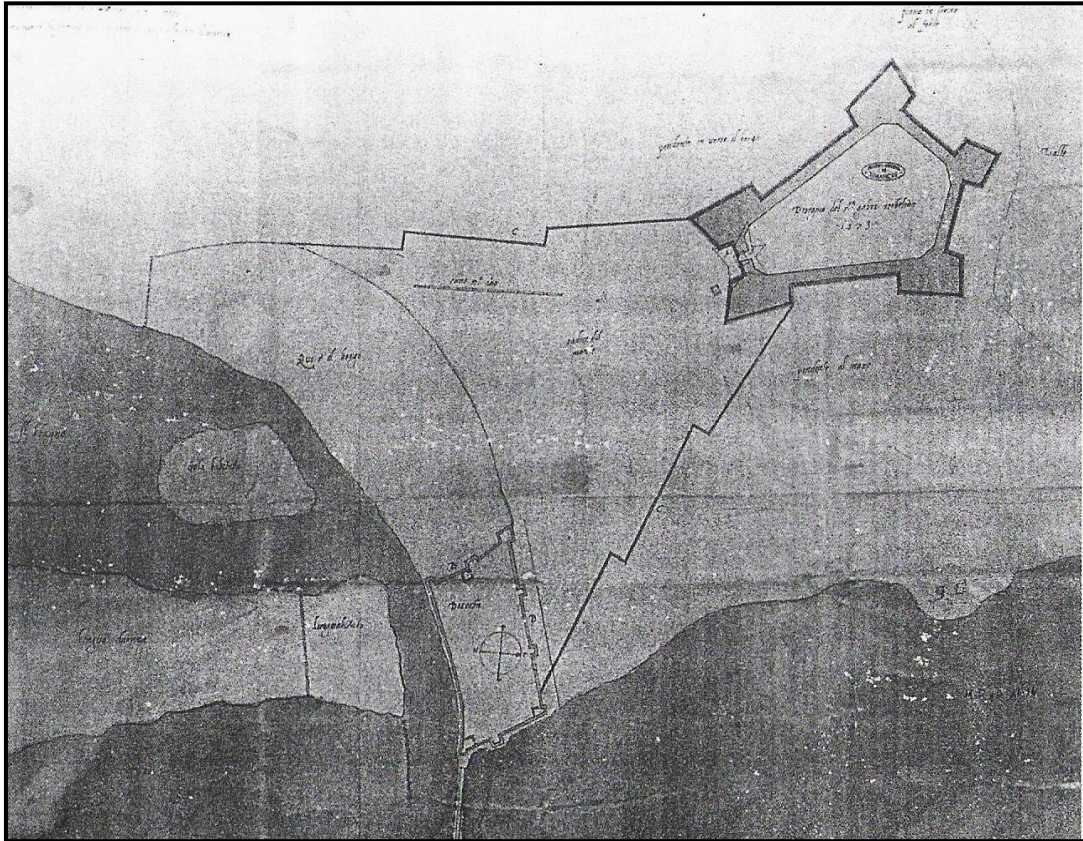


Fig. 91 : Plan de Bizerte et du fort andalou par l'ingénieur espagnol Gabriel Serbelloni (1573)
 (source : J. B. Vilar, *Cartographia hispanica sobre Tunez*, Madrid, 1990, p. 359)



Fig. 92 : Le fort andalou – vue aérienne
 Les flèches (➔) indiquent le tracé des anciens parapets

VI- Les installations maritimes :

Le vieux port

المرسى القديم

I- Situation :

A l'origine, le vieux port de Bizerte est un canal naturel constitué par une ancienne vallée qui reliait le lac de Bizerte à la Méditerranée. De ce fait il divisait la ville en trois parties. Il correspond, ainsi, au centre de la ville qui sépare et relie à la fois les différents quartiers : la Qṣība, l'îlot d'al-Rba^c et la casbah et ses faubourgs (les quartiers de la grande mosquée et des Andalous).

II- Le port d'après la documentation cartographique et iconographique :

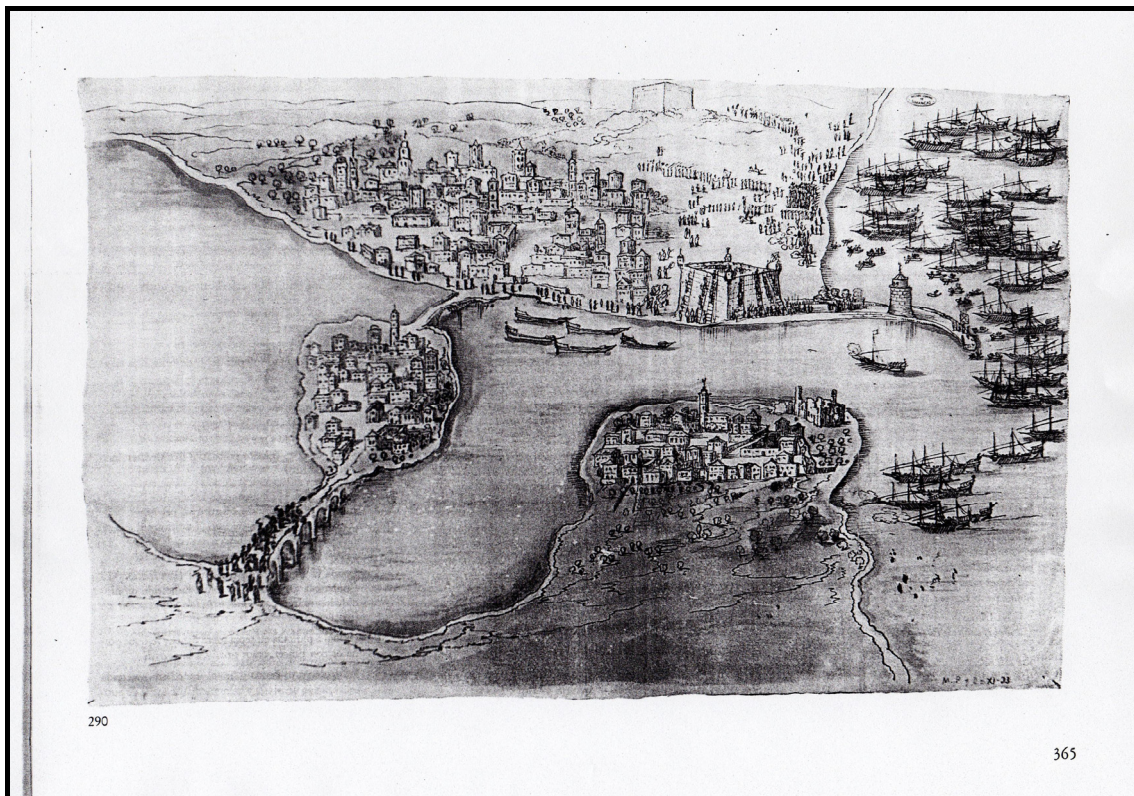


Fig. 93 : « Planta de Viserta » – D'après : J. B. Vilar, *Mapas, planos ...*, 1991, p. 355.



Fig. 94 : Le port de Bizerte et le Cap Zbib d'après : « Description dell' Africa » de P. Forlani
 (D'après : J. B. Vilar, *Mapas, planos ...*, 1991, p. 355)



Fig. 95 : Le vieux port de Bizerte d'après une carte du XVII^e siècle



Fig. 96 : L'entrée du vieux port à la fin du XIX^e siècle - d'après L. Salvator (1897)

III- Description : le canal et les installations hydrauliques

1- Le canal :

Tel qu'il se présente aujourd'hui, le vieux port de Bizerte est un canal coudé et fermé au Sud-Est. Son embouchure n'est large que de 20 m. Il est long, à l'Est, de 280 m et large de 70 m¹. Son entrée est défendue par la Casbah, au Nord, et par la Qṣība, du côté opposé. Une chaîne fermait, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, ce goulet. Elle était tendue entre *Bāb al-Rṣāṣ*, qui s'appuie sur l'angle sud-est de la casbah, et la tour circulaire de la petite citadelle. Le bassin s'élargit tout en avançant vers le Sud. Au fond du canal, la darse est délimitée par le quartier *al-Rbaḥ*, formant auparavant une île reliée à la terre ferme par deux ponts. Du côté de la Casbah et du quartier de la grande mosquée, les quais sont équipés de deux fontaines pour assurer l'approvisionnement des galères en eau potable. La plus petite, le *sbīl al-marsā al-qadīm*, fut construite en 1051h/1641. L'autre, connue sous le nom de *sbīl al-ḡrayna*, est caractérisée par sa belle façade. Toutes les deux ont été construites, comme en témoignent leurs inscriptions, par Youssef Dey (1610-1631). En outre, elles s'ouvrent sur le quai du vieux port la grande mosquée et une grande place commerciale connue à l'époque coloniale sous le nom de "la place de France" et baptisée aujourd'hui "place du 18 janvier 1962".

¹ Ces mesures sont tirées de : N. Djelloul, 1995, I, p. 160.

2- Les deux fontaines du port :

****ayn al-ğrayna*** : Surplombant la grande place du port¹, la fontaine dite "*ayn al-ğrayna*" est sans doute la plus belle installation hydraulique publique de la ville. En plus de sa fonctionnalité, la fontaine a été conçue dès son érection pour décorer et harmoniser « une place publique qui était très active et sur laquelle débouchaient les quartiers commerciaux et les souks »².

Ce point d'eau se compose d'une façade et d'un réservoir. La façade est de forme rectangulaire (8 m x 6,7 m) et comprend deux parties distinctes : un cadre construit en pierres taillées et un rectangle en marbre contenant une inscription et un suçoir. Un rebord de tuiles rondes de couleur verte couronne cette façade et deux colonnes surmontées de chapiteaux de type hafside la flanquent sur les deux côtés. Chaque colonne se compose d'une base, d'un fût cylindrique et d'un chapiteau. Un arc en plein cintre outrepassé et légèrement en saillie, dont les claveaux sont en marbre blanc et noir, décore la partie en marbre. À 1,5 m au dessous de la clef de l'arc, une dalle en marbre blanc de forme rectangulaire (1,34 m x 0,83 m) comporte une inscription commémorative. Des photos anciennes et une carte postale du début du XX^e siècle montrent une fenêtre au dessus du texte. Cette baie est aujourd'hui bouchée par des carreaux de marbre du même type que l'ancien marbre.

Un bassin de captage d'eau, lui aussi démoli, formait la partie inférieure de ce *sbīl*. Le suçoir semble être percé au centre du cadre rectangulaire horizontal qui séparait l'arc du bassin³.

Nous devons cette installation, comme l'indique l'inscription, au mouradite Youssef Dey en 1041h/1631 et le maître maçon fut l'andalou Ibn Daysam, sans doute un des immigrés morisques qui s'installèrent dans la région après 1609.

¹ Cette place est baptisée "place de France" dès l'époque coloniale.

² *Bizerte, identité et mémoires*, ASMB, 2000, p. 68.

³ Sur cette fontaine voir : A. Gafsi, 1994, p. 317-322 ; R. Aoudi, 1996, p. 35-105.

*L'inscription :

C'est un poème bilingue : six lignes en langue turque et six autres en langue arabe. Entre les deux parties une phrase commémorative rédigée en arabe évoquant le bâtisseur et l'année de l'édification¹.

✓ Le texte osmanli :

- | | |
|---------------------------------|------------------------------|
| 1. أب روى عسكر نصرت أثر | يعنى يوسف الطائي اوامر دفوار |
| 2. بحر جوده و غيث لطنفدت بنيه | روضه حسناء أبي قلدي سنبروتر |
| 3. بيك أولور تاريخ قزر قده انكز | دورسال هجرت خير البشر |
| 4. حق أيجون بو عيني اجر اليلاتي | نوش أيده تار هرور نجروير |
| 5. تسبه لثلا ولد غنجه رطب اكام | بالغ أمالي أولابر تزك وير |
| 6. دولته وعمرن خدا أيده قزون | أثحق أولور بويلة خيرات واثر |

✓ Le texte arabe :

- | | |
|---------------------------------|---|
| 1. الله أهل سيدا في عصرنا | على يد المعلم علي ابن ديسم الاتدلووسي في أوائل ربيع الثاني عام واحد وأربعين بعد الألف |
| 2. فخر الزمان الداي يوسف من رأى | للصالحات و فك قيد المعسر |
| 3. أجرى المياه بكل ثغر راجيا | انفاقه الأموال أربح متجر |
| 4. هذا السبيل له فشاهد حسنه | يوم الجزاء ورود نهر الكوثر |
| 5. رد أيها الظامي سبيلا رايقا | منه بني زرت صفت للمبصر |
| 6. نعم السبيل فقد أتى تاريخه | كالسلسبيل مذاقه كاسكر |
| | انشا السبيل لناعزيز العسكر |

✓Traduction du texte osmanli :

1/ Cette œuvre magnifique est une source douce pour les soldats. Que Dieu prolonge la vie de Yūsuf Dāy, ordonnateur de la construction de cette fontaine !

2/ Il est généreux et mécène, il l'a construite, en faveur des assoiffés, à côté d'un jardin vert florissant.

3/ (cette fontaine) fut édifiée en 1041 de l'hégire du Prophète, le meilleur de tout le monde.

4/ Il l'a construite espérant la récompense de Dieu et cherchant les bonnes invocations des bénéficiaires.

5/ Cette œuvre ressemble à une plante agrandie dans un jardin mélodieux/agréable et devenue un arbre fructueux

¹ Nous remercions notre ami et collègue Fathi Jarray qui m'a aidé à la lecture et la traduction de cette inscription. Qu'il trouve ici notre vive gratitude.

6/ *Oh Mon Dieu, prolonge la vie de son fondateur ! Que son Etat aie des succès équivalents aux bienveillants/intérêts de cette œuvre !*

✓Traduction du texte arabe :

1/ *Par les soins du maître d'œuvre fils de Daysam al-Andalusī. Au début de rabīʿ II en 1041/ lundi 27 octobre-mercredi 5 novembre 1631*

2/ *Oh Dieu, appuyez le seigneur de notre époque [pour qu'il réalise] les bienfaits et*

3/ *L'honneur du temps Yūsuf dāy qui.....*

4/ *Il a fait couler l'eau dans tous les confins en espérant l'abreuvement de la rivière pérenne le Jour de la récompense.*

5/ *Cette fontaine est pour lui. Admirez sa beauté ! Avec elle Banzart s'éclaircit pour le clairvoyant/contemplateur*

6/ *Oh toi ! Qui a soif (assoiffé), abreuves une fontaine admirable. Son goût est doux comme le sucre.*

7/ *Une excellente fontaine, son chronogramme. l'armée nous a construit la fontaine »*



Fig. 97 : *Sbīl ʿayn al-ḡrayna*
État actuel



Fig. 98 : L'inscription de la fontaine

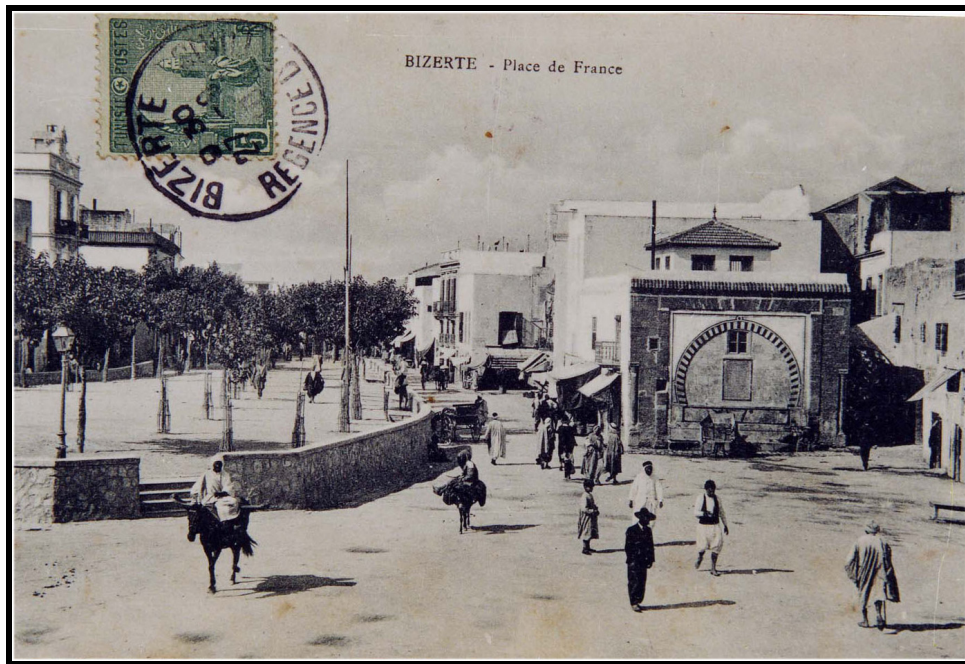


Fig. 99 : La fontaine au début du XX^e siècle d'après une carte postale

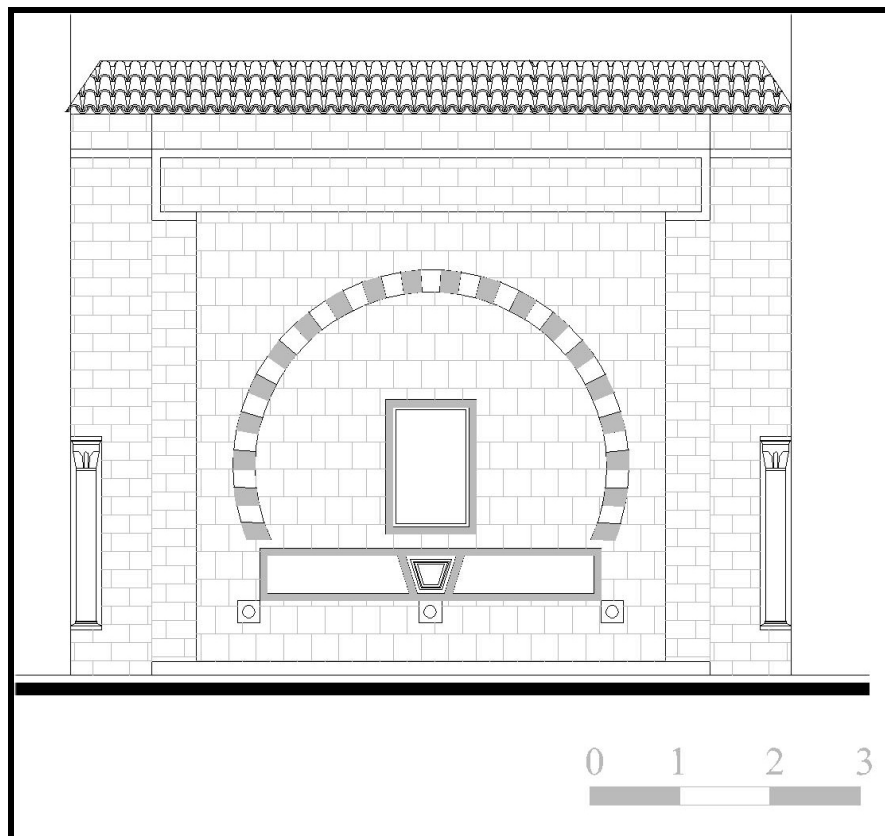


Fig. 100 : La façade de la fontaine – Relevé
(d'après : S. Ben Youssef, 2004)

**sbīl al-marsā al-qdīm* : Sur le quai "*khmeis Tarnen*" et au pied de l'angle sud-est de l'enceinte de la Casbah se trouve le *sbīl* du vieux port. La fontaine a la forme d'un pied-droit cubique (haut de 1,45 m et épais de 0,65 m) reposant sur une petite banquette s'élevant de 0,55 m par rapport au niveau du plancher du quai. Le pied-droit est coiffé d'un sommier et d'un chapeau de forme pyramidale.

Au niveau inférieur, un petit bassin servait à récupérer l'eau usée. Le front du pied-droit contient une inscription commémorative gravée sur une dalle en marbre blanc. Le texte est composé de cinq lignes, dont la dernière indique le fondateur de ce point et l'année de l'édification. Il s'agit de Youssef Dey en 1041h/1631 ; une mention qui rappelle celle de *ʿayn al-ğrayna* à une centaine de mètres vers le Sud.

✓ L'inscription :

- 1- لا اله الا الله
- 2- محمد رسول الله
- 3- نصر من الله وفتح قريب
- 4- وبشر المؤمنين يا محمد
- 5- صدقه المكرم يوسف داي في شهر رمضان سنة 1041 .



Fig. 101 : La fontaine

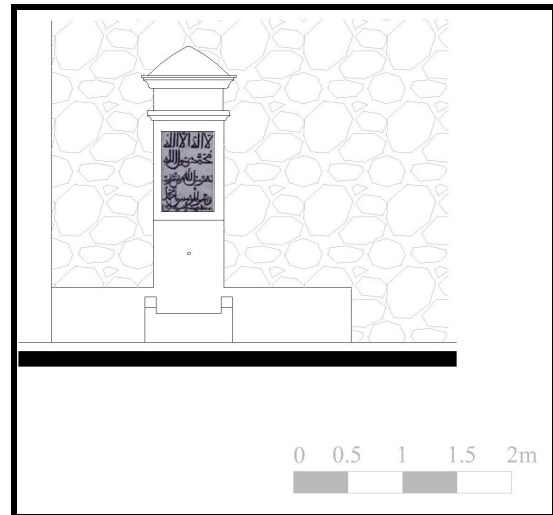


Fig. 102 : Relevé de la façade de la fontaine

Traduction :

1/ *Point de divinité, hormis Dieu.*

2/ *Muḥammad est l'Envoyé de Dieu.*

3/ *Secours d'Allāh et prochain succès*

4/ *Annonce la bonne nouvelle aux Croyants* (Cor. LXI, 13, trad. Blachère).*

5/ *Don du généreux Yūsuf dāy. En ramaḍān de l'année 1041/ lundi 22 mars- mardi 20 avril 1632*

De par sa position, sur le quai du vieux port, cette fontaine aurait été fondée pour faciliter l'approvisionnement des navires en eau potable. Comme la plupart des fontaines publiques de Bizerte, ce *sbīl* aurait été alimenté par d'anciennes canalisations en maçonnerie qui acheminaient l'eau des sources du *Dj. al-Nāzūr* à quelques kilomètres au nord-ouest de la ville. Nous devons ce point d'eau, comme le confirme l'inscription, à Youssef Dey en 1041h/1631. Contrairement à *°ayn al-ḡrayna*, l'on ne dispose pas du nom du maître-maçon qui a construit la fontaine, mais nous remarquons une ressemblance entre ce *sbīl* et le *sbīl °ayn al-tūta* à quelques centaines de mètres à l'est.

IV- Commentaire : De *marsā al-qubba* au vieux port : la longue histoire d'un port économique-militaire

Le port est indubitablement le centre de la ville de Bizerte. Autour du port s'articule, en effet, toute la vie de la ville, ce qui explique l'importance du dispositif défensif qui flanque ses deux quais. Les défenses du port « constituées jusqu'au IX^e/XV^e siècle par la casbah et la *qsiba*, furent renforcées ultérieurement par la construction de deux môles¹, au nord et au sud de l'entrée, ainsi que par un mur d'enceinte qui l'enveloppait de tous les côtés »². Au 5^e/XI^e siècle, al-Bakrī écrivait ce qui suit : « *marsā al-qubba* est dominé par *Banzart*, ville maritime traversée par un gros fleuve très poissonneux qui se jette dans la mer ... »³. Après le géographe andalou, le nom de *marsā al-qubba* disparaît, et

¹ Ces deux môles, précise N. Djelloul, ont continué à exister jusqu'à la fin du XIX^e siècle. N. Djelloul, 1995, I, p. 161.

² A. Saadaoui, « Bizerte », dans *Ifriqiya treize siècles ...*, p. 124.

³ Al-Bakrī, trad. De Slane (1913), p. 122 ; texte arabe, 1992, II, 721 et p. 758. Il est important de signaler que le géographe andalou cite la même donnée deux fois dans deux passages différents. Or, la traduction de De Slane confond dans le deuxième passage entre *marsā al-qubba*, le port de Bizerte, et le port *marsā al-Rūm*.

nous ne rencontrons plus que le nom de "port de Bizerte"¹. Dès l'époque d'al-Idrīsī, les textes mettent en lumière les qualités qu'offre le port de Bizerte pour l'accueil des grands navires et son importance économique en Ifriqiya. Il était, d'après toutes les descriptions du haut Moyen-Âge, un port de pêche très florissant et, par conséquent, Bizerte le marché de poissons par excellence de tout le pays.

Dans le *Livre de la Navigation* de l'amiral turc Piri Reis (deuxième moitié du XVI^e siècle) on apprend qu'a « Bizerte il y a une enclave de mer qui est comparable à un lac ... les galères et les vaisseaux à rames peuvent passer par le goulet de ce lac »². Cette mention concorde avec les données fournies par les rapports des marins européens de l'époque. A en croire les nombreuses notices provenant des consuls vénitiens à Naples, la flotte de Bizerte compte parmi les plus actives en Méditerranée. En 1597, on signale 13 galères et galiotes corsaires qui déchargent leurs prises à Bizerte avant de se diriger vers le Levant³.

Au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, le port de Bizerte continuait à susciter la convoitise des grandes puissances maritimes méditerranéenne. Vers la fin du XIX^e siècle, le vieux port perdit son rôle au profit du nouveau port plus à l'Est. Il n'est aujourd'hui qu'un diverticule fréquenté par des barques et par de petits voiliers⁴.



Fig. 103 : Le vieux port aujourd'hui

¹ Quoique cité au 7^e/XIII^e siècle dans le dictionnaire de Yaqūt, le nom *marsā al-qubba* cesse d'être donné au port de Bizerte. Le texte de Yaqūt n'est, en effet, qu'un plagiat du passage d'al-Bakrī.

² Piri Reis. Voir R. Mantran, *ROMM*, 1977, p. 224.

³ Voir à titre d'exemple, J. Carpentier et F. Lebrun (sous la dir. de), *Histoire de la Méditerranée*, éd. du Seuil, 2001, p. 212, 215 et 223.

⁴ Ch. Lallemand, *La Tunisie au XIX^e siècle*, p. 26-27.

VII- L'enceinte, les portes et les ponts :

Les remparts de Bizerte أسوار بنزرت

* Description :

De cette muraille qui enveloppait la ville jusqu'au début du XX^e siècle, ne subsistent aujourd'hui que deux tronçons et un seul bastion¹. Les premiers sont deux courtines qui partent des deux tours d'angle qui flanquent l'unique porte du fort espagnol, quant au bastion, c'est une tour octogonale sur le front nord-ouest de la ville.

L'examen des deux tronçons pourrait nous fournir des données sur le reste du rempart disparu. La première courtine qui s'étend aujourd'hui entre le bastion sud-ouest du fort espagnol et le bastion de *bāb al-kudiya* (la porte de la colline) mesure 265 m. Le deuxième tronçon, qui reliait il y a un siècle le fort à la porte des Andalous, ne mesure aujourd'hui que 200m.

Du point de vue matériaux et techniques de construction, les murs des deux courtines sont construits en pisé et renforcés à l'intérieur par quatre assises horizontales de petits moellons et de galets. Il y a un intervalle de 1 m entre chacune des assises, ce qui nous donne des courtines de 6 m de haut. Concernant l'épaisseur, le tronçon qui défend la ville du côté de la mer est épais de 3,15 m, tandis que celui qui contourne la ville du côté de la terre ferme est de 3,50 m d'épaisseur. Les parois sont revêtues de moellons avec un liant de chaux. Leur état actuel révèle que les vestiges ont connu des restaurations.

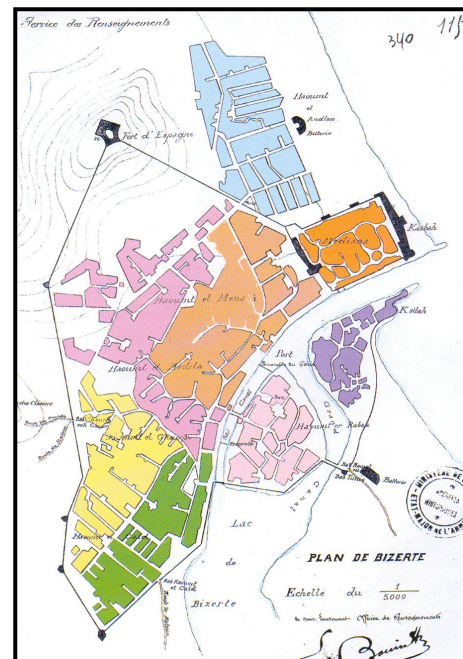


Fig. 104 : les remparts de Bizerte en 1879 selon Perrier

¹ D'après les anciens relevés, l'enceinte de la ville de Bizerte était flanquée par plusieurs bastions du milieu. Celui qui existe encore est au nord-ouest. Il est représenté dans l'étude de N. Djelloul par le bastion (a). Cf., H. Bouita, 1992, p. 27.

Le parapet est haut de 2 m et épais de 1 m. Il est percé de petites meurtrières en plein cintre destinées aux armes portatives et aux petites bouches à feu¹. Le nombre, relativement important de ces baies, « montre à quel point le souci de défendre la ville était grand »².

Le seul bastion qui ait subsisté jusqu'à nos jours est au Nord-Ouest, et précisément du côté du quartier andalou (*ḥandlis*³). Il est droit et entièrement entièrement plein en terre pilonnée jusqu'à la gorge. De forme rectangulaire, ses côtés mesurent respectivement 40 m et 30 m. Tel qu'il est aujourd'hui, sa hauteur ne dépasse pas celle des courtines et présente les mêmes caractéristiques de construction que celles-ci. D'après le plan de l'ingénieur Gabriele Serbelloni qui date de 1573⁴, la tour d'angle nord-est de la casbah correspondait à l'un des bastions de cette muraille qui défendait Bizerte du côté de la mer.



Fig. 105 : le tronçon de l'enceinte jouxtant le cimetière "al-*ayn*"

Comme on peut le constater à travers plusieurs plans de la deuxième moitié du XIX^e siècle⁵, l'ensemble de l'enceinte était percé de plusieurs tours qui flanquaient les angles principaux. Le principal de ces bastions fut celui de Sīdī al-Ḥdīd qui dominait la ville vers le Nord⁶. La muraille qui défendait le côté Ouest était flanquée de quatre bastions de forme polygonale, défendant les angles saillants du rempart. Trois de ces bastions, remarque l'architecte H. Bouita, ont été démolis au début du XX^e siècle pour la création de l'actuel boulevard Hassen Nouri⁷.

¹ N. Djelloul, 1995, I, p. 164.

² H. Bouita, 1992, p. 28.

³ ḥandlis, est le nom déformé de "*ḥay al-andalus*".

⁴ « Plano de Bizerta y del fuerte proyectado en ella por il ingeniero Gabriele Serbelloni (1573) », dans Villar (J.-B.), *Mapas, planos y fortificaciones hispanicos de Tunez (s. XVI-XIX)*, Madrid, 1990, p. 359.

⁵ Je renvoie notamment aux plans du lieutenant Bouchet-Rivière (1851), de Perrier (1879) et de Monchicourt (1881).

⁶ Perrier, 1879, *SHAT*, 2H 36, dossier n° 1.

⁷ H. Bouita, 1992, p. 31.

* *Chronologie* :

a- Les enceintes, de la conquête musulmane jusqu'à la fin de l'époque hafside :

Bien que petite, la ville de Bizerte est bien défendue. C'est ce que toutes les sources textuelles, les données archéologiques et les études confirment¹. En plus de la Qṣība, de la Casbah et des différents ouvrages de défense, l'agglomération était entourée jusqu'au début du XX^e siècle par des remparts. Les premiers renseignements sur les fortifications de cette localité ne nous parlent pas d'une muraille entourant son tissu urbain. Al-Ya^cqūbī signalait en effet au 3^e/IX^e siècle l'existence d'un ribat correspondant à un maillon d'une chaîne d'ouvrages qui jalonnaient les côtes de l'Ifriqiya de Bizerte jusqu'à Sfax.

Il faut attendre le 5^e/XI^e siècle pour rencontrer la première mention des remparts qui entouraient la ville. Le premier texte qui nous parle d'une enceinte est celui d'al-Bakrī qui reprend les données de Muḥammad b. Yūsuf al-Warrāq, comme il le précise dans son passage sur la ville de Bizerte. Or ce dernier, contemporain de l'époque ziride, se limite à nous signaler que la ville est dotée d'une muraille solide (*sūr^{um} ḥaṣīm*)² et ne nous fournit aucune information supplémentaire. En dépit de l'insuffisance de ces renseignements, une première constatation qui s'impose déjà : les informations du texte d'al-Bakrī sont valables aussi pour le 4^e/X^e siècle, l'époque d'al-Warrāq. Sur cette période nous disposons, dans le texte d'un autre géographe oriental, d'une donnée précise. Nous lisons dans la *ṣūrat al-arḍ* d'Ibn Ḥawqal que Bizerte, en tant de ville, et le pays de Ṣaṭfūra étaient, vers la deuxième moitié du 4^e/X^e siècle, dépeuplés et désertés³. Cette enceinte était-elle celle de l'ancienne *Hippo-Diarrhytus* ?

La réponse sur cette question ne peut pas être affirmative. Toutefois, la littérature de l'époque antique nous signale qu'Agathocle, en 307 avant J. C., fit entourer la ville de fortes murailles dans une opération générale d'aménagement du port et de ses environs immédiats.

D'après les données archéologiques, il serait très difficile d'attribuer les deux courtines qui subsistent jusqu'à nos jours à l'époque d'Abū Yūsuf ou à une période antérieure. Les techniques de construction renvoient en effet à une période postérieure. Selon N. Djelloul, le premier à avoir étudié l'évolution des techniques de la fortification de

¹ Pour les sources cf. à titre d'exemple, al-Ḥimyarī, *al-Rawḍ*, p. 104 (*wa Banzart madina^{um} saḡīra^c āmīra ḥaṣīma*). Pour les études je renvoie aux travaux de H. Bouita et N. Djelloul (voir bibliographie générale).

² A noter ici la différence qui existe entre deux éditions du texte d'al-Bakrī. Celle de 1928, parle d'une enceinte en pierre (*sūr^u ṣaḥr^{im}*), tandis que dans celle de 1992 on lit « *sūr^{um} ḥaṣīm* » (muraille solide)

³ Ibn Ḥawqal, *Ṣurat al-arḍ*, p. 76.

l'Ifriqiya, la partie existante remonterait selon toute vraisemblance à l'époque de Ali Pacha (milieu du XVIII^e siècle).

Pour les enceintes décrites dans les sources médiévales, il serait plus logique de penser aux murailles de la Qṣība ou à celles de la Casbah. Ces deux ouvrages remontent sans aucun doute à l'époque médiévale. Il est fort probable que l'enceinte dont parlent les sources est l'un de ces deux monuments, avec une probabilité plus grande pour celle de la Casbah.

L'absence d'informations directes et précises sur les remparts de Bizerte va continuer jusqu'à la fin de l'époque ḥaḥṣide. Les bribes de renseignements que nous trouvons dans les autres sources maintiennent, en effet, l'ambiguïté sur l'origine et le tracé des enceintes. L'auteur anonyme de l'*Istibṣār* (6^e/XII^e s.) signale que la ville « renferme des antiquités et est protégée par un ancien mur en pierre »¹ sans préciser ni sa date d'édification ni son tracé, alors que Yāqūt (7^e/XIII^e s.)² et al-Ḥimyarī (9^e/XV^e s.)³ n'ajoutent aucune donnée supplémentaire et plagient mot à mot le texte d'Abū Yūsuf al-Warrāq.

Le tracé de l'enceinte, tel qu'il se présentait dans la documentation française de la fin du XIX^e siècle⁴, affecte quasiment la forme d'un triangle dont le sommet se trouvait à la hauteur du fort espagnol et dont la base s'étendait entre la Casbah et *bāb Māḥir* connu aussi sous le nom de *bāb ḥūmat al-Qā'id*. Or le plan de Bizerte établi par Gabriele Serbelloni ne montre en 1573 que des remparts qui entouraient la partie septentrionale de la ville, c'est-à-dire celle qui se trouve au nord du vieux port et s'étend entre le fort espagnol et la Casbah. Vers la deuxième moitié du XVI^e siècle, le canal divisait Bizerte en trois parties : La Qṣība au Sud, la citadelle et le fort espagnol au Nord et enfin l'îlot au milieu du goulet qui reliait la mer au lac de la ville. Le tracé des enceintes de Serbelloni refléterait donc, si l'on ne doute pas de la fiabilité du plan de l'ingénieur espagnol, l'état des remparts à l'époque des conflits ottomano-espagnols. Au cours de ces rivalités, en 1535 d'après ce que nous rapportent les sources, Charles Quint avait ordonné le démantèlement des enceintes de la ville.

¹ Anonyme, *Kitāb al-Istibṣār*, texte traduit par E. Fagnan, éd. Par F. Sezgin, vol. 140, 1993, p. 26.

² Yāqūt, *Muḥṣan al-buldān*, p. 395.

³ Al-Ḥimyarī, *Al-rawḍ al-miṣṭār*, p. 104.

⁴ Je renvoie à titre d'exemple aux plans établis par le lieutenant M. C. Bouchet-Rivière en 1851 et par le Commandant Perrier en 1878.

Que seule la partie septentrionale de la ville ait été entourée par des remparts jusqu'à la fin de l'époque hafside, est possible. Cette partie de l'espace bizertin aurait connu l'essentiel de l'évolution du tissu urbain. Ici le terrain présente des données plus favorables qu'ailleurs à un essor. En plus des conditions topographiques (l'étendue du terrain, l'absence de zones marécageuses ...), la parcelle qui s'étend entre la *mdayna* et la *kudya* est la partie de Bizerte la moins exposée aux dangers maritimes. C'est sans doute pour toutes ces raisons que les Andalous avaient choisi cette partie pour y édifier leur quartier.

b- Les enceintes de Bizerte à partir du XVI^e siècle :

Avec les débuts des conflits ottomano-espagnols, les remparts de Bizerte, comme toutes les autres fortifications de la ville, ont connu des transformations aussi bien dans leur tracé que dans les techniques du bâti. Lors de la campagne espagnole de 1535, Charles Quint avait ordonné la destruction des enceintes médiévales de la ville pour empêcher toute révolte. Les documents iconographiques entre le début du XVII^e siècle et la première moitié du XVIII^e siècle présentent une ville dépourvue de remparts. Şgayer b. Yūsuf, chroniqueur tunisien de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, rapporte que les premiers deys mouradites « avaient laissé Bizerte sans enceintes, en sorte que si les chrétiens s'en étaient emparé, ils n'auraient pas pu se fortifier »¹. En 1727, M. Pignon, le consul français à Bizerte, précisait que la ville « ne possède guère d'enceinte »². Il est fort probable donc que les murailles décrites dans la relation de voyage de Peyssonnel (1724) seraient celles de la Casbah³. La ville ne sera entourée d'enceintes que vers la deuxième moitié du XVIII^e siècle, sous le règne du *husaynite* Ali Pacha. C'est à ce "bey rebelle" qu'on doit la construction et la restauration de plusieurs ouvrages de défense de la ville de Bizerte. Sur ces travaux, l'on dispose d'un passage important dans la chronique de Şgayer b. Yūsuf qui nous rapporte que ce bey « fit venir en 1750 les architectes et leur donna l'ordre de tracer autour de la ville un mur dont il fixa la longueur et la largeur. Il mit à leur disposition les ressources nécessaires, fit creuser les fondations, apprêter la chaux et commencer la construction. On mit trois ans pour achever les remparts, où se trouvaient de distance à

¹ Ibn Yūsuf, *Chronique tunisienne*, trad. de V. Serres et M. Lasram, Tunis, 1978, p. 229.

² Cf., C^t. Hannezo, 1904, p. 327 ; N. Djelloul, 1995, p. 165.

³ J. Peyssonnel, éd. de 1987, p. 240.

distance des bastions et on fit des ponts à l'endroit où le mur devait couper la mer. Quand tout fut terminé, la ville se trouva enserrée de tous les côtés »¹.



Fig. 106 : La courtine de l'enceinte reliant le fort espagnol à la Casbah d'après une Carte postale (1912)



Fig. 107 : La courtine de l'enceinte ceinturant le vieux port d'après une Carte postale (1915)

¹ Ibn Yūsuf, *Op. Cit.*, p. 229-230.

Cette mention est certainement la plus précise. Elle ne laisse aucun doute sur les initiatives de Ali Pacha dans l'édification du rempart de Bizerte. Même si les sources présentent l'œuvre dans le cadre d'une villégiature annuelle que le souverain faisait chaque année¹, cette édification était inscrite dans une politique de fortification de toute les côtes de la régence de Tunis.

Le mur d'enceinte, tel qu'il se présentait vers la deuxième moitié du XVIII^e siècle, est de forme polygonale et a environ trois kilomètres de développement. Au début du XX^e siècle, le Commandant français Hannezo le décrivait ainsi :

« Le vieux mur d'enceinte est plein, en mortier et en pisé mélangé de moellons, très résistant ; sa hauteur est de 4 mètres, son épaisseur est de 2^m 50 ; au-dessus du mur se trouve une banquette ou chemin de ronde abrité contre l'extérieur par un mur également en pisé de 2^m de haut et de 0^m 90 d'épaisseur ; cette banquette ne peut servir qu'à l'infanterie, sauf dans les bastions ; cette vieille enceinte est en grande partie démolie. Le rempart Nord, qui existe encore, est en ligne droite et flanqué par les forts d'Espagne et la Casbah, qui le terminent ; le rempart Ouest, en partie abattu, était très étendu et empruntait le tracé bastionné ; il avait quatre bastions avec guérites aux angles ; le rempart du côté du lac, de la nouvelle ville et de la mer, en terrain horizontal, actuellement en démolition sur plusieurs points, avait un tracé tenaillé avec un bastion près de la porte de Tunis »².

Outre l'enceinte qui enveloppait Bizerte de tous les côtés, la ville était entourée jusqu'à la première moitié du XX^e siècle par un rempart intérieur qui défendait le vieux port. Une carte postale de 1915, montre les restes d'un mur épais d'un mètre. Cette deuxième enceinte remonte selon toute vraisemblance à l'époque de Ali Pacha, le deuxième souverain *ħusaynite*. Un plan de Bizerte de XVIII^e siècle signale aussi cet ouvrage.

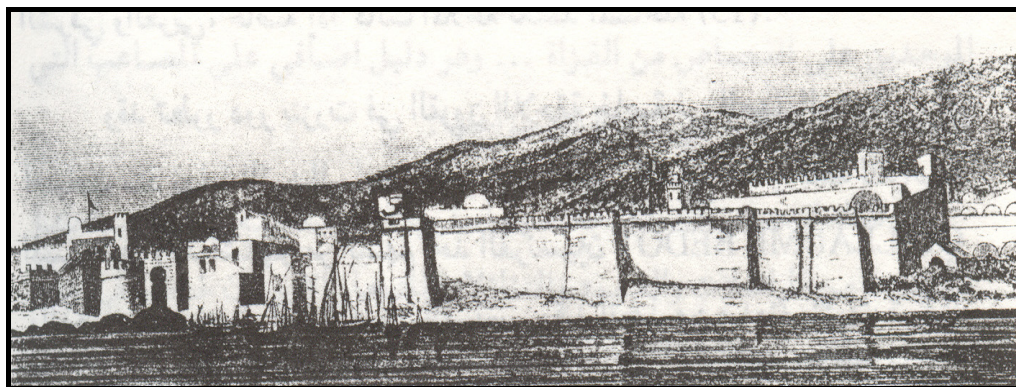


Fig. 108 : Les remparts de Bizerte d'après une aquarelle de 1845

¹ Ce bey allait, nous rapporte nos sources, chaque année passer quelques jours à Bizerte pour se distraire en compagnie d'un de ses fils. Cf., Ibn Yūsuf, *Op. Cit.*, p. 232 ; C^t. Hannezo, 1904, p. 456.

² C^t. Hannezo, 1904, p. 457-458.

Les portes et les ponts

Les enceintes de Bizerte étaient défendues par huit ouvrages de flanquement :

- Six tours de petites dimensions en plus de la Casbah et de la Qšiba.

- Cinq portes¹. Ces dernières occupaient les points stratégiques de la ville. Sur ces portes nous n'avons aucune description ni information. Nous nous disposons en effet que de quelques photos et de croquis qui remontent à la fin du XIX^e siècle.

**Bāb Tūnis* : Cette porte est percée sur la courtine est. Elle est appelée ainsi du fait de son ouverture sur la voie reliant Bizerte à Tunis. Les descriptions de la ville de la fin du XIX^e siècle citent pour cette porte un deuxième nom : *Bāb al-rimāl*, parce qu'elle avoisine une plage sablonneuse².

D'après le croquis du Commandant Hannezo et une carte postale du début du XX^e siècle, *bāb Tūnis* est percée dans un encadrement rectangulaire en pierre de taille. Un bandeau doubleau sépare l'encadrement de la porte et le mur de l'enceinte. L'arc est en fer à cheval et repose sur deux pieds-droits³.

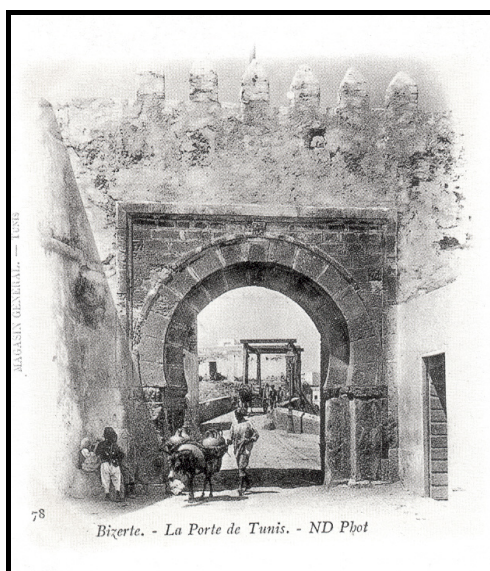


Fig. 109 : *Bāb Tūnis* d'après une illustration de 1894

¹ Hédi Bouita exclu dans son inventaire des portes de l'enceinte l'accès dit "bāb al-ršāš" qui flanque l'entrée du vieux port. Or cet accès se situe, comme le montre les différents documents, sur le traçage des courtines même si son emplacement donne l'impression qu'il fait partie de la casbah.

² V. Guérin, *Voyage ...*, t. 2, p. 20

³ H. Bouita, 1992, p. 114.

***Bāb Māṭir** : Aujourd'hui disparue, cette porte était percée sur la courtine Sud-Est. Elle est connue aussi sous le nom de "porte du lac" pour son ouverture sur le lac de Bizerte. D'après le croquis qui nous vient du Commandant Hannezo, c'est une porte qui a eu une entrée droite. Un encadrement rectangulaire renfermait un arc en fer à cheval reposant sur deux colonnes couronnées de chapiteaux.

***Bāb Bāḡa** : Connue sous ce nom parce qu'elle donnait sur une voie occidentale amenant vers Béja. Percée au milieu de la courtine Ouest, cette porte est connue sous le nom de *bāb ḥūmat al-Šurfā*, un quartier intra-muros. D'après le plan de Perrier de 1878, de cette porte partaient deux voies, l'une vers le Nord et l'autre vers le Sud-Ouest.

***Bāb ḥandlis** : C'est la porte donnant sur le quartier des Andalous. Ce dernier est, comme on l'a vu, le faubourg fondé par les réfugiés chassés de la Péninsule Ibérique, en dehors des enceintes entre la médina traditionnelle et le fort espagnol. Une carte postale de 1910 montre un accès simple et droit, sous forme d'un arc légèrement outrepassé reposant sur deux pieds-droits construits en pierres de taille. Sur le plan de Perrier une batterie rasante dirigée vers la mer renforce la défense de cette porte.

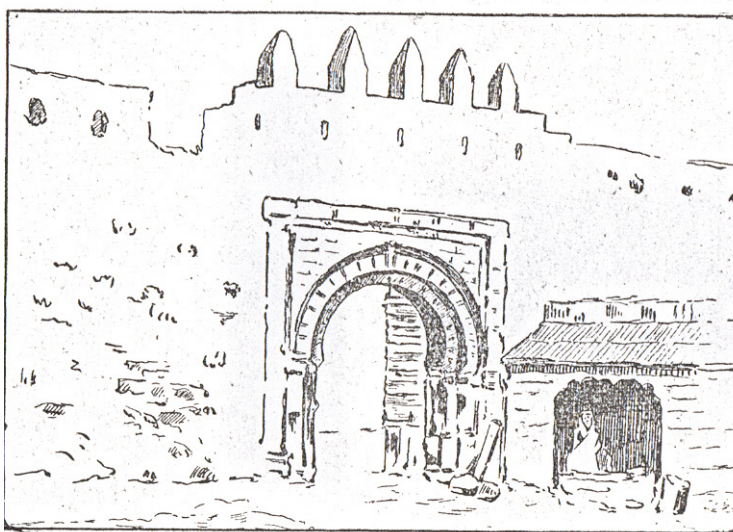
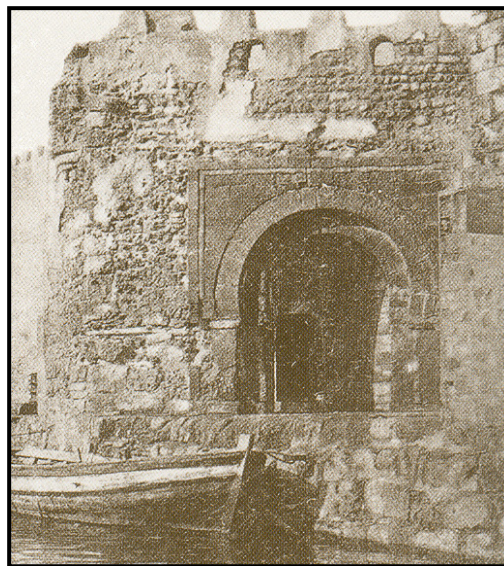


Fig. 110 : *Bāb ḥandlis* d'après Hannezo (1904)

***Bāb al-Rṣāṣ** : faisant partie de l'angle nord-est de la casbah, cette porte constitue l'un des beaux ouvrages de flanquement de l'enceinte de la ville. Elle défendait l'entrée du chenal par la rive Nord, puisqu'elle formait avec la tour circulaire de la Qṣība une porte maritime de l'accès du vieux port.

Tel qu'il se présente aujourd'hui, l'ouvrage est dépourvu de parapet. Les anciennes illustrations montrent, toutefois, un mur terminé par un parapet crénelé.

Le front nord de *bāb al-Rṣāṣ* : La porte proprement dite est percée dans un encadrement rectangulaire construit en pierres de *ḥarṣ* taillées. L'arc est en plein-cintre légèrement outrepassé reposant sur un sommier en pierre dure de couleur blanche, épais de 0,30 m. Les deux retombées de l'arc reposent sur deux piédroits. D'après anciennes cartes postales et les photos du début du XX^e siècle, la porte était fermée deux battants en fer.



un
les
par

Fig. 111 : Le front nord de *bāb al-Rṣāṣ*
d'après une carte postale de 1908

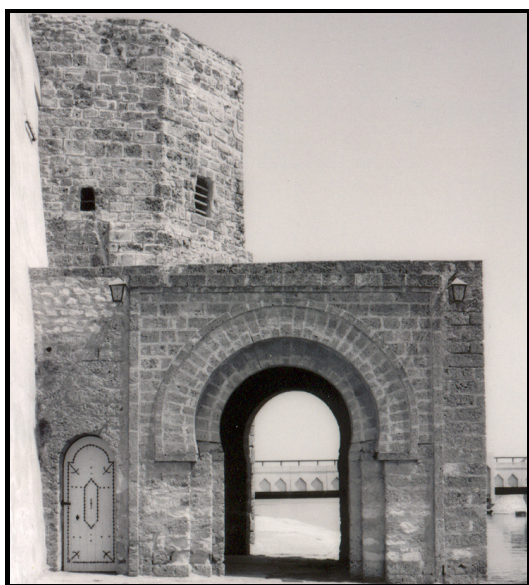


Fig. 112 : Le front sud de *bāb al-Rṣāṣ*
aujourd'hui

Le front sud de *bāb al-Rṣāṣ* : Contrairement au précédent on ne dispose pas de documents iconographiques. Du côté du quai, il s'agit aujourd'hui de deux arcs. Le plus grand, légèrement en saillie, présente les mêmes caractéristiques que celui du front maritime. Le plus petit est percé d'un arc en plein-cintre outrepassé reposant sur deux pieds-droits en maçonnerie.

L'îlot *al-Rba^c*, située au milieu du goulet reliant le lac à la mer, communiquait avec les autres quartiers de la ville à travers des ponts. Les documents iconographiques de la deuxième moitié du XIX^e siècle nous conservent quelques illustrations de ces passerelles.

L'absence de descriptions dans les sources médiévales a amené plusieurs chercheurs à attribuer l'édification de ces ponts aux Ottomans¹. Or la carence des données textuelles ne signifie pas l'inexistence de ces ouvrages. L'examen attentif du plan espagnol de Bizerte de 1535 montre bien l'antériorité des ponts par rapport aux travaux exécutés par les Turcs. On en dénombre au moins deux passerelles : la première reliait l'îlot à la Casbah et la deuxième au Qṣība.

* **Pont de *bāb Tūnis*** : Ce pont doit son nom, sans aucun doute, à la porte méridionale de l'enceinte de la ville. Il assurait la communication du Rba^c avec le quartier de la Qṣība. La comparaison entre le plan espagnol de 1535 et les aquarelles et les descriptions de la fin du XIX^e siècle

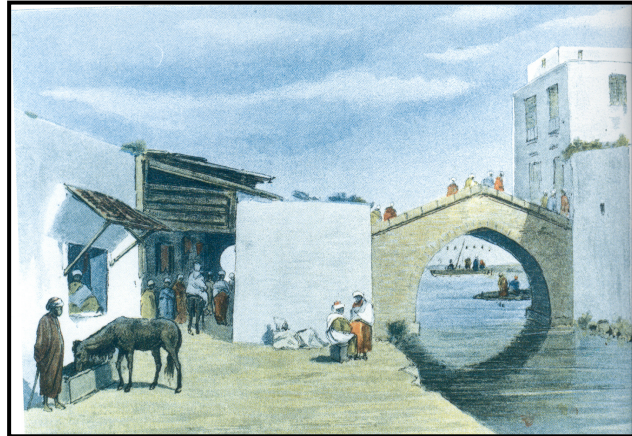


Fig. 113 : Le pont de *bāb Tūnis* à la fin du XIX^e

présente plusieurs analogies. C'est un pont qui était composé de plusieurs arches² « dont les ouvertures, un peu inégales, ne devaient pas dépasser 5 m pour la maîtresse arche. Les arches étaient en arc de cercle plein cintre, et séparées par des piles massives d'une épaisseur égale à peu près à la moitié des vides des arcs. Ces piles avaient des avants et arrières-becs angulaires de 2,50 m de saillie. Sur la partie centrale du pont, face au vieux port, et sur la longueur de la maîtresse-arche, il a été aménagé un petit refuge. Il s'agit d'un petit élargissement de 1 m environ qui permettait aux piétons de se mettre à l'abri de la circulation. La partie en saillie reposait sur des corbeaux en arc de cercle. Les deux têtes du pont étaient constituées par des bastions »³.

Après l'occupation française, un pont mobile en bois remplaça les trois arches du milieu afin de permettre aux navires à grand tirant d'air d'accéder au lac. Une carte postale du début du XX^e siècle et un dessin dans la monographie du Commandant Hannezo montrent le changement qu'avait subi le pont⁴.

¹ Hédi Bouita, à titre d'exemple, considère que les ponts ont été construits par le mouradite Othman Dey entre 1593 et 1610. Cf. H. Bouita, 1992, p. 122.

² On dénombre 6 arches dans le plan de 1535 et 7 dans l'aquarelle de M. Bernard. Quant au V. Guérin ne cite que 5 arches.

³ H. Bouita, 1992, p. 124-125.

⁴ R. Lepotier, *Bizerte*, Paris, 1966, p. 113.

* **Pont de la Şqāla** : "al-Şqāla" est un mot dialectal qui désigne une jetée. C'est une construction de bois ou de pierre formant une chaussée qui s'avance dans l'eau. Parmi les variantes du mot on note aussi le sens d'échafaudage, c'est-à-dire la construction destinée à conduire une personne d'un endroit à un autre, ce qui était le rôle de ce pont qui reliait, avant le comblement du petit chenal, l'îlot d'al-Rba^c au quartier de la Casbah.

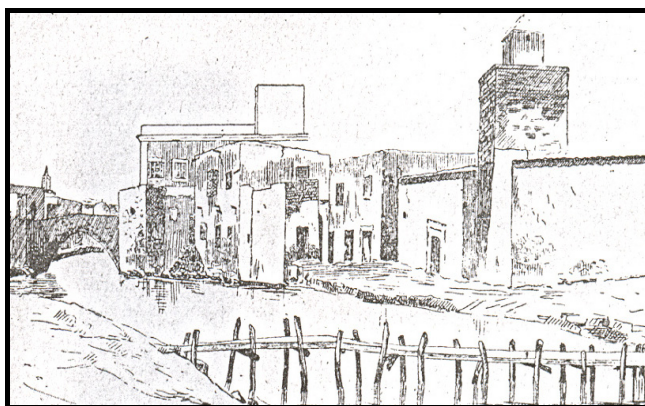


Fig. 114 : Le pont de *bāb al-şqāla* à la fin du XIX^e s.

En l'absence de renseignements textuels l'on ne peut pas savoir si le pont représenté dans le plan espagnol de 1535 est celui de la Şqāla ou de la passerelle en bois qui se trouve du côté du lac. D'après un rapport français daté du 24/08/1894, ce ponceau « est situé sur la rue prolongeant la route de Mateur ... »¹, une voie connue par ses activités commerciales.

Il ressort d'après un plan du pont dressé par la *Direction française des Travaux Publics* que « ce pont était construit en pierre, il était long de 8,00 m et large de 4,00 m, y compris l'épaisseur des deux parapets »². Comme il se présentait dans une aquarelle dans l'ouvrage de M. Bernard, le pont Şqāla n'avait qu'une seule arche dont l'arc était en plein cintre.

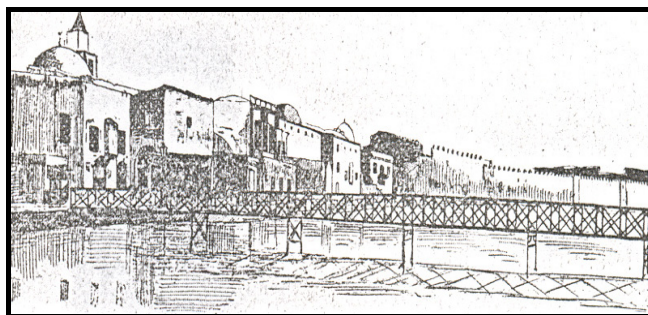


Fig. 115 : Le pont de *bāb al-şqāla* au début du XX^e s.

¹ Les archives de la Direction des Travaux Publics – Bizerte.

² H. Bouita, 1992, p. 133.

B- Les environs de Bizerte:

I- Les fortifications :

Fort Sīdī Sālīm – Fort Sīdī Yūsūf

برج سيدي سالم – برج سيدي يوسف

Situation :

Les ruines de ce fortin se situent à un kilomètre au nord-ouest de la ville. Elles culminent sur une butte rocheuse (20 m environ d'altitude) et s'éloignent de 50 m de la ligne de rivage. Le sommet de la colline est un plateau de 100 m² de superficie, sur lequel « on a bâti un fort octogonal qui empêche l'entrée des vaisseaux ennemis dans l'arc de mer qui baigne le rivage courbe de Bizerte ». Toutes ces données ont fait du lieu un site très dégagé, assurant une surveillance parfaite pour le port et toute la ville.

Description :

Sur une grande partie du site, il ne s'agit aujourd'hui que d'amas de pierres et de bases de colonnes éparpillées. Les quelques structures conservées ne sont repérées que sur l'angle sud-est, où subsistent jusqu'à aujourd'hui les élévations d'un mur saillant qui a la forme d'une tour d'angle. Sur la façade est, on repère des marches construites en briques pleines. L'existence de cet élément suggère que l'entrée principale du monument se faisait de ce côté. Deux petits escaliers latéraux flanquent les marches de la façade à droite et à gauche.

De par l'état actuel des ruines, il serait difficile d'identifier le plan original du monument. En revanche, sa restitution pourrait être faite à travers quelques documents cartographiques et iconographiques. Sur "le plan de la délimitation du domaine public maritime de 1889", le contour extérieur du fort dessine un polygone irrégulier de sept côtés¹. Le plan de la fin du XIX^e siècle serait-il celui de l'époque de sa construction ?

¹ Il s'agit là d'un document de première importance établi à l'échelle 1/5000 avec indication de l'emplacement des batteries rasantes et des courbes de niveau. Voir H. Bouita, 1992, p. 101-103.



Fig. 116 : Le mur saillant sur l'angle sud-est du fortin



Fig. 117 : Les vestiges d'un escalier



Fig. 118 : La qubba de Sidī Sālim au pied de la colline

Le monument dans la documentation cartographique, iconographique et les relations de voyage :

Malgré l'absence de données suffisantes sur le terrain, l'histoire de ce fortin pourrait être recueillie dans quelques sources de différents types. Toutes les études attribuent la fondation du monument au mouradite Youssef Dey (1610-1637), sauf H. Bouita qui considère, en se référant à une mention dans le *ḍayl bašā'ir ahl al-īmān* de Ḥ. Ḥūḡa (mort en 1732), que ce souverain a réoccupé et restauré une fortification déjà établie¹.

¹ Ḥ. Ḥūḡa, *Ḍayl ...*, p. 93. Voir aussi H. Bouita, 1992, p. 100. Ce chroniqueur est contemporain des mouradites, il semble donc que ces sources sont les plus fiables.

D'après Salvago (1625), le fort aurait eu la forme d'un octogone « très peu élevé et entièrement construit en terre pilonnée, avec revêtement de maçonnerie de moellons »¹. Cette description qui date de la première moitié du XVII^e siècle n'est pas très loin de l'état du monument dans le plan de la délimitation du domaine public maritime qui date de 1889. En 1727, le fortin de Sīdī Sālīm faisait partie des fortifications qui jouaient un rôle capital dans la défense de la ville de Bizerte². Dans la documentation du XIX^e siècle une redoute venait fortifier le monument du côté du sud³, mais il est fort probable, comme le disait N. Djelloul, qu'elle existait avant ce siècle.

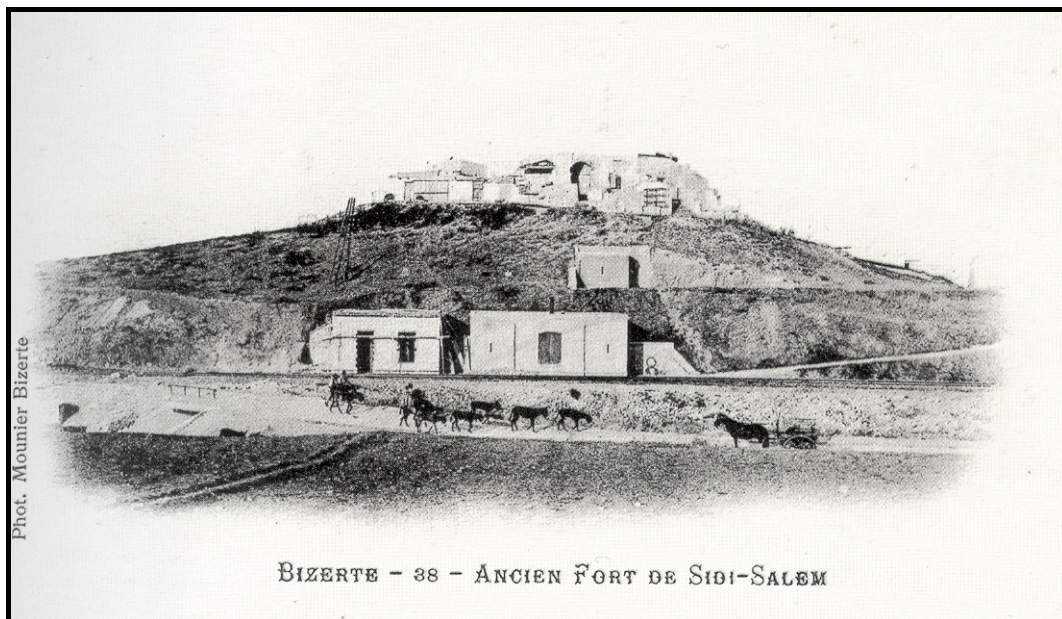


Fig. 119 : Fort Sīdī Sālīm d'après une carte postale du début du XX^e siècle



Fig. 120 : Plan de masse du fort de Sīdī Sālīm*

¹ N. Djelloul, 1995, I, p. 176. Cf., J. B. Salvago, trad. 1937, p. 493.

² En cette année le fort comptait quatorze bouches à feu de gros calibres.

³ Cf. Hannezo, 1904-05, p.

* C'est un extrait d'un plan dressé par la Direction des Travaux Publics de Bizerte ; cf. H. Bouita, 1992, p. 102.

Commentaire :

Sa position stratégique, fait du fort de "Sīdī Sālīm" l'une des fortifications importantes de la ville de Bizerte. C'est un ouvrage de défense avancé puisqu'il délimite l'espace urbain bizertin du côté du Nord et du côté de l'Est. Il ne fut démantelé que vers les années soixante du siècle dernier. Sīdī Sālīm est un ouvrage de défense et de vigie puisqu'il dominait aussi bien la rade que toute la ville. Il communiquait avec les autres ouvrages de défense à travers les signaux de feux, qui avertissaient du danger tout au long de la côte. De son site se dégage une vue panoramique allant du Cap Zbib jusqu'au Cap Blanc, où la côte prend une autre direction.

Le fort est appelé aussi Sīdī Yūsuf du fait des travaux effectués par Youssef Dey (1610-1637). Les auteurs de l'époque, lorsqu'ils parlent des édifications de ce souverain, ne précisent pas les monuments fondés pour la première fois et ceux qui ont connu des modifications et des restaurations. Al-Wazīr al-Sarrāġ, en attirant l'attention sur les œuvres de fortification de Youssef Dey, confirme la place qu'avait connue Bizerte dans sa politique¹.

Ali Pacha, lors d'une villégiature à Bizerte, à la suite des rivalités franco-tunisiennes de 1740-43, restaura plusieurs monuments ayant été endommagés par les bombardements.

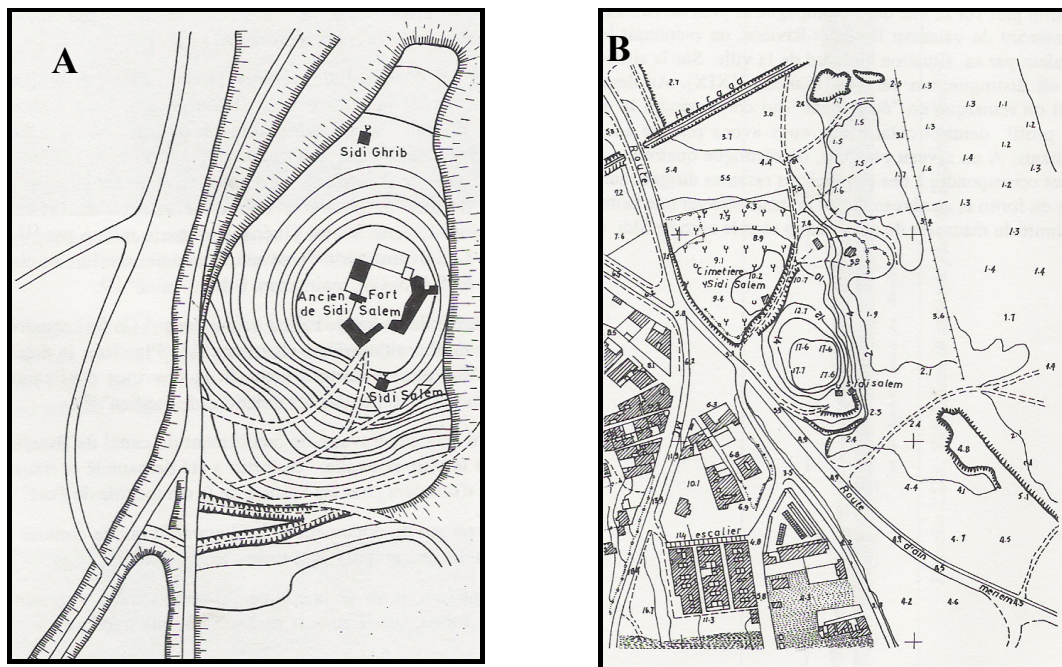


Fig. 121 : Deux relevés du site de Sīdī Sālīm faits par l'O.T.C.²

¹ Al-Sarrāġ, *al-ḥulal*, II, p. 354. « wa ʿammara ʿiddat ḥuṣūn. wa ʿzamuhā wa aġalluhā mā huwa ʿalā sāḥil Banī Zart wa naẓara fī taḥṣīn tuġūr al-islām wa aṣḥaḥa minhā al-kaṭīr »

² C'est l'Office Tunisienne de la Cartographie. Le relevé "A" date de 1952 et "B" de 1976.

Les sites fortifiés de la rade nord

Deux choses ont marqué Bizerte depuis l'Antiquité. D'une part, son emplacement entre la mer et le lac, d'autre part, la multiplication des ouvrages de défense aussi bien dans la ville que dans ses environs immédiats. Les textes médiévaux parlent, en effet, des *qilā'* et des *ribāṭāt*. De plus, la cartographie et l'iconographie de l'époque moderne illustrent, de leur côté, les édifices qui émaillaient le rivage de la ville. Les documents d'archives pour leur part distinguent aussi entre les fortifications de la ville et celles des environs¹. Une visite de la côte nord-ouest de la ville confirme cette idée. En effet, si les côtés sud et est sont défendus par le lac, celui de l'Ouest est marqué par une série de collines allant de *zahr al-kudiya*, où s'élève le fort andalou, jusqu'au Cap Blanc. Cette défense naturelle est renforcée par des édifices sur les sommets, qui ont été occupés par des monuments de surveillance formant une chaîne bien ordonnée surveillant cette étendue de la baie.

Bon nombre de ces sites perchés sont, aujourd'hui, sous l'autorité de services des ministères de l'intérieur et de la défense nationale, et on ne peut y accéder qu'avec des autorisations particulières. Ils n'ont rien perdu, jusqu'à nos jours, de leur importance stratégique.

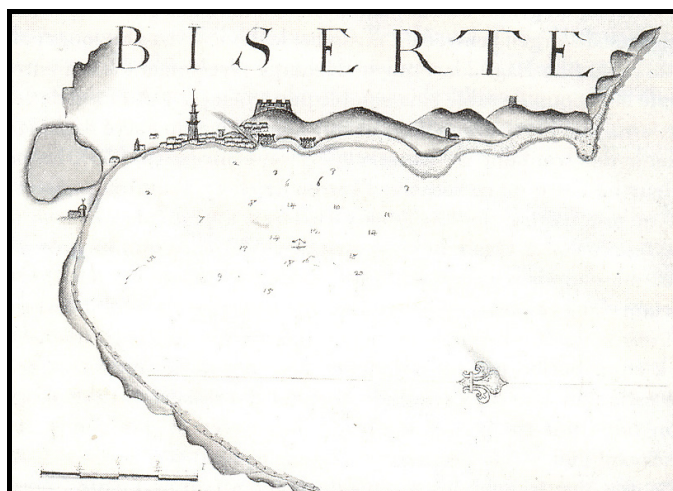


Fig. 122 : Les fortifications de la ville de Bizerte et de ses environs d'après une carte du XVIII^e siècle

¹ A.N.T., Série E/Cart. 294/Dos. 1/Doc. 17. A côté de la Casbah, le document désigne par "les fortifications arabes" les monuments de défense des environs.



Fig. 123 : Cap Blanc : un contexte favorable pour les monuments de guet

A gauche : vue du Cap prise du Sud-Est
 A droite : vue aérienne du mont
 (source : Google Earth 2007)



Fig. 124 : Le sémaphore de Bizerte sur le "mont *al-Nāzūr*" -
 vue prise du Sud-Est



Fig. 125 : Les vestiges d'un monument de garde au
 sommet du "mont *al-Dimna*"

MENZEL JEMIL ET MENZEL ABDERRAHMANE L'histoire de deux bourgs fortifiés transformés en villages

À l'est de la ville de Bizerte, la côte est basse, sablonneuse et bordée de dunes. Dans cette zone, connue aujourd'hui sous le nom d'*al-^cAzīb*, se trouvent les petites localités de Menzil Jemil et Menzel Abderrahmane. Elles se dressent au milieu du bras de terre compris entre la mer et le lac. Cette zone est caractérisée par l'abondance des sources d'eau, des olivettes et de quelques cultures maraîchères.

Au XVI^e siècle, l'un des deux villages est évoqué dans le rapport des deux Maltais Lanfreducci et Bosio : « à l'intérieur de l'étang, disent-ils, à six milles de Bizerte à l'Est, il y a un bon village de Maures »¹. Un siècle après, on observe, sur une gravure de 1699, deux groupements d'habitations s'articulant chacun autour d'une mosquée d'allure fortifiée. Cela correspond vraisemblablement aux noyaux anciens des deux *Menzel*, Jemil et Abderrahmane. Le Commandant Hannezo, dans sa monographie de Bizerte, avait déjà attiré l'attention sur l'aspect fortifié de ces mosquées².

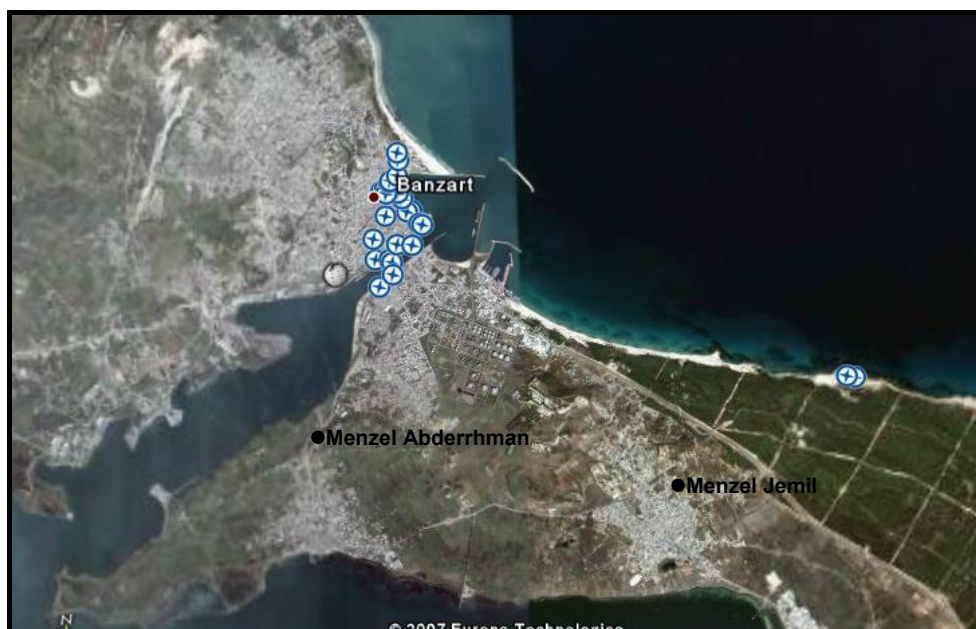


Fig. 126 : Vue aérienne de Bizerte et les deux *Menzel*
(source : *Google Earth* 2007)

¹ Bosio et Lanfreducci, trad., 1925, p. 518. Charles Monchicourt, qui a annoté la traduction de Pierre Grandchamp, considère que ce village correspond à Menzel Abderrahmane.

² C^t. Hannezo, 1905, p. 16-17.

1/ Menzel Jemil et sa mosquée "Bū-Sa^cnūn":

La petite localité de Menzel Jemil se trouve sur une colline dans une région fertile et bien arrosée¹. L'agglomération, bâtie sur les berges du lac, se situe sur la voie reliant Bizerte à Tunis en passant par al-^cĀliya.



Fig. 127 : Vue aérienne de Menzel Jemil – On voit en haut la voie amenant à Bizerte et en bas le lac (source : *Google Earth* 2007)

Concernant l'origine de cette localité, nous disposons de deux récits. La première est une légende recueillie par le Commandant Hannezo, tandis que la deuxième est contenue dans un document conservé dans les fonds des *Archives nationales tunisiennes*.

« Il y a environ 500 ans -rapporte le Commandant Hannezo vers le début du XX^e siècle- un nègre nommé Djemil vint s'établir avec sa famille sur les pentes alors couvertes de forêts qui viennent mourir au bord du lac de Bizerte ; peu à peu, quelques pauvres familles arabes vinrent se grouper autour du gourbi de Djemil ; il y a environ 300 ans, un autre étranger, originaire de Constantinople, nommé Ouali, vint aussi s'établir dans le pays ; enfin en 1680, une famille algérienne ... Gharbi, vint grossir le nombre des habitants, qui serait assez considérable »².

¹ V. Guérin, 1861, p. 19.

² C^t. Hannezo, 1905, p. 16-17.

Cette tradition, racontée encore aujourd'hui par les vieux habitants du bourg, se recoupe avec les informations fournies par un document d'archives datant du 22 décembre 1932. Il s'agit d'une lettre envoyée par Mohamed b. Khouja, le gouverneur de la région de Bizerte, au Premier ministre Hédi Lakhoua, dans laquelle il est question d'une plainte *nāzila* présentée par les habitants de Menzil Jemil contre un dénommé Fethi Chhimi qui a profané le cimetière de leur localité.

En présentant l'affaire à son premier ministre, le *ʿāmil* commence par rappeler que l'histoire du cimetière se confond avec celle de la localité. L'existence de Menzil Jemil remonte, selon des actes fonciers (*baʿd al-rusūm al-ʿatīqa*) qu'Ibn Khouja a pu consulter, au 8^e siècle, c'est-à-dire pendant l'époque hafside. Il précise même que ce *balad* portait au début de son histoire le nom de "*Manzil ʿġmīl al-fasīh*"¹. D'après cette lettre, on pourrait comprendre que les anciens documents existaient encore au début du XX^e siècle. Les notaires, en présentant leur avis à propos de l'affaire, utilisent un style hypothéticodéductif (*wa huwa amr^{un} yuḥīl ʿalā al-ẓann bi anna naš'atihā mutaqaddima ʿalā dālik ...*)².

L'origine médiévale de Menzil Jemil est ainsi attestée à la fois par la tradition orale et par ce document. De ce fait, Menzil Jemil serait l'un de ces "*manāzil Ṣaḥfūra*" qui sont évoqués dans les sources médiévales. Ce bourg aurait été fondé pour des raisons stratégiques, puisqu'il contrôlait un chemin menant à Bizerte, et la structure de sa grande mosquée en témoigne.

Le premier élément important qui distingue la mosquée de Bū-Ṣaʿnūn de Menzil Jemil est son caractère imposant. L'édifice est facilement repérable, jusqu'à présent, de loin. La mosquée apparaît comme une fortification dominant une *ġāba* très étendue³, et cette particularité se confirme dès que l'on est sur les lieux. Située sur une butte rocheuse et flanquée de contreforts, la mosquée ressemble à un petit fortin. Le minaret qui occupe l'angle sud-est de l'édifice est surmonté d'un lanternon qui rappelle par son style la coupole de la porte d'accès du ribat de Sousse.

¹ Le qualificatif "al-fasīh", donné à la localité, signifie littéralement "espace très étendu", ce qui correspond aux spécificités topographiques du site dans lequel se trouve la ville actuelle de Menzil Jemil.

² A.N.T., Série E/Cart. 568/Dos. 3/Doc.24

³ Dans les documents d'archives, on parle souvent de la *ġāba* d'oliviers des deux Menzels. Le responsable qui s'en charge, "*Amīn al-ġāba*", était nommé directement par le bey. Voir, à titre d'exemple, A.N.T., Série B/ Cart. 175/ Dos. 7.

De nos jours, on accède à la mosquée par trois portes. Dans l'angle sud-ouest, l'escalier, donnant sur la salle de prière, est haut de 4 m. Le niveau entre le sol de l'édifice et la rue varie d'un côté à un autre. Les abords de la mosquée forment une pente assez forte de direction nord-est/sud-ouest.

Tel qu'il se présente de nos jours, le monument est dépourvu de cour, mais il est aisé de constater que la mosquée a été modifiée à la suite de plusieurs travaux d'agrandissement et de restauration.

Sur son histoire, nous ne disposons d'aucune information textuelle. Le nom donné à la mosquée ne fournit pas, non plus, d'indices¹. Dans les documents d'archives relatifs à Bizerte et à sa région, on trouve à plusieurs reprises le nom de "Bū Sa^cnūn" comme un lieu-dit².

Quant aux données archéologiques, on note la présence de quelques éléments renvoyant à une chronologie très longue :

✓ Des matériaux de réemploi : un fût de colonnes dans la première travée du côté de la qibla portant une inscription latine, et des chapiteaux antiques couronnant quelques colonnes.

✓ Le lanternon du minaret analogue à celui de l'entrée du ribat de Sousse.

✓ Un cadran solaire daté, par une inscription, de 1218h/1803-04.



Fig. 128 : Inscription latine sur un fût de colonne de la salle de prière

Le plan d'ensemble de la mosquée se compose deux parties. Une salle de prière, plus profonde que large, et une pièce, pour l'*Imām*, qui la jouxte dans l'angle sud-est. La forme générale du *bayt al-ṣalāt* est un quadrilatère irrégulier, dont les côtés mesurent respectivement³ : le mur de la *qibla* 9,10 m, celui du *ḡawf* 8,55 m, le côté est 29,50 m. et le côté ouest 32,10 m.

¹ Jusqu'à une date proche, l'hypothèse qui se dégage des discussions, que j'ai eues avec des professeurs et des collègues, est que le nom de "Ṣa^cnūn" ne serait qu'une altération du nom du "Ṣaḥnūn", le grand savant kairouanais des premiers siècles de l'Islam.

² Voir à titre d'exemple, A.N.T., Série D/Cart. 281/Dos. 23

³ Les mesures ont été prises de l'intérieur de la salle.

L'intérieur de la salle et l'état de la terrasse, laissent supposer une évolution en trois phases différentes. Aujourd'hui, toute la superficie est recouverte. On accède à l'intérieur par trois portes. Deux d'entre elles donnent sur la salle primitive de la mosquée et une troisième, percée dans l'angle nord-est, ouvre sur les extensions récentes (voir le plan).

La première salle de prière est de plan rectangulaire et composée de cinq nefs et cinq travées. La première travée du côté de la qibla est la moins large. Elle est recouverte de quatre voûtes d'arête et d'une voûte en berceau précédant le *miḥrāb*¹. Celui-ci est un enfoncement simple, occupe un emplacement médian, et ne présente aucune spécificité.

Les quatre autres travées de la salle primitive sont surmontées de voûte en berceau. Le reste de la salle de prière témoigne de deux autres phases. Dans un premier temps, trois nouvelles travées et trois autres également recouvertes de voûtes en berceau ont été ajoutées au cinq premières. Pour répondre au nombre de plus en plus élevé de fidèles, surtout de femmes, un espace carré, de 4,60 m de côté, séparé du reste de la salle par des claies en bois, a été aménagé à l'angle nord-ouest de la salle.

Le minaret, occupant l'angle sud-est de la mosquée, est une tour carrée de 3,80 m de côté. On y accède par une petite baie de la terrasse ouvrant sur la façade occidentale. L'édicule coiffant ce minaret est une petite coupole hémisphérique.

Sur le mur extérieur de la qibla, on observe encore, en dépit des restaurations, les saillies des contreforts qui soutenaient cette façade et les arcs de décharge qui la décoraient.



Fig. 129 : Mosquée Būṣaʿnūn – la porte de l'angle sud-ouest



Fig. 130 : Mosquée Būṣaʿnūn - le minaret

¹ Cette voûte prend la place de la coupole du miḥrāb : une pratique attestée prématurément en Ifriqiya.

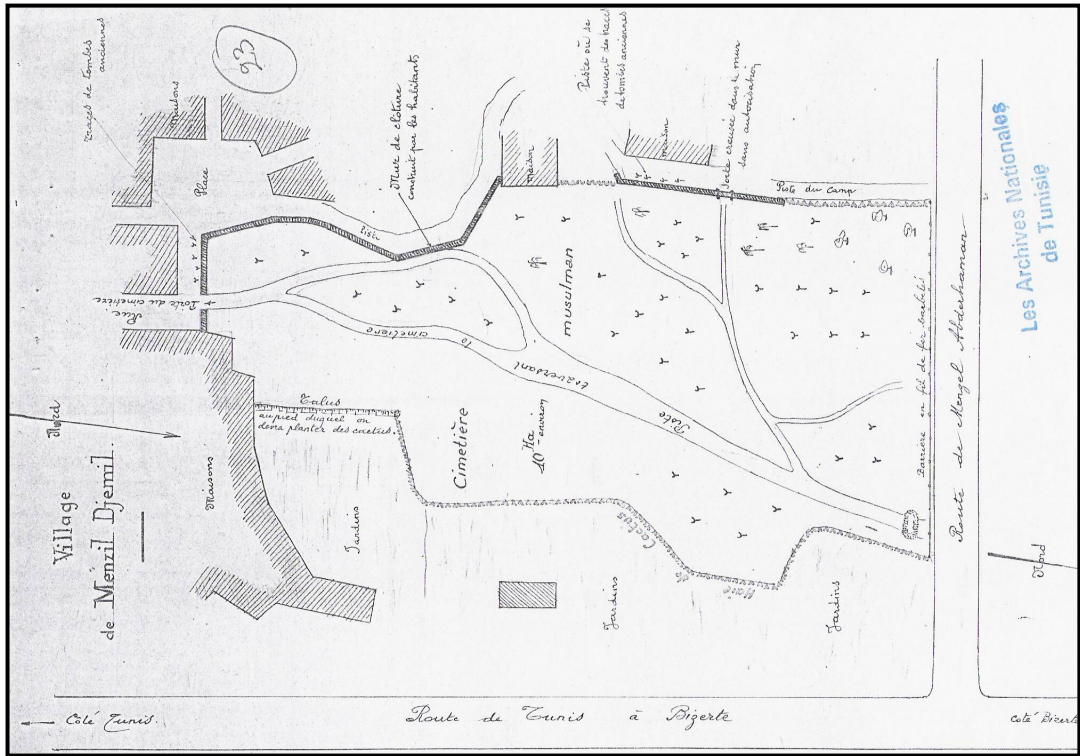


Fig.131: Un plan de Menzel Jemil au début du XX^e siècle (A.N.T. . Série E/Cart. 568/Dos. 3/Doc.23)

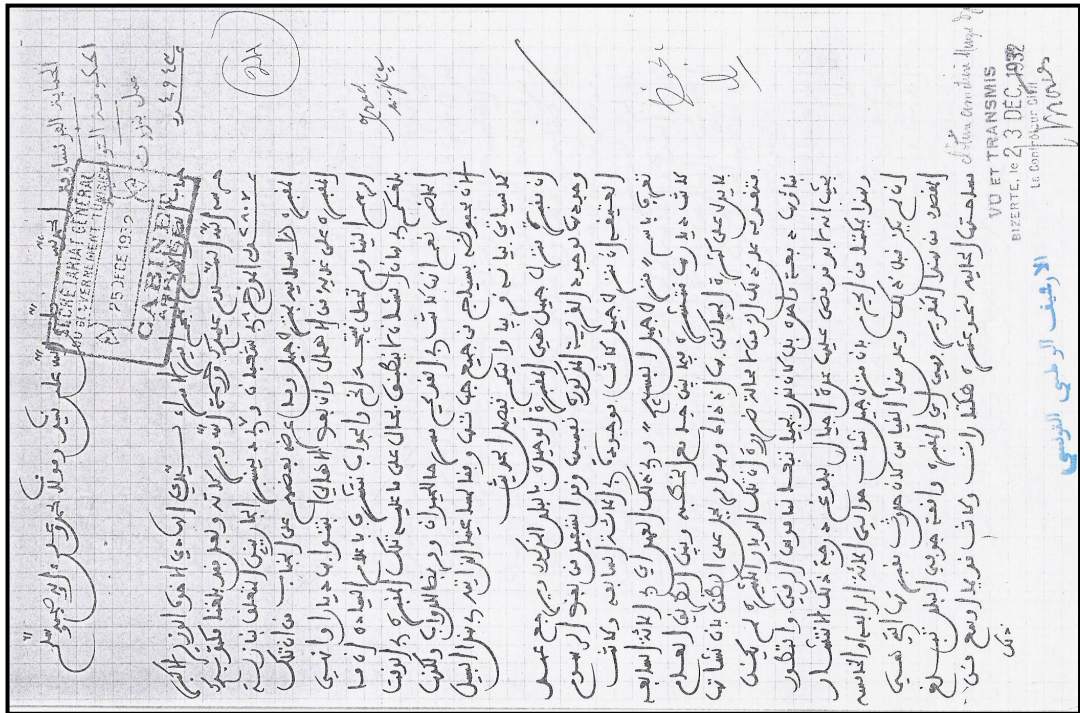


Fig. 132 : La lettre du gouverneur de Bizerte à propos de l'affaire du cimetière (A.N.T. , Série E/Cart. 568/Dos. 3/Doc.24)

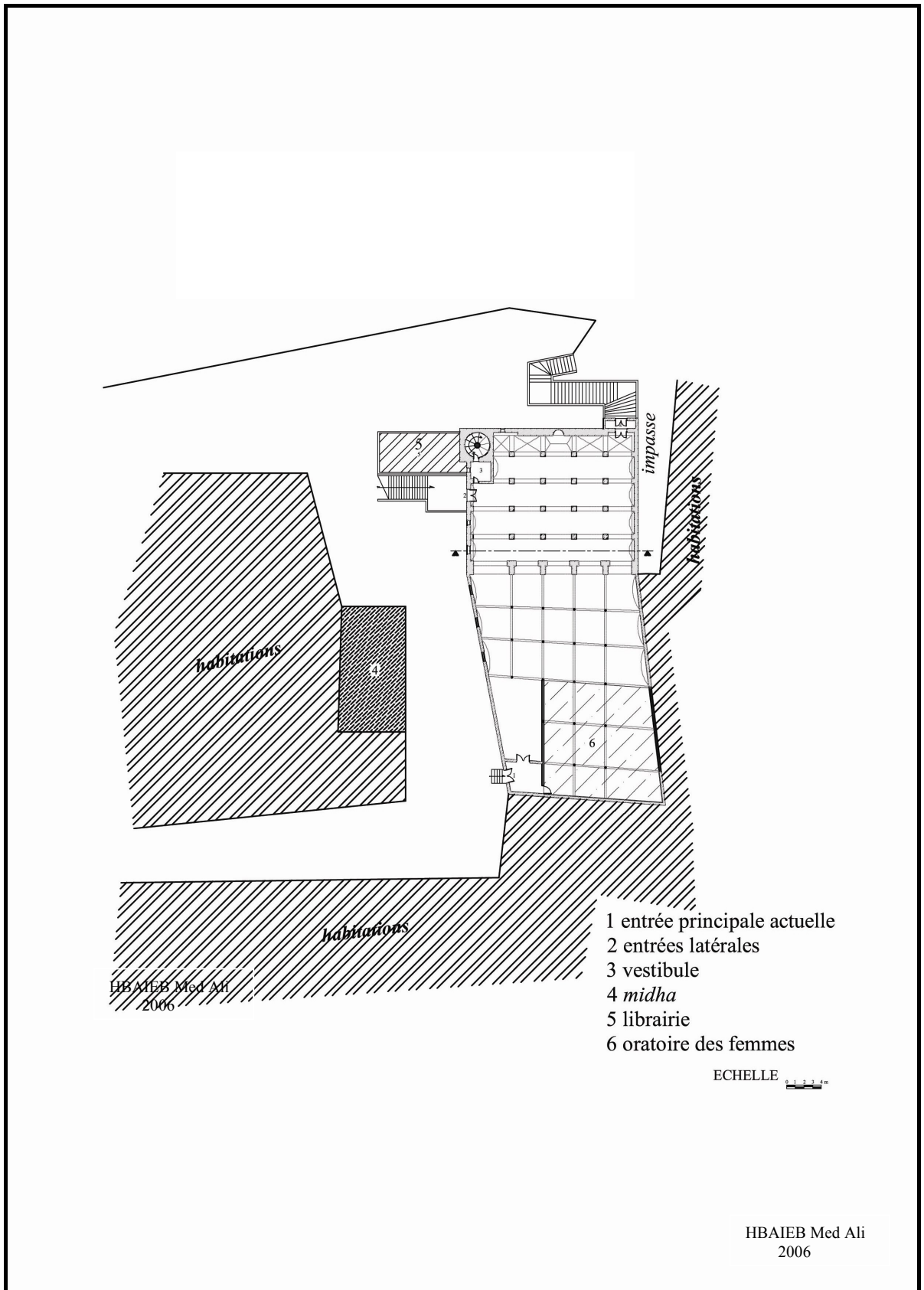


Fig. 133 : Mosquée Būṣa'nūn – Plan actuel

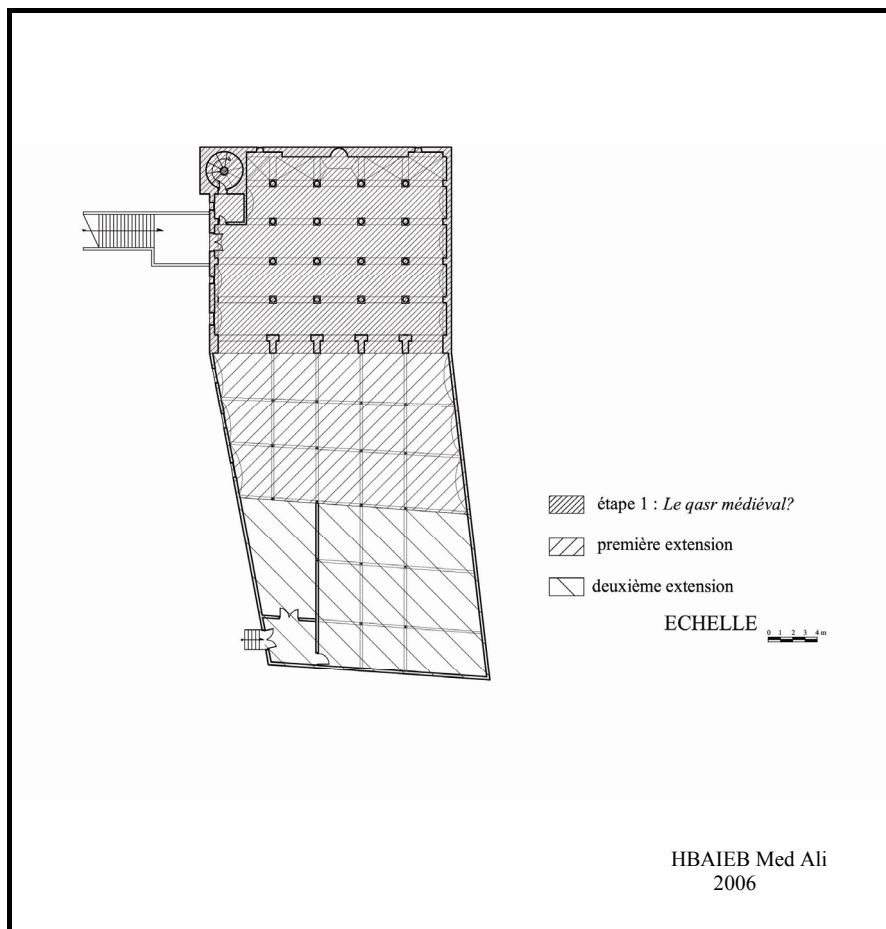
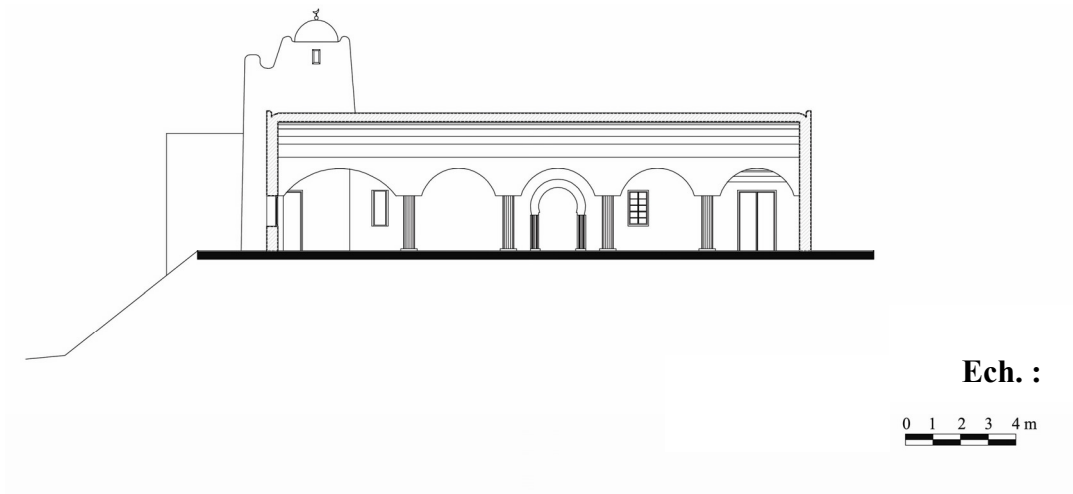


Fig. 134 : Les étapes d'évolution de la salle de prière de la mosquée
Bū-Şanūn

بسم الله الرحمن الرحيم صلوات الله وسلامه عليه
 عقق المغارسة المأجورة بالعامين بجميع التربة
 السابعة مع المأجورين اعلم ان صاحبها التاجر
 علي حيا من الجامع للائحة داخل وصيت في زرع
 في جميع التربة في كل سنة من
 حيا على المأجورين ان يكونوا في سائر التربة
 مخزون من زرع المأجورين في سائر التربة
 قنينا وعقبا وفتح ما ويقع في وقتها على
 عمادت المغارسة من المأجورين ويقع في وقتها
 باخذ انتج حيا وانقر بتصر التربة
 المأجورين انصارا في سنة التحف في انتج الحيا
 المأجورين والنصف الباقي للعامل المأجورين في وقتها
 قناله المأجورين حيا في وقتها في وقتها
 ولجميع المأجورين والنصف واخذ في وقتها
 لعل موقوفين واخذ وجوب الحيا
 تحفوقها وكما من وقتها وحق المأجورين
 في وقتها المأجورين واخذ في وقتها
 مغارسة جميع موقوفين في وقتها
 انقضاء حيا في وقتها في وقتها
 في اللات الا ان او انقضاء في وقتها
 عام معلقه في وقتها في وقتها
 في وقتها في وقتها في وقتها

Fig. 135: Un contrat d'exploitation agricole (*mġārsa*) de 1087h/1676
 citant Menzel Jemil
 (source : les archives des biens de l'Etat)

2/ Menzel Abderrahmane et sa grande mosquée :

Menzel Abderrahmane est une petite localité qui se trouve à 4 km au Sud-Est de Bizerte. On ne dispose pour cette localité que d'une mention archivistique, mais d'une importance capitale. Si les informations ayant trait à la naissance de Menzel Jemil sont peu précises, celles du deuxième Menzel sont explicites et remontent au début du 12^e/XVII^e siècle, c'est-à-dire à quelques décennies de l'établissement des Ottomans en Ifriqiya. Dans un registre d'époque mouradite, figure une liste des *awqaf* de la zaouia de Sīdī al-Muṣṭārī de Bizerte ; des notaires mentionnent dans cette liste Menzel Abderrahmane comme étant un domaine dont le *ray^c* (la revenue) est affecté à l'entretien du mausolée. Par ailleurs le document associe à ce toponyme, comme pour Menzel Jemil, le qualificatif "d'*al-fasīḥ*".

D'après les données de quelques documents d'archives du XIX^e siècle, il semble que Menzel Abderrahmane ait été l'une des agglomérations peuplées par les réfugiés morisques du XVII^e siècle. "Ben Faiza", "Louiz", "al-Aṣfar" sont, comme l'attestent des recherches récentes, des noms de familles d'origine andalouse¹. Le noyau le plus ancien du tissu urbain s'organise, selon toute vraisemblance, autour de la grande mosquée connue chez les habitants sous les noms d'*al-ḡāma^c al-qdīm* et de *ḡāma al-baṭḥā'*. Ces deux appellations sont révélatrices de l'ancienneté et de la centralité de la mosquée.

Topographiquement, le monument occupe l'emplacement le plus élevé du quartier. Il surplombe, comme l'indique le nom de *ḡāma al-baṭḥā'*, une petite place dont partent les principales rues desservant les différents quartiers du village. La plus importante de ces voies est incontestablement la rue du port qui mène jusqu'au lac. Le caractère perché du lieu, la centralité et les contreforts encore perceptibles sur le mur de la qibla rappellent certaines caractéristiques des monuments de guet (*maḥras*).

La forme générale de l'édifice est un quadrilatère irrégulier. Telle qu'elle se présente aujourd'hui, la mosquée résulte de différentes campagnes de restauration. Toute la superficie est recouverte. La nature de la toiture permet de distinguer deux parties. La partie occidentale, sans doute la plus ancienne, est couverte de voûtes d'arête soutenues par un réseau de colonnes, tandis que le plafond de la moitié orientale est plat et n'est supporté que par un pilier, au centre, et par deux pilastres.

¹ Ces mêmes noms de familles sont attestés dans d'autres localités qui ont connu un peuplement morisque. Le village comptait vers la fin du XIX^e siècle environ 775 individus. Voir à ce propos : A.Hamrouni, 1998, p. 50 ; H. Bouita, *ASMB (1993-1994)*, 1996, p. 132-133.

L'accès à la mosquée se fait uniquement du côté du *ğawf* par deux portes rectangulaires, totalement restaurées. La baie qui s'ouvre sur la partie primitive est précédée, du côté de la rue, par deux marches. Elle donne sur un petit vestibule de 2,15 m de longueur. La deuxième porte, plus large que la première, donne directement sur la partie récente de la salle de prière. Elle est précédée de cinq marches puisque le niveau de la rue de ce côté, est plus bas que celui de l'autre.

Sur le mur extérieur de la qibla, nous remarquons les traces d'une porte murée. Il subsiste encore, en effet, les restes de quelques marches qui auraient débouché sur cette porte. Ceci amène à penser que la deuxième porte a remplacé un accès qui donnait, selon toute probabilité, sur une ancienne cour, transformée aujourd'hui en annexe de la salle de prière primitive. Au milieu de la nouvelle salle, sous les tapis qui couvrent son sol, on voit encore les traces de l'ouverture d'un puits qui se trouvait auparavant dans la cour de l'édifice.

L'ancienne salle de prière, à trois nefs et à trois travées, occupe la partie occidentale du monument. Elle s'inscrit dans un plan carré, de 10,50 m de côté, et est couverte de voûtes d'arête portées par six colonnes. La retombée des voûtes des côtés des murs se fait sur des pilastres. Dans la nouvelle salle on remarque la présence de deux *miḥrāb*. Le premier, le plus ancien, se dresse au fond de la nef axiale. Il est bouché aujourd'hui par le minbar et remplacé par un nouveau *miḥrāb* qui est à mettre en rapport avec l'agrandissement de la salle de prière agrandie.

La mosquée est dotée d'un minaret s'élevant à l'angle nord-est. C'est une tour carrée de 3m de côté. On y accède du côté de la pièce de l'Imām. Cette tour a été complètement reconstruite et les vieux du quartier disent que l'ancienne était en briques pleines de couleur jaunâtre, particularité qui rappelle les minarets des mosquées de l'époque ottomane¹.

¹ L'usage de la brique dans la construction des tours des minarets est très répandu dans les agglomérations peuplées par les morisques. Cf. A. Saadaoui, *Testour*, 1996, p. 429-430.

Commentaire général

Bizerte d'une simple place-ribāt à une capitale d'un district et un port de course

Favorisée par un pays très fertile (céréales, arbres fruitiers, oliviers, forêt, lac poissonneux ...) et par une situation géographique exceptionnelle (sur une route maritime très fréquentée), *Banzart* a été depuis les temps les plus reculés, un foyer de peuplement très important. En dépit de la succession de civilisations punique, romaine, byzantine et arabo-musulmane, la ville est restée jusqu'à la fin du XIX^e siècle, une petite agglomération. Mais cela ne diminue en rien son importance stratégique ni sa présence sur la scène des événements aussi bien locaux que méditerranéens. Au cours de toutes les époques passées, le pouvoir central a toujours cherché à s'en assurer la possession.

En 1887, la population de Bizerte ne dépassait pas 5700 âmes. L'évolution de son site dépendait de deux éléments : il s'agit, tout d'abord, du canal qui, d'une part, divise la ville en trois quartiers distincts, et d'autre part, renferme dans sa partie septentrionale le vieux port de Bizerte. À cet élément naturel, s'ajoute une deuxième donnée déterminante, mais d'ordre historico-stratégique. Le rythme de l'occupation humaine a toujours été, en effet, en rapport étroit avec l'évolution des événements en Ifriqiya. Au cours des sept premiers siècles de l'Islam, la ville s'est trouvée loin du centre politique et administratif du pays. Elle était en dehors des intérêts directs des maîtres de Kairouan et de Mahdia, et le mutisme des sources en fait foi. Cette excentricité explique peut être sa volonté d'indépendance pendant les premiers siècles de l'Islam¹. Bizerte n'a commencé, en effet, à avoir de l'importance dans les descriptions des géographes qu'à partir du 5^e/XI^e siècle. Une comparaison entre la mention de Ya^cqūbī (3^e/IX^e siècle) et les données d'al-Bakrī (5^e/XI^e siècle) incite à supposer l'existence d'une première phase dans l'évolution urbaine de la ville. D'un simple ribat sur la côte², le site s'est transformé peu à peu en une petite ville

¹ Pour plus de détail sur cette question, je renvoie au premier chapitre de la troisième partie de cette recherche.

² Al-Yaqūbī, *Buldān*, p. 350 ; trad., p. 212-213.

dotée d'une mosquée, de souks et de remparts en pierre¹. Les informations du géographe andalou concordent avec ce qui est dit de Bizerte dans les *Riyāḍ* d'al-Mālikī. Ce dernier auteur donne même des détails qui complètent les données qui se trouvent dans les *Masālik*. L'évolution des places-ribats en des centres urbains ne nécessite pas aujourd'hui de preuves ; Sousse et Monastir en sont de bons exemples. Mais si le poids de l'histoire fut déterminant pour les villes du Sahel, celui de la topographie, semble-t-il, était le plus probant dans le cas de Bizerte. Le lac, le canal, la mer et les collines qui enveloppent le site des régions Nord et Ouest, ont influé sur la configuration de son tissu urbain.

L'eau est partout présente à Bizerte. Elle a offert aux hommes des conditions favorables pour s'installer et pour bâtir. Les petites buttes occidentales ceignent la ville en lui offrant une défense naturelle. Leurs sommets ont été souvent occupés par des redoutes et des tours de vigies. L'iconographie européenne de l'époque moderne illustre parfaitement l'image de la *ville-taḡr* que présente Bizerte dans les sources arabes de l'époque médiévale. Quant aux étendues planes du Sud-Est, où se trouvent aujourd'hui les agglomérations de Jarzouna, Menzel Djemil et Menzel Abderrahmane, elles ont constitué pour la ville un arrière pays fertile et cultivable. Ces trois petites localités ont été dotées, comme on l'a vu dans l'inventaire, de places fortes avancées parce qu'elles se trouvent sur la voie côtière reliant Bizerte à Tunis.

C'est sans doute cette évolution d'un simple ribat en un centre urbain, qui a permis à Bizerte de confirmer, en un premier temps, sa place de capitale régionale de Ṣaḡfūra, et de donner, dans un deuxième temps, son nom à toute la région². Si l'état des informations nous autorise à saisir cette première phase, les mêmes données ne permettent pas, à elles seules, de comprendre en détail cette évolution. Par ailleurs, il semble que la lecture croisée des données du terrain et des renseignements de la première description qui nous a été fournie par al-Bakrī, pourrait permettre quelques conclusions.

I- La Casbah : serait-elle la ville décrite par al-Bakrī ?

La description d'al-Bakrī -qui cite nommément al-Warrāq- relative aux monuments de Bizerte, est la première que nous ayons et elle sera recopiée régulièrement jusqu'au XIX^e siècle³. Elle est stéréotypée et ne permet pas de discerner la moindre caractéristique de cette ville. Al-Bakrī se contente de signaler que Bizerte est ceinturée de remparts en

¹ Al-Bakrī, *Masālik*, 1992, II, p. 721.

² Sur cette question je renvoie le lecteur au deuxième chapitre de la troisième partie de cette recherche.

³ Le dernier qui plagie le texte d'al-Warrāq est Maqdiš dans la *Nuzhat al-anzār*, p. 122.

pierre et dotée d'une grande mosquée, de souks et de bains publics. Cette description banale peut s'appliquer à n'importe quelle autre ville. Ce sont plutôt le canal et les deux lacs qui ont retenu principalement la curiosité des géographes et des voyageurs arabes ; c'est peut-être pour cette raison qu'ils se contentaient de descriptions allusives sur les monuments de Bizerte et s'intéressaient, par contre, à la fertilité, à l'originalité et à la somptuosité des deux lacs de la région.

Contrairement à ce qui se passe pour d'autres centres urbains de l'Ifriqiya, aucune source ne donne une chronologie de la fondation des enceintes ni de la grande mosquée de la ville. De plus, et si l'on se fie à la première mention textuelle qui signale un ribat à Bizerte, il paraît légitime de s'interroger sur l'emplacement de ce dernier et sur sa fonction dans l'espace urbain du 5^e/XI^e siècle. Existait-il encore à cette même époque ? A-t-il été détruit ? Ou a-t-il été intégré dans les enceintes de la Casbah ? Le rempart décrit dans le texte d'al-Bakrī, correspondrait-il à celui de la Casbah ?

Face à toutes ces interrogations, il existe déjà une certitude qu'il semble important de rappeler¹. Les techniques de construction des deux tronçons de l'enceinte qui partent de la façade orientale du fort andalou renvoient, comme cela a été bien démontré par N. Djelloul et H. Bouita, à la fortification de l'époque ottomane. Un passage de la chronique d'al-Şġayyar b. Yūsuf livre des informations précises sur le rempart du XVIII^e siècle dont la construction fut ordonnée par le bey ħusaynite Ali Pacha. Il souligne que les enceintes de son époque coupent le canal, ce qui n'est pas le cas de celles du haut Moyen-Âge².

Revenons à présent à notre propos initial. Il ressort de la comparaison que nous pouvons établir entre les données textuelles et les données archéologiques que la Casbah de Bizerte pourrait correspondre à la description d'al-Bakrī. Elles sont donc concordantes. Ce sont, probablement, les monuments cités ci-dessus qui font ressembler cette entité à une petite ville, d'où, selon toute vraisemblance, son appellation de "*mdayyna*".

Attribuer à la Casbah ou à une simple fortification d'une ville le qualificatif de petite ville est commun en Ifriqiya. À Sousse, la Casbah de la médina se trouve, comme à Bizerte, dans le tissu intra-muros.

¹ Pour plus de détails, voir *supra* les descriptions des enceintes de la ville.

² Ibn Yūsuf, *al-Mašraʿ al-malkī*, p. 229-230.

II- Bizerte : une capitale de district et un port de la course

À partir du 4^e/X^e siècle, Bizerte figure comme une capitale de district, et c'est autour de son vieux port que la ville s'élargit. Le chenal, qui reliait jusqu'à la fin du XIX^e siècle le lac à la mer, était le bassin où s'embarquaient les barques des pêcheurs et les navires de la course. Il est d'une largeur moyenne de 500 m à 700 m, des dimensions qui lui assuraient, avant l'ensablement lié à l'action des courants d'eau, la possibilité de recevoir deux rangées de barques. La richesse en poissons et le courant de décharge entre les deux bassins ont fait la renommée de Bizerte. L'affirmation d'al-Bakrī au 5^e/XI^e siècle le confirme : « il n'y a pas d'endroit où le poisson soit à meilleur marché qu'à Bizerte »¹. L'auteur de *l'Istibṣār* précise que : « ce lac fournit un revenu considérable, car le poisson qu'on en tire est exporté dans toute l'Ifrikiyya, et à Tunis on n'en mange guère d'autre ... et la pêche la plus fructueuse s'opère entre la mer et ce lac, car le poisson naît dans la mer mais émigre dans le lac où il achève sa croissance »². Cette particularité fait la renommée de la ville tout au long du Moyen Âge, et les témoignages des auteurs arabes vont jusqu'à considérer les lacs de Bizerte comme l'une des merveilles du monde³.

La deuxième particularité du lac réside dans son emplacement. L'entrée du bassin, là où est aménagé le vieux port de la ville, assurait la navigation et le débarquement des grands navires jusqu'à la fin des temps modernes. Les fonds atteignaient les 10 m au XVII^e siècle, ce qui explique l'importance du port de Bizerte sur les cartes maritimes de l'époque. Entre les côtes de la ville et celles de la Sicile et de la Sardaigne, la distance ne dépasse pas, en effet, 200 km, d'où sa position de sentinelle avancée sur la route maritime des navires transitant entre les deux bassins de la Méditerranée.

Un port de commerce et une rade de guerre, telle était la situation de Bizerte vers la fin de l'époque médiévale. En 1492, son vieux port était l'un des points d'accueil des réfugiés andalous chassés de la péninsule ibérique. Cette réputation sera confirmée après l'installation des Ottomans par suite des conflits avec les Espagnols. En 1709, de Bizerte, les sources occidentales nous informent que les navires qui ravitaillaient en grains plusieurs ports européens étaient partis de Bizerte⁴.

¹ Al-Bakrī, *Masālik*, trad., p. 122.

² *Al-Istibṣār* (trad.), p. 27.

³ Al-Ḥimyarī, *al-Rawḍ*, p. 104.

⁴ Collectif, *Le nouveau port de Bizerte*, Paris, 1903, p. 78-79.

Cap al-Ṭarf : Ġār al-Milḥ et ses environs

راس الطرف: غار الملح و ناحيتها

Présentation générale et historique

- I- Site et situation
- II- Sources et études
 - Les sources écrites
 - Les archives
 - Les sources cartographiques et iconographiques
 - Les études
- III- Historique
- IV- Toponymie

Inventaire

A- Ġār al-Milḥ :

I- Les fortifications :

- ✓ Fort Bāb Ṭunis
Situation, p.189 / Description, p.189 / Commentaire, p.196
- ✓ Al-burġ al-Wiṣṭānī
Situation, p.197 / Description, p.197 / Commentaire, p.199
- ✓ Al-burġ al-Lūṭānī
Situation, p.201 / Description, p.201 / Commentaire, p.207

II- Les installations maritimes :

- ✓ Le port
Situation p.210 / Description p.210 / Commentaire p.216
- ✓ L'arsenal
Situation p.219 / Description p.219 / Commentaire p.221

III- Les monuments religieux :

- ✓ La mosquée de la *madrassa*
Situation p.223 / Description p.223 / Commentaire p.226
- ✓ La grande mosquée
Situation p.229 / Description p.229 / Commentaire p.235
- ✓ La mosquée de la *raḥba*
Situation p.238 / Description p.238 / Commentaire p.240
- ✓ La mosquée de Sīdī Naṣr
Description p.241 / Commentaire p.241

IV- Les installations hydrauliques

La fontaine Ṣāḥib al-Ṭābaʿ, p.243 / L'abreuvoir des bêtes, p.245

B-Les environs :

I- Le fort al-Nāzūr

Situation p.246 / Description et commentaire : Du Qaṣr ribāṭ Abī al-Ṣaqr au sémaphore, p.246

II- Sīdī ʿAlī al-Makkī

Situation p.248 / Description p.248 / Commentaire p.249

III- Rās al-Ṭarf / Sīdī al-Ḥāġġ Mbārik

Situation et contexte topographique, p.253 / Contexte archéologique, p.253 / Commentaire, p.254

IV- Les installations hydrauliques

La conduite d'eau morisque, p.255 / Le point d'eau sur le chemin de Sīdī ʿAlī al-Makkī, p.260 / Quelques conclusions sur les monuments hydrauliques de Ġār al-Milḥ et de ses environs, p.261

Commentaire général

- I- L'occupation du sol dans la région de Ġār al-Milḥ (le Cap Rās al-Ṭarf)
 - 1°/ Les ribāts et les gardes de la côte du haut Moyen Age
 - 2°/ Le Bas Moyen Age : L'apparition du toponyme "Ġār al-Milḥ"
 - 3°/ La troisième phase : l'époque des conflits hispano-ottomans et les édifications du Bey Uṣṭā Murād

- II- L'évolution du tissu urbain de la ville de Ġār al-Milḥ
 - 1°/ Le noyau ḥafside
 - 2°/ L'extension ottomano-andalouse
 - 3°/ Le noyau turc

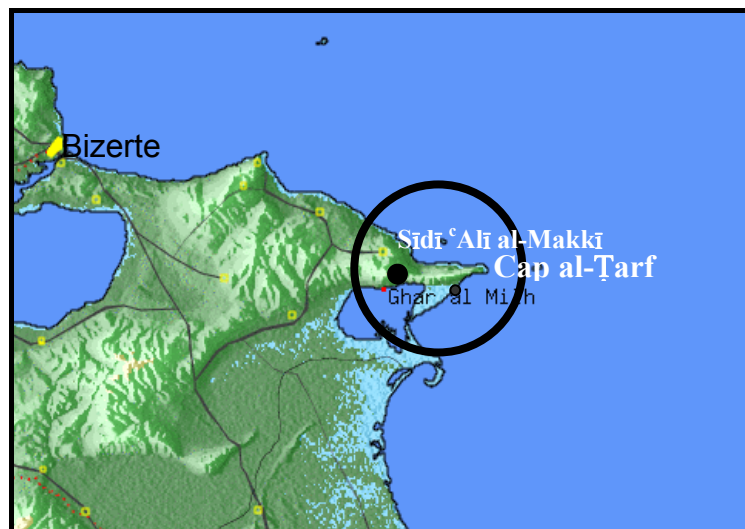


Fig. 136 : Carte de situation de l'entité étudiée

Présentation générale et historique

I- Site et situation :

Située à mi-chemin entre Tunis, la capitale du pays, et Bizerte, le chef lieu de la région, Ġār al-Milḥ est une petite localité bâtie à l'écart des grandes voies. Elle ne communique avec les autres centres urbains voisins que par la route nationale n° 69 qui la relie avec *ʿAwsaġa*, au sud-ouest, et *Rafrāf* au nord. Cette voie, connue plutôt comme “*Ṭarīq Tūnis*”, commence là où s'élève aujourd'hui le fort de *burg' Tūnis* qui assurait la défense de l'agglomération du côté occidental.

Son espace s'enserme entre le pied d'une montagne (*Dj. Al-Nāzūr*) et une lagune portant le même nom que la localité. Cette situation a pesé, comme nous le verrons plus tard, sur l'évolution de l'occupation du site.



Fig. 137 : Ġār al-Mil et Rās al-Ṭarf
Source: AAT², feuille “Porto Farina”

Cet isolement naturel a joué un rôle important dans la défense de la ville. Depuis le *Dj. Al-Nāzūr* (environ 325 m d'altitude) qui délimite la localité au Nord, on peut contrôler toute la rade de Tunis et la côte allant de la pointe de Sīdī Ali al-Makkī jusqu'au Cap Blanc. De plus, par beau temps et à partir du sommet de cette montagne, on peut apercevoir à l'œil nu les vaisseaux traversant le détroit séparant la Tunisie de la Sicile (140 km de large).

Quant au lac, le deuxième élément naturel qui a influé sur le destin historique et urbain de Ġār al-Milḥ, il correspond à un bassin de 30 km² de superficie. Il domine toute la façade côtière de la localité. Cette lagune est le résultat d'un long processus d'ensablement dû aux déplacements incessants de la Medjerda.

II- Sources et études :

*Sources écrites :

al-Bakrī, *al-Masālik* (1992), II, p. 759 ; al-Idrīsī, *Nuzhat al-muštāq*, trad. (*la première géographie de l'Occident*, 1999) p. 201-202 ; Al-Rāšidī, *Ibtisām al-ġarūs*, p. 505-506 ; Ḥ. Ḥūġa, *Dayl bašā'ir ahl al-īmān*, p. 93-95 ; al-Sarrāġ, *al-Hulal*, p. 348 et 459 ; Ibn Abī Dīnār, *al-Mu'nīs*, p. 209 ; Piri Reis, « Kitabi bahriyye », *ROMM*, 1979, p. 224-225 ; Lanfreducci et Bosio, *Costae e discorsi di Barbaria* (1587), trad. 1925, p. 517-518. ; B. Ruffino, *Relation*, p. 171 ; L. De Tassy, *Histoire des Etats barbaresques qui exercent la piraterie*, 1757, II, p. 170-171.

*Sources cartographiques et iconographiques : Nous renvoyons ici à :

- *AAT*^d, feuille au 1/50000 de Porto Farina, VII.
- J. B. Vilar, *Cartografía hispanica sobre Tunez (1500-1881)*, Madrid, 1990. (plusieurs endroits)
_____, *Mapas, planos y fortificaciones hispanicos de Tunez (s. XVI-XIX)*, Madrid, 1991. (plusieurs endroits)
- M. Remadi-Chapoutot, « Les Charfi et la cartographie », in *Itinéraires du savoir en Tunisie*, Paris, 1995, p. 84-95.
- Z. Chelli, *La Tunisie au rythme des cartes géographiques*, éd. C.E.R.E.S., Tunis, 1996. (plusieurs endroits)

*Etudes : la bibliographie est abondante. Nous nous contentons ici de citer l'essentiel :

E. Pellissier, *Description de la régence de Tunis*, 1853, p. 16 ; Ch. Tissot, 1884, *Géographie comparée*, II, p86 ; V. Guérin, *Voyage archéologique*, 1862, II, p. 17 ; R. Brunshvig, *La Berbérie*, 1940, I, p. 229 ; P. Cintas, « la ville punique de Ras Zebib », *BAC*, 1968, p. 156-168 ; F. Chelbi, *Prospections 1987*, p.71-115 ; Y. Ben Ammar (1983), *Ghar el-Melh : Approche analytique, intervention sur le tissu urbain*, Thèse 3 cycle (INAAU) ; Ouerdi (E), *Réhabilitation du fort*

généralistes ..., 1993 ; N. Djelloul (1995), *Fortifications ottomanes*, I, p. 177-192 et II, p. 503-512 ; N. Djelloul, *al-Ribāṭāt al-bahriyya*, p. 152-166.

Pour une bibliographie plus détaillée ; nous renvoyons à l'étude de : A. Saadaoui et N. Djelloul, « Ghar el Melh : une ville portuaire tunisienne du XVIIe siècle », *Africa*, XV, 1997, p. 185-231.



Fig. 138 : Photo aérienne de Ġār al-Milḥ et du Dj. Al-Nāzūr

III- Historique :

Il est quasiment reconnu de façon unanime aujourd'hui que l'actuelle localité de Ġār al-Milḥ est l'héritière de *Rusucmona*, qui fut un comptoir phénicien édifié dans les environs d'*Utica*. C'est dans la rade de *Rusucmona*, rapporte Tite-Live, que la flotte carthaginoise passa la dernière nuit avant d'attaquer celle de Scipion l'Africain qui avait débarqué au port d'Utique. Au cours de la période romaine, le nom de la ville n'apparaît pas dans les sources. Cette absence dans les textes ne signifie pas l'abandon du site pendant les six siècles de la présence romaine dans la région d'Hippo Diarrytus. En dehors de la ville, vers l'ouest, N. Djelloul et A. Saadaoui ont repéré lors d'une prospection, effectuée au milieu des années 90, une citerne d'époque romaine qui porte des traces de restaurations datables de l'époque

médiévale¹. En l'absence de données textuelles directes sur le peuplement de la ville depuis l'époque romaine jusqu'à la conquête arabe, il est possible que Ġār al-Milḥ, et aussi toutes les petites localités environnantes, aient subi durant l'époque romaine les effets néfastes de la prospérité de la ville d'Utique, située au sud-ouest.

L'histoire de la localité à partir de la conquête musulmane est très mal connue. Le nom de Ġār al-Milḥ n'apparaît dans les sources médiévales que vers la fin de l'époque hafside. La première mention du toponyme est due à al-Rāšidī, l'auteur des *Manāqib de Sīdī Aḥmad b. ĆArūs*, rédigées vers 865/1461². La deuxième source dont on dispose est cartographique. Sur les cartes de Aḥmad b. Ali Šarfi, cartographe ifriqiyen du 10^e/XVI^e siècle, Ġār al-Milḥ figure comme l'une des principales stations maritimes entre Tunis et Bizerte.

Vers la fin de cette époque, Ġār al-Milḥ est décrite ainsi : « Porto-Farina est un grand port, bon pour une grande flotte et bien abrité. On peut y entrer librement parce qu'il n'y a aucune défense. Il n'y a qu'une seule tour sur la montagne, sans artillerie, ni plate-forme apte à en recevoir »³. Cette description, faite vers 1587 par les deux voyageurs occidentaux L. Lanfreducci et G. Bosio, démontre que Ġār al-Milḥ ne fut jusqu'au XVI^e siècle qu'une simple bourgade dotée d'un monument de surveillance.

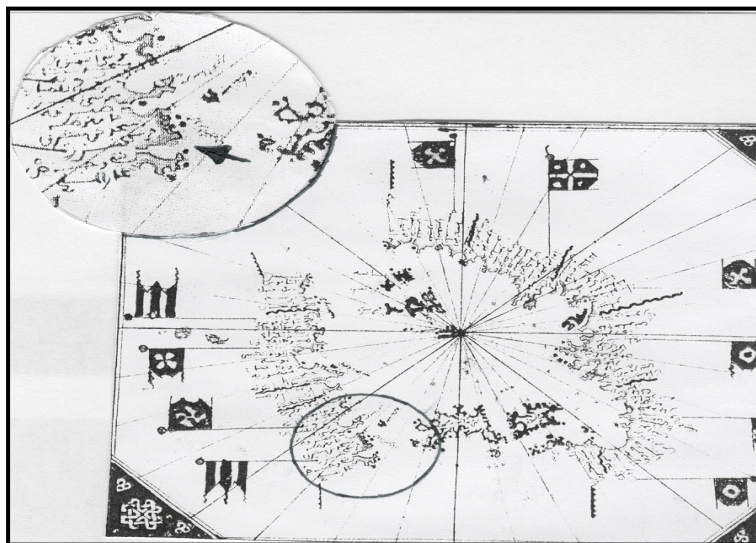


Fig. 139 : Ġār al-Milḥ sur la carte de Alī al-Šarfi

¹ N. Djelloul et A. Saadaoui, 1997, p 191.

² Rašidī, *Manāqib Aḥmad b. ĆArūs*, p. 505-506 . Voir aussi : M. Hassen, 1999, p. 195-196.

³ L. Lanfreducci et G. Bosio, 1925, p. 517-518.

Un autre témoignage qui date de la même période, concorde avec la description de L. Lanfreducci et G. Bosio. En 1574, dans une lettre à Don Juan d'Autriche, le Vice-roi de Tolède signalait l'existence d'un bourg fortifié à Ġār al-Milḥ sur le bord « d'un port susceptible de recevoir une grande flotte »¹.

La multiplication des descriptions et des illustrations de ce lieu-dit sur les cartes des différentes puissances maritimes de l'époque révèle l'intérêt qu'a eu Ġār al-Milḥ dans les stratégies militaires de ces forces. En 1535, à titre d'exemple, les troupes de Charles-Quint débarquèrent sur les côtes de Ġār al-Milḥ avant d'attaquer la Goulette². Piri Reis, amiral de la marine ottomane et auteur d'un atlas maritime d'un grand intérêt, lui consacre de son côté dans le "*Livre de la Navigation*", une description faisant ressortir les avantages de son mouillage et une illustration montrant sa position stratégique et les qualités d'abri que le site peut offrir à toutes les marines de guerre.

Tous les témoignages, qui datent de la période des conflits hispano-ottomans, montrent bien que Ġār al-Milḥ n'était jusqu'à la deuxième moitié du 10^e/XVI^e siècle qu'une petite station servant à la surveillance de la côte qui s'étend entre Tunis et Bizerte. Ce rôle était assuré, comme nous le constatons sur les illustrations du 10^e/XVI^e siècle, par un monument défensif doté d'une tour.

De ce fait, il faut revenir aux écrits des géographes arabes pour essayer de connaître quelque chose du passé de cette station. En dépit de l'absence de ce toponyme dans les textes d'al-Bakrī et d'al-Idrīsī, et en suivant leur logique dans la présentation des petits sites côtiers qui jalonnaient la côte à l'est de Banzart, N. Djelloul propose l'hypothèse suivante : Ġār al-Milḥ aurait pris la place du lieu-dit "Qaṣr ribāṭ Abi-Ṣaqr" cité par le géographe andalou dès le 5^e/XI^e siècle. Il considère que « le terme arabe "qaṣr" ne désignait pas dans ce cas un simple fortin, mais plutôt un village fortifié »³.

Quoique séduisante, l'hypothèse de N. Djelloul manque de références textuelles et archéologiques. Certains personnages pieux, comme Ibn Abī-l Ġaḥd et plusieurs autres ont en effet donné leurs noms à des *ribāṭ* ; et nous en avons le témoignage à la fois archéologique et scripturaire⁴. N. Djelloul dans un premier temps et lui-même avec A. Saadaoui par la suite⁵, fondent leur hypothèse uniquement sur la mention de "Qaṣr ribāṭ Abi-Ṣaqr" fut occupé dans les *Masālik* d'al-Bakrī. Ce géographe cite successivement : « après Binzart vient Marsā Rās

¹ L. Lanfreducci et G. Bosio, 1925, p. 517-518.

² Monchicourt, 1925, p. 399.

³ A. Saadaoui et N. Djelloul, 1997, p. 190.

⁴ Al-Mālikī, *Riyāḍ*, I, p. 420-422.

⁵ A. Saadaoui et N. Djelloul, 1997, p. 185-237.

al-Ġabal, qui offre un hivernage sûr, puis Marsā al-Taniyya puis Ribāṭ qaṣr Abi-Ṣaqr en face duquel se trouvent les îles d'al-Kurrāṭ où [l'émir aghlabide] Ziyādat-Llāh fit assassiner ses oncles et ses frères. Ensuite [on trouve] qaṣr ribāṭ al-Ḥaġġāmīn »¹.

Dans le texte d'al-Idrīsī, auteur du 6^e/XII^e s., le lieu-dit "Qaṣr Abī al-Ṣaqr" ne figure pas dans la liste des sites côtiers de la région : « de là [c'est-à-dire de qaṣr Ṣūnīn] au Cap de Jabal, deux milles. Ce lieu est également nommé al-Kanīsa ("l'église", cap Monastir). C'est là que commence le golfe au fond duquel se trouvent le lac et la ville de Tunis »². Considérant que l'actuel Cap Sīdī °Alī Makkī correspond à *al-Kanīsa* du texte d'al-Idrīsī³, N. Djelloul et A. Saadaoui concluent que "Qaṣr ribāṭ Abi-Ṣaqr" ne serait que le Ġār al-Milḥ de l'époque hafside.

En l'absence de nouvelles données, on ne peut qu'accepter cette hypothèse d'autant plus que la localité est dotée d'une *dimna*⁴, comme l'attestent les toponymes de *Ḥayn al-dimna* et *al ḡbal-Dimna* qui délimitent Ġār al-Milḥ à l'est⁵.

L'une des questions qui s'imposent ici, et qui n'a jamais été posée jusqu'à présent par toutes les études précédentes, concerne la nouvelle conjoncture qui est apparue à la fin de l'époque hafside et qui a vu le site de Ġār al-Milḥ s'intégrer aux plans et aux projets de la cour hafside d'une part, et dans les stratégies des autres puissances méditerranéennes qui ont conquis les côtes tunisiennes (notamment les Espagnols et les Ottomans) d'autre part. Quelles seraient donc ces nouvelles données ?

Les sources textuelles sont silencieuses sur la genèse de Ġār al-Milḥ et son apparition sur la scène des événements. Toutefois, les données géographico-naturelles pourraient contribuer à expliquer l'apparition de l'agglomération et son évolution à partir de la fin de l'époque hafside.

¹ Al-Bakrī, 1992, II, p. 758.

² Al-Idrīsī, trad. 1999, p. 201.

³ Selon al-Idrīsī : « c'est à al-Kanīsa que commence le golfe au fond duquel se trouvent le lac et la ville de Tunis. De ce cap, en suivant les contours du golfe, jusqu'à l'embouchure de la rivière de Medjerda (al-Bajrada), on compte six milles ». *Nuzha*, trad., p. 201.

⁴ *Dimna* désigne à l'origine « la terre près d'endroits habités et à laquelle s'est mêlé le fumier des bestiaux » (Dozy, *Supplément*, I, p. 462). Selon Ibn Manẓūr : « *dammanat al-māsiya al-makān : ba'arat fih wa bālat* » (*Lisān*, XIII, p. 157-158). En fait *dimna* en Ifriqiya désigne un lieu d'isolement ou de quarantaine des malades. C'est une léproserie qui se trouvait à l'extérieur d'un centre urbain et servait de (H. H. Abdelwahab, *Waraqāt*, II, p.). Le sens du mot renvoie aussi, selon Dozy, aux vestiges et aux ruines, d'une habitation d'une forteresse ou d'une ville. « *dimna' al-dār*, selon Ibn Manẓūr, : *ataruhā* ».

⁵ A. Saadaoui et N. Djelloul, *op. cit.*, p. 190.

La première explication est en rapport avec la formation de la lagune de Ġār al-Milḥ. Toutes les études géographiques récentes qui se sont intéressées aux différents développements de la ligne côtière de la Tunisie, mettent l'accent sur les transformations exceptionnelles qu'a connues la bande côtière du golfe de Tunis où se jette l'oued Medjerda.

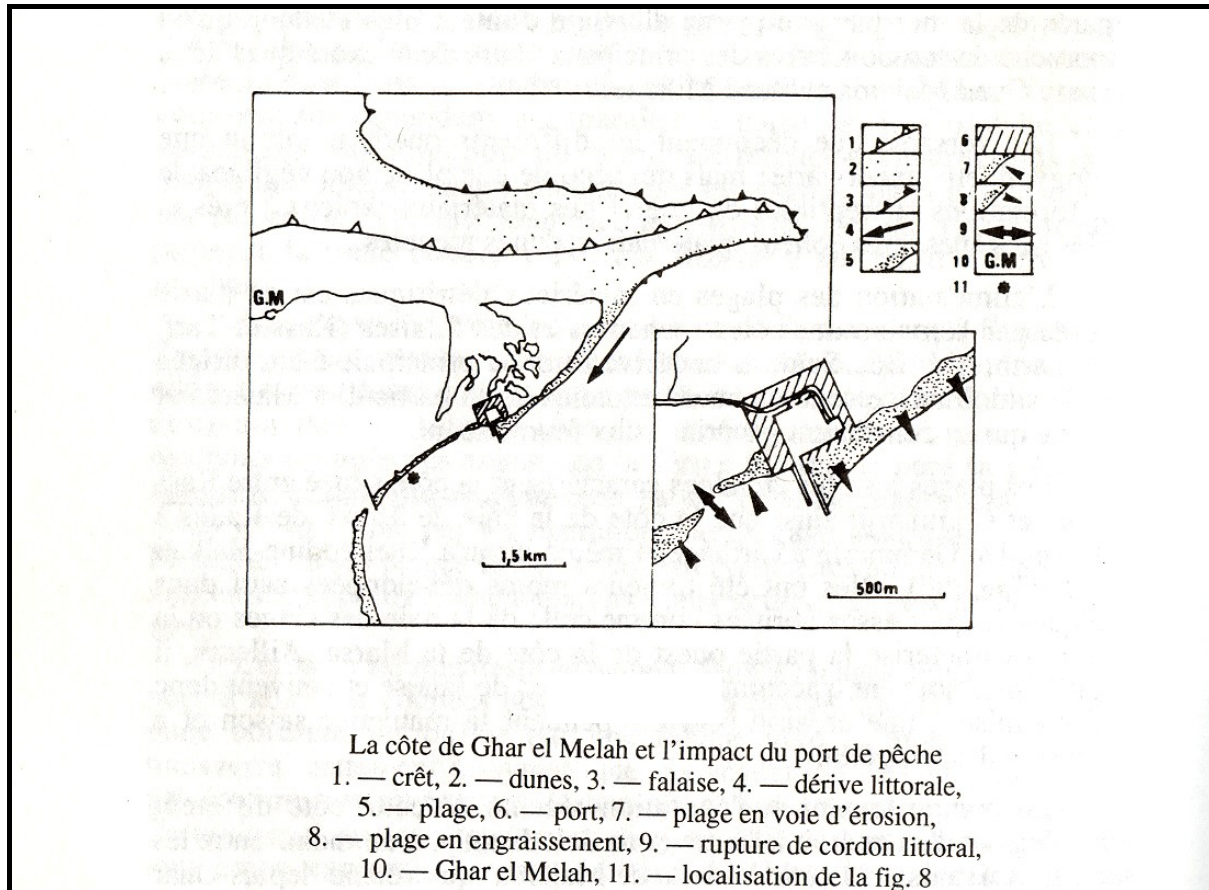


Fig. 140 : L'évolution de la lagune de Ġār al-Milḥ
(D'après A. Oueslati, *Les côtes de la Tunisie*, p. 121)

Aujourd'hui, il est quasiment reconnu par la majorité des géographes et archéologues que les grandes transformations de la moitié ouest du golfe de Tunis datent de la fin de l'Antiquité¹. Ces transformations ont provoqué l'éloignement d'Utique de la côte et par conséquent la modification du schéma de l'occupation du sol sur cette bande côtière. C'est entre le VII^e et le VIII^e siècles que le port d'Utique a disparu et que ses monuments ont été détruits par les alluvionnements accumulés par l'oued Medjerda. Dans le même temps, la côte de Ġār al-Milḥ, située au nord de l'embouchure de cette vallée, a été modifiée par la

¹ A. Oueslati distingue dans son étude sur "la géomorphologie et l'environnement des côtes de la Tunisie" entre deux secteurs dans le golfe de Tunis. C'est la moitié ouest qui s'étend depuis Rās Sīdī Ali el Mekki jusqu'à Soliman qui m'intéresse dans cette étude.

formation de cordons littoraux entre le lac de Ġār al-Milḥ et le golfe de Tunis. Vers la fin du Moyen Âge, un moment qui coïncide parfaitement avec l'apparition du toponyme sur la scène des événements, le processus de la fermeture du lac était déjà bien avancé. Un processus qui a fini par créer une lagune bien abritée, d'autant plus que les sondes mentionnées par les documents cartographiques de l'époque prouvent que le niveau d'eau pouvait assurer la navigation des grands navires. Ce n'est qu'en 1818 que le processus de sédimentation a engendré l'ensablement de la passe qui sépare la lagune de la mer et par conséquent l'abandon définitif de ce port par la marine de guerre¹.

Il serait donc possible d'expliquer la genèse de Ġār al-Milḥ par ces changements naturels. On aurait commencé à s'installer à cet endroit et donc à fonder une agglomération à partir de ce moment. Toutes les conditions étaient en effet favorables : un lac de dimensions non négligeables sous forme d'un bassin qui ne communique avec la mer qu'à travers une passe étroite, et une rade capable de recevoir une flotte de guerre. Ces conditions sont devenues perceptibles vers la fin du Moyen Âge lorsqu'on commence à rencontrer le toponyme dans les sources.

La deuxième explication n'est pas en contradiction avec la première ; et elle est en rapport avec le sens du toponyme de la cité. Ġār al-Milḥ qui signifie littéralement "la grotte du sel" doit probablement son origine à une activité économique que la localité connut vers la fin de l'époque hafside. En effet, on a dans les salines qui se trouvent dans les environs de la ville un indice qui pourrait justifier cette hypothèse. Il est vrai que l'on ne dispose pas d'informations sur la production du sel à Ġār al-Milḥ, mais nul n'ignore l'importance de ce produit dans l'économie et pour la médecine au cours de la période médiévale. Le sel aurait été utilisé à Ġār al-Milḥ dans le mode de vie de pêcheurs. On l'utilisait surtout pour la conservation des poissons et de plusieurs autres produits².

Cette hypothèse est d'autant plus envisageable que le site offrait vers la fin de l'époque médiévale, comme nous l'avons montré plus haut, un abri naturel pour le cabotage des grands navires qui venait s'ajouter à un autre avantage, à savoir la facilité de

¹ Sur cette lagune et les transformations dues à l'ensablement on peut se référer à la description de Peyssonnel. Il disait en 1724 : « la rade est un grand bassin ; elle a environ une lieue de long sur une demi-lieue de large ; l'entrée en est étroite et le devient tous les jours davantage parce que la rivière de Bagradas, qui se décharge directement à son entrée, charrie beaucoup de sable et la comble peu à peu. Il est à craindre que dans quelques temps elle se ferme entièrement. Je suis convaincu, par des observations, que depuis dix ans le fond avait diminué de plus de dix pieds ; de sorte que les vaisseaux de guerre touchent presque tous, en entrant, aux endroits où ils passaient autrefois fort à l'aise », p. 188.

² Le sel est appelé par Ibn Qayyim al-ğawziyya « le roi des épices ». Voir à ce propos l'article "milḥ", *EF*², VII, p. 57-60.

ravitaillement en eau. Un *marsā* naturel, un site bien abrité naturellement et une nappe phréatique riche constituent autant de conditions favorables à l'occupation humaine à Ġār al-Milḥ. Vers la fin du 9^e/XV^e siècle on aurait donné à cet endroit un nom qui correspond à la nature de son activité. On est alors descendu de la montagne, où se trouvait le *Qaṣr-ribāt Abī-Ṣaqr*, et on a commencé à occuper la bande côtière qui est enserrée entre la montagne et la mer. Cette occupation semble avoir été modeste tout au long du 10^e/XVI^e siècle, une modestie qu'expliquent les conflits hispano-ottomans. Ce n'est qu'en 1638 que le puissant dey et *qābudān* Uṣṭā Mūrād, après la régression des attaques chrétiennes, décida de créer à cet endroit un port pour les vaisseaux ronds en accordant plusieurs avantages à tous ceux qui décidaient de s'y fixer¹.

V- Toponymie :

Le toponyme de Ġār al-Milḥ est apparu vers la fin de l'époque médiévale. Dans la documentation cartographique, on commence à le rencontrer à partir de la première moitié du 8^e/XIV^e siècle. Sur l'une des feuilles d'un Atlas anonyme, le nom de la ville figure un peu déformé : "Gamel". Ce même nom est attesté aussi sur la carte de Giroladis qui date de 1426². La première mention textuelle date de la deuxième moitié du 9^e/XV^e siècle.

Le nom arabe, signifiant "la grotte du sel" tire son origine selon toute probabilité, des salines qui se trouvent à l'est de la ville. En revanche, *Porto Farina* est le nom donné par les voyageurs occidentaux à ce site. On le trouve dans les récits dès la première moitié du 10^e/XVI^e siècle³.

¹ Ibn Abī Dīnār, *al-Mu'nis*, p. 177.

² Cf., Z. Chelli, *La Tunisie au rythme des cartes géographiques*, Tunis, 1996, p. 98.

³ B. Ruffino, *Sopra la desolazione della Goletta e forte di Tunisi*, relation traduite par P. Sebag, Tunis, 1971, p. 171.



Fig. 141 : Ġār al-Milḥ : ville enserrée entre le mont *al-Nāzūr* et le lac



Fig. 142 : La rade de Ġār al-Milḥ au XVIII^e siècle
(source B.N.F., *Ge cc 1303*)

Inventaire

A- Ġār al-Milḥ :

Fort de Bāb Tūnis

برج باب تونس

Situation :

Le fort constitue, comme son nom l'indique, la limite de la ville du côté de Tunis. Il domine à aussi bien l'accès terrestre qui relie Ġār al-Milḥ aux autres localités de la région que le lac de la ville.

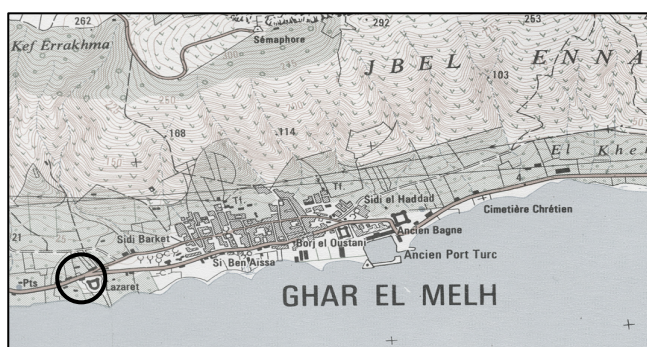


Fig. 143 : Plan de situation du fort
(carte au 1/100 000^e)

Description :

La morphologie de ce fort lui donne son originalité. En effet, le fort est composé de deux parties interdépendantes. La première unité dessine un rectangle orienté est-ouest. Celui-ci mesure 46 m sur 23 m, et est accolé à un autre bâtiment de forme semi elliptique, de 46m (la base) sur 21m (le profondeur). Aucune séparation n'existe entre les deux parties. Toutes les deux constituent une seule unité.

A l'extérieur, le *burġ* est flanqué, aux angles nord-est et nord-ouest, par deux bastions octogonaux surmontés de deux coupoles. Ces deux bastions semblent avoir été aménagés pour contrôler l'entrée de Ġār al-Milḥ du côté de Tunis.

La **partie semi elliptique** est orientée vers la rade. Cette orientation offre aux gardiens un champ visuel assez large pour assurer la surveillance de toute la lagune¹.

¹ N. Djelloul, 1995, I, p. 190.

A l'extérieur toujours, on note la présence d'un fossé, de 15 m de large, qui circonscrit le fort de tous les côtés. Ce fossé fut un véritable élément de défense qui s'ajoutait aux courtines et aux bastions qui flanquent l'enceinte du fortin. Aujourd'hui les vestiges d'une ancienne contrescarpe en maçonnerie témoignent encore de l'existence du mur extérieur du fossé. Ce mur est construit en pierre de taille.

Les courtines présentent des spécificités d'un côté à l'autre. Celle du nord, aujourd'hui profondément remaniée¹, dessine une muraille en maçonnerie de moellons haute de 8m et épaisse de 1,5 m. Au pied de ce mur se trouve un solin en moellons protégeant les courtines des eaux qui s'écoulaient jadis dans le fossé. Les courtines est et ouest sont plus épaisses que la précédente (environ 3 m). Elles sont construites en terre pilonnée, revêtue en maçonnerie de moellons². En ce qui concerne le mur de la demi-lune, il est haut de 7 m et épais de 1,5 m, comme l'attestent les mesures prises au niveau des meurtrières³.

Quant aux deux bastions, ils forment des saillants d'angle de forme octogonale et sont symétriques. Chacun mesure 37 m de périmètre. En ce qui concerne leur hauteur, ils présentent les mêmes mesures que les courtines, tandis qu'au niveau des matériaux de construction, ils sont bâtis entièrement en terre pilonnée et sont couverts de deux coupoles hémisphériques.



Fig. 144 : La façade principale du fort et le bastion d'angle nord-est

¹ A. Saadaoui et N. Djelloul, 1997, p. 221.

² *Ibid.*, p. 221.

³ D'après les travaux de N. Djelloul, ce mur est épais de 7,50 m. Cette dimension prend en considération les voûtains qui s'ouvrent à l'intérieur du fort.

Le fort est doté d'une seule **porte d'entrée** percée dans le côté est, dont l'accès est aménagé dans un saillant rectangulaire. Elle présente deux arcs en plein cintre, construits en pierre de taille. Entre les deux arcs une plaque rectangulaire en marbre (0,90 m x 0,55 m) porte une inscription en langue turque (ottomane) commémorant la construction de ce fort. Selon le texte, composé de quatre lignes, le fort fut l'œuvre du Ḥāğğ Muştafâ Lâz en 1070 de l'Hégire / 1659 J.C.. Entre le petit arc et la dalle de marbre se dresse une bandelette de 7cm d'épaisseur. Outre son rôle décoratif, cette frise marque le niveau de toiture du vestibule qui donne accès à la cour du fort. Au dessus du grand arc s'ouvre une baie de la chambre de tir qui surmonte la porte d'entrée.

L'accès à l'intérieur du monument se fait par **un vestibule** de forme carrée de 4 m de côté, débouchant directement sur la cour. Ce passage, couvert en voûtes d'arêtes, est bordé à droite de banquettes et communique avec la cour par une porte qui s'ouvre en arc en plein cintre semblable à celui de l'entrée principale du fort. A l'est de cette entrée, s'ouvre aujourd'hui une pièce rectangulaire (4,10 m x 4,70 m) qui semble avoir été rattachée à l'entrée lors des restaurations.

La cour « épouse la forme du fort »¹. Sur les façades nord, est et ouest on trouve **des casemates** servant de dépôt d'armes et de pièces pour l'hébergement des troupes.



Fig. 145 : Un puits dans la cour du fort

¹ Saadaoui et Djelloul, 1997, p. 221.

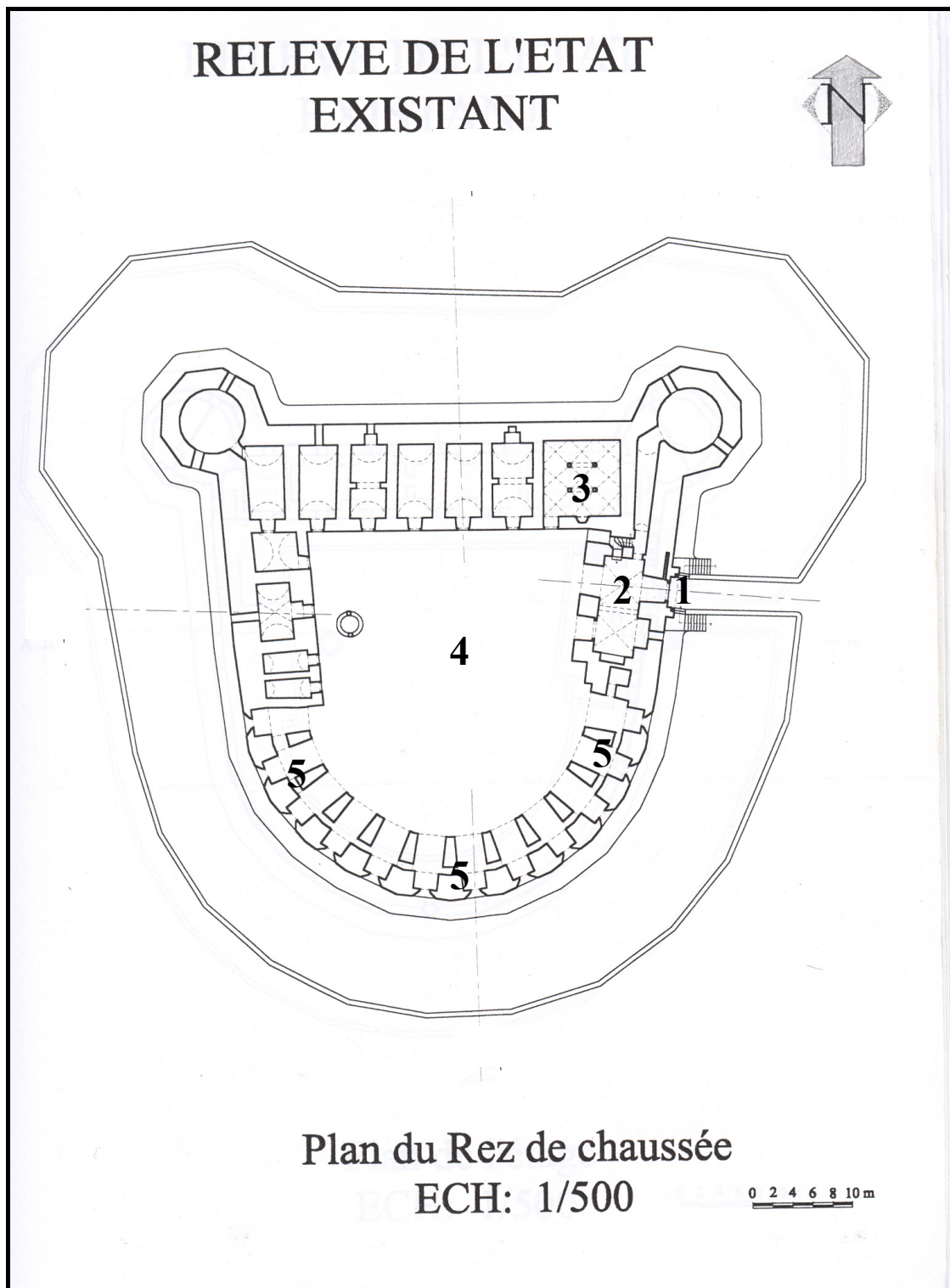


Fig. 146 : Plan actuel du Rez-de-chaussée (d'après un croquis de E. Ouerdi, 1993)
1- L'entrée du fort / 2- Vestibule / 3- Oratoire / 4- Cour / 5- Casemates

En entrant dans la cour, on rencontre une salle dotée d'un *miḥrāb*. C'est l'**oratoire** du fort. Il est constitué d'une pièce carrée de 7,80 m de côté, composée de trois nefs et trois travées. On accède à cette salle à travers une porte construite en blocs de pierre taillée, épais de 15 cm. La salle de prière est couverte de quatre voûtes d'arêtes, appareillées en briques cuites et supportées par de grandes colonnes aux chapiteaux de type dit hafside. Le *miḥrāb* se dresse au milieu de la nef centrale. Il est inscrit dans un encadrement rectangulaire (2,07 m x 2,70 m) surmonté d'un *claustrum*. L'arc en plein cintre, légèrement outrepassé, est supporté par deux petites colonnettes en marbre jaune couronnées par deux chapiteaux ottomans.



Fig. 147 : Le *miḥrāb* de l'oratoire



Fig. 148 : L'oratoire – détail des colonnes et de la toiture

Sur la façade sud, s'ouvrent une douzaine de cellules qui ont quasiment les mêmes formes et dimensions. Ce sont en effet douze abris de 6,50 m de profondeur environ ayant de grandes ouvertures sur la cour. En les observant du côté opposé de la cour, on a l'impression qu'il s'agit d'une galerie qui épouse la forme d'une demi-lune, mais en s'approchant, on se rend compte que chaque pièce est séparée de ses voisines par un mur de 0,50 m d'épaisseur. Les ouvertures sont en forme d'arcs surbaissés et légèrement brisés. « A chaque voûtain correspond une meurtrière pour un canon, aménagée à peu de distance du sol, afin de pouvoir placer des batteries à fleur d'eau. Elles ont toutes 1,20 m de large à

la base et 1m de haut »¹. Au dessus de ces pièces est aménagé un chemin de ronde de 5 m de large, flanqué d'un parapet de 1,50 m de haut.

L'unité rectangulaire est dotée d'un **étage**. On y accède par un escalier aménagé dans un couloir placé/situé entre le vestibule d'entrée et la salle de prière. Une fois l'escalier franchi, on aboutit à la terrasse où on dénombre sept cellules communicantes et une huitième pièce habitée aujourd'hui par le gardien du fort. Ces pièces se dressent sur la façade sud-ouest. Elles sont séparées par des arcs en plein cintre construits en pierre dure.

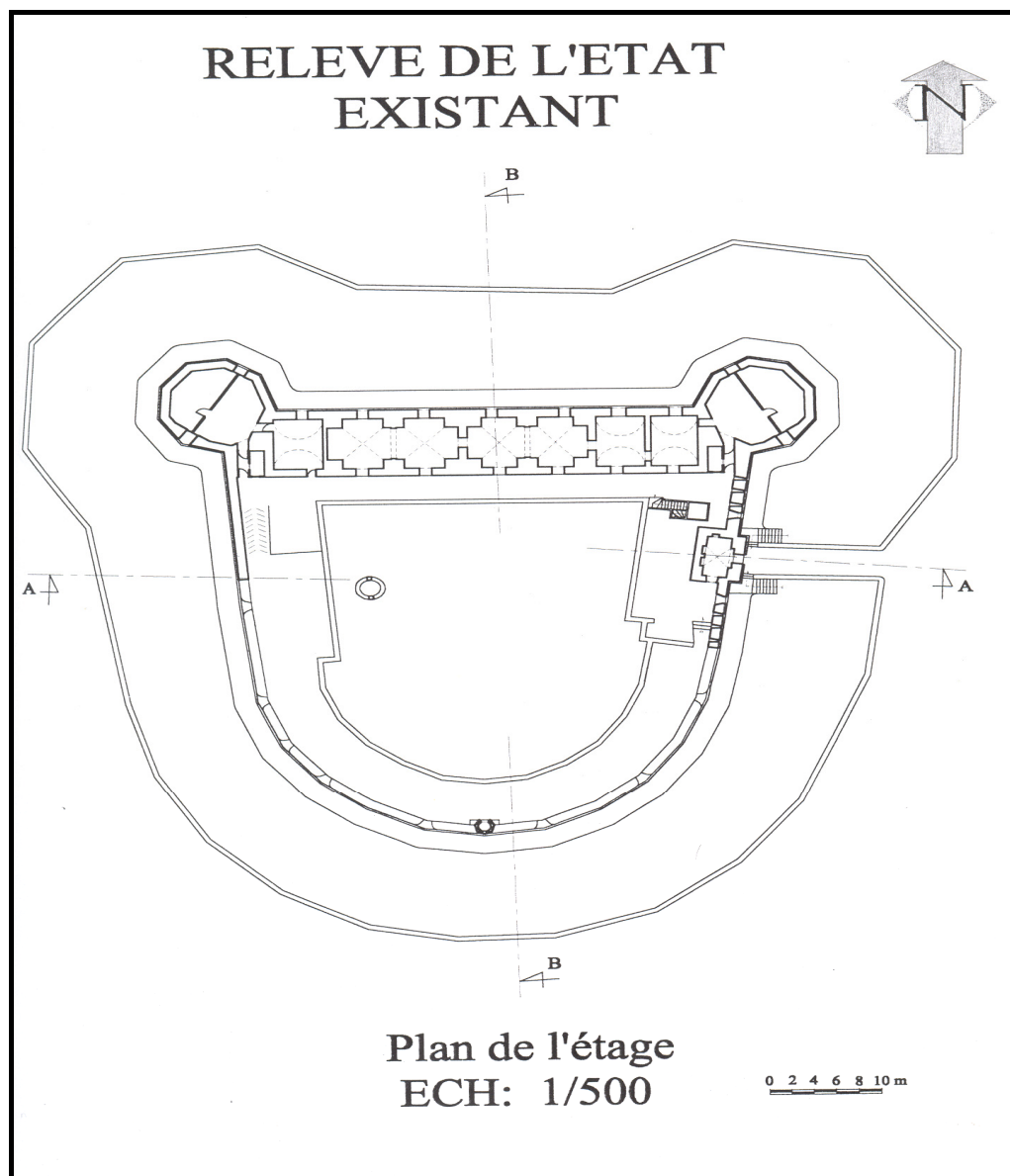


Fig. 149 : Plan actuel de l'étage du fort "Bāb Tūnis"
(d'après E. Ouerdi, 1993)

L'inscription :

Datation : 1070h/1659

Localisation actuelle : l'inscription est située au-dessus de la porte d'entrée du fort.

Support : plaque de marbre blanc de forme rectangulaire (0,90 m x 0,55 m) scellée verticalement.

Texte : Nombre de lignes : 4

Nature du texte : texte de construction

Texte en osmanli

Type d'écriture : Nashī / cursive

Type d'exécution : en creux

Décor : l'état actuel de l'inscription ne présente aucun décor ni dans son contexte architectural ni sur le champ épigraphique

Publications antérieures : A. Saadaoui et N. Djelloul , *Africa*, 1997, p. 231.

Le texte intégral¹ :

- 1- الهي رحمت ايله قولكه دار الرحماندة
- 2- غازي سلطان محمد لايم دورندة
- 3- تاريخ بيك يتمتش سنة سندة
- 4- حاجي مصطفى و ليله يا بدري زمانندة

- 1- Dieu tout puissant ayez pitié de votre serviteur, au jour du jugement dernier
- 2- [Réalisé] sous le règne du sultan Muhammad le victorieux.
- 3- En l'an mille soixante-dix (1070)
- 4- [Le fort] a été construit avec l'argent de Hāğğī Muṣṭafā

¹ La traduction de A. Saadaoui et N. Djelloul

Commentaire :

Le fort défendait la ville de Ġār al-Milḥ du côté de la mer et de la terre. Comme son nom l'indique, il délimite le tissu urbain du côté de la voie qui dessert vers Tunis. Le monument est connu aussi sous le nom de "*burġ Lazaret*", signifiant le fortin de la léproserie.

Le fort de *bāb Tūnis* est édifié en 1070/1660 ; l'inscription du tympan de la porte d'entrée indique que le fort fut construit sur l'ordre et avec l'argent du dey Muṣṭafā Lāz (1063-1075/1653-1665)¹, à l'époque du mouradite Ḥammūda Pacha (1631-1666) suite à l'expédition anglaise de 1655².

Sur le plan technique, cette fortification se singularise par sa façade en demi-lune qui lui permet la surveillance de toute la ville aussi bien du côté du lac que des deux côtés de la terre. Edifier une façade semi elliptique, exposée à la mer, est une technique architecturale qui n'a été introduite, à la lumière des recherches récentes³, qu'au XVII^e siècle. Elle est donc un indice de datation de première importance⁴.

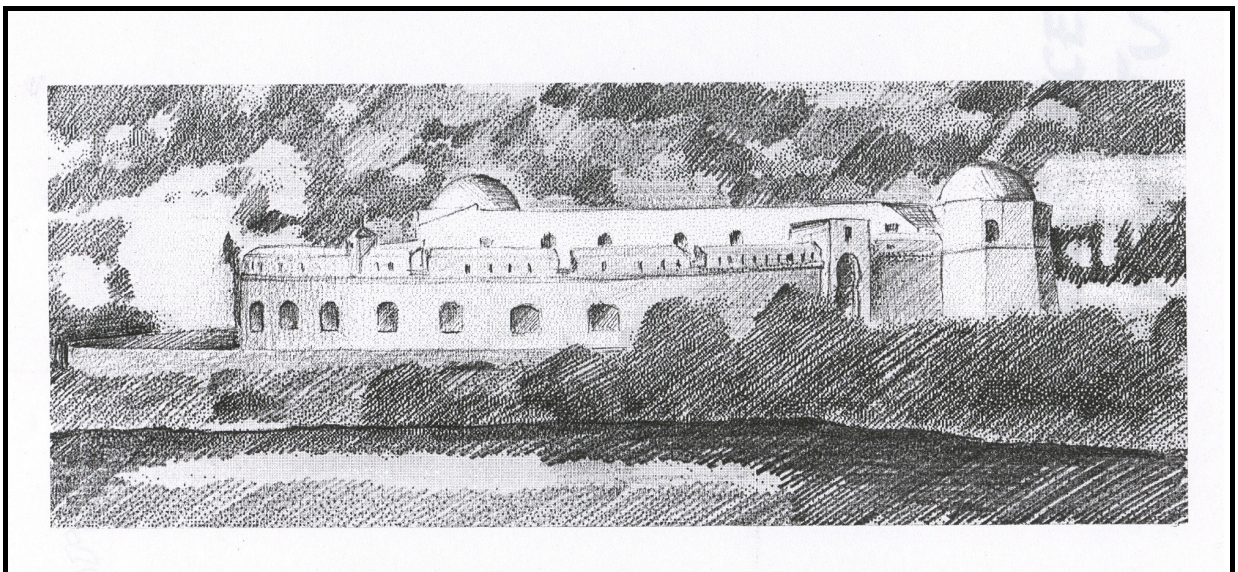


Fig. 150 : Croquis du fort de *bāb Tūnis*

¹ H. Hūġa, *Dayl*, p. 93-94.

² Al-Sarrāġ, *al-Ḥulal*, II, 414.

³ Voir à ce propos la conclusion de N. Djelloul, 1995, I, p. 342-348.

⁴ C'est grâce à cette donnée que F. Mahfoudh a pu mettre fin aux controverses à propos de la datation de *Burġ al-Ḥṣār* des îles de kerkenna.

Al-burġ al-Wuṣṭānī / Le fort du milieu

البرج الوسطاني

Situation :

Le fort du milieu se situe à l'entrée du port de Ġār al-Milḥ du côté de l'Ouest. C'est l'un des ouvrages défensifs les plus remarquables de cette ville. Il forme, avec le fort de Sīdī ʿAlī al-Makkī (*al-burġ al-Lūṭānī*), l'un des deux grands bastions de ceinture pour le port et l'arsenal.

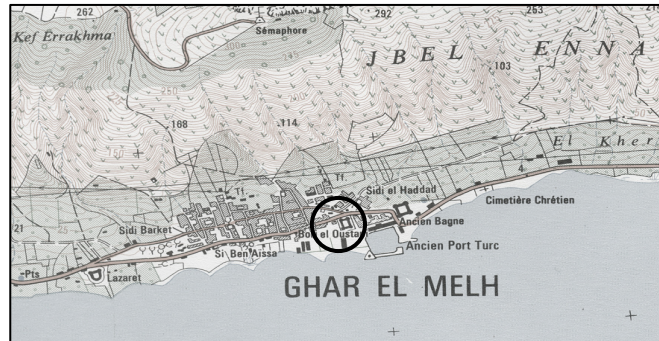


Fig. 151 : Plan de situation du fort
(carte au 1/100 000°)

Description :

Le fort affecte la forme d'un rectangle régulier de 44 m sur 30 m, orienté nord-sud. Il est flanqué de quatre bastions octogonaux dont un à chaque angle. Il est percé sur la face nord d'une seule porte qui le mettait en relation avec la ville. Cette porte est aménagée au milieu de la courtine.

A l'extérieur, le fort est entouré d'un fossé sur ses côtés nord, est et ouest, tandis que du côté sud -la façade qui regarde la lagune- s'élèvent les restes d'une clôture en terre. La profondeur du fossé atteint 3 m alors que sa largeur est variable d'une façade à une autre.

L'accès au fort se fait à l'aide d'une plate-forme qui remblaye le fossé et relie la porte au chemin qui passe devant le monument. Cette plate-forme mesure 2,5 m de large. Cet unique accès est aménagé au milieu de la courtine nord.

La hauteur **des courtines** varie entre 9,5 m et 10 m, y compris le parapet. Une frise semi cylindrique, saillante de 20 cm sur toutes les façades du fort, marque le niveau de la toiture et le commencement du parapet. Ce saillant sépare aussi deux techniques de construction : la partie inférieure est construite en pierres de taille de 1,50 m d'épaisseur, tandis que celle qui surmonte le larmier semble avoir été construite en pierres de taille, mais de moindre épaisseur que la première.

Quant aux **bastions d'angles**, qui dessinent des octogones de 37 m de périmètre, ils présentent les mêmes techniques et matériaux de constructions que les courtines. Ils sont tous vides et massifs à la base. Leurs plateformes supérieures « surmontées de petites échauguettes à toit conique, sont également défendues par un parapet percé d'embrasures à canon rectangulaires, béantes vers l'intérieur, afin de permettre la rotation des canons »¹.



Fig. 152 : La façade principale du fort



Fig. 153 : L'unique porte d'entrée du fort

L'unique porte du fort est assez monumentale. Elle s'encadre dans un double saillant rectangulaire en grès coquiller. Elle est surmontée d'un tympan aveugle au milieu duquel se trouve une inscription. Ce tympan est inscrit dans un arc en plein cintre reposant sur des colonnes à chapiteaux de type hafside. Les deux murs latéraux qui défendent cette porte sont construits en pierres de taille disposées en appareil simple et plein sur joint. Le parapet, 1,90 m de haut, est crénelé au dessus de la porte d'entrée et sur la façade orientale. Les créneaux sur la façade principale sont en dent de scie, tandis que ceux de la courtine orientale sont en forme d'arcatures.

¹ N. Djelloul, 1995, I, p. 186.

L'inscription :

L'inscription est en mauvais état de conservation. Elle est placée au dessus de la porte d'entrée. C'est une plaque en marbre de forme rectangulaire (49m x 75m) scellée verticalement et inscrite dans un cadre en *kaḍḍāl* de couleur noire. Le texte, probablement un poème de cinq lignes, est encore inédit. Il est illisible sauf la dernière ligne qui évoque la date de fondation.



Fig. 154 : l'inscription du fort central

Commentaire :

La superficie du “fort du milieu” est d'environ 1500m². Il vient au deuxième rang après le fort de bāb Tūnis. C'est un ouvrage daté par l'inscription qui surmonte la porte d'entrée du fort. Sa construction fut commencée en 1638 par Uṣṭā Mūsā al-Andalusī, un maître-maçon d'origine andalouse qui a dirigé plusieurs travaux à Alger avant que le dey ʿUṣmān ne le fasse venir pour lui confier la construction des fortifications de Ġār al-Milḥ.

Le nom donné au fort est autochtone : le mot “al-Wuṣṭānī” signifie le fort central. C'est un nom donné par rapport aux forts de bāb Tūnis (à l'entrée de la ville) et d'al-Lūṭānī qui délimitent Ġār al-Milḥ respectivement à l'ouest et à l'est.

Ce fort a été évoqué par plusieurs voyageurs européens. J. Coppin le signale comme entièrement achevé en 1686¹. C'est un monument qui est aussi représenté dans la documentation cartographique et iconographique de la période moderne².

Les aspects architecturaux que présente al-burġ al-Wuṣṭānī renvoient à la fortification tunisienne ottmano-morisque de l'époque. La technique des fossés qui entourent les fortins est attestée dans les forts de Bāb Tūnis (Ġār al-Milḥ) et Ġāzī Muṣṭafā (à Djerba) de la même époque. Ces fossés étaient remplis d'eau, une technique pour

¹ J. Coppin, 1686, p. 132 ; Djelloul, *op. cit.*, p. 185.

² Voir *supra* dans le commentaire général de Ġār al-Milḥ les illustrations de l'époque.

fortifier les accès de ces ouvrages, qui semble avoir remplacé les entrées en chicane, très répandues pendant le Moyen Age.

Le flanquement des forts par des bastions de forme octogonale fut aussi une technique propre à la fortification du XVII^e siècle. Cette forme a remplacé le flanquement droit qui caractérisait les ouvrages fortifiés du bas Moyen Age. Cette nouvelle forme fut introduite pour répondre au défi des armes à feu.

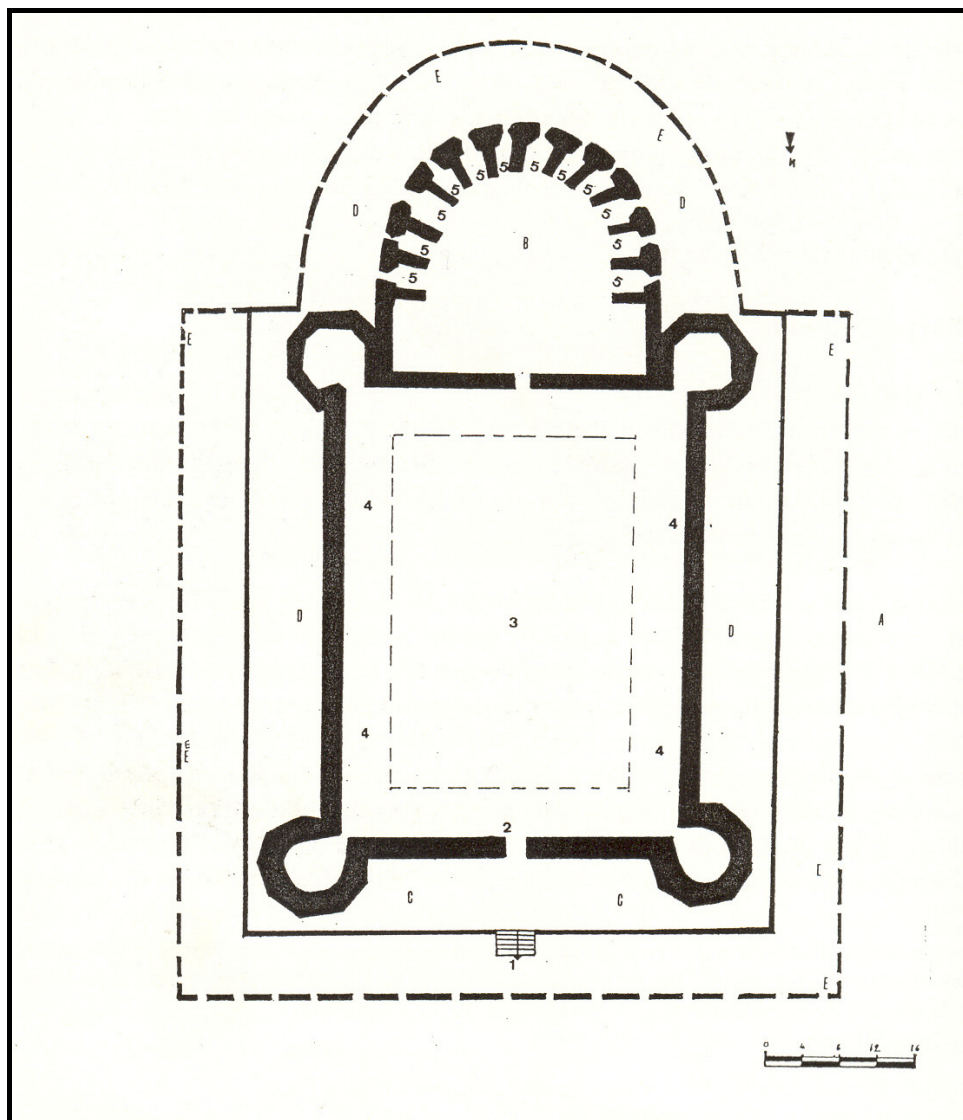


Fig. 155 : Plan du fort – essai de restitution
D'après N. Djelloul, 1995, II.

Fort *al-Lūṭānī* / Fort *Sīdī ʿAlī al-Makkī* برج سيدي علي المكي - البرج اللوطاني

Situation :

Ce fort est nommé aussi burġ Sīdī ʿAlī al-Makkī. Il délimite Ġār al-Milḥ à l'est. Il s'élève où commence le sentier côtier amenant à la pointe dite Rās al-Ṭarf, au milieu duquel s'élève la zaouia de S. A. Mekki qui donne son nom aussi à tout le cap. Le monument est implanté au sein d'un site stratégique –militairement et économiquement- : le port.

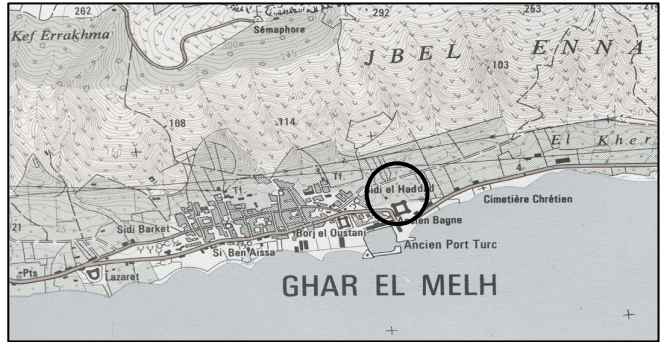


Fig. 156 : Plan de situation du fort
(carte au 1/100 000°)

Description :

Le monument (le fort et le fossé qui l'entoure) a une forme rectangulaire régulière (environ 50 m x 59 m). Il flanque le port et l'arsenal du côté nord-est, et constitue pour toute la ville la limite orientale du tissu urbain. Le fort, tel qu'il apparaît dans les documents dont on dispose, a subi plusieurs remaniements. Il fut utilisé comme prison à l'époque coloniale. Les documents relatifs à cette époque montrent que les cellules de l'étage ont été ajoutées par l'armée française.

Le fort communique avec l'extérieur à l'aide d'une porte unique située sur le côté ouest. Il est entouré, comme l'indique N. Djelloul, par **un fossé** qui enveloppait le monument sur ses quatre côtés. Aujourd'hui, le fossé de la façade principale est entièrement remblayé. On accède, en effet, à l'intérieur à l'aide d'un *masṭaba* qui relie la chaussée à la porte principale. Auparavant, un pont-levis permettait de franchir ce fossé et d'aboutir à la porte d'entrée. Les fossés des trois autres côtés sont moins larges (5,50 m) et actuellement profonds de 2 m¹.

La porte présente un arc outrepassé légèrement brisé inscrit dans un encadrement rectangulaire. Ses claveaux, en pierres taillées de couleur jaune, tombent sur deux colonnettes à chapiteaux hispano-maghrébins. Une moulure sépare cet arc du tympan qui comprend l'inscription de construction du fort. Tous ces éléments sont circonscrits par un

¹ N. Djelloul, 1995, I, p. 189.

arc en plein cintre assez monumental et reposant sur deux colonnes à chapiteaux turcs. La façade saillante du porche est construite en pierres de taille, relativement massives, disposées en appareil simple plein sur joint. Une deuxième moulure, semblable à la première, couronne le porche et le sépare d'un petit parapet, en moellons, destiné à renforcer la défense de l'unique entrée du fort.



Fig. 157 : La façade principale et la courtine Sud du fort dit « al-Lūṭānī »
Cliché pris du côté du port

La hauteur moyenne de toutes **les courtines** ne dépasse pas sept mètres (en tenant compte des parapets). Une moulure semi cylindrique marque de l'extérieur le commencement du parapet. De toutes les courtines, celle du sud, du côté de la mer, se singularise par son épaisseur. Elle est ainsi, parce qu'elle est constituée par un double mur : celui de l'extérieur (3,50 m) adossé au mur des cellules qui sont aménagées sur cette aile.

Quatre **bastions** de forme octogonale flanquent les angles du fort. Ceux du sud-est et du sud-ouest sont tournés vers la mer. Comme pour les courtines, l'épaisseur de leurs murs est plus importante que les saillants de la façade nord : ils sont épais de 4 m. Une moulure semi cylindrique marque, de l'extérieur, le commencement des parapets où s'ouvrent des embrasures à canons. Les deux autres bastions présentent les mêmes mesures et caractéristiques architecturales que les deux premiers (37 m de périmètre), mais ils sont moins épais (entre 2 m et 2,50 m).

L'unique porte d'entrée donne sur un couloir de 3,5 m de long. C'est un **vestibule** oblong. En le dépassant on accède à un deuxième espace de forme rectangulaire (10 m x 5,50 m) couvert par trois voûtes d'arêtes reposant sur quatre colonnes couronnées par des chapiteaux de type turc. La toiture est parfaitement décorée. Elle est faite en briques pleines disposées soigneusement d'une manière décorative originale.

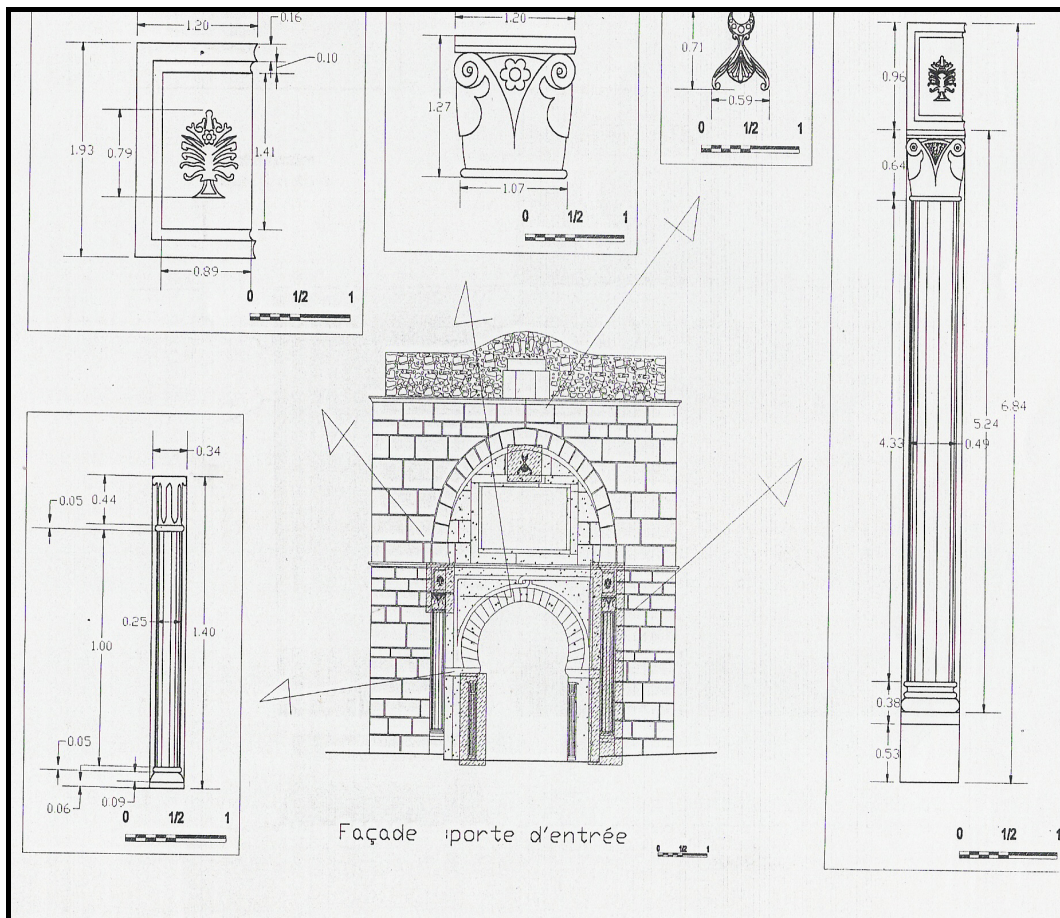


Fig. 158 : Relevé de la porte d'entrée du fort
(D'après E. Ouerdi, 1993.)

L'accès à **la cour** ne se fait pas directement. Il faut, en effet, dévier un peu à droite pour entrer, à travers un arc en plein cintre, à l'espace central du fort. Cette légère déviation donne au monument un accès en chicane légèrement coudé. La cour centrale est de forme rectangulaire (32 m x 26 m). Elle est occupée vers le milieu par une citerne et bordée, sur les quatre faces, de pièces et de casemates. **L'aile nord** « comporte cinq

cellules rectangulaires de 9m x 4m, et une sixième de plus grande largeur, communiquant avec le bastion nord-ouest. Elles sont toutes couvertes de voûtes en berceau, percées de lucarnes d'éclairage »¹.



Fig. 159 : L'aile Sud de la cour du fort oriental

L'aile est composée de deux grandes cellules rectangulaires, de 7,50 m x 4,50 m, précédées par une petite chambre et accostées, au sud, par deux casemates de forme rectangulaire. Dans **l'aile méridionale**, les parois sud des casemates ne sont pas adossées à la courtine ; elles en sont séparées par un couloir, large d'un mètre, longeant tout le mur d'enceinte. Seule la septième casemate qui se trouve à l'angle sud-ouest communique avec ce couloir. Toutes ces pièces casematées, de plan rectangulaire (elles ont 12,50 m de long, 4m de large au Nord seulement 3,50 m au Sud), sont séparées l'une de l'autre par un mur de 1,60m d'épaisseur, qui se rétrécit davantage au milieu, jusqu'à n'avoir que 0,50 m. Elles sont toutes couvertes de voûtes en berceau, appareillées en briques. À chaque casemate correspond un voûtain de 3,50 m de large à la bouche, mais de 2,50 m au fond, aménagé dans le mur même de la courtine, à peu de distance du sol et évasé vers l'extérieur. À chaque voûtain correspond extérieurement une meurtrière, auparavant armée d'un canon de gros calibre. Elles sont au nombre de huit.

¹ N. Djelloul, 1995, p. 188.

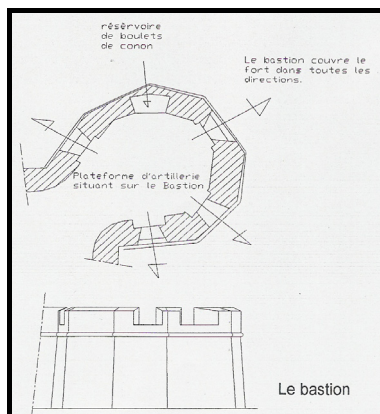


Fig. 160 : Relevé d'un bastion d'angle dans le fort oriental

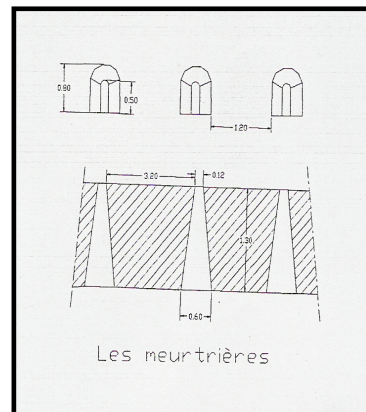


Fig. 161 : Les meurtrières des courtines du fort oriental

L'**oratoire** est une pièce quadrangulaire aménagée dans l'angle nord-est de la cour¹. Sa forme est presque carrée (9,30m x 8m). Elle est divisée en trois nefs et trois travées. Le mihrāb est percé au milieu du mur sud. La salle est couverte en voûtes d'arêtes construites en briques pleines et supportées par quatre piliers.

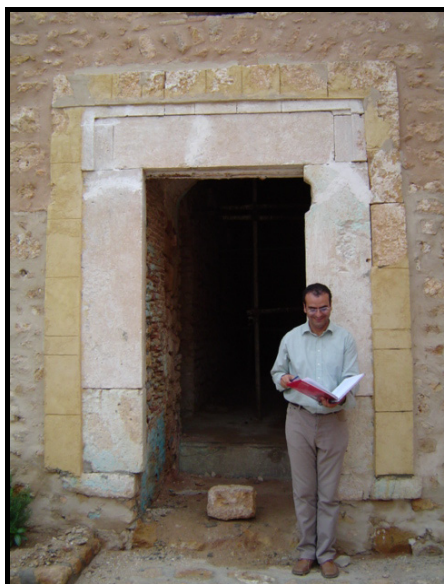


Fig. 162 : L'entrée de la salle de prière ouvrant sur la cour

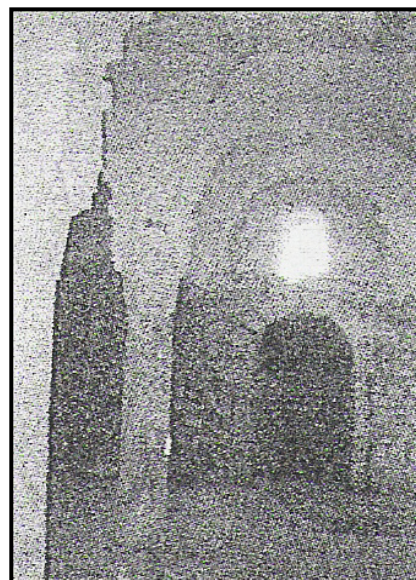


Fig. 163 : L'intérieur de la salle de prière. On voit au fond le *mihrāb*

¹ Et non nord-ouest comme l'a indiqué N. Djelloul.

On accède à la terrasse par **un escalier** aménagé à l'angle nord-ouest de la cour centrale. Ils sont construits en pierres de taille et comptent 23 marches.

La hauteur moyenne des parapets est de 1 m. Celui du sud est percé de sept embrasures à canon ouvertes vers l'extérieur, tandis que sur les autres parapets les ouvertures donnent sur l'intérieur. Elles sont destinées aux arquebusiers. Les pièces qui se dressent à l'étage datent de l'époque coloniale.

L'inscription :

Datation : 1070h/1659

Localisation actuelle : l'inscription est scellée au dessus de la porte d'entrée.

Support : dalle de marbre blanc de forme rectangulaire (1,20 m x 0,70 m) scellée verticalement.

Texte : Nombre de lignes : 5

Nature du texte : Un poème de construction

Texte en osmanli

Type d'écriture : Nashī / cursive

Type d'exécution : en creux

Décor : dans l'état actuel de l'inscription, on ne relève aucun décor ni dans son contexte architectural ni sur le champ épigraphique

Texte intégral :

سيقان اهل اسلامي حيرار حصت اولدي	1- بحمد الله زهى قلعة سنية ببنا اولدي
خان محمد رماننده يکندن عمارت اولدي	2- كي لييمان غار الملح رجالي ميز لكاه ايكز
ميسر قلدي اتما مين فيض حفر وسعن اولدي	3- سر عسكر حاجي مصطفى سيعر ايدوب في سبيل الله
كه اطرفه اثنيها بون لو كفارة يدهايب اولدي	4- زين ايدن وبنتها طوبا لن حاجي سمنه نظرا
مناسب كلدي بنا بني قلعية همات اولدي	5- عجب حصن حصين اولدي ينالدي اشبوكان تاريخ

- 1- Grâce à Dieu ce fortin illustre a été construit pour constituer avec le précédent fort, deux sabres qui veillent sur les musulmans
- 2- Le port de Ghar-el-Melh est ainsi un havre de paix, alors que règne extérieurement l'insécurité.

Le fort a été reconstruit à l'époque de Khân Muhammad

- 3- Le chef en l'année. Hājī Muṣṭafā Dey l'a construit pour la caisse de Dieu il facilita son achèvement avec générosité
- 4- Pourvu de canons, il est accueillant pour les amis et redoutable pour les infidèles
- 5- Admirable fort retranché, voilà sa date exacte.

« Dieu aide moi pour que ce poème soit digne de ce fort »



Fig. 164 : L'inscription de fondation du fort al-Lūṭānī

Commentaire :

C'est un monument daté par l'inscription qui surmonte la porte d'entrée. Sa fondation fut achevée sous le dey mouradite Ḥāğğ Muṣṭafā Lāz qui a régné entre 1653 (1063h) et 1665 (1075h). N. Djelloul a attribué a tort la fondation de ce fort au mouradite Ḥammūda Pacha. Le poème évoque le climat d'insécurité qui a précédé l'édification du fort (ligne 4). L'inscription fait peut être allusion à l'attaque de la marine anglaise en 1653. Cette datation est confirmée par des informations textuelles : H. Ḥūğā (mort en 1145/1732), l'auteur des *Baṣā'ir ahl al-īmān*, parle de la décision prise par ce dey de renforcer la fortification de la ville de Ġār al-Milḥ¹. Il ordonna, en plus de la construction du fort al-Lūṭānī, l'édification de l'enceinte du port et du bassin de captage de l'eau. L'inscription parle indirectement du fort du milieu qui flanque le port du côté opposé : « grâce à Dieu ce

¹ H. Ḥūğā, *al-dayl*, p. 94-95.

fortin illustre a été construit pour constituer avec le précédent fort, deux sabres qui veillent sur les musulmans » (ligne 1). Le Khān Muḥammad, cité dans le texte de fondation, devait être le gouverneur ottoman de la ville.

Deux noms sont donnés à ce fort. *Al-burġ al-Lūṭānī*, nom dialectal, signifie littéralement le fort d'en bas. Ce nom suppose un *burġ fūqānī* qui délimite la ville du côté opposé. Celui-ci correspond au fort de bāb Tūnis situé à l'extrémité occidentale de Ġār al-Milḥ. Le deuxième nom est burġ Sīdī ʿAlī al-Makkī. Il lui a été attribué parce que le monument s'élève du côté de la zaouia qui se dresse sur le versant sud de la chaîne al-Nāzūr.

Architecturalement, le monument semble avoir gardé sa forme originale du XVII^e siècle. Les bastions octogonaux et la technique du fossé renvoient à la fortification de cette époque. L'essentiel des remaniements aurait touché l'étage. Après 1881, le fort a servi de prison pour l'armée française qui a ajouté quelques pièces sur la terrasse. Après l'indépendance, et jusqu'à une date récente¹, le fort a été occupé par des familles. Toutefois, la documentation textuelle indique que Aḥmad Bey, en 1840, restaura la façade des casemates qui se dressent sur l'aile sud de la cour. Actuellement, le monument est en cours d'une restauration dirigée par le chercheur Abdel Hakim Gafsi.



Fig. 165 : Burġ al-Lūṭānī, bastions et fossé
Photo : A. Saadaoui et N. Djelloul, 1997

¹ Au milieu des années quatre-vingts dix, N. Djelloul signale que le fort est occupé par quelques familles pauvres de Ġār al-Milḥ.

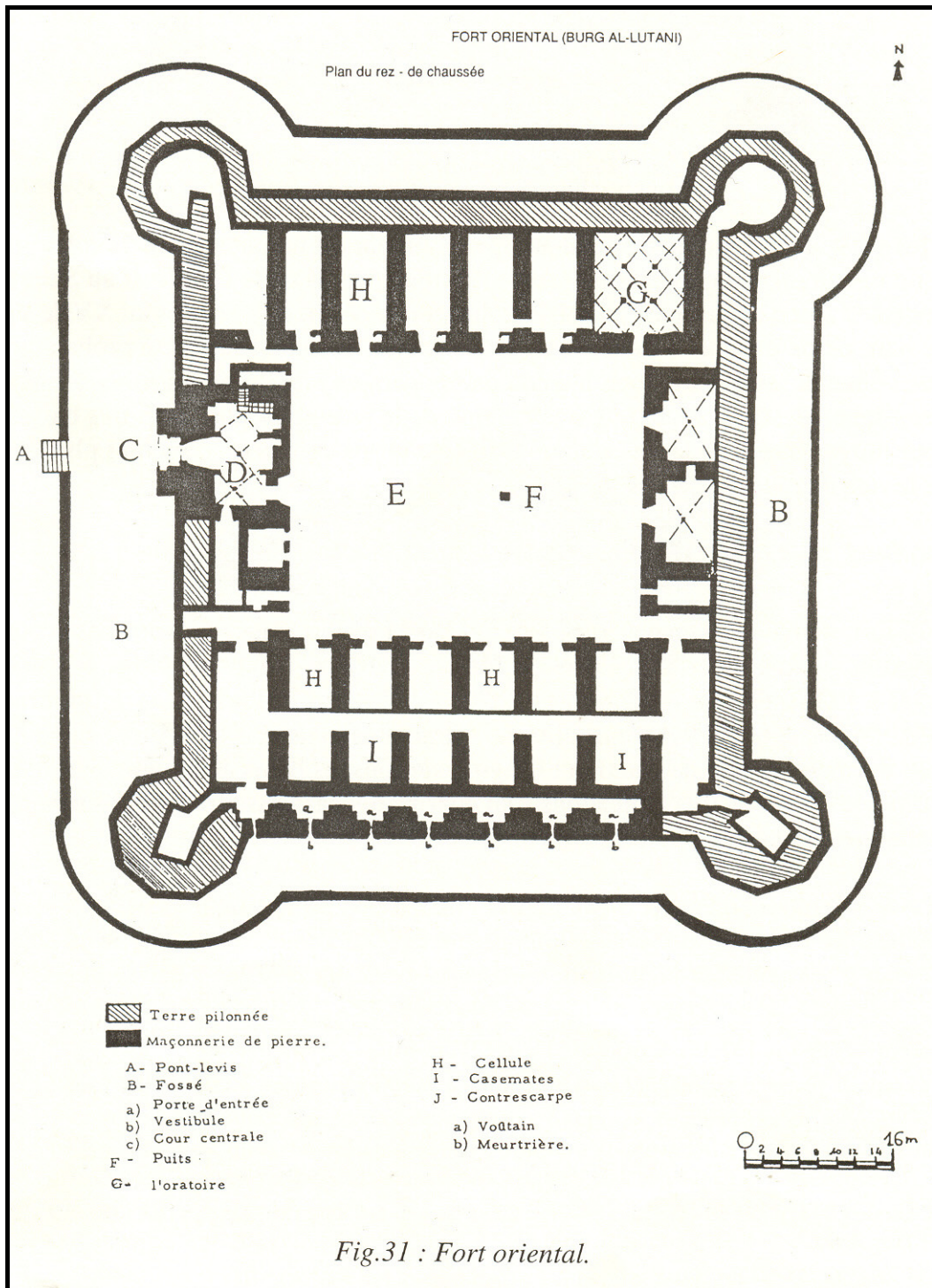


Fig. 166 : Fort Sidi °Alī al-Makkī - Plan du rez-de-chaussée
D'après N. Djelloul

II- Les installations maritimes :

Le port

* Situation :

Le port de Ġār al-Milḡ constitue la limite orientale du tissu urbain de la ville. Il est jouté du côté de l'est par le fort al-Lūṭānī (le fort de Sīdī ʿAlī al-Makkī), à l'ouest par le fort al-Wuṣṭānī et au nord par l'arsenal et la grande mosquée.

*Description :

Ayant la forme d'un bassin trapézoïdal, le port de Ġār al-Milḡ est l'un des ports les plus originaux de la région et même de la Tunisie. Tout d'abord, c'est un port doublement abrité. Il est protégé naturellement par deux jetées qui enveloppent la ligne côtière de Ġār al-Milḡ du côté de l'est et de l'ouest. Ces deux jetées sont dues aux déchargements de l'oued Medjerda qui, en charriant le sable, a comblé peu à peu l'entrée du lac. De plus, le port est entouré sur trois côtés par des jetées artificielles, dont deux sont défendues par une enceinte dotée de chambres de tir et de meurtrières.

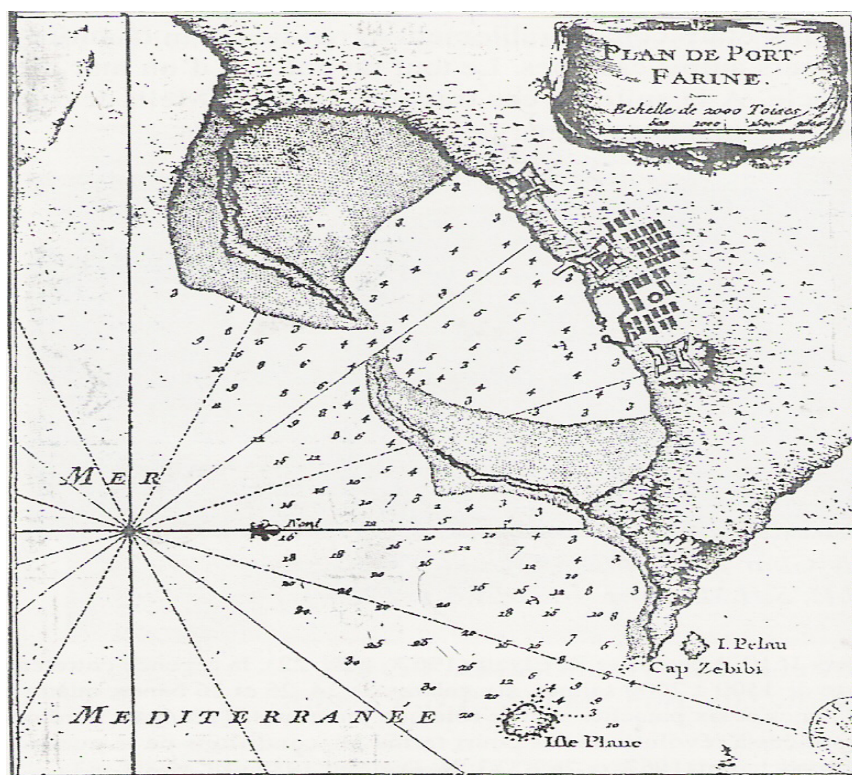


Fig. 176 : Le plan de Ġār al-Milḡ d'après un document de 1765 – on voit l'abri qu'offrent les deux langues de sable pour la ville et son port

Du point de vue des dimensions, c'est une darse relativement large. La jetée occidentale mesure 120 m de long. Celle du côté opposé mesure environ 130m et celle du sud est de 144 m de long (soit une superficie de 15200 m²). La passe des navires qui se trouve sur l'angle sud-est est large d'environ 25m¹.



Fig. 177 : L'accès occidental du port

L'accès terrestre au port se fait par le nord-est et le nord-ouest. L'entrée occidentale s'ouvre du côté du fort central. Elle est constituée par un passage voûté de 10,10 m de long et de 4,10 m de large. Ce passage se trouve entre l'enceinte occidentale et la rangée des magasins qui se dresse en face du bassin du côté du sud. Il s'inscrit dans un bâtiment carré de 4,15m de côté renfermant une citerne qui alimente le port en eau. L'arc du passage est aplati. Les parties inférieures de cet arc sont totalement endommagées². Sa toiture constituée par deux voûtes en arêtes, séparées par un arc en plein cintre, construites en briques pleines³. Par contre, la terrasse, qui constitue le départ d'une conduite d'eau qui épouse le tracé de l'enceinte, est plate.

La largeur des quais varie entre 8 m et 12 m. Cette dernière correspond à la distance séparant la rangée des magasins et le bord septentrional du bassin.

¹ G. Kokovtsov, 1951, p. 146 ; N. Djelloul, 1995, p. 181 ; A. Saadaoui et N. Djelloul, 1997, p. 206.

² La partie droite de cet arc est totalement intégrée dans une construction contemporaine.

³ Les mêmes techniques de construction sont relevées dans l'entrée du fort Sidi c'Ali al-Makki.

La muraille qui enveloppe le port à l'ouest et au sud est longue d'environ 320 m. L'enceinte occidentale est dotée de trois petites portes simples. La plus importante est celle qui est proche de l'angle sud-ouest. La hauteur moyenne du mur est de 2,50m, mais cette hauteur ne cesse d'augmenter tout en avançant vers le quai méridional.



Fig. 178 : Le port – vue générale prise de l'Ouest

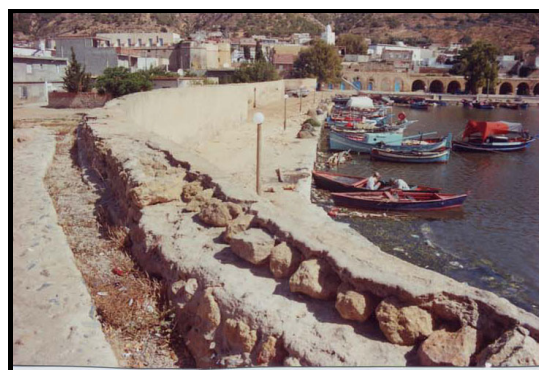


Fig. 179 : L'enceinte du port - détail

Une pièce de guet se dresse au sommet de l'angle sud-ouest de l'enceinte. On y accède par des escaliers de onze marches, adossés à la muraille du côté du bassin. Les marches sont construites en blocs de grès et en briques pleines. À 2 m au dessus du plancher du quai, on accède à une marche plus large que les précédentes. Elle est de 3,50 m de long et devance une barbacane rectangulaire (3,50 m x 2,70 m). Telle qu'elle se présente de nos jours, cette dernière est à ciel ouvert. Elle est percée de quatre meurtrières : une sur la façade est, une deuxième sur la façade opposée, tandis que du côté de la mer on trouve deux baies. Les meurtrières sont à 0,90 m au dessus du plancher de la barbacane.



Fig. 180 : L'enceinte du port - Une tour de garde

La courtine sud de l'enceinte, présente les mêmes caractéristiques de construction que la façade occidentale. Elle est construite en effet, de moellons et d'un liant de chaux. L'épaisseur du mur est de 1,50 m. En revanche, ce qui caractérise cette courtine par rapport à la précédente est le nombre important des baies de défense. Elle est percée en effet de dix meurtrières béantes vers l'extérieur et de six embrasures de canons. Une deuxième barbacane est percée dans cette façade. Elle est endommagée, et semble avoir été en cours de restauration lors de ma visite du site¹.



Fig. 181 : L'enceinte du port – matériaux et techniques de construction

A l'est de cette pièce de surveillance et de tir, le mur continue son tracé et tourne, dans l'angle sud-est, vers le Nord jusqu'au départ de la passe des navires. A 25 m de ce point, le quai reprend son tracé tout au long du côté est, mais sans être pourvu d'éléments de défense. Sur les illustrations de la deuxième moitié du XVII^e siècle², ce quai est doté d'une tour circulaire à partir de laquelle on tendait une chaîne pour fermer l'entrée du port.

Le quai septentrional est le plus large (12 m). Il est situé entre le bassin et une rangée de sept magasins et un portique de sept arcades.

¹ Cette visite a été faite les 12 et 13 décembre 2003. Toute la ville de Ġār al-Milḥ, et surtout ses monuments de fortifications, est en chantier de restauration sous la direction de monsieur A. Gafsi, un chercheur de l'INP de Tunis.

² Celles d'Albert de 1669 et de De Viviers de 1699. Ces deux illustrations sont proches de la date de construction des quais du port.

Les installations hydrauliques du port :

✓ *Le canal d'eau de l'enceinte du port* : il se dresse au sommet du mur de l'enceinte qui entoure le port sur ses côtés Sud et Ouest. La hauteur de la muraille baisse tout en avançant vers le fond du port. Cette dénivellation facilite l'écoulement de l'eau entre le réservoir d'eau (la *ğābiya*), situé à l'angle nord-ouest du port, et le fond du port¹.



Fig. 182 : Le tracé de l'enceinte du port

La source du canal est le réservoir qui s'appuie sur le portail de l'entrée nord-ouest du port. Ce réservoir s'alimentait du puits du fort central. De l'angle sud-ouest de cette *ğābiya* part une conduite en céramique, de 300 m de longueur et de 0,30 m de diamètre.

Ce canal qui suit le tracé de l'enceinte du port est bien daté. Ḥusayn Ḥūḡa, l'auteur du *ḡayl bašā'ir ahl al-īmān*, remonte les travaux de fortification du port de Ġār al-Milḡ, y compris la conduite d'eau de l'enceinte, à l'époque du mouradite Ḥammūda Pacha et précisément à la suite de l'expédition anglaise de 1655².

Il s'agit donc bien d'un canal qui répond à des motifs de fortification puisqu'il a assuré la conduite de l'eau aussi bien pour les deux ouvrages de garde et de tir qui se dressent au milieu de l'enceinte que pour les navires qui débarquent près de l'accès maritime du port. Trois gouttières percées sur la courtin



Fig. 183 : la conduite de l'enceinte -détail

¹ Sur ce port cf. *infra* l'historique et la description de ce bassin.

² Ḥ. Ḥūḡa, *ḡayl*, p. 95

Cette conduite, comme la courtine et les tours de surveillance de l'enceinte, a connu plusieurs restaurations. La documentation textuelle de l'époque ḥusaynide évoque celles d'Ibrāhīm al-Šarīf en 1703¹.

✓ *La fontaine du port* : il s'agit d'un réservoir doté d'une façade principale donnant sur l'intérieur du port. La *ḡābiya*, qui s'appuie directement sur l'accès occidental du port, est de forme rectangulaire (8,5 m x 4,10 m) et haute de 3,60 m. Elle est couverte d'une voûte en berceau.

La citerne est exploitée aujourd'hui comme dépôt, de même que les pièces de l'arsenal ouvrant sur la même façade du port. Une porte, de forme rectangulaire (1,80 m x 0,90 m) et précédée d'un seuil en pierre mince (large de 0,70 m), aurait remplacé, lors d'une intervention de restauration, un suçoir et un petit bassin de captage. La façade principale, ouvrant sur les quais du port, est en mauvais état. Il semble, à partir de ce qui reste, que ce front était très décoré. Les motifs, en creux et en relief, renvoient à la décoration des façades des grandes demeures de la ville de Tunis. Au-dessus de la clef de l'arc, l'on relève les débris de carreaux de céramique qui décoraient cette façade. Les murs sont construits en moellons pour la partie inférieure et en briques pleines pour la partie supérieure.



Fig. 184 : La façade de la fontaine – Vue d'ensemble

¹ Al-Sarrāḡ, *al-Ḥulal*, II, p. 695. "wa bāšara fī iṣlāḥ Ġār al-Milḥ wa taḡdīd marsāha wa aḡrā bi-hā miyāh 'aḡba"

Tels qu'ils se présentent aujourd'hui, le suçoir et le bassin présumés de cette façade auraient été protégés par un arc saillant d'environ 1,5 m. Les vestiges montrent un arc outrepassé reposant sur deux piliers, aujourd'hui en mauvais état. L'arc est haut de 2,70 m et large –au niveau du sol- de 3,80 m. Sa paroi semble être construite en lamelles de briques jaunes. Cet arc, relativement profond, servait à d'abri. La même technique est attestée dans une fontaine publique à Bizerte, remontant à 1702¹.



Fig. 185 : motifs décoratifs de la façade de la fontaine du port de Ġār al-Milḡ- Détails

¹ Il s'agit de *sbil bāb al-Ḥūḡa*. voir *supra* la description de cette fontaine.

Commentaire :

Le port fut édifié en 1638-39 à l'époque d'Uṣṭā Murād Bey. Avant cette date la ville ne semble avoir été dotée que d'un simple mouillage (*marsā*) exploité par quelques pêcheurs. On ne possède malheureusement d'aucune information sur le déroulement des activités dans ce port vers la fin du Moyen Age¹. Il ressort de la documentation dont on dispose que cette frange de la côte fut fréquentée par les marines de guerre qui attaquaient Tunis. Au milieu du XVI^e s, un siècle environ avant l'aménagement du port, l'amiral turc Piri Reis faisait l'éloge de son mouillage. C'est un « bon port ; celui qui arrive là peut jeter l'ancre des deux côtés : ce sont des lieux aux eaux calmes »². Il semble alors que sa proximité de la ville de Tunis et les changements naturels qu'a subis sa lagune (la fermeture progressive de l'entrée) aient encouragé les nouveaux maîtres du pays (les Ottomans) à aménager un port pour abriter les vaisseaux des corsaires.

Les travaux furent dirigés, dans les années trente du XVII^e siècle, par un maître d'origine andalouse, Uṣṭā Mūsā al-Andalusī, auquel les sources attribuent des travaux dans le port d'Alger³. Après ces aménagements, Ġār al-Milḥ devint le port principal de Tunis.

Comme toute édification, le port a subi des restaurations, d'autant plus que la ville fut durant les premiers siècles de l'époque ottomane la cible de plusieurs attaques. La documentation iconographique est d'un intérêt capital. Sur les plans de De Viviers (1669), d'Albert (1699) et sur celui du début du XVIII^e siècle, la passe des navires, à l'angle sud-est, est dotée de deux petites tours qui défendaient l'entrée du port. Entre ces deux ouvrages, aujourd'hui disparus, on tendait une chaîne qui fermait l'accès⁴. L'existence de cet ensemble est attestée aussi dans une relation de voyage fait par un russe au XVIII^e siècle⁵. Peut être furent-elles endommagées vers cette époque puisque De Tassy, un voyageur européen de 1757, signale l'état de délabrement du port et de son arsenal⁶.

Au terme de cette analyse, il ressort que le port de Ġār al-Milḥ est l'un des chantiers où la décision politique ottomane s'est conjuguée avec l'expérience architecturale

¹ Sur les cartes des Šarfī, Ġār al-Milḥ est une installation maritime entre Tunis et Rās Banī Waġġāš . Voir aussi, *Manāqib b. Ćarūs*, p. 505-506 et M.Hassen, 1999, I, p. 195-196.

² Piri Reis, *Description ...*, p. 225.

³ Saadaoui et Djelloul, 1997, p. 208.

⁴ Cette technique est attestée dès l'époque médiévale dans plusieurs ports de l'Ifriqiya. Voir, à titre d'exemple, la description du port de Mahdia dans les *Masālik* d'al-Bakrī, 1992, II, p. 681.

⁵ Kokovtsov, 1951, p. 146-147 ; Djelloul, 1995, p. 182-183.

⁶ De Tassy, 1757, II, p. 171.

morisque ; une conjugaison qui a donné naissance à beaucoup d'ouvrages au cours du XVII^e siècle.

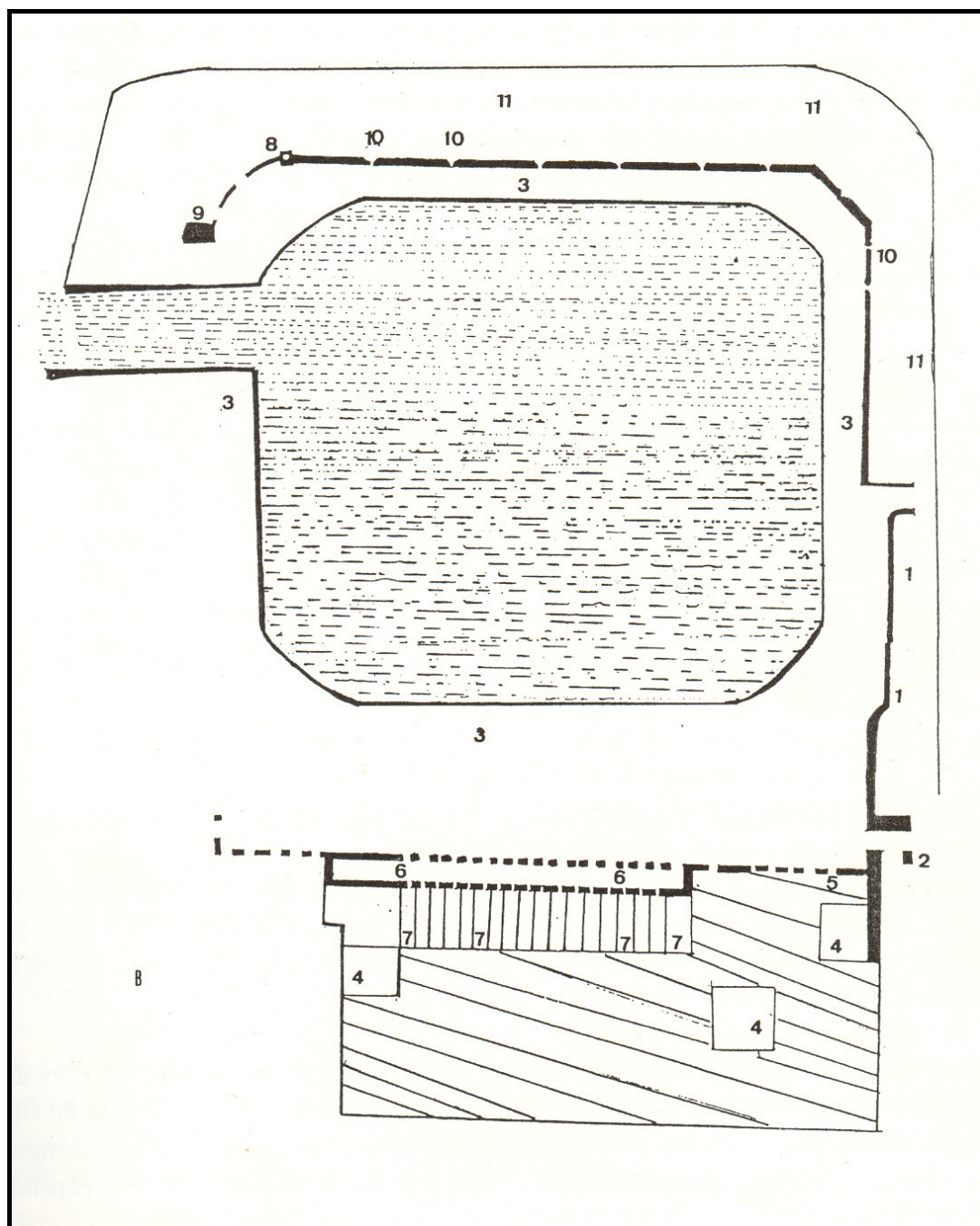


Fig. 186 : Le port et l'arsenal de Ġar al-Milħ
D'après N. Djelloul, 1997

L'arsenal

Situation :

L'arsenal est une rangée de magasins et d'arcades séparant le port du quartier de la grande mosquée. Cette rangée s'étend entre les deux accès terrestres du port, occidental et oriental. Il est flanqué à l'est par le fort al-Lūṭānī et à l'ouest par le fort central.



Fig. 187 : L'arsenal – vue prise du Sud

Description :

L'arsenal occupe un espace rectangulaire de 160 m sur 75 m. S'il est bien délimité sur son côté méridional, puisqu'il forme un alignement de pièces et d'une galerie à dix-sept arcades, la limite septentrionale, du côté de la ville, est imprécise.

En accédant au port du côté de l'ouest, on rencontre tout d'abord une fontaine publique aménagée sur une façade d'une citerne d'eau¹. A l'est de ce *sabīl* commence une rangée de sept pièces de forme rectangulaire (18m x 7m). Elles sont occupées aujourd'hui par des pêcheurs et utilisées comme dépôt du matériel maritime. Ces magasins sont voûtés

¹ Voir *supra* la description.

en berceau et possèdent des entrées rectangulaires inscrites dans des encadrements en calcaire. Les portes sont en bois à double battant.



Fig. 188 : L'arsenal – croquis

Cette rangée mesure 50 m de longueur. Elle est longée du côté de l'est par un portique à dix-sept arcades. Le portique est aujourd'hui en plein chantier de restauration, dirigé par l'Institut National de Patrimoine et l'Association de Sauvegarde de la ville de Ġār al-Milḥ sous la direction de M. Abdel Hakim Gafsi.

La présente description va essayer, de ce fait, de profiter des croquis anciens et des photos prises par N. Djelloul (au milieu des années 90) pour établir une comparaison avec l'état actuel.

De l'arsenal ne subsiste en effet, que la rangée des pièces voûtées et le portique. La façade de ce dernier est composée d'arcs en plein cintre, dont les claveaux sont en briques plates et pleines. Des pierres taillées assurent le chaînage entre les arcs. Sur les photos de N. Djelloul on ne voit pas la rangée des magasins qui abritent aujourd'hui le matériel des pêcheurs et les ateliers des constructeurs de barques.

Entre ce portique et l'angle nord-est du complexe portuaire, on repère deux portes inscrites dans une façade construite en moellons et délimitée par une moulure semi-cylindrique. Les deux portes dessinent deux arcs surbaissés et l'épaisseur du mur est de 1 m. Derrière cette façade, conservée et restaurée, on repère, du côté de la ville, des amas de ruines. Il s'agit bien des restes de pièces voûtées en berceau. Dans cette masse N. Djelloul a repéré un oratoire et deux bagnes pour le logement des esclaves chrétiens. Ces édifices

faisaient désormais partie “du paysage naturel” des ports ottomans, notamment barbaresques¹.



Fig. 189 : L’arsenal – Les ruines

Commentaire :

L’arsenal de Ġār al-Milḥ est unique dans toute la région. Même Bizerte, le chef lieu, est dépourvue de cet élément, indice de la présence d’un centre maritime florissant ; ce que fut le cas de Ġār al-Milḥ pendant le XVII^e siècle. La ville fut, à côté de la Goulette et jusqu’à un certain point Bizerte, un centre important de l’activité corsaire. D’où l’existence des deux bagnes pour les captifs chrétiens.

L’histoire de l’arsenal est étroitement liée à celle du port. Sa date de fondation nous est fournie par le chroniqueur Husīn Ḥūġa. Il fait remonter sa construction à l’époque du mouradite ^cAlī Bey. Cette datation concorde avec les données des illustrations de l’époque. Sur le plan de 1669, l’emplacement de l’arsenal est occupé par les tentes d’un campement, alors qu’à partir de la fin de ce siècle, on commence à relever sur les documents iconographiques des bâtiments rectangulaires fermant la façade septentrionale du fort. Sur

¹ A. Saadaoui et N. Djelloul, 1997, p. 210.

un plan du début du XVIII^e siècle, l'arsenal est représenté comme un édifice doté d'un étage, en avant duquel, du côté méridional, se trouve une enceinte qui le sépare du bassin du port.

Sur le terrain ne subsiste aujourd'hui aucune trace de ce mur, qui semble avoir été, comme les étages du bâtiment, le fruit de l'imagination du peintre anonyme du croquis du XVIII^e siècle. Ce dernier a même doté la ville d'une enceinte entourant la ville de tous les côtés.

Cet arsenal fut décrit en 1724 par J. Peysonnel. Dans son témoignage on apprend que ce chantier, spécialisé dans la construction des navires, est en mauvais état. Cela était dû à la régression de l'activité maritime tunisienne au cours de cette première moitié du XVIII^e siècle, du fait des circonstances politiques intérieures défavorables.



Fig. 190 : L'arsenal – les magasins et les arcades
Vue prise du côté du bassin du port

Ġāmi^c al-madrassa (La Mosquée de la Madrasa)
Al-ġāmi^c al-mālikī (la Mosquée Malékite)
الجامع المالكي / جامع المدرسة

Situation :

Le monument occupe une position centrale dans le quartier qui délimite le port et le marché couvert du côté de l'Ouest. Il se dresse au milieu de la rue dite « *nahġ al-madrassa* », habitée traditionnellement, comme cela nous a été indiqué par le *naqīb* de la mosquée, par les familles des *īmām/s* et des enseignants de la madrasa.

Description :

L'édifice s'élève au milieu d'une rue qui porte le même nom que la mosquée. Cette rue est l'une des principales voies reliant les deux grandes artères de la ville de Ġār al-Milḥ, qui sont parallèles à la ligne côtière. L'importance de cette rue réside dans quatre facteurs :

✓L'existence de la mosquée : il ne s'agit pas en effet, d'un simple oratoire de quartier. C'est un monument complexe : *ġāmi^c al-madrassa*. Aucun autre édifice de prière à Ġār al-Milḥ n'a servi d'école coranique.

✓Elle est plus large que les autres rues parallèles. Elle mesure 5 m du côté sud et se rétrécit vers le nord (3.5 m).

✓La présence d'un autre monument de grand importance dans le tissu de la ville arabo-islamique : le grand bain public (*al-ḥammām al-kabīr*) qui occupe l'angle avec la voie de Tunis, appelé aujourd'hui rue Habib Bourguiba.

✓C'est la première rue du côté du port et du souk couvert.

En ce qui concerne son emplacement par rapport aux autres édifices religieux de la ville, la mosquée de la madrasa se situe à mi-chemin entre "*ġāma^c al-raḥba*" et la grande mosquée.

L'ensemble de l'édifice dessine un rectangle irrégulier d'orientation est-ouest. Le monument, tel qu'il se présente aujourd'hui, a subi plusieurs interventions de restauration et de reconstruction, notamment dans le minaret et à l'intérieur de l'oratoire (le *miḥrāb*). En plus de ces deux éléments, la mosquée comprend une salle d'ablutions, une courette à ciel ouvert et des chambres d'hébergement.

La mosquée communique avec l'extérieur à travers une seule façade qui s'ouvre sur la côté est. Celle-ci mesure 14,85 m et est dotée d'une porte en bois à double battant. Le bois est décoré en cloutage et doté de deux heurtoirs. Cet accès est inscrit dans un cadre composé de deux registres. Celui du haut est construit en briques plates, et le bas est fait en pierres de taille. La porte est précédée d'une petite marche parce que le niveau de la rue est plus haut que celui de la mosquée.

Cette porte donne sur un vestibule de forme rectangulaire (2,80 m x 2,30m), voûté en berceau. En le traversant, on accède directement à la cour de la mosquée. A gauche de l'entrée on rencontre l'espace d'ablutions. Il est composé de deux parties. Un espace à ciel ouvert, de forme rectangulaire (5,80 m x 2,55 m), est intermédiaire entre le vestibule d'entrée et la salle d'ablutions. Cet espace est doté d'une banquette destinée aux fidèles en attente pour éviter l'affluence. En traversant cet espace intermédiaire, on accède à la salle d'ablutions. Cette dernière est une petite pièce rectangulaire (5,75 m x 2,50 m), au fond duquel est aménagé un puits.

En face de l'espace d'ablutions se dresse aujourd'hui un minaret récent. Selon les responsables de la mosquée, le nouveau minaret occupe le même emplacement que l'ancien. Celui d'aujourd'hui dessine un carré de 2,50 m de côté (de l'extérieur) et de 10 m de hauteur.

La courette est un espace quadrangulaire légèrement déformé. Elle est longue de 18,65m. Sur les ailes nord et ouest de cette courette se répartissent huit pièces de dimensions variables ; ce sont les chambres des étudiants. La mosquée a servi aussi de *madrassa*. Aujourd'hui, les quatre salles de la façade nord sont fermées et en mauvais état de conservation. Les quatre autres sont totalement restaurées et utilisées par l'Imam et les responsables de la mosquée.

Dans les pièces non restaurées, on relève encore quelques éléments décoratifs en plâtre et quelques indices sur les matériaux et les techniques de construction.

Du côté opposé de la cour, en face des chambres des étudiants, s'élève la salle de prière. L'accès se fait par une porte en bois, de 2 m de hauteur et de 1,35 m de largeur. A l'est de celle-ci se trouve une petite niche de 1,70 m de hauteur, de 0,90 m de largeur (de la base) et de 0,55 m de profondeur : il s'agit du *mihrāb* d'été.

« L'élément le plus intéressant de cet édifice est la salle de prière qui est un quadrilatère de 12,90 m sur 11,50 m. Elle compte trois nefs et trois travées et elle est couverte de voûtes d'arêtes bandées de doubleaux et portées par des colonnes de pierre calcaire couronnées de chapiteaux sommairement sculptés »¹.

Les fûts de colonnes sont hauts de 2 m et les chapiteaux sont du type ḥafside. Le miḥrāb actuel est totalement refait. Occupant le même emplacement que l'ancien, il se dresse au milieu du mur de la *qibla*, au fond de la nef axiale, et forme avec la porte de la salle de prière un axe médian. Le miḥrāb est inscrit dans un encadrement rectangulaire saillant revêtu de plâtre. Il est large de 3 m (y compris l'encadrement) et sa profondeur est de 1,55m. A l'ouest de ce miḥrāb, se dresse un minbar en bois et légèrement sculpté.



Fig. 191 : La salle de prière (état actuel)

¹ A. Saadaoui et N. Djelloul, 1997, p. 198.



Fig. 192 : La cour



Fig. 193 : L'intérieur d'une cellule d'hébergement



Fig. 194 : Arc en plâtre - détail

***Commentaire :**

Nous ne savons rien de l'histoire de la Mosquée de la Madrasa. La documentation textuelle est totalement muette. Architecturalement, la première remarque qui s'impose, est que la mosquée a subi plusieurs restaurations qui lui ont fait perdre son authenticité. Comme l'ont remarqué A. Saadaoui et N. Djelloul, ce *ḡāmi* n'est pas daté. Toutefois, plusieurs éléments pourraient contribuer, à mon avis, à cette datation.

On peut en effet, sans assurance de succès, essayer de dater cet édifice par rapport aux autres monuments religieux de Ġār al-Milḥ et en tirant profit d'une part des données de sa situation au sein du tissu urbain de la ville et d'autre part de ses caractéristiques architecturales.

A. Saadaoui et N. Djelloul considèrent que « plusieurs éléments témoignent de son ancienneté et autorisent à penser qu'il a été érigé au cours de la deuxième moitié du XVII^e siècle »².

Bien que sérieuse, je pense que la tentative de datation pourrait être affinée si l'on ajoute à l'interprétation de Saadaoui et Djelloul de nouveaux éléments. La Mosquée de la Madrasa aurait été édifiée avant le XVII^e siècle et elle serait donc le premier oratoire de la ville de Ġār al-Milḥ.

Le premier élément est en rapport avec la doctrine à laquelle le monument appartient. Les habitants de la cité considèrent, en effet, que cette mosquée est la plus ancienne de la ville parce qu'elle est réservée aux habitants originaires de Ġār al-Milḥ. Contrairement à la grande mosquée, à l'est, et à la mosquée de la *raḥba*, à l'ouest, qui appartiennent à la doctrine hanafite, la Mosquée de la Madrasa est toujours consacrée aux gens de la doctrine malékite, une doctrine existante à Ġār al-Milḥ bien évidemment avant l'installation des Ottomans³.

En outre, et du point de vue de son emplacement, la Mosquée de la Madrasa fait partie du noyau médiéval de Ġār al-Milḥ⁴, un noyau datable, selon toute vraisemblance, de l'époque hafside. La ville est mentionnée dans les sources dès le XV^e siècle, et cette mosquée aurait servi de premier espace de prière pendant deux siècles avant l'arrivée des Turcs, qui édifièrent les deux autres mosquées. A cette fonction religieuse s'ajoute la fonction d'enseignement. Comme l'atteste son nom, le monument a servi de madrasa ; établissement qui a connu sa floraison, comme on le sait, à l'époque hafside⁵. Il est vrai que les madrasas ifriqiyennes datables de l'époque médiévale se trouvent uniquement dans les grandes villes (Tunis et Kairouan), celle de la mosquée malékite de Ġār al-Milḥ pourrait représenter un exemple de ces établissements dans les villes les moins importantes.

² A. Saadaoui et N. Djelloul, 1997, p. 196.

³ En dépit de son étroitesse, la deuxième prière de vendredi (*al-ḡumu'ca al-tāniya*) se fait aujourd'hui dans cette mosquée. D'après un document d'archives, qui date du mois de février 1940, cet oratoire a été promu en mosquée à *ḥuṭba* pour les habitants du rite malékite.

⁴ C'est le noyau andalou selon Y. Ben Ammar, 1983, p. 74.

⁵ Cf. article « madrasa », *EP*, V, p. 1119-1134.

De plus, et toujours avec les caractéristiques de son emplacement, la mosquée occupe une situation avantageuse au sein de la ville. D'une part, le monument s'ouvre sur le souk couvert et d'autre part il regarde le port. Ces deux éléments sont les plus importants de la ville de Ġār al-Milḥ puisque autour d'eux s'articulent les plus remarquables monuments de l'agglomération.

Enfin, un autre élément pourrait témoigner de l'ancienneté de la mosquée : il s'agit des chapiteaux de réemploi qu'on trouve dans la cour et dans les cellules d'hébergement.



Fig. 195 : L'unique porte d'entrée de la mosquée



Fig. 196 : Les chapiteaux de réemploi pourraient témoigner de l'ancienneté de la mosquée

La grande mosquée الجامع الكبير

Situation :

La Grande Mosquée occupe une position avantageuse. Elle se dresse au nord du vieux port et à l'extrême nord-est du tissu urbain de la ville. La butte sur laquelle est bâtie le monument et la hauteur remarquable de son minaret en favorisent le repérage de n'importe quel côté de l'agglomération et de ses environs proches. C'est un monument désaxé aux habitations de la ville. La Grande Mosquée de Ġār al-Milḥ est intimement liée au port, aux deux forts et à l'arsenal.



Fig. 197 : L'emplacement de la grande mosquée par rapport au port et à l'arsenal

Description :

**La forme générale :*

L'édifice dessine un plan régulier. Il est composé de deux parties adjacentes : la plus grande est de forme carrée de 10,50 m de côté (de l'extérieur) et la petite parcelle s'adosse à la première du côté de l'Ouest. La première parcelle se compose de la salle de prière, d'une cour qui enveloppe cette salle de trois côtés, de quelques pièces qui s'ouvrent

sur la cour et du minaret. Le petit édifice renferme la salle d'ablutions qui s'organise autour d'une cour à ciel ouvert.

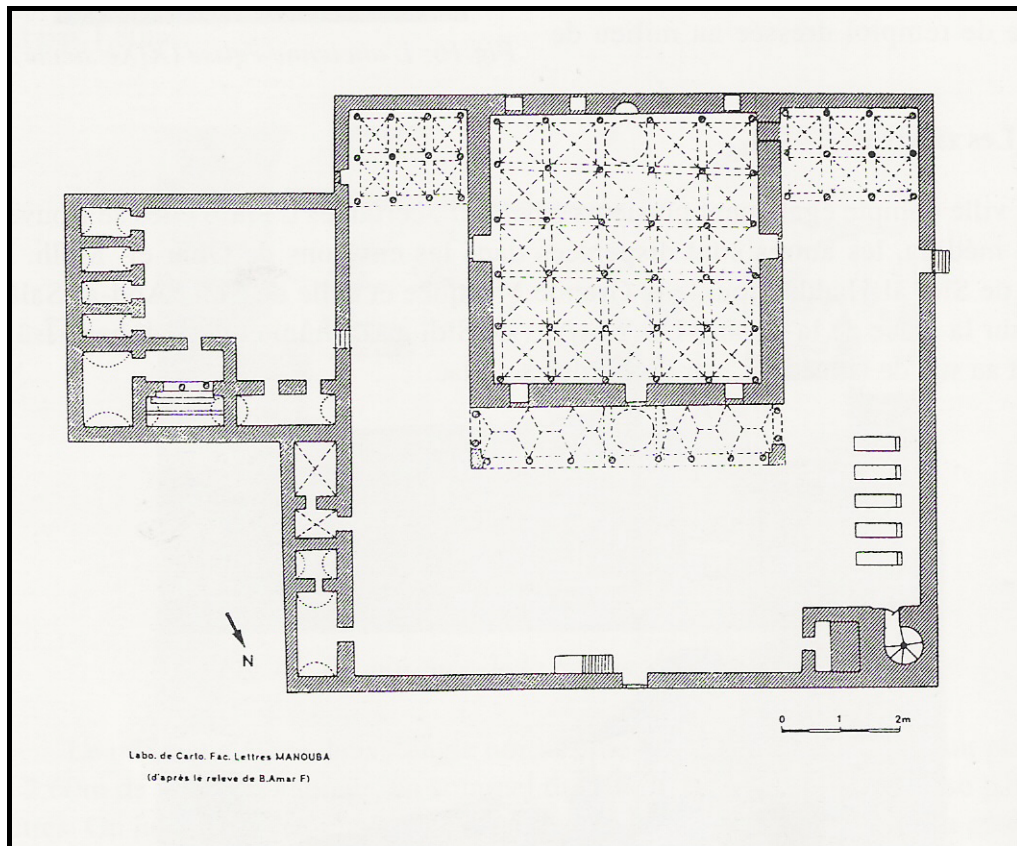


Fig. 198 : Plan de la grande mosquée (d'après A. Saadaoui et N. Djelloul, 1997)

**Les portes de la mosquée et son enceinte :*

La Grande Mosquée de Gār al-Milḥ est dotée de trois accès. Le principal se fait, aujourd'hui, du côté ouest, c'est-à-dire qu'il s'ouvre sur la façade qui regarde la ville. La deuxième porte, du point de vue de son importance, est percée au milieu de l'enceinte septentrionale. Elle est sur le même axe que l'entrée de *bayt al-ṣalāt* et le *miḥrāb*. Un troisième accès, moins important parce qu'il est moins fréquenté, se dresse vers l'angle Sud-Est du monument.

La porte occidentale, donc aujourd'hui la principale, est la plus grande. Elle est de forme « rectangulaire (1,10 m x 2,50 m) construite dans un encadrement de pierre calcaire et se fermant par deux battants de bois massif. Elle est précédée d'un escalier haut de sept marches qui la relie à la rue »¹. Elle est percée en face de l'entrée occidentale de la salle de prière. Les deux autres portes présentent les mêmes caractéristiques que la porte principale mais elles sont moins restaurées.

¹ A. Saadaoui et N. Djelloul, 1997, p. 203.

L'enceinte de la mosquée, haute de 3 m et épaisse de 0,55 m, est construite en moellons et enduite de chaux. Elle entoure la mosquée intégralement du côté du Nord et l'Ouest et partiellement sur les deux autres façades.

**La cour :*

C'est un espace qui entoure la salle de prière sur trois côtés. Saadaoui et Djelloul le divisent en trois parcelles. Deux cours latérales et une principale qui devance la salle de prière du côté nord.

La cour latérale occidentale renferme une double galerie à trois arcades qui s'étend entre la salle de prière et l'enceinte, ensuite au milieu une rangée de neuf tombes et enfin vers l'angle nord-ouest le minaret et la chambre de l'imām.

La cour latérale opposée renferme, outre une double galerie semblable à celle du côté occidental, deux chambres contiguës, de forme rectangulaire, réservées aux gardiens et à l'accueil des défunts lors des funérailles. C'est pour cette raison qu'on qualifie cette cour de *ṣaḥn al-ḡanā'iz*. Ces pièces sont orientées Nord/Sud.

Les galeries latérales sont voûtées en arêtes. Leurs arcs, en plein cintre outrepassés, sont portés par vingt-quatre colonnes (douze dans chaque galerie), couronnées de chapiteaux hafside.

La cour principale « qui précède l'oratoire, s'étend en largeur, elle couvre une surface relativement importante. Un petit cimetière est, par ailleurs, aménagé sur une partie de cette cour »¹. Outre ce cimetière, on relève dans la cour deux cadrans solaires. Le premier se dresse au milieu de cet espace. Il est placé sur un socle en maçonnerie haut de 1,30m. Ce cadran est daté de 1120h/1709. Le deuxième occupe une position latérale à côté de la salle d'ablutions et la chambre du gardien. Ce deuxième cadran, selon Saadaoui et Djelloul, est antérieur au premier. Il date probablement du XVIIe siècle avec la fondation de la mosquée. Ses graduations gravées sont érodées et illisibles². Le parterre de la cour est crépi en chaux et sable, et enduit de blanc de chaux.

Une galerie de sept arcades précède la salle de prière. Elle est plus haute que la salle et voûtée en cloître. L'arcade centrale, qui précède la porte principale de la salle de prière, est couverte par une coupole. Les arcs du portique présentent les mêmes caractéristiques que les galeries latérales. Ils sont en plein cintre outrepassés et reposent sur des colonnes lisses couronnées par des chapiteaux hafside.

¹ A. Saadaoui et N. Djelloul, 1997, p. 202.

² *Op. cit.*, p. 203.

**La salle de prière :*

Elle dessine un plan carré (17,80 m de côté). On y accède par trois portes. La principale est axiale et les deux autres sont latérales. L'entrée principale se fait du côté nord, où se dresse le portique. La porte est de forme rectangulaire (2,70 m x 1,35 m) et inscrite dans encadrement de pierre calcaire. Entre le linteau et le toit, une dalle en marbre de 1,28 m sur 0,68 m contient l'inscription de fondation de la mosquée. C'est un poème qui date de 1070h/1659. Les deux portes latérales sont percées au milieu de la troisième travée sur les murs oriental et occidental. Elles sont rectangulaires et inscrites dans un encadrement en pierre calcaire. Elles donnent directement sur les deux cours latérales.

De l'intérieur, la salle est divisée « par un réseau de 36 colonnes en cinq allées longitudinales sur cinq allées transversales. Les colonnes délimitant les allées sont espacées les unes des autres de 2,50 m. Elles sont presque toutes identiques : leurs fûts minces, de 0,40 m de diamètre et de 2,93 m de longueur reposant sur des bases formées de deux moulures : une plinthe et un tore. A l'exception de deux colonnes portant des chapiteaux de type turc, toutes les autres –celles de la salle de prière comme celles des galeries- sont couronnées de chapiteaux de type dit hafside »¹.

Au fond de la nef axiale se dresse une coupole qui devance le *miḥrāb*. Comme celle du *riwāq al-bahw*, elle s'appuie sur trois arcs doubleaux et sur le mur de qibla. Le passage du plan carré au plan circulaire est assuré par des trompes angulaires.

Le *miḥrāb*, qui se situe au fond et au milieu de l'allée longitudinale centrale, est une niche surmontée d'un arc en plein cintre outrepassé inscrite dans un encadrement rectangulaire de 2,90 m de large et 3,10 m de hauteur. La niche du *miḥrāb* est large de 1,70 m, longue de 2,90 m et profonde de 1,30 m. Elle est revêtue par des carreaux de faïences polychromes.



Fig. 199 : Le *miḥrāb*

¹ A. Saadaoui et N. Djelloul, 1997, p. 203-204.

La partie supérieure est un arc en plein cintre légèrement outrepassé supporté par deux petites colonnettes de 1,65 m de long y compris les deux chapiteaux du type hafside. L'arc est formé de claveaux, en marbres, rayonnants alternés noir et blanc. Il est inscrit dans un encadrement rectangulaire revêtu de marbres et de stuc. Au-dessus de l'encadrement la partie haute du mur est entièrement recouverte de stuc à motifs floraux turquisants¹.

Le *minbar* qui se trouve à l'est du *miḥrāb* est construit en maçonnerie. Il est haut de 2,53 m et long de 3,70 m. Il est composé de sept marches et une estrade pour l'Imam du vendredi.

**Le minaret :*

Il occupe l'angle nord-ouest de l'édifice². Il s'ouvre sur la cour principale de la mosquée. Il est de forme carrée (4.30 m x 4.30 m) et surmonté d'un lanternon ayant le même plan et d'un édicule de forme conique.

Sa hauteur totale est de 12,20 m (y compris l'édicule). Deux moulures semi-cylindriques marquent les trois étages du minaret. Dans les parties supérieures et sur les quatre faces il y a quatre petites baies. Chaque baie est composée de deux petites fenêtres jumelées, séparées par des colonnettes légèrement décorées. Les merlons qui couronnent le parapet de la plate-forme sont triangulaires et leurs bords sont en dent de scie.



Fig. 200 : Le minaret de la grande mosquée occupant l'angle nord-ouest de l'édifice

Ils sont semblables à ceux du fort Sīdī ʿAlī al-Makkī qui se dresse au Sud-Est de la grande mosquée. La porte du minaret est percée au milieu de la façade méridionale. Elle est petite (0,62 m x 0,40 m) et donne à l'intérieur sur un escalier de 60 marches.

**La salle d'ablutions :*

Elle est de forme rectangulaire (15,50 m x 17 m). Elle s'adosse à l'enceinte orientale de la mosquée. Une petite porte, précédée par trois marches, la fait communiquer avec la cour. C'est un espace qui s'organise autour d'une petite cour à ciel ouvert. Outre le

¹ *Op. cit.*, p. 205.

² Et non sur l'angle nord-est comme il est signalé dans l'article de A. Saadaoui et N. Djelloul. Toutefois, son emplacement sur le plan est correcte.

puits, qui se trouve dans une petite pièce au nord de l'entrée, la *miḍa* comporte trois autres petites cellules consacrées aux ablutions des fidèles.

***L'inscription :**

Datation : 1070h/1659

Localisation actuelle : l'inscription est scellée au-dessus du linteau de la porte d'entrée axiale de la salle de prière.

Support : plaque de marbre blanc de forme rectangulaire (1,28 m x 0,68 m) scellée verticalement.

Texte : Nombre de lignes : 5

Nature du texte : texte de construction (un poème)

Texte en osmanli

Type d'écriture : belle écriture cursive (*Nasḥī*)

Type d'exécution : en creux

Décor : l'état actuel de l'inscription ne révèle aucun décor ni dans son contexte architectural ni sur le champ épigraphique

Publications antérieures : Djelloul et Saadaoui, *Africa*, 1997, p. 231.

Le texte intégral : (traduction de Saadaoui et Djelloul)

خان محمد دورندة جوڊي خدا	1- ساعي خيرات اولان اهل سخا
ايلدي جامع شريفة ابتدا	2- حاجي مصطفى او صاحب خير جون
حمد لله بولوب اخر انتها	3- راه حقة ايليوب سعي فزون
هرنماز ايجون قلتد قجة دعا	4- دولتي افزون عمري مزيد
ايله بشروقتي كه سزاندده ادا سنة 1070	5- هاتف غيبي ددي تاريخ ايجون

1- Dieu tout puissant bénit les bienfaiteurs,

Sous le règne du Sultan Muhammad.

2- Hājī Mustafā décida la construction de cette honorable mosquée,

pour l'amour de Dieu le propriétaire suprême.

3- Il œuvre à l'élargissement du droit chemin.

Grâce à Dieu le travail fut achevé.

4- Que tous lui souhaite, après chaque

prière, le bonheur et la longue vie

5- La formulé pour l'histoire,

cinq fois en même temps que l'appel à la prière l'année 1070

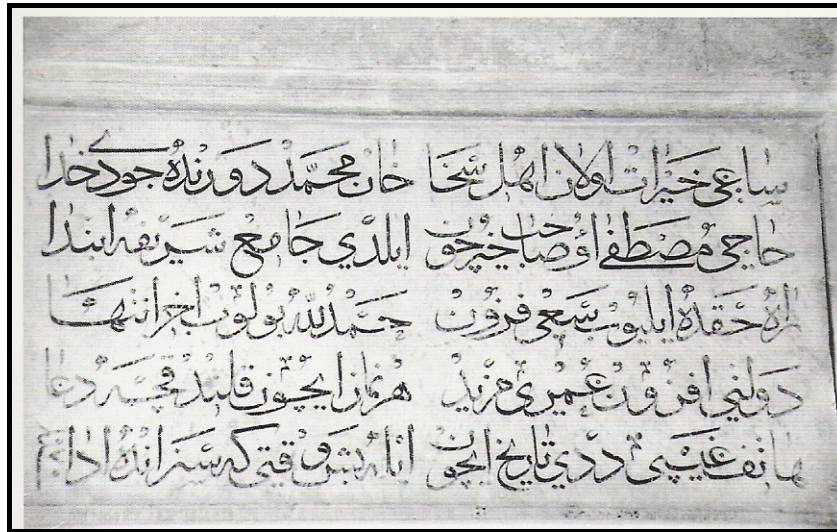


Fig. 201 : L'inscription de fondation de la grande mosquée
(Cliché Saadaoui et Djelloul, 1997)

Commentaire

L'inscription, de nos jours *in-situ* au dessus du linteau de la porte axiale de la salle de prière, est l'un des plus importants témoignages épigraphiques de la ville de Ġār al-Milḥ. Elle date le monument avec précision et nous fournit le nom du fondateur de la mosquée. C'est, en effet, en 1070h/1659 que le dey Ḥağğ Muṣṭafā Lāz ordonna la construction de la Grande Mosquée de la ville. A ce même dey, on attribue aussi l'édification des deux forts de ceinture de la ville : le fort oriental (*al-Lūṭānī*) et l'occidental (*bāb Tūmis*)¹. La mosquée occupe un emplacement stratégique. Elle se dresse dans un quartier où les Turcs ont édifié la majorité de leurs constructions : les deux forts qui flanquent le port, l'arsenal, les fontaines publiques ...etc. Elle s'ouvre aussi sur les deux espaces économiques de la ville. Le port au Sud et le souk à l'Ouest².

C'est le principal monument religieux de la ville. Le *minbar* en maçonnerie est un élément architectural qui signale l'appartenance de la mosquée au rite ḥanafite, le rite officiel du pouvoir ottoman. Architecturalement, A. Saadaoui (1997) a bien relevé et analysé la place que garde cette mosquée dans l'évolution de l'architecture religieuse de la

¹ Le dey Ḥağğ Muṣṭafā Lāz est aussi le restaurateur et l'auteur de plusieurs adjonctions dans plusieurs monuments qui remontent à la période médiévale. C'est à lui qu'on attribue, à titre d'exemple, l'actuel minaret de la mosquée al-qaṣr de la ville de Tunis.

² Voir *supra*, dans le commentaire général, les conclusions sur l'évolution urbaine de la ville de Ġār al-Milḥ.

Tunisie, et notamment l'influence des Ottomans et des Morisques dans ce secteur¹. Les coupoles de la nef axiale rappellent, en effet, une tradition ifriqiyenne médiévale². En revanche, l'ordonnement de la construction et la décoration s'inspirent des influences ottomanes. La construction de ce monument « s'inspire à la fois de la mosquée de Yūsuf Dey (1614-1615) et de celle de Hammûda Pacha (1655). Le maître d'œuvre de la mosquée de Ghar-el-Melh, qui a vraisemblablement fait son apprentissage dans la capitale, a emprunté son plan ainsi que l'élévation et la répartition des masses aux deux mosquées »³.

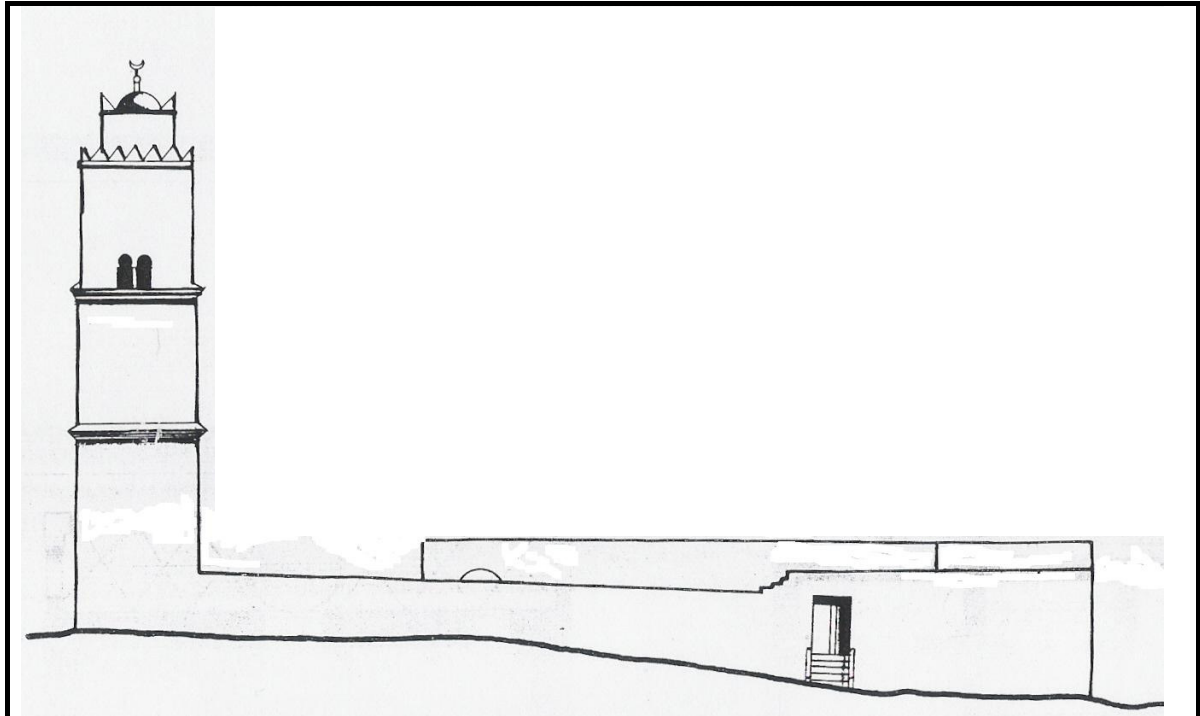


Fig. 202 : Le portique de la grande mosquée de Ġār al-Milħ
(Cliché A. Saadaoui et N. Djelloul, 1997)

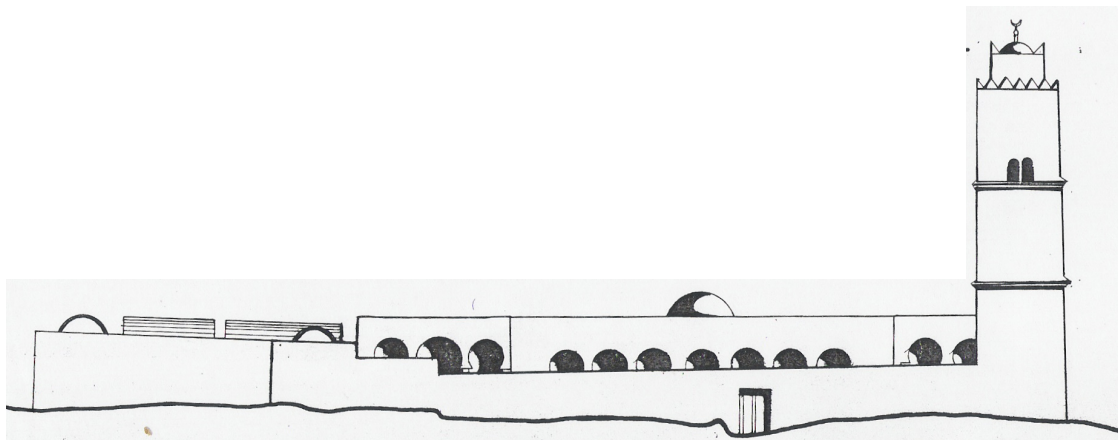
¹ Pour plus de détails sur l'apport des Morisques et des Ottomans à l'architecture religieuse ifriqiyenne, je renvoie à A. Saadaoui, « La mosquée tunisienne à l'époque ottomane », in *Corpus d'archéologie ottomane*, éd. FTESI, Zaghouan, 1997, p. 107-145.

² Les exemples ici sont multiples : la Grande mosquée de Kairouan, la mosquée de la Zaytouna de Tunis ...

³ Saadaoui et Djelloul, 1997, p. 206.



A- FAÇADE NORD-OUEST



B- FAÇADE NORD-EST

Fig. 203 : La grande mosquée de Ġār al-Milḥ (d'après Ben Ammar 1983)

La mosquée de la *raḥba* مسجد الرحبة

Situation :

Comme l'atteste son nom, la mosquée de la *raḥba* s'ouvre sur la place centrale de la ville. Elle domine la plus grande partie de sa façade méridionale. Elle constitue, avec les boutiques, le café et le château d'eau¹ les éléments architecturaux essentiels de la grande place, lieu qui accueille jusqu'à aujourd'hui le marché hebdomadaire de Ġār al-Milḥ.



Fig. 204 : carte de situation de la *raḥba*

Description

La mosquée de la *raḥba* est l'un des grands édifices religieux de Ġār al-Milḥ. L'ensemble du monument couvre une superficie de 135m². Elle est composée d'une salle d'ablutions, d'une cour, d'un minaret et d'une salle de prière.

La façade principale de cet édifice est celle du nord. Elle mesure 12 m. On accède à la mosquée par une porte en bois à double battant inscrit dans un cadre de pierres de taille de moyennes dimensions.



Fig. 205: La façade de la mosquée donnant sur la *raḥba*. On remarque la porte d'entrée et le minaret qui se dressent à l'angle Nord-Ouest du monument

¹ La fontaine a aujourd'hui disparu. Elle portait le nom "*sabīl al-kuttāb*".

En accédant à l'intérieur, on trouve le minaret à gauche et la salle d'ablutions à droite. La courette est de forme trapézoïdale.

Le minaret occupe l'angle nord-est de la mosquée. « Il est bâti sur un plan carré de 2,60 m de côté. Sa hauteur, au sommet du toit du lanternon, ne dépasse pas les 10 mètres. On y accède par une petite porte (1,30 m x 0,60 m), percée à la base du côté sud du minaret. L'escalier en colimaçon s'appuie sur une rampe hélicoïdale et se compose de 37 marches qui aboutissent sur la plate forme finale par une baie percée dans le lanternon carré qui couronne la tour »¹. Une moulure décorative marque de l'extérieur les larges marches de l'escalier intérieur destinées à l'appel à la prière. A 0,75 m au dessus de la moulure, et sur les quatre façades du minaret, sont percées des baies géminées ressemblant à celles du minaret de la grande mosquée.

La miḍā occupe l'angle nord-est du monument. Elle a subi plusieurs campagnes de restauration. Elle est de forme quadrangulaire légèrement irrégulière. On y accède par une porte simple. Elle est munie d'un puits qui alimente encore les bassins d'ablutions. Ces bassins sont précédés par des banquettes en maçonnerie aménagées pour que les fidèles s'assoient. L'évacuation des eaux usées se fait à l'aide d'une canalisation en poterie qui a gardé son authenticité.

La salle de prière est de forme carrée. L'oratoire de la mosquée de la raḥba mesure intérieurement 7,70 m de côté. Il est composé de trois nefs et de trois travées séparés par des colonnes de 1,80 m de longueur. On y accède par une porte simple aménagée au milieu du mur nord. Les colonnes sont espacées les unes des autres de 2,50 m. Elles sont couronnées de chapiteaux de type hafside sur lesquelles reposent des arcs en plein cintre qui constituent les débuts des voûtes d'arêtes de la toiture.

La miḥrāb se dresse au bout de l'allée longitudinale axiale. Il forme avec la porte d'entrée de la salle de prière l'axe médian d'une salle carrée de trois nefs longitudinales et trois autres transversales. La niche, large de 1 m (à la base), est profonde de 1,35 m. La concavité de la partie inférieure est dépourvue de tout élément de décoration, tandis que celle de la demi coupole est meublée de cannelures rayonnantes. L'arc de la niche est en plein cintre supporté par deux colonnettes de 1,65 m de hauteur y compris les deux petits chapiteaux de type hafside.

¹ Saadaoui et Djelloul, 1997, p. 198.



Fig. 206 : Le *miḥrāb*

Au cours de ces dernières années, cet oratoire paraît avoir subi plusieurs remaniements. On a adjoint à la salle de prière une quatrième allée transversale sans démolir le mur ancien du *ḡawf* qui séparait la salle de prière et la cour.

Commentaire :

Malgré sa centralité et sa superficie relativement importante par rapport aux autres édifices religieux de Ġār al-Milḥ (le deuxième grand édifice religieux de l'agglomération), la mosquée de la *raḥba* n'est qu'un simple oratoire (*masḡid*). Son ouverture sur la plus grande place de la ville, qui accueillait le marché hebdomadaire, lui donne cependant une grande importance. Il s'élève dans le noyau andalou de la ville. Il aurait servi de simple *muṣallā* pour les gens qui travaillaient et fréquentaient la place marchande, qui regroupait les boutiques, les ateliers des petits métiers, le café et un *kuttāb* (petite madrasa coranique) muni d'une fontaine érigés au milieu de la *raḥba*, aujourd'hui inexistants.

A. Saadaoui et N. Djelloul, malgré l'absence de tout élément de datation directe, considèrent cette mosquée comme le plus ancien oratoire de quartier de Ġār al-Milḥ¹. Ils la datent du XVII^e siècle et précisément du moment de fondation turque de la ville par Uṣṭā Mūrād vers 1638.

¹ A. Saadaoui et N. Djelloul, 1997, p. 198.

Masğid Sīdī Naşr مسجد سيدي نصر

Description :

Le *masğid Sīdī Naşr* se situe au croisement de la rue Habib Boughatfa, connue plutôt chez les habitants de la ville sous le nom de "la rue de la *raħba*", et une petite rue secondaire : "la rue Mohamed Génouise". Il s'ouvre sur la voie reliant la grande place et la grande mosquée de Ġār al-Milħ.

C'est un petit édifice. L'ensemble du monument est composé de deux parties distinctes et indépendantes l'une de l'autre. La partie méridionale comprend la salle d'ablution, une courette et un petit minaret. La deuxième partie ne comprend que le *bayt al-şalāt*.

L'élément le plus important de la première partie est sans doute le minaret. Il garde son aspect originel. Il s'agit d'une petite tour carrée occupant l'angle Sud-Ouest de l'ensemble du monument. Une deuxième tour, plus petite que la première et qui la surmonte, constitue la tour-lanternon du minaret. Elle est recouverte d'un toit pyramidal. Quatre ouvertures cintrées sont aménagées alternativement sur trois façades de la grande tour. On monte à la tour-Lanternon à travers un escalier de quinze marches.

La salle de prière est de forme carrée. Elle mesure intérieurement 6m sur chaque côté. Elle est couverte de quatre voûtes d'arêtes qui reposent sur les murs et sur une seule colonne montée au milieu de la salle.

Commentaire :

La mosquée de Sīdī Naşr ne possède aucun indice qui pourrait nous aider à la dater. Les travaux de restauration que l'on repère dans plusieurs endroits du *masğid* compliquent encore la tâche. C'est un monument qui tire son appellation du nom d'un saint dont les origines et l'époque nous échappent. L'édifice pourrait être une fondation moderne à la suite de l'arrivée d'un groupe tribal qui a voulu conserver la mémoire de ce *şayħ*, puisque la ville a été, à cause de sa prospérité pendant les siècles de l'époque moderne, un territoire d'installation de groupes tribaux du centre du pays.

L'église¹

Comme *masġid Sīdī Naṣr*, l'église de Ġār al-Milḡ se situe au croisement de deux rues "Habib Boughatfa" et "Mohamed Génouise". Elle se trouve dans le quartier de la mosquée de Ġār al-Milḡ et à une centaine de mètres du port et du "fort du milieu".

Il s'agit d'un édifice rectangulaire (8m x 22m), composé d'une nef centrale, de deux bas-côtés, d'un transept et d'un chœur².



Fig. 206 (bis) : La façade principale de l'église

La date de fondation de cette église nous échappe. L'ouverture de Ġār al-Milḡ sur le monde méditerranéen et sa participation active dans l'activité de la course au cours de l'époque moderne³ expliquent l'existence d'un pareil monument dans cette petite ville.

¹Le monument était fermé lors de nos visites à Ġār al-Milḡ.

²Les mesures et les éléments architecturaux ont été relevés à partir du terrasse du monument.

³ Sur l'activité corsaire, voir *supra* : la région à travers le temps.

IV- Les installations hydrauliques :

La fontaine de Şāhib al-Ṭāba^c

سبيل صاحب الطابع

Le *sabīl* dit *Şāhib al-Ṭāba^c* occupe une position centrale entre la grande mosquée, l'arsenal et le fort central (*al-burġ al-Wuṣṭānī*). C'est la fontaine publique la plus monumentale de la ville de Ġār al-Milḥ. Elle se compose de cinq suçoirs abrités par un édifice rectangulaire, voûté en arêtes, sous forme d'un portique de quatre arcs en plein cintre légèrement outrepassés. Ces derniers sont surmontés, au niveau de la terrasse, d'un parapet muni de merlons en dents de scie. Un rebord en tuiles rondes de couleur verte décore la façade du portique. On accède à ce dernier par un escalier de quatre marches.



Fig. 207 : Vue générale du monument. En arrière plan, le minaret de la grande mosquée

Les cinq suçoirs, aujourd'hui disparus, sont aménagés dans des niches aveugles construites en pierre de taille ornée chacune de trois boucles. Un bassin construit en grès est en avant les niches et les suçoirs. Il servait d'abreuvoir.

Quant au nom de la fontaine, il renvoie au souverain qui été à l'origine de cette installation. Il s'agit de Yūsuf Şāhib al-Ṭāba^c, le ministre de Ḥammūda Pacha (1782-1814), dont les œuvres et les édifications architecturales sont très célèbres.

Outre son nom "*sabīl Ṣāhib al-Ṭāba^c*", cette installation est connue aussi sous le nom d'*al-sbīlāt* (les petites fontaines).



Fig. 208 : La galerie en avant des suçoirs



Fig. 209 : Les suçoirs et le bassin de captage



Fig. 210 : Les arcs aveugles



Fig. 211 : Un motif géométrique décorant les suçoirs



Fig. 212 : détail d'un arc aveugle



Fig. 213 : Un arc de la galerie

L'abreuvoir des bêtes

سبيل البهائم

Il ne reste de ce point d'eau que la façade principale. *Sabīl al-bhāyem*, à quelques mètres à l'est du passage voûté (*al-sābāt*), se situe en face du fort central. Il donne sur la rue coupant Ġār al-Milḥ d'est en ouest.

Comme l'indique son nom, qui signifie littéralement "la fontaine des bêtes", cette installation était réservée aux animaux. Son édification devant la place du fort central et à quelques mètres du marché voûté de Ġār al-Milḥ, expliquerait son emplacement. Il est aussi probable que l'espace, relativement spacieux, fut exploité comme un souk à ciel ouvert. Donc, réserver un bassin servant d'abreuvoir pour les bêtes est possible.

La *ḡābiya* est exploitée de nos jours comme épicerie. Il semble que sa façade a gardé une grande partie de son état initial. La porte a été percée à la place du suçoir et du bassin de captage. L'arc, en plein cintre légèrement outrepassé, s'inscrit dans un encadrement en pierre calcaire. Les quinze claveaux qui le constituent reposent sur deux sommiers en marbre basés sur deux piliers en pierres taillées de grandes dimensions. Des créneaux en dents de scie décorent la partie supérieure de l'encadrement. Le même motif est attesté dans le minaret de la Grande Mosquée et dans la galerie de *sabīl Ṣāḥib al-Ṭāba*^c.



Fig. 214 : La façade de la fontaine
Etat actuel

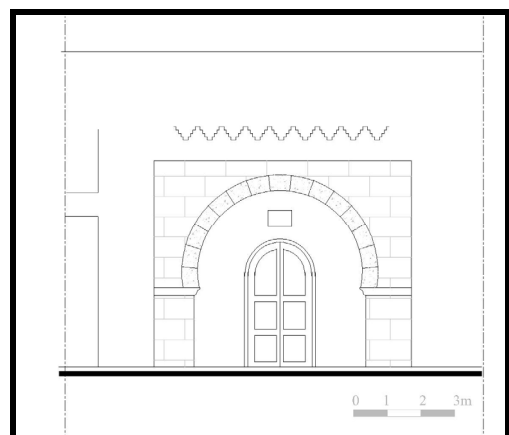


Fig. 215 : Plan de la façade
(d'après S. Ben Youssef, 2003-2004)

B-Les environs de Ġār al-Milḡ

Al-Nāzūr (le sémaphore)

برج الناظور

Situation :

Au sommet de la montagne qui domine la ville se dresse aujourd'hui une construction abritant un camp militaire et le sémaphore du port. Le site occupe une position fort avantageuse. Il se situe à une altitude de 325 m par rapport au niveau de la mer. De ce point on peut contrôler la rade de la ville, ainsi que tout le littoral allant du Cap Zebib jusqu'au Cap al-Tarf.

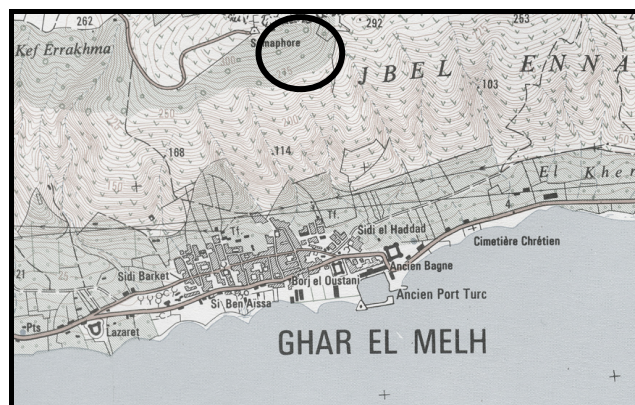


Fig. 216 : Carte de situation du sémaphore
Carte au 1/100 000^e de Ġār al-Milḡ et ses environs

Description et commentaire : *Du Qaṣr ribāṭ Abī al-Ṣaqr au sémaphore*

Le caractère militaire actuel du site m'a empêché d'entrer à l'intérieur du monument, et donc de prendre les photos et d'examiner le bâtiment. Ma description se limitera aux bribes d'informations dont on dispose grâce à la documentation iconographique et aux descriptions des voyageurs occidentaux de l'époque ottomane.

La première mention textuelle directe de cette tour, située au sommet de la montagne, remonte à la deuxième moitié du XVI^e siècle. En 1587 L. Lanfreducci et G. Bosio décrivent la ville de Ġār al-Milḡ ainsi : « Porto-Farina est un grand port, bon pour une grande flotte et bien abrité. On peut y entrer librement parce qu'il n'y a

aucune défense. Il n'y a qu'une seule tour sur la montagne, sans artillerie, ni plateforme apte à en recevoir »¹. L'état d'une tour dépourvue de tout équipement apte à recevoir les armes à feu, révèle que nous sommes face à un site perché qui date de l'époque médiévale.

La documentation de cette époque nous fournit des informations sur un site côtier. Il se situe, selon al-Bakrī (5^e/XI^e s.), à l'est de Rās al-Ġabal et en face des îles al-Kurrāt, et porte le nom de “qaṣr ribāṭ Abī al-Ṣaqr”². Sans revenir à la concordance que l'on pourrait trouver entre ce *qaṣr-ribāṭ* et le toponyme du bas Moyen Age (Ġār al-Milḥ)³, l'actuel sémaphore semble avoir occupé le site du qaṣr.

Sur les documents du XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, le bâtiment qui surmonte la montagne qui domine Ġār al-Milḥ est représenté par un monument quadrangulaire qui a la forme d'une tour de guet (les documents de Deviviers et d'Albert ...). Au milieu du XIX^e siècle, Victor Guérin a repéré aux alentours du sémaphore « les ruines d'une construction carrée, d'origine musulmane, que les Arabes appellent “Nadhour” »⁴. Louis Frank, pour sa part, parlait de “fort al-nadhour” comme l'une des principales places fortes de la ville de Ġār al-Milḥ. Il est à 1 mille de la ville vers le Nord⁵.

Sur la personnalité d'Abū al-Ṣaqr, qui a donné son nom à cette localité fortifiée perchée, on ne dispose d'aucun renseignement. Il fut, probablement, l'un des hommes pieux⁶ qui ont résidé dans cette *qalʿa* de la région de Ṣaṭfūra.

A partir de la période moderne, le site a perdu de son importance militaire au bénéfice des autres fortifications de la ville de Ġār al-Milḥ. Le monument médiéval s'écroula et le sémaphore actuel prend sa place.

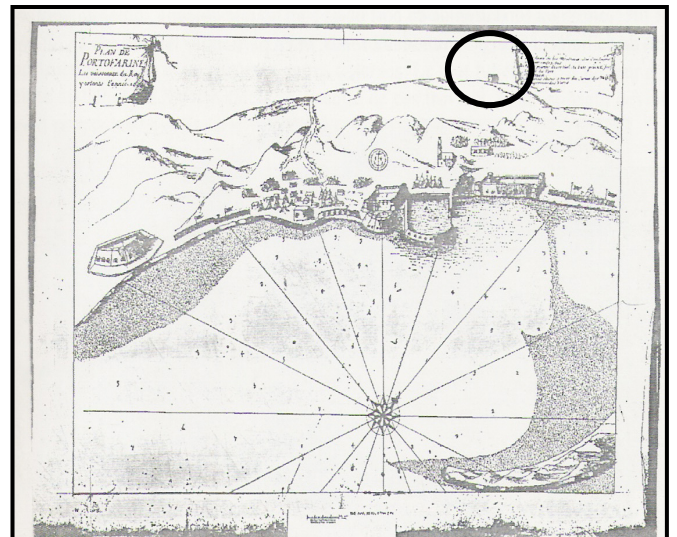


Fig. 217: La représentation du fort dans le plan de Deviviers (XVII^e siècle)

¹ Bosio et Lanfreducci (1587), 1925, p. 517-518.

² Al-Bakrī, 1992, II, p.758.

³ Cf. plus haut l'histoire de la ville de Ġār al-Milḥ et ses environs.

⁴ Guérin, 1862, II, p. 17.

⁵ Frank, *Description de Tunis*, Paris, 1850, p. 14.

⁶ *al-Ṣāliḥūn* du texte d'al-Bakrī.

Le *mqām* de Sīdī °Alī al-Makkī مقام سيدي علي المكي

Situation :

En se dirigeant de Ġār al-Milḥ vers la pointe dite Rās al-Ṭarf, et en longeant le lac, on rencontre au pied des Dj. al-Nāẓūr et Dj. al-Dimna des jardins disposés en terrasses, construites en pierres sèches et des matériaux trouvés sur place. Au milieu du sentier situé entre la montagne et la ligne côtière, et à sept kilomètres environ de la ville de Ġār al-Milḥ, se dresse le marabout de Sīdī °Alī al-Makkī. Il s'élève, à 500m de la plage, sur le versant de Dj. al-Dimna. Le terrain est en pente et une partie de la construction est creusée dans le rocher de calcaire, roche dominante dans ce paysage accidenté.

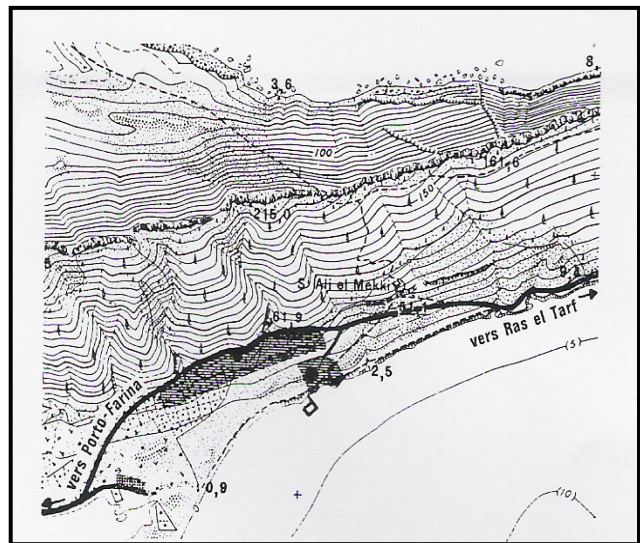


Fig. 218 : Carte de situation et contexte topographique du site de Sīdī °Alī al-Makkī

Description :

Le site dessine un ensemble de bâtiments oblongs. La façade principale, qui regarde la mer, s'étend sur 85 m. Devant cette façade se trouve une terrasse construite en argile et enduite de blanc de chaux. La clôture est une alternance entre le bâti et le naturel. En effet, des rochers en calcaire qui affleurent constituent des murs de quelques cellules.

L'ensemble est un complexe qui réunit en plus du *mqām* du saint Sīdī °Alī al-Makkī, les **tombeaux** de trois autres saints : S. °Abdel Qādir, S. al-Šrīf et S. al-Marrākušī. D'autres cellules constituent le monument. A droite de l'unique entrée est aménagée une petite pièce rectangulaire exploitée par le *muqaddim* et sa famille comme une boutique qui ouvre les jours des *ziyāra* (surtout en automne). Cette boutique communique avec le logement particulier du gardien à travers un petit arc

en plein cintre. Les autres pièces sont des *dukkāna*, de plans irréguliers et déformés, qui servent pour le logement des visiteurs. **Un café**, le Café du Bonheur, se dresse en face de la porte d'entrée. Il est totalement creusé dans le rocher de calcaire, contrairement à **la cuisine**, aménagée dans l'angle sud-ouest du complexe, qui affecte la forme d'un carré (11 m de côté).

On trouve aussi sur le site **trois citernes**. Deux au milieu de l'espace central du complexe, et une troisième aménagée entre la cuisine et la pièce abritant le tombeau de Sīdī ʿAbdel Qādir. Sur le tombeau d'un ancien muqaddam, appelé Muḥammad Lamīn, est gravée une inscription votive datée de 1247h/1831-32¹.



Fig. 219 : Le monument dominant le versant Sud du Dj. *al-dimna*

Commentaire :

Sīdī ʿAlī al-Makkī : un lieu de garde, de léproserie, de culte et de pèlerinage

Le site est représenté sur le plan d'Albert de 1669 et sur l'iconographie du début du XVIIIe siècle. Il est considéré dès sa fondation comme l'un des édifices de la ville de Ġār al-Milḥ. Quoiqu'il soit éloigné de sept kilomètres du centre de la ville, on a souvent illustré sur la documentation iconographique le sentier qui le relie à la ville de Ġār al-Milḥ. De plus, les voyageurs occidentaux ont toujours décrit le site de Sīdī ʿAlī al-Makkī lors de l'énumération des édifices de cette ville. Le monument

¹ Le Mire, 1952, p. 33.

aurait joué dès le Moyen Age le rôle d'un poste de surveillance. De ce site on voit loin sur la mer et on parvient par les signalisations lumineuses à avertir d'un danger depuis le fort al-Nāzūr (l'éventuel qaṣr ribāṭ Abī al-Ṣaqr du texte d'al-Bakrī) et l'extrémité orientale du cap où s'élève aujourd'hui le mausolée de Sīdī al-Ḥağ Mbārik. C'est la plus ancienne et la plus célèbre *zāwiya* du Cap al-Ṭarf. Il est vrai que les données architecturales et épigraphiques (l'inscription votive du XIXe siècle) disponibles n'aident pas à dater le monument avec précision, mais il semble qu'il soit antérieur au XVI^e siècle, Sīdī ʿAlī al-Makkī ayant vécu à l'époque hafside¹. Ce saint, ainsi que Sīdī ʿAbdel Qādir et S. al-Marrākuṣī, auraient été des personnalités pieuses qui auraient gardé ce point stratégique du sahel de Bizerte.

Le site aurait joué aussi le rôle d'une *dimna*. La montagne sur laquelle se dresse le complexe de Sīdī ʿAlī al-Makkī porte jusqu'à nos jours le nom de *ğabal al-dimna*. Et la *dimna* est une institution qui remonte au Moyen Âge, consacrée à l'hospitalisation des malades touchés par des maladies contagieuses. Chaque ville avait sa *dimna*, dont la direction, comme il ressort des dictionnaires biographiques, revenait aux médecins, dont plusieurs étaient des *fuqahā*². Aujourd'hui, plusieurs croyants ont encore recours à Sīdī ʿAbd al-Qādir pour guérir des maladies des yeux.

Architecturalement, et comme l'a déjà signalé Le Mire en 1952, l'édifice est unique en son genre. « Examiné sur la carte, on peut s'imaginer qu'il s'agit d'un marabout comme un autre, comme il en est tant au Maghreb. Vu de la grande plage située à sept kilomètres à l'est de Porto-Farina, on n'en a encore aucune idée ; il faut faire 5 ou 600 mètres supplémentaires et monter de 50 mètres pour que l'intérêt et la curiosité s'allument et qu'on commence à se dire que Sidi Ali el Mekki est unique en son genre »³. D'une part, c'est un complexe maraboutique renfermant les tombes de trois saints, ce qui est un cas unique dans la région de Bizerte. D'autre part, et de par sa position en hauteur et de sa situation stratégique, le monument ressemble à un site fortifié. En effet, la hauteur des murs atteint 5 mètres et les ouvertures sur la façade principale affectent la forme des meurtrières des monuments de défense.

¹ A. Saadaoui et N. Djelloul, 1997, p. 200.

² Voir pour les sources, à titre d'exemple, al-Mālikī, *Riyāḍ al-nufūs* et sur la définition de l'institution « al-dimna » voir, H.H. Abdelwahāb, *waraqāt*, I, p. 273-294.

³ Le Mire, 1952, p. 30.

Entre les fonctions défensive et maraboutique, les frontières sont floues. La zaouïa est devenue après la diminution du danger extérieur un lieu de pèlerinage (*mazar*) pour les gens de la région¹. Nous ne disposons sur cette fonction que de bribes d'informations issues d'une enquête orale réalisée sur place. Le lieu est visité principalement par une population *djerbienne* de doctrine ibadite. Les gens se déplacent en famille et en groupe pour retrouver des « hommes de Dieu » capables d'intervenir en leur faveur et pour quémander une guérison, principalement auprès de Sīdī °Abd al-Qādir, dont la dépouille est celle de l'un de trois saints enterrés dans le même lieu. C'est ce groupement qui a donné au mausolée un effet sacré supplémentaire et qui a créé autour de son espace une dynamique qui se manifeste dans les dimensions relativement importantes de la superficie bâtie. Cette ampleur témoigne, entre autres, du véritable magnétisme exercé par ce lieu sur les habitants de la région².

Un autre élément qui mérite l'attention : l'abondance des points d'eau. L'existence de trois citernes dans un espace relativement étroit est expliquée par la nature du rocher dans lequel est creusé le complexe. Le calcaire sur ce site est tendre et le sol est ici facilement creusé pour y aménager des citernes ; « citernes où s'assemblent les eaux que recueillent trois étages d'impluvia faits des dalles calcaires, toits de la grotte primitive. Les trous de puisage sont bordés de margelles en tout point semblables à celles de la grande mosquée de Kairouan »³.

En générale, les caractéristiques du site répondent excellemment à toutes les conditions d'existence d'un lieu sacré doté d'un important rayonnement : les grottes, les sources d'eau, les dépouilles des saints (un guérisseur, un protecteur et un consolateur). Cela a fait de lui un lieu de culte et de pèlerinage (*ziyara*) réputé. La tradition orale montre qu'on est avec un lieu sacré à dimensions aussi bien régionale que "doctrinale". Sīdī °Alī al-Makkī est un sanctuaire vénéré aussi bien par les habitants de la région de Bizerte que par les Ibadites du pays et surtout les Djerbiens.

¹ La notion de pèlerinage (*al-ḥaġġ*) est utilisée dans le sens de "*ziyāra*" ; une signification réservée à la visite des mausolées. Pour les sens du verbe "*ḥaġġa*" voir H. Farhat, « Les pèlerinages de Šākir et de Massa », dans A. VAUCHEZ (sous dir.), *Lieux sacrés, lieux de culte, sanctuaires*, collection de l'École Française de Rome, 273, p. 171-178.

² La présence de la grotte donne à ce lieu des dimensions mystiques typiques. C'est un contexte idéal pour exercer la retraite (*al-ḥalwa*).

³ Le Mire, 1952, p. 31-33.

Rās al-Ṭarf / Sīdī al-Ḥāġġ Mbārik سيدي الحاج مبارك – راس الطرف

Situation et contexte topographique :

Pour les navigateurs traversant le détroit de Sicile, Rās al-Ṭarf est le premier repère de la terre tunisienne. C'est la pointe la plus orientale de la région de Bizerte. Elle en dessine la partie saillante qui, en face de la Sardaigne et de la Sicile, sépare les deux bassins de la Méditerranée.



Fig. 221 : Le Cap al-Ṭarf –vue prise de l'Ouest

À la pointe du cap, sur le versant sud du mont al-Dimna s'élève le marabout de Sīdī al-Ḥāġġ Mbārik, à une altitude de 26 m par rapport au niveau de la mer. Le site, dans un milieu boisé, se trouve sur une pente taillée dans une *éolianite würmienne*. « Celle-ci recouvre une plate-forme d'abrasion de grès pliocène fossilifère, sur laquelle existent des placages d'un dépôt de plage conglomératique à *Strombus bubonius* (formation Chebba d'âge néotyrrhénien) »¹.

Contexte archéologique :

La *qubba* de Sīdī al-Ḥāġġ Mbārik est un bâtiment carré de 5 m de côté, reposant sur un substrat rocheux plat, submergeant la pente sud du mont. Les murs de l'édifice, hauts de 3,5 m, portent une coupole semi-sphérique². Le monument possède une seule porte d'entrée aménagée au milieu du mur sud. Une petite cellule récente s'appuie sur le bâtiment carré du côté est.

Derrière le *mqām* on remarque des petites ruines, enterrées dans le sable, peu étendues et peu identifiables. Au pied de la pente du côté sud, autour d'un puits, se trouvent à fleur de sol des tessons de céramique. Le contexte est de l'Antiquité tardive

¹ Slim et *alii*, 2004, p. 196.

² Je n'ai pas pu accéder à l'intérieur du monument parce qu'il est occupé aujourd'hui par une famille.

(V^e-VII^e siècles)¹. Quant à la céramique islamique qui jonche le site, elle ne fournit pas d'indices clairs.

A l'extrémité de la pointe se trouvent des grandes carrières, de nos jours submergées par la mer, taillées dans les formations pliocènes et le grès dunaire. Cette carrière aurait été utilisée pour la construction des grands édifices des villes de Ġār al-Milḥ et de Rafrāf. Sur l'un des blocs on a trouvé les fragments d'une inscription punique qui aurait été destinée au temple qui a donné le nom antique du promontoire.

Commentaire :

L'occupation du site remonte, comme l'indiquent les informations textuelles et les données archéologiques, à l'époque punique et a continué durant les époques postérieures. C'est sur ce cap que les antiquisants localisent le temple d'Apollonius (*promontorium Apollonis*) de Pline l'Ancien. C'est sur ce point que nous proposons de localiser le toponyme d'al-Idrīsī : "*al-kanīsa*" du "*Tarf al-ġabal*" (l'église du Cap).



Fig. 222 : *Mqām* Sīdī al-Ḥāġġ Mbārik – vue prise du pied de la colline

L'aspect perché du site, la vue panoramique qui permet le contrôle d'une longue étendue de la côte, et enfin les conditions topographico-naturelles favorables à l'occupation humaine (carrières, point d'eau ...), présentent des caractères convenables pour une installation de contrôle. Le *mqām* de nos jours est l'héritier, selon toute vraisemblance, d'une tour de guet qui signalait, par des signes lumineux, le danger venant de la mer, et Sīdī al-Ḥāġġ Mbārik est probablement le dernier qui à avoir fait son retraite sur ce site, si bien que la mémoire collective lui a gardé son nom.

¹ On trouve de la sigillée africaine D (Hayes 99, 105), des tessons d'amphores africaines (Key XXXV B, LXII) et d'une amphore orientale (Carthage LRA 1), cf., H. Slim et *alii*, *Op. Cit.*, p. 196.

La conduite d'eau morisque *Sāqiya^t c'ayn Būrzām / ساقية عين بورزام*

La source d'eau dite "Būrzām" est située à quelques kilomètres au nord-ouest de la ville de Ġār al-Milḥ . C'est une source abondante et son eau est d'excellente qualité.

Un aqueduc partait de cette source et portait l'eau jusqu'à Ġār al-Milḥ. Mais aujourd'hui, il ne reste que quelques vestiges d'une conduite qui s'étend entre la source Būrzām et l'actuelle agglomération de Bājū, un petit village situé à quelques kilomètres à l'Ouest de Ġār al-Milḥ.

L'aqueduc prend son origine au fond d'un vallon qui se trouve à 115 m d'altitude. Ensuite, en se dirigeant vers le Sud-Est, il descend jusqu'au village de Bājū, soit 25 m de dénivelé. Dans sa descente, la conduite suit le tracé de la rive orientale de l'oued Būrzām, serpentant entre le pied du mont al-Nāzūr et l'oued. Près de la source, on remarque la présence de deux bâtiments carrés surmontés de deux coupes. Ils sont construits sur les berges de l'oued, l'un en face de l'autre. Les deux constructions se dressent comme deux tourelles qui gardent l'entrée d'un canal fluvial. Ces deux pièces, que les habitants de la région qualifient de "châteaux d'eau", abritent à l'intérieur des citernes de forme circulaire. Des pièces de ce type, entre la source Būrzām et Bājū, il y en a quatre. Toutes ont la même forme (carrée) et les mêmes dimensions (3,10m de côté). Les calottes surmontant les constructions carrées sont creusées de cannelures à l'extérieur, et posées directement sur le cube de la pièce. Intérieurement, elles sont dépourvues de tout décor. Les créneaux, en dent de scie, qui décorent le sommet des murs rappellent ceux de Ġār al-Milḥ. À l'intérieur, on remarque des citernes circulaires de 3 m de profondeur et de 1,90 m de diamètre. Au fond de chaque citerne, on note la présence d'un drain souterrain qui s'oriente vers la conduite.

L'aqueduc et les deux "châteaux" qui gardent la source sont détachés. Un espace d'une cinquantaine de mètres semble être occupé par des bassins de captage. Ces derniers reçoivent l'eau de la source et la répartissent dans la canalisation ; une technique pour éviter la violence de l'écoulement qui pourrait endommager le canal. De ces bassins ne subsistent aujourd'hui que des amas de pierres. Des vestiges de même nature sont aussi

repérables au milieu de cette conduite. Les ruines montrent le départ d'un arc et les restes d'un bassin circulaire.



Fig. 223 : Le vallon de l'Oued Bürzām. On voit en avant-plan les structures, ruinées, de l'aqueduc et en arrière-plan les deux petits châteaux d'eau.

En plus des "châteaux d'eau", l'aqueduc est jalonné dans quelques endroits de :

- ✓ Quelques bassins rectangulaires : ces bassins semblent avoir été construits après l'abandon des bassins des châteaux d'eau.
- ✓ Quelques regards : ce sont des ouvertures circulaires ou carrées destinées à intervenir en cas de problème sur la canalisation.



Fig. 224 : Un bassin rectangulaire



Fig. 225 : Deux regards rectangulaires



Fig. 226 : Vue intérieure d'un bassin circulaire. On remarque le canal reliant la conduite aux châteaux d'eau

Tel qu'il se présente aujourd'hui, le tracé de la conduite apparaît parfois à fleur de sol ; et par endroits il s'enfonce sous la terre. Le canal, couvert, est encastré dans un blocage arqué construit en moellons et revêtu d'une couche de ciment et de chaux. Le canal, de forme quadrangulaire, a une largeur de 25 cm et une profondeur de 40 cm. Intérieurement, il est revêtu d'une couche de ciment de 4 cm d'épaisseur.

L'aqueduc, comme on peut le voir en quelques points où le tracé de la conduite est en mauvais état de conservation, a subi plusieurs restaurations dès sa fondation. On relève en quelques endroits les traces d'étanchéité du canal d'origine qui semble avoir été remplacé par un égout en tuiles de 8 cm de diamètre. Un tuyau en cuivre est, en outre, visible dans quelques points de la conduite. Un document d'archive datant du 6 *ġumādā* II 1288 (1871-72), sous forme d'une lettre envoyée par le gouverneur de Bizerte et de Ġār al-Milḥ au premier ministre de l'époque Ḥayriddīn Bācha, signale la réalisation de travaux pour la réparation de la *sāqiya*.

A partir de la ville de Bājū, les vestiges de la conduite disparaissent complètement et on n'en retrouve pas, au-delà de cette agglomération, la moindre trace. Pourtant, aussi bien les documents d'archives que la tradition orale confirment que l'aqueduc continuait son tracé jusqu'à la ville de Ġār al-Milḥ ; et précisément jusqu'au centre de la *raḥba* où existait une fontaine publique portant le nom de "*sabīl al-kuttāb*". Sur une carte établie par les services hydrographiques de la marine française en 1882 est indiqué, en pointillé, le tracé présumé de cette conduite. A. Gafsī a trouvé, lors d'une prospection effectuée dans les environs de Ġār al-Milḥ, les élévations d'un aqueduc dans le lieu-dit "*ṭarf al-ġāba*" (les confins de la forêt) qui se situe à l'ouest du fort du

bāb Tūnis qui assurait la défense de l'entrée de la ville. Cet aqueduc « apparaît comme un canal voûté qui fait corps avec le mur qui le supporte. Ce mur long de 26,5 m est percé de deux arcs en fer à cheval formés de claveaux en pierre de taille nue. La hauteur maximale de chaque arc ne dépasse pas 2,75 m alors que la hauteur de l'aqueduc est de 5 m environ. Les deux extrémités de l'aqueduc laissent voir les matériaux de construction formés de moellons et d'un mortier de chaux, alors que le mur porte un enduit peint à la chaux. La conduite encastrée dans le mur est formée d'un arceau semi-circulaire bordé de chaque côté par un chemin. Le mur a une épaisseur de 1,25 m. Ce pont-aqueduc traverse la dépression de l'oued sangaro qui se rétrécit dans cette zone appelée par les habitants limitrophes "chuabat Cristo = ravin de Cristo »¹.

Reste à signaler que cette conduite jouxte un sentier montagnard, pratiqué jusqu'à aujourd'hui par les habitants du lieu, reliant Ġār al-Milḥ à Rafrāf. Ce chemin est signalé sur les cartes et les illustrations du XVII^e siècle. On peut donc penser que cette conduite a été construite vers le dernier quart du XVII^e siècle, juste après qu'ait été écarté le danger représenté par flottes des grandes puissances méditerranéennes, une période marquée en effet par la construction des grandes fortifications de la ville.



Fig. 227 : Un château d'eau - façade



Fig. 228 : Les vestiges d'un bassin circulaire

¹ A. Gafsi, « La découverte d'une conduite d'eau dans un village morisco-andalou en Tunisie : Ghar el-Melh (note préliminaire) », dans *V^e centenaire de la chute de Grenade*, Zaghouan, 1993, I, p. 283-290.



Fig. 229 : Le tracé du canal



Fig. 230 : Le canal –détail 1



Fig. 231 : Le canal –détail 2



Fig. 232 : Le canal –détail 3

Le point d'eau sur le chemin de Sīdī ʿAlī al-Makkī

A un kilomètre environ à l'est de la ville, sur le chemin menant à la pointe de Sīdī ʿAlī al-Makkī, on rencontre une installation hydraulique qui s'alimente aux eaux d'une source à débit assez soutenu. Ce point d'eau est composé de deux bassins couverts et d'un abreuvoir. Le premier bassin, le plus large, est de forme rectangulaire. Il communique directement avec la source qui jaillit du côté du lac. Le deuxième bassin, de stockage, est de forme carrée. L'eau passe du premier vers le deuxième à travers une petite conduite de 0,50 m de large et 2,75 m de long. La profondeur des deux bassins ne dépasse pas 50 cm.

Ce point d'eau est utilisé aussi bien pour l'irrigation des jardins disposés en terrasse au pied du Dj. al-Dimna que pour l'approvisionnement des passagers de ce chemin.



Fig. 233 : Le bassin rectangulaire



Fig. 234 : Un puits au pied du Cap al-Ṭarf

Quelques conclusions sur les installations hydrauliques de Ġār al-Milḥ et de ses environs

Impressionnants par leur nombre et parfois par leur architecture, les installations hydrauliques de la ville de Ġār al-Milḥ et de ses environs offrent pour cette étude des données archéologiques importantes. L'inventaire réalisé le démontre. A Ġār al-Milḥ, il y a tout ce que nous pouvons trouver dans une ville. Tout d'abord, il y a les constructions qui marquent la présence du pouvoir. Cette dernière se manifeste aussi bien à travers l'aqueduc conduisant l'eau de la source "Būrzām" au centre de la ville qu'à travers les fontaines publiques surplombant les points importants du tissu urbain (les places publiques, les souks ...). Puis on note une présence considérable des puits et des citernes, destinés essentiellement à l'usage quotidien du grand public. Enfin il y a le *ḥammām*, centre où l'eau est à la fois un moyen de purification personnelle et un élément qui rassemble plusieurs individus.

Sur l'hydraulique de cette ville nous disposons d'une information diversifiée. Tout d'abord, il y a le témoignage de l'archéologie. Ensuite, nous avons les informations des sources écrites classiques qui, en dépit de leur indigence et de leur généralité, fournissent des renseignements parfois précis sur les travaux des souverains, ce qui aide à avancer des hypothèses de datation. Mais cette étude profite aussi de données textuelles jusqu'à présent peu exploitées par les archéologues et les historiens :

les archives des biens de l'Etat, qui apportent des renseignements précieux sur l'utilisation de l'eau, ses techniques et surtout sa gestion.

Le premier fait qui attire l'attention à Ġār al-Milḥ est sans aucun doute le nombre impressionnant des installations domestiques. Rares sont les maisons qui ne disposent pas de points d'eau (puits, *māġil* ...). L'orographie de cette région est favorable sous le rapport des pluies. La ville reçoit chaque année une moyenne de 500 mm, quant au nombre de journées pluvieuses, il varie entre 70 et 100 jours/an. Les installations domestiques sont remplies principalement par les eaux des pluies. Mais pour se garantir contre les périodes de sécheresse, qui peuvent durer parfois quelques années, les dirigeants de la ville et sa population ont capté l'eau des sources qui jaillissent dans plusieurs lieux des environs et l'ont amenée sur place en créant des bassins de captage dotés de canalisations qui distribuent l'eau de la source pour assurer l'irrigation des champs cultivés. En outre, l'existence en surface « d'importants affleurements de roches perméables ou à bonne perméabilité (grès et sables de Porto Farina ainsi que leurs couvertures) d'une part, et d'une roche imperméable (marnes de Raf Raf) en profondeur d'autre part, offre logiquement des conditions favorables à la formation de nappes d'eau souterraines »¹.

A l'intérieur du tissu urbain les travaux hydrauliques n'ont eu d'autre but que de recueillir l'eau pluviale ou l'eau des sources pour s'en servir comme eau potable. A Ġār al-Milḥ, la nappe phréatique est riche, d'où une profondeur des puits qui ne dépasse pas les dix mètres.

Pour ce qui est des fontaines publiques (les *sabiḥ*), la constatation qui s'impose concerne le nombre relativement important de ces installations. La concentration des abreuvoirs dans la partie orientale de la ville, là où se sont établis les grands monuments de Ġār al-Milḥ (le port, les deux forts, le souk couvert et la grande mosquée), semble répondre aux besoins d'une population particulière composée de soldats, de pêcheurs et de commerçants étrangers, tandis que les habitants ont dans leurs maisons les points d'eau nécessaires.

¹ A. Gafsi, 1993a, p. 283.

Commentaire général

L'historique et les descriptions archéologiques faites ci dessus permettent d'ores et déjà de tirer un certain nombre de conclusions qui concernent l'histoire du peuplement de Ġār al-Milḥ et de ses environs.

Dans ce commentaire général, nous nous intéressons en premier lieu à toute la région, en essayant de chercher dans toute la période concernée (fin VIIe – première moitié du XVIIIe) les différentes étapes de l'occupation du sol. Dans une deuxième étape, nous nous focaliserons sur l'étude de l'espace urbain de la ville de Ġār al-Milḥ et son évolution.

I/ L'occupation du sol dans la région de Ġār al-Milḥ (le cap Rās al-Ṭarf) :

Les données collectées jusqu'ici peuvent nous aider à distinguer au moins trois phases de peuplement pour Ġār al-Milḥ et ses environs :

1°/ Les ribāts et les tours de vigie jusqu'à la fin de l'époque ziride (deuxième moitié du 5^e/ XI^e siècle) :

Dans la zone de Ġār al-Milḥ, on peut estimer qu'il y avait au moins trois sites fortifiés qui ont joué essentiellement un rôle de surveillance du Cap dit *Rās al-Ṭarf*. Le phare qui donne aujourd'hui son nom au mont qui le surmonte (*ḡabal al-Nāzūr*) occupe éventuellement la place du ribāṭ dit *Qaṣr Abi-Ṣaqr*. Ce ribāṭ a été renforcé tout au long cette période par deux tours de vigie qui s'élèvent aujourd'hui sur le versant sud du *ḡabal al-Dimna*. *Sīdī ʿAlī al-Makkī* et *Sīdī al-Ḥāḡḡ Mbārik* auraient formé, en effet, avec *Qaṣr Abi-Ṣaqr*, une chaîne de fortification cohérente. Ce système n'est pas différent de celui qu'on observe dans les autres zones côtières de l'Ifriqiya. Il était composé de deux types de monuments : des édifices de défense, souvent de grand taille, complétés par d'autres monuments de moindre importance qui assuraient un rôle de surveillance et transmettaient un signal du danger en cas de menace¹.

¹ Dans les sources arabes, notamment géographiques, il y a des descriptions de la manière dont on utilisait cette chaîne pour signaler le danger. Il s'agissait en effet d'une chaîne lumineuse permettant de correspondre en une nuit de Ceuta jusqu'à Alexandrie ; cf., à titre d'exemple, *al-Muqaddasī*, *Aḥsan al-tqāsim*,

Qaṣr Abī al-Ṣaqr, au sommet du mont, et les deux tours de garde étaient, en plus de leur rôle de défense et de signalisation, des lieux de retraite pour les hommes pieux (*al-ṣālihūn*)¹.

2°/ L'apparition du toponyme "Ġār al-Milḥ"

Sur deux cartes occidentales remontant aux XIV^e et XV^e siècles, Zouheir Chelli a relevé sur la côte entre Tunis et Bizerte le toponyme "Gamel"². Ce nom est très probablement une déformation latine du nom arabe "Ġār al-Milḥ". À cette mention cartographique européenne, s'ajoute la localisation de Ġār al-Milḥ sur les cartes de l'Atlas de Aḥmad b. ʿAlī al-Ṣarfī. Sur deux feuillets du dit atlas, elle figure comme l'une des principales stations maritimes entre Tunis et Bizerte.

Dans les *Ḥulal* d'al-Sarrāġ, auteur tunisien de la deuxième moitié du XVII^e siècle et la première moitié du XVIII^e siècle, le passage parlant de la fondation du mouradite Uṣṭā Murād Bey est très clair : la localité existe bien avant les édifications du début du XVII^e siècle. Il est vrai que l'essor n'aura lieu qu'avec l'installation des Turcs et des Morisques, mais qu'une petite agglomération ait existé dès l'époque hafside est fort probable. Elle se limitait, selon toute vraisemblance, au quartier du port d'autant plus que les tours de guet assurent la fortification des lieux. Il est légitime de penser à une éventuelle pré-fondation médiévale qui s'inscrit dans le projet de la cour hafside, et surtout dans celui du sultan Abū ʿAmr ʿUṭmān (mort en 837/1487)³, qui a repeuplé, selon les dires de nos sources, plusieurs zones ruinées et relancé un programme de fortification de la ligne côtière après trois siècles de repli⁴.

3°/ La troisième phase : l'époque des conflits hispano-ottomans et les constructions du Bey Uṣṭā Murād

L'intérêt porté au mouillage de Ġār al-Milḥ dans la documentation cartographique à partir de la deuxième moitié du XV^e siècle reflète les débuts d'une troisième phase dans l'occupation humaine de cette localité. Toutes les puissances maritimes méditerranéennes, sans exception, ont essayé de débarquer à Ġār al-Milḥ pour profiter de sa situation

¹ Al-Bakrī, 1992, II, p. 759. Sur les rôles des qaṣr-ribāʿ cf., N. Djelloul, 1995, I, p. 82-84.

² Les cartes sont respectivement d'un anonyme et de Giroldis (1426). Cf., Z. Chelli, 1996, p. 98.

³ Voir Al-Wazīr al-Sarrāġ, *al-Ḥulal*, p. 188. Sur la politique de fortification de ce souverain, voir N. Djelloul, 1995, I, p. 235.

⁴ L'établissement des Normands sur le littoral, précipite la décadence des fortifications côtières de l'Ifriqiya. Voir à ce propos : G. Marçais, *Notes sur les ribāts en Berbérie*, p. 27.

stratégique (à quelques milles de Tunis) et des qualités de mouillage de son port. C’est à ce moment de l’histoire que les voyageurs européens ont donné à Ġār al-Milḥ le nom occidentalisé de “Porto Farina”. Si les sources –textuelles et archéologiques- attribuent la vraie fondation de Ġār al-Milḥ au souverain Uṣṭā Murād Bey en 1637, on peut estimer que cet acte n’a été qu’une officialisation d’une réalité qui existait avant son avènement. L’œuvre de Murād Bey n’était qu’une décision donnant à Ġār al-Milḥ son caractère de fondation beylicale.

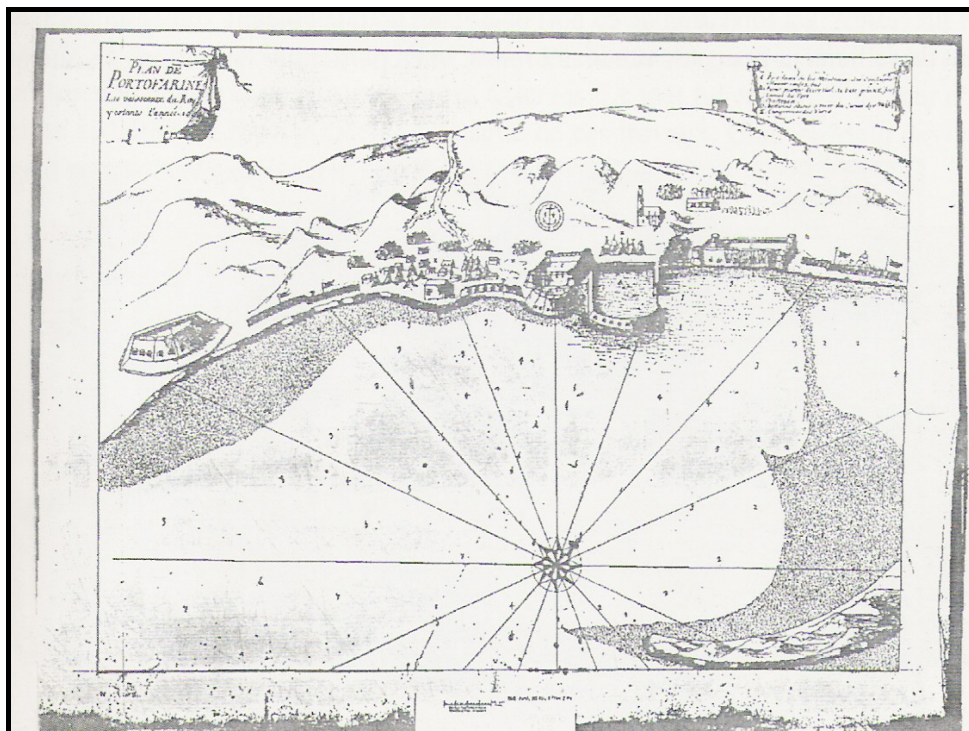


Fig. 235 : Le plan de la ville en 1669 par De Viviers
On remarque sur le sommet du mont une tour carrée qui représente le probable qaṣr-ribāṭ Abī al-Ṣaqr

II- L'évolution du tissu urbain de la ville de Ġār al-Milḥ :

L’histoire de l’évolution du tissu urbain de Ġār al-Milḥ nous échappe puisque les sources contemporaines de sa fondation ne nous fournissent aucune information sur les premiers éléments architecturaux de l’agglomération. En revanche, on peut déduire des plans qui figurent sur les cartes que le premier noyau ne devait pas être loin du port où Uṣṭā Murād Bey fonda l’arsenal de Ġār al-Milḥ. Ce port a joué un rôle déterminant dans l’évolution du tissu urbain. Il fut, et il est encore jusqu’à nos jours, le centre d’activité de toute la population de la cité. Les visites de terrain que nous avons effectuées, enrichies

par les résultats de quelques travaux menés par des architectes, confirment l'idée de la centralité du port.

Un autre élément nous a paru déterminant dans l'évolution urbaine de Ġār al-Milḥ ; il s'agit des caractéristiques morphologiques propres à chaque zone historique de la ville. La fondation de la localité au pied d'une montagne a beaucoup influencé le dessin du parcellaire urbain et son extension. Le but était dès les premières années de réduire les effets de la pente et d'occuper en priorité les terrains les moins pentus. C'est pour cela que l'essentiel de l'évolution s'est fait sur la ligne côtière et selon une orientation est-ouest.

1°/ Le premier noyau : le noyau hafside

Il est très difficile, en l'absence des données textuelles directes et d'indices archéologiques précis, d'identifier l'emplacement des premiers éléments architecturaux de la ville de Ġār al-Milḥ. On ne sait pas par exemple, en l'absence des données que seule l'archéologie de fouille pourrait fournir, si le noyau médiéval a utilisé ou non les vestiges de l'ancienne *Rusicomuna*. En outre, on ne dispose pas d'informations sur l'origine ethnique ou tribale des premiers habitants. On ne sait pas non plus, si les fondateurs de la localité ont bâti un édifice pour la prière ou non. Toutes ces interrogations, et bien évidemment d'autres s'imposent, puisque toutes les relations de voyage de l'époque moderne et les quelques études contemporaines faites sur Ġār al-Milḥ ne renseignent qu'incidemment sur la période hafside, et considèrent que la fondation est l'œuvre d'Uṣṭā Murād Bey (1637) en négligeant le passé pré-ottoman de la localité.

Il est vrai que les sources littéraires sont silencieuses sur les circonstances de la fondation. Il est vrai aussi que les documents d'archives ne remontent pas jusqu'à cette période, mais on peut déduire, de la façon dont Ġār al-Milḥ est présentée dans les rares sources médiévales¹, que la localité ne fut durant la période hafside qu'une simple station côtière occupée selon toute probabilité par quelques pêcheurs et *murābiṭ*, puisqu'elle a continué à jouer le rôle de surveillance qu'elle avait assuré dès le début de l'époque arabe².

¹ Nous pensons ici, à titre d'exemple, à la manière dont Ġār al-Milḥ est présentée dans l'atlas de ʿAlī b. Muḥammad al-Šarfī (première moitié du 10^e/XVI^e siècle). Elle est citée en caractères simples en gris charbon, contrairement aux autres grandes villes côtières comme Sfax, Mahdia, Tunis qui sont citées plutôt en caractères rouges de grand taille.

² Brunschvig, *Hafšides*, I, p. 300.

Une autre interrogation, qui est toujours en rapport avec la genèse de cette localité et que notre étude évoquera avec beaucoup de prudence, concerne l'emplacement de la première mosquée de la cité. S'interroger sur le plus ancien espace de prière pourrait à notre avis contribuer à établir les éléments d'une nouvelle hypothèse sur l'évolution du tissu urbain de Ġār al-Milḡ.

En effet, entre la première mention textuelle du toponyme, qui se trouve dans les *Manāqib de Sīdī Aḥmad b. ĊArūs* (vers 865/1461) d'al-Rāsidī, et le témoignage épigraphique de la grande mosquée qui date l'édifice de l'époque du Bey Uṣṭā Murād, il y a environ deux siècles. Cela nous pousse, légitimement, à nous demander où les fondateurs de la cité ont accompli leur devoir religieux avant l'édification de la grande mosquée (*al-ḡāmiċ al-Kabīr*). On ne peut pas imaginer que Ġār al-Milḡ ait été dépourvue d'un édifice de prière, sinon d'un *ḡāmiċ* assurant la prière de vendredi.

Le travail de terrain et les enquêtes que nous avons menées auprès des personnes âgées de la localité m'ont été d'un apport considérable. La tradition orale, en dépit de sa fragilité, considère que le *ḡāmiċ al-madrassa*, situé au milieu d'une rue qui porte jusqu'aujourd'hui son nom, est la plus ancienne mosquée de Ġār al-Milḡ¹. Selon l'une des personnes les plus âgées de la localité, que les habitants de l'agglomération considèrent comme la mémoire de la localité², le *ḡāmiċ al-madrassa* est la mosquée malékite de la ville. Elle a été édifiée par les premiers habitants de Ġār al-Milḡ avant l'installation des Turcs qui ont érigé leur grande mosquée de rite hanéfite au XVII^e siècle.

Il est vrai que les éléments architecturaux du *ḡāmiċ al-madrassa* ne témoignent pas clairement de cette ancienneté³, mais son emplacement au sein du tissu urbain actuel (à proximité du port) et les caractéristiques topographiques de sa situation (l'un des endroits les plus élevés de Ġār al-Milḡ) semblent justifier cette ancienneté par rapport aux trois autres mosquées de la ville.

¹ Pour plus de détails sur cette mosquée, voir notre description *supra*.

² Il s'agit du cheikh Hassen b. Sadok b. R'jab.

³ Sauf ici son plan général, qui reste un argument insuffisant pour prouver l'ancienneté de la mosquée.

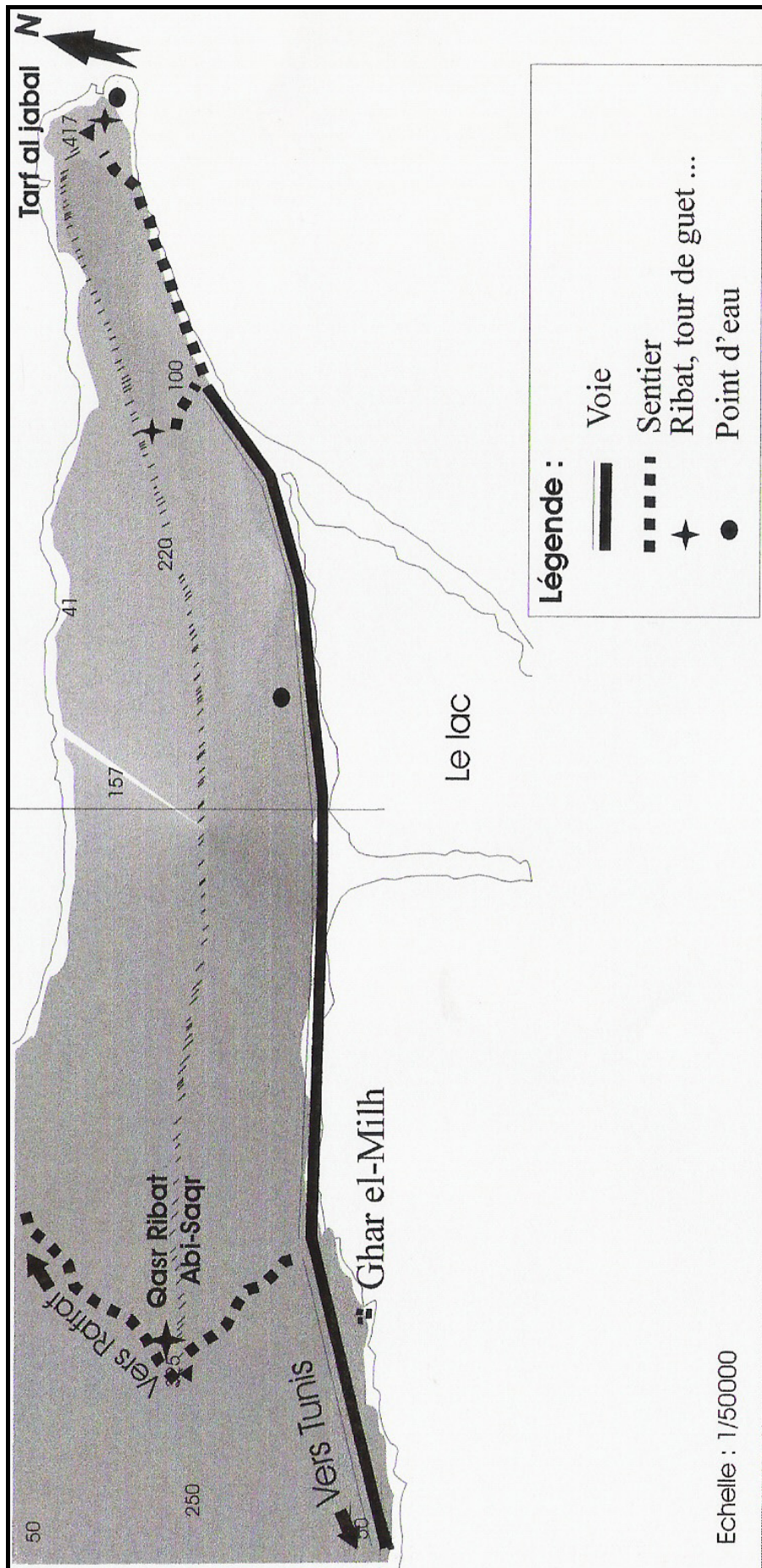


Fig. 236 : Ghar el-Milh et ses environs à la fin de l'époque hafside

2°/ Le deuxième noyau : l'extension ottomano-andalouse

Comme nous l'avons montré plus haut, chaque extension de la ville de Ġār al-Milḥ a dû prendre en considération deux éléments essentiels :

*Un élément morphologique : réduire au maximum les effets de la pente du mont *al-Nāẓūr* qui se dresse au Nord de la ville.

*Un élément vital : s'installer là où l'approvisionnement en eau potable était le plus facile.

En prenant en considération ces deux éléments, on peut comprendre la façon dont la ville de Ġār al-Milḥ s'est étendue à partir du XVII^e siècle. Mais on ne doit pas oublier que les circonstances politiques et sociales étaient à cette époque très favorables pour fonder à Ġār al-Milḥ une cité essentiellement portuaire.

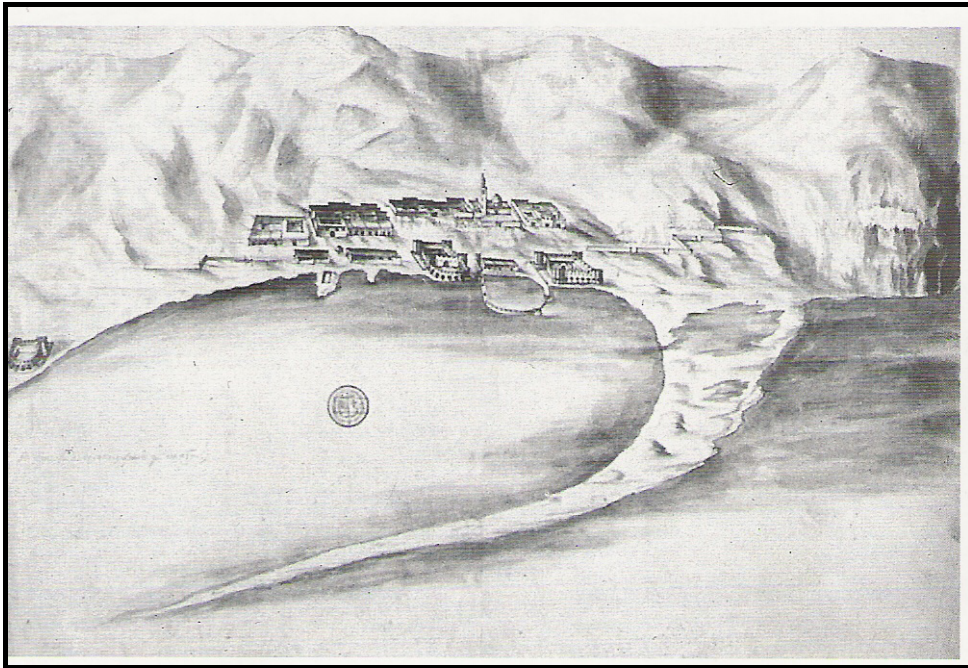


Fig. 237 : Ġār al-Milḥ en 1699

La première extension se fit, selon toute probabilité, dans la zone du port, dans la première moitié du XVII^e siècle. Des données épigraphiques mentionnées plus haut, nous déduisons que l'urbanisation se poursuivit un peu plus vers le Nord-Ouest¹. C'est à l'époque du dey Muṣṭafā Lāz (1653-1665) qu'on a édifié le quartier de la grande mosquée, et c'est à ce souverain qu'on attribue l'édification des deux fortins qui défendaient le port à l'Est et à l'Ouest. Ces travaux de fortification sont dictés par un contexte méditerranéen

¹ Nous renvoyons précisément aux trois inscriptions citées et analysées plus haut. 1/L'inscription de la grande mosquée, 2/ l'inscription du fort du milieu et 3/l'inscription du fort S. A. Mekki.

instable. En 1065/1654-55, en effet, –nous rapporte Husayn Hūġa- le port de Ġār al-Milḥ fut démoli et incendié au cours d’une attaque de la marine anglaise.

Ce deuxième noyau est situé entre les deux voies principales qui traversent la ville d’est en ouest. Il est limité vers le sud par la voie côtière qui conduit de Ġār al-Milḥ vers Tunis, et au nord par une deuxième voie, quasiment parallèle à la première, reliant la grande place à la grande mosquée. Selon la tradition orale, ce premier noyau a été occupé par les Andalous. L’enquête orale que nous avons menée sur les noms des familles qui habitent ce noyau a montré que beaucoup d’entre eux ont une origine andalouse. Rachéd Limam a démontré à partir des documents d’archives datant de la deuxième moitié du XIX^e siècle, que les familles qui portaient un nom andalou représentaient 24,16% du total de la population de Ġār al-Milḥ¹.

3°/ Le noyau turc :

La troisième extension s’est faite également vers l’Ouest, étant donné la nature du site. Elle prolonge le noyau andalou et s’arrête là où commence aujourd’hui le cimetière. C’est un noyau qui est contemporain de l’installation des Morisques. Au début, les Turcs auraient été une minorité constituée des seuls représentants du pouvoir ottoman. Les soldats, qui représentaient l’essentiel de la colonie turque, auraient occupés les fortins de ceinture bâtis au cours du XVII^e siècles. Le quartier de la grande mosquée, qui délimite le port et l’arsenal, aurait été fondé par la classe dirigeante ottomane.

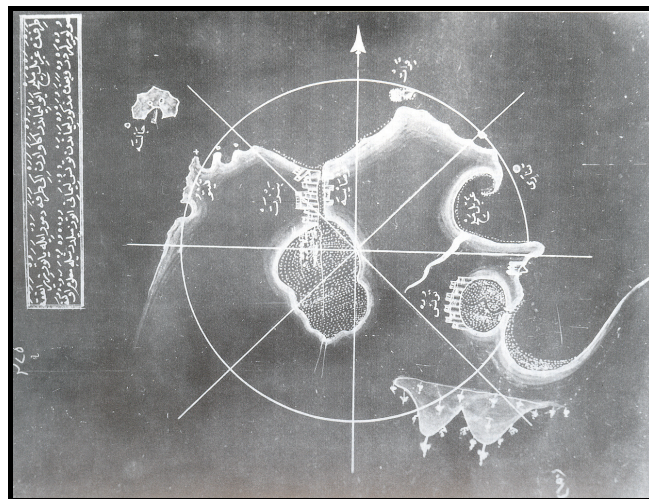


Fig. 238 : Bizerte et Ġār al-Milḥ dans l’atlas maritime de Piri Reis

¹ Malgré leur fragilité, les données contemporaines pourraient témoigner d’une “réalité historique”. Dans ce noyau, on rencontre encore des noms de familles andalouses comme “Blanco”, “al-Wardi” ...

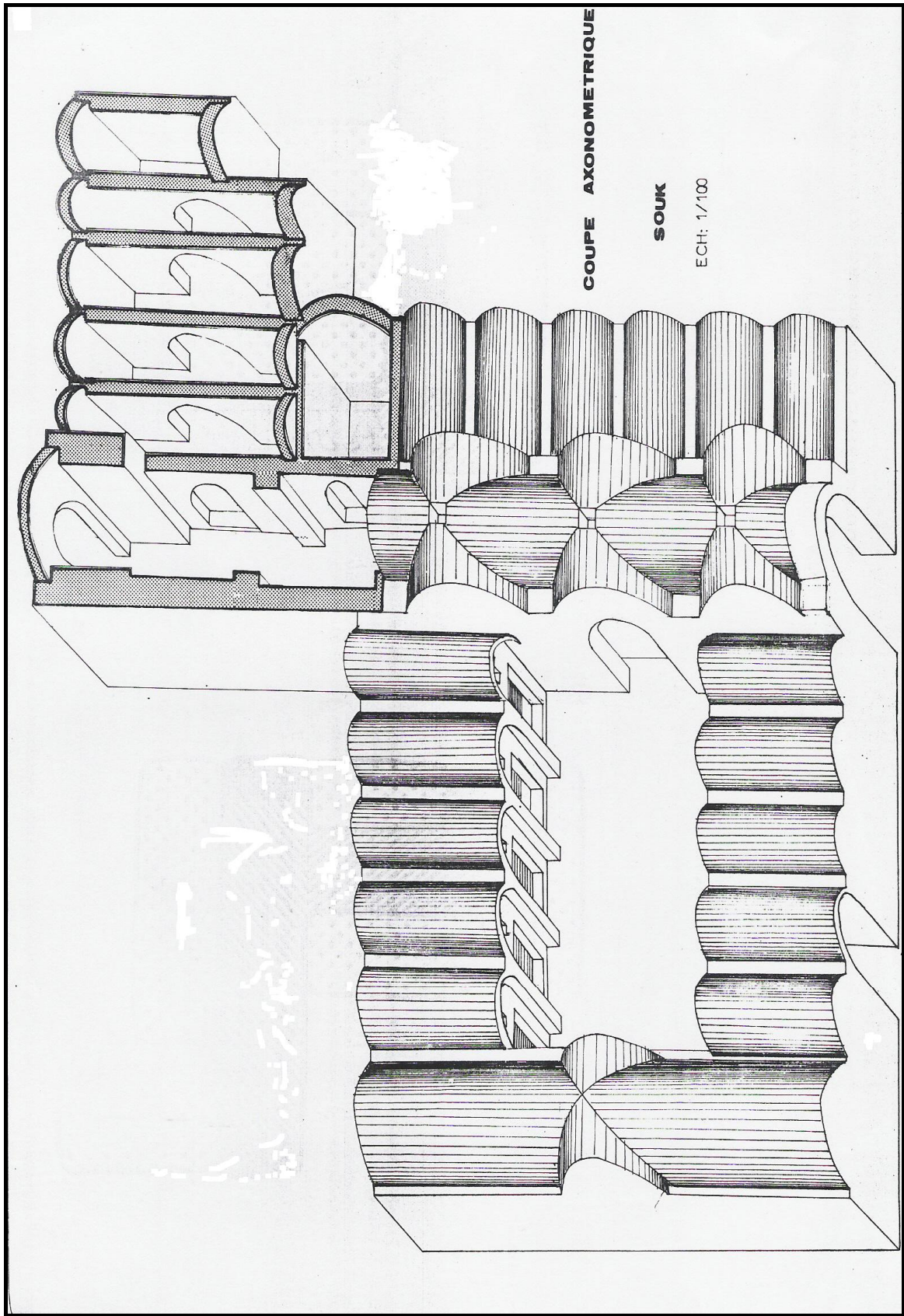


Fig. 239 : Gär al-Milḥ : le souk couvert, l'un des édifices de la période ottomane
(source : Y. Ben Ammar, 1983)

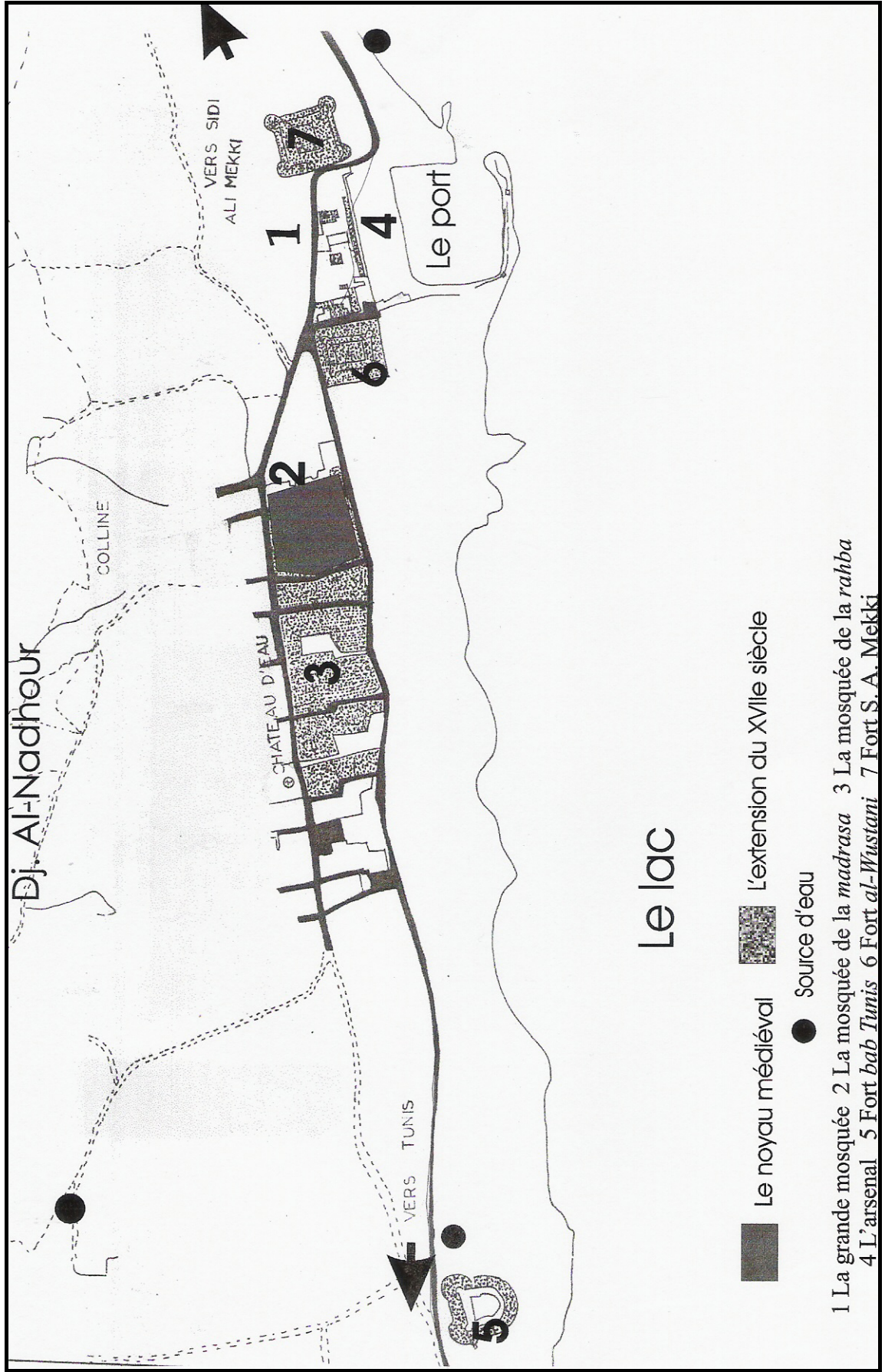


Fig. 240 : Gâr al-Milh : le noyau hafside et l'extension ottomano-andalouse
(le fond de la carte est extrait de Y. Ben Ammar, 1983)

Rafrāf et ses environs : Ṣūnīn et Zhar ʿAyyād

رُفْرَاف و نَاحِيَتِهَا: صُونِين و ظَهْر عِيَاد

Présentation générale et historique

- I- Site et situation
- II- Sources et études
 - Les sources écrites
 - Les archives
 - Les sources cartographiques
 - Les études
- III- Historique
- IV- Toponymie

Inventaire

A- Rafrāf :

I- Les monuments religieux :

- ✓ La mosquée *al-qaṣr*

Situation p.281 / Description p.281 / Commentaire p.283

- ✓ La grande mosquée

Situation p. 284/ L'histoire de l'édifice à travers les documents d'archives p.284

II- Le rempart

Description p.285/ Commentaire p.286

III- Les installations hydrauliques :

- ✓ *ʿAyn al-blād*

Situation p. 288/ Description p.288 / Commentaire p.289

- ✓ *ʿAyn al-ḍibbāna*

Situation p.290/ Description p.290 / Commentaire p.291

B-Les environs :

I- L'habitat groupé : Ṣūnīn et Zhar ʿAyyād

II- Le long de la côte : une voie, des installations hydrauliques et des postes de garde

Commentaire général

- I- À la recherche du noyau médiéval de Rafrāf : l'apport de l'étude des cimetières, des marabouts et de la voirie
- II- Rafrāf et ses environs : Un village perché et des postes de garde côtiers



Fig. 241 : Carte de situation de l'entité étudiée
d'après la carte au 1/25000

Présentation générale et historique

I- Site et situation :

Dominant un panorama de collines, la localité de Rafrāf se situe sur le versant nord du *dj. al-Naḍūr*. Sa communication avec la plage (*Šaṭṭ al-ḥmārī*), à 1 km environ de la ville, est réduite à une route serpentant à travers la colline jusqu'à la mer. Ce sont ces hauteurs qui ont donné à la ville (autrefois village) son caractère de bourgade perchée.

Rafrāf est un village viticole dont le muscat est particulièrement renommé. Les cultures en gradins descendent jusqu'à une longue frange de sable fin étirée en un arc dont l'île Pilau (*al-Qmallāriyya*) semble être le centre¹.



Fig. 242 : Le contexte naturel de Rafrāf
(Carte au 1/50000° – Feuille VII : Porto Farina)

II- Sources et études :

***Sources écrites :** al-Zarkašī, *Tārīḥ al-dawlatayn*, p. 116 ; Al-Sarrāğ, *al-Ḥulal*, p. 188 ; Bosio et Lanfreducci, *Discours*, p. 517 ; Ibn Maqdīs, *Nuzhat al-anzār*, p. 122-123 ; Ibn Abī al-Diyāf, *al-Itḥāf*, dans plusieurs pages.

***Archives :**

✓ Archives générales du Gouvernement tunisien :

Série A / Carton 26 / Dossier 14
Série B / Carton 175 / Dossier 52

¹ G. W. Tuynman et J. Bergerot, 1964, p. 51-52.

Série C / Carton 40 / Dossier 5
Série D / Carton 59 / Dossier 18 et 24
Série E / Carton 296 / Dossier 1 / Sous dossier 20
Série historique / Carton 171 / Dossier 909
La justice tunisienne 3 / Carton 1 / Dossier 192.

✓ Archives du ministère des biens de l'Etat.

Dans plusieurs registres non classés.

***Sources cartographiques :**

✓ AAT, feuille au 1/50000^e de Porto Farina (VII), type 1922.

✓ AAT², plan de Rafrāf au 1/2000^e préparé par A. Gafsi.

***Études :**

R. Brunshvig, 1940, I, p. 306 ; F. Chelbi, « prospections ... », dans *REPPAL*, 1987, p. 78 ;
N. Djelloul, 1995, I, p. 157 ; H. Slim et *alii*, 2004, p. 197-198.

III- Historique :

Le toponyme n'apparaît dans la documentation écrite qu'à l'époque hafside. La mention dans le *tārīḥ* de Zarkašī est très brève : Rafrāf faisait partie des places fortes édifiées par Abū Fāris °Abd-l-°Azīz (791-837/1394-1434)¹. En énumérant ses "bonnes actions" (*ḥasanāt*), l'auteur hafside attribue à cet émir la construction du *maḥras* de Rafrāf.

Vers la fin du XVI^e siècle, Bosio et Lanfreducci réservent à Rafrāf une indication indirecte. Entre Cap al-Ṭarf et Bizerte : « La côte de Raselmecha², écrivent-ils, commence au Cap Farina et va jusqu'au Cap de Bizerte, soit vingt milles. Elle a au milieu un îlot en forme de navire³, mais élevé, que les uns nomment le Galetto et les autres le Pilao ; il est à dix milles de Porto Farina. On peut passer en dedans avec les galères, car il est à un peu plus d'un mille de terre. Il y a sur cette côte de Raselmecha deux villages clos de murs en pisé, à deux ou trois milles du rivage, que l'on peut facilement piller »⁴.

Malgré l'absence du nom de la localité dans la description des deux voyageurs maltais, Rafrāf est très probablement l'un des deux villages cités dans leur rapport. L'existence aujourd'hui d'une partie du rempart qui entourait l'agglomération consolide cette hypothèse.

¹ « *wa lahu ḥasanāt ḡāriya minhā binā'uhu maḥāris °idda, ka maḥras Ādār wa-l Ḥammāmāt wa Rafrāf ...* » Zarkašī, *Tārīḥ al-dawlatayn*, p. 116.

² La côte de Rasmelcha est probablement la côte de Ras el-Milḥ, c'est-à-dire de Ġār al-Milḥ.

³ C'est le piton d'al-Qmallāriyya qui se trouve en face de la ville de Rafrāf.

⁴ Bosio et Lanfreducci, trad. 1925, p. 517.

Contrairement aux localités voisines, notamment Ġār al-Milḥ et Rās al-Ġabal, l'apparition du toponyme ne signifie pas que Rafrāf soit fréquemment mentionnée dans les sources classiques de l'époque ottomane. Al-Wazīr al-Sarrāġ (mort en 1149/1736), à titre d'exemple, recopie intégralement l'information de Zarkašī et ne nous apporte rien de plus sur Rafrāf au XVIIIe siècle. La pauvreté des données textuelles est sans doute à mettre en rapport avec l'importance de Ġār al-Milḥ, le port militaire et économique par excellence durant les deux premiers siècles de l'époque moderne. Rafrāf a continué à évoluer lentement sans connaître de transformations majeures attirant l'attention des chroniqueurs et des voyageurs. Tout l'intérêt du pouvoir était réservé, semble-t-il, à Bizerte et à Porto Farina à cause de l'importance de leurs rades.

Le silence des sources classiques est compensé, on le verra, par des renseignements archivistiques. Quoique tardifs, les documents trouvés dans les fonds tunisiens mentionnés plus haut, comblent quelques lacunes, et notamment celles qui concernent les édifices religieux et les monuments hydrauliques de Rafrāf.

D'un petit *maḥras* (bourg fortifié), la localité évolua en un village dominant, comme on le verra, des environs immédiats formés par *Zhar ʿAyyād*, *Šaṭṭ al-Ḥmārī* et *Šūnīm*. Le bourg de l'époque hafside s'articulait autour d'une grande mosquée et d'une *raḥba*, et les quartiers *intra-muros* ont évolué, au fil du temps, à partir de ce centre. Chacun de ces quartiers porte, comme l'attestent les données archivistiques, le nom du monument qui s'y trouve : *ḥūmat al-qaṣr*, *ḥūmat al-ḥammām* ...etc.

IV- Toponymie :

L'origine du nom de la ville est inconnue. Toutefois, il serait légitime de penser à une appellation d'origine libyque d'après une donnée transmise par Ibn Ḥaldūn, dans laquelle il nous informe que "Afrāf" est un mot berbère désignant une gaitoune en lin réservée au chef d'un campement lors d'un siège militaire. Ce sens peut renvoyer au caractère fortifié de l'installation¹. Rafrāf, serait donc, l'espace clos par des murailles au milieu des monts et des prairies.

¹ Voir à ce propos R. Brunschvig, *Hafsides*, t. II, p. 90.

Inventaire

A- Rafrāf :

Mosquée *al-qasr* جامع القصر

Situation :

La mosquée al-qasr se situe dans la partie nord-ouest de la ville, dans le quartier connu sous le nom de *ḥūmat al-qasr*¹.

Description :

Dans son ensemble l'édifice dessine un plan irrégulier. Toutefois, il est facile de distinguer deux unités. Il semble, en effet, que la partie nord-ouest, où s'élève le minaret, ait été recouverte lors des travaux de 1265/1848-49.

**La façade et l'entrée principales de la mosquée :*

La façade principale de l'édifice, du côté de l'Est, a une longueur de 6,20 m et une hauteur moyenne de 6 m. Elle est percée de deux ouvertures. La plus grande, vers l'angle nord-est, forme l'accès principal du monument, tandis que la plus petite est une fenêtre rectangulaire (0.80 m x 1.10 m) donnant sur la travée du mur de la *qibla*.

La porte principale permet l'accès direct à l'intérieur de la salle de prière. La baie de cette entrée s'inscrit dans un encadrement rectangulaire (2 m x 3 m), bâti de blocs de pierre de *ḥarš*. Deux battants en bois ornés de heurtoirs ferment aujourd'hui cette entrée. Un seuil, sous forme d'une dalle rectangulaire (2 m x 0.35 m), forme la base de ce portail.

¹ Sur ce quartier et son emplacement voir le commentaire général de cette monographie. Cf. aussi A.N.T., La justice tunisienne/ Cart. 1/ Dos. 192 ; A.N.T, Série historique/ Cart. 32/ Dos. 382 ; A.N.T, Série C/ Cart. 40/ Dos. 05/ Doc. 65 et 66.

**La salle de prière :*

La porte principale de la mosquée *al-qaṣr* ouvre au milieu de la deuxième travée parallèle au mur de la qibla. Le niveau du plancher de la salle de prière est à environ à 1 m au dessous du niveau de la rue. Une marche, large de 0.45 m, assure la descente vers le sol du *bayt al-ṣalāt*.

D'après le type de toiture qui couvre cette salle, il est facile de distinguer deux parties. La première, la plus grande, s'inscrit dans un plan rectangulaire (16,27 m x 6,20 m) et forme la partie principale de la salle de prière. Elle est entièrement recouverte de voûtes d'arête reposant sur des arcs en plein cintre retombant sur quatre colonnes, de 0,75 m de diamètre. La partie orientale de l'actuelle salle de prière se compose de deux travées et cinq nefs perpendiculaires au mur de la *qibla*. Les fûts, de forme cylindrique, mesurent 4,20 m de hauteur et sont couronnés de chapiteaux.

Le *miḥrāb* n'occupe pas le milieu du mur de la *qibla*. Il est au centre de la quatrième nef (en comptant du côté de l'entrée principale). C'est la baie de la salle de l'Imām qui occupe aujourd'hui le milieu du mur. le *bayt al-Imām*, en saillie du côté de la *qibla*, est de forme quasi rectangulaire (1,80 m x 1,25 m).

La niche du *miḥrāb* correspond à un enfoncement de 1 m. La partie inférieure, semi-circulaire, est large à la base de 0.45 m, profonde de 0.80 m et haute de 2,20 m. La partie supérieure à la forme d'une demi coupole s'ouvrant en arc en plein cintre. L'arc repose sur des colonnettes. La concavité est garnie d'un décor simple.

Un minbar en bois sculpté est à droite du *miḥrāb*. Il est large de 1,10 m et haut de 3 m. Il se compose d'un escalier de 7 marches.

La deuxième partie de la salle de prière, annexée semble-t-il récemment, se distingue par son plafond plat. Elle forme la saillie nord-ouest de l'édifice. De forme irrégulière, cette partie semble avoir été à l'origine une petite cour où se trouvaient aussi la salle d'ablutions et le minaret. Aujourd'hui, elle est munie d'un étage. On y accède par des escaliers en bois massif. Contrairement aux fûts cylindriques de la partie primitive, ce sont des piliers, de formes carrée et rectangulaire supportent la toiture de la nouvelle partie.

** Le minaret :*

Il garde son emplacement original, et s'élève en saillie dans l'angle nord-est de la mosquée. Il est bâti sur un plan carré de 3,40 m de côté. La hauteur de la tour est d'environ 10 m. La peinture à la chaux de toute la tour ne permet pas de connaître les techniques de construction de cette tour. Les quatre faces ont le même décor.

Le lanternon du minaret est couronné d'un toit conique. On accède à l'intérieur du minaret par une petite porte ouverte sur la façade (sud) et donnant sur le *ğawf* du *bayt al-ṣalāt*. La baie de cette entrée est rectangulaire et se ferme par un battant en bois. Elle donne sur un escalier qui débouche sur la plate-forme du minaret.

** la salle d'ablutions :*

Elle occupe l'angle nord-est de la nouvelle partie de la salle de prière. Une petite porte en bois munie d'un seuil donne accès à la *mīḍa*. Un puits alimente les bassins de cette salle pour les ablutions des fidèles.

Commentaire :

La mosquée al-qaṣr ne constitue pas l'édifice religieux le plus important de Rafrāf. Contrairement aux monuments portant le même nom dans les autres localités de la région, la mosquée de Rafrāf ne fut qu'un simple oratoire d'un quartier portant le même nom. La prière du vendredi ne se faisait, jusqu'à une date récente, que dans la grande mosquée, se trouvant au milieu du souk de la localité. Il ressort des documents d'archives que le monument ne fut transformé en mosquée à prône (*ğāma'*) qu'au cours des années trente du XX^e siècle¹.

La datation de ce monument pose des problèmes. Son histoire est sans doute celle du quartier auquel il appartient. Toutefois, la proximité de *ḥūmat al-qaṣr* avec la grande mosquée et la *raḥba*, les premiers édifices de l'agglomération, fait penser que le monument est parmi les premiers oratoires de Rafrāf (XVI^e ou XVII^e siècle).

L'analyse architecturale approfondie permet de penser que le monument aurait été composé d'une salle de prière et d'une cour. La toiture et les techniques de construction relevées dans la partie nord-ouest sont différentes de celles de la partie primitive.

¹ A.N.T, Série D/ Cart. 59/ Dos. 9/ Doc. 17.

À l'origine, le *bayt al-ṣalāt* aurait été composée par la salle rectangulaire voûtée en arêtes, et sur l'angle nord-ouest aurait été percée une porte donnant sur une courette ouvrant sur une petite rue. Par conséquent, l'entrée principale originale du monument serait la petite porte occidentale qui se trouve à proximité de l'angle nord-ouest de la mosquée, où se trouve aujourd'hui le minaret de l'édifice.

Cette lecture architecturale est confirmée par des données archivistiques. Dans une lettre envoyée au premier ministre, datée du 7 mai 1930, le président de l'Association des waqf/s fait état des : « désirs du conseil régional de Bizerte d'élargir la salle de prière au dépend du *saḥm* et de restaurer le minaret de la mosquée al-qaṣr de Rafrāf »¹.

La grande mosquée الجامع الكبير

Situation :

Telle qu'elle se présente aujourd'hui, la grande mosquée de Rafrāf surplombe une grande place connue sous le nom de "la place du souk". Elle s'élève isolément puisqu'aucun autre monument ne lui est contigu des quatre côtés. Elle domine du côté sud l'avenue Bourguiba, l'artère principale de Rafrāf, et s'ouvre, du côté opposé, sur la rue menant à la mosquée *al-qaṣr*.

L'histoire de l'édifice à travers les documents d'archives :

Le plan original de l'édifice est inconnu, mais son histoire pourrait être un peu dévoilée à travers quelques informations archivistiques. De plus, son emplacement et son nom autorisent à croire que cette mosquée est le premier lieu de culte de la localité. Comme c'est le cas ailleurs, la grande mosquée de Rafrāf surplombe l'espace commercial de la ville². Il semble même, et on le montrera dans la restitution de l'espace intra-muros, que le monument ait occupé une position centrale dans le tissu traditionnel de la ville. La grande place qui lui est contiguë est un point central desservant tous les quartiers.

¹ A.N.T., Série D/ Cart. 59/ Dos. 9/ Doc. 33.

² A.N.T., Série A/ Cart. C/ Dos. 6/ Doc. 5.

L'édifice était, jusqu'au milieu des années trente du XX^e siècle, la seule mosquée à prône de cette localité¹. Plusieurs lettres échangées entre la *ḡam'iyya des habous* et les différentes administrations (le premier ministère, le conseil du caïdat de Bizerte ...) nous renseignent sur les différents travaux qu'a connus la mosquée. Les chantiers sont de nature différente : soit pour l'agrandissement de la salle de prière à cause du nombre croissant des fidèles², soit pour la restauration de quelques composants de l'édifice. Le minaret, à titre d'exemple, a été réparé en 1922 et renouvelé totalement en 1924³.

Comme elle représente la plus importante mosquée de Rafrāf, l'une de ses annexes occidentales fut réservée au *kuttāb* du *balad*⁴. L'école coranique, précise un rapport du *naïb* de l'association des habous, se trouvait sous une galerie équipée d'une *sabbāla*. Du côté nord, rapporte un autre document, il y avait cinq boutiques, donnant sur le souk, dont la rente revenait à la grande mosquée⁵.

Le rempart de Rafrāf

سور رفراف

Description :

Vers le Nord-Est du tissu urbain actuel de l'agglomération, subsistent encore les restes de l'ancien rempart de Rafrāf. Ce tronçon suit dans son tracé le bord du petit ravin dit "*O. al-Šaršār*". Ce dernier constituait, selon toute vraisemblance, l'une des limites du noyau médiéval de ce centre.

L'appareil de construction de la courtine est hétérogène. Le mur est fait essentiellement de moellons, de petits blocs de pierres taillées, et d'un liant de pisé. L'examen de l'appareillage de la courtine montre ce qui suit :

¹ A.N.T., Série A/ Cart. C/ Dos. 6/ Doc. 17. De même, les documents de l'oratoire dit "al-qaṣr" prouvent que celui-ci n'a été transmis en mosquée à prédication qu'après les années 40 du XX^e siècle.

² On apprend dans des documents d'archives de la fin des années 20 du XX^e siècle, que les habitants ont utilisé la terrasse du ḡammām pour faire la prière du vendredi à cause de l'étroitesse de la salle de prière de la grande mosquée.

³ A.N.T., Série A/ Cart. C/ Dos. 6/ Doc. 45 et 52. Ces documents sont d'un intérêt capital puisqu'ils décrivent parfois les monuments et fournissent des renseignements supplémentaires sur les organismes qui s'occupent de ces travaux (les corporations des constructeurs, l'administration des habous ...etc).

⁴ A.N.T., Série A/ Cart. C/ Dos. 6/ Doc. 2.

⁵ A.N.T., Série A/ Cart. C/ Dos. 6/ Doc. 45.

- (1) la partie inférieure du mur et les coins de chaînage sont faits de blocs de grès et de mortier de pisé.
- (2) à partir d'1 m du niveau du sol, on remarque une alternance d'assises de pierres en moyen appareil (0,40 à 0,25 m de long x 0,15 de large x 0,15 m de haut) suivies de deux rangées de plaques de pierres minces.
- (3) les parties élevées du mur sont revêtues d'un enduit composé d'un mélange de chaux et de sable de rivière.
- (4) le moellon est utilisé essentiellement dans la construction des petits contreforts qui ne s'élèvent que de 1,20 m. On ne connaît pas, à cause du manque d'indices textuels et épigraphiques, l'époque de l'édification de ces contreforts. Il semble que ces saillies, eu égard à leur appareillage différent de celui de la courtine, aient été ajoutées lors d'une campagne de restauration pour renforcer le mur septentrional du rempart.

La courtine (environ 8 m), de direction nord-est/sud-ouest, est aujourd'hui en mauvais état de conservation.

Commentaire :

La partie restante du rempart de Rafrāf se trouve du côté nord : c'est-à-dire sur la façade maritime. Ceci serait-il un indice de la robustesse de cette courtine comparativement aux autres faces ? Cette enceinte est nettement dessinée sur la carte au 1/2000^e qui a été préparée sous la direction du projet de la carte nationale des sites archéologiques et des monuments historiques¹. Selon N. Djelloul, le rempart de Rafrāf présente, du point de vue des techniques et des matériaux de construction, des analogies avec les fortifications de l'époque hafside². Toutefois, la présence humaine est attestée, comme l'ont démontré les recherches des Antiquisants, dès l'époque punique³. Que les Phéniciens aient installé sur cette côte un camp fortifié est probable. À l'époque hafside, cette localité est dotée d'un *maḥras* et, vers la fin du XVI^e siècle, Rafrāf était clos d'un mur en pisé⁴.

Pour ce qui est du plan de cette enceinte, le tracé qui se trouve sur la carte au 1/2000^e et la nature topographique du terrain, laissent supposer qu'elle était de forme irrégulière. Elle suivait les bords des petits ravins et du plateau. Il semble que le reste du

¹ Cette carte est préparée par le chercheur A. Gafsi.

² N. Djelloul, 1995, p. 98-100.

³ F. Chelbi, 1987, p. 78.

⁴ Bosio et Lanfreducci, trad. 1925, p. 517.

rempart ait été intégré dans des constructions tardives. On ne sait pas, de même, s'il était percé d'une seule ou de plusieurs portes, mais on peut admettre, à titre d'hypothèse, compte tenu de la superficie relativement réduite du premier noyau de Rafrāf, que le mur n'avait qu'une seule ouverture, très probablement, du côté méridional.

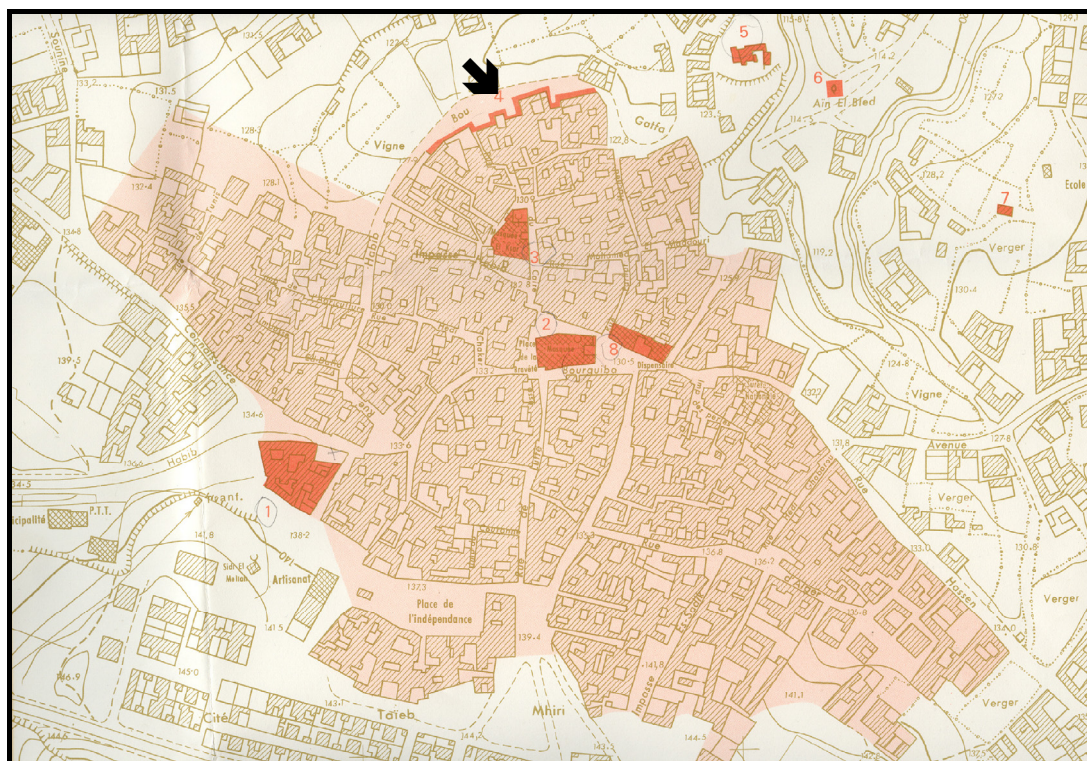


Fig. 243 : La représentation de la courtine du rempart d'après l'inventaire de l'AAT²



Fig. 244 : Le rempart de Rafrāf – le départ d'un petit contrefort en moellons



Fig. 245: Le rempart de Rafrāf – l'appareil

ʿAyn al-Balad

عين البلد

Situation :

La dite source se trouve sur un itinéraire reliant *balad Rafrāf* et *cap al-Mistār*, vers l'Ouest. Elle est à 50 m environ du rempart du village devant lequel passe le petit ravin dit O. al-Šaršār qui délimitait le tissu traditionnel du côté septentrional.

Description :

Le nom de *ʿAyn al-Balad* est donné à un monument hydraulique composé de deux bassins, un canal et un puits. La source proprement dite jaillit à côté d'un premier bassin de forme rectangulaire (5,80 m x 3,95 m), recevant l'eau à l'aide d'un petit canal couvert. Ce premier réservoir est taillé dans une roche dure. On y descend, du côté du sentier, à travers un escalier de 3 marches. Aujourd'hui, le pavement et les murs intérieurs sont revêtus de peinture hydrofuge de couleur blanche.

Le deuxième bassin, de forme carrée (5,70 m de côté) communique avec le premier par un canal à ciel ouvert de 14 m de longueur et 0,55 m de largeur. Contrairement à la

ġābiya de la source, le second réservoir est en mauvais état de conservation. Son angle sud-est est totalement effondré. Les parements sont aussi écroulés ce qui nous permet de constater assez facilement l'appareillage du bassin. Les rebords sont bâtis en assises de pierres avec un liant hydrofuge.

Le puits, surhaussé par rapport au niveau des deux bassins, est de 1 m de diamètre et de 15 m environ de profondeur.

Commentaire :

Ce point d'eau, *extra-muros*, jaillit au milieu d'un oued, ce qui lui assure une nappe phréatique douce et abondante. Le monument est recensé dans l'inventaire de l'équipe tuniso-italienne qui a étudié au cours des années 80 du XX^e siècle le littoral de la région de Bizerte. F. Chelbi, qui a publié les travaux de cette équipe en 1987, signale l'existence de ruines d'époque romaine¹. Aujourd'hui, on ne remarque que des amas de pierres éparpillés et sans aucune forme sur une superficie d'environ 100 m².

De par son emplacement, l'importance de cette installation était double. Elle jouxtait un quartier *intra-muros* : ḥūmat al-Wād et dominait un chemin desservant les sites côtiers de Ṣūnīn et de Rās al-Mistīr. La source d'eau aurait joué aussi, selon les dires des habitants, le rôle de *mayḍā* pour un oratoire qui jouxtait le puits du côté du sud.



Fig. 246 : *°Ayn al-Balad* – le petit bassin

¹ F. Chelbi, 1987, p.78.

‘Ayn al-ḏibbāna

عين الذبانة

Situation :

Ce puits et ses annexes se trouvent sur le versant nord de *dj. al-Nāzūr*, la montagne qui sépare Rafrāf et Ġār al-Milḥ. Ils se trouvent au milieu des vergers de raisins s'étendant au Sud de la localité.

Description :

Il ne reste de toute la *sāqiya*, le nom donné à cette installation par les habitants de Rafrāf, que le puits et les arasements de la canalisation qui acheminaient l'eau aux domaines agricoles environnants.

Le puits montre une analogie avec "les châteaux d'eau" qui flanquent le tracé du canal andalou-morisque qui s'étend sur le versant opposé du *dj. al-Nāzūr*¹. Il est abrité sous une *qubba*. Il s'agit d'une cavité circulaire, de 1,55 m de diamètre vers le bord. La paroi maçonnée mesure 2 m d'épaisseur. La profondeur de 6 m prouve la richesse de la nappe phréatique du site. La margelle, en moellons, n'est surhaussée par rapport au niveau de la terre que de 0,50 m.

De l'extérieur, on relève une structure cylindrique voûtée en dôme et munie d'une porte rectangulaire (1,50 m x 0,60 m). Les élévations partent du bord du puits et atteignent 1,70 m de hauteur. D'ici commence un dôme hémisphérique dépourvu de décoration et revêtu de chaux hydraulique.

¹ Voir *supra* dans la monographie de Ġār al-Milḥ : Les environs.

Commentaire :

Il s'agit, comme dans le cas de *ʿayn al-balad*, d'un monument hydraulique *extra-muros*. Il délimitait, semble-t-il, avec le cimetière, le premier noyau de la ville du côté méridional et se trouvait sur le sentier montagnard reliant Rafrāf et Ġār al-Milḥ.

Le nom de *sāqiyaʿ al-sbīl* donné à ce point d'eau, suppose l'existence d'une fontaine aménagée, selon toute vraisemblance, pour les gens qui empruntaient le raccourci entre Rafrāf et Ġār al-Milḥ. Cette *sāqiya* serait, de cette façon, la prolongation de *sāqiyaʿ ʿayn Burzām*, qui alimentait la ville de Ġār al-Milḥ¹.

Dans quelques documents d'archives des biens de l'État, nous rencontrons le nom de cette source sans avoir de renseignements supplémentaires sur la localisation du *sbīl*. la seule précision concerne l'existence de ce point d'eau en dehors du *balad* : c'est-à-dire à l'extérieur de l'enceinte de la localité.



Fig. 247 : *ʿAyn al-dībbāna* – le puits

¹ Voir *supra* la description de la conduite de *ʿayn Būrzām* p. 258-262.

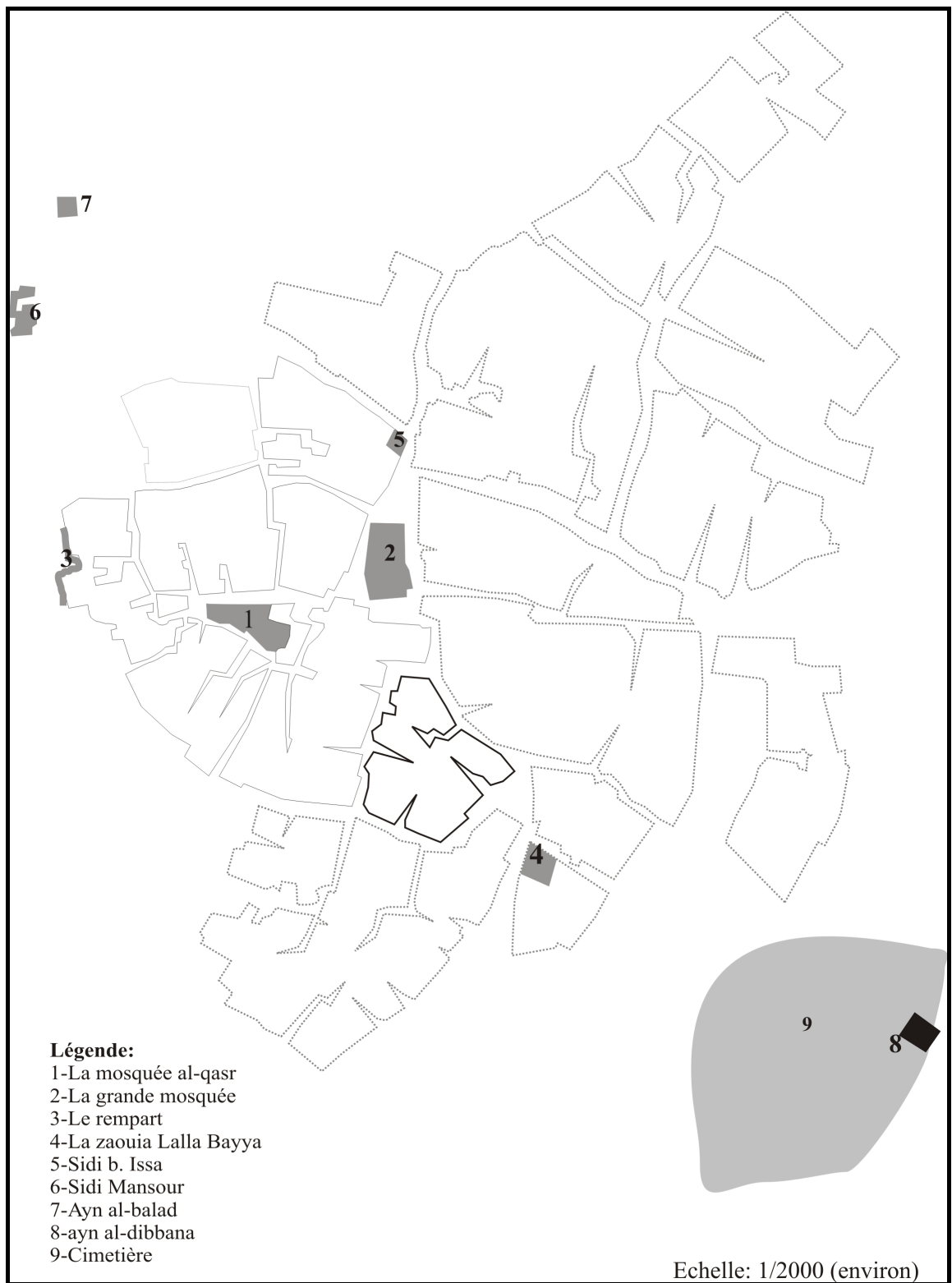


Fig. 248 : Répartition des monuments de Rafrāf

B- Les environs de Rafrāf :

Le secteur qui appartient à "*Trāb mašyaḥat Rafrāf*"¹ s'étend d'*al-Dmīna al-ḡawfiyya*², à l'Est, jusqu'à la petite localité de Ṣūnīn, à l'Ouest. Le schéma de l'occupation du territoire montre une variété dans la nature des sites. D'une part, il y a un type d'habitat groupé qui a donné naissance récemment à de petits villages, et d'autre part des sites isolés, formés souvent d'un seul monument (principalement des postes de garde sur des voies). Le point commun entre les deux types de sites est leur emplacement sur la ligne de rivage. Si les fondateurs de Rafrāf ont choisi pour leur création un emplacement au milieu d'une série de petits monts (Dj. al-Nāḍūr, Dj. al-Ḡawf, le piton al-Farṭās), les petits sites des environs se dressent tous sur des versants exposés à la mer, formant une chaîne côtière devant la localité perchée.

I- L'habitat groupé :

Ce type d'implantation humaine est repérable dans deux zones : à Ṣūnīn et à Zḥar °Ayyād³. Si l'on dispose pour Ṣūnīn d'une mention textuelle médiévale, il en va différemment pour Zḥar °Ayyād. Cette dernière ne commence à apparaître en effet dans les sources que dans les documents d'archives du XIX^e siècle.

Le village de Ṣūnīn a succédé à un *qaṣr* fortifié datant du haut Moyen-Âge. Dans cette partie, il ne sera pas question de l'ouvrage fortifié, mais plutôt de l'agglomération⁴. Les *Aḡinnat Ṣūnīn*, pluriel de *ḡinān* qui désigne "un grand domaine agricole", se trouvent à deux milles et demi de Rafrāf. Le village de Ṣūnīn comptait au début du XX^e siècle environ cinq cents personnes⁵. Il semble, d'après les prospections menées dans ce secteur, que sa structure actuelle date de l'époque moderne. Les fondateurs du village ont choisi, comme c'est le cas pour les autres localités de ce sahel, de reculer un peu par rapport à la ligne côtière⁶. Il ressort des renseignements archivistiques que la petite agglomération de

¹ Sur la notion de "*trāb mašyaḥat Rafrāf*" voir *infra* le commentaire général de la monographie de cette localité.

² Elle est appelée ainsi par rapport à la *Dimna* de Ġār al-Milḡ qui se trouve sur le versant méridional de Dj. al-Nāḍūr. Sur le concept de *Dimna*, voir *infra* notre commentaire général de la ville de Ġār al-Milḡ.

³ Contrairement à Ṣūnīn et à Zḥar °Ayyād, l'habitat qui se trouve à "*al-Ḥmārī*" est très récente et ne présente aucun intérêt archéologique.

⁴ Sur l'ouvrage fortifié et son emplacement, nous renvoyons à la troisième partie de ce travail et plus précisément au troisième chapitre traitant de l'habitat fortifié.

⁵ Voir à ce propos, A.N.T., Série D/ Cart. 59/ Dos. 18/ Doc. 9 et 12.

⁶ D'après les données du terrain, il semble que le village a reculé un peu par rapport au *qaṣr* du 6^e/XII^e siècle.

Şūnīn est fondée dans un espace agraire, d'où le nom d'*ağġinnat Şūnīn* souvent cité dans les documents. Les premiers colons étaient des paysans de Rafrāf même ou de ses environs (*ʿAwsağā, zwāwīm...*). Ils louaient les terres des propriétaires en contrepartie d'une rente fixe : l'*inzāl*¹. Les paysans se sont installés petit à petit avec leurs familles en contrebas du piton d'al-Farṭās, tout près d'une carrière littorale et d'un site antique réoccupé dès le haut Moyen-Âge².

L'habitat domestique de Şūnīn s'articule autour d'une mosquée et d'une place commerciale. L'histoire de la fondation du premier édifice religieux du village est méconnue. Toutefois, les documents d'archives du début du XX^e siècle nous ont conservé des pétitions des habitants de la localité, demandant la transformation de l'oratoire en une mosquée de prédication³. Dans ces lettres, Şūnīn est un groupement d'habitat occupé durant l'année sans interruption (*hiya –c'est-à-dire le village- ağġinna muttaşila bi-baʿ ǧihā wa bihā binā'āt wa sukkān mustawṭinūn bi-şifa mustamirra fī sār'ir fuşūl al-ʿām yatağwaz ʿadaduhum al-ḥamsūmi'at nafr ...*)⁴. Il résulte même de quelques documents que la construction de la mosquée était une initiative privée des habitants. Dans d'autres dossiers, plus tardifs, plusieurs villageois faisaient appel à l'association des *waqf* pour la désignation d'un Imām de vendredi, tout en s'engageant à la construction d'une pièce supplémentaire à leurs propres frais⁵.

Dans ce village, nous trouvons aussi d'autres monuments et équipements, signes d'un petit centre urbain. Un document des *habous* cite à Şūnīn un café dès la fin du XIX^e siècle⁶. La présence d'un tel équipement est synonyme d'un habitat groupé, au moins d'importance moyenne.

A Zhar ʿAyyād, la situation actuelle est différente de celle que nous révèlent les données des documents d'archives. Même si la documentation classique est silencieuse sur son occupation, il semble, en comparant les documents d'archives des deux villages, que Zhar ʿAyyād ait connu le même sort que Şūnīn. Il est, en effet, une zone d'*ağġinna* se

¹ L'*inzāl* est une forme de location. C'est le mode de gestion le plus utilisé pour les biens habous en Tunisie avant et durant la colonisation. Sur cette forme d'exploitation voir A. Hénia, *Propriété et stratégies sociales*, 1999, p. 336.

² F. Chelbi, « prospections ... », 1987, p. 78 et H. Slim et alii, *Le littoral de la Tunisie*, 2004, p. 198.

³ A.N.T., Série D/ Cart. 59/ Dos. 18/ Doc. 11.

⁴ C'est une lettre du Cadi de Rās al-Ġabal au Premier Ministre tunisien, du 25 avril 1931, exposant la demande des habitants de Şūnīn pour la transformation de l'oratoire en une mosquée à prône.

⁵ A.N.T., Série D/ Cart. 59/ Dos. 18/ Doc. 3 et 34.

⁶ A.N.T., La justice tunisienne 3/ Cart. 1/ Dos. 192.

trouvant à deux kilomètres et demi de Rafrāf et est habitée par des *nuzalā'* ayant des contrats d'exploitation agricole¹.

Le site correspond aujourd'hui à une vaste zone dépeuplée s'étendant au milieu d'un contexte de collines séparant Rafrāf de la ligne côtière. Même la petite mosquée, citée dans les documents d'archives, n'existe plus². Il semble, en effet, que Zhar °Ayyād ait connu au cours de l'époque moderne un peuplement rural qui a disparu récemment avec l'émergence de la localité d'*al-Ḥmārī*. Le mobilier céramique est peu abondant et on ne trouve sur le site que des fragments informes et difficilement identifiables à la seule vue de la pâte.



Fig. 249 : Rafrāf et ses environs d'après une photo aérienne

¹ A.N.T., La justice tunisienne 3/ Cart. 1/ Dos. 192.

² A.N.T., Série D/ Cart. 59/ Dos. 24/ Doc. 8.

II- Le long de la côte : une voie, des installations hydrauliques et des postes de garde

La pauvreté du matériel archéologique relative à Zhar °Ayyād ne s'applique pas à la ligne côtière. Les prospections que nous avons menées ces dernières années corroborent les données présentées, il y a quelques années, par deux équipes de chercheurs. Les tessons de céramiques sont relativement abondants, mais, comme le plus souvent, posent des problèmes d'identification et de datation.

La topographie, l'observation des cartes de l'époque coloniale et l'examen des descriptions des voyageurs arabes et occidentaux, permettent de se faire une idée de la voie qui suit la ligne côtière allant de Cap al-Ṭarf (Rās Sīdī °Alī al-Makkī) jusqu'au Cap Zbīb. Le rivage est dominé d'une part par quelques montagnes et pitons (dj. al-Nāḍūr et al-Farṭās), et d'autre part par quelques promontoires rocheux (Rās Zbīb). Un tel paysage a engendré une occupation humaine relativement reculée par rapport à cette ligne et tournant le dos à la mer. Rafrāf, Ṣūnīn et même Rās al-Ġabal et Mātīn, plus à l'ouest, se trouvent à quelques kilomètres de la ligne du rivage. Les formes d'occupation, sur cette dernière, se limitent à une étroite voie côtière et à quelques postes de surveillance établis près de quelques sources d'eau douce. Incontestablement, c'est l'omniprésence de cet élément vital qui explique l'existence de ces sites. De plus, plusieurs endroits du milieu naturel côtier étaient pour les habitants des environs des lieux où l'on extrayait des matériaux de construction. Plusieurs de ces sites se trouvent, comme on le verra, à proximité de carrières de roches dures et meubles.

Près d'un point d'eau naturel, °Ayn al-Dmīna, il y a des petites ruines peu étendues. On y repère des blocs de pierres taillées et quelques restes de briques plates. Il s'agit, selon toute vraisemblance, des vestiges d'une petite construction se trouvant en bordure d'une falaise. Le contexte dans lequel se trouve le site, ainsi que sa faible étendue, correspondent à un poste de garde qui assurait la surveillance de cette façade de la côte.

La chaîne des postes de guet jalonne le reste du littoral. Les maillons se trouvent sur des petits caps et surplombent la piste qui épouse le tracé de la côte. Ces installations sont

évoquées dans un document d'archives et sont qualifiées de "*buyūt ʿassat Šaṭṭ Rafrāf*" qui s'étendent de la *Dmāna*, à l'Est, jusqu'à *Rās al-Mistīr*, à l'Ouest. Le document est un carnet de dépenses (*zmām maṣrūf*) de 21 pages, exposant en détail les frais de 57 jours de travail pour la construction de ces postes¹.



Fig. 250 : Šūnīn – Photo aérienne



Fig. 251 : L'éventuel site de *qasr* Šūnīn



Fig. 252 : La piste côtière

¹ A.N.T., Série historique/ Cart. 171/ Dos. 909/ Doc. 77. Quoique tardif, de 1262h/1845, le document est d'un intérêt capital. Il témoigne de l'importance de cette façade pour la défense des localités du Sahel de Bizerte. Au milieu du XIX^e siècle, à l'époque de Ahmed Bey (1837-1855), la régence de Tunis a connu une réorganisation totale de son armée et une nouvelle politique défensive. Comme le montre ce document, plusieurs zones côtières ont connu un renforcement de leurs défenses aussi bien par l'édification de nouvelles fortifications que par la consolidation des anciens édifices par des ouvrages de flanquement.

Commentaire général

Sur Rafrāf nous ne disposons que de peu d'informations textuelles. L'historiographie médiévale ne lui consacre qu'une simple mention indiquant que la localité est dotée d'un *maḥras* bâti à l'époque du prince hafside Abū Fāris °Abd-l-°Azīz (1394-1434). L'information de Zarkašī ne précise pas s'il s'agit d'une édification *ex nihilo* ou non. Mais par analogie avec les autres localités citées dans le même passage, nous déduisons que la construction du début du XV^e siècle ne fut, selon toute vraisemblance, qu'un renforcement de la défense de ces localités côtières¹.

I- À la recherche du noyau médiéval de la ville de Rafrāf : l'apport de l'étude des cimetières, des zaouias et de la voierie

L'un des objectifs de cette recherche est de retrouver les limites du bâti du noyau médiéval de Rafrāf afin d'identifier le reste du tracé de l'enceinte, dont les vestiges n'apparaissent aujourd'hui, comme il est signalé dans l'inventaire, qu'au Nord de la localité. Il semble, d'après les données du terrain, que du *maḥras* de Rafrāf cité par al-Zarkašī il ne reste qu'une partie du rempart qui entourait le tissu urbain médiéval de la localité. Les prospections que nous avons menées durant ces dernières années ne signalent à Rafrāf, comme monument et vestige de fortification, que la courtine septentrionale des enceintes. D'ailleurs, aucune des études précédentes n'attire l'attention sur un autre monument de nature défensive à Rafrāf². Le *maḥras* du texte de Zarkašī désigne donc, et

¹ Zarkašī, *Tārīḥ al-dawlatayn*, p. 116. Outre Rafrāf, le chroniqueur hafside cite les *maḥāris* de *Ādār*, de *Ḥammāmāt* et d'*Abī-l-Ġāʿd*.

² Il s'agit des études de : F. Chelbi, « prospection ... », 1987 ; N. Djelloul, 1995, I, p. 157 et la publication de la Carte Archéologique de la feuille au 1/2000^e de Rafrāf.

selon toute vraisemblance, l'un des deux villages fortifiés du rapport de Bosio et Lanfreducci¹.

Pour identifier les limites du village fortifié, et dans l'état actuel des données fournies par la configuration urbaine de la ville, nous avons deux pistes d'investigation. Si l'on prend en considération le fait que le cimetière se situe généralement à la périphérie du tissu urbain, l'emplacement de ce dernier pourrait nous servir d'indicateur des limites de la ville *intra-muros*.

D'autre part, si l'on examine la répartition des zaouias, sachant que les plus anciennes se situent généralement aux portes des villes sinon *extra-muros*, étant donné leur fonction de refuge et d'hébergement des étrangers et des voyageurs, ces édifices pourraient nous fournir un deuxième indice de délimitation.

Outre l'apport de la géographie de la sainteté, nous avons mis à contribution tout ce que recèlent les fonds d'archives et les anciens plans. Ces deux derniers types de sources seront très fructueux grâce aux informations micro-toponymiques. Le dépouillement des documents *habous*, à titre d'exemple, a permis de restituer une bonne partie des quartiers *intra-muros* et aussi d'avoir plus de renseignements sur l'évolution chronologique des structures urbaines. La formule qui se répète plusieurs fois dans ces documents d'archives est "*ḥūma dāḥil al-balad*".

Sur les côtés Nord et Ouest, là où se trouvent les vestiges du rempart, il y a un élément naturel qui délimitait la ceinture de la ville. Il s'agit d'un petit ravin (*wād al-šaršār*) qui passe devant l'agglomération et suit la pente jusqu'à la mer. Il semble donc que le tracé du rempart ait été déterminé, de ces deux côtés, par le profil de cet oued.

Vers le Nord-Ouest, l'élément naturel se conjugue avec les repères archéologiques pour retrouver les limites du tissu urbain. De ce côté, et juste au-delà de *wād al-šaršār*, il y a une source d'eau (*ʿayn al-balad*), le mausolée de Sīdī Maṣṣūr et le chemin allant jusqu'à Cap al-Mistīr. L'existence de ces éléments et l'absence de vestiges de monuments constituent, à notre avis, des indices supplémentaires de délimitation du tissu *intra-muros*.

¹ Cf., *supra* p. 279-280.

Le troisième repère est la zāwiya de Sīdī b. ʿĪsā. Bien qu'il se trouve aujourd'hui à l'intérieur de l'actuelle agglomération de Rafrāf à cause des extensions urbaines des côtés nord et nord-est, il semble que ce sanctuaire ait occupé auparavant une position périphérique, surveillant l'un des accès du premier noyau du village. Sīdī b. ʿĪsā se trouve aujourd'hui à l'extrémité nord de l'ancienne artère qui passait devant la grande mosquée et sa *raḥba*. C'est cette rue qui aurait divisé la ville intra-muros en deux parties. La différence relevée entre les habitations de *ḥūma' al-rmīla*, citée dans les documents d'archives en tant que quartier *intra-muros*¹, et celles des secteurs récents confirme la position périphérique qu'avait la zāwiya de Sīdī b. ʿĪsā avant l'extension de Rafrāf.

La zawiya de "Lalla Bayya" est notre quatrième repère. Elle se situe à l'opposé des restes du rempart (voir carte). Ce sanctuaire a gardé, malgré les extensions contemporaines de la ville, une place particulière. Il se dresse toujours à l'entrée principale de Rafrāf sur une petite butte de 139 m d'altitude. Ce mausolée domine aussi bien la voie qui relie la ville de Rās al-Ġabal et Ġār al-Milḥ (vers l'Ouest) que l'ancien sentier, devenu depuis le milieu du XX^e siècle la route M.C. 69, menant vers la côte (vers le Sud et l'Est). Il semble que Lalla Bayya ait joué, sur cette façade méridionale, le rôle de sainte protectrice de l'agglomération.

En arrière de Lalla Bayya, le grand cimetière continue à constituer une deuxième limite du tissu urbain de Rafrāf². Cette information concorde avec les constatations des études publiées jusque là sur les cimetières et leur emplacement dans les villes et les villages maghrébins³.

¹ A.N.T., Série C/ Cart. 40/ Dos. 5/ Doc. 1 et 30.

² A Rafrāf il y a deux espaces d'inhumation. Le grand cimetière, le plus ancien, et le deuxième espace est celui de Sīdī Mallāk vers le Nord-Est de l'agglomération. Ce dernier est créé, selon toute vraisemblance, au lendemain de l'indépendance. Les habitants de Rafrāf ont cessé, pour des raisons d'extension, d'inhumer dans l'ancien cimetière qui délimite le tissu urbain du côté sud.

³ Au sujet de l'étude des cimetières et des zaouias dans les recherches urbaines, nous renvoyons à : S. M. Zbiss, *Notes sur les cimetières musulmans de Tunis*, Tunis, 1951 ; M. Mohssine, « l'étude des cimetières médiévaux comme contribution à une approche d'histoire urbaine », dans *Monuments funéraires, institutions autochtones en Afrique du nord antique et médiévale*, VI^e colloque international (Pau, octobre 1993), éd. CTHS, 1995, p. 219-232.

Quoique tardif, un document d'archives sous forme d'un arrêté daté de 1950, détermine la zone d'aménagement du centre de Rafrāf. Les limites signalées par ce texte officiel recoupent les données du terrain que nous venons d'exposer ci-dessus. Le texte mentionne deux fois le grand cimetière (au Sud-Est et au Sud-Ouest) et deux marabouts comme des bornes sur les côtés nord-est et nord-ouest¹.

Outre ces repères, nous avons mis à contribution l'apport de l'étude du réseau viaire. En l'absence de sondages, on a essayé d'interroger les tracés des rues, des ruelles et des impasses, afin de chercher une certaine homogénéité entre les différentes parcelles du tissu *intra-muros*. A l'exception de la grande rue, portant aujourd'hui le nom de "Habib Bourguiba", les ruelles et les impasses sont étroites. La rue principale est d'une largeur de 10 à 15 m ; elle relie, d'Est en Ouest, les différents quartiers au centre et se caractérise par la concentration des commerces et des monuments d'utilité publique (la grande mosquée, les boutiques, le souk). Pour ce qui est des petites rues et des impasses, elles se développent à l'intérieur des *ḥūma* et sont des caractéristiques du tissu urbain traditionnel de *balad Rafrāf*.

D'après les données précédentes, il semble que l'extension du noyau médiéval de cette localité ait été de l'ordre de 150 m d'Est en Ouest et de 175 m entre le Nord et le Sud. Ces dimensions restent très approximatives comme le nombre des quartiers de la ville *intra-muros* que l'on ne peut déterminer exactement. Les actes de *habous* mentionnent cependant cinq *ḥūma* : *ḥūma' al-qaṣr*, *ḥūma' al-wādī*, *ḥūma' al-sūr*, *ḥūma' al-rmīla* et *ḥūma' al-ḥammām*².

II- Rafrāf et ses environs : un village fortifié perché et des postes de garde côtiers

Si la période médiévale reste globalement méconnue, il n'en va pas de même pour la période ottomane, sur laquelle nous disposons d'une documentation archivistique relativement importante. Les diverses indications contenues dans divers types de documents (actes notariés, registres fiscaux, documents de *waqf* ...) nous donnent une idée sur l'occupation du sol aussi bien dans Rafrāf ville que dans ses environs immédiats. Les

¹ Ce document d'archives mentionne l'existence d'un cimetière au Sud-Ouest de Rafrāf. Nos prospections dans cette zone n'ont pas relevé de traces de tombes. Voir la copie de cet arrêté dans les pages suivantes.

² Voir à ce propos, A.N.T., Série C/ Cart. 40/ Dos. 5/ Doc. 1 et 30 ; A.N.T., la justice tunisienne 3/ Cart. 1/ Dos. 192.

données dont on dispose, en dépit de leur appartenance chronologique à la période moderne, peuvent être valables –avec beaucoup de prudence et de relativité– pour l'époque médiévale. La méthode régressive est applicable à ce type d'espace, dans la mesure où le schéma urbain n'a pas connu de changements structurels entre le XV^e siècle et la période précoloniale sur laquelle nous disposons d'une masse importante de documents d'archives.

Situé à mi-chemin entre Cap al-Ṭarf et Cap Zbīb, le secteur de Rafrāf est d'une importance stratégique capitale. En effet, et en plus de son rôle dans la transmission de l'information entre les deux caps, en cas de danger, on trouve en face de Rafrāf une série d'îlots parmi lesquels l'île Pilau qui s'impose par sa forme de piton. Ces petits espaces insulaires font l'objet, comme il ressort de plusieurs documents d'archives, d'échanges de correspondances entre le pouvoir de la régence et les puissances méditerranéennes car ils constituent des repères dans la navigation entre les deux bassins de la Méditerranée.

Les informations tirées des documents d'archives mettent en évidence une sous-région qui dépendait de *ʿamal Banzart*. Rafrāf était en effet une *mašyaḥa* dont le territoire s'étendait globalement entre Ḡabal al-Nādūr et Oued al-Mā' qui sépare, à l'Ouest, ce secteur et le territoire de Rās al-Ḡabal¹.

C'est au cheikh de Rafrāf que revenaient les décisions concernant l'organisation de la vie administrative à l'intérieur de cette petite entité et la représentation des habitants au conseil régional de Bizerte². Il ressort de plusieurs registres d'archives que le village médiéval avait acquis peu à peu les fonctions d'une petite ville. Ces documents témoignent de l'existence d'une corporation des "*maîtres maçons*" et de syndicats des territoires agricoles, "*Umanā' al-ḡāba*" qui constituent autant d'institutions confirmant l'importance relative de Rafrāf³. Le schéma urbain montre un centre implanté en hauteur (Rafrāf) et de petits sites parsemés le long de la ligne du rivage, qui ont un rôle de vigie (Ṣūnīn et Dimnat Rafrāf) et d'étape (al-Mistīr) sur l'itinéraire côtier qui s'étend entre les deux caps : Rās Zbīb et Rās al-Ṭarf. La tradition régionale d'implanter le village sur la pente d'une petite montagne répond, semble-t-il, à deux objectifs. La première est en rapport avec les conditions naturelles puisque les premiers habitants ont cherché à se protéger des vents qui soufflent très fort surtout pendant la saison froide, tandis que le second réside dans la préférence d'un site perché pour des raisons sécuritaires. Sur le réseau des voies de ce

¹ A consulter à titre d'exemple, A.N.T., Série D/ Cart. 59/ Dos. 24/ Doc. 8. Selon un recensement fait en 1928, la *mašyaḥa* de Rafrāf comptait environ 3500 âmes : A.N.T., Série A/ Cart. 26/ Dos. 14.

² Il s'agit de "*maḡlis qyādit Banzart*", A.N.T., Série D/ Cart. 59/ Dos. 9/ Doc. 52.

³ A.N.T., Série B/ Cart. 175/ Dos. 52.

secteur, Rafrāf est placé au centre du réseau des voies de ce secteur et se présente comme un carrefour desservant toutes les zones, surtout celles de cultures.

Cette région étant est très fertile, le secteur de Rafrāf a joué le rôle de pourvoyeur de toutes sortes de produits agricoles¹. C'est ce qui expliquerait la densité relative des sites et une certaine autonomie administrative, accordée à partir du XVII^e siècle. Si le toponyme de Şūnīn figure dans la *Nuzha* d'al-Idrīsī depuis le 6^e/XII^e siècle, ceux de *Zahr* ^c*Ayyād*, de ^c*Ayn al-Mistīr* et d'*al-Dimna* n'apparaissent que vers la fin de l'époque moderne dans les documents d'archives ou sur les cartes. C'est vraisemblablement l'antériorité de Şūnīn par rapport aux autres sites qui explique sa transformation en une petite localité ayant une petite mosquée et quelques équipements. Les habitants de Şūnīn étaient principalement les ouvriers agricoles qui travaillaient dans la viticulture.

¹ A.N.T., Série C/ Cart. 40/ Dos. 5/ Doc. 30, 34, 35 et 41.

A R R E T E

du

Secrétaire Général du Gouvernement Tunisien du 1^{er} avril 1950
déterminant la zone d'aménagement du Centre de RAF-RAF

66075
21 MARS 1950

Le Secrétaire Général du Gouvernement Tunisien ;

Vu le décret du 22 Juillet 1943 relatif aux autorisations de bâtir
modifié et complété par le décret du 13 Octobre 1949 ;

Vu le décret du 10 Septembre 1943 relatif à l'Architecture et à l'Urbanis-
me ;

A r r ê t e :

ARTICLE UNIQUE

Il sera procédé à une étude d'aménagement du territoire de RAF-RAF
et des environs immédiats compris à l'intérieur de la zone délimitée par une
ligne qui relie :

- Au Sud-Est, l'extrémité Sud du cimetière à la cote I31.
- Au Nord-Est, la cote I31 aux marabouts de Sidi-Mellak puis de Sidi-Ahmed-Fedlak.
- Au Nord-Ouest, le marabout de Sidi-Ahmed Fedlak à la borne kilométrique 60.
- Au Sud-Ouest, la borne kilométrique 60 à l'extrémité Sud du cimetière.

TUNIS, le 1^{er} avril 1950

Ruei Badi

Les Assemblées Nationales
de Tunisie

SECRET
ARCHIVES
195
Jo. du - 4 AVR 1950

20 MARS 1950
C.W.
LE COMMISSAIRE JUDICIAIRE
ET LE LEGISLATION
Ade A

Fig. 253 : Arrêté du 1 avril 1950 déterminant la zone d'aménagement de Rafräf
(Source : A.N.T.)

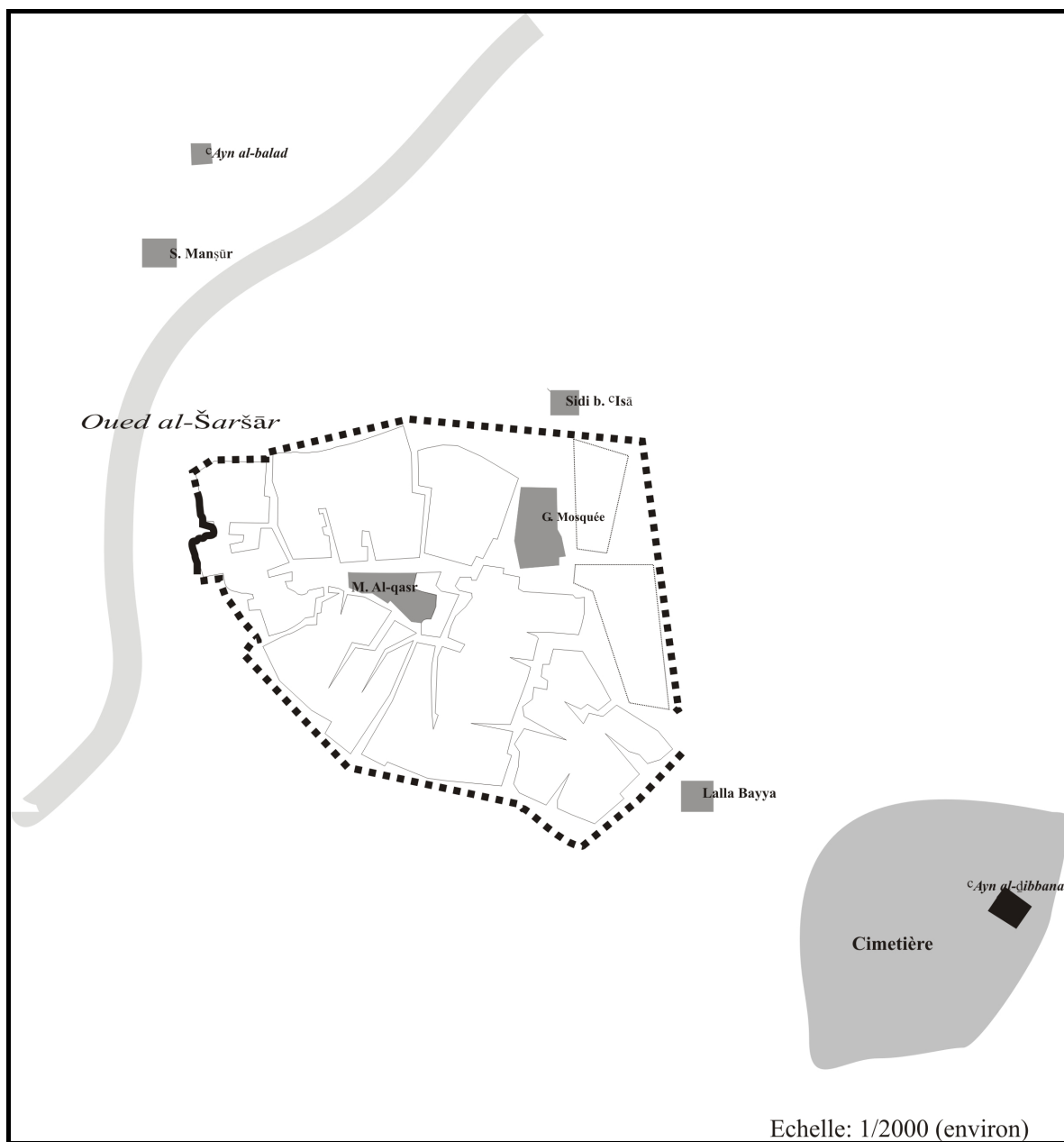


Fig. 254 : Rafrāf à l'époque hafside
Essai de restitution

Rās al-Ġabal et ses environs : *al-Mātlīn, Banī^c Aṭā' et Rās Zbīb*
راس الجبل و ناحيتها
(الماتلين-بني عطاء-راس زبيب)

Présentation générale et historique

- I- Site et situation
- II- Sources et études
 - Les sources écrites
 - Les archives
 - Les sources cartographiques et iconographiques
 - Les études
- III- Historique
- IV- Toponymie

Inventaire

A- Rās al-Ġabal

- I- Les monuments religieux : les mosquées, les oratoires de quartier et les *zawāya*
 - ✓ La grande mosquée (*ḡāma^c ḥūma^t al-qaṣr*), p. 312-320
 - ✓ *ḡāma^c al-raḥba*, p. 321
 - ✓ *Masḡid bāb al-ḥūma*, p. 322-326
 - ✓ *Masḡid al-sūq*, p. 327-330
 - ✓ *Masḡid Idrīs (al-Fṣīl)*, p. 331-332
 - ✓ *Masḡid Hlāl*, p. 333
 - ✓ *Masḡid ṭarīq al-^cĀliya*, p. 334-336
 - ✓ La *zāwiya* de Sīdī al-^cArbī, p. 337-342
 - ✓ La *zāwiya* de Sīdī ^cAbdallāh, p. 343-347
 - ✓ La *zāwiya* de Lallā La^cḡūla, p. 348-350
- II- Les monuments publics : les bains, les souks et le café
 - ✓ *Al-ḥammām al-kbīr*, p. 351
 - ✓ Les souks et le café maure, p. 354.

B- Les environs

- I- Le port de Cap Zbīb
- II- Mātīn et sa grande mosquée (*ḡāmaʿ al-qaṣr*)
Le contexte géographique, p.358 / L'historique de Mātīn, p 358./La toponymie, p.360/ La mosquée al-qaṣr, p.361/
- III- Banī ʿAṭāʾ

Commentaire général

- I- Rās al-Ġabal : *Un bourg fortifié, un port et une région agricole*
- II- Quelques réflexions sur l'évolution urbaine de la ville de Rās al-Ġabal
 - 1°/ Le noyau médiéval
 - 2°/ L'extension à partir de la période moderne



Fig. 255 : Rās al-Ġabal - Carte de situation de l'entité étudiée

Présentation générale et historique

I- Site et situation :

Contrairement à ce que peut révéler son nom, l'actuelle Rās al-Ġabal -qui signifie littéralement "le sommet de la montagne"- est une petite ville qui s'étend sur le flanc sud-est d'une colline de modeste altitude. Ensermée au milieu d'une chaîne de petites montagnes (J. al-Kudiya 187m, al-Farṭāsa) et de ravins (O. al-Ṣafṣāf, O. al-Krīb ...), cette localité est dotée d'une position géographique qui lui assurait une défense naturelle.

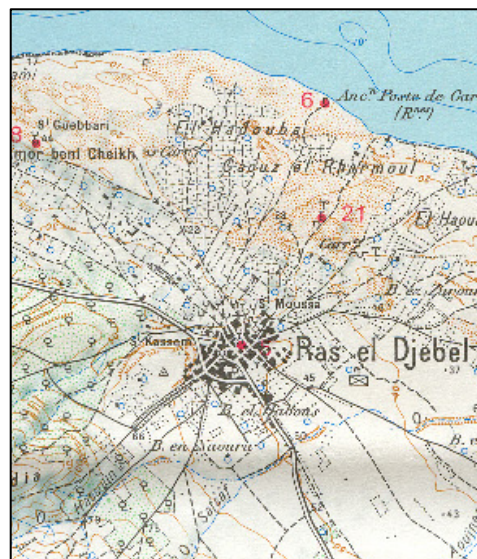


Fig. 256 : Le contexte géographique et topographique de Rās al-Ġabal d'après la feuille au 1/50000°

En effet, la ville domine l'espace d'un petit golfe qui s'étend entre Rās Zbīb (à l'Ouest) et Rās al-Mistīr (à l'Est)¹. Aujourd'hui, Rās al-Ġabal est éloigné de la côte, dite *Ṣaṭṭ Māmī*, d'environ 8 km. Dans le réseau des agglomérations la localité se situe entre Rafrāf à l'Ouest et al-Mātlīne à l'Est.

II- Sources et études :

*Sources :

al-Bakrī, *al-masālik*, p. 758 ; al-Idrīsī, *Nuzhat*, p. 300 ; Ibn Saʿīd, *Kitāb al-ġuġrāfiyā*, p. 143 ; al-Sarrāj, *al-Ḥulal*, p. 348 et 459 ; Ibn Abī Dīnār, *al-Muʿnis*, p. 221.

¹ Respectivement deux caps qui abritent des installations de défenses. Voir sur ces monuments, le chapitre II de la troisième partie « Les stratégies défensives ».

*Études :

Cette étude a tiré essentiellement du travail des deux architectes A. Ben Mohra et M-H. Boukhris intitulé "Système de formation urbain : Ras el-Jabal" qui est une thèse de troisième cycle présentée en 1982 à l'École d'Architecture de Tunis.

Tissot (Ch), *Géographie comparée*, II, p. 86 ; Brunshvig (R), *Hafsides*, I, p. 90 et 300 ; Idris (H-R), *Zirides*, II, p. 436 ; P. Cintas, la ville punique de Ras Zebib, *BAC*, p. 156-168 ; Chelbi (F), *Prospections*, 1987, p. 73-75 ; Djelloul (N), *Fortifications*, t.I, p. 157 ; Hassen (M), *al-madīna wa-l bādiya*, I, p. 134 et 195 ; Djelloul (N), *al-Ribātāt al-bahriyya*, p. 48-49.

* Archives :

✓ Archives générales du Gouvernement tunisien :

Série C/ Carton 40/ Dossier 6

Série D/ Carton 77 / Dossier 23 / Sous dos. 06 et 11

Série E / Carton 346 / Dossier 12

Série E / Carton 346 / Dossier 19

Série E / Carton 346 / Dossier 20

Registre n°3992 p. 116-118

✓ Archives du ministère des biens de l'Etat :

Il s'agit de quelques documents *habous*, non classés, continuant des données toponymiques et onomastiques.

III- Historique :

L'agglomération actuelle a été considérée pendant longtemps, d'une façon erronée, comme l'héritière de l'antique *Thinisa* de Ptolémée¹ et *Tuneiza* de l'Itinéraire d'Antonin². Les fouilles menées par P. Cintas au début des années soixante du XX^e siècle, et reprises après une vingtaine d'années par une équipe tuniso-italienne, confirment que la dite *Thinisa* correspond plutôt au site de Rās Zbīb situé à une vingtaine de kilomètres à l'Ouest de Rās al-Ġabal³.

Pour la période médiévale, les données textuelles restent silencieuses jusqu'au 5^e/X^e siècle. Le toponyme apparaît pour la première fois dans le texte du géographe andalou al-Bakrī. Rās al-Ġabal est "un hivernage bien abrité" (*maštā ma'mūn*). Mais on peut supposer que son existence remonte au moins au 4^e/IX^e siècle puisque le géographe andalou n'a jamais visité l'Ifriqiya et avait tiré l'ensemble de ses informations de l'ouvrage perdu d'al-Warrāq (mort en 363/973). À quelques kilomètres à l'Ouest de

¹ Tissot, 1881, II, p. 86.

² Les actes de la conférence de Carthage de 411 mentionnent le nom d'un évêque qui représentait la ville. Cf. S. Lancel, 1991, IV, p. 1489 ; N. Ferchiou, 1995, p. 84.

³ P. Cintas, 1963-1964, p. 163 ; F. Chelbi, 1987, p. 73-75.

l'actuelle agglomération se trouvent les ruines d'un site portuaire sur le Cap dit "Rās Zbib". C'est un port « assez profond, qui peut contenir environ vingt-cinq navires. Le Bey, tient –nous dit L. Frank en 1850- toute sa marine, ou, pour mieux dire, sa petite escadrille, dans ce petit port, pendant tout le temps de l'hiver »¹. Le contrôle du port de Rās al-Ġabal par la marine de Tunis était assuré au moins depuis l'époque hafside. Selon Ibn Sa'īd (m. en 685/1286), ce lieu était l'abri le plus convenable en hiver pour accueillir les navires de Tunis².

Selon la tradition orale rapportée par un *Šayḥ*, considéré par les habitants de la ville comme la mémoire collective de la localité³, Rās al-Ġabal est un village qui remonte au 6^e/XII^e siècle. Cependant, elle ne devrait sa vraie fondation qu'à un certain [°]Abdallah al-Laḥmī al-Šaraqustī (de Saragosse dans la péninsule Ibérique) au début du 8^e/XIV^e siècle, débarqué sur la localité avec la tribu des *Banū Ġālib* après leur expulsion du péninsule Ibérique. Une inscription funéraire de la zāwiya de Sīdī [°]Abdallāh concorde avec la tradition orale. Cette inscription est d'ailleurs le seul témoignage épigraphique médiéval trouvé dans la ville.

Pendant la période ottomane la localité figure dans les sources de l'époque comme un lieu de bannissement⁴.

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle Rās al-Ġabal se présentait comme un village agricole vivant en autarcie ayant peu de relations avec le voisinage⁵. Cette situation s'explique par la fertilité agricole de son territoire (l'oliveraie et la céréaliculture vers la petite localité de Banī [°]Aṭā') et par l'importance du port de Cap Zbib que domine la petite localité de Mātline. Dans plusieurs documents d'archives, notamment ceux des fondations *habous*, on rencontre des termes comme "*ġāba' Rās al-Ġabal*" et "*mazāra' Rās al-Ġabal*" qui témoignent de la vocation agricole des environs de cette agglomération⁶. En juillet 1866 / rabī[°] I 1283, *Rās al-Ġabal* comptait environ 2000 habitants⁷, alors que la population de la *Kāhiya* de Rās al-Ġabal était, en octobre 1947, de 35000 individus⁸.

¹ L. Frank, 1850, p. 15.

² Ibn Sa'īd, *Kitāb al juġhrāfyā*, p. 143.

³ Il s'agit de Monsieur al-Šādiq Saltāna, qu'il trouve ici l'expression de ma haute estime pour l'intérêt qu'il a manifesté à mes questions. Le nom de famille Saltāna, selon lui, est d'origine andalouse.

⁴ Al-Wazīr al-Sarrāġ, *al-Ḥulal*, p. 438 et 459 ; Ibn Abī Dīnār, *al-Mu'nis*, p. 221.

⁵ A. Ben Mohra et M-H. Boukhris, 1982, p. 20.

⁶ A.N.T., *Awqāf Rās al-Ġabal*, série C/ Cart. 40/ Doss. 6.

⁷ A.N.T., série historique/ Cart. 32/ Doss. 384/ Doc. 152.

⁸ A.N.T., série A/ Cart. 26/ Dos. 6/ Doc. 9.

IV- Toponymie :

Le nom Rās al-Ġabal, qui renvoie à une position perchée, ne correspond pas à la situation géographique dans laquelle se trouve la ville aujourd'hui. Il semble, d'après les données fournies par les premières sources géographiques, que le toponyme correspondait plutôt au Cap Sīdī Ali al-Makkī et à la pointe Rās al-Ṭarf de la *Nuzha* d'al-Idrīsī¹.

On appelait aussi cette localité "*balad Banī Ġālib*", et la plus ancienne mention de ce nom figure dans le registre des *habous mouradites des archives tunisiennes*. Plusieurs documents signalent "*Balad banū Ġālib min Rās al-Ġabal*", ce qui signifie que le toponyme "Rās al-Ġabal" est donné aussi bien à la localité qu'à une petite région de "*amal Banzart*"².



Fig. 257 : Rās al-Ġabal et ses environs– vue aérienne
(source : *Google Earth* 2007)

¹ Sur cette question nous renvoyons le lecteur à la monographie de "Ġār al-Milḥ et ses environs".

² A.N.T., Registre n°3992, p. 116-118 et 209.

A- Rās al-Ġabal

La grande mosquée / *Ġāma' hūmat al-Qṣar* جامع حومة القصر

Situation :

La mosquée al-qaṣr se situe dans la partie nord-ouest de la ville, dans le quartier connu sous le nom de *Hūmat al-qaṣr*.



Fig. 257 : Plan de situation de la grande mosquée de Rās al-Ġabal (*Hūmat al-qaṣr*)

Description :

Dans son ensemble l'édifice dessine un rectangle qui s'allonge entre le *ḡawf* et la *qibla* (34 m x 18,15 m). Il est composé de deux grandes unités : la salle de prière et la cour.

**La façade principale de la mosquée :*

Elle se trouve sur la rue al-Qṣar. Elle est d'une longueur de 37 m et d'une hauteur moyenne de 6,50 m. Cette façade est percée d'une fenêtre et deux portes.

Aujourd'hui, on accède à la mosquée par deux entrées. La première est au milieu de la façade nord de la salle de prière, quant à la deuxième, elle se trouve à l'angle nord-est de la cour.

**La salle de prière :*

Elle occupe les deux-tiers de la superficie totale du monument. Elle est de plan rectangulaire (22 m x 18,15 m) et se divise en cinq nefs et six travées. Le plafond est en voûtes d'arête en briques à plat retombant sur des arcs en pleins cintres portés par des colonnes de taille moyenne (2,18 m). Les fûts sont couronnés de chapiteaux antiques et du type dit "ḡafṣide".

Cette salle est dotée de deux accès ouvrant sur la cour. Le premier situé au milieu de la deuxième nef du côté de la façade principale de l'édifice. Quant au deuxième, il se trouve au milieu de l'allée centrale, formant une ligne axiale avec le mihrāb.

Les deux portes se ressemblent dans quelques aspects et diffèrent dans d'autres. Chacune est dotée d'un petit seuil qui sert pour la fixation des loquets et pour empêcher les eaux de pluies de s'infiltrer dans la salle de prière. De plus, elles s'inscrivent dans des encadrements de *kaddāl* lisse, de 0,45 m d'épaisseur. La porte de l'allée axiale mesure 1,20 m, alors que celle qui s'ouvre sur la nef longitudinale secondaire a 1,60 m de longueur.

Dans la composition de la salle on note la particularité de la nef axiale et de la première travée du côté de la *qibla*. L'allée centrale est marquée par :

- Sa largeur par rapport aux autres nefs.
- La présence du mihrāb.
- La coupole du mihrāb.

La nef axiale mesure 3,80 m de large (3,40 m pour les autres). Le *mihrāb* qui se situe au fond et au milieu de cette allée longitudinale est une niche qui s'ouvre par un arc en plein cintre outrepassé, inscrit dans un encadrement rectangulaire de 2,90 m de large et 3,10 m de hauteur. La niche du mihrāb est de 1,48 m de largeur, 2,90 m de longueur et 1,35 m de profondeur. La partie supérieure est un arc en plein cintre outrepassé supporté par deux colonnettes de 1,65 m de longueur, y compris les deux petits chapiteaux de type hafside. L'arc est formé de claveaux rayonnant alternés noir et blanc. La paroi de la niche est en plâtre en forme d'une *šadafa* et pourvue d'une inscription sous forme d'une formule de deux mots sculptés dans le plâtre et qui se répète 12 fois et séparée par un décor floral (des petites roses).

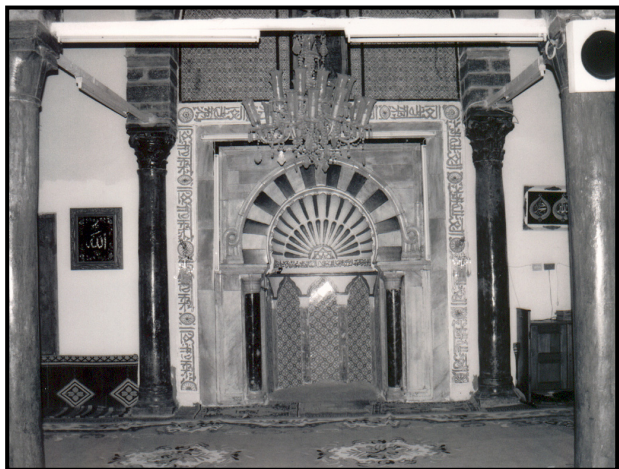


Fig. 258 : La nef axiale et le mihrāb

Le texte de la formule est : *al-^cāfiya al-bāqiya* - العافية الباقية

L'écriture : andalou-maghrébine

La partie inférieure du miḥrāb est revêtue de carreaux de faïence polychromes. Ces carreaux ont ajoutés, semble-t-il, lors d'une restauration contemporaine¹.

En ce qui concerne la coupole du miḥrāb : l'espace qui abrite la coupole est au niveau du plancher, de forme rectangulaire (3,10 m x 3,80 m). À partir des arcs l'emboîtement se rétrécit jusqu'à atteindre une forme quasiment carrée. Les dimensions de cette coupole prises de la terrasse montrent que malgré le rétrécissement des murs de l'extérieur on n'a pas pu aboutir à une forme carrée (4,25 m x 4,15 m). De l'extérieur toujours, la coupole se présente sous forme d'un socle carré (0,25m), surmonté d'un autre de forme octogonale (0,25m) et d'une calotte lisse de 1,15 m de hauteur.



Fig. 259 : La coupole du miḥrāb – Vue prise de la terrasse

Le *minbar*, en bois sculpté, est haut de 2,50 m et large de 0,83 m. Il est composé de 12 marches en plus de la dernière marche, plus large, consacrée pour l'*Imām* de vendredi.

**La cour* : (*al-ṣaḥn*)

Elle représente environ un tiers de la superficie du monument. Elle est de forme rectangulaire et jouxte la salle de prière du côté du *ḡawf* (nord-ouest).

¹ D'après le naqīb de la mosquée (la personne qui s'occupe de la propreté de l'édifice), les derniers travaux datent des années 70.

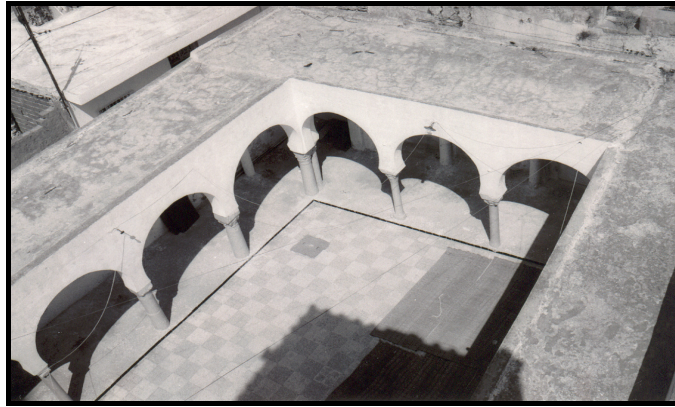


Fig. 260 : La cour de l'édifice – vue prise du terrasse

La cour de la mosquée al-Qşar est bordée de quatre galeries couvertes. Leur hauteur est moins élevée que celle de la salle de prière. Celle du côté de la salle de prière est marquée par la présence de trois tombes de personnalités inconnues. Les arcs, en plein cintre, sont portés par des fûts couronnés de chapiteaux antiques.

Dans l'angle nord-est du *şahm*, se trouve une citerne destinée à capter l'eau destinée aux ablutions. Le sol de la cour est revêtu de carreaux de marbre en alternance noirs et blancs.

**Le minaret :*

Il occupe l'angle nord-ouest de la salle de prière, il est de forme carrée (4.30 m x 4.30 m) surmonté d'un édicule de forme conique.

La hauteur totale du minaret est de 22 m. Il se compose de deux parties bien distinctes : une tour carrée de 16 m d'hauteur, et un édicule de plan carré de 6 m.



Fig. 261 : Le minaret

**Le cadran solaire : (al-mizwala)*

Sur la terrasse se trouve une dalle de marbre gris de forme rectangulaire sur laquelle est gravée un dessin qui représente les horaires des cinq prières de la journée et enrichi d'un texte. L'écriture, creuse, est une cursive. La date d'édification de cette *mizwala* est de 1180H/1766-67.

Commentaire :

L'histoire de ce monument nous échappe totalement. Les mentions, principalement de géographes, dont nous disposons sur la localité de Rās al-Ġabal ne nous renseignent pas sur sa grande mosquée. De ce fait, il nous a été nécessaire d'interroger les autres données (toponymiques, architecturales...) afin de chercher des indices qui pourraient contribuer à retracer l'histoire du monument.

Les éléments qui pourraient aider à avancer des indices de datation de cette mosquée sont les suivants :

✓ Le nom du monument : *Ġama^c al-qaṣr* signifie littéralement “la mosquée fortifiée”. Cette désignation laisse penser que la mosquée aurait assuré un rôle défensif à côté d'un complexe officiel où les fondateurs de la localité auraient exercé leur "pouvoir". Des monuments portant le même nom que celui de la mosquée de Rās al-Ġabal se trouvent dans le quasi totalité des agglomérations côtières de la région (à Mātline, à Rafrāf ...), ainsi que dans quelques autres villes de l'Ifriqiya. *Al-qaṣr* en Ifriqiya correspond aussi, comme l'ont démontré les recherches récentes, au noyau médiéval de plusieurs localités¹.

✓ Un deuxième élément de datation se fonde sur l'emplacement du monument et sur la tradition orale locale. L'édifice se situe au cœur du quartier dénommé *ḥūmat al-qaṣr*, plus connu dans les rangs de la population par le noyau andalou.

Les vestiges qui délimitent la mosquée des deux côtés nord et ouest supposeraient l'existence de ce complexe de “pouvoir”. Les habitants du quartier déclarent jusqu'à nos jours leur origine andalouse. Serait-elle donc une œuvre des premiers immigrants andalous des XIII^e et XIV^e siècles ?

✓ Le troisième élément, qui est en étroite rapport avec le précédent, concerne la morphologie de la mosquée. La cour de l'édifice s'inspire de l'art de l'Espagne musulmane. Elle est, comme dans la plupart des édifices andalous, plus large que profonde (voir le plan)².

✓ La formule épigraphique (*al-^cāfiya al-bāqiya* - **العافية الباقية**) du miḥrāb qui renvoie selon toute vraisemblance à l'époque hafside primitive.

¹ M. Hassen, 2002, in *Castrum* 7, p

² L. Golvin, 1960, p. 49.

Les informations écrites dont nous disposons sont tardives. Il ressort des documents d'archives que cet édifice était la seule mosquée à prédication de la localité jusqu'au milieu des années trente du XX^e siècle. On dispose d'une pétition et d'un rapport des deux grands maçons de la ville signalant la nécessité de faire des travaux dans la mosquée pour répondre au nombre de plus en plus élevé des fidèles de Rās al-Ġabal. L'agrandissement a consisté à la construction de soupentes en bois « comme c'est le cas de quelques édifices de Tunis et d'autres villes »¹. Cet élargissement a été effectué après une première campagne d'intervention en 1931 pour réparer plusieurs murs et restaurer le minaret².



Fig. 261 : Les ruines de l'éventuel qaṣr médiéval

¹ Ces documents sont datés de 1935 : A.N.T., Série D/ cart. 58/ Doss. 4/ Doc. 50-51-52-57 et 65.

² A.N.T., Série D/ cart. 58/ Doss. 4/ Doc. 72.

الحمد لله على ما اذن الله الخدم التواضع من اهل الروطاب كما بينت راس الخيمة توجد بغير اربابها هدية من صاحبها
 والتمنا في برحافه كلابهم بغير ارباب الخيمة كل من ارباب ضامة بالبلد المذكور الضميمة اسعلم الغنا وحرصنا
 على الصامحة الى اربعة عشر من يوم الترخيص للتواضع ما لم يجر اجماع الخطة راس الخيمة وسفوفه وصوفه
 معبره بلطفنا تاملنا من جميع ذلك التامل التام موجودنا بالاولى مرتبة اجماع المذكور من ناحية القبلة
 الغربية سفوفها بالنسبة والاستقرار وبالجملة من جهة حذو الزاوية المذكورة حيث يوضع المنية سفوف
 تراعى للسفوف في نواحيه في كل طوايفها كالمعيار وبالجملة من جهة اجماع التواضع والاربع
 راجح في نواحيه في كل طوايفها في اقطارها من اجماع الضميمة من جهة اجماع المذكور في نواحيه في اقطار
 طوايفها كالمعيار من الناحية الجنوبية الغربية حذو اديم المذكور تراعى الى السفوف في بقية الجملة
 المذكور كما وصفتها بجملة اجماع المذكور في ما سبق اليه كما في اقطارها من جهة اجماع المذكور
 به تراعى الى السفوف من ناحية الغربية في نواحيه كما انما ملنا من سطح الخيمة اجماع التواضع والناحية
 الغربية موجودنا به استقاما على كل مله كما انما ملنا من جهة الصوفية المذكورة التامل التام موجودنا به
 نواحيه في كل طوايفها من اقطارها من جهة السفوف بل في ازل التواضع وهو من اربابها هدية التواضع الغربية
 بل في كل ارض في ارض وقت ملكه موجودنا تاملنا منه وحرصنا في يوم السبت اجماع من جهة ارضه
 والناحية الغربية من سنة ١٥٥١ في كل طوايفها من اقطارها صح من سنة ١٥٥٦ من ارضه

مملوكة اربابها هدية
 المذكورة ارضها

Fig. 262 : Le rapport de Ḥmīda b. Ḥs̄n b. Lakḥal et de Šādī b. Alī Qurt, deux maçons de Rās al-Ġabal
 A.N.T., Série D/ cart. 58/ Doss. 4/ Doc. 72.

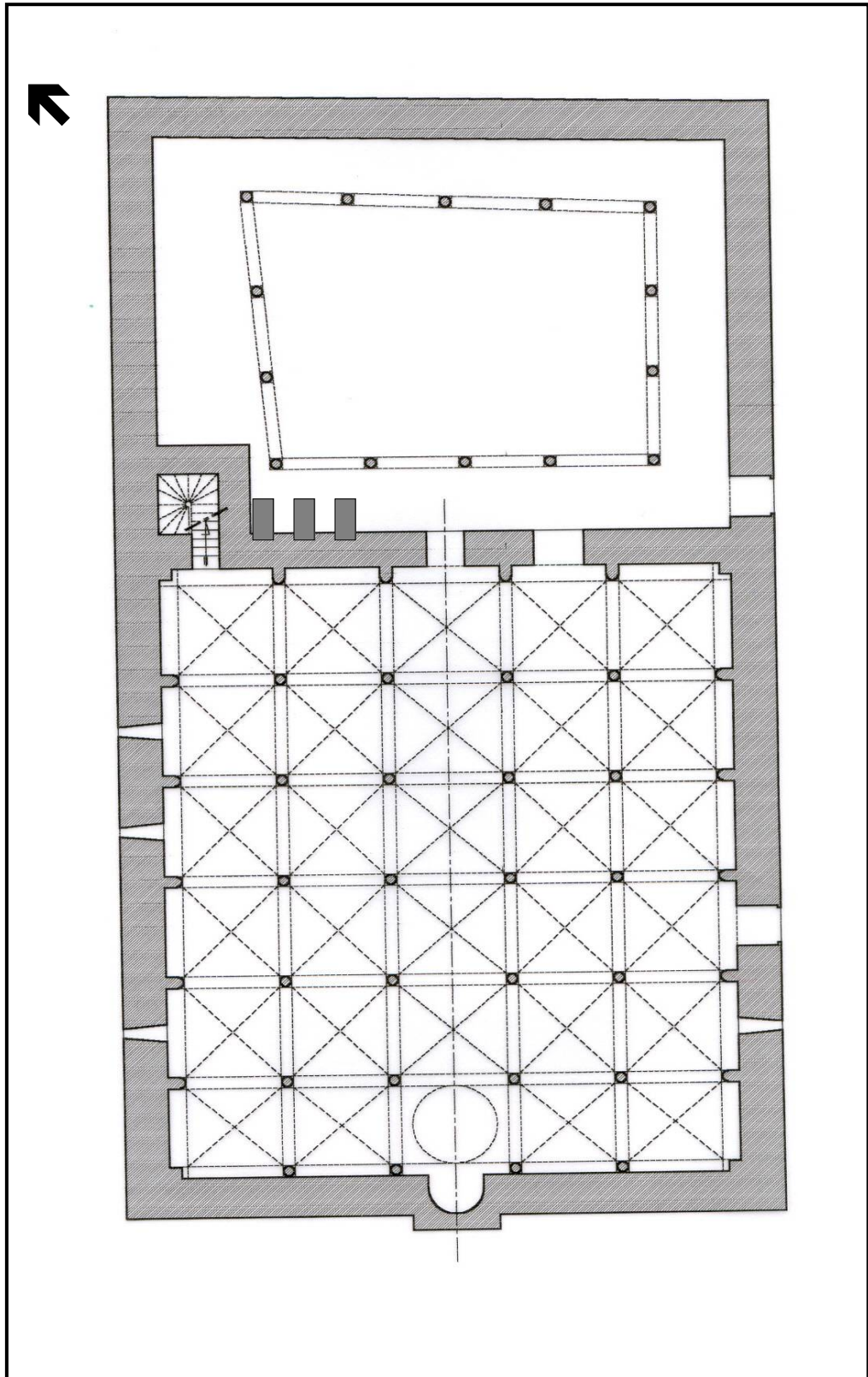


Fig. 263 : Plan de la mosquée *al-qasr* de Rās al-Ġabal

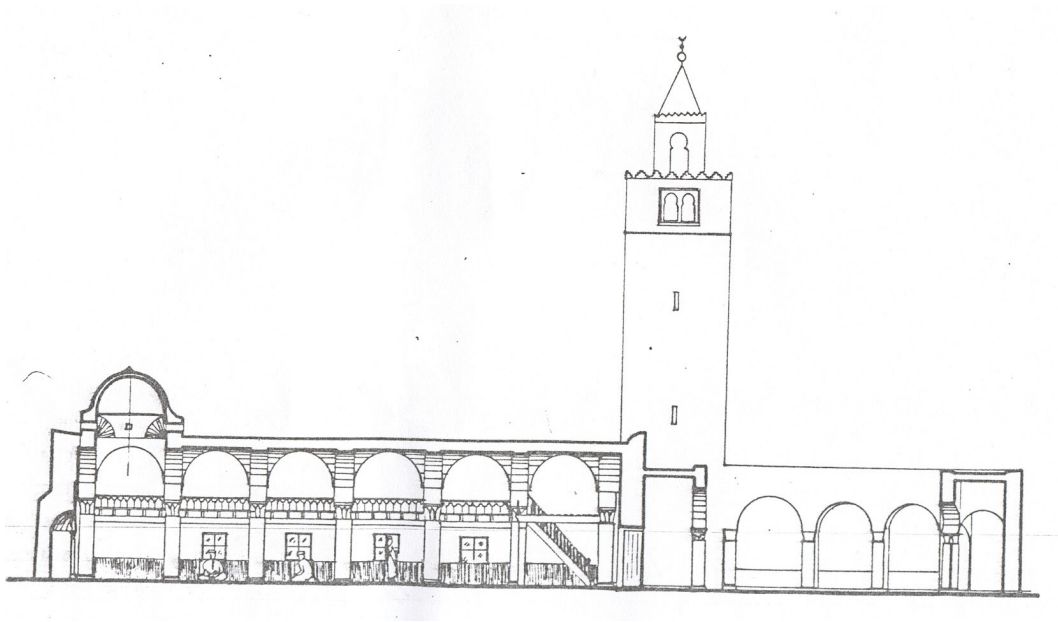


Fig. 264 : La mosquée "*al-qaṣr*" de Rās al-Ġabal - Coupe



Fig. 265 et 266 : L'éventuel complexe princier du *qaṣr* de Rās al-Ġabal
Vues prises de la terrasse de la mosquée

Mosquée al-Raḥba

جامع الرحبة

Situation :

L'édifice occupe un emplacement central et surplombe la place dite "*raḥbat bāb al-^cattār*" délimitant, du côté nord-ouest, la grande *raḥba* où se trouve le mausolée de Sīdī al-^cArbī, le saint protecteur de la ville de Rās al-Ġabal. La façade principale de la mosquée donne sur une rue traversant la ville du Sud au Nord. Cette voie représente aussi la limite occidentale de *ḥūmat al-qaṣr*.

Description et commentaire :

L'édifice ne garde aujourd'hui aucun aspect de son état originel, mais on peut retrouver quelques données de son histoire à travers les documents d'archives. Comme toutes les mosquées portant le même nom, l'édifice tire son originalité de son emplacement au cœur d'une place commerciale. Outre la mosquée, ouvrent sur ce petit espace un bain public (*al-ḥammām al-ṣaghīr*) et des boutiques de commerce. Contrairement, en effet, aux autres oratoires et mosquées, *ḡāma^c al-raḥba* est fréquenté aussi bien par tous les habitants de la ville que par les étrangers qui viennent avec leurs marchandises à l'occasion des marchés hebdomadaires ou mensuels.

L'entretien de cet édifice était assuré par les revenus de certains biens habous, telles que les rentes de la parcelle dite "*al-Sidra*" à l'ouest de la ville¹ et celle de la terre de Bīr Bū-Šrīṭa dans les champs de Rās al-Ġabal².

¹ A.N.T., Série C/ Cart. 40/ Dos. 6/ Doc. 273-277.

² A.N.T., Série C/ Cart. 40/ Dos. 6/ Doc. 242-246.

Masğid Bāb al-Ḥūma

مسجد باب الحومة

Situation :

Cette mosquée de quartier s'élève dans un îlot d'habitations délimitant *ḥūmat al-qaṣr* du côté sud-est. Elle est située dans un croisement de rues dont l'une est connue comme la première artère commerciale de Rās al-Ġabal.

Description :

L'espace dans lequel s'établit l'édifice est divisé en deux parties juxtaposées et distinctes :

- ✓ La partie orientale comporte la salle de prière.
- ✓ La partie occidentale comporte la cour, le minaret et la *miḍā'*.

La façade principale de l'édifice, d'environ 10 m de longueur, est aménagée sur le côté occidental. L'unique porte d'entrée est de forme rectangulaire (2,20 m x 1,20 m) et est précédée du côté de la rue par un caniveau large de 0,30 m.

Par cette baie, on accède à un espace quadrangulaire légèrement déformé : la cour. Elle couvre une superficie d'environ 50 m². La façade nord de cette courette est marquée par l'existence du minaret et de la salle d'ablutions.

La salle de prière, en face de l'entrée, est de forme trapézoïdale. Son unique porte, est de forme rectangulaire (1,90 m x 1 m) et donne accès à une salle de trois nefs et trois travées séparées par une série de quatre colonnes. Ces dernières, en plus des deux murs de la qibla et du ġawf, supportent douze arcs en plein cintre séparant les voûtes d'arêtes brisées qui couvrent la salle de prière.

Le *miḥrāb* se dresse au milieu du mur de la qibla. Il est inscrit dans un encadrement presque carré (2,40 m x 2,48 m). La niche, large de 1,40 m (à la base), est profonde de 1 m. La concavité de la partie inférieure est dépourvue de tout élément de décoration. Une frise épigraphique marque le passage entre la concavité semi-cylindrique inférieure et celle de la demi coupole. L'arc de la niche est en plein cintre légèrement outrepassé. Il est supporté par deux colonnettes de 1,20 m de hauteur y compris les deux petits chapiteaux de type hafside.

Le minaret, qui occupe l'angle nord-ouest de l'édifice, est l'élément architectural le plus intéressant de la mosquée. Il domine Rās al-Ġabal puisqu'il est parmi les tours les plus élevées de la ville. Il est composé de deux tours coiffées d'un toit pyramidal. La tour inférieure est de plan carré (de 3,80 m de côté) et haute de plus de 15 m. Aujourd'hui, elle est revêtue d'un enduit et ses façades ne présentent pas de décor particulier. On observe seulement quelques lucarnes pour l'éclairage et l'aération des escaliers. À 9 m du niveau du sol, il y a une moulure saillante qui décore légèrement cette tour et sert de base à quatre fenêtres à baies géminées. Ce premier niveau du minaret est coiffé sur les quatre faces de merlons dentelés qui sont un décor spécifiquement andalou-morisque.

La deuxième tour est aussi de forme carrée (de 2,30 m de côté) et présente les mêmes aspects que la première tour (les merlons et les lucarnes). La lanterne du minaret est de forme pyramidale.

Commentaire :

C'est le plus grand oratoire de la ville¹. L'emplacement du monument ainsi que son nom portent à croire que l'édifice formait l'une des limites du noyau médiéval de la localité de Rās al-Ġabal. "Bāb al-ḥūma", le nom du monument, indique sans aucun doute sa position à côté de l'une des portes de la ville.

Après une première phase d'extension de la ville, l'édifice aurait pris une place centrale sur "la rue al-^cAṭṭārīn" qui était pendant les premiers temps de l'époque moderne, selon toute vraisemblance, l'artère commerciale par excellence de la ville de Rās al-Ġabal.

Les quelques documents d'archives qui parlent de cette mosquée, évoquent les travaux de restauration effectués vers la fin des années trente du XX^e siècle à la suite des dommages qui avaient touché la canalisation d'eau de la salle d'ablutions. Avec les documents écrits, il y a un croquis de la mosquée et de sa position par rapport à la maison d'un plaignant lésé à cause de l'effondrement de l'égout collecteur des eaux usées². Sur ce plan, très rudimentaire, on note l'absence du minaret.

¹ A.N.T., Série D/ Cart. 7/ Dos. 30/ Doc. 6.

² A.N.T., Série D/ Cart. 7/ Dos. 30/ Doc. 2, 3 et 4.

Dans d'autres registres de bien habous de la région, il y a des mentions de plusieurs parcelles de terres labourables dont les bénéficiaires étaient affectés à cet oratoire du quartier oriental de la ville de Rās al-Ġabal¹.

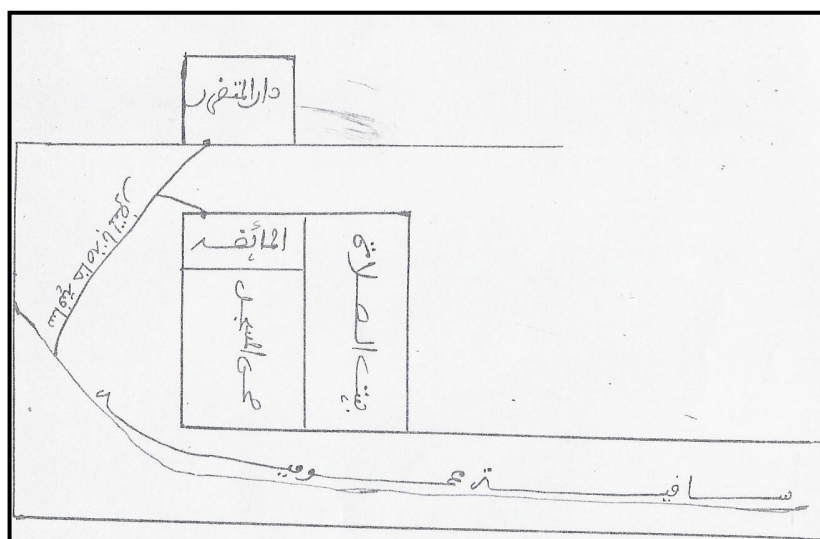
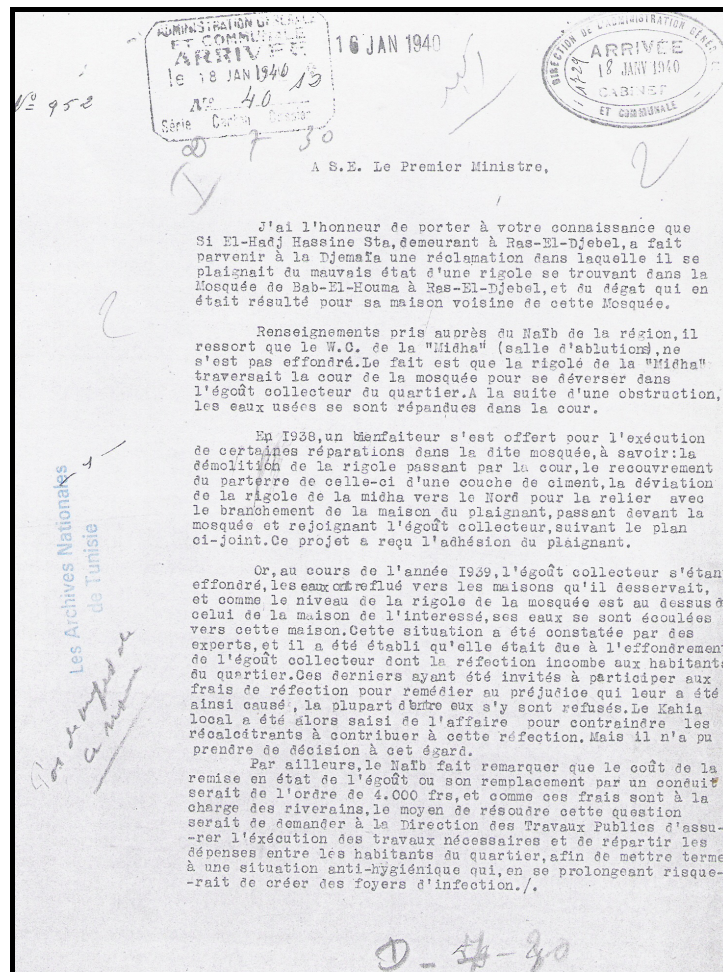


Fig. 267 : Une lettre exposant la réclamation et une esquisse de la mosquée
A.N.T., Série D/ Cart. 7/ Dos. 30/ Doc. 2

¹ Voir A.N.T., Série C/ Cart. 40/ Dos. 6/ Doc. : 199-200 ; 242-246 et 273-277.

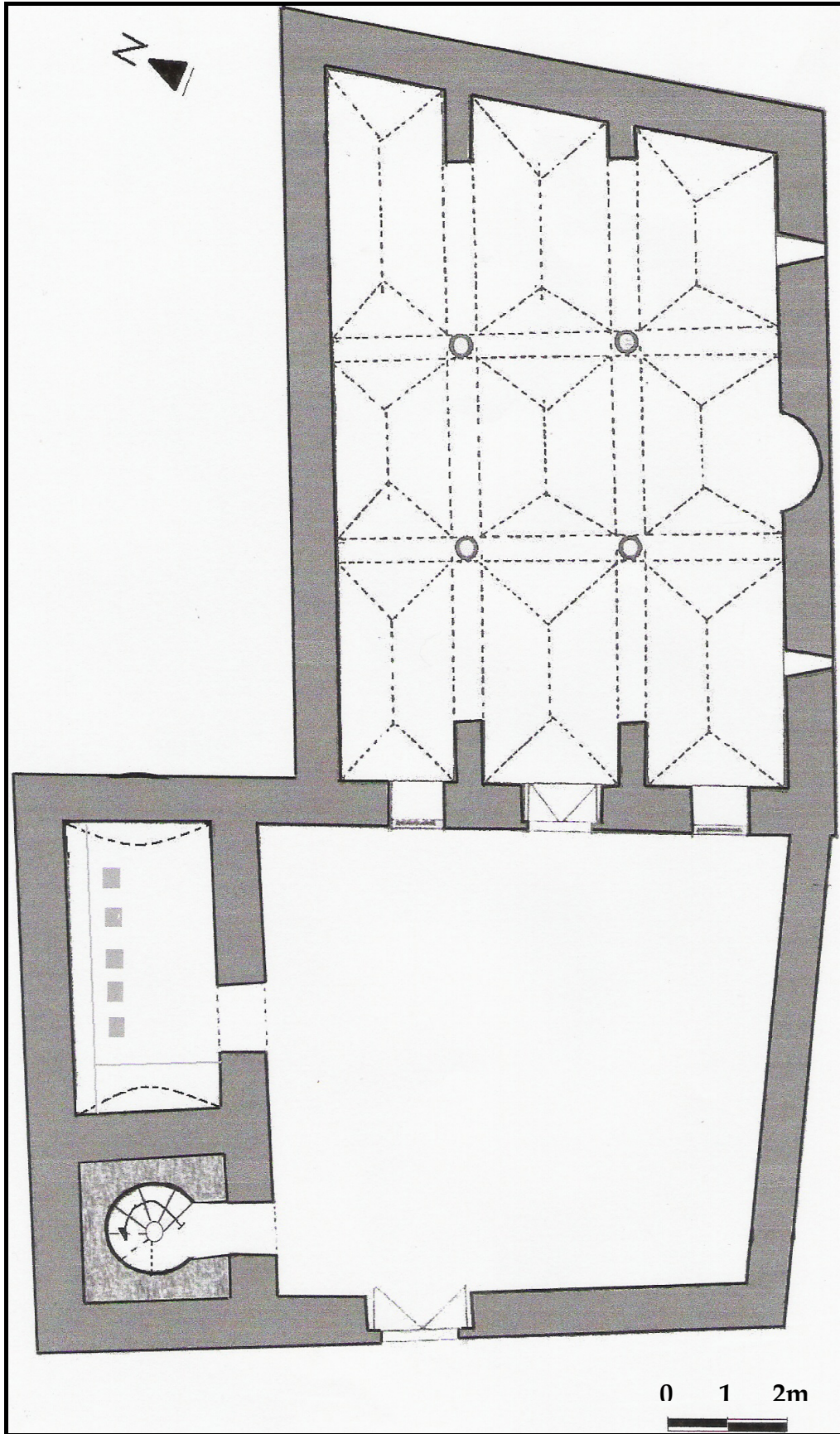


Fig. 268 : Mosquée bāb al-Ḥūma – Plan



Fig. 269 : Mosquée bāb al-Ḥūma - *Ṣaḥn*



Fig. 270 : Mosquée bāb al-Ḥūma – Travée



Fig. 271 : Mosquée bāb al-Ḥūma – Nef centrale



Fig. 272 : Mosquée bāb al-Ḥūma - Minaret

Masğid al-Sūq مسجد السوق

Situation :

Comme son nom l'indique, cette mosquée donne sur l'espace commercial de la ville de Rās al-Ġabal. L'îlot sur lequel est édifié cet oratoire comporte beaucoup d'édifices à caractère public : les cafés, *al-ḥammām al-Kbīr* et, bien évidemment, les boutiques de commerce.

Description :

L'ensemble du monument couvre une superficie d'environ 180 m². Il est composé d'un vestibule d'entrée, d'une salle d'ablutions, d'une cour, d'une *maqṣūra* du muezzin, d'un minaret et d'une salle de prière. L'accès à la mosquée se fait par deux portes. La façade principale, du côté nord, est constituée par une porte en bois à double battant. La baie, en arc en plein cintre, est inscrite dans un encadrement de briques pleines. Le deuxième accès est aménagé sur la façade est de l'édifice. Il ouvre sur une petite rue reliant les deux espaces commerciaux de Rās al-Ġabal. Chacune des deux portes est surhaussée d'une marche par rapport au niveau de la rue.

Un vestibule, long de 6,20 m et voûté en berceau, permet l'accès à la cour de l'édifice. Celle-ci est de forme quadrangulaire et bordée sur trois côtés de portes donnant accès à la salle de prière, à la cellule du muezzin, au minaret et à la salle d'ablutions.

La salle de prière, s'inscrivant dans un plan trapézoïdal, constitue la composante principale et la plus importante du *masğid* pour deux raisons. Tout d'abord, elle est la plus grande par rapport aux autres parties. Ensuite, elle conserve jusqu'à nos jours des éléments de son état primitif. On y accède par une porte simple aménagée au milieu du mur oriental. La salle est composée de trois nefs et de trois travées séparées par quatre colonnes de 1,80 m de longueur, dont une est coiffée d'un chapiteau antique (voir plan). Des côtés des murs, les trois voûtes en berceau qui couvrent la salle et les arcs en plein cintre qui les supportent, retombent sur des pilastres en maçonnerie. Les fûts cylindriques s'appuient directement sur le sol, sans bases.

Le *miḥrāb* se dresse au milieu du *ḡidār al-qibla*. La niche semi-circulaire est large à la base de 1,20 m et profonde de 0,80 m. Elle est couverte d'une demi-coupole s'ouvrant en arc en plein cintre. Ce dernier est dépourvu de tout élément de décoration.

Outre la porte, la salle de prière est éclairée par deux fenêtres percées dans le mur oriental, dans l'axe des deux allées transversales. Elles sont de forme rectangulaire (1,13 m x 1,40 m) et munies de volets en bois.

La *maqṣūra* du muezzin est adjacente à la salle de prière du côté de la *qibla*. Elle est de forme rectangulaire (2 m x 9,75 m) et voûtée en berceau. Cette cellule n'a été couverte qu'au début du XX^e siècle¹.

Le minaret est attenant à la cour et au vestibule d'entrée. Il est bâti sur un plan carré de 3,30 m de côté. Il surplombe la rue commerçante par sa hauteur qui dépasse les 12 m. On y accède par une petite porte (1,30 m x 0,60 m) donnant sur la cour. L'escalier en colimaçon s'appuie sur une rampe hélicoïdale et se compose de 56 marches qui aboutissent sur la plate forme finale par une baie percée dans le lanternon carré qui couronne la tour. Une moulure en tuile décore les quatre faces de la tour, tout comme les baies géminées, qui servent pour l'aération et l'éclairage.

La *midā* occupe l'angle sud-est du monument. Elle a subi plusieurs campagnes de restauration. Elle est de forme quadrangulaire légèrement irrégulière. On y accède par une porte simple. Elle est munie d'un puits qui alimente encore les bassins d'ablutions. Ces derniers sont précédés par des banquettes en maçonnerie revêtues de carreaux de faïences blancs.



Fig. 273 : Le minaret de la mosquée

¹ Plusieurs documents d'archives mentionnent la mosquée du souk de Rās al-Ġabal. Le dossier le plus important date de 1906 : ANT, A.N.T., Série D/ Cart. 59/ Dos. 4/ Doc. 76, 77, 79 et 87.

Commentaire :

L'histoire précise de l'édifice est inconnue du fait de l'absence d'informations textuelles et épigraphiques. Le *masǧid al-Sūq* se trouve dans l'îlot où sont aujourd'hui les grands monuments d'utilité publique (les cafés et les *funduq*) et la *zāwiya-madrassa* de Sīdī al-^cArbī.

L'édifice fit, au début du XX^e siècle, l'objet d'une plainte présentée par l'un des habitants de la ville qui accusait le Cadi de s'être approprié la *maqṣūra* décrite ci-dessus pour l'annexer à sa maison (voir la figure ci-dessous). Les documents écrits, conservés dans les fonds d'archives tunisiennes, sont accompagnés d'un plan de la mosquée identique à celui de nos jours. Le dessinateur du croquis, vraisemblablement l'amine des constructions, précise que la salle d'ablutions est nouvelle, tandis que les autres éléments (la salle de prière, le minaret et la cour) occupaient le même emplacement que ceux d'aujourd'hui¹.

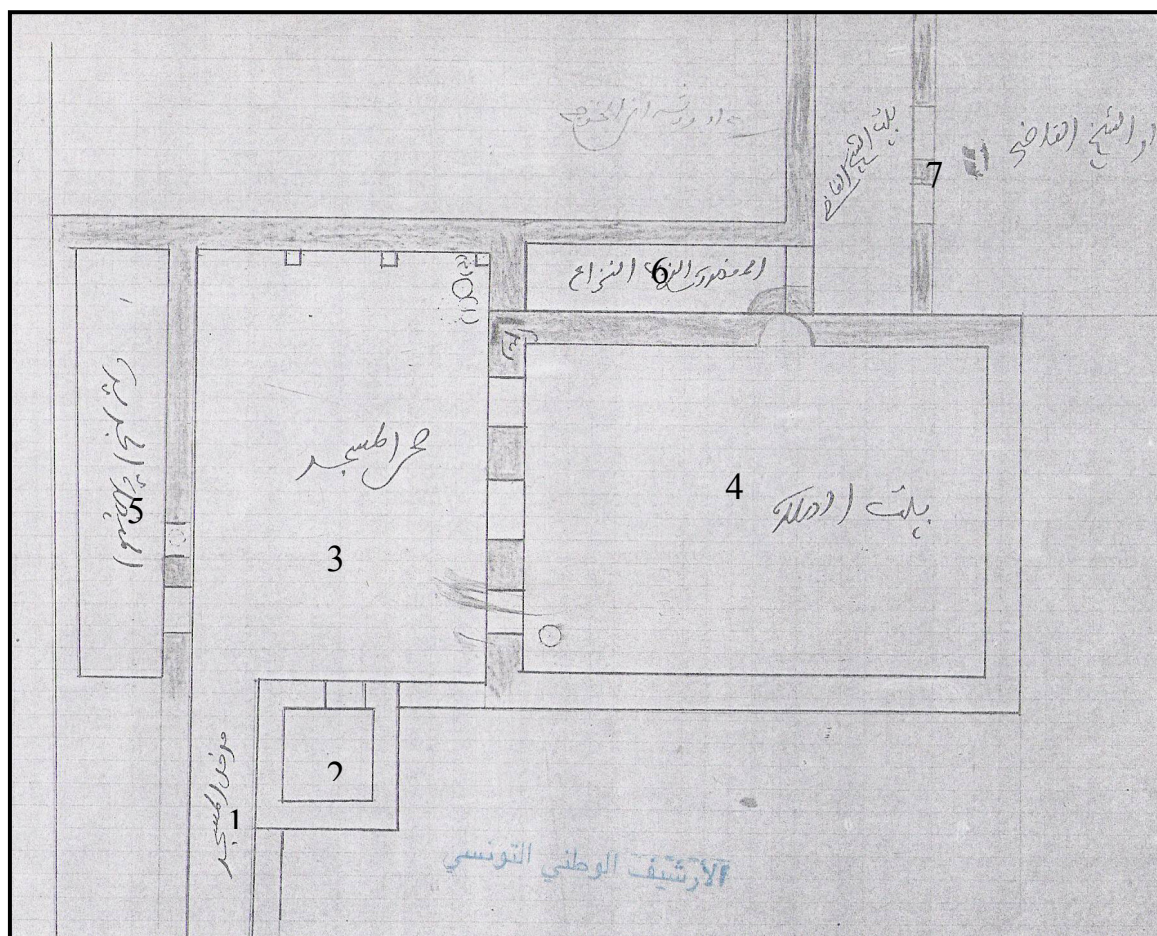


Fig. 274 : Le plan de la mosquée *al-sūq* de Rās al-Ġabal d'après un document d'archives
Légende : 1-vestibule / 2-minaret / 3-cour / 4-salle de prière / 5-la nouvelle salle d'ablutions /
6-*maqṣūra* (sujet de la plainte) / 7-maison du Cadi

¹ A.N.T., Série D/ Cart. 59/ Dos. 4/ Doc. 76, 77, 79 et 87.

مسجد السوف براس النجف

يقع قبلة دار لورنتية يحيط بها نحو فرساجين وعربيا وكما يقع والمنصورة
 المرعى فيها اللات ذكر ما في كتابه ايضا ودار الشيعي الفاضل براس النجف
 في الباني - وسرفاضه نين وجوهيا حيث البعثة وسوف البيلار المذكور
 وعلاتوت للشيعي سبيل حمار الشيعي وعلاتوت مرافق المسجدين المذكورين
 وعلاتوت مرافق زاوية الشيعي سبيل العرب وعلاتوت المسجدين
 همودا ابن الشيعي وعلاتوت للمجاهدين سبيل العرب وعلاتوت المسجدين
 المذكورين بمسجد بيتا كبركس في الباني - ونجربا دار الشيعي الفاضل
 وفي الفريخ كانت لورنتية كبر الفاضل في كتابه وعلاتوت الخلد عن
 الشيعي وفي الفريخ كان للخالد كبر عن حسن الضميمة
 ويعد المنصورة المرعى انها من مشيولات دار الشيعي الفاضل
 قبلة دار لورنتية يحيط بها نحو فرساجين وسرفاضه المسجدين
 المذكورين وجوهيا المسجدين المذكورين ونجربا دار الشيعي الفاضل المذكور
 دار الشيعي الفاضل المذكور المجاورة للمسجد المذكور
 يدعى قبلة دار لورنتية يحيط بها نحو فرساجين وسرفاضه المنصورة المذكورة
 وفي الباني دار لورنتية المذكور وفي الفريخ كانت لليهود مسجدهم وسرفاضه
 للوش وقبلة الخلد اهدى الخلد هذه الزوايا - وسرفاضه دار
 لورنتية يحيط بها نحو فرساجين وسرفاضه المسجدين المذكورين في الباني
 وجوهيا مسجد السوف المذكور في كتابه وعلاتوت الخلد عن الشيعي
 في الباني ونجربا حيث البعثة وزنقة خيمي نلافك في الفريخ والاسقفية
 تليها للدار المذكورة ولراية التي استمر اسمها من اليهود المذكور
 ويعد دار ابن النجف المجاورة لمسجد السوف المذكور قبلة ملك الشيعي
 سبيل حمار الشيعي - وسرفاضه المذكور في الباني وحيث البعثة وكبر
 في الباني - وجوهيا مسجد السوف المذكور في كتابه والمنصورة
 المرعى فيها المذكورة - ونجربا دار الشيعي الفاضل المذكور واليهو الكلافي

١٢

العابرين

الأرشيف الوطني النف

Fig. 275 : Document anonyme citant la mosquée dans son contexte (source : A.N.T.)

Masġid Idrīs / Masġid al-Fṣīl

مسجد الفصيل – مسجد ادريس

Situation :

La mosquée Idrīs s'élève sur une petite rue portant le nom "*al-Fṣīl*". Cette artère, comme son nom l'indique, correspond à une limite entre deux quartiers : "*ḥūmat al-fṣīl*" et le quartier "*al-qaṣr*".

Description :

De l'ancien *masġid*, il ne reste pas aujourd'hui grande chose. L'édifice est totalement revêtu d'enduit à la chaux et la petite salle de prière est intégralement renouvelée. L'appareil de construction peut se voir en quelques endroits de la cour qui ont perdu leur enduit.

Il s'agit d'un petit oratoire de quartier composé d'une petite salle de prière et d'une courette, à son angle sud-ouest est aménagé un petit espace d'ablutions. L'unique entrée de l'édifice est percée au milieu de la façade principale (9,35 m). Cette porte, rectangulaire (1,20 m x 2 m), est surhaussée d'une marche par rapport au niveau de la rue. Elle se ferme par deux battants en bois peints en bleu.

La cour est un espace quadrangulaire irrégulier d'environ 14 m² de superficie. À gauche de l'entrée principale, il y a un deuxième espace rectangulaire faisant une saillie dans l'angle nord-ouest du monument : c'est l'espace des ablutions qui semble avoir été aménagé lors des dernières restaurations.

La salle de prière occupe la moitié orientale de la mosquée. On y accède par une porte légèrement désaxée sur le mur occidental. Cette ouverture, de forme rectangulaire, s'inscrit dans un encadrement simple, saillant de 0,20 m par rapport au mur. Une petite fenêtre, percée sur le même mur, se trouve entre la porte de la salle de prière et celle de l'édifice. Le *bayt al-ṣalāt*, de forme presque carrée (5,50 m x 5,30 m), est recouverte de deux voûtes d'arête, reposant sur un arc en plein cintre. Ce dernier s'appuie sur deux pilastres engagés sur les murs oriental et occidental et divise la salle en deux travées.

Le miḥrāb d'aujourd'hui, occupant le milieu du mur de la qibla, ne garde de la niche primitive que son emplacement. Le responsable de la mosquée prétend que sa partie supérieure était décorée comme celle de la mosquée al-qaṣr.

Commentaire :

C'est un oratoire de quartier portant deux noms. Le premier celui de la rue et de l'îlot dans lequel se trouve la mosquée, tandis que le deuxième renvoie à un nom de famille qui semble avoir assurée les fonctions de l'édifice : la famille "Idrīs"¹.

Selon un document d'archives, la salle de prière accueillait, en moyenne, une trentaine de fidèles, dont un bon nombre appartenaient à la famille "Idrīs"².

L'entretien de cet édifice était assuré par les revenus de certains biens habous, telles que les rentes de « la parcelle de terre nue labourable dite "el Hemari et Aïn Langar" de un hectare et soixante-deux ares ... située dans la banlieu de Ras Djebel »³.

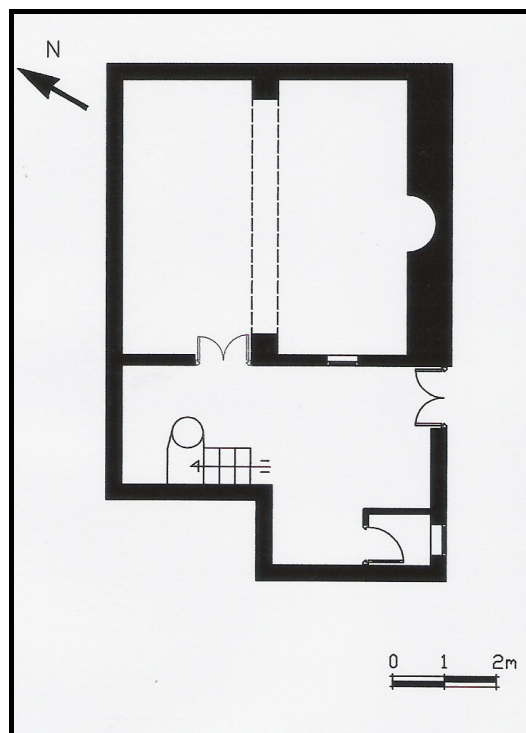


Fig. 276 : *Masġid al-fṣīl* - Plan

¹ Voir sur les *Imām* de cette famille, A.N.T., Série D/ Cart. 7/ Doss. 26/ Doc. 44-50.

² *Op. Cit.*, doc. 3.

³ A.N.T., Série C/ Cart. 40/ Doss. 6/ Doc. 247-255.

Masğid Hlāl مسجد هلال

Situation :

Le monument occupe le croisement des rues H. Thameur et al-fşil. La première reliant l'artère commerciale et bāb al-ḥūma, tandis que la deuxième, moins large, représente une limite (*fşil*) entre ḥūmat al-qaşr et ḥūmat Idrīs.

Description :

Le monument est totalement restauré. Il ne conserve aucun aspect de son état primitif. L'ensemble couvre une superficie d'environ 110 m². D'après le *naqīb*, il n'y a que les toits qui semble avoir été reconstruits à la manière de l'ancien état. Le vestibule est recouvert d'une voûte croisée et la salle de prière est composée de quatre allées parallèles à la qibla et couverte de quatre voûtes en berceau, retombant sur des arcs en plein cintre. Ceux-ci sont portés par six colonnes en maçonnerie et six pilastres répartis sur les murs occidental et oriental du *bayt al-şalāt*.

La porte unique de l'édifice est du côté ouest, ouvrant sur un vestibule rectangulaire qui donne accès à la salle de prière et à une petite cour. Les fidèles font les ablutions, aujourd'hui, dans une *mīda* aménagée de l'autre côté de la rue al-fşil.

Commentaire :

Comme la plupart des monuments de la ville de Rās al-Ġabal, la mosquée Hlāl n'est pas datée. En revanche, il y a un élément qui témoigne de son ancienneté, et qui est en rapport avec son emplacement. Le monument surplombe la rue dite al-fşil qui sert de séparation entre *ḥūmat al-qaşr*, le premier noyau de la ville, et *ḥūmat Idrīs*.

Dans un acte de habous du début du XX^e siècle¹, on apprend que le nom de la mosquée est attribué à "al-Ḥāğ °Alī Bū-Hlāl" dont la biographie nous échappe. La date de fondation de cet oratoire se situerait vers la fin de l'époque médiévale, puisqu'il se dresse sur la limite orientale du noyau *al-qaşr*².

¹ ANT, Série C/ Cart. 40 / Dos. 6/ Doc. 127-131.

² Voir notre lecture sur l'évolution urbaine de Rās al-Ġabal.

Masğid Ṭarīq al-^c Āliya

مسجد طريق العالية

Situation :

Là où elle s'élève aujourd'hui, cette mosquée est intégrée dans un îlot d'habitations situé au Sud-Ouest de Rās al-Ğabal. A l'exception de sa façade principale, ouvrant comme l'indique son nom sur une voie desservant la ville morisque d'al-^cĀliya, les trois autres faces de l'édifice s'appuient sur les maisons du quartier.

Description :

De l'ancien *masğid*, il ne reste aujourd'hui que son minaret qui domine l'angle nord-ouest de l'édifice. La salle de prière, la *miḍā*, la cellule de l'Imām et le vestibule d'entrée sont tous intégralement renouvelés. Il semble, d'après un document d'archives, que l'unique porte d'entrée conserve le même emplacement que celle d'auparavant¹.

Tel qu'il se présente de nos jours, le minaret est une tour carrée mesurant 2,75 m de côté. Par ces 10 m d'hauteur, il continue à dominer aussi bien son quartier que la voie amenant à la ville d'al-^cĀliya.

La salle de prière de cette mosquée occupe la partie orientale de l'édifice. De plan quadrangulaire irrégulier, l'oratoire couvre une surface d'environ 92 m². Cette superficie est beaucoup plus élevée que la moyenne d'un oratoire de quartier. Ce qui prouve encore que la mosquée a été totalement renouvelée, au moins dans sa partie orientale, lors des derniers travaux. Il semble, en effet, que la salle d'ablutions ait gardé son emplacement primitif à cause de la présence du puits².

¹ A.N.T., Série D/ cart. 7/ Doss. 3/ S. doss. 01/ Doc. 7.

² Ce point d'eau, comme le signale un document d'archives, est très fertile en comparaison avec les autres puits des édifices religieux de la ville. A.N.T., Série D/ cart. 7/ Doss. 3/ S. doss. 01/ Doc. 8.

Commentaire :

C'est une mosquée qui a donné naissance à un quartier. Il semble que cet édifice ait été fondé sur une voie sortant de Rās al-Ġabal vers la localité morisque d'al-^cĀliya. Son appellation et son emplacement portent à croire que la mosquée est plus ancienne que l'îlot d'habitations dans lequel elle se trouve aujourd'hui. Vers le début du XX^e siècle, l'édifice était le plus important des oratoires de Rās al-Ġabal grâce à l'abondance de l'eau de son puits. Plus que la moitié des fidèles de Rās al-Ġabal, rapporte un document d'archives, faisaient les cinq prières dans cette mosquée¹.

Comme il est signalé ci-dessus, la salle de prière de l'édifice est totalement restaurée. Dans une pétition, adressée en janvier 1934 au Premier Ministre, les habitants du quartier exposent les recommandations des différents *amīn* de construction pour la restauration de la mosquée de la route d'al-^cĀliya. La toiture de l'ancienne salle était portée par des arcs retombant sur deux colonnes et quatre murs².

Sur sa date de fondation, nous ne disposons d'aucune information, ni textuelle ni épigraphique. Le nom de la mosquée, encore une fois, laisse penser qu'elle a été fondée après 1609, la date de fondation de la ville d'al-^cĀliya. L'histoire de l'édifice est sans doute liée à l'histoire de son quartier. Ce dernier a été fondé, selon toute vraisemblance, vers la fin du XVII^e siècle pour répondre au nombre croissant de la population de cette petite agglomération³.

Comme la plupart des monuments religieux, la mosquée *Ṭarīq al-^cĀliya* possédait des biens *habous* dont les recettes étaient consacrées à son entretien⁴.

¹ A.N.T., Série D/ cart. 7/ Dos. 3/ S. dos. 01/ Doc. 4 du 5 avril 1913.

² A.N.T., Série D/ cart.59/ Dos. 7/ Doc. 4.

³ Pour plus de détails, voir *infra* le commentaire générale de la monographie de la ville de Rās al-Ġabal.

⁴ Dans un document d'archives daté du 9 juin 1955, le Bey du Royaume de Tunis a exproprié, pour cause d'utilité publique, un immeuble à Rās al-Ġabal appartenant aux biens habous de la mosquée. Voir : Série E/ Cart. 346.20/ doc. 19.

La zāwiya de Sīdī al-ʿArbī زاوية سيدي العربي

Situation :

L'édifice surplombe la plus grande place de Rās al-Ġabal. Le complexe s'élève au milieu du quartier commercial, où se trouvent le *masġid al-sūq*, le café andalou et le *funduq al-Ġuḍbān*.

Description :

C'est le plus bel ensemble monumental de Rās al-Ġabal. L'édifice est un complexe architectural comportant tous les éléments habituels d'une *zāwiya-madrasa*. À côté de la salle funéraire, on trouve une salle de prière, une cour centrale, des cellules d'enseignement et des pièces d'hébergement.

✓*Les accès et leurs vestibules* : L'accès au monument se fait de deux côtés. Le premier se fait sur la façade septentrionale et l'autre ouvre sur le côté est. L'entrée principale est celle du Nord. Il s'agit d'un grand portail donnant sur une voie de grande importance : c'est l'artère commerciale de la ville¹. La baie de cette entrée (1,40 m x 2,80 m) est surmontée d'un arc en plein cintre légèrement outrepassé. Sa porte se ferme par deux vantaux en bois massif ornés de heurtoirs. Sa partie inférieure, au niveau du sol, est formée d'un seuil à caniveaux, haute de 0,25m. De cette baie, on entre dans un vestibule en chicane, formé de deux pièces rectangulaires, qui communiquent par un arc en plein cintre. Le premier couloir est voûté en berceau brisé, tandis que le deuxième est couvert en berceau.



Fig. 278 : La porte principale donnant sur la grande place de Rās al-Ġabal

¹ De l'autre côté de cette rue se dresse *funduq al-Ġuḍbān*, un monument démoli.

Le deuxième accès se dresse au milieu de la façade orientale du monument. C'est une entrée de forme rectangulaire et simple. Contrairement à celui de l'entrée principale, le vestibule de l'accès secondaire est droit. La baie donne sur un espace de forme trapézoïdale divisée en deux parties, dont une est voûtée en berceau.

✓*La cour* : Elle occupe un emplacement central et s'inscrit dans un plan carré de 8,50 m de côté. Le sol est recouvert de carreaux de marbre gris rappelant ceux des grandes demeures de Tunis, et comporte deux rangers de tombeaux. Dans l'angle sud-est de la cour, il y a des escaliers donnant accès à des cellules d'étage : ce sont les pièces d'hébergement des étudiants.



Fig. 279 : La cour

✓*La salle funéraire et ses dépendances* : On accède à ce secteur par une porte percée sur la façade occidentale de la cour. Cette baie est inscrite dans un encadrement de pierres (*ħar̄s*) légèrement saillant de la paroi du mur. Cette partie est composée d'une salle à coupole, flanquée des deux côtés de quatre pièces rectangulaires voûtées en berceau. Ces dernières sont précédées d'une galerie rectangulaire recouverte d'une voûte en berceau.

La salle à coupole s'inscrit dans un plan carré. Elle abrite le mausolée de Sīdī al-[°]Arbī b. Ḥammū. Une dalle rectangulaire en marbre, scellée au milieu des carreaux de faïences qui décorent les murs intérieurs, contient une inscription datée de 1160/1747.

L'intrados de la coupole présente une richesse ornementale résultant du foisonnement des stucs sculptés et quelques frises de boiserie.

Les pièces latérales, deux de chaque côté, sont de dimensions modestes. Toutes de forme rectangulaire, elles abritent aussi, selon les dires des responsables de la zāwiya, les tombes des descendants de Sīdī al-[°]Arbī. La présence des dalles tombales, comme il est signalé *infra*, ne se limite pas à ce secteur. Des personnages de la famille Kaffāla, qui se prétendent issues de ce saint, ont été enterrés dans la cour de la zāwiya.

✓ *L'oratoire de la zāwiya* : C'est une salle rectangulaire (10,80 m x 4,60 m) divisée en trois parties séparées par deux arcs en plein cintre. La partie centrale, carrée de 4 m de côté, est flanquée de deux espaces rectangulaires voûtés en arête. L'accès et le miḥrāb forment un axe médian.

✓ *La salle d'ablutions* : elle se trouve à l'angle sud-est de la cour. Il s'agit de deux petites pièces communicantes formant un "T" latin. La première, du côté de la cour, est voûtée en berceau et la deuxième, plus au fond, est couverte d'une voûte d'arête brisée et est aérée aujourd'hui par deux fenêtres : une baie orientale et une autre méridionale.

Vers le Nord de cette salle, il y a une porte rectangulaire inscrite dans un encadrement de pierres. Elle donne accès à un dépôt formé de deux cellules voûtées en berceau et qui communiquent par un petit arc.

✓ *L'école coranique* : Cette zāwiya a fonctionné depuis sa fondation comme madrasa. "*Al-kuttāb*" occupe l'angle nord-ouest du monument. Il s'agit d'une salle rectangulaire divisée en quatre espaces voûtés en arête et un cinquième formant l'encoignure nord-ouest de la salle. Six colonnes coiffées de chapiteaux hafside et huit pilastres supportent la toiture. Une fenêtre percée au fond du mur occidental assure l'éclairage et l'aération de cette école.

✓*Les cellules de l'étage* : Des escaliers, formés de dix marches et munis de rampes en bois, donnent accès à deux petites pièces voûtées en berceau en briques pleines. Elles fonctionnaient comme lieu d'hébergement des étudiants. Quelques niches pour déposer les lampes et les livres sont percées sur les murs intérieurs.

Commentaire :

Sīdī al-^cArbī répond au style des monuments funéraires des XVII^e et XVIII^e siècles. A Tunis, on a des *turba* rappelant ce type d'édifices. Le saint qui a donné son nom au monument est Sīdī al-^cArbī b. Ḥammū, mort, comme on le lit sur le stèle funéraire, en 1160/1747.

Comme c'est le cas de plusieurs autres saints pour d'autres centres, Sīdī al-^cArbī est le protecteur de la ville de Rās al-Ġabal. L'emplacement de l'édifice confirme cette donnée puisqu'il surplombe l'entrée et la grande place de la cité. L'édifice a été toujours, comme le prouve aujourd'hui son occupation par l'une des plus grandes troupes musicales soufites de la ville, le lieu de regroupement et des grandes manifestations religieuses de Rās al-Ġabal.

Dans les documents d'archives mentionnant la *zāwiya*, il est question de ses fonctions éducatives et sociales. Dans un dossier daté des débuts des années 30 du XX^e siècle, l'édifice hébergeait constamment douze personnes¹. Dans d'autres documents énumérant les étudiants, on se rend compte du rayonnement de cette institution sur les régions limitrophes de Rās al-Ġabal. On trouve le "Hḏhīlī", le "Ġandūbī", le "Ġarbī" et même des Algériens². Les étudiants recevaient des indemnités et bénéficiaient d'une documentation jurisprudentielle et théologique importante³.

Outre son appartenance à la catégorie *zāwiya-madrassa*, le style général de l'édifice renvoie à un mode d'habitation tunisienne répandu à l'époque husseinite. Le style intérieur de la cour et des chambres qui l'entourent évoque celui de la maison bourgeoise des grands centres urbains du pays. En effet, l'ornementation et la répartition des pièces du secteur funéraire rappellent des alcôves et des salles de réception des demeures tunisoises de l'époque moderne⁴.

¹ A.N.T., Série D/ Cart. 77/ Dos. 23/ S. dos. 11/ Doc. 2 et 5

² A.N.T., Série D/ Cart. 77/ Dos. 23/ S. dos. 11

³ A.N.T., Série D/ Cart. 77/ Dos. 23/ S. dos. 06

⁴ Voir à ce propos les travaux de J. Revault sur l'habitation de Tunis (voir la bibliographie générale à la fin de cette étude).



Fig. 280 : La chambre funéraire



Fig. 281 : Une chambre d'étudiant



Fig. 282 : Porte de chambre

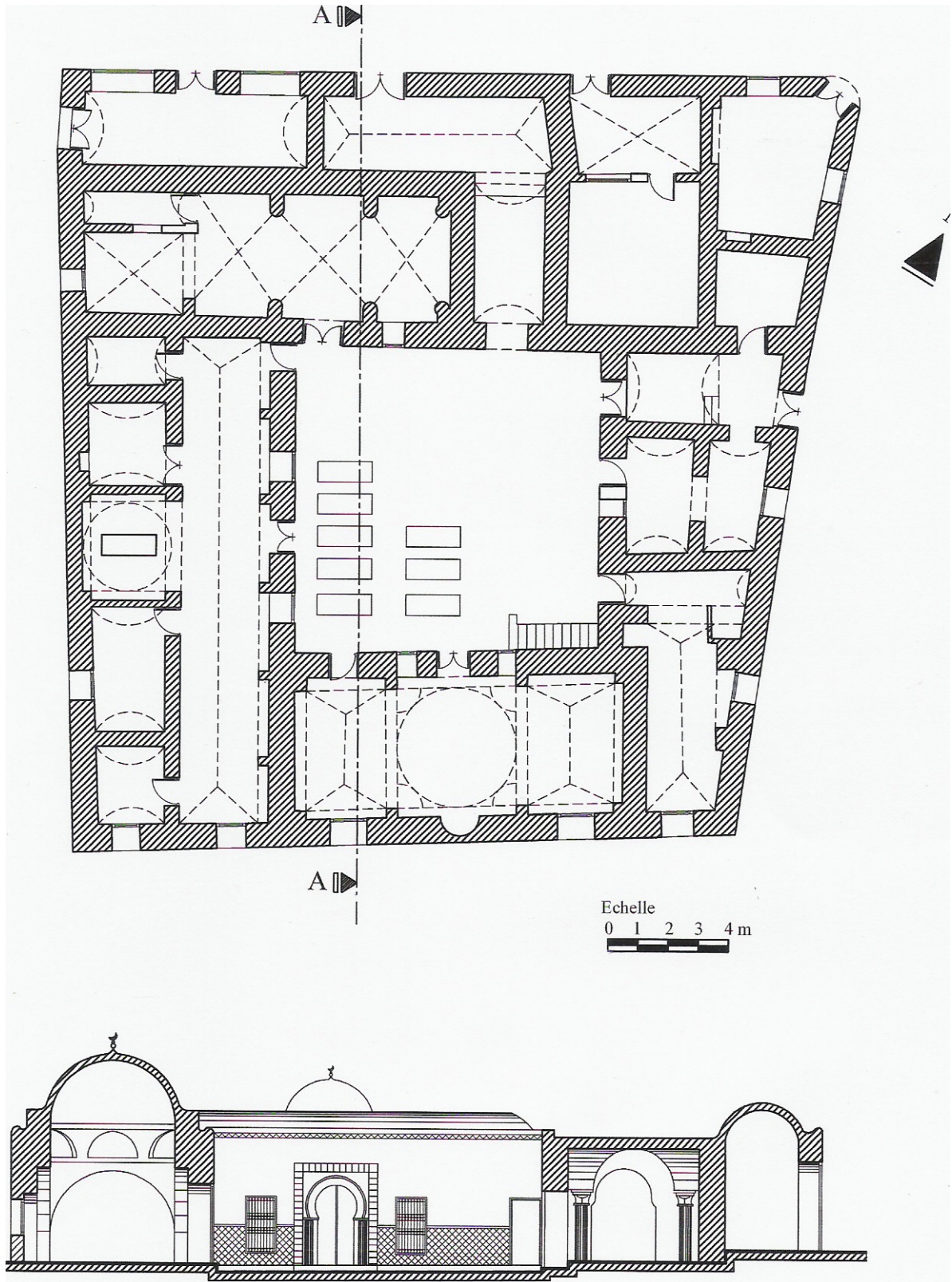


Fig. 283 : Sīdī al-°Arbī - Plan et coupe

HBAIEB Med Ali
2006

Le mausolée de *Sīdī ʿAbdallāh*
(l'édifice et l'inscription)
زاوية سيدي عبد الله (المعلم والنقيشة)

L'édifice :

Sīdī ʿAbdallāh est une *zāwiya* qui occupe une place particulière dans la ville de Rās al-Ġabal. D'une part, parce qu'elle se trouve aux limites orientales du premier noyau de l'agglomération, ce qui lui permet de lui attribuer la fonction de surveillance de l'une des accès de Rās al-Ġabal. D'autre part, et du point de vue archéologique, on trouve dans l'édifice une inscription très importante, datant de l'époque hafside.

Le monument est habité aujourd'hui par une famille. De ce fait, son étude se limitera à la salle funéraire et à la plaque épigraphique. La façade principale, très petite, est du côté oriental. On accède à la *zāwiya* par une porte en bois à double battant. Une petite cour centrale fait communiquer les différentes pièces du mausolée. La chambre funéraire occupe toute la partie méridionale du monument. Elle abrite le sarcophage et c'est sur son mur oriental qu'on trouve l'inscription hafside.

La pièce funéraire est de forme quadrangulaire irrégulière¹. On y accède du côté nord par une baie rectangulaire, dépourvue de porte. L'intérieur de la salle est divisé par des alignements d'arcs en plein cintre supportant des voûtes croisées sur les côtés et une coupole hémisphérique au centre. Les arcs s'appuient sur des colonnes doubles au milieu, sur les murs sur les côtés nord, sud et ouest, et sur des pilastres engagés sur le côté est. La coupole retombe sur les arcs par l'intermédiaire de pendentifs. Le revêtement des parois du dôme par une couche de chaux et les difficultés dues au refus des propriétaires de permettre aux chercheurs d'accéder à l'édifice, nous ont empêché d'étudier convenablement son architecture ; une étude qui ne marquerait cependant pas d'intérêt, puisque le monument est daté par une inscription.

¹ Les mesures (prises à l'intérieure) sont comme suit : mur nord (6,85 m), mur oriental (9,15 m), mur occidental (8,90 m) et celui du sud (6,55 m).

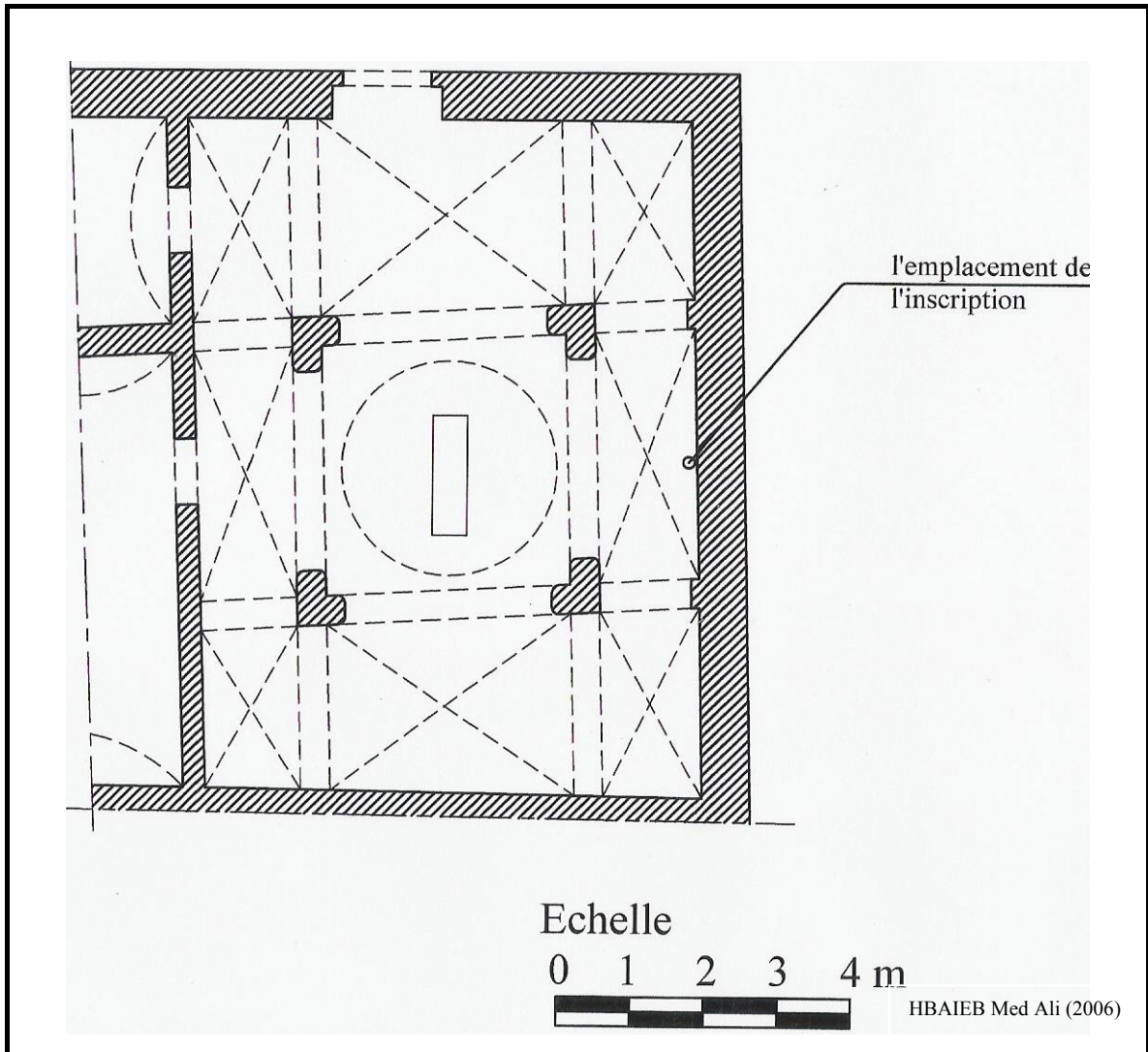


Fig. 284 : Plan de la chambre funéraire



Fig. 285 : La chambre funéraire – les arcs



Fig. 286 : Trompe et départ de la coupole

L'inscription :

**Datation* : šawwāl 704H. / avril-mai 1304 J. C.

**Localisation actuelle* : l'inscription est encastrée sur la façade intérieure ouest du mausolée de Sidī °Abdallāh à 1.5 m de hauteur du plancher.

**Support* : plaque de marbre blanc de forme rectangulaire scellée verticalement.

Les dimensions du champ épigraphique sont difficiles à déterminer avec précision eu égard à l'état de conservation déplorable de la plaque. Tandis que la moyenne des dimensions des lettres montantes est de 5 cm.

**Texte* : Nombre de lignes : 7

Nature du texte : texte funéraire

**Type d'écriture* : *nasḥī* / cursive

**Type d'exécution* : en relief – l'épaisseur des lettres est moyenne

**Décor* : l'état actuel de l'inscription ne relève aucun décor ni dans son contexte architectural ni sur le champ épigraphique.

**Signes surajoutés* : points et signes diacritiques

Le texte intégral :

A- Le texte arabe :

- 1- بسم الله الرحمن الرحيم
- 2- و سلم على سيدنا محمد و آله
- 3- قل هو نبو عظيم أنتم عنه معرضون
- 4- هذا قبر العبد [الفقير]رحمة ربه
- 5- الشيخ أبو محمد عبد الله أحمد
- 6- [الأربسي(?)] اللخمي توفي شهر شول (شوال)
- 7- من عام أربعة و سبعمائة

B- La traduction :

1. Au Nom de Dieu le Bienfaiteur, le Miséricordieux. Dieu béni
2. Et salue¹ Notre seigneur Muḥammad et sa famille
3. “Ceci est une prophétie capitale à laquelle vous vous opposez”²
4. Ceci est la tombe du serviteur [de celui qui a besoin de] la miséricorde de son Dieu
5. Le šayḥ Abū Muḥammad °Abd Allāh Aḥmad
6. [al-‘urbusī (?)] al-Laḥmī. Il est décédé le mois de šawwāl
7. De l'année sept cents et quatre

¹ Dans le texte arabe le verbe saluer et dans la ligne 2

² Sourate XXXVIII, 67-68.



Fig. 287 : L'inscription de Sidi 'Abdallāh

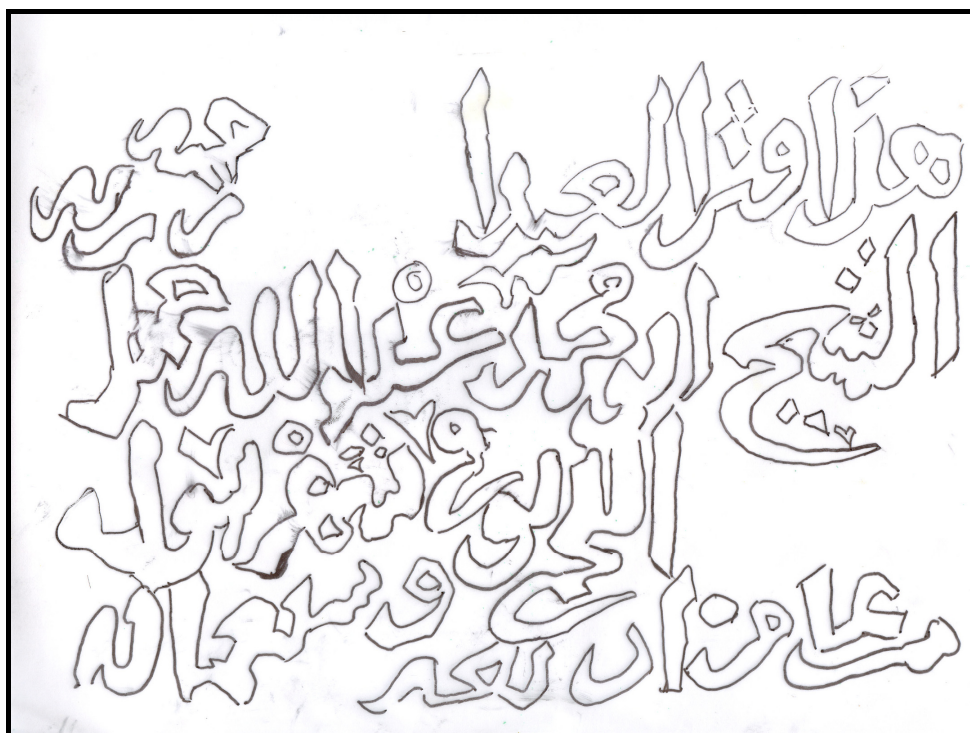


Fig. 288 : Estampage des quatre dernières lignes de l'inscription

*** Commentaire :**

Il s'agit d'une inscription funéraire, *in situ*, commémorant la mort d'un "šayḥ laḥmide". L'attribution de l'inscription à l'époque hafside est confirmée aussi bien par la datation que par d'autres critères. La date de la mort du santón est 704/1304 ; c'est-à-dire qu'il s'agit d'une personne qui a vécu pendant la deuxième moitié du 7^e/XIII^e siècle.

Aucune de toutes les sources qui remontent à cette époque ne mentionne la localité de Rās al-Ġabal et ne nous présente des données sur cette partie de la région de Bizerte.

Comme la majorité des épitaphes, l'inscription de Sīdī °Abd Allāh comprend des versets coraniques : ce sont les numéros 67 et 68 de la *sourate "Ṣād"*. Ceux-ci, comme il ressort de quelques études précédentes, sont les plus utilisés au cours de la période hafside¹. Il y a ensuite la graphie qui présente des ressemblances avec les caractéristiques relevées dans les stèles tunisoises du 8^e/XIV^e siècle : des caractères denses, absence des signes diacritiques ...².

L'inscription commémore donc le souvenir d'un certain Abū Muḥammad °Abd Allāh Aḥmad al-Laḥmī. Celui-ci est inconnu dans les dictionnaires biographiques dont on dispose. La présence des Laḥmides dans la région de Bizerte n'est attestée, jusqu'à nos jours, que par le texte d'Ibn Ḥaldūn qui parle d'une fraction laḥmide habitant la ville de Bizerte et d'Abū al-Ward al-Laḥmī qui occupait avec son groupe le ḡabal Ṣu°ayb. Ce témoignage épigraphique vient donc confirmer cette donnée textuelle qui reste presque unique sur les groupes tribaux qui se sont installés dans la région après la conquête islamique.

Au début de la sixième ligne, il y a un mot dont la lecture est douteuse à cause de l'état de l'inscription. Il s'agit, vraisemblablement, d'une deuxième *nisba*. En plus d'al-Laḥmī, qui est relative à une tribu arabe d'origine yéménite, le deuxième attribution est relative, semble-t-il, à une région de l'Ifriqiya : *al-Urbus*. Dans un travail récent, M. Araar a évoqué la présence d'un groupe laḥmide dans cette *kūra* du Nord-Ouest de la province³.

Outre les *nisba/s*, ce °Abd Allāh al-Laḥmī est qualifié de *ṣayḥ*. Au cours de la période hafside, ce titre est attribué à deux catégories. Il y a les *ṣayḥ almohade*⁴ et ceux des confréries mystiques⁵. Eu égard l'absence du nom de cette personne dans les dictionnaires biographiques de l'époque, il ne peut pas être en aucun cas un *ṣayḥ almohade*. S'agit-il, donc, d'un saint d'origine laḥmide, d'autant plus qu'on trouve à Sfax le mausolée de Alī al-Laḥmī dont le nom est cité dans les sources⁶ ?

¹ Dans l'étude de R. Aoudi-Adouni, les versets 67 et 68 de la sourate n° XXXVIII ont été recensés dans 99 inscriptions d'un total de 185 stèles hafside du 8^e/XIV^e siècle : R. Aoudi-Adouni, *Stèles funéraires ...*, 1997, II, p. 547-548.

² *Ibid*, p. 627.

³ M. Araar, *La géographie historique du Haut-Tell tunisien au haut Moyen-Âge*, 2005, I, p. 80 et 103. (Texte en arabe et dactylographié).

⁴ Cf. dans l'étude de R. Aoudi-Adouni les inscriptions n° 166, 397 et 465.

⁵ *Ibid*, p. 603.

⁶ Al-Tunbuktī, *Nayl al-Ibtihāğ*, p. 203.

Le sanctuaire de Lalla al-^cAğūla زاوية للا العجولة

Situation :

Le monument se situe au Nord-Ouest de la localité et surplombe une petite place, donnant sur un grand espace commercial, exploité en tant que souk hebdomadaire. Il constitue, avec le cimetière, les limites septentrionales du tissu urbain. Topographiquement, du site de Lalla al-^cAğūla la pente commence à descendre vers la côte en direction sud-est/nord-ouest.

Description :

Le sanctuaire est en un complexe formé d'adjonction de plusieurs pièces autour d'une cour. La plus grande est celle qui abrite les catafalques de la sainte al-Sayyida al-^cAğūla et ses deux fils : Sīdī ^cAbd al-Qādir et ^cAbd al-Ġabbār.

L'édifice est bâti sur un terrain en pente ; d'où la différence d'environ un demi mètre entre le niveau de la rue et celui du sol de la cour. Le vestibule d'entrée, couvert par deux voûtes croisées, est composé de deux espaces carrés, séparés par une cloison et reliés par une porte à double battant en bois massif. Le premier vestibule est pourvu de deux banquettes en maçonnerie et blanchies à la chaux.

À l'intérieur, le plan est classique mais imposant. La cour est spacieuse. Elle est dallée de carreaux en terre cuite et dotée d'un puits dont la margelle atteint 1 m. Celle-ci est revêtue, comme les cadres des portes et des fenêtres des pièces, par des carreaux de céramiques polychromes. Autour de la cour se distribuent la chambre funéraire et six pièces réservées à l'origine aux visiteurs, mais elles sont occupées aujourd'hui par des familles descendantes de Lalla al-^cAğūla. Ces dernières sont fermées et on n'a pu accéder qu'à la chambre des cercueils. Celle-ci est en forme de T. L'alcôve médiane, abritant le tombeau de la sainte, est garnie de bois barreau té sur lequel se trouve la chaîne miraculeuse de Lalla al-^cAğūla. Cette chaîne est un outil de prodige de la santone¹. La coupole, surmontant cette pièce, retombe sur trois arcs aveugles reposant, à leur tour, sur des colonnes encastrées dans les murs. Quant aux chambres latérales, plus petites que

¹ Sur le symbolique de cette chaîne, voir dans la page suivante le commentaire.

l'alcôve, elles sont de forme rectangulaire contenant les tombeaux des deux fils de la sainte.

Commentaire :

Lalla al-^cAğūla est "la libératrice des captifs de la course" : tel est le qualificatif que la mémoire collective de Rās al-Ġabal attribue jusqu'à nos jours à cette sainte. L'emplacement de la zāwiya sur les confins du tissu urbain pourrait argumenter ce qualificatif. L'édifice se trouve du côté nord, c'est-à-dire exposé à la mer, l'espace de la course.

Al-^cAğūla, ainsi qu'il ressort des documents d'archives, est « *al-šayḥa al-šarīfa Ḥawwā' al-mā'rūfa bi al-^cAğūla bint al-šarīf ^cAbd al-Raḥmān al-Gābsī ...al-ġarbiyya* », c'est-à-dire celle qui vient de la fameuse région : "*al-Sāqiya al-Ḥamra*"². Elle a vécu au cours du XVIII^e siècle, qui se caractérisait, surtout dans sa deuxième moitié, par un dynamisme économique sans précédent et par la prospérité de l'activité de la course. D'où le qualificatif "*ḡayyābit al-asīr*" dont la légende conserve aux miracles de la sainte. Aujourd'hui encore, « on expose près du tombeau de la sainte ... des reliques comme preuves tangibles de ces miracles accomplis dans la course. Elles sont constituées d'armes blanches : quelques javelots de différentes formes et une chaîne en métal à anneaux anormalement grand »³.

Si la zāwiya de Sīdī al-^cArbī, du côté sud de l'agglomération, est connue pour être un lieu de fréquentation masculine, celle de Lalla al-^cAğūla est connue pour être un centre de réunions féminines. Au cours des *ziyāra*, l'édifice accueille les femmes de toute la région du Sahel bizertin qui viennent, avec leurs enfants, à la recherche de la *baraka* de la sainte. L'architecture de la zāwiya, qui s'inspire de la maison bourgeoise de l'époque ḥusaynite, est au service de cette fonction⁴. En plus de la chambre à alcôves, s'articulent autour de la cour six chambres ainsi qu'un petit espace aménagé dans l'angle sud-ouest du monument, composé d'une courette à ciel ouvert et de salles à provisions.

² La sainte et, secondairement, l'édifice ont fait l'objet d'un article publié dans les *Cahiers de Tunisie* par A. Henia. *Al-sayyida al-^cAğūla* a, en réalité, deux zāwiya/s : celle de Rās al-Ġabal est la principale, tandis que la deuxième se trouve à Tunis. L'objectif de cet article est de voir « comment et par quel chemin se fait la manipulation d'une mémoire lignagère pour l'adapter et la réadapter au besoin de la justification du droit à a gestion du capital symbolique et matériel d'une zaouia ». L'auteur a essayé d'exposer, à travers les documents d'archives de la famille el-Ghoul, qui gère la zāwiya de Rās al-Ġabal, la manière dont chaque famille a suivi pour justifier sa filiation à Lalla al-^cAğūla afin de légitimer la gestion des biens habous et du capital symbolique du sanctuaire : A. Henia, 1992, p. 72.

³ *Ibid*, p. 74.

⁴ J. Revault, 1971, p. 46-47.



Fig. 289 : Lallā al-ʿAḡūla – le vestibule



Fig. 290 : Lallā al-ʿAḡūla – détail de la toiture



Fig. 291 : Lallā al-ʿAḡūla – la cour



Fig. 292 : Lallā al-ʿAḡūla – une coupole



Fig. 293 : Lallā al-ʿAḡūla – la salle funéraire

II- Les monuments publics : les bains, les souks et le café maure

Al-ḥammām al-Kabīr الحمام الكبير

Situation:

Au sud de la grande mosquée, vers l'endroit dit *Bāb al-ḥūma* qui délimite le quartier al-qaṣr, le grand bain public donne sur la rue commerciale de Rās al-Ġabal.

Description :

Le grand bain public, qui est encore aujourd'hui en bon état de conservation, est fait de la juxtaposition des éléments habituels d'un *ḥammām* : un vestibule d'entrée, ensuite les chambres de déshabillage ouvrant sur un espace central, puis la succession des salles froides, tièdes et chaudes et enfin des annexes comme les latrines, les *maṭhara/s*, la chaudière, le puits et le dépôt de bois.

L'entrée, sur la façade sud du monument, est un vestibule coudé pour conserver l'intimité du lieu puisqu'il donne directement sur l'espace de déshabillage. Ce dernier, l'élément le plus vaste du *ḥammām*, est de forme carrée et couvert d'une coupole centrale et de voûtes en berceau sur les côtés. La coupole est de forme hémisphérique portée par des pilastres. Des trompes d'angle assurent le passage entre la forme circulaire et la forme carrée. Les pièces latérales, de déshabillage, sont sous forme de hautes *dukkāna*,



Fig. 294 : *al-ḥammām al-Kabīr* – la porte d'entrée

À droite de l'entrée, une petite porte en bois donne sur la première chambre de baignade : la chambre froide. Cette dernière est de forme rectangulaire et comporte sur son côté sud des latrines. Du côté nord, on accède à une première chambre tiède de forme rectangulaire et pourvue sur le côté est de banquettes revêtues de marbre. Lui succède, du côté ouest, la deuxième chambre tiède qui se présente sous la forme d'une salle plus spacieuse que la précédente puisqu'elle comporte une série de quatre cabines (*al-maṭāhir*), se fermant par des battants en bois, et destinées aux ablutions individuelles. L'autre côté de cette salle est occupé par une large banquette (*dukkāna*) ; c'est là que les baigneurs se reposent après la sortie de la salle chaude. Cette dernière est rectangulaire et couverte par une voûte en berceau. À côté des deux banquettes, qui s'appuient sur les murs nord et ouest, la salle est pourvue d'un bassin divisé en deux cuves : l'un est rempli d'eau froide et l'autre d'eau chaude. Ce dernier est aménagé sur l'angle sud-ouest, sur le côté de la salle de chaudière.

La chaufferie et le dépôt de bois occupent deux pièces de l'annexe qui s'appuie sur le côté sud-ouest de l'édifice. Un grand récipient en cuivre (*al-nḥāsa*), pour chauffer l'eau, est installé au milieu du mur qui sépare l'annexe de la salle chaude.

Commentaire :

Le Ḥammām al-kabīr est l'un des monuments les plus importants de la ville de Rās al-Ġabal. C'est là que les habitants accomplissent les ablutions majeures, ce qui explique son emplacement dans le même quartier que la grande mosquée. Son caractère, en tant d'édifice d'utilité publique, explique aussi sa position centrale sur la voie commerciale de la ville.

Architecturalement, c'est un bain qui a conservé, selon toute vraisemblance, son plan original. La succession des différentes pièces du *ḥammām* prouverait cette hypothèse. Les restaurations et les additions auraient touché le décor et les éléments de l'intérieur et les pièces de la chaufferie et du dépôt du bois.



Fig. 295 : *al-ḥammām al-Kabīr*- la salle chaude

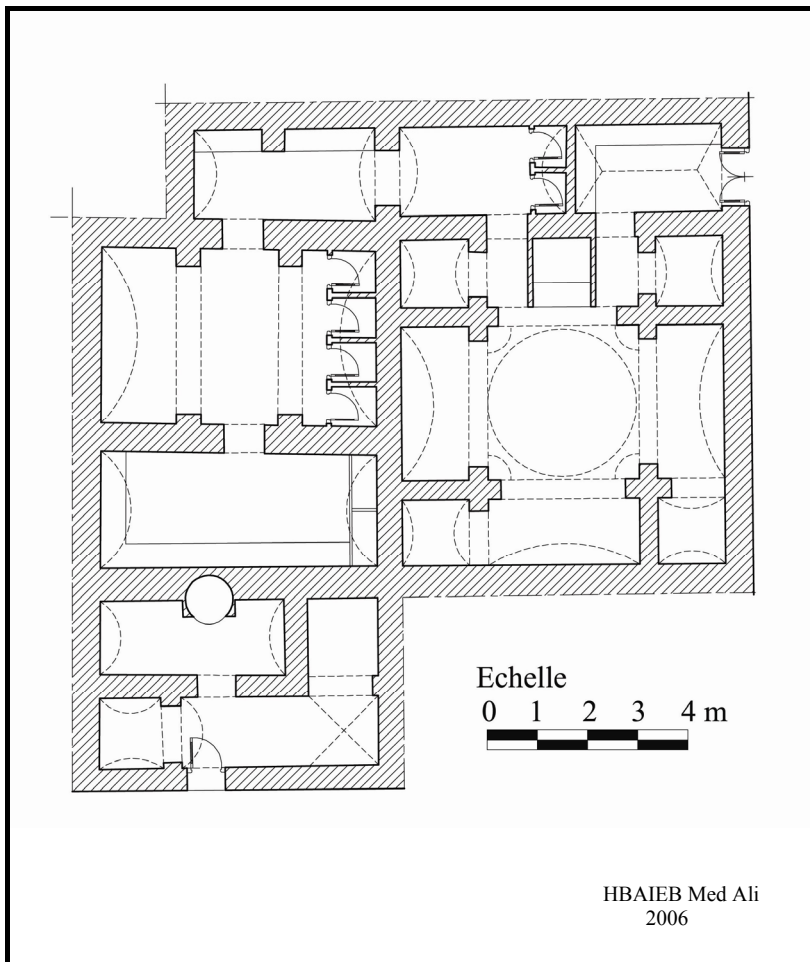


Fig. 296 : Rās al-Ġabal – plan du grand bain public

Les souks et le café maure الأسواق و المقهى الموريسكي

À Rās al-Ġabal deux espaces portent le nom de Sūq. Ce terme s'applique, d'une part, à une artère coupant la ville d'Est en Ouest et, d'autre part à une place occupant aujourd'hui un emplacement central, là où se trouve la *zāwiya* de Sīdī al-^cArbī qui surveille l'entrée de la ville du côté du sud.

La rue, portant aujourd'hui le nom de "Farhat Hached", est bordée par environ vingt boutiques. Elle relie, d'Est en Ouest, *Bāb al-ḥūma* et *Bāb al-^cĀliya*. Sur cette artère ouvre aussi un bain public (*al-ḥammām al-ṣaġīr*)¹. Les boutiques sont simples et de modestes dimensions (entre 2,5 m et 3 m de profondeur et 2 m de largeur). Elles sont consacrées à la vente au détail de toutes sortes de produits. On trouve des épiciers, des parfumeurs et des vendeurs d'épices et de fruits secs. D'autres boutiques servent comme ateliers d'artisans mais à Rās al-Ġabal, comme dans d'autres villes tunisiennes de même type et de même époque, « la distinction entre marchands détaillants et artisans est difficile à établir : la plupart des artisans vendaient dans l'atelier même, ce qu'ils fabriquaient »²

D'après son emplacement, on peut estimer que cette rue fut le premier espace commercial de la ville de Rās al-Ġabal. Ces boutiques, adossées directement sur les habitations du *ḥūmat al-qaṣr*, auraient été ouvertes sur un assez vaste espace. C'est là que les paysans des environs devraient exposer leurs marchandises.



Fig. 297 : *Sābāt* au milieu du souk de Rās al-Ġabal

¹ Lors de notre visite, le propriétaire du *ḥammām* nous a empêché d'y accéder. Contrairement au grand bain public, le petit est consacré, selon la tradition orale, aux étrangers qui venaient pendant les jours du souk.

² A. Saadaoui, *Testour ...*, 1996, p. 352.

Avec l'évolution du tissu urbain de la ville cette rue, située en marge du quartier al-qaṣr, est devenue une artère médiane traversant Rās al-Ġabal d'Est en Ouest. Une première extension de la ville aurait engendré un glissement de l'espace commercial. Toujours vers le Sud, tout un secteur de la ville porte le nom de souk. Comme le précédent, il comporte des boutiques et d'autres édifices d'utilité publique, dont le café figure comme le plus important. Le qualificatif "maure" donné au café, nous autorise à supposer que ce noyau fut édifié vers les débuts du XVII^e siècle, après l'installation des Morisques. C'est à cette époque que naît la pratique de la consommation du café dans des lieux publics de la régence de Tunis¹, et c'est grâce à l'installation des Turcs, d'une part, et des Morisques, d'autre part, que la consommation de ce breuvage oriental a pris son essor².

Le café maure de Rās al-Ġabal se situe en dehors des quartiers de la ville. Ouvrant sur une petite rue donnant sur la grande place du sūq, il est d'une qualité architecturale remarquable. Son entrée, malgré l'emplacement marginal du café, se fait du côté sud ; c'est-à-dire à l'écart des regards des gens qui font les courses sur la place principale. La raison de cette localisation est évidente : le marché est fréquenté aussi bien par des hommes que par des femmes et il faut donc dissimuler l'entrée d'un lieu qui a jouté, et cela jusqu'à une époque récente, d'une mauvaise image sociale³.

L'entrée unique de l'édifice est une porte aménagée au milieu d'une façade où s'ouvrent cinq baies. Elle est juste au centre puisque les autres sont celles de quatre boutiques. La porte, en bois, donne sur un vestibule de plan rectangulaire (7,20 m x 2 m) et voûté en berceau. A gauche de l'entrée une banquette, longue de 2,30 m et large de 0,25 m, est percée dans le mur. Un arc en plein cintre sépare ce hall, relativement long, de la salle principale du café. Cette dernière est de plan rectangulaire (12,60 m x 8,80 m) et composée de cinq allées longitudinales et trois transversales. Celle du milieu se distingue des quatre latérales par sa couverture et sa hauteur. Quatre colonnes rondes, couronnées de chapiteaux en maçonnerie,

¹ A titre de comparaison avec d'autres villes morisques de la Tunisie voir A. Saadaoui, *Testour ...*, 1996, p. 347-348. Sur l'histoire des cafés en Tunisie cf. D. Larguèche, « Le café à Tunis du XVIII^e au XIX^e siècle : produit de commerce et espace de sociabilité », dans M. Tuchscherer (éd.), *Le commerce du café avant l'ère des plantations coloniales. Espaces, réseaux, sociétés (XV^e-XIX^e siècle)*, institut Français d'Archéologie Orientale, Cahiers des Annales Islamologiques, 20-2001, p. 181-210 et H. Belaïd, « Le café maure en Tunisie à l'époque coloniale : un cadre de loisirs et de mobilisation politique », dans *Arab Historical Review for Ottoman Studies*, Août 2004, p. 45-60.

² Sur les impacts sociaux de cette tradition cf. A. Raymond, *Grandes villes arabes à l'époque ottomane*, Paris, 1985. Il dit : « avec ce nouveau lieu de conviabilité c'était toute une nouvelle conception des rapports sociaux qui apparaissait et, probablement, à une longue échéance, une nouvelle organisation de la vie collective, jusque-là surtout fondée sur des relations que permettaient la mosquée ou le bain public », p. 230.

³ On ne sait pas si le café de Rās al-Ġabal a servi de taverne ou non. Plusieurs monuments du même genre ont été répertoriés, notamment dans les grandes villes, comme des cabarets et des bars servant du vin. Cf., A. Saadaoui, *Tunis ville ottomane*, 2001, p. 409-410.

supportent la toiture de cette allée centrale. Les autres piliers de la salle sont à base rectangulaire et bâtis en briques pleines. Ils portent douze arcs en plein cintre séparant les cinq allées de la salle. Le comptoir, où l'on prépare les boissons, se situe au fond de l'allée centrale. Il est large de 2,70 m et haut de 1,70 m.

Toute la toiture du café est faite en briques pleines, préparées vraisemblablement dans les ateliers locaux de Rās al-Ġabal.



Fig. 298 : Le café morisque – la salle



Fig. 299 : Le café morisque – le vestibule d'entrée

B- Les environs de Rās al-Ğabal :

I- *Le port de Cap Zbib* :

Cap Zbib est l'un des repères essentiels pour les navigateurs fréquentant la côte Nord du pays. Il est à peu près à mi-chemin entre le Cap al-Ṭarf, à l'est, et le Cap Blanc, à l'ouest. A ce niveau, les navires, venant de l'Est ou de l'Ouest, changent de direction. Son port, dominant un cap calcaire éocène raboté en plate-forme d'abrasion marine¹, est en contrebas du Dj. Bouchoucha et du Dj. Touchela qui enserrant la localité de Mātlin.

La darse actuelle succède à une installation maritime établie dès l'Antiquité punique. Les missions de prospection successives, depuis les années soixante-dix du XX^e siècle, ont repéré les traces d'un établissement portuaire et ses dépendances : des bassins à liant hydrofuge, des alignements de structures, des tessons d'amphores ...².

Le toponyme Cap Zbib est apparu vers la fin de l'époque hafside. Il a remplacé, selon toute vraisemblance, le *Rās Banī-Wağğās* attesté chez al-Idrīsī et sur les cartes de °Alī al-Šarfī.



Fig. 300 : Vues aériennes du site portuaire du Cap Zbib
(source : *Google Earth 2007*)

¹ H. Slim et *alii*, 2004, p. 200.

² Voir à ce propos : P. Cintas, 1963-64, p. 156-168 ; F. Chelbi, 1987, p. 73 ; H. Slim et *alii*, 2004, p. 200-201.

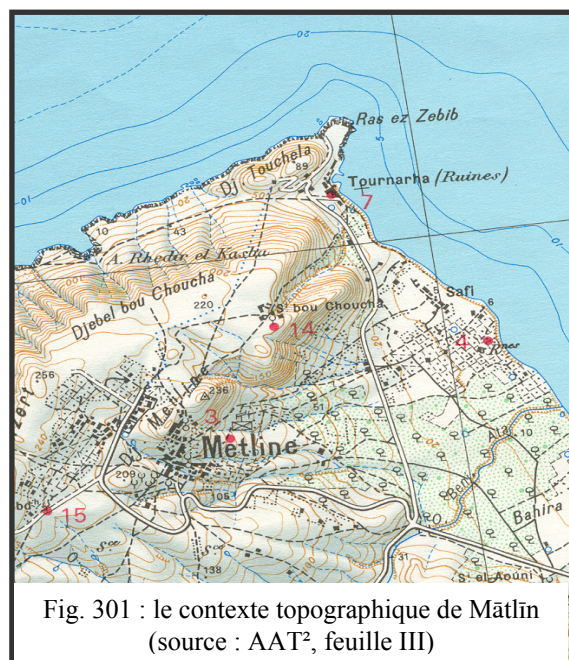
II- Mātīn et sa grande mosquée (ḡāma^c al-qaṣr) :

Le contexte géographique :

Mātīn est un petit village situé sur le versant Sud-Est d'une colline qui s'élève à 265 m par rapport au niveau de la mer. Administrativement, il appartient aujourd'hui à la délégation de Rās al-Ġabal. Il est à environ 65 km de Tunis et à 30 km de Bizerte.

La localité est entourée par la mer au Nord et à l'Est sur une longueur de 6 km. Son port de pêche, à 3 km environ du centre du village, est Cap Zbīb qui se trouve au pied de Dj. Bouchoucha. La zone habitée couvre une superficie de 211 hectares, alors que le reste de l'agglomération comprend à la fois des zones vertes cultivées (4085 h) et des zones vertes sauvages (265 h).

Dans le réseau des autres agglomérations de la région, Mātīn se situe entre Rās al-Ġabal, à une dizaine de kilomètres vers l'Est, et al-^cĀliya qui se trouve à une quinzaine de kilomètres au Sud-Ouest.



Historique :

Si la documentation textuelle est silencieuse sur l'occupation du sol de la localité de Mātīn, l'archéologie et la toponymie fournissent, en revanche, quelques indices.

L'histoire de la localité remonte, comme en témoigne l'archéologie, à la période antique. Les vestiges de cette occupation sont attestés aux environs de la ville actuelle, surtout sur la ligne côtière entre Cap Zbīb et le site de Marsā al-Wād à l'Ouest.

La première mention du nom de Mātīn dans les sources n'apparaît que vers les débuts du XVIII^e siècle¹. Ce village existait-il auparavant ?

Si l'on suit les listes des bourgs fortifiés côtiers (les *quṣūr*) cités dans la littérature géographique des 5^e/XI^e et 6^e/XII^e siècles, on peut avancer quelques hypothèses. Dans la *Nuzha*, le Cap Banī Wağğāṣ est situé à mi-chemin entre Bizerte et le Cap Rās al-Ġabal. Or selon al-Idrīsī, le Cap Banī Wağğāṣ se situe, selon al-Idrīsī, à douze milles de Bizerte et à treize milles du Cap al-Ṭarf. Tel qu'il se présente dans l'Atlas de ^cAlī al-Šarfī, ce cap correspond à la pointe séparant deux anses². Ces données pourraient correspondre à l'actuel Cap Zbīb, qui surplombe aujourd'hui la localité de Mātīn.

Selon al-Idrīsī, ce cap des Banī Wağğāṣ est délimité par Marsā al-Wād à l'Est et Qaṣr Tarṣīt Dāwid à l'Ouest ; or le toponyme de Marsa al-Wād se trouve sur les cartes actuelles dans les environs de Mātīn. L'appellation du Cap Banī Wağğāṣ, qui est attestée à l'époque hafside, disparaît à l'époque moderne et pourrait avoir été remplacée par le nom de Mātīn vers les débuts de l'époque moderne.

Le bourg médiéval perché a pu jouer un rôle de surveillance de la côte. De plus, l'existence d'une mosquée appelée *ḡāma^c al-qaṣr*, autour de laquelle s'articule le noyau le plus ancien de Mātīn, confirmerait l'existence d'une localité à caractère défensif. Un oued traversait la localité, puis les plaines de la pente pour se jeter dans la mer. Ses rives –aujourd'hui entièrement urbanisées- étaient par le passé bordées par un tapis verdure qui donnait à cet endroit un certain charme et une beauté naturelle remarquable. Ce sont ces caractéristiques qui auraient encouragé quelques réfugiés andalous à choisir Mātīn comme lieu d'habitation.

¹ Peyssonnel, 1725, p. 152.

² al-Idrīsī, trad., p. 276, écrivait : « De là (c'est-à-dire de Rās Banī Wağğāṣ) au Cap dit Ras el-Djebel, en côtoyant une baie sur les rives de laquelle on remarque divers châteaux, 13 milles ».



Fig. 302 : Le noyau "al-balad" de Mātīn – vue aérienne

La toponymie :

Du point de vue phonétique, le nom actuel renvoie à une éventuelle appellation d'origine libyque. Comme Ṣūnīn, Ḥitmīn et Zwāwīn (petits villages de la région), Mātīn est un nom qui se termine par le suffixe "īn/ين" : une longue voyelle "ī" (qui est en arabe le ي sans voyelle) suivie d'un "n" (c'est la ن du pluriel féminin). Cette appellation est analogue à des toponymes que l'on retrouve ailleurs en Tunisie. Ces dernières années, plusieurs recherches ont démontré l'origine libyque des noms de localités terminant par le suffixe "īn"¹.

Outre ces données linguistiques, il existe des légendes qui s'attachent à l'appellation actuelle. La légende la plus courante chez les *Métlinois*, c'est celle qui attribue ce nom à des mercenaires grecs qui auraient débarqué en Tunisie avec les troupes turques au XVI^e siècle. Ces soldats sont originaires de la ville de "Méthylène", dans l'île de Lesbos appelée aussi l'île de Mytilène. La légende ajoute d'ailleurs que Ḥayreddin Barberousse, qui s'empara de Tunis en 1534, était lui même originaire de cette île. Les partisans de cette histoire s'appuient sur l'existence jusqu'à aujourd'hui de familles d'origine turque qui seraient, selon leurs dires, les descendants de ces soldats².

¹ A. el-Bahi, 2004, p. 445.

² Il existe aujourd'hui un jumelage entre la Mātīn de la Tunisie et Mytilène de la Grèce dans le but de faire revivre les éventuels contacts historiques.

Le deuxième récit populaire attribue le nom aux derniers réfugiés andalous qui s'installèrent à Mātīn après 1609. Les défenseurs de cette légende se fondent eux aussi sur un argument linguistico-toponymique. Il existe en effet en Espagne plusieurs villes dont la graphie et la prononciation se rapprochent du nom de Mātline, comme Medellin¹. Il serait donc légitime de penser à cette éventuelle hypothèse d'autant plus que plusieurs habitants de la localité se présentent jusqu'à aujourd'hui comme des descendants des réfugiés morisques du XVII^e siècle.

La mosquée al-qaṣr :

Comme la plupart des localités avoisinantes, la grande mosquée de Mātīn porte le nom de *ḡāma^c al-qaṣr*. L'édifice domine le centre du quartier *ḥūmat al-Balad*, un nom qui désigne souvent en Tunisie le noyau médiéval d'une localité donnée. La mosquée domine une grande place traversée par un petit ravin divisant l'agglomération en deux parties. Cet élément naturel fait, selon toute vraisemblance, la séparation entre le premier noyau de Mātīn et les édifications de l'époque contemporaine.

Le *ḡāma^c al-qaṣr* de Mātīn possède plusieurs aspects qui le distinguent des autres grandes mosquées des petites localités de la Tunisie. Outre son emplacement qui domine un terrain relativement élevé, l'édifice est composé de deux niveaux : un rez-de-chaussée et un étage, ce qui lui permet de contrôler aussi bien la rade du Cap Zbīb que les voies terrestres reliant la localité à son arrière pays.

La façade principale de la grande mosquée, tournant le dos à la côte et donnant vers l'intérieur du village, est située sur une plate-forme qui porte aussi bien le monument qu'une série d'édifices qui lui sont accolés (zāwiya, cafés, ...) se dressant sur la rive du petit ravin au milieu duquel est aménagé aujourd'hui le sābīl dit *‘ayn al-balad*.

L'accès au monument se fait de deux côtés. L'entrée principale s'ouvre dans la façade ouest ouvrant sur la *raḥba*, tandis que la deuxième, à l'angle nord-est, relie la mosquée à un îlot d'habitations dans lequel s'inscrit l'édifice (*ḥūmat al-Balad*). Cette entrée secondaire s'ouvre sur une ruelle portant le nom de "*rue al-qaṣr*", artère traversant le quartier entre le sud et le nord.

¹ Voir à ce propos, S. Guellouz, *Les jardins du Nord*, p. et F. Fakhfakh, p. 9-10.

Le rez-de-chaussée de la mosquée comporte la *mīḍa* et une boutique donnant sur la grande place de l'agglomération. La salle des ablutions se présente sous la forme de deux petites cellules, voûtées en berceau, séparées par un petit arc. Un escalier de 20 marches se dresse dans l'angle sud-ouest du monument amène à l'étage. Ce dernier se compose d'une salle de prière enserrée entre deux cours.

Telle qu'elle se présente aujourd'hui, la salle de prière couvre une superficie de forme irrégulière, certainement à cause des remaniements successifs qu'a connus le monument depuis sa fondation. En revanche, la lecture attentive des données architecturales ainsi que des anciens plans de la mosquée qui se trouvent dans les archives de la municipalité de Mātlīn aident à restituer le plan initial de la grande mosquée. Il semble que la salle de prière primitive ait été de forme carrée et ait compris trois nefs et trois travées ; c'est à son angle sud-est que se trouvait l'ancien minaret. L'agrandissement ultérieur de la mosquée s'est fait aux dépens de l'ancienne cour du côté est du monument, ce qui fait que l'actuelle salle comprend à présent cinq nefs et trois travées donnant à l'ensemble une forme trapézoïdale. Le minaret ayant été déplacé se trouve à l'angle sud-est de la 5^e travée. Un réseau de huit colonnes en calcaire porte, sans l'intermédiaire de doubleaux, les voûtes de la toiture. L'agrandissement actuel a décentré la position du *miḥrāb*, complètement rénové aujourd'hui, et atteste entre autres des transformations qui ont touché la salle de prière. Dans l'axe du *miḥrāb* et lui faisant face se trouve la porte d'une pièce annexe réservée au rangement des affaires de la mosquée (tapis, les livres du coran, ...). Une deuxième pièce annexe forme l'angle sud-est du monument, et est consacrée à l'Imām. Cette *maqṣūra' al-imām* est de forme rectangulaire et bordée de banquettes en maçonnerie. Une petite fenêtre perce sa façade méridionale, et une deuxième porte s'ouvre sur la galerie qui précède la salle de prière du côté de l'entrée principale de la mosquée. Cette mosquée dans sa forme actuelle n'a donc plus de cour. Cependant, la salle de prière est précédée du côté ouest par un portique. Cette galerie, située en avant de la salle de prière, est considérée comme la cour de l'édifice puisque la cour originelle a été ajoutée -selon les témoignages des responsables de la mosquée, à la salle de prière lors des travaux des années 70 du XX^e siècle.

Le minaret d'aujourd'hui, haut de 10 m, occupe l'angle sud-est de l'édifice. Il est composé de trois parties : une tour de forme carrée (3 m x 3 m), une tour intermédiaire également de forme carrée plus large que la première, et un troisième niveau qui est le lanternon surmonté d'un édicule de forme conique.

C'est autour de cette grande mosquée, qui aurait joué en plus de sa fonction religieuse un rôle de guet, que la ville de Mâtlin s'est développée. Son extension est déterminée essentiellement par la topographie du site.

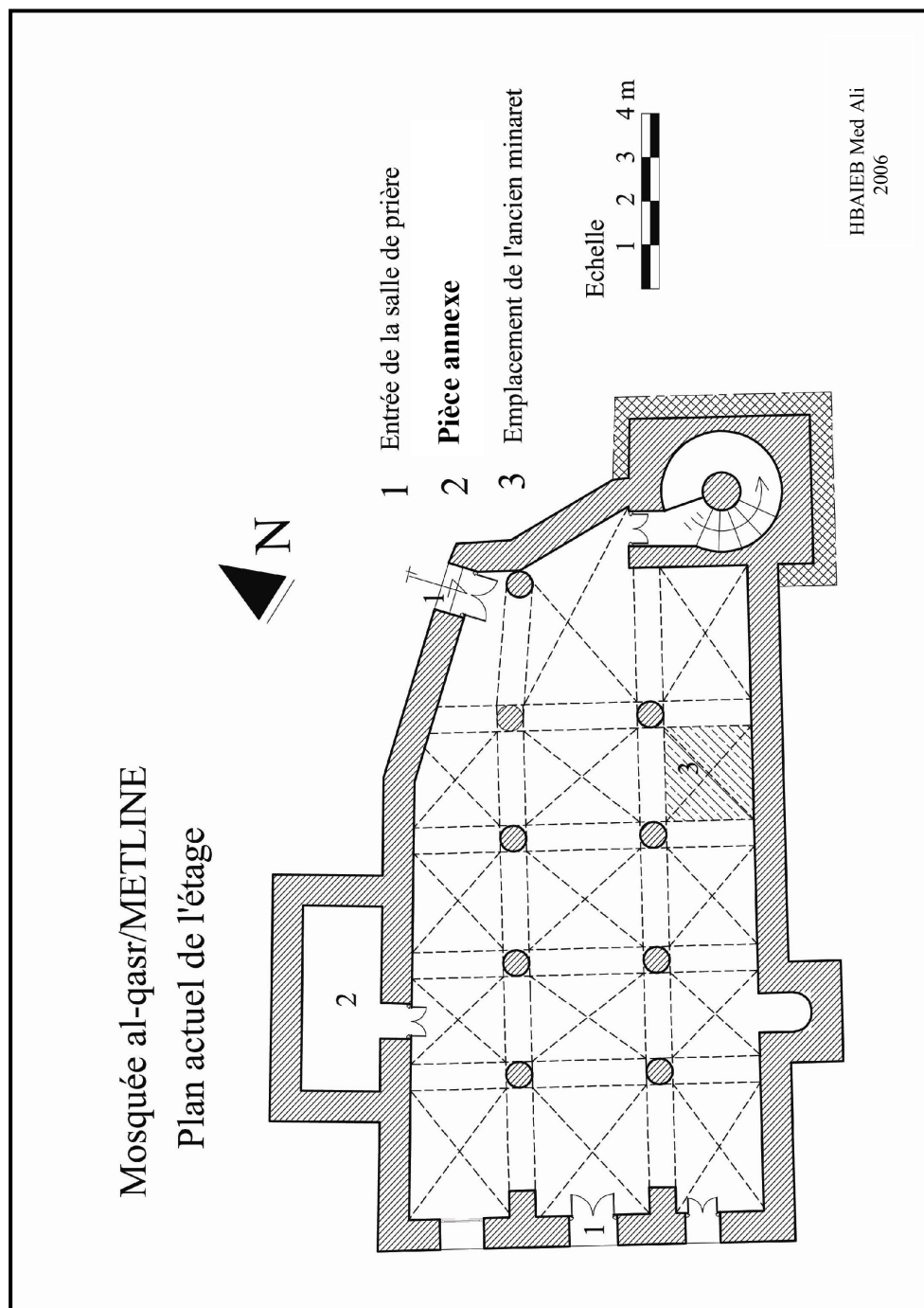


Fig. 303 : Mosquée al-qasr de Mâtlin-plan de la salle de prière



Fig. 304 : Mosquée al-qasr – le *mihrāb*



Fig. 305 : Mosquée al-qasr – la salle de prière



Fig. 306 : Mātlin – la source "ayn al-balad"

Banī °Aṭā'

Sur la voie reliant Rās al-Ġabal et la ville d'al-°Āliya, de direction sud-est/nord-ouest, se trouve une petite agglomération portant un nom d'origine clanique : Banī °Aṭā'.

La légende fait remonter l'installation de ce groupe à l'époque hafside, et précisément au cours de la première vague de l'exode andalou¹. Si la documentation textuelle et archivistique, dont on dispose de nos jours, ne confirme pas cette datation, il serait possible et intéressant d'interroger d'autres données, telles que celles de la géographie, qui pourraient apporter quelques réponses concernant du peuplement de cette région.

Les mentions écrites qui parlent de cette localité sont essentiellement archivistiques et tardives. Au début du XX^e siècle, on qualifie Banī °Aṭā' de "*dachra*"² et de "*qariya*" dominant une voie faisant communiquer Rās al-Ġabal avec sa "*ġāba*" et les autres localités de la région de Bizerte³.

À première vue, et en se basant sur la place de l'agglomération dans le réseau urbain de la région, Banī °Aṭā' remplit les critères d'une station sur une route traversant un espace agricole. Elle a été habitée, comme nous pouvons le comprendre à partir des documents d'archives, par des *agriculteurs-waqqāfa* exerçant leurs activités dans les "*mazāri°c de Rās al-Ġabal*"⁴. Bon nombre d'habitants portaient des *nisba* de Ġlāṣī, Lawātī et Qal°ī. Les habitants de Mātlin et de Rās al-Ġabal appellent ceux de Banī °Aṭā' les *A°rāb* ; cette appellation pourrait faire allusion à une population anciennement nomade qui s'est sédentarisée progressivement parce que les hommes étaient appelés à travailler dans les propriétés agricoles des *Baldiyya* des deux localités en question. Il est à noter que cette configuration se retrouve fréquemment dans le paysage rural tunisien, de même que l'opposition *Baldiyya/ A°rāb*, c'est-à-dire sédentaires/nomades.

Telle qu'elle se présente aujourd'hui, la mosquée, portant le même nom que la localité, est totalement rénovée. De l'ancienne, elle ne conserve que son emplacement. Se dressant au milieu du tissu urbain, l'édifice et la petite place qui le surplombe continuent à rassembler les gens de Banī °Aṭā'.

¹ Voir *supra* l'histoire de la ville de Rās al-Ġabal, p. 305-306.

² Le mot "*dachra*" désigne un petit groupement d'habitat de nature campagnarde.

³ Voir A.N.T., Série D/ Cart. 7/ Dos. 35/ Doc. 10, 15 et 16.

⁴ "*Mazāri°c*" est le pluriel de "*mazra°c*" qui désigne les domaines agricoles. "*mazāri°c Rās al-Ġabal*" est souvent évoqué dans les documents *habous*.

Commentaire général

I/ Rās al-Ġabal dans les sources du haut Moyen-Âge : Un bourg fortifié et un port

Bien que le toponyme soit évoqué dans la littérature écrite dès le 5^e/XI^e siècle, les données fournies dans les *Masālik* d'al-Bakrī et un siècle plus tard dans la *Nuzha* d'al-Idrīsī méritent d'être discutées, étant donné que les deux géographes donnent pour l'Ifriqiya des descriptions de deuxième main.

La première question qui s'impose en comparant la liste des bourgs et des ports d'al-Bakrī et d'al-Idrīsī, concerne l'absence du nom de Rās al-Ġabal dans la *Nuzha* d'autant plus que la description du géographe de Roger II paraît très détaillée. À cette absence il y a, semble-t-il, deux explications : soit l'agglomération est tombée en ruine au 6^e/XII^e siècle et ne fait donc plus partie des installations côtières recensées par le géographe andalou, soit la localité figure dans la liste d'al-Idrīsī sous un autre nom.

Selon les données recueillies sur le terrain et la lecture croisée des différentes sources textuelles, il est indispensable de distinguer deux sites : le bourg fortifié de Rās al-Ġabal (*al-qaṣr*) et le site du port.

Pour ce qui est du port, on dispose d'une donnée intéressante dans la première mention textuelle médiévale. Les *Masālik* d'al-Bakri qualifient en effet Rās al-Ġabal de "*maštā ma'mūn*"¹, c'est-à-dire un port offrant de bonnes conditions aux navires pendant l'hiver. Cela rappelle, selon toute vraisemblance, les conditions qu'offre le port de Cap Zbib au voisinage de l'actuelle ville de Rās al-Ġabal. Dans ce cas, il serait possible que le dit cap corresponde à "Rās Banī Waġġāṣ" de la *Nuzha* d'al-Idrīsī².

¹ On lit dans la traduction de De Slane « un bon hivernage » : al-Bakrī, trad. p.

² Cette appellation a demeuré jusqu'à la fin de l'époque ḥafside. Elle est attestée sur les cartes de °Alī al-Šarfi.

Concernant la localité fortifiée, il semble que l'agglomération médiévale et l'actuelle se trouvent, selon la logique des descriptions des deux géographes, sur l'emplacement du bourg antique de *Thinisa*¹, identifié aujourd'hui à Safi, à quelques kilomètres de Rās al-Ğabal². *Al-Taniyya* du texte du géographe andalou pourrait être une déformation du nom antique *Thinisa*. Le choix de refonder le bourg en recul par rapport à la ligne côtière résulterait d'une conjoncture politique particulière marquée par les menaces normandes. De plus, le site où était fondée *Thinisa* n'offre pas autant de facteurs de défense naturelle que ceux du bourg médiéval. Ce dernier est entouré en effet par une série de collines et de petits ravins qui lui assurent un minimum de protection aussi bien contre les raids maritimes que contre les vents du Nord-Ouest.

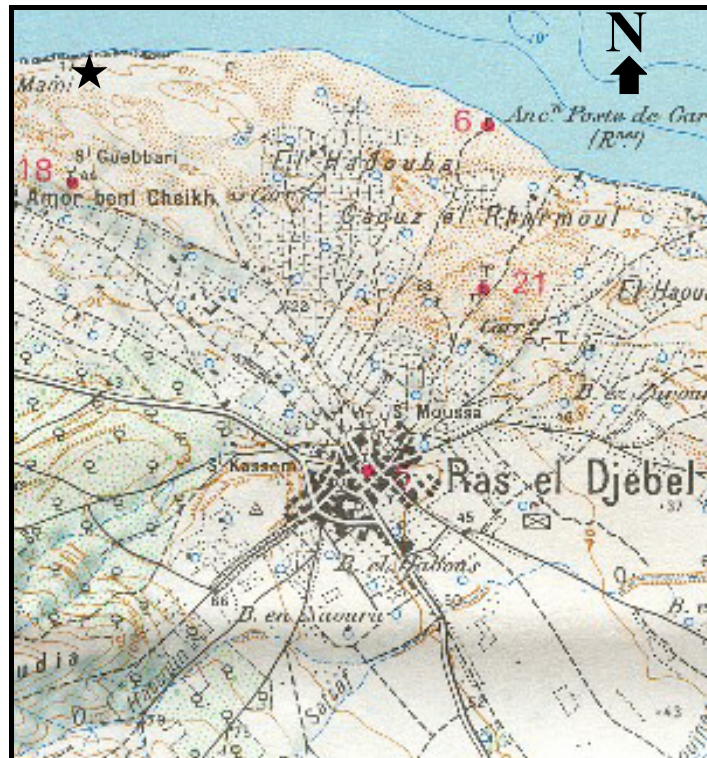


Fig. 307 : La localité de Rās al-Ğabal dans son contexte topographico-archéologique³
 ★ : les ruines de ṣāfi / 6 : les ruines d'un ancien poste de garde / 18 et 21 : carrières

¹ C'est *Tuneiza* de l'Itinéraire d'Antonin. Cf., Ch. Tissot, *Géographie comparée* ..., II, p. 66-67.

² *AAT*¹, feuille Metline, sites n°4-5 ; *AAT*², feuille Metline, site n°4 ; P. Cintas, 1963-64, p. 158-168 ; F. Chelbi, 1987, p. 73 ; H. Slim et *alii*, 2004, p. 200.

³ Les numéros sur la carte sont de l'inventaire de l'*AAT*², feuille au 1/50 000 de Metline.

III/ Quelques réflexions sur l'évolution urbaine de la ville de Rās al-Ğabal

1°/ Le noyau médiéval :

En l'absence des mentions textuelles directes, il semble nécessaire d'interroger d'autres données (cartographiques, topographiques, architecturales ...) qui peuvent contribuer à la compréhension de la logique de l'accroissement urbain de la localité de Rās al-Ğabal.

Il convient tout d'abord de signaler que la nature topographique du site a joué un rôle primordial dans le choix des fondateurs de l'agglomération. Le noyau médiéval se situe sur une pente douce permettant le contrôle des environs immédiats et jouxte deux petits oueds¹ et quelques sources d'eau. De plus, le territoire s'étendant entre l'espace urbain et la ligne de rivage, offre des carrières de matériaux de construction². La présence de l'eau et l'abondance des carrières de matières premières expliquent la réputation de la ville comme centre de fabrication de briques. Les ateliers de Rās al-Ğabal continuent en effet, jusqu'à nos jours, à approvisionner les localités environnantes en briques.

Ces données topographico-naturelles concordent parfaitement avec l'apport de la toponymie. Le premier noyau semble être divisé en deux parties :

✓ *Al-qasr*" s'articulant autour d'une place centrale, dominée par la grande mosquée de la ville.

✓ Le groupement d'habitations, au nord du précédent, regroupant trois autres quartiers.

La structure compacte et homogène de ces deux parties laisse croire qu'elles formaient le premier noyau de l'agglomération. La première se distingue par sa fonction économique-religieuse, tandis que la deuxième se caractérise par sa fonction résidentielle. Un cimetière limite ce noyau du côté du Nord et une artère portant le nom de *Faṣīl* le sépare, comme son nom l'indique, d'une extension postérieure. Le nom *Bāb al-ḥūma* (la porte du quartier) indique vraisemblablement les limites du côté du sud alors que *Tariq al-Āliya* marque la frontière occidentale.

¹ Il s'agit de Oued Lalla °Ağūla au nord et de Oued al-Qanṭara au sud.

² Il s'agit de deux carrières de sable à Ğawz al-Rmal et al-Ḥwāriš, de carrières de calcaires et de roches grès vers al-Hdūba (au nord-ouest).

À côté de la grande mosquée, qui occupe un emplacement central, nous trouvons à *ḥūmat al-qaṣr* un bain public (*al-ḥammām al-ṣaġīr*), les vestiges d'une ancienne huilerie et d'habitat, aujourd'hui abandonné, considéré par les habitants comme la résidence du gouverneur de la ville¹.

Quant à la partie résidentielle elle comprend trois quartiers : *darb Kaʿwān*, *al-darb al-awsaṭ* et *al-darb al-ġarbī*. Sachant que le terme *darb* est synonyme de *ḥuma*, quartier ; chacun d'eux étant composé de plusieurs maisons et d'un oratoire². D'après la tradition orale, chacun des trois quartiers aurait été occupé par un clan des Banū Ġālib, les fondateurs présumés de Rās al-Ġabal au 8^e/XIV^e siècle. L'inscription funéraire, trouvée au mausolée de Sīdī ʿAbdallāh, commémore, on l'a vu, le souvenir du « *ṣayḥ Abū Muḥammad ʿAbdallāh Aḥmad al-Laḥmī* » (mort en 704/1304), l'un des saints protecteurs de la localité. Les *Laḥmides*, dont Ibn Ḥaldūn a signalé la présence au cours des 5^e/XI^e et 6^e/XII^e siècles, se trouvaient aussi bien dans la ville de Bizerte que dans ses environs³.

Banū Ġālib ont marqué l'histoire de Rās al-Ġabal. Ce qui justifie l'appellation postérieur de "*Balad Banī Ġālib*" dans plusieurs documents d'archives ; par ailleurs une bonne majorité de la population se considère jusqu'à nos jours comme des descendants des Banū Ġālib, peut-être pour se distinguer des Banī ʿAṭā', qui auraient fondé à la même époque la petite agglomération située entre Rās al-Ġabal et le Cap Zbīb.

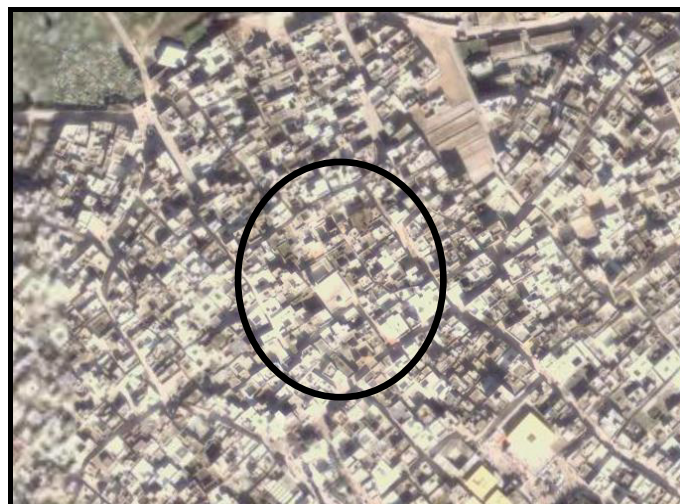


Fig. 308 : Le noyau al-qaṣr – photo aérienne

¹ Malheureusement on n'a pas pu accéder à l'intérieur de ce bâtiment. Nous nous contentons ici de présenter quelques clichés pris de la terrasse de la grande mosquée.

² M. Ben Mohra, et M. H. Boukhris, 1982, p. 14-15.

³ Ibn Ḥaldūn, *al-ʿIbar*, IV, p. 224.



Fig. 309 : L'évolution du tissu urbain de Rās al-Ġabal

2°/ L'extension à partir de la période moderne :

Comme beaucoup d'autres agglomérations du Sahel bizertin, Rās al-Ġabal a accueilli sur son territoire une population morisque, à partir de la première moitié du XVII^e siècle. L'extension réalisée à partir de ce moment à respecté, selon toute vraisemblance, le même système : des groupements d'habitats formant des *ḥūma* claniques. Avec cette évolution, le centre économique s'est glissé vers le Sud où se trouve aujourd'hui la mosquée de la *raḥba*, la mosquée du souk, le café andalou et le funduq. Tous ces équipements qui se situent à l'entrée de la ville du côté de Ġār al-Milḥ et s'articulent autour de la zāwiya de Sīdī al-^cArbī.

La présence d'un fondouk (*funduq al-Ġuḏbān*), s'ouvrant sur la grande place de la ville, et l'absence de cet élément dans les agglomérations environnantes (al-^cĀliya, Rafrāf, Mātlin ...) témoigne de la centralité de Rās al-Ġabal dans sa région. L'édification d'un monument à vocation commerciale tendrait à démontrer une certaine importance régionale donnant à la localité un certain rayonnement sur ses environs.



Fig. 310 : Un *sābāt* surplombant la rue commerciale de Rās al-Ġabal

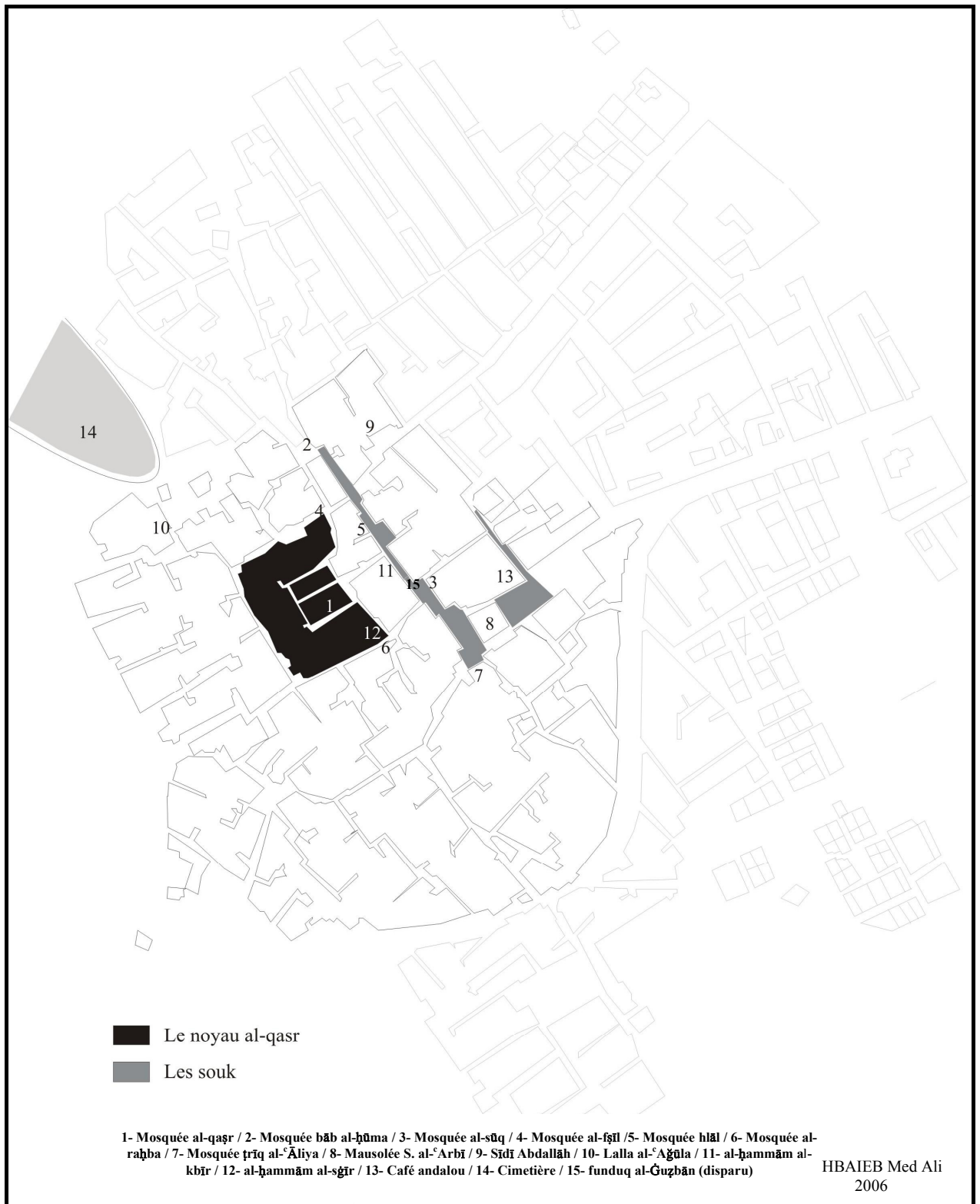
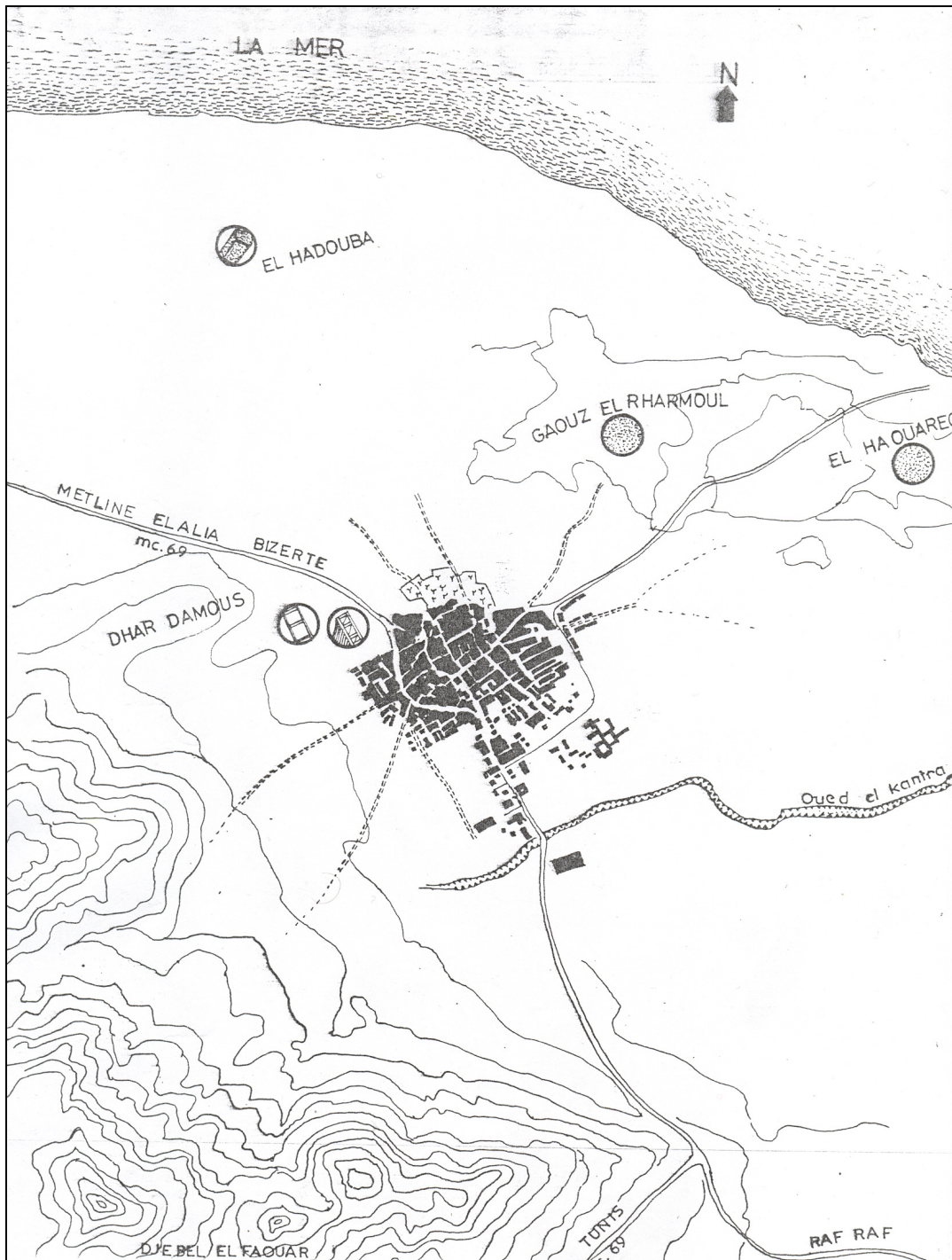


Fig. 311 : Rās al-Ġabal – Les monuments







 carrière de grès
  briqueterie
  fabrication d'aggloméré
  carrière de sable

Fig. 312 : Localisation des matériaux de construction
 (d'après A. Ben Mohra, et M. H. Boukhris, 1982, p. 12)

Le terroir du delta de la Medjerda :

°Awsaġa, Sīdī Aḥmad Bū Fāris et Anbalūna (?)

: منطقة دلتا مجردة

عوسجة-سيدي أحمد بوفارس-أنبلونة(?)

Présentation de la zone d'étude : *une zone de villages berbères*

- I- Le secteur du delta de la Medjerda à travers les sources : la mention de Marmol et l'apport de la toponymie
- II- Les données naturelles : une topographie basse et une côte sableuse

Sites et monuments : *°Awsaġa et Sīdī Aḥmad Bū Fāris*

- I- °Awsaġa : l'histoire d'un village berbère et sa mosquée
- II- Sīdī Aḥmad Bū Fāris : la survivance d'un site antique pendant les époques islamiques
*Site et situation p.379 / Sources et études p.379 / Toponymie p.380 /
Monuments et ruines p.380 / Historique et commentaire p. 381*

Commentaire général :

***Où se trouve Anbalūna des sources médiévales ? :
l'apport des sources écrites, de la documentation cartographique et de l'archéologie***

- I- Anbalūna est l'héritière de Membrane
- II- Anbalūna : une nouvelle hypothèse de localisation

Présentation de la zone d'étude

I- Le secteur du delta de la Medjerda à travers les sources : la mention de Marmol et l'apport de la toponymie¹

Bien que la région appelée autrefois Şaṭfūra soit relativement étendue, la littérature historiographique et géographique arabe médiévale n'a accordé que peu d'importance aux environs de la ville de Bizerte. Hormis la mention de quelques toponymes et les données sur les deux lacs, les sources ne nous ont laissé que des bribes d'informations sur le peuplement de la région. Concernant la voie entre Tunis et Bizerte, où se trouve le secteur du delta de l'oued Medjerda, les données sont quasiment absentes. Cette pauvreté peut avoir deux raisons. La première est en rapport avec la nature de la région où il semble difficile d'aménager une voie fréquentable en toutes saisons de l'année à cause des déplacements de l'oued. Mais cette indigence pourrait aussi trouver son explication dans les conditions difficiles qu'a connues toute la région pendant les premiers temps de l'Islam². La seule donnée qui provient de toute la littérature médiévale est l'existence de la ville d'Anbalūna dans ce secteur. Il s'agit d'un relais sur le chemin qui mène de Tunis à Bizerte³.

Les premiers renseignements un peu précis quant au peuplement de cette petite région ne commencent à apparaître que vers la fin de l'époque médiévale. Pendant la deuxième moitié du XVI^e siècle, Marmol Carvajal, qui a participé aux expéditions espagnoles contre les pays du Maghreb, nous a laissé un témoignage très intéressant. Quoique étranger, Marmol a rédigé une relation pleine d'informations inédites. A titre

¹ Nous tenons à préciser que le secteur dont il est question dans cette étude est celui qui s'étend uniquement au nord de la cour d'eau de la Medjerda. La région du Sud, où se trouve aujourd'hui la localité de *Qal'at al-Andalus* n'appartient pas à la région objet de cette recherche. De plus, dans un article publié en 1995, Naïdé Ferchiou donne à ce secteur le nom du "golfe d'Utique-Porto-Farina" : N. Ferchiou, « Recherches sur la toponymie antique de la basse vallée de la Medjerda », *Africa XIII*, 1995, p. 85.

² Sur l'évolution de la région à travers le temps, voir *infra* le premier chapitre de la troisième partie de cette recherche.

³ Sur la localisation d'Anbalūna, nous renvoyons le lecteur au commentaire général de cette monographie qui exploite les informations des sources arabes d'avant le XVI^e siècle.

d'exemple, Utique qui était étrangement absente des sources arabes médiévales, est évoquée dans le texte de Marmol au moins deux fois¹.

Dans le deuxième volume de son ouvrage, il se contente de localiser l'ancien site portuaire² sur la voie Tunis-Bizerte qui mesure dix-sept lieues, une distance qui correspond à peu près à la réalité d'aujourd'hui³. Tandis que dans la deuxième mention les renseignements sont plus circonstanciés ; il fournit, en effet, d'avantage de détails en disant qu'« entre la ville de Bizerte et le promontoire de Carthage, il y a un port désert, qu'on nomme ordinairement Port Farine (ou Ghar el Melha), où l'on voit d'un côté les ruines d'une ancienne ville, qu'on dit Utique, si fameuse par la mort de Caton. Elle fut détruite par les successeurs de Mahomet, et ne s'est jamais repeuplée depuis, quoi-qu'il y ait autour quantité de villages de berbères, qui parlent un arabe corrompu, et sont vassaux du Roi de Tunis. Les vaisseaux qui naviguent le long de la côte, viennent faire aiguade en ce port, et c'est là qu'aborda l'armée navale de Charles-Quint (1535), quand il vint attaquer Tunis »⁴.

Outre Bizerte, Ġār al-Milḥ et Utique, il est question également, dans ce passage, de villages habités par des Berbères. D'où, l'importance qu'on peut accorder au texte de Marmol. Mais la question qui se pose ici concerne l'authenticité des renseignements de l'auteur. On se demande pourquoi ces informations sont absentes dans les sources arabes, et l'interrogation pourrait aller jusqu'à se demander si Marmol a vraiment visité la région.

Des éléments de réponses pourraient être décelés dans le texte même ainsi que dans les détails de la vie de l'auteur. Ils se trouvent éparpillés dans les trois volumes de son livre, aussi bien dans les paragraphes sur Bizerte qu'ailleurs. Tout d'abord, l'auteur fait preuve de sa connaissance de quelques sources antiques. Par exemple, Ptolémée qu'il cite quand il donne les coordonnées géographiques de la ville de Bizerte. C'est sans doute ce savoir qui confirme la véracité de quelques données⁵. Marmol a peut être consulté des documents espagnols qui ne nous sont pas parvenus, avant de tomber dans les mains des

¹ Nous reviendrons sur le cas d'Utique en détails dans la troisième partie. Voir *infra* notre analyse des données de l'Antiquité.

² Dans cette recherche, nous avons utilisé une édition très ancienne de l'*Afrique* de Marmol que nous avons trouvée dans les fonds anciens de la bibliothèque municipale de Lyon. Cette édition, qui est une traduction en ancien français, remonte à 1667 : Marmol Carvajal, *L'Afrique de Marmol*, traduction de Nicolas Perrot sieur d'Ablancourt, divisée en trois volumes et enrichie de cartes géographiques de M. Sanfon, Paris, 1667, p. 438.

³ Une lieue est une ancienne unité de mesure d'itinéraire. Une lieue correspond à 4 km, ce qui donne une distance entre Bizerte et Tunis équivalente à 68 km : Marmol, *Op. Cit.*, II, p. 437.

⁴ Marmol, *Op. Cit.*, III, p. 445.

⁵ Nous pensons ici aux données relatives à la pêche dans les lacs et les distances séparant les différentes localités.

Waṭṭāsīdes. De plus, Marmol semble avoir acquis, au vu de plusieurs passages, dans divers chapitres une certaine connaissance de la langue arabe au cours de ses années d'esclavage à Marrakech et grâce à la fréquentation de la population pendant les expéditions militaires. Dans ses passages sur Bizerte et sa région, il utilise des mots comme "albohayra" (le lac) et "mouley" (le titre du sultan hafside) ...etc. Ses informations sur la zone d'Utique et de Ġār al-Milḥ et la mention qu'il fait de villages berbères, permettent de formuler deux hypothèses. Soit il a pu connaître la région pendant les vingt années de l'occupation espagnole de Bizerte –ce qui est très probable- soit il a tiré ses informations d'une source arabe qui ne nous est pas parvenue¹. Les sources de ce chroniqueur ne sont pas encore connues en totalité. Même la *Description* de Jean-Léon l'Africain, qu'il recopie dans plusieurs passages, ne contient pas ces détails.

La toponymie dans ce secteur confirme les informations du chroniqueur espagnol. Aujourd'hui, on rencontre au nord d'Utique, sur la voie traditionnelle partant de Tunis et desservant Bizerte, via les localités du Sahel de la région², une série de petites agglomérations portant des noms de tribus berbères, comme Zwāwīn³ et °Awsaḡa, qui sont probablement les villages dont nous parle Marmol. Les documents d'archives de la fin du XIX^e siècle fournissent aussi des renseignements sur d'autres lieux ayant également des noms berbères comme "Bīr al-Maḡrāwī" et "al-Mzāwḡa"⁴. Au XVI^e siècle, l'Anbalūna des premiers siècles de l'Islam a cédé la place, selon toute vraisemblance, à ces petits centres berbères.

Dans cette monographie, nous nous intéresserons tout d'abord à °Awsaḡa comme un exemple des localités berbères de ce secteur, en suivant son histoire à travers les sources écrites et les archives. Et nous nous attarderons, ensuite, sur Anbalūna.

¹ Outre les détails sur cette microrégion, les renseignements de Marmol sur la plaine à l'ouest du lac, le nombre d'habitants de la ville de Bizerte à son époque et de la pêche sont extrêmement importants et ne se trouvent dans aucune autre source.

² C'est-à-dire les localités de Ġār al-Milḥ, Rafrāf et Rās al-Ġabal.

³ Zwāwīn de Zwāwa, grande tribu *butr* de la branche des kutāma. Selon Ibn Ḥaldūn le territoire d'origine des Zwāwa est situé dans la province de Bougie et sépare le pays des Kutāma de celui des Ṣanhāḡa : Ibn Ḥaldūn, *Histoire des Berbères*, I, p. 177-178 et 207.

⁴ A.N.T., Série E/ Cart. 568/ Dos. 7/ Doc. 5 et 6. Les *Maḡrāwa* sont une grande confédération de tribus berbères appartenant au groupe des Butr : cf., *EF*, V, p. 1163-1173.

II- Les données naturelles : une topographie basse et une côte sableuse

La notoriété de la microrégion qui s'étend entre Rās al-Ṭarf et O. Medjerda. Sa notoriété découle en premier lieu de l'existence des vestiges d'Utique, premier port phénicien sur le littoral de la Tunisie. Ce secteur a connu plusieurs changements au cours de l'histoire, qui ont transformé sa topographie et sa morphologie.

Son rivage est caractérisé par une topographie basse et caractérisé par des plages sablonneuses. Il s'agit, en effet, d'une vaste plaine résultant des alluvions du plus grand cours d'eau du pays. Ici la côte, contrairement à ce qui s'est passé sur les autres rivages tunisiens, n'a cessé de gagner de l'espace sur la mer. Utique, aujourd'hui se trouve à plus d'une dizaine de kilomètres du rivage et constitue un bon exemple de cette modification du tracé du littoral. Elle fut durant une bonne partie de l'Antiquité un port méditerranéen très florissant. Par ailleurs, cette côte jouit, grâce à son orientation, d'une protection naturelle contre les vents du nord¹. Toutes ces conditions représentent un contexte favorable au peuplement qui s'est traduit dans la carte des petites agglomérations qui parsèment cette zone.

Sites et monuments

I- *ʿAwsaġa* : l'histoire d'un village berbère et sa mosquée

Non loin du site antique d'Utique, et sur la voie desservant les localités de Ġār al-Milḥ, Rafrāf et Rās al-Ġabal, *ʿAwsaġa* occupe un emplacement intéressant entre la côte et l'arrière pays. Elle se trouve au milieu d'une plaine alluviale très féconde. Dans les documents d'archives, elle est citée maintes fois comme un territoire de champs fertiles. L'histoire de la fondation de ce village nous est inconnue à cause de l'absence de données textuelles et archéologiques explicites. Son nom actuel dérive sans aucun doute du nom d'un groupe tribal berbère dont la date d'installation dans la région nous échappe. Est-elle antérieure ou postérieure à la conquête islamique ? La réponse à cette question nous semble difficile en l'absence des textes épigraphiques qui pourraient résoudre cette ambiguïté. Toutefois, il paraît intéressant, à ce stade de la recherche, d'attirer l'attention

¹ A. Oueslati, 2004, p. 12.

sur une église donatiste portant le nom d'*ecclesia Ausuagensis* qui était présente dans la conférence de Carthage de 411¹. Cette mention, même si elle ne suffit pas toute seule pour confirmer l'existence d'une localité portant le nom de cette fraction tribale, constitue un indice qui pourrait avec des trouvailles épigraphiques consolider l'hypothèse. En effet, le toponyme *Ausuaga* de la dite conférence est cité deux fois : *Ausuaga 1* se situe selon toute probabilité en Byzacène (la région du sahel) et *Ausuaga 2* est localisée par Serge Lancel, le commentateur des *Actes*, en Proconsulaire sans fournir aucune indication géographique complémentaire².

La première mention textuelle directe du nom de [°]Awsağa se trouve dans une source de la deuxième moitié du 10h/XVI^e siècle³. Il s'agit d'une information fournie par le traité de *fiqh* d'Abū-l Qāsim b. [°]Azzūm al-Murādī "*kitāb al-ağwiba*". Dans le passage concerné, Ibn [°]Azzūm répond à une *nāzila* venant de [°]Awsağa. Aussi bien le contexte de l'information dans l'ouvrage que l'absence d'une autre localité portant le même nom dans d'autres régions de la Tunisie, confirment que la [°]Awsağa d'Ibn [°]Azzūm correspond à celle de notre région. Peu importe la question et la réponse qui n'ont pas de rapport avec notre propos⁴, le renseignement d'Ibn [°]Azzūm sur l'existence dans ce secteur d'une localité portant le nom de [°]Awsağa confirme la description de Marmol Carvajal qui parlait des villages berbères qui se trouvent entre Ġār al-Milḥ et Utique.

On pourrait déduire de ce texte que le village de [°]Awsağa n'a commencé à avoir d'importance que vers la fin de l'époque hafside. Une importance qui coïncide, selon toute probabilité, avec la régression des effets des alluvionnements de l'oued Medjerda dans les environs immédiats d'Utique. A la fin du Moyen-Âge, la ville portuaire antique est déjà loin de la côte. C'est au cours de cette période historique que la région du delta aurait pris sa configuration topographique actuelle et que la voie entre Tunis et Bizerte, qui passe par Ġār al-Milḥ et Rās al-Ġabal, aurait été rétablie et réutilisée. L'abandon d'Anbalūna après le 4^e/X^e siècle pourrait coïncider avec la disparition de cette voie, très fréquentée à l'époque antique⁵, au profit de l'itinéraire qui dessert Bizerte du côté de

¹ *Les Actes de la conférence de Carthage en 411*, textes réunis et commentés par S. Lancel, I, p. 120.

² *Ibid*, IV, p. 1318-1319.

³ Mohamed Hassen cite [°]Awsağa comme l'une des localités de la région de Bizerte au cours de la période hafside en se basant sur la mention d'un certain Maṣṣūr al-[°]Awsaġī dans les *manāqib* des saints de la ville de Tunis. Quoique l'hypothèse soit plausible, elle pourrait seulement être la *nisba* tribale de ce personnage sans se référer à un lieu : M. Hassen, *al-madīna wa-l bādiya* ..., I, p. 196.

⁴ Il s'agit d'une *responso* sur une dispute entre un homme et son fils : Ibn [°]Azzūm, *kitāb al-ağwiba*, I, p. 301-302.

⁵ La voie romaine entre Carthage et Hippo Diarrhytus (Bizerte) passait par Utique, Membrane (Anbalūna des premiers temps de l'Islam) et Thinisa (dans les environs de Rās al-Ġabal). Voir à ce propos : *la Table*

Tīnġa¹. L'occupation du sol dans ce secteur est en étroite relation avec les changements du cours de la Medjerda, et la zone marécageuse entre Utique et Ġār al-Milġ n'a été drainée que vers la fin de l'époque médiévale.



Fig. 313 : °Awsaġa dans son cadre topographique (D'après la feuille au 1/50000° de Porto Farina n° VII)

Le plus important et le plus ancien monument de °Awsaġa est, sans aucun doute, sa grande mosquée. Quoique de dimensions modestes, cet édifice domine jusqu'à aujourd'hui, par son minaret, tout le paysage urbain du village et les champs des environs. L'ancienneté du monument est attestée aussi par le nom qu'on lui donne jusqu'à nos jours. Il est connu comme étant "al-ġāma° al-qadīm" et autour de lui se trouve, comme c'est souvent le cas, le premier noyau de °Awsaġa.

Située non loin de l'artère principale de l'agglomération, la façade principale de cette mosquée domine une petite place et est entourée, sur les autres côtés, par des îlots d'habitations. Cette mosquée résume, aux dires des vieilles personnes du village, l'histoire de °Awsaġa. Bien qu'il soit délicat d'essayer de retracer l'histoire de la

de Peutinger et l'Itinéraire d'Antonin : N. Ferchiou, « Recherches sur la toponymie antique de la basse vallée de la Medjerda », in *Africa*, XIII, 1995, p. 83-93.

¹ Bizerte était reliée à Tunis par deux voies. La première suivait la ligne côtière en passant par Anbalūna et Rās al-Ġabal. La deuxième est continentale en contournant le lac de Bizerte du côté sud et en passant par Tīnġa. C'est peut être l'importance d'Anbalūna et de Tīnġa sur les deux itinéraires qui explique leur présence dès le haut Moyen- Âge dans la majorité des descriptions.

mosquée d'un petit village qui n'a jamais été signalé ni par une source écrite, ni par un voyageur ou explorateur européen des temps modernes, nous allons essayer de rechercher dans les autres monuments similaires et déjà étudiés des analogies possibles. Nous pouvons penser ici aux grandes mosquées des villages de la région du Sahel où à celles des petites localités fondées par les Morisques vers les débuts de l'époque moderne. Cette tâche s'avère particulièrement difficile, sachant que le minaret qui aurait pu nous fournir un indice de datation a été totalement rénové suite à un tremblement de terre, comme le confirment plusieurs documents d'archives du début du XX^e siècle¹.

Le monument actuel dessine un quadrilatère régulier (13m x 13,95m). Il comprend une cour, une salle de prière et le minaret, qui s'élève à l'angle nord-ouest de l'édifice. L'accès à la mosquée se fait du côté nord qui s'ouvre sur la petite *raḥba* du village. Il s'agit d'une porte rectangulaire (2,20m x 1,55m) cernée du côté ouest par la tour du minaret et du côté est par la salle de prière. Elle donne sur un petit vestibule, de forme rectangulaire, débouchant directement sur la cour qui s'étend sur le reste de la partie nord de l'édifice.

Large de 13m et profonde de 7,30m, la salle de prière est divisée en trois nefs et trois travées. Le miḥrāb se trouve dans sa position habituelle, au milieu du mur de la qibla presque dans l'axe médian de la salle. Il n'a aucune spécificité architecturale : large à la base de 1,30m, profond de 1,15m et haut de 2,10m. La niche est dénuée de tout décor et sa demi-coupole s'ouvre en arc en plein-cintre reposant sur deux colonnettes couronnées de petits chapiteaux. Colonnes, en majorité de remploi, et piliers au bout des rangées supportent les arcs en plein cintre qui soutiennent à leur tour le plafond de la salle. On relève deux types de toiture : l'allée transversale qui précède le mur de qibla est couverte de trois voûtes d'arête en maçonnerie de briques pleines, alors que les deux autres allées sont plafonnées de deux voûtes en berceau. Celles-ci ont été ajoutées, comme il ressort d'un document d'archives, au milieu des années vingt du XX^e siècle, dans le cadre de travaux d'élargissement de la grande mosquée de 'Awsaḡa². Or, il est important de signaler que le système de plafonnage en voûtes d'arête en maçonnerie de brique est souvent attesté dans la majorité des grandes mosquées des autres centres urbains de la région, qui sont datées avec une quasi-certitude des XII^e/XV^e siècles³.

¹ Voir à titre d'exemple A.N.T., Série D/Cart.59 / Dos. 12/ Doc. 12 et 13.

² A.N.T., Série D/Cart.59 / Dos. 12/ Doc. 6.

³ Cf., entre autres, les descriptions et les commentaires des grandes mosquées de Rās al-Ġabal et de Mātlin.

Le minaret, qui s'élève dans l'angle nord-ouest du monument, est bâti sur un plan carré de 3m de côté. Quoique de hauteur relativement modeste (environ 6m du sol de la cour jusqu'aux merlons du parapet), il domine encore l'espace urbain de °Awsağa et de ses environs immédiats. Le lanternon, haut de 2,50m, est formé d'une petite tour cubique coiffée d'un toit pyramidal. Le minaret, endommagé comme il a été dit plus haut, suite au tremblement de terre de 1922. Il a été restauré grâce à l'intervention de l'Association des habous¹.

Outre "la vieille mosquée" et la *raḥba* qui la jouxte du côté nord, on trouve à °Awsağa un petit bain public et de petits mausolées parsemant le reste du tissu du village. Sīdī al-Šarīf, Sīdī al-Guinūbī et d'autres semblent s'être implantés pendant l'époque moderne auprès des groupes tribaux de cette région dans cette zone fertile connue pour les cultures maraîchères et l'oléiculture. En plus de leur rôle culturel, ces zāwiya ont joué un rôle important dans l'arabisation de cette zone. Par leur attraction, ces sanctuaires étaient des lieux d'acculturation par excellence, et l'existence de *kuttāb* dans chaque mausolée confirme cette fonction. L'école coranique de Sīdī al-Šarīf, par exemple, est attestée dès le début de l'époque *ḥusaynite* (XVIII^e siècle)².



Fig. 314 : °Awsağa – *al-ḡāma° al-qadīm*
La façade principale



Fig. 315 : °Awsağa – *al-ḡāma° al-qadīm*
Al-raḥba

¹ A.N.T., Série D/Cart.59 / Dos. 12/ Doc. 12 et 13.

² A.N.T., Série C/Cart.40 / Dos. 09/ Doc. 22. Sur le rôle des écoles coraniques de °Awsağa, voir aussi : A.N.T., Série D/Cart.55 / Dos. 23. Sur le rôle culturel joué par les zāwiya à l'époque moderne, voir : M. Zoubaydi, *Al-turāt al-maḥḥūt li-zzāwiya al-tlīyya bi-Firyāna*, D.E.A. préparé sous la dir. de Dj. Ben Taher, la Manouba, 2000. (Texte dactylographié)

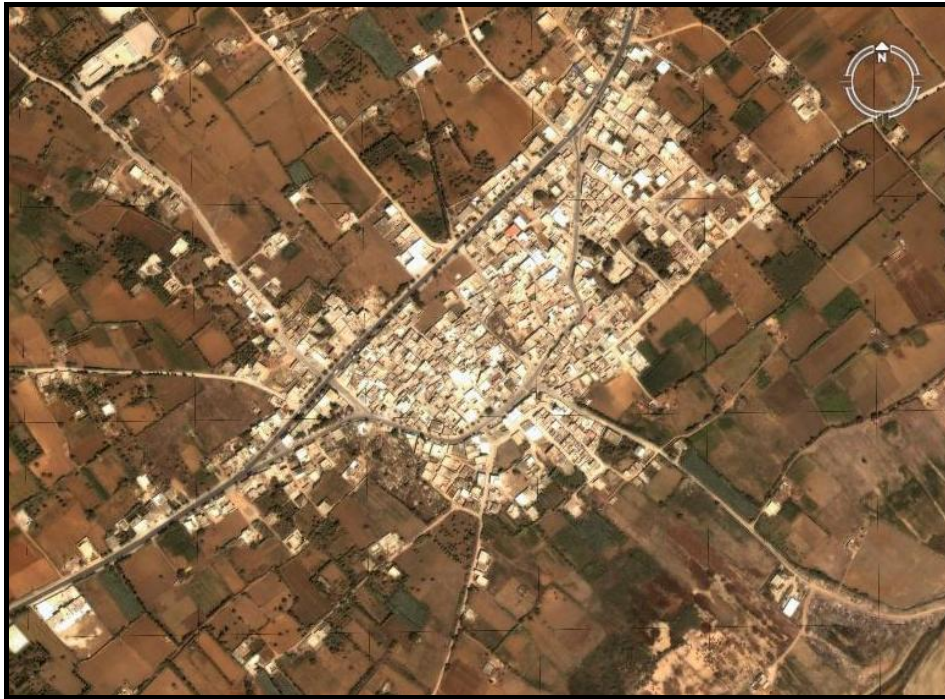


Fig. 316 : °Awsaḡa et ses environs d'après une photographie aérienne
(source : *Google Earth 2007*)



Fig. 317 : °Awsaḡa – *al-ḡama' al-qadīm*
L'entrée principale et le minaret

II- *Sīdī Aḥmad Bū Fāris (Al-Blāda)* : la survivance d'un site antique pendant les époques islamiques

* *Site et situation* :

Sīdī Aḥmad Abū Fāris est un lieu-dit qui se situe à 9 Km environ au nord-ouest d'Utique. La petite localité domine un plateau peu élevé qui couvre environ 10000 m² de superficie. Le site est enserré entre l'actuelle autoroute reliant Tunis à Bizerte et une route secondaire desservant les localités de Ġār al-Milḥ, Rafrāf et Rās al-Ġabal. L'accès du côté de cette dernière route est difficile en hiver. Selon l'ancienne édition de *l'Atlas Archéologique de la Tunisie*, Sīdī Aḥmad Abū Fāris se trouvait à l'époque antique, comme Utique, sur la ligne côtière avant de s'éloigner du rivage par suite des changements dus à l'avancement du delta de l'oued Medjerda.

* *Sources et études* :

Aucune source médiévale et moderne ne mentionne explicitement le toponyme de Sīdī Aḥmad Bū Fāris. On ne commence à rencontrer ce nom dans la documentation textuelle qu'à partir du XIX^e siècle. Il est cité principalement dans les récits des voyageurs et des explorateurs européens et sur les cartes de l'époque. Le site a jadis été exploré par E. Pellissier (*Description*, 1853, p.), V. Guérin (*Voyage archéologique*, 1862, II, p. 12) et Ch. Tissot (*Géographie comparée*, 1884, t2 p85)

Pour les recherches récentes, il y a lieu de réserver une place particulière à l'étude de N. Ferchiou portant sur la toponymie antique de la basse vallée de la Medjerda, dans laquelle est remise en question la localisation du relais antique de *Membrone*, l'Anbalūna des textes arabes, sur le site de Sīdī Aḥmad Bū Fāris¹.

¹ N. Ferchiou, « Recherches sur la toponymie antique de la basse vallée de la Medjerda », *Africa XIII*, 1995, p. 83-93. En tant que relais sur la voie Tunis-Bizerte il y a lieu de signaler la recherche menée par N. Fehri sur le réseau routier ifriqiyen pendant le haut Moyen-Âge.

** Toponymie :*

Sīdī Aḥmad Bū Fāris est un toponyme qui tire son origine du nom du mausolée qui domine le site. V. Guérin et Ch. Tissot ajoutent que le site portait jusqu'à la deuxième moitié du XIX^e siècle le nom de "*Blidah*". Celui-ci est sans aucun doute le diminutif du terme "*balad*" et "*balda*" qui signifient "petite localité".

** Monuments et ruines :*

À côté du mausolée, qui a donné son nom à ce lieu, il y a un cimetière et des ruines. C'est le site n° 82 de l'*AAT*. On y accède à travers une piste du côté nord-est. On trouve un champ de ruines éparpillées sous des plantes rabougries. Toute la superficie forme un tertre qui atteint son sommet à côté du mausolée de Sīdī Aḥmad Bū Fāris. À l'extrémité septentrionale, on repère un puits récent avec de nombreux remplois antiques ; ce point d'eau est exploité par les habitants du lieu. À 40 m vers l'intérieur, les ruines d'une citerne et des blocs de moyen appareil émergent du sol. Vers le centre du site, on peut voir les traces d'un angle d'un mur entièrement en pierre sèche.

Au Sud-Ouest, le site est délimité par le mausolée et un cimetière. La zāwiya est un monument rectangulaire à coupole hémisphérique, montée sur une base hexagonale. Les murs extérieurs sont appuyés par des contreforts donnant à l'édifice, de loin, l'aspect d'un monument de guet. Il est composé d'une salle funéraire et de quelques pièces. Celles-ci sont des dépendances servant à accueillir les visiteurs au cours des fêtes et les voyageurs qui passaient par la voie entre Tunis et le sahel de Bizerte.

Un petit cimetière désaffecté borde Sīdī Aḥmad Bū Fāris du côté ouest. Les habitants du lieu, qui se prétendent être des descendants de la tribu arabe *Drīd*, disent qu'ils ont cessé d'inhumer auprès du mausolée depuis plusieurs générations pour "ne pas gêner le saint qui veille par sa bénédiction à la sécurité de leur groupe".

* *Historique et commentaire* :

Le site de Sīdī Aḥmad Bū Fāris mérite qu'on s'y arrête étant donné l'importance de son emplacement sur la voie desservant les localités du sahel de Bizerte. Située aujourd'hui au milieu d'une plaine alluviale, cette station se trouvait pendant l'Antiquité, comme l'ont démontré les auteurs de l'ancienne édition de l'Atlas archéologique de la Tunisie, sur la ligne côtière¹.

La nature des ruines, très confuses et dispersées au milieu des broussailles, et les tessons de céramique qui couvrent toutes les parties du site témoignent d'une occupation humaine assez lointaine. La céramique qui jonche le plateau démontre que l'endroit a connu un peuplement au moins à partir de l'époque romaine. Pellissier voit en ce lieu les restes de l'ancienne *Salera*, que Tite-Live localisait à 15 milles des dits *Castra Cornelia*. Mais Guérin rejette cette identification. Tissot, vingt ans après, considérait que c'est sur cet endroit qu'il fallait placer la petite ville de *Membrone* de l'Itinéraire d'Antonin, située à *VI milles* au nord d'Utique, ce qui correspond à la distance qui sépare de nos jours les deux lieux².

En se basant sur les interprétations et les observations de Tissot, plusieurs études récentes ont considéré que c'est sur le site Sīdī Aḥmad Bū Fāris qu'on devrait situer la ville médiévale d'Anbalūna, l'une des trois villes du district de Ṣaṭfūra pendant les premiers siècles du Moyen-Âge. Cette identification a été acceptée jusqu'au milieu des années quatre vingt-dix du XX^e siècle. La quasi-totalité des recherches ont repris l'identification de Tissot³. C'est aussi bien l'absence de ruines visibles dans les environs que l'emplacement du site au milieu de la voie Tunis-Bizerte, qui ont conduit les archéologues français du XIX^e siècle à faire coïncider Sīdī Aḥmad Bū Fāris avec la médiévale Anbalūna, d'autant plus que l'endroit a porté jusqu'à la fin du XIX^e siècle le nom d'*al-blīda*.

Sur le site, il y a de la céramique romaine et des tessons d'époque moderne. L'absence de toute poterie médiévale serait-elle révélatrice d'une rupture dans l'occupation du sol pendant le Moyen-Âge ? Cela est possible et le cas d'Utique, sa voisine, pourrait servir d'exemple.

¹ Voir *infra* un extrait de la feuille de l'AAT, p. 391.

² Ch. Tissot, 1884, II, p. 85.

³ Cf. à titre d'exemple, N. Fehri

Commentaire général

Où se trouve l'Anbalūna des sources médiévales ? : l'apport des sources écrites, de la documentation cartographique et de l'archéologie

I- Anbalūna est l'héritière de Membrane :

Depuis quelques années la localisation d'Anbalūna est l'objet de quelques recherches, et toutes les hypothèses la placent dans le secteur du delta de la Medjerda et plus précisément dans les environs d'Utique. Ces tentatives de localisation bien que proposées de façon incidente dans le cadre d'études plus générales, ont le mérite de mettre à contribution plusieurs données : les informations des textes antiques et médiévaux, les éléments naturels (topographiques, géomorphologiques, climatiques ...) et les renseignements apportés par l'archéologie. Certains de ces études s'inscrivent dans le cadre de recherches de toponymie antique¹, et d'autres se situent dans un travail traitant de la carte des voies de l'Ifriqiya du haut Moyen-Âge². Tous les travaux s'accordent sur l'origine antique du toponyme : la médiévale Anbalūna est l'héritière de *Membrane* ou de *Membione* de l'époque romaine³.

Le premier qui a proposé de situer Anbalūna à Sīdī Aḥmad Bū Fāris est Ch. Tissot. Son hypothèse date, comme on l'a vu dans la description du site, de la deuxième moitié du XIX^e siècle, quand il a corrigé l'hypothèse de V. Guérin qui situait l'ancienne *Membrane* à °Awsaḡa. Son argument ne se fonde pas sur une trouvaille épigraphique, mais plutôt sur les données de distance qui figurent dans deux sources antiques importantes, à savoir *la Table de Peutinger* et *l'Itinéraire d'Antonin*. Dans chacun des deux ouvrages, la distance qui sépare *Membione* d'*Utica Colonia* est de *VI milles romains*, ce qui équivaut à 9 km. Or, le trajet actuel entre °Awsaḡa et le site d'Utique est plus long et la mesure de sa longueur ne plaide pas en faveur de l'hypothèse de V.

¹ P. Cintas, 1963-1964, *BAC*, p. 156-168 ; H. Jaïdi, 1977, p. 116 ; N. Ferchiou, 1995, *Africa XIII*, p. 85-86.

² N. Fehri, *Šabakat al-Ṭuruqāt bi-Ifriqiyya ḥilala al-qurūn al-ḥamsa al-'ulā*, DEA, 2000 (texte dactylographié).

³ Le toponyme antique est évoqué dans les sources sous plusieurs formes : *Membrane* dans l'*Itinéraire d'Antonin*, *Membione* dans la *Table de Peutinger*, *Memploniatus locus* chez Evodius et *episcopus Membrositanus* ... Voir à ce propos, N. Ferchiou, 1995, *Africa XIII*, p. 85-86.

Guérin. En écartant l'hypothèse de ce dernier, Ch. Tissot considérait que le relais antique se trouvait à Sīdī Aḥmad Bū Fāris qui aurait porté au Moyen-Âge le nom d'*Anbalūna* : un nom très proche phonétiquement de *Membione*. En 1964, P. Cintas reprenait, d'une façon incidente, la réflexion sur l'identification de ce lieu-dit et optait en faveur d'une nouvelle hypothèse. C'est à Bīr al-°Arā qu'il situait le site antique, puisqu'il se trouve dans un col franchissable en toute saison de l'année, ce qui n'est pas le cas du site de Bū Fāris. À Bīr al-°Arā « se voient, dit-il, de nombreuses ruines incontestablement d'époque romaine. Des citernes, des silos, des fragments de pavement. Les vestiges s'étalent sur plus de cent cinquante mètres. L'ensemble est bien plus important que celui de Sidi Ali Bou Farès où les chambres voûtées vues par Guérin n'ont pu représenter que les restes d'une grosse métairie »¹.

Il y a une dizaine d'années N. Ferchiou, dans une étude sur la toponymie antique de la basse vallée de la Medjerda, a reconsidéré le dossier. « Certes, dit-elle, Sidi Ahmed Bou Fares, ou Bir el Ara sont à 9 km environ d'Utique, ou un peu plus. Mais pour y accéder, il faut traverser une zone marécageuse qui n'a été drainée qu'à une époque relativement récente. Avant le changement du cours de la Medjerda, le fond du golfe était sans doute moins stable encore ; c'est pourquoi nous avons orienté nos recherches vers d'autres secteurs plus facilement accessibles à toute époque de l'année »². L'analyse de N. Ferchiou est très pertinente puisqu'elle invoque le "pragmatisme romain". « Le secteur concerné recoupe, dit-elle, l'itinéraire routier allant de Carthage à *Hippo Diarrhytus* (Bizerte). J'ai suivi le trajet habituellement admis. Or, dans certains secteurs, les fortes pentes, les marécages, les oueds aux crues subites, le goulet de Bizerte, enfin, impraticables certains jours de tempêtes, constituent autant d'anomalies de parcours qui peuvent paraître en contradiction avec le pragmatisme romain »³.

II- Anbalūna : une nouvelle hypothèse de localisation

Bien qu'elles nous mettent sur la bonne piste, toutes les analyses précédentes n'ont pas exploité totalement les données des sources arabes. Ch. Tissot et N. Ferchiou se contentent de signaler le nom antique *Membrone*, cité dans la littérature médiévale sous

¹ P. Cintas, 1963-1964, *BAC*, p. 165. Voir la note 1, dans laquelle P. Cintas signale que la localisation de Membrone à Bīr al-°Ara fera l'objet d'une communication ultérieure, mais il semble que cet article n'a pas vu le jour. Voir aussi *AAT*, feuille 7, point n° 82.

² N. Ferchiou, 1995, *Africa XIII*, p. 86.

³ *Ibid.*, p. 83.

d'autres formes : Anbalūna et Ašlūna¹. La première remarque qui s'impose est que les deux chercheurs n'ont pas lu toutes les sources qui mentionnent cette localité et n'ont pas tiré profit, par conséquent, des renseignements qui sont associés à ce lieu-dit. Ces informations pourraient contribuer à l'identification de cette localité.

D'après Ibn Ḥawqal, Anbalūna n'est pas seulement l'une des trois villes de la région maritime de Ṣaṭfūra mais aussi la localité la plus proche de Tunis². Cette première mention concorde avec la position de Membrane dans les documents routiers de l'Antiquité. Elle se trouve au nord de la Medjerda (*Flumen Bagamada*) et de la colonie d'Utique (*Utica Colonia*). Le renseignement du géographe du 4^e/X^e siècle est repris fidèlement au 6^e/XII^e siècle par al-Idrīsī qui n'ajoute aucun autre détail. Il faut attendre le *Muġam al-Buldān* de Yāqūt (7^e/XIII^e siècle) pour avoir une information inédite. Anbalūna, selon ce géographe oriental, est une ville antique située sur le littoral maghrébin et proche de Tunis (*madīna qadīma ʿalā al-baḥr al-maġribī...qarība min Tūnis wa-hiya min ʿamal Ṣaṭfūra*)³. Aucune autre source, qu'elle soit antérieure ou postérieure à Yāqūt, ne donne autant de précisions sur l'origine et l'emplacement de cette ville. La valeur de ces données nous pousse à nous interroger sur les sources de ces renseignements, d'autant plus qu'indubitablement Yāqūt n'a jamais visité l'Ifriqiya. Ses descriptions sont, en fait, des regroupements d'informations venant de plusieurs auteurs. D'où a-t-il donc recopié sa petite notice d'Anbalūna ?

Des éléments de réponse pourraient être déduits aussi bien de la lecture attentive de son passage sur cette ville que de l'analyse des données relatives aux autres toponymes de l'Ifriqiya. La nature des informations sur Anbalūna révèle que Yāqūt a collecté ses données de sources antiques et arabes. Il a retenu de ces dernières les noms arabes de la localité et de l'*iqīm*⁴ et de celles de l'Antiquité l'origine préislamique du relais et sa position sur la côte (*mdīna qadīma ʿalā al-baḥr al-maġribī*). Or Sīdī Aḥmad Bū Fāris et Bīr al-ʿAra, où les études précédentes ont placé Membrane, se trouvent aujourd'hui à plus d'une dizaine de kilomètres de la ligne du rivage. À première vue, la position actuelle de ces deux sites peut remettre en question la fiabilité de l'information de Yāqūt, et faire penser que le géographe a commis une faute ou qu'il a confondu deux

¹ C'est principalement al-Idrīsī qui mentionne le nom d'Ašlūna au lieu d'Anbalūna : *Nuzha*, p. 289 (trad., Paris, 1999, p. 191)

² Ibn Ḥawqal, *Ṣurat al-arḍ*, 1967, p. 74 (trad., Paris, 1964, p. 70).

³ Yāqūt, *Muġam*, I, p. 307.

⁴ C'est incontestablement d'Ibn Ḥawqal que Yāqūt a tiré ses informations sur Anbalūna. Voir à ce propos le préambule du *Muġam*, I, p. 11.

toponymes¹. Mais que cette étape (*marḥala*) ait été au bord de la mer est possible, et la mise à contribution de l'étude géomorphologique de cette zone ainsi que la lecture croisée des différentes sources, écrites et cartographiques, confirment le détail fourni par l'auteur du *Mu^cğam al-Buldān*.

Sur la feuille au 1/50000^e n°VII de l'ancienne édition de l'*Atlas archéologique de la Tunisie* les brigades du Service de la topographie de l'armée française² ont dessiné l'ancien tracé du littoral avant l'avancée de la terre au dépens de la mer et l'apparition de l'actuelle plaine deltaïque de la Medjerda. L'ancienne côte s'est éloigné de l'actuelle de plus de 10 km, et le point du site qui correspond à Membrone se trouve sur l'ancien rivage de la mer³. Dans ce cas, il est possible de situer Anbalūna, comme le dit Yāqūt, sur la côte maghrébine. Il est probable que ce géographe ait tiré son information d'une source antique, et c'est son ignorance de l'Ifriqiya qui ne lui a pas rendu possible l'actualisation d'une donnée antique, puisqu'au 7^e/XIII^e siècle Anbalūna et Utique sont déjà à l'intérieur des terres. Utique ne conservait, à l'époque de Yāqūt, de sa position côtière que des ruines. L'utilisation de Yāqūt des sources antiques est confirmée par le texte même du *Mu^cğam*. Une lecture, même rapide, de quelques notices d'autres centres de l'Ifriqiya démontre que ce géographe a utilisé des traductions arabes de quelques sources géographiques grecques, comme le *Guide géographique* de Ptolémée. Ce dernier est cité à maintes reprises dans les descriptions des lieux-dits du pays qui ont un passé préislamique⁴. Sans doute Yāqūt a-t-il tiré profit des traductions de textes grecs. Il a compilé, vraisemblablement, les notices qui concernent Anbalūna, sans ajouter le moindre mot sur son site urbain. On estime, si l'on croit aux renseignements d'Ibn Ḥawqal, que cette ville est tombée en ruines vers la première moitié du 4^e/X^e siècle, à l'instar de sa voisine Utique⁵. On peut même se demander, si ce n'est pas le déclin de cette dernière qui a favorisé la survivance des petits centres des environs pendant les premiers siècles de l'Islam. L'abandon d'Utique à cause des limons de la Medjerda aurait joué en faveur du peuplement de l'arrière pays.

¹ Ce type de confusion est courant dans les dictionnaires géographiques arabes. Tingā de la région de Bizerte, à titre d'exemple, est confondue dans plusieurs sources avec la Mattīga de l'Algérie.

² Les renseignements de la feuille de Porto-Farina ont été recueillis par les capitaines Corniot et Soulié et par les lieutenants Tantot et Thiébaud.

³ L'*AAT*, feuille n° VII, Porto-Farina, site n° 82.

⁴ Ce sont les cas de Sousse : III, p.281-283 ; de Carthage (*Qarṭāğanna* dans le texte arabe) : IV, p. 323.

⁵ Sur Utique et son destin pendant la période médiévale, nous renvoyons au Chapitre I de la troisième partie de cette recherche.

Le toponyme *zāwiya^f Banūna* est mentionné dans quelques sources arabes. L'auteur des *Ḥulal*, encore qu'il soit du XVIII^e siècle, attribue l'édification de cette *zāwiya* au sultan hafside Abū °Amr °Uṭmān (1435-1487)¹. D'après la succession des évènements et des œuvres, il semble que la construction date des environs de 1440-41. Cette information est inédite, car aucune source de toutes celles qui nous sont parvenues ne la cite. Il est possible qu'al-Wazīr al-Sarrāġ ait eu accès les archives de la cour hafside. Peut-on conclure aussi, à la lumière de cette mention, que la déformation du nom daterait de la fin de l'époque médiévale ?

Dans les *Manāqib d'al-Qaššāš*, un ouvrage hagiographique du XVII^e siècle, le mausolée figure parmi les *zawāyā* de la confrérie *qaššāšīyya*². Les renseignements qui lui sont associés concordent parfaitement avec les données présentées plus-haut. La « *zāwiya* de *Banūna* se trouve sur la voie entre Tunis et Bizerte ». Ibn Abī Liḥya, l'auteur de ces *manāqib*, précise même qu'elle représente "une aire de repos" pour le Pacha de Tunis quand il se rendait de Tunis à Bizerte³. Cette indication confirme l'hypothèse que *Banūna* était un relais et que la *zāwiya* aurait joué un rôle de repère et d'étape pour les voyageurs. A partir de là deux voies aurait fait une bifurcation. D'Anbalūna partait un premier chemin vers le Nord-Est, desservant les localités du Cap al-Ṭarf : Ġār al-Milḥ, Rafrāf, Rās al-Ġabal, tandis que la deuxième route faisait un coude et prenait une direction sud-est/nord-ouest pour rejoindre Bizerte via Tīnġa. Cette dernière est citée comme la deuxième ville des trois centres qui formaient la *kūra* de *Ṣatfūra* pendant les premiers siècles de l'Islam. Il semble même que la deuxième section de la voie Tunis-Bizerte, celle qui liait Anbalūna et Tīnġa, ait suivi le tracé de l'aqueduc qui alimentait Utique pendant l'époque antique⁴. Plusieurs arguments pourraient plaider en faveur de cette hypothèse. Tout en s'insinuant à l'intérieur du pays le terrain devient plus praticable en toute saison de l'année, et la chaîne des djebels, du Sud au Nord, du Menzel Roul, des Douimis, des Besbassia, de la Tella et de la Touibia⁵ forme un croissant qui a protégé l'arrière pays des effets des déplacements de l'embouchure de la Medjerda.

¹ Al-Wazīr al-Sarrāġ, *al-Ḥulal al-sundusiyya*, II, p. 194.

² La confrérie *qaššāšīyya* est une *ṭarīqa* qui tire son nom du Saint Abū-l Ġayṭ al-Qaššāš qui a vécu entre 1550-51 et 1622.

³ Ibn Abī Liḥya, *Nūr al-armāš ...*, p. 437.

⁴ Voir à ce propos les analyses de N. Ferchiou, *op. cit.*, p. 86.

⁵ Nous conservons les graphies des noms telles qu'ils figurent sur les éditions de la feuille au 1/50000^e de Porto-Farina pour faciliter aux chercheurs la vérification des données de ce texte.

La dernière mention du *Hanšīr zāwiya^t Banūna* est datée de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Elle apparaît dans un registre fiscal recensant les parts des domaines agricoles de la région de Bizerte dans les dîmes du blé et de l'orge¹. D'après l'ordre des toponymes dans le registre, *Hanšīr zāwiya^t Banūna* se situe entre *al-Mkādah* et *Hanšīr al-Dālī*. Heureusement, les deux derniers toponymes, contrairement à celui de *Hanšīr Banūna*, sont encore en usage jusqu'à nos jours². Sur la carte topographique au 1/50000^e de Porto-Farina, on relève le signe de ruines romaines (*RR*) auprès du lieu-dit "Bordj Guiz" et du mausolée "Sidi Abda bou Kebch", correspondant aux points 131, 132 et 143 de l'*Atlas archéologique de la Tunisie*³.

À la lumière des données précédentes, il serait donc possible de localiser l'Anbalūna de Ṣaṭfūra, et par conséquent *Membrone* et *zāwiya^t Banūna*, à "Bordj Guiz". Des sondages dans le secteur pourraient, sans aucun doute, confirmer ou infirmer.

¹A.N.T., Registre n° 1155, p. 77-78 ; voir aussi, A. Gafsi, « Analyse des archives générales du gouvernement tunisien quant aux Andalous de la région de Bizerte », *C.T.*, n° 103-104, 1978, p. 109-121.

²Ce sont "Douar Mekada" et "Henchir Dali" sur la feuille *l'AAT* de Porto-Farina (ech : 1/50000^e)

³ Les prospecteurs de la feuille de Porto-Farina ne consacrent aucune note à ces points.

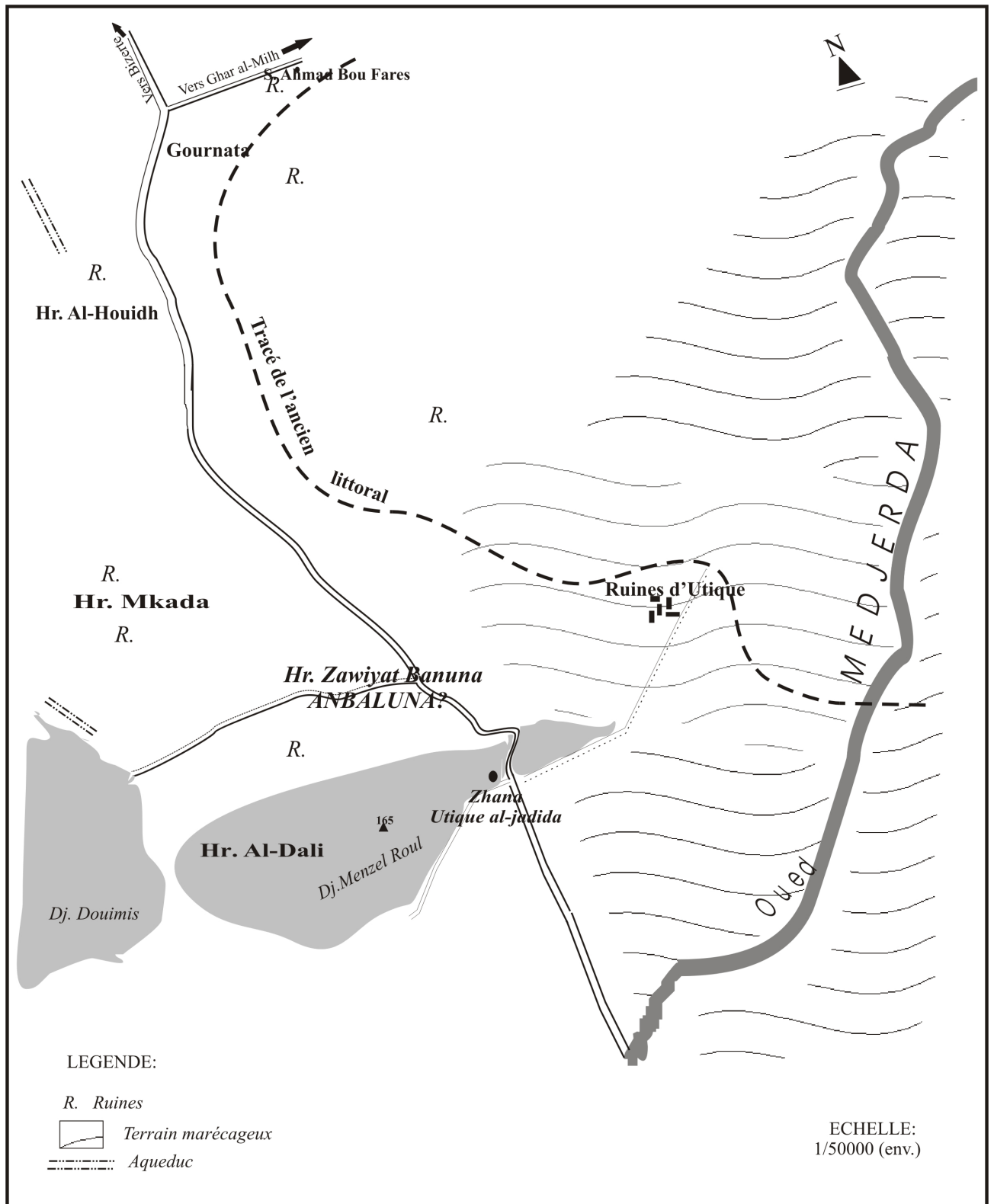


Fig. 319 : Anbalūna – essai de localisation

AL-^cĀliya et son territoire

العالية و مجالها

Présentation générale et historique

- I- Site et situation
- II- Sources et études
 - Les sources écrites
 - Les archives
 - Les sources cartographiques et iconographiques
 - Les études
- III- Historique
- IV- Toponymie

Inventaire

I- La grande mosquée

Situation p.399 / Description p.399 / Commentaire p.403

II- *Ḥammām al-balda*

Situation p.405 / Description p.405 / Commentaire p.406

Commentaire général

I- Le premier noyau d'al-^cĀliya

II- Al-^cĀliya et ses environs : quelques données sur les voies reliant la localité aux autres agglomérations de la région

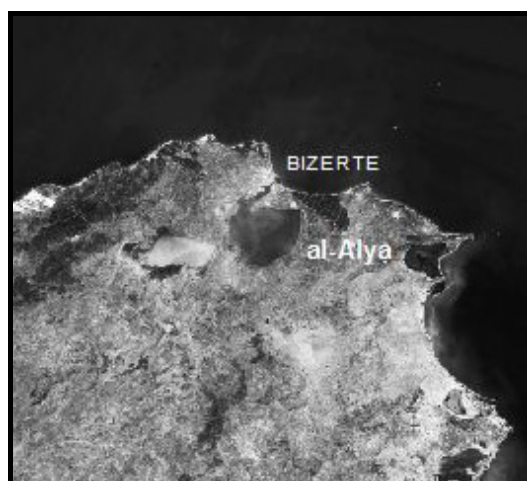


Fig 320 : Carte de situation d'al-^cĀliya

Présentation générale et historique

I- Site et situation :

Al-^cĀliya occupe le flanc nord du *dj.al-Hkīma* (295m). Le tissu urbain de cette agglomération se dresse sur un petit plateau au milieu d'une pente assez forte, une position qui a eu des effets sur l'évolution du tissu urbain de la ville. C'est une agglomération qui a évolué, semble-t-il, à l'écart des autres agglomérations de la région. Elle est en retrait par rapport à la ligne côtière où se dressent la majorité des villes et des villages de la région. Cet emplacement en retrait n'a pas empêché al-^cĀliya d'occuper une position centrale dans le réseau des voies du Sahel de Bizerte.



Fig. 321 : Le contexte topographique d'al-^cĀliya d'après la feuille au 1/50000°

II- Sources et études :

*Sources arabes :

La ville d'al-^cĀliya ne commence à apparaître dans les sources arabes qu'à partir du XVII^e siècle. Voir surtout : Ibn Abī Dīnār, *al-mu'nis*, p. 204. ; Magdiš, *Nuzhat al-anzār*, T2, p. 90.

*Sources européennes :

L. Frank, « Description de la régence de Tunis », dans *L'Univers Pittoresque (Afrique 7)*, Paris, 1850V. Guérin, *Voyage archéologique ...*, Paris, 1862, T.2, p. 18-19 ; Ch. Tissot, *Géographie comparée ...*, Paris, 1884, T2, p. 89-90 ; P. Gauckler, « Inscriptions inédites de Tunisie », dans *BCTH*, 1894, p. 230-259.

*Etudes :

A. Daoulatli, 1973, p. 285-290 ; L. Valensi, *Fellahs tunisiens ...*, 1977, p. 102-104 ; Y. Abdelhadi, *Répartition urbaine à el Alia*, UTAAUT, juin 1983. ; E. Beschouch, « Sur la fixation définitive à el-Alia, non loin d'Utique, de l'emplacement d'Uzalis, cité d'accueil des premières reliques, en Occident, du proto martyr Saint-Étienne », dans *CRAI*, 2001, fasc. IV, p. 1525-1532.

III- Historique :

L'histoire de la localité d'al-^cĀliya remonte à l'époque romaine. C'est sur ce site que les Antiquisants localisent l'*Uzalis* des Romains. Les voyageurs et les explorateurs du XIX^e siècle ont longtemps considéré, d'une façon erronée, que la ville d'al-^cĀliya occupait l'ancien territoire de *Cotuz*¹. Les recherches des dernières années, basées sur des découvertes épigraphiques, ont rectifié cette localisation.

Durant le Moyen Âge, la documentation écrite est totalement silencieuse sur l'occupation du sol dans l'agglomération. Il semble qu'aucun centre arabe médiéval ne se soit élevé sur le site de l'antique *Uzalis*. Les auteurs arabes de cette époque ne nous parlent d'aucune localité arabe ayant succédé à un centre antique portant ce nom. Les descriptions dont on dispose évoquent essentiellement, comme l'on a vu précédemment, les localités situées sur la ligne côtière (Banzart, Rās al-Ġabal, Ġār al-Milḥ ...). Ce n'est en effet qu'au commencement du XVII^e siècle que des réfugiés morisques édifièrent sur l'emplacement du bourg antique la ville d'al-^cĀliya.

Le choix de quelques Andalous de s'établir sur un site abandonné depuis l'Antiquité et de le repeupler, ne concerne pas uniquement le village d'^cĀliya. C'est un choix qui nous rappelle d'autres fondations morisques qui datent de la même époque². On remarque le même phénomène dans le cas de Testour qui a succédé à l'antique *Tichilla*³. Les sources textuelles arabes présentent deux dates pour l'installation des réfugiés morisques. La première date est

¹ L. Frank, 1850, p. 24 ; Ch. Tissot, 1884, II, p. 89

² Testour, Mdjez el-Bab, Gurich el-Oued et d'autres agglomérations sont des fondations morisques du début du XVII^e siècle.

³ A. Saadaoui, *Testour du XVII^e au XIX^e siècles*, 1996, p. 29-30.

avancée par Ibn Abī Dīnār (fin XVII^e siècle) qui place cet évènement en 1017/1608, tandis que selon Ibn Abī Ḍiyāf (XIX^e siècle) cette arrivée aurait eu lieu une année avant, c'est-à-dire en 1016/1607-08. La plaque épigraphique surmontant le *miḥrāb* de la grande mosquée corrobore cette deuxième date¹.

Quant au choix du site, il n'est guère étonnant qu'al-^ḥĀliya ait constitué un foyer d'attraction. Certains des réfugiés avaient vécu en Espagne, et cela surtout après la chute de Grenade, dans des régions élevées, et leurs villages se blottissaient à mi-pente du pic que couronnait le château de leur redouté seigneur². À cela, on peut ajouter le désir de ces émigrés de s'installer, au moins pendant les premières années de leur installation en Tunisie, dans des endroits un peu écartés. Ils auraient choisi de s'intégrer dans la vie ifriqiyenne petit à petit afin de conserver leur tradition et leur identité. De plus, le critère du contexte naturel, très fertile, était déterminant. Al-^ḥĀliya, comme d'ailleurs tout le Tell maritime qui était l'espace de prédilection de la majorité des réfugiés, se trouve dans une région opulente : villages riants entourés de jardins admirablement cultivés, de vergers luxuriants et de terres labourées³.

IV- Toponymie :

Al-^ḥĀliya signifie en arabe, littéraire et dialectal, la ville haute. Ce nom dérive sans aucun doute de la nature topographique du site, se trouvant sur un plateau surmontant le mont "al-Ḥkīma".



Fig. 322 : Al-^ḥĀliya aujourd'hui – Vue d'ensemble

¹ Pour plus de détails voir l'analyse architecturale de la grande mosquée d'al-^ḥĀliya.

² H. H. Abdelwahab, 1973, p.19.

³ Voir L. Valenci, *Fellahs tunisiens ...*, 1977, p. 102-104.

Inventaire

La grande mosquée

الجامع الكبير

I- Situation :

Du point de vue topographique, la grande mosquée occupe le point culminant de l'agglomération. Elle se dresse en plein centre du noyau morisque d'al-^cĀliya et s'ouvre du côté sud sur la grande place commerçante, connue aujourd'hui sous le nom *baṭḥā' al-ġāmi^c* (la place de la mosquée) et du côté est sur la rue "Ibn ^cArafa".



Fig. 323 : Le minaret de la grande mosquée dominant le tissu d'al-^cĀliya

II- Description :

Telle qu'elle se dessine aujourd'hui, la grande mosquée d'al-^cĀliya est composée de plusieurs parties adjacentes. La forme générale de la mosquée, oblongue entre le Nord et le Sud, est irrégulière. La plus grande parcelle, et la plus homogène, comprend la salle de prière et la cour. Trois autres unités entourent l'édifice sur ses côtés sud, ouest et nord.

✓*Les portes d'accès :*

On accède au monument par trois portes. Deux accès donnent directement sur la salle de prière et la troisième, la principale aujourd'hui, s'ouvre dans la salle d'ablution.

✓*La salle de prière :*

Elle est plus profonde que large (12 m x 14,70 m). Elle se compose de cinq nefs et quatre travées, délimitées par un réseau de seize colonnes portant les voûtes qui couvrent la salle de prière. Les colonnes, dépourvues de chapiteaux, sont quasiment identiques. La toiture, en voûtes croisées, est double.

Le *miḥrāb*, qui se situe au fond et au milieu de l'allée longitudinale centrale, est une niche surmontée d'un arc en plein cintre légèrement outrepassé inscrite dans un encadrement rectangulaire de 2,75 m de large et 4,10 m de hauteur. La niche semi-circulaire est large à la base de 2 m, profonde de 1,40 m et haute de 3 m. La partie supérieure, sous forme de demi-coupole, est décorée de cannelures rayonnantes ressemblant à une demi coquille. L'arc est porté par deux petites colonnettes en marbre couronnées de deux petits chapiteaux. Au dessus du *miḥrāb* se trouve une frise en faïences blanches renferment deux lignes d'un verset du Coran.

Le *minbar*, en bois sculpté, s'enfonce dans la mur d'al-qibla à l'ouest du *miḥrāb*. Il est haut de 3 m et composé de 8 marches, chacune est large de 0,27 m. À l'est du *miḥrāb*, le mur de la *qibla* est percée d'une petite baie menant dans une petite pièce rectangulaire consacrée pour l'imām du vendredi. Cette pièce présente les mêmes caractéristiques que les boutiques qui donnent sur la *raḥba* qui délimite la mosquée du côté sud.

Quatre baies d'aération percent le mur de la *qibla*. Trois petites fenêtres se trouvent du côté du *minbar* et un *claustrum* plus large est au dessus du *miḥrāb*.

✓*La cour :*

Elle s'étend devant la salle de prière du côté nord. Elle est de forme carrée et entourée d'un pavillon sur les quatre côtés. Les arcs sont supportés par sept colonnes circulaires et par deux pilastres sur les angles nord-est et sud-ouest.

Le portique situé en avant de la salle de prière est le plus important. Il comprend outre les quatre portes qui donnent sur le *bayt al-ṣalāt*, un *miḥrāb* extérieur. Une plaque en *kaḍḍāl* très fin de forme rectangulaire (61,5 cm x 58 cm) surmonte le *miḥrāb* de la cour et renferme une inscription commémorant les événements de 1016h/1607-1608 ; l'année de l'installation des morisques à al-^cĀliya.



Fig. 324 : La cour de la grande mosquée d'^cĀliya

Contrairement aux colonnes de la salle de prière, celles de la cour sont couronnées de chapiteaux de remploi qui auraient été apportées d'un site voisin du village morisque.

Une petite porte en bois (1 m x 1,80 m), percée au milieu de la galerie occidentale de la cour, donne sur les marches du minaret. Celui-ci, qui date de 1962, occupe l'emplacement de l'ancien minaret qui n'a laissé aucune trace, à l'exception d'une élévation réalisée pour des travaux menés par la municipalité de l'agglomération. D'après ce relevé « incomplet, le minaret ancien, haut de 22,20 m, s'élevait sur un plan carré de 3,60 m. Il est couronné à un niveau de 14 m par l'encorbellement d'une plate-forme octogonale ... Le lanternon cylindrique érigé au sommet de ce minaret est recouvert d'une coupole sphérique »¹. L'escalier actuel du minaret compte 102 marches.

¹ A. Saadaoui, *Testour ...*, 1996, p. 497. L'un des hommes âgés nous a informé, contrairement à ce que nous lisons dans le passage de Saadaoui, que l'ancien minaret était de forme circulaire.

✓*La salle d'ablutions :*

Elle occupe la partie saillante occidentale de tout l'édifice. Elle s'ouvre sur la rue "Sadok ben Ḥassin" sur laquelle donne la porte principale de la mosquée. Elle est composée de trois salles, l'une de forme carrée servant d'espace de transition entre la miḍā et la salle de prière et deux autres de forme rectangulaire. La plus grande de ces deux dernières renferme les bassins d'ablutions tandis que la deuxième, adjacente à la cour et au minaret, abrite le puits de la mosquée.

✓*Les annexes :*

L'annexe septentrionale de la mosquée, renfermant quatre petites pièces, est consacrée aujourd'hui aux femmes. C'est seulement la pièce du fond qui se distingue par l'existence du tombeau d'un saint, dont on ignore le nom.

Celle qui s'appuie sur le mur d'al-qibla est constituée, en plus de la pièce de l'imām qui communique avec la salle de prière, de quatre boutiques de forme rectangulaire dont la largeur correspond à celle des travées longitudinales du *bayt al-ṣalāt*.

Inscription :

- 1- بسم الله الرحمن الرحيم صلى الله
- 2- على سيدنا و مولانا محمد الحمد لله
- 3- الذي له بقاء الامر و عظيم القدر أخرجنا من
- 4- بيت الكفر نشوف أوطان و نحمي أنفسنا في
- 5- أرض الاسلام علينا الماء و الطعام مما قام به
- 6- خيرة العلي سمو شيخنا فذ البلد سيدي علي
- 7- البليغ شر المدور و خين كلسخلي بيننا المجمع
- 8- و الدين بأمر سيدنا يوسف سلطان تونس
- 9- و..... في سنة عشر و ألف من الهجرة

Traduction¹ :

- 1- *Au nom de Dieu Clément et Miséricordieux que Dieu réponde sur notre*
- 2- *Maître et seigneur Muḥammad sa bénédiction et son salut, louanges à Dieu*
- 3- *A celui qui est à l'origine de tout et qui est le plus grand celui qui nous fit quitter*
- 4- *La maison de l'hérésie, nous donna asile dans une patrie nous abrita en*

¹ Cette inscription a fait l'objet d'un article de A. Daoulati, « Inscription à la mosquée andalouse d'El-'Aliya », *Recueils d'études sur les Moriscos andalous en Tunisie*, Madrid-Tunis, 1973, p. 285-290. Nous reproduisons le texte arabe intégralement, alors que la traduction est légèrement refondue.

- 5- *Terre d'islam et nous (prodigua) de l'eau et de la nourriture [ceci est l'oeuvre de]*
- 6- *Sa seigneurie son éminence notre maître le premier homme de la cité Sīdī^c Alī*
- 7- *Al-Bālīg [...(?)] al-māḍūr wa-ḥīn Kulsuḥlī (?) nous avons construit ce lieu de réunion*
- 8- *Et de culte par ordre de notre seigneur Yūsuf le sultan de Tunis*
- 9- *[.....(?)] en l'année 1016 de l'hégire.*



Fig. 325 : Mosquée d'al-Āliya – l'inscription de fondation

III- Commentaire :

Occupant le point le plus haut de la ville, la grande mosquée d'al-Āliya domine aussi bien le centre urbain que les quartiers qui se développent en terrasse sur le flanc du *dj. al-Ḥkīma*. C'est une mosquée qui date du début du XVII^e siècle selon l'inscription qui vient d'être citée. Elle est donc l'un des rares monuments laissés par les premiers immigrants morisques. Malgré les endommagements dus aux restaurations récentes, l'édifice montre des analogies avec des mosquées remontant à la même période et qui ont été fondées par les colons morisques.

Du point de vue du plan général, l'édifice se présente sous la forme d'une mosquée très allongée dans le sens nord-sud, une caractéristique que l'on retrouve dans d'autres monuments du même type de villes et de villages fondés par la communauté morisque¹. Du

¹ Il s'agit principalement des mosquées de Testour, de Slouguia et de Slimane. Sur ces agglomérations voir les travaux de A. Saadaoui cités dans la bibliographie générale à la fin de cette étude.

point de vue des détails architecturaux, on peut faire certaines remarques et déduire quelques conclusions :

✓ C'est un monument daté par un témoignage épigraphique. L'inscription de la cour date l'édification de la mosquée de 1016/1607-08. C'est Yūsuf dey, que le texte qualifie de "sulṭān Tūnis", qui a ordonné cette fondation. Cette donnée archéologique a rectifié, comme on l'a signalé plus haut, la date que donne Ibn Abī Dīnār de l'année de l'arrivée des Morisques en Tunisie¹.

✓ Du côté de la partie adjacente occidentale où se trouvent les deux portes jumelées qui donnent accès à la salle d'ablutions et le vestibule latéral de la salle de prière, subsiste jusqu'à aujourd'hui une moulure en saillie qui pourrait rappeler un type de corniche très répandu dans les façades des monuments espagnols. Il s'agit d'une corniche à arête abattue qui est d'origine gothique mais qui a continué à exister sur les façades de l'époque de la Renaissance espagnole. L'existence de ce type de corniche et sa survivance malgré les travaux de restauration qu'a connus l'édifice seraient-elles des indices supplémentaires sur l'appartenance de cette mosquée à l'architecture morisque de la première moitié du XVII^e siècle ?



Fig. 326 : La salle de prière – Le *mihrāb*



Fig. 327 : La grande mosquée – Le minaret

¹ Voir *supra* p. 396-397.

Ḥammām al-balda حمام البلدة

Situation:

Le plus ancien bain public se trouve dans l'îlot central d'al-^cĀliya, où se dressent les autres édifices à caractère public (la grande mosquée, le café ...) et la place commerciale et ses boutiques. Il est au croisement de deux petites rues non loin de la place du café, le deuxième espace commercial de l'agglomération.

Description :

L'édifice couvre une superficie de 127 m². Il dessine un plan classique se basant sur la succession habituelle des éléments d'un ḥammām : une porte unique donnant sur un vestibule en chicane, des salles de déshabillage qui s'articulent autour d'un espace central recouvert d'une coupole, puis la succession de trois chambres (froide, tiède et chaude) et enfin la chaudière.

L'entrée unique du bain se fait du côté sud du monument. La porte s'inscrit dans un encadrement rectangulaire (2,40 m x 1,80 m) et se ferme par deux battants en bois, peints en bleu. Elle donne dans un vestibule de forme rectangulaire (2,20 m x 3,40 m) et voûté en berceau. Une légère déviation vers l'Est donne accès à l'espace de déshabillage. Il s'agit de la salle la plus importante et la plus grande de l'édifice. Elle est composée d'un espace central, de deux cellules latérales et d'un petit local, à l'Ouest, consacré aux responsables du bain.

L'espace central, de plan carré (de 5 m de côté), est couvert par une coupole portée par des arcs en plein cintre sur les côtés sud et nord et par des piliers en maçonnerie dans les quatre angles. L'intrados de la coupole est dépourvu de tout élément de décoration. On note seulement l'existence de deux petites baies d'éclairage et d'aération.

Les deux cellules latérales de cet espace d'accueil sont consacrées au déshabillage et au repos après le bain. Elles comportent deux banquettes maçonnées, larges de 2,5 m et hautes de 0,95 m. elles sont recouvertes de deux voûtes en berceau coupées au milieu par des voûtes d'arête construites en briques plates.

Au fond de cet espace, du côté est, on trouve une petite porte en bois donnant accès à la première salle des ablutions : il s'agit de la salle froide. Elle est la plus petite des trois salles d'eau puisqu'elle est conçue comme un espace intermédiaire entre la salle d'accueil et les salles chauffées.

L'accès à la chambre tiède se fait par une baie rectangulaire surmontée d'un arc en plein cintre. Cette salle est de dimension plus grande que les pièces froide et chaude. De forme rectangulaire, elle est couverte par un berceau et se distingue par la présence de logettes réservées aux ablutions individuelles (*al-maṭāhir*). Ces dernières, au nombre de deux, se trouvent au fond de la pièce du côté nord. Une banquette, revêtue de marbre, s'adosse au mur occidental. Cet élément a une double fonction : c'est là que les baigneurs s'allongent après leur sortie de la salle chaude et que les professionnels exercent leur métier de massage.

La dernière pièce d'ablutions est la salle chaude. Elle est analogue aux deux précédentes (rectangulaire, voûtée en berceau et dotée de banquettes). Elle se distingue par sa chaleur beaucoup plus élevée que les autres chambres à cause de l'existence des bassins d'eau chaude. Elle reçoit la vapeur et l'eau de la chaufferie qui lui succède du côté est. La chaufferie et le dépôt de bois ne communiquent avec l'intérieur du ḥammām qu'à travers une *nḥāsa* (un grand récipient en cuivre) encastrée dans le mur séparant les deux pièces et qui alimente les deux cuves d'eau par une canalisation en terre cuite.

Commentaire :

Dans la ville arabo-musulmane, le plus ancien ḥammām se trouve généralement dans le quartier de la grande mosquée. Auprès de chaque *ḡāma*^c, se dresse souvent un monument pour les ablutions majeures. A al-^cĀliya, *ḥammām al-balda* n'est pas le plus grand mais il est, vraisemblablement, le plus ancien bain public de cette ville.

Sur cet édifice nous ne disposons d'aucune information, ni textuelle ni épigraphique. Toutefois l'appartenance du monument au même îlot que la grande mosquée permet de penser que les deux édifices datent de la même période : la première moitié du XVII^e siècle.

Par son plan, son architecture et sa disposition dans le premier noyau de la localité, le *ḥammām al-balda* se rattache à une typologie de bains comme aux autres centres urbains morisques de la Tunisie. Il semble même : « que ce type de bain soit très répandu dans tout l'Occident musulman. Le trait caractéristique en est : des salles disposées en enfilade et inscrites dans un rectangle allongé »¹.

¹ A. Saadaoui, *Testour ...*, p. 377.

Commentaire général

Le cadre physique est un élément primordial dans l'évolution du tissu urbain de la ville d'al-^cĀliya. Le découpage entre zone plate, zone de faible pente et zone de pente forte expliquent le processus de l'urbanisation de cette agglomération d'autant que cette ville a connu un glissement du sommet vers le pied de la montagne.

I- Le noyau du XVII^e siècle :

En l'absence des données textuelles et cartographiques contemporaines des premières années de l'installation morisque dans le territoire d'al-^cĀliya, l'on propose de chercher dans les caractéristiques topographiques des indices qui pourraient nous aider à délimiter le noyau morisque du village.

La grande mosquée, la place commerciale (*al-baṭḥā'*) au sud de cet édifice et les boutiques qui s'appuient sur le mur de la *qibla*, constituent avec les rues environnantes une unité d'habitat homogène. Les techniques et les matériaux de construction, de même nature, que nous remarquons dans l'ensemble des bâtiments formant ce secteur, suggèrent que ce quartier fut le premier noyau de l'agglomération morisque. Du point de vue du relief, tous les composants de cet ensemble occupent le point culminant de toute l'agglomération. Pour délimiter l'étendue de ce noyau, et en l'absence de données écrites, on peut proposer deux approches. La première est morphologique, est consiste à chercher dans le plein et le vide les bases de l'évolution de l'habitat, alors que la deuxième s'appuie sur l'enquête onomastique à partir des documents d'archives et de l'enquête orale.

Il est très difficile dans l'état actuel de la documentation de déterminer le nombre des premiers Morisques qui ont refondé al-^cĀliya au début du XVII^e siècle. Le premier recensement des habitants dont on dispose remonte au milieu du XIX^e siècle. Lucette Valensi, en se basant sur des documents d'archives, considère que les Andalous

stricto sensu ne représentent pas à cette époque la majorité de la population alaouite¹. Que la première colonie morisque n'ait été composée que de quelques familles n'est pas douteux, et l'on a dans d'autres fondations morisques des cas où les fondateurs ne sont pas plus nombreux². Du point de vue de leur statut social, il semble que ces réfugiés aient été issus de milieux sociaux modestes. On ne remarque à al-^cĀliya aucune construction qui pourrait rappeler une origine sociale opulente.

Mais si l'origine géographique locale des fondateurs est encore indéterminée, certains indices sont significatifs. Les noms de quelques rues qui entourent la grande mosquée rappellent une éventuelle origine sévillane des premiers habitants de la localité. Le quartier dans lequel se trouve le noyau du XVII^e siècle est connu aujourd'hui par le nom de *ḥūma' Banī Mūsā*. Sur ces derniers on ne dispose que de quelques légendes populaires qui les attachent à une origine andalouse.

A l'origine, le village est divisé en quatre *ḥūma* par deux grands axes quasiment perpendiculaires³. A côté de la *ḥūma* des Banū Mūsā, on attribue la formation de chaque quartier à une grande famille : les *Ḥarrara*, les *kšuk* et les *Šūriyya*. Outre le critère social, la division correspondrait à une spécialisation économique. Jusqu'à aujourd'hui les *Ḥarrara* sont connus dans l'industrie de la chéchia. La tradition orale rapporte que les premiers colons, en quittant l'Espagne lors de la dernière expulsion, ont réussi à apporter avec eux les graines de chardon⁴ malgré l'opposition des soldats chrétiens. Ce n'est qu'au Dj. Ḥkīma, poursuit l'histoire orale, que les graines ont pu pousser, et c'est ainsi qu'on explique l'installation de cette famille à al-^cĀliya⁵.

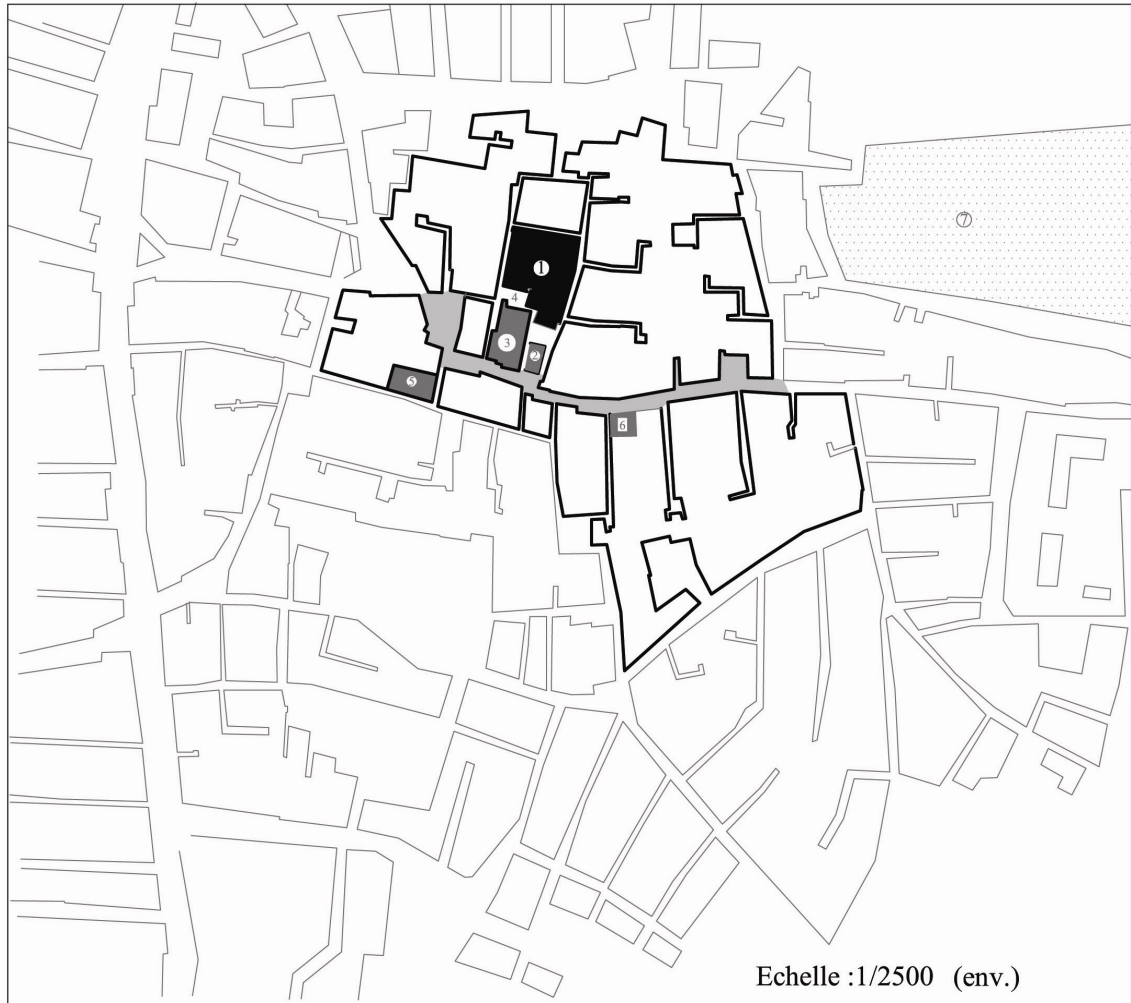
¹ Lucette Valensi constate que cette population ne détient au milieu du XIX^e siècle que 13% de la propriété foncière.

² Voir à ce propos les conclusions de A. Saadaoui dans sa thèse sur Testour, 1996, p. 465-505.

³ Y. Abdelhady, p. 14.

⁴ C'est une plante épineuse qui donne des bourgeons qu'on utilise pour le grattage des chéchias.

⁵ Cette tradition qui nous a été raconté par les vieux de *ḥūmat Ḥarrāra*, est citée dans le travail de Y. Abdelhady, *Op. Cit.*, p. 14.



1: Grande mosquée 2: Café maure 3: Ecole coranique 4: Place de la mosquée 5: Bain public
6: Boulangerie 7: Cimetiere ■ : Artere commerciale

Fig. 328 : Al-Āliya – le noyau du XVII^e siècle

II- Al-^cĀliya et ses environs : quelques données sur les voies reliant la localité aux autres agglomérations de la région

Dans le sahel de Bizerte, la ville d'al-^cĀliya occupe un emplacement particulier. Contrairement aux autres centres, c'est une localité qui ne communique ni avec la mer ni avec les deux lacs. Elle se dresse sur le versant d'une petite montagne : "dj. Twāhīn".

Cette situation a conféré à al-^cĀliya un caractère de centralité. Aujourd'hui, pour aller de Bizerte à Rās al-Ġabal, à Rafrāf ou à Ġār al-Milḥ, il faut passer par al-^cĀliya. Et pour se rendre de la côte à l'arrière pays (Tīnġa, Menzel Bourguiba ...) on doit également passer par le territoire de cette ville. Cette situation contemporaine est héritière, selon toute vraisemblance, d'une réalité historique. Les missions de prospection, la lecture des données cartographiques¹ et les mentions indirectes que nous trouvons dans les documents d'archives², font apparaître cette centralité sur la carte des itinéraires. En effet, et en plus de ce choix de retrait par rapport aux autres localités de la région³, s'ajoutent pour le cas d'al-^cĀliya le souci de dominer un réseau de voies et de s'installer dans un milieu agricole fertile en profitant de l'accueil chaleureux des Deys turcs de la régence de Tunis⁴. Plus même, le réseau des petits oueds qui traversent partout les domaines agricoles et qui se jettent dans le petit lac rappelaient aux premiers colons morisques, très vraisemblablement, de leurs territoires ibériques.

Dès sa fondation, al-^cĀliya a été doté d'un système de gestion assurant à ses notables d'exercer leur pouvoir aussi bien sur l'espace urbain du village que sur les environs immédiats. Administrativement, al-^cĀliya était une "*mašyaḥa*" qui gérait un territoire désigné dans les documents d'archives par "*turāb mašyaḥa^t al-^cĀliya*"⁵. Dans cet espace, le village de Sīdī ^cAlī al-Šbāb occupe une position particulière. Se dressant sur un plateau au milieu de montagnes, cette localité est sans aucun doute postérieure à la fondation d'al-^cĀliya. On

¹ Voir à la fin de ce commentaire la carte indiquant les voies traditionnelles qui reliaient cette ville aux autres agglomérations.

² Les données sur le réseau routier d'al-^cĀliya se trouvent aussi bien dans les archives tunisiennes (A.N.T.) que dans les archives françaises (S.H.A.T. des châteaux de Vincennes).

³ Testour et plusieurs autres fondations morisques ont été fondée un peu à l'écart des centres indigènes du pays. Voir *infra* l'histoire d'al-^cĀliya et A. Saadaoui, 1996, *Testour*.

⁴ Il s'agit de Othman dey (1593-1610) et son successeur Youssef dey (1610-1631).

⁵ "*mašyaḥa*" est un terme désignant une institution et un découpage territoriale. Il dérive de "šeiḥ" et les "*šuyūḥ*" sont « les anciens, les membres du conseil municipal » (Dozy, *Supplément* ..., p. 810). La "*mašyaḥa*" est une unité territoriale composée d'un centre et de ses environs et dirigée par un conseil local, organisé et hiérarchisé, formé de "*šayḥ al-balad*" et de ses adjoints, généralement les notables.

apprend en effet dans un document dénombrant les biens habous de la zāwiya de "Ḥadīġa bint Sīdī °Alī al-Šbāb" située à Rās al-Ġabal, que la fille de ce saint a vécu au cours du XVIII^e siècle, ce qui laisse penser que son père, qui a donné son nom à la petite station, aurait vécu entre la fin du XVII^e siècle et le début du siècle suivant. Cette "*dašra*"¹ était occupée par les descendants du saint dont la majorité étaient, comme le font apparaître les documents d'archives, des ouvriers agricoles travaillant les terres agricoles d'al-°Āliya².

Il ressort de tous ce qui précède que la fondation du village de Sīdī °Alī al-Šbāb est postérieure à celle d'al-°Āliya. Elle est fondée sur un sentier desservant Rās al-Ġabal et les autres localités du sahel de Bizerte. Le premier noyau urbain s'articule autour de la zāwiya et de la mosquée devant lesquelles se trouve la grande place qui continue jusqu'à aujourd'hui à recevoir le marché hebdomadaire et les fêtes religieuses de Sīdī °Alī al-Šbāb. Avant sa transformation en une mosquée à prédication, la salle de l'unique lieu de prière de Sīdī °Alī al-Šbāb accueillait en moyenne quarante fidèles³.



Fig. 329 : Vue du village de Sīdī °Alī al-Šbāb prise du Sud

¹ Sur cette notion, voir infra la monographie du village "Banī °Aṭā'" de Rās al-Ġabal et le glossaire des termes arabes à la fin de cette étude.

² A.N.T., Série D/ Cart. 59/ Dos. 26/ Doc. 14. Cette localité comptait en 1949 environ 600 habitants : A.N.T., *Op. Cit.*, doc. 16.

³ *Ibidem*.

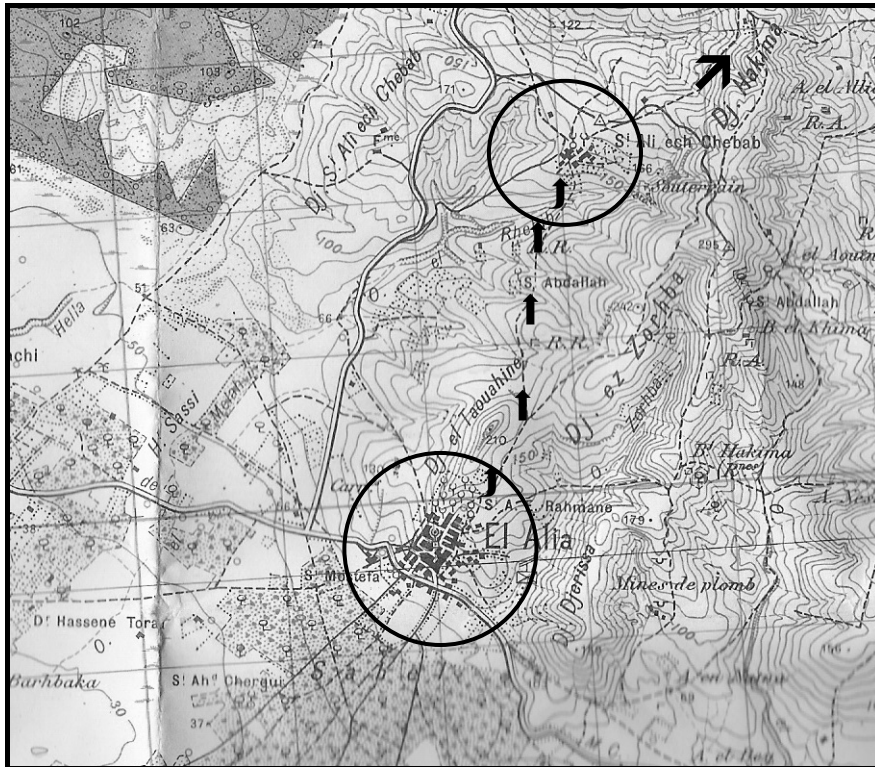


Fig. 330 : Carte des voies d'al-Āliya et ses environs
 → la voie traditionnelle ↗ vers Rās al-Ġabal par l'ancienne voie
 ══ la voie récente



Fig. 331 : Le mausolée de Sidi Āli al-Šbāb
 La façade principale



Fig. 332 : La mosquée de la localité

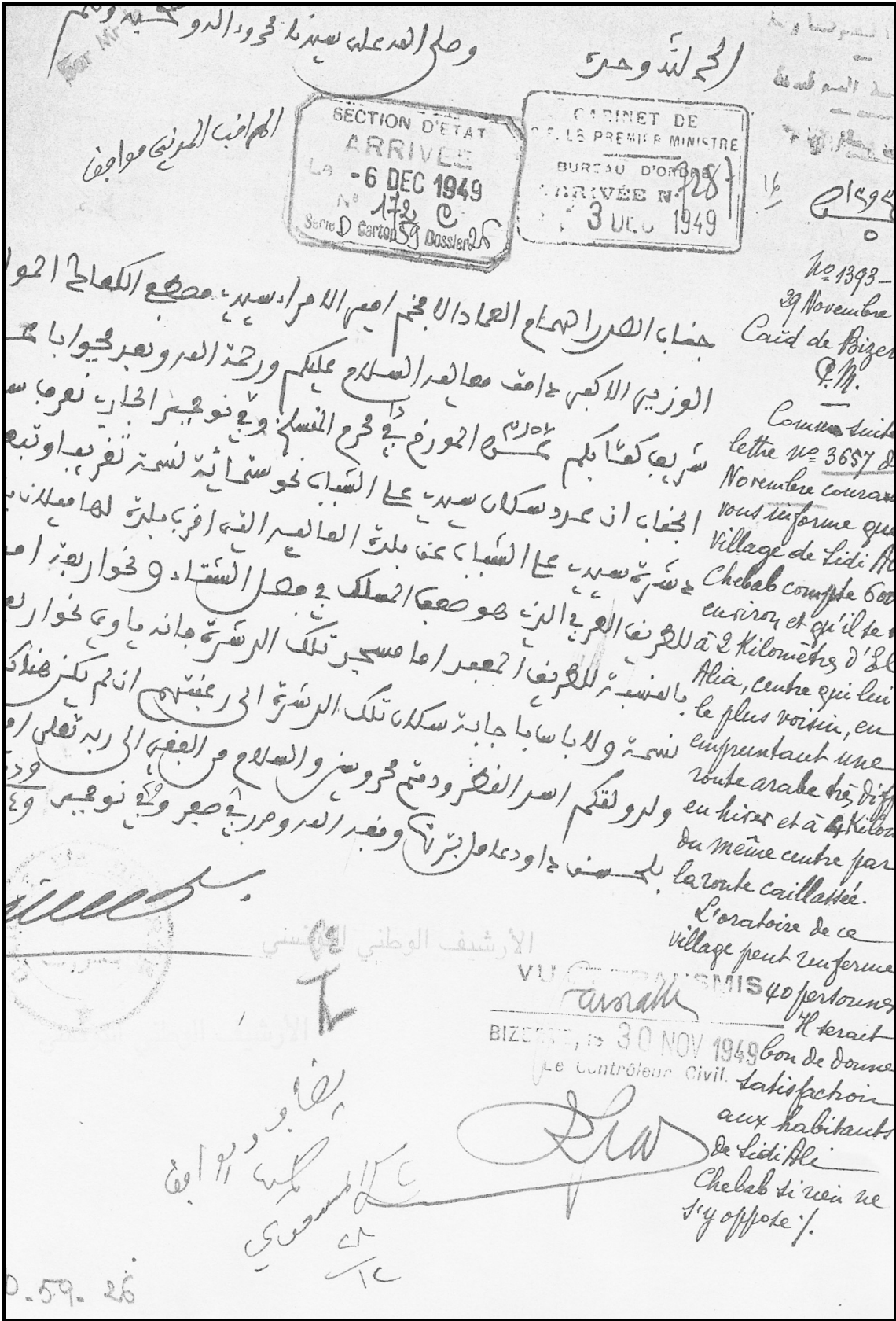


Fig. 333 : Un document d'archive contenant des informations importantes sur Sidī Alī al-Šbāb et sa mosquée
A.N.T., Série D/ Cart. 59/ Dos. 26/ Doc. 16

Tīŋġa et ses environs

تينجة و ناحتها

Présentation générale et historique

- I- Site et situation
- II- Sources et études
 - a. Les sources
 - b. Les études
- III- Historique

Inventaire

- I- Le site n° 1 (p. 420)
 - a. L'unité A
 - b. L'unité B
- II- Le site n° 2 (p. 421)
 - a. L'unité A'
 - b. L'unité B'

Commentaire général

Tīŋġa : L'histoire d'une ville étape et d'un centre de pêche

Présentation générale et historique

I- Site et situation :

Ensermée entre les deux lacs, Tīnġa est l'une des petites localités mentionnées dès le haut Moyen Age. Elle est citée dès la deuxième moitié du 4^e/X^e siècle dans l'ouvrage d'Ibn Ḥawqal. Elle formait avec Anbalūna et Bizerte les trois villes de « la magnifique région maritime de Ṣaṭfūra »¹. L'agglomération actuelle forme avec la ville



Fig. 334 : carte de situation de Tīnġa

de Manzil Bourguiba l'isthme séparant *Buḥayra' Banzart* de *Gar^oa' Iṣkil*, appelée aussi *Buḥayra' Tīnġa* dans quelques sources arabes². C'est la route nationale (R.N.) n°11 qui sépare les deux localités. Le tissu urbain actuel de Tīnġa couvre une superficie de quelques hectares seulement. Il s'ouvre sur la *Gar^oat Iṣkil* qui représente pour une grande partie de la population de la ville une source d'activité économique importante.

II- Sources et études :

*Sources :

al-Bakrī, *al-masālik*, p. /al-Idrīsī, *Nuzhat*, p. 129-132 ; trad., 190-192 / al-Ḥimyarī, *al-Rawḍ*, p.147 et 318 / al-Baġdādī, *Marāṣid al-iṭṭilāʿ*, II, p. 798 /al-Sarrāj, *al-Hulal*, p. 348 et 459/ Ibn Magdīš, *Nuzhat al-Anzār...*, T. 1, p. 122/ Shaw, *Voyage*, 1743, p. 165.

¹ Ibn Ḥawqal, *Ṣūrat al-arḍ*, trad. 1964, p.75. Nous attirons l'attention sur le fait qu'aussi bien l'édition arabe de cette source (Brill – Leiden 1967) que la traduction française faite par J. H. Kramers et G. Wiet (Paris 1964), ont signalé Mitidja au lieu de Tīnġa. Il s'agit d'une éventuelle erreur de lecture des éditeurs qui ont confondu entre Tīnġa de la région de Bizerte et Mattīġa de l'Algérie. La confusion entre les deux lieux pourrait être aussi d'Ibn Ḥawqal qui a dû tirer ses informations d'une source orale puisqu'il avoue à la fin de son passage qu'il n'a pas visité toutes ses régions.

² Al-Ḥimyarī, *al-Rawḍ* ..., p. 147 ; Ibn Magdīš, *Nuzhat al-Anzār...*, T. 1, p. 122.

*Etudes :

V. Guérin, *Voyage archéologique*, II, p. 32/ Ch. Tissot (1884), *Géographie comparée*, t2, p86 / M. Merlin, *BCTH*, 1920, XXXIV – XXXV/ R. Brunschvig, *La Berbérie ...*, 1940, I, p. 306 ; P.L. Cambuzat, *L'évolution...*, 1971, t. I, p. 44 et t. II, p. 53-55 / M. Hassen, *al-madīna wa-l bādiya*, t.2, p.193 / H. R. Idris, *Zirides*, II, 436.

III- Historique :

Tīnġa est une ville citée dans les premières sources géographiques arabes. Cette remarque ne signifie pas que les données sur son histoire à partir de la conquête arabe soient abondantes. Elles sont plutôt lacunaires.

L'histoire de cette ville remonte à l'époque antique. Tous les voyageurs de l'époque moderne¹ et les premiers archéologues² de la deuxième moitié du XIX^e siècle sont d'accord sur le fait que la localité arabe de Tīnġa est l'héritière de l'ancienne *Thimida*.

D'après les visites de terrain que j'ai effectuées, j'ai pu remarquer que le noyau historique (antique et médiéval) de Tīnġa se trouvait au Nord du tissu urbain actuel. Il se dresse sur les berges du lac Iškil, au débouché de l'oued qui porte le même nom que la localité.

En 1920, dans un compte rendu présenté au *Bulletin Critique des Travaux Historiques*, M. Merlin, en exposant les découvertes faites dans le cadre des recherches subventionnées par la *Direction des Antiquités de Tunisie*, disait : « à Tinja près de Ferryville, M. Icard, aidé par de M. Gielly, a obtenu de curieux résultats dans les ruines de l'ancienne *Thimida*. Il a notamment scruté les berges du lac Ichkeul, au débouché de l'Oued Tinja, sur l'emplacement du port romain et il a recueilli dans les sables du rivage une quantité considérable d'objets en métal : plusieurs milliers de monnaies appartenant aux époques punique, romaine, byzantine et arabe, mais datant en majorité de la période vandale ; des clous, de clefs, des bagues, une épingle, une pince ; de nombreuses lamelles de plomb, rondes ou rectangulaires, avec des sujets et des légendes, ayant joué le rôle de cachets de commerce ; des plaquettes également en plomb ornées de symboles religieux divers »³.

¹ Shaw, *Voyage*, 1743, p. 165.

² Guérin, *Voyage ...*, T2, p. 32 ; Ch. Tissot, *Géographie comparée ...*, T1, p. 43 et T2, p. 93.

³ M. Merlin, *BCTH*, 1920, XXXIV – XXXV.

Les trouvailles mentionnées dans la citation de M. Merlin sont, bien évidemment, d'une importance cruciale. Elles nous renseignent sur les différentes phases d'occupation humaine qu'a connues la ville dès l'Antiquité. Malheureusement, on ne sait rien de plus sur les trésors monétaires mentionnés par Merlin, indices qui pourraient nous fournir une fourchette chronologique relativement précise sur les questions de peuplement et d'occupation du sol de Tīṅḡa et éventuellement de ses environs.

Samir Aounallah, auteur d'une étude sur les installations hydrauliques de la région de Bizerte dans l'Antiquité et contributeur au recensement fait dans le cadre du projet de la carte archéologique de la Tunisie, a repéré sur les berges du lac les traces d'une église chrétienne et des substructions d'un monument de grand appareil¹.

La première mention de cette ville à l'époque médiévale figure chez Ibn Ḥawqal. Comme toute la région de Ṣaṭfūra, Tīṅḡa dans la deuxième moitié de du 4^e/X^e siècle était désertée et dépeuplée². A partir de ce siècle la documentation écrite se tait étrangement. Il faut attendre le 8^e/XIV^e siècle pour en trouver une brève mention dans le dictionnaire géographique d'al-Baḡdādī³. Au 9^e/XV^e siècle, dans le *Rawḍ* d'al-Himyari, Tīṅḡa est une petite ville du *amal Ṣaṭfura* qui donne sur un lac d'eau douce⁴. Ces données, comme on peut le constater, sont très lacunaires et ne nous fournissent aucun détail sur l'urbanisme de Tīṅḡa au cours de la période médiévale. Cela rend nécessaire la démarche archéologique dans les limites de nos possibilités.

Toponymie :

Thimida, *Tīṅḡa* et *Hinšīr Sidi Ḥassān*, sont les trois noms donnés à cette localité. Si les deux premiers, comme nous avons vu ci dessus, sont de l'époque antique et médiévale, le troisième nom, *Hinšīr Sidi Ḥassān* tire son origine du marabout d'un saint dont les ruines se trouvent aujourd'hui sur un petite monticule sur le débouché de l'oued Tīṅḡa.

En tout état de cause, je pense que le nom Tīṅḡa est d'origine indigène. Il exprime une situation topographique. *Thimida*, le nom antique qui est devenu à l'époque islamique *Tīṅḡa*, est un nom qui dérive de la racine berbère *tmd* qui signifie géographiquement la dépression⁵.

¹ S. Aounallah, « Les installations hydrauliques... », p. 29.

² Ibn Hawqal, *Ṣūrat*,

³ Al-Baḡdadi, *Marāṣid al-iṭīlāf*, 1954, T2, p. 798. Dans cette source, l'auteur, comme on le vient de le voir avec d'autres chroniqueurs et géographes, confond entre Tīṅḡa de Bizerte et Mattīḡa de l'est algérien.

⁴ Al-Himyari, *al-Rawḍ*..., p. 147.

⁵ H. Laoust,

Inventaire

La nouvelle Tīṅṅa ne renferme aucun monument historique. Selon l'enquête orale que nous avons effectuée auprès de quelques personnes âgées et des responsables locaux, la mosquée la plus ancienne de la cité a été fondée récemment, en 1974. Une première question s'impose : où faisait-on la prière avant cette date d'autant plus que Tīṅṅa est une ville qui a connu une occupation dès les premiers siècles de l'islam ?

Il semble que le noyau urbain ait connu un glissement vers le Sud-Est, où se trouve aujourd'hui le centre de Tīṅṅa. Ce déplacement pourrait s'expliquer par des facteurs géographiques. Si l'on a choisi de fonder la ville dès l'Antiquité à l'embouchure de l'oued, c'était probablement pour des raisons économiques. Aujourd'hui, d'une part le site est envahi par les alluvions de l'oued et du lac, et d'autre part il est très exposé au vent du Nord-Ouest. La zone est habitée que par quelques familles qui ont quelques domaines d'exploitation agricole et par celles qui vivent des ressources du lac.

Nos missions sur le terrain nous ont amené à distinguer deux zones différentes. Comme nous l'indiquerons sur la photo aérienne ci-dessous, on repère au moins deux sites : le premier se situe sur la berge sud de l'embouchure (désigné sur la photo par le n° 1), alors que le deuxième se trouve sur la rive nord de l'oued de Tīṅṅa (désigné par le n° 2).



Fig. 335 : Photo aérienne de Tīṅṅa (cliché prise en 1957-Source : Archives de l'armée française – photothèque de *La Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme* - Aix-en-Provence)

Site n° 1 :

Sa superficie est d'environ 130 m². Il est composé de deux unités :

**Unité A* : elle couvre une superficie irrégulière d'environ 90 m². Le terrain est jonché de pierres taillées de grand appareil (en grès et en argile) et de tessons de céramiques antiques. Ce sont des tessons de différentes époques (céramique à verni noir, sigillée ...). Le site est formé de petits monticules de modeste étendue et hauteur (la moyenne est environ de : 10 m de longueur, 3 m de largeur et 2 m de hauteur). Sur la surface apparaissent les restes de murs qui mesurent jusqu'à 3 m de longueur.

**Unité B* : A 80 m vers le sud-ouest, sur une autre butte, se dresse le marabout de Sidi °Ali al-Tingī. Un saint dont on ignore jusqu'aujourd'hui l'origine. Le marabout est un édifice carré, de 2,5m de côté, surmonté par une coupole semi cylindrique de 1,80m de diamètre et de 1,25 m de hauteur. L'édifice est en mauvais état de conservation (une partie de la coupole est endommagée). Là encore on remarque la présence de bases et d'anses d'amphores romaines.



Fig. 336 : Site (1) – Unité A



Fig. 337 : Site (1) – Unité B / Le marabout

Site n° 2 :

En passant de l'autre côté de l'embouchure, la topographie est identique, mais les données archéologiques renvoient à un autre contexte. Ici encore on peut distinguer deux unités :

**Unité A'* : il s'agit d'un espace rectangulaire de 200m² correspondant à une parcelle d'exploitation agricole. La surface est très empierrée (à cause des travaux de labour) et jonchée de tessons de céramiques islamiques. L'état des tessons (très émiettés) n'aide pas à les classer selon les étapes historiques classiques.

**Unité B'* : dans ce secteur les éléments sont beaucoup plus révélateurs. Sur les berges de l'oued on trouve des pans de murs qui diffèrent des pans trouvés sur l'autre rive. Il s'agit de quelques élévations en moellons avec un liant en argile (connu sous le nom *d'al-šahba* chez les habitants du lieu). Ces murs s'élèvent autour d'une source d'eau douce (*al-ʿAin al-rāgda* = la source dormante) et sont délimités vers l'Est par les restes d'un cimetière. Au milieu de ce dernier il y a les restes d'une élévation construite en pierres de 3 m de hauteur et de 1,23 m de largeur.

La céramique ramassée dans ce secteur est probablement d'époque hafside.



Fig. 338 : Site (2) – Unité A'



Fig. 339 : Site (2) – Unité B'



Fig. 340 : les restes d'une élévation au milieu du cimetière du site

Commentaire général

Tīnġa : L'histoire d'une ville-étape et d'un grand centre de pêche

Malgré la variété des sources : auteurs anciens, quelques trouvailles archéologiques, récits de voyages du Moyen Age, l'histoire de la ville de Tīnġa est encore mal connue. Il ressort de tout ce que nous avons vu ci dessus que les multiples mentions du nom de la localité ne permettent en aucun cas de comprendre ce qu'était la ville durant une époque historique donnée. Dans les sources, Tīnġa est présente, mais toujours d'une façon incidente.

En ce qui concerne la question de l'occupation du sol, Tīnġa est un exemple de ville médiévale ayant succédé à un centre urbain antique. Les trouvailles monétaires citées dans le compte rendu de M. Merlin prouvent que la ville a connu toutes les étapes historiques dès la période punique jusqu'à l'installation des Arabes. Cette occupation humaine sans interruption témoigne, semble-t-il, de conditions naturelles favorables à la vie humaine.

Du point de vue de son emplacement, Tīṅḡa occupe une position très importante. Elle se situe en effet entre la *Buḥayrat Banzart* et la *Buḥayrat Iṣkil*, deux lacs qui font l'originalité de la région de Bizerte. L'histoire de cette petite ville doit être étroitement liée à ces deux éléments. Sur les berges du lac Iṣkil, les explorateurs du début du XX^e siècle ont repéré les vestiges d'un port antique. Ce dernier serait-il le marsā al-Yāqūta, mentionnée dans le *Riyāḍ al-Nufūs* d'al-Mālikī, que nous proposons de localiser à Sidī ʿAbdallāh au Sud de Manzil Bourguiba ?

Dans les sources du Moyen Age, Tīṅḡa est toujours décrite comme une étape sur une voie terrestre reliant Tunis à Bizerte. Cette voie fut fréquentée dès l'Antiquité et aurait été empruntée durant le Moyen Age puisqu'elle est loin des zones marécageuses, infranchissables pendant les saisons de pluies. La voie Tunis-Bizerte via Tīṅḡa semble avoir été plus assurée que celle qui épousait la ligne côtière parce qu'elle croisait en plusieurs endroits le tracé des deux aqueducs acheminant l'eau à Carthage et à Utique.

Contrairement à plusieurs autres villes-étapes, les voyageurs arabes n'ont jamais décrit les monuments de Tīṅḡa. Ceci s'explique par le fait que la voie Tunis-Bizerte est peu mentionnée par les auteurs des relations de voyages qui ont surtout consacré leurs descriptions aux routes qui reliaient Tunis et Kairouan. De ce fait, nous comprenons pourquoi l'histoire architecturale de Tīṅḡa est totalement inconnue. Heureusement, le centre actuel de la ville ne s'étend pas sur le centre historique. C'est donc à la fouille que nous serons redevables pour dévoiler l'évolution urbaine de cette ville, d'autant plus que, comme on l'a dit, la céramique qui jonche le terrain renvoie à une probable occupation pendant l'époque hafside.

Malgré l'absence de données directes, il semble que l'agglomération ait été l'une des grands centres de pêcheries de la région. Les aménagements liés à cette activité que nous enregistrons jusqu'à nos jours correspondent, sans aucun doute, à la survivance d'une activité assez importante depuis l'Antiquité. Non loin du site de *Thimida*, sur un cap de la rive nord du lac d'Ichkeul, se trouvait un aménagement portuaire de grande importance : il s'agit d'une jetée, d'environ 200 m de longueur, formée de grands blocs et d'une série de citernes, très probablement des réservoirs à poissons

De Bizerte à Cap Serrat :
Māṭir, Saġnān et Ġabal Aškil
بين بنزرت و راس سراط :
ماطر، سجان و جبل أشكل

Présentation de la zone d'étude

- I- Un contexte naturel différent de celui du *Sahel bizertin* : L'image d'un secteur enclavé
- II- Le secteur à travers les sources écrites et les documents d'archives

Inventaire et commentaire

- I- Māṭir : d'un simple lieu-dit à un chef lieu de *waṭan*
- II- Saġnān et la survivance d'un savoir-faire séculaire : la poterie modelée berbère
- III- Ġabal Aškil : l'histoire d'un parc de chasse naturel à travers les textes et l'archéologie



Fig. 341 : Carte de situation de l'entité étudiée

Présentation de la zone d'étude

I- Un contexte naturel différent de celui du *Sahel bizertin* : L'image d'un secteur enclavé

A l'ouest de la ville de Bizerte, la nature de l'occupation humaine est différente de celle que nous avons observée dans le *Sahel bizertin*. Le milieu naturel a un grand impact sur l'habitat, sur le mode de vie et sur l'activité de l'homme en général.

La partie occidentale de la région de Bizerte appartient, selon les géographes, à la basse vallée de la Medjerda. C'est une zone de plaines enclavée entre les montagnes et le lit de la Medjerda. Du côté nord, il y a la chaîne montagneuse qui s'étend entre le Cap Blanc et le Cap Serrat. L'ensemble orographique des Bjéouas et des Hédhils représente une limite naturelle occidentale, tandis qu'au Sud, la Medjerda sépare le Tell maritime de la Haute Steppe.

Dans ce secteur, le relief est très aéré grâce aux nombreuses vallées comme celles des Oueds Saġnān, al-Ṭīn et Ġūmīn. Les plaines occupent « généralement l'emplacement de fosses de subsidence qui ont été colmatées par d'épaisses formations alluviales : lacustre, marine et continentale »¹. La faible présence des reliefs au milieu de ce secteur lui confère une vocation agraire. Les plaines de Māṭir représentent depuis l'époque antique "l'entrepôt à blé" du pays².

Juste à l'ouest du Cap Blanc et du lac Iškil (*buḥayrit Tīnġa* des sources médiévales), les rapports entre l'homme et le milieu naturel changent. De ce cap à la frontière tuniso-algérienne « le rivage est dominé de près par les montagnes boisées des Mogods et de la Kroumirie, formées dans les grès et les argiles oligocènes du flysch numidien. La nature du littoral devient en règle générale rocheuse et escarpée. Manquant d'indentations profondes et de larges couloirs d'accès vers l'arrière pays (à l'exception toutefois de l'oued al-kabīr et de l'oued Zwāra³ à l'est de Tabarka), il offre une succession rigide de falaises et de promontoires

¹ A. Kassab et H. Sethom, 1980, p. 33.

² Dans la tradition orale on dit "*maṭmūrā' al-qamḥi*", d'où le nom arabe Māṭir.

rocheux sculptés par la mer dans les grès numidiens ou dans les éolianites quaternaires avec, de loin en loin, l'ouverture de quelques baies en croissant ou en faucilles, relayées vers l'intérieur par l'extension de champs dunaires montant à l'assaut des versants »³.

Dans ce secteur, et contrairement à ce que nous pouvons remarquer à Bizerte, à Cap Zbīb et même sur les berges sud des lacs, il n'y a pas de vraie vie maritime. L'activité humaine est tournée plutôt vers l'intérieur, c'est-à-dire vers la campagne et la forêt. Le milieu a favorisé un mode de vie différent. La vie maritime à l'ouest de Bizerte est sporadique et se limite à quelques zones côtières, là où le contexte est favorable à une installation portuaire ou là où se trouve l'embouchure d'un oued. Dans les sources arabes, les informations sont quasiment absentes. Aucun auteur ne mentionne, à titre d'exemple, Saġnān le centre de poterie le plus réputé de la Tunisie du Nord⁴. Même dans les ouvrages du XIX^e siècle, ce toponyme est étrangement absent. Il semble même que ce secteur soit resté à l'écart des tracés des grandes voies. Sur la carte des routes d'époque romaine de Pierre Salama, on ne repère aucune étape entre Bizerte et Tabarka⁵. Le paysage est marqué seulement par des petites pistes très étroites qui serpentaient à flanc de falaises, assurant un contact très limité entre l'arrière pays et la côte. La route principale s'éloigne de la ligne du rivage pour suivre le tracé de la vallée de l'oued Saġnān⁶, et le réseau des voies ne s'intensifie que vers le Sud de ce secteur, là où s'étendent les plaines de Māṭir. Là la topographie est propice à l'aménagement aussi bien des grandes routes que des petites pistes.



Fig. 342 : Entre Bizerte et Cap Serrat le littoral est dominé par une chaîne montagneuse qui semble fermer l'accès de l'arrière pays (photo aérienne)

³ H. Slim et *alii*, 2004, p. 65.

⁴ Nous tenons à signaler que la réputation de Saġnān n'a été acquise que récemment. Ce sont, en fait, les premières études ethnographiques de la fin du XIX^e siècle qui ont souligné l'importance de l'étude de la céramique pour une meilleure connaissance du substrat berbère. Voir dans les pages suivantes les références bibliographiques.

⁵ P. Salama, 1951, p. 54 (voir aussi la carte hors texte).

⁶ Winckler A, "Note sur la voie romaine d'Hyppo Diarrhytus à Thabraca", *BCTH*, 1894, p. 269-373.



Fig. 343 : À l'ouest de Bizerte le réseau des itinéraires s'écarte du littoral et se limite à des pistes et à des sentiers reliant l'arrière pays à quelques zones côtières (source : mission de l'armée française en 1952 – collection d'archives photographiques de l'MMSH / Aix-en-Provence)

À l'intérieur de ce secteur, le dj. Iškil se distingue par sa masse imposante. Ceci est du au contexte environnant. Il s'agit, en effet, d'un piton de 508 m d'altitude, délimité au Nord par la *gar^ça* de Tinğa et entouré sur les autres côtés par les vastes plaines de Māṭir. Géologiquement, il constitue « un brachianticlinal couronné par une puissante masse de calcaires dolomitiques et terminé par une assise de marbres située vers l'extrémité ouest du Jebel »⁷. C'est pour ces gisements de marbre et son site exceptionnel que N. Ferchiou a considéré, dans l'une des rares études sur ce mont⁸, que le djebel ne pouvait pas être ignoré des Romains. Outre les vestiges de quelques constructions, Iškil est connu par sa faune et sa flore, qui font de lui « un coin tout à fait à part dans le Nord tunisien »⁹. C'est probablement dans ce parc que le prince hafside al-Mustanşir pratiquait la chasse.

⁷ M. Solignac, d'après N. Ferchiou, « En marge de la réserve naturelle de l'Ichkeul : Note sur l'occupation antique du Jebel », in *Echanges*, 1980, 2, p. 129.

⁸ N. Ferchiou, *Op. Cit.*, p. 129-137.

⁹ F. Bonniard, 1934, p. 174.

II- Les données des sources écrites et les documents d'archives :

L'histoire de Māṭir après la conquête islamique reste encore mal connue. Dans son étude sur la ville et la campagne en Ifriqiya à l'époque hafside, M. Hassen s'est limité à évoquer hâtivement, en se basant sur une documentation textuelle très indigente, les capacités productrices de ce secteur. Māṭir figure au bas Moyen-Âge, semblablement à sa situation pendant l'Antiquité, comme un centre de production céréalière¹⁰. La seule mention que nous ayons sur cette localité se trouve dans le *Mu'nis* d'Ibn Abī Dīnār ; le sultan hafside Abū-l-°Abbās Aḥmad (772/1370 – 796/1394) aurait menée une expédition punitive contre des tribus arabes dans les plaines de Māṭir¹¹. Cependant, aucune source d'époque hafside n'y fait allusion. Seul Ibn Abi Dīnār relate cet événement. La prospection que nous avons menée ne livre pas davantage d'indices d'une éventuelle occupation du site à l'époque hafside. Ainsi l'état actuel de la grande mosquée ne permet-t-il pas d'avancer la moindre hypothèse sur des origines médiévales. Le premier témoignage direct sur les plaines de Māṭir se trouve dans la relation de Jean-Léon L'Africain qui semble avoir visité la région entre 1520 et 1522¹². Si ce dernier décrit d'une façon générale cette zone comme une plaine riche dont la production céréalière est la plus importante du pays, Marmol répète ces données en mentionnant nommément Māṭir et en la situant sur le chemin entre Bizerte et la province de Constantine¹³. Ce n'est qu'à partir du XVIII^e siècle que les données sur l'architecture commencent à apparaître dans les documents d'archives et les relations de voyage occidentales¹⁴. Les renseignements vont porter sur quelques monuments et sur des sites ruraux¹⁵.

Quant aux sites côtiers de ce secteur nous ne disposons sur eux que quelques brèves mentions. Al-Bakrī parle de Darna, comme étant le port de Béja¹⁶. Il semble que la partie du littoral entre Cap Serrat et Tabarka ait appartenu à la circonscription de Béja. Darna ne figure pas sur la liste d'al-Idrīsī. Ce dernier parle de cette côte dans deux passages. Dans le premier, il se contente de mentionner la distance séparant Bizerte de Tabarka (soixante-dix milles), et

¹⁰ M. Hassen, 1999, I, p. 196 ; R. Brunschvig, *Hafsides* (en arabe), I, p. 330. Sur le passé pré-islamique de Māṭir, je renvoie aux travaux récents de J. Peyras (voir la bibliographie générale).

¹¹ Ibn Abī Dīnār, *al-Mu'nis*, p. 171.

¹² « A l'ouest du lac –dit J. L. l'Africain- s'étend une grande plaine appelée plaine de Mater. Celle-ci est extrêmement productive, mais elle est grevée de lourds impôts par le roi de Tunis et les Arabes », J. L. l'Africain, *Description de l'Afrique*, 1981, p. 376. Sur son passage dans la région, voir, à titre d'exemple, les paragraphes sur Béja (*Bādiyat Bāḡa*) et Zaghouan.

¹³ Marmol, *L'Afrique de Marmol*, 1667, p. 437-438.

¹⁴ M. D. Shaw, *Voyages*, I, p. 209 ; Ch. Maumemé, 1894, p. 464-479. Pour les documents d'archives nous allons revenir sur leur apport dans l'inventaire des sites du secteur.

¹⁵ Comme le rempart de Māṭir et les *zāwiya* de la campagne.

¹⁶ Al-Bakrī, *Masālik*, 1992, II, p. 720.

ajoute qu' autour de la deuxième ville se trouvent des tribus arabes¹⁷. Dans le second passage, il cite entre les deux villes, la station portuaire dite Rās al-Munšār, qui correspond à l'actuel Cap Serrat¹⁸. L'aspect inhospitalier de ce rivage, d'une part, et l'absence de descriptions géographiques locales, d'autre part, pourraient expliquer la carence des informations sur cette frange du littoral.

La cartographie européenne du haut Moyen-Âge cite Rās al-Munšār sous différentes appellations¹⁹. C'est sur cette côte que les Italiens ont obtenu le privilège de pêcher le corail. La présence génoise est attestée à travers les vestiges archéologiques et les traités de commerce²⁰.

Après l'installation du pouvoir turc, les sources tunisiennes mentionnent quelques centres du secteur. Ce sont surtout Māṭir et ses plaines qui figurent plus dans les chroniques²¹ et les documents d'archives. Dans les *Manāqib* d'al-Qāššāš, il est question de °Ayn Aglān²², une étape sur la voie entre Tunis et Māṭir²³.

¹⁷ Al-Idrisī, *Nuzha*, p. 289.

¹⁸ Al-Idrisī, *Nuzha*, p. 300.

¹⁹ Z. Chelli, *La Tunisie au rythme des cartes géographiques*, Tunis, 1996, p. 98.

²⁰ C^t Hannezo, 1904, *RT*, p. 325-326 ; B. Doumerc, 1999, 151-155 ; voir aussi, L. de Mas Latrie, *Traité de paix et de commerce concernant les relations des Chrétiens avec les Arabes de l'Afrique septentrionale au Moyen Age*, Paris, 1866.

²¹ Voir al-Wazīr al-Sarrāğ, *al-Ḥulal*, II, p. 209 ; Ibn Abī al-Ḍiyāf, *al-Itḥāf*, III, p. 56 et 132 / III, p. 55, 94 et 151.

²² Ibn Abī Liḥya, *Nūr al-Armāš*, p. 352.

²³ SHAT, *Itinéraires de la Tunisie*, 1882, p. 40. (Voir carte hors texte)

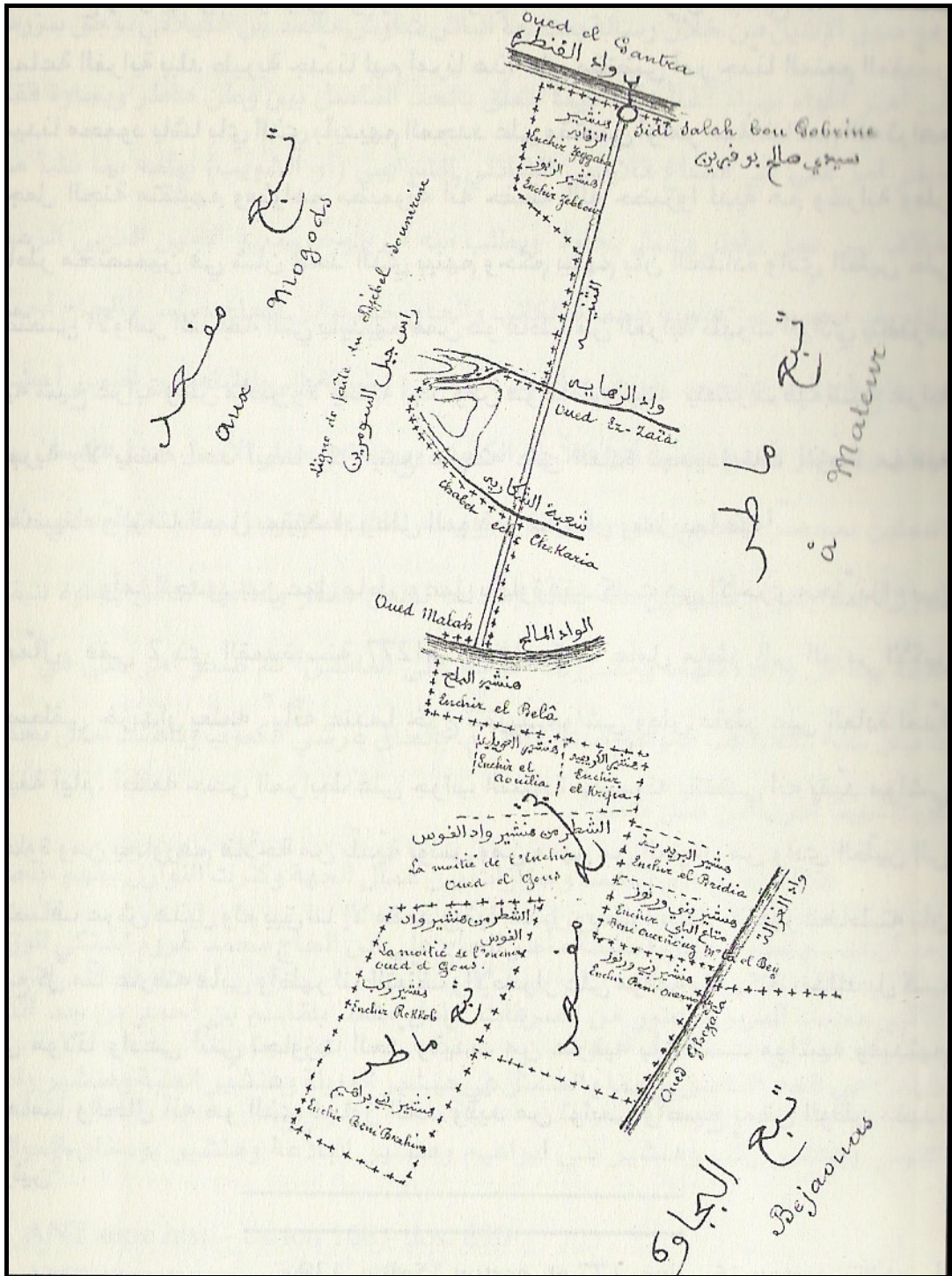


Fig. 344: Māḥir et ses environs à la fin du XIX^e siècle d'après un document d'archives (source : H. Ajjebi - 2002)

Inventaire et commentaire

I- Māṭir : d'un simple lieu-dit à un chef lieu de *waṭan*

Contrairement à nos connaissances sur les époques antiques, celle de Māṭir à l'époque islamique est très lacunaire. C'est, bien évidemment, l'absence du toponyme dans les chroniques et les sources géographiques qui explique en grande partie le fait que les études modernes aient négligé cette localité. Aucune recherche d'art ou d'architecture n'en rend compte. Or, le passé préislamique de *Matari*, le nom romain de Māṭir, est aujourd'hui relativement bien connu grâce à l'apport de l'archéologie²⁴. Dans la région de Māṭir, les vestiges ont révélé une occupation antique très variée et très lointaine dans le temps. Il n'est pas sans intérêt de citer les sépultures puniques auprès de l'église de la ville²⁵, les carrières romaines à Sīdī ʿAbdulbāsiṭ²⁶, les vestiges denses de *Thizika* (l'enceinte de la cité, des fermes et des installations hydrauliques d'époque romaine, des épitaphes d'époque païenne et byzantine...)²⁷ et les sites ruraux du territoire de Māṭir²⁸.

La première question qui devrait être posée est en rapport avec le silence des sources du haut Moyen-Âge et de l'époque classique : Pourquoi Māṭir n'apparaît-il qu'à l'époque du sultan hafside Abū-l ʿAbbās Aḥmad (772/1370 – 796/1394) ? Est-ce que l'absence du toponyme est un signe de la mort du centre antique ? Et si c'est le cas, pourquoi la réoccupation ne s'est-elle faite que vers la fin de l'époque hafside ?

En l'absence de sondages et de fouilles, qui pourraient combler une partie de ces lacunes, notre étude se limite à présenter quelques éléments de réponses à partir du recoupement des données de l'inventaire avec celles de la cartographie et de la toponymie. Les descriptions des voyageurs et des explorateurs occidentaux du XIX^e pourraient aussi nous renseigner, si l'on applique la méthode régressive de manière à remonter à l'époque médiévale²⁹.

²⁴ Sur Māṭir et son territoire à l'époque antique, voir J. Peyras, *Le Tell nord-est ...*, 1991, p. 71-115.

²⁵ *Ibid.*, p. 108.

²⁶ *Ibid.*, p. 98.

²⁷ *Ibid.*, p. 104.

²⁸ *Ibid.*, p. 108-109.

²⁹ Hannezo, « Mateur 1881-1882 », in *RT*, 1906.

Māṭir se situe sur une minuscule colline (58 m), dominant un majestueux pays de plaines. Le lit de l'oued Ġūmīn, qui se jette dans le lac de Tīnġa, dessine un croissant enveloppant le centre urbain sur les côtés nord, sud et est. Quoique sec pendant quelques mois de l'année, cet oued est une source importante pour la céréaliculture qui représente l'activité la plus remarquable de la région. La nappe phréatique est, elle aussi, abondante et douce. Si l'on excepte les deux petits dômes de Māṭir et du Rās al-^cAyn, la plaine est, dans son ensemble, une étendue parfaitement plate³⁰, ce qui a favorisé l'aménagement d'un réseau routier plus dense que celui de la zone côtière de ce secteur.

Māṭir bénéficie de la position d'un carrefour régional. Elle se trouve sur la voie reliant Tunis aux grands centres du Nord-Ouest (Tabarka, Kef, Bône ...) et sur celle qui relie Béja à Bizerte. Elle était « le lieu de passage obligé entre Carthage d'une part, *Thabraca* et les côtes des provinces occidentales de l'autre »³¹. De même, ses communications avec Bizerte et les localités du Cap al-Ṭarf sont aussi faciles. Toutefois, le silence des sources médiévales ne peut pas être considéré comme un signe de déclin de la ville antique. Au fil des jours, les exemples de la survivance des cités antiques ne cessent de se multiplier. Dans le cas de *Hanšīr al-Fawwār*, qui se trouve d'ailleurs entre Māṭir et Béja, les résultats des fouilles dirigées par Ammar Mahjoubi, il y a une trentaine d'années, ont confirmé l'apport considérable de l'archéologie dans ce type de recherches³². Ce chercheur a pu démontrer la survivance de cette localité pendant les premiers temps de l'Islam malgré l'absence du toponyme dans les sources arabes³³. Donc l'absence du lieu-dit dans les textes ne signifie en rien l'abandon du centre antique. Le site de Māṭir présente, comme l'a bien démontré J.

³⁰ F. Bonniard, 1934, p. 174.

³¹ J. Peyras, *Op. cit.*, p. 108. Il semble que Māṭir n'ait jamais perdu sa position d'étape sur la voie Tunis-Tabarka. Au XVIII^e siècle, Younes, le fils du Bey husaynite Ali Pacha, en se dirigeant de Tunis pour récupérer Tabarka des Génois, campa avec ses troupes à Māṭir : voir Sghaier Ibn Yūsuf, *Chronique tunisienne de Seghir b. Youssef*, trad. V. Serres et M. Lasram, Tunis, 1978, p. 196-197.

³² A. Mahjoubi, *Recherches d'histoire et d'archéologie à Henchir el-Faouar*, Tunis, 1978. Pour d'autres exemples de l'Occident musulman, cf. P. Cressier et M. García-Arénal (éd.), *Genèse de la ville islamique en al-Andalus et au Maghreb occidental*, Madrid, 1998.

³³ Après la conquête arabe « la petite ville –dit A. Mahjoubi– ne fut pas pour autant abandonnée par sa population. En dehors du fortin qui a été étudié, d'autres bâtiments aux vastes cours dallées, sur lesquelles des salles adossées aux épaisses murailles extérieures prenaient le jour, furent construits sur le même alignement, au dessus de l'escarpement qui domine la vallée de l'Oued Berdine. Toujours dans le même quartier, au Nord du site, d'autres constructions précaires furent alignées au Sud de ses vastes bâtiments. Exiguës et d'aspect assez misérable, leurs murs extérieurs de moellons liés au mortier de terre étaient parfois renforcés, comme ceux des édifices antiques, par des blocs dressés. D'autre fois, ces murs construits presque sans fondation étaient constitués de deux parements : l'un en moellons, l'autre en grand blocs dressés ». A. Mahjoubi, *Op. cit.*, p. 451.

Peyras, une grande originalité par rapport à celui des cités de la région³⁴. Il a recensé dans la ville et ses environs immédiats une centaine de vestiges d'édifices³⁵.

L'absence de Māṭir dans l'historiographie arabe des temps classiques, pourrait être expliquée par quelques arguments. Pendant les quatre premiers siècles de l'Islam, aucune des villes intérieures du Nord de l'Ifriqiya n'a eu une importance capitale dans les descriptions des géographes. Même ceux qui sont peut être passés par cette région, comme Ibn Ḥawqal, ne mentionnent que la ville de Béja. Bizerte, elle-même, bien qu'elle soit la capitale d'une région, ne commence à acquérir de l'importance dans les sources qu'à partir du 5^e/XI^e siècle. Il semble aussi que la richesse de ses plaines lui ait épargné les épisodes de famines connus par ailleurs. Parfois, la mention d'un lieu-dit est tributaire d'un événement conjoncturel important. Enfin, c'est très vraisemblablement, la domination du paysage rural à Māṭir qui explique son absence de la scène des faits, et donc des textes arabes. Quoique tardif, un document d'archives corrobore ce dernier argument. Dans une pétition envoyée au premier ministre en mai 1924, les notables de la ville, réclamant l'agrandissement de la mosquée à prédication, présentent des bribes de l'histoire de Māṭir. Pour appuyer leur demande, ils rappellent que la mosquée n'a pas connu d'élargissement depuis sa fondation au début du XVI^e siècle. À cette époque, Māṭir ne comptait que cinquante habitants³⁶. Cette donnée concorde parfaitement, comme on peut le constater, avec les premières mentions de Jean-Léon l'Africain et Marmol Carvajal. Dans son étude sur les campagnes de l'Ifriqiya à l'époque hafside, M. Hassen précise que les plaines de Māṭir ont subi l'impact de l'arrivée des tribus arabes. Ce sont les Awlād Mandīl, fraction des Awlād Abī-Llīl des Banū Hilāl, qui se sont installés dans la *nāḥiya* de Māṭir³⁷.

À partir de l'époque ḥusaynite (XVIII^e siècle), Māṭir est passée d'une très modeste localité à un chef-lieu d'une petite région. Comme elle se trouve au carrefour de plusieurs voies, elle est devenue un lieu de campement permanent pour l'armée beylicale³⁸ et un centre de collecte d'impôts³⁹. C'est dans ce cadre que le ministre Yūsuf Ṣāḥib al-Ṭāba^c a bâti le pont

³⁴ J. Peyras, *Op. cit.*, p. 108.

³⁵ Voir la carte dans la page suivante.

³⁶ A.N.T., Série C/ Cart. 59/ Dos. 2/ Doc. 95 (*fa- 'amma al- ḡāmi^c fa-qad ḏāqa^c alā al-muṣallīm wa arkānuhu ḡayr muttasā^ca, wa-huwa ḡāma^c buniya munḏu ḥamsa qurūn, waqta 'id kānat Māṭir lā taḥtawī illā^c alā ḥamsīn nafr^{am} wal- 'ān ṣāra^c adad sukkānihā mā yarbū^c alā al-^cašara ālāf*)

³⁷ M. Hassen, 1999, I, p. 196.

³⁸ Ibn Yūsuf, *Chronique*, p. 197 et 226 ; Ibn Abī al-Ḍiyāf, *al-Itḥāf*, VI, p. 55.

³⁹ A.N.T., Série Historique/ Cart. 31/ Dos. 367

sur la voie Tunis-Māṭir⁴⁰. À la fin du XIX^e siècle, la localité a été dotée d'une mosquée à prédication, d'un *masǧid*⁴¹, d'une *qaṣaba*⁴², de souks⁴³ et a été entourée d'une enceinte⁴⁴.

Quoique dépendant du *ʿamal* de *Banzart*, le *waṭan Māṭir* correspondait à un terroir relativement étendu, allant de la ville au Sud, jusqu'à la côte au Nord⁴⁵. Dérivant du verbe *waṭṭana* qui signifie occuper et peupler, le terme *waṭan*, est apparu dans les sources et la documentation archivistique au XIX^e siècle, pour qualifier une circonscription⁴⁶. Saǧnān et le mont Iškil, le parc de chasse des Hafside, faisaient partie de cette entité de la région de Bizerte⁴⁷.



Fig. 345 : Vue générale de Māṭir au début du XX^e siècle

⁴⁰ Ibn Abī al-Ḍiyāf, *al-Ithāf*, VI, p. 94

⁴¹ En plus de l'unique mosquée à prédication, les habitants de Māṭir faisaient leurs prières dans l'oratoire de la zāwiya de Sīdī Aḥmad Bū Ṭniyya : A.N.T., Série C/ Cart. 59/ Dos. 2.

⁴² AAT, feuille de Mateur n° XII.

⁴³ À Māṭir il y a trois espaces de commerce : *Raḥbat al-Ḥubūb*, *al-Raḥba al-kbīra* et *Sūq al-dabdāba*.

⁴⁴ Quelques documents d'archives de la fin du XIX^e siècle évoquent les restaurations des portes de l'enceinte : A.N.T., Série C/ Cart. 909/ Dos. 171

⁴⁵ Le territoire de *waṭan Māṭir* a englobé même, à la fin du XIX^e siècle, les Mogods : A.N.T., Série A/ Cart. 32/ Dos. 1/ Doc. 4

⁴⁶ Sur la notion de *waṭan*, voir : D. Larguèche, *Waṭan al-Munastīr*, pub. Fac. de la Manouba, 1993.

⁴⁷ A.N.T., Série E/ Cart. 360/ Dos. 2/ Doc. 16 ; H. Ajjebi, *Waṭan Māṭir*, 2002, p. 11-15.

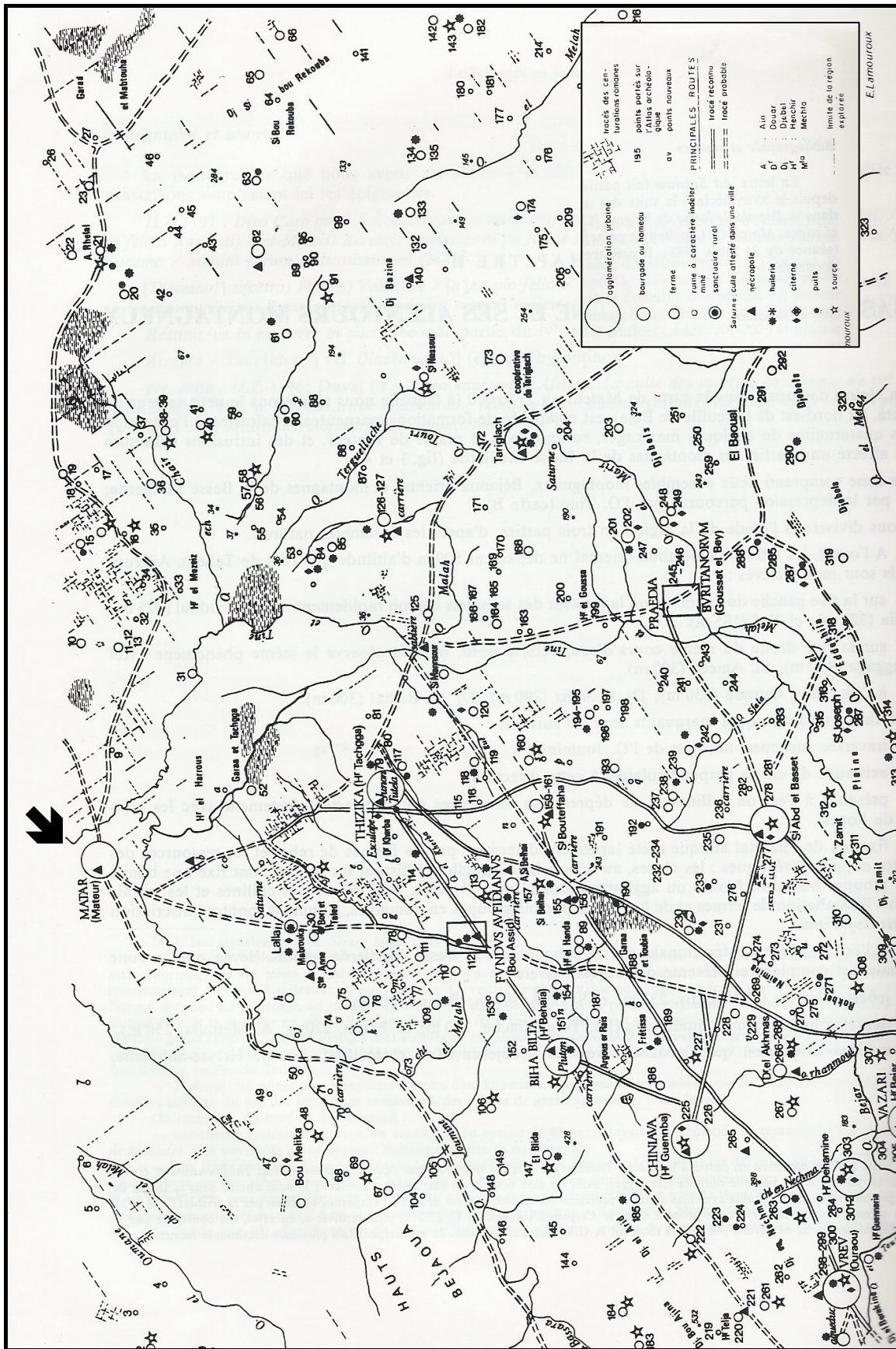


Fig. 346 : La carte des sites inventoriés dans la région de Matjur par J. Peyras



Fig. 347 : La grande mosquée de Māṭir d'après une carte postale du début du XX^e siècle



Fig. 348 : le souk des bestiaux (*sūq al-dabdāba*) de Māṭir d'après une carte postale du début du XX^e siècle

II- Saġnān et la survivance d'un savoir-faire séculaire : la poterie modelée berbère

L'histoire de Saġnān à l'époque médiévale est totalement inconnue. Le toponyme est absent des sources écrites jusqu'au XIX^e siècle. De même, la production des voyageurs européens n'accorde pas un grand intérêt à cette petite région du territoire bizertin. Leurs rapports ont porté essentiellement sur les centres du Sāḥil de Bizerte, et la zone s'étendant de Bizerte à Tabarka n'a été évoquée que partiellement⁴⁸.

D'après les prospections menées ces dernières années, cette entité a connu surtout une occupation humaine préhistorique. Neuf sites, sur un total des trente cinq inventoriés dans toute la région de Bizerte, se trouvent dans l'actuelle délégation de Saġnān⁴⁹. Il semble que l'habitat dans ce secteur ait été de nature dispersée jusqu'au milieu du XX^e siècle. Un document d'archives récent révèle cette image. Dans un rapport, datant de 1949, Saġnān figure comme la seule agglomération dans un périmètre de 50 km. Son territoire servait de lieu de rassemblement pour la population de dix-huit "cheikhats", qui venait « tous les jeudis au marché aux bestiaux et des produits agricoles, ainsi que pour les soins médicaux au dispensaire construit après la guerre ». Le document, portant sur le plan d'aménagement de Saġnān, décrit le centre urbain ainsi : « la population européenne est concentrée avec les services administratifs, entre la gare et la gendarmerie. La zone d'habitations tunisiennes avec un nouveau khalifalik, la mosquée, hammam et café maure, restera sur son emplacement initial. Le marché avec ses boutiques ferait un trait d'union entre les deux quartiers ... »⁵⁰.

Il est évident aussi que le secteur soit resté plus profondément "berbère" que le reste de la région de Bizerte en dépit de son arabisation linguistique. Plusieurs éléments pourraient confirmer cette hypothèse. Il y a tout d'abord, les noms des familles (*alqāb*) qui renvoient à un contexte berbère. La grande majorité des habitants sont des *Bġāwī* et des *Mogodī*⁵¹. La toponymie, elle aussi, n'est pas sans intérêt. Les noms des lieux comme Saġnān, Taskrāya, Ġūmīn sont berbères. Et il y a enfin, la production de la poterie modelée dont l'origine est

⁴⁸ Rares sont les explorateurs qui ont visité Saġnān à la fin du XIX^e siècle. Ils ont emprunté un chemin écartant ce secteur. De Bizerte, ils visitaient les ruines du mont Bechateur puis ils prenaient la voie vers Tinġa et descendaient à Mateur et Béja. Les premières mentions sur cette localité se trouvent dans les études ethnographiques de E. G. Gobert.

⁴⁹ G. Camps et A. Gragueb, *Atlas préhistorique de la Tunisie*, feuille de O. Sejnane.

⁵⁰ A.N.T., Série E/ Cart. 196/ Dos. 15/ Doc. 15.

⁵¹ J. Ben Taher, « L'environnement humain et social de la région de Sejnane (XIX^e et XX^e siècles », dans *Au pays d'une tradition millénaire : la poterie modelée des femmes de Sejnane*, 2005.

sans aucun doute berbère. Cette fabrication, bien qu'elle soit intégrée aujourd'hui dans une économie à caractère touristique, a pu conserver plusieurs de ses techniques qui remontent à la fin de l'âge du bronze méditerranéen. Dans cette monographie, et le lecteur le constatera, notre méthode est plutôt ethnologique qu'archéologique⁵². En géographie historique, comme il est notre cas dans cette recherche, l'approche ethnologique pourrait fournir à l'archéologue des outils intéressants d'enquête pour l'étude des conduites et des pratiques des agents sociaux.

Des conditions favorables offertes par la nature, et de l'habitat des *haouanet* découvert par les archéologues dans le secteur⁵³, nous pouvons déduire que la région n'aurait connu, depuis les premiers temps de l'occupation humaine, qu'un peuplement sédentaire. C'est, vraisemblablement, au sein de cette population de paysans sédentaires que la poterie modelée est née et a perduré jusqu'à nos jours. Sa continuité s'explique, en grande partie, par sa parfaite adéquation au mode de vie rural. À Saġnān, on fabriquait essentiellement pour des besoins domestiques, et les ustensiles sont principalement culinaires. Les objets sont préparés pour la cuisson, pour le stockage familial et, très peu, pour le transport des aliments. Encore qu'elle soit toujours de caractère domestique, aujourd'hui on produit cette céramique pour la commercialiser à l'étranger, mais l'introduction de l'acteur "touristique" n'est pas sans danger. Il pourrait, en effet, menacer l'originalité de cet art⁵⁴.

Bien que notre enquête n'ait pas pour objet de traiter de la typologie de cette céramique, elle a essayé de relever, à travers l'étude faite au sein de quelques ateliers, les signes de pérennité de cette production. Elle est, comme l'architecture pour les autres localités de Bizerte, le signe d'une identité collective de la population de Saġnān, ce qui relève, indubitablement, de l'objectif de cette recherche. Dans une étude de géographie historique, la démarche ethnographique est d'un intérêt indéniable.

⁵² Le lecteur pourrait s'interroger sur l'absence des inventaires systématiques comme nous l'avons fait dans l'étude des autres agglomérations. Dans le centre actuel de Sejnane on n'a repéré aucun monument ayant des aspects historico-archéologiques.

⁵³ T. Ghalia, *Inventaire des sites et des monuments de la feuille de Oued Sejnane 005*, Tunis, 1998. Les *haouanet* sont des habitats taillés dans les roches. Elles se caractérisent par leurs baies carrées, dotées de feuillures sur trois côtés en vue de recevoir les dalles de fermeture de ces caveaux, qui peuvent être à caractère individuel ou collectif : T. Ghalia, 2005, p. 28.

⁵⁴ Aujourd'hui, chaque atelier prétend qu'il est le seul à conserver les techniques originelles de cet art. Une étude spécifique sur la céramique de Saġnān est, par ordre d'importance, prioritaire. Cette localité et sa poterie ont été, sommairement, évoquées dans quelques études dont la plus importante est celle de Véronique Fayolle, *La poterie modelée du Maghreb oriental, de ses origines au XX^e siècle*, Paris, 1992. Les techniques originelles risquent d'être remplacées par une production à usage touristique. Depuis quelques années les ustensiles sont grossièrement vernissés pour l'attraction d'une clientèle étrangère.

La première constatation qui s'impose, c'est le caractère féminin de cet artisanat. Il semble que la poterie ait été considérée, depuis son apparition, comme une spécialité exclusivement féminine. La fonction de l'homme se limite dans quelques ateliers à la recherche des matériaux et parfois à la commercialisation⁵⁵.

Ensuite, c'est la nature enclavée du secteur, du point de vue géographique, qui a aidé la poterie modelée de Saġnān à perdurer. Cette zone n'a probablement pas subi autant que les autres les effets de l'arabisation, et le silence des sources arabes pourrait l'attester. Il semble que les tribus arabes, hilaliennes et sulaymites, ne soient pas arrivées jusqu'à Saġnān⁵⁶. Ailleurs, surtout dans les villages du Sahel de Sousse, le contexte est différent. Aujourd'hui, cette céramique berbère a tendance à disparaître à cause de la concurrence de nouveaux ustensiles modernes moins beaux mais plus fonctionnels⁵⁷.

Dans nos prospections, les tessons sont partout sur le territoire de Saġnān, mais parler de leur âge est très difficile. Ce que nous pouvons tirer comme conclusion est que nous sommes en face d'une production séculaire qui a défié le temps, et la recherche d'une typologie temporelle nous paraît très difficile. Dans son étude, V. Fayolle souligne le hiatus apparent entre la fin de l'Antiquité et le XIX^e siècle. Nos connaissances sur la poterie modelée au cours de l'époque médiévale sont très lacunaires. Excepté quelques travaux faits ces dernières années, le dossier est encore presque vide⁵⁸ et la solution réside, comme l'a démontré V. Fayolle, dans la fouille de l'habitat berbère⁵⁹.

L'enquête à Saġnān a été menée dans quelques ateliers bordant la voie reliant la localité à Bizerte via Taskrāya, un petit village créé à l'époque coloniale. Le choix s'est basé, après une enquête orale, sur l'ancienneté et la célébrité des potières. Dans l'atelier de Sabiha Ayyari⁶⁰, on a suivi le rite et la quotidienneté d'une potière et sa famille. À Saġnān, il n'y a pas de séparation entre l'atelier et l'habitat puisque la poterie est une spécialité féminine. La femme à Saġnān doit assurer à la fois les tâches ménagères et la fabrication des ustensiles. À part les endroits réservés pour le sommeil, tout le reste peut être considéré comme un lieu de

⁵⁵ Dans la production de la céramique, il est communément admis aujourd'hui que la poterie tournée est masculine tandis que la poterie modelée est exclusivement féminine.

⁵⁶ Voir *infra* sur l'histoire de ce secteur.

⁵⁷ Sur la survivance de la céramique modelée dans le Sahel tunisien, voir : V. Fayolle, 1992, p. 23-116.

⁵⁸ A. Louhichi, 2005, p. 90-98. Voir dans les pages suivantes la figure des formes de cette poterie.

⁵⁹ *Ibid*, p. 15.

⁶⁰ Cette potière est très connue par ses créations et ses participations dans les grandes foires à l'échelle tunisienne et internationale. Elle a eu en 2004, un prix national pour l'intérêt qu'elle accorde aux traditions ancestrales et l'artisanat moderne.

travail et de stockage. Jusqu'au début du XX^e siècle, l'habitat s'est limité à des petits gourbis isolés, et ce n'est qu'avec la découverte des mines à l'époque coloniale que l'habitat groupé a vu le jour. Autour du village « relativement isolé, se détachent çà et là des pistes argileuses donnant accès à des résidus d'exploitations minières (plomb, zinc, fer ...) en voie de désaffectation, ne procurant que de rares emplois à la population masculine sédentaire »⁶¹. Dans le foyer, toute la quotidienneté s'articule autour de la poterie. Même aujourd'hui, à l'instar de l'atelier de Habiba⁶², l'architecture d'une maison est propice à cette activité. Quoique séparés, le foyer et l'atelier s'ouvrent sur un espace commun à ciel ouvert, dans lequel se trouvent les fours de cuisson.

L'atelier est composé de deux parties : la boutique, donnant sur la route⁶³, et une salle pour la préparation et le modelage de l'argile, ouvrant sur la maison. C'est dans ce deuxième espace que l'essentiel du savoir-faire potier se développe. Du triage des mottes d'argile brute à la cuisson, tout est fait à la main. Les outils se limitent à quelques outils pour extraire l'argile. Cette tâche est réservée aux enfants, qui partent le matin avec des sacs en plastique à la recherche de la matière première. À Saġnān, même si on n'a pas un corps de métier organisant l'activité, la hiérarchisation est strictement respectée. Habiba, l'une des potières connues dans les environs de Saġnān (*le douar d'al-Guetma*), parle de cette division du travail : « les petits m'aident, mon mari aussi. Quand il ne travaille pas, il va de temps à autre puiser l'argile blanche à Cap Serrat (pour l'engobe) ou ramasser les coquilles pour le lissage »⁶⁴. Le puisage de l'eau et le ramassage du bois, constituent les tâches des petites filles. Elles les transportent à dos d'âne. Cet animal est encore utile pour les familles de ce secteur.

C'est dans les environs immédiats que la femme extrait et puise les matières premières et l'outillage. La collecte de l'argile se fait généralement près de chez elle. À Saġnān, cette roche est de bonne qualité et les carrières en offrent plusieurs types. Les sols de la région « se caractérisent par une couche superficielle de 30 cm à texture légère et caillouteuse, reposant sur une couche d'argile rouge ou blanche (kaolinite), soit pure soit sous forme d'éboulis grésomarneux »⁶⁵. La préparation de la pâte argileuse se fait dans l'atelier. Elle comprend

⁶¹ N. Sekik, 2005, p. 14.

⁶² Comme Sabiha, Habiba est l'une des potières les plus connues de Saġnān.

⁶³ Pour les autres familles de Saġnān, la vente de leurs produits se fait sur de simples éventaires sur les bords de la route.

⁶⁴ N. Sekik et H. Guettat, 2005, p. 63.

⁶⁵ H. Baraket, 2005, p.25.

plusieurs étapes : le séchage, l'épuration, le mélange avec de l'eau, l'ajout d'un dégraissant (le *tāfūn*)⁶⁶ et le malaxage. Selon V. Fayolle, les potières de nos jours accordent beaucoup plus de soin au nettoyage de l'argile que les femmes de l'époque numide⁶⁷, mais la pratique actuelle garde beaucoup de l'authenticité du savoir-faire antique.



Fig. 350 : "Douar al-guetma"- un habitat dispersé sur les versants des collines

Le caractère vivant d'un héritage lointain est attesté aussi dans les étapes du modelage et de la cuisson. Sans le tour, la potière se contente uniquement de ses mains pour monter un objet : c'est la technique au colombin. G. Camps l'a considérée comme la technique la plus répandue chez les Berbères sédentaires de l'Afrique du Nord⁶⁸. Après avoir préparé une bonne pâte, la potière se met au sol devant un support, souvent simple⁶⁹, et commence la fabrication de l'objet. Après le montage, vient la phase de séchage. La pièce est souvent séchée en plein air, mais à l'abri des rayons du soleil. Cette étape est variable d'une saison à une autre. Elle va de quelques jours à trois semaines. Ensuite, la potière passe à l'engobage. Il s'agit de : « couvrir la poterie obtenue avec une argile crémeuse ou grisâtre très diluée : l'engobe (*tal'i*). C'est un léger "badigeonnage" exécuté à la main avec cette barbotine qui va donner à l'objet, une fois cuit, une belle teinte jaune rosâtre »⁷⁰.

⁶⁶ À Cap Serrat, la potière ajoute de la cendre au *tāfūn* afin de durcir la pâte.

⁶⁷ V. Fayolle, 1992, p. 118.

⁶⁸ G. Camps, 1961, p. 230-231 ; V. Fayolle, 1992, p. 11.

⁶⁹ C'est le "rleg". Il s'agit, le plus souvent, d'une plaque en contreplaqué.

⁷⁰ N. Sekik, 2005, p. 53 ; V. Fayolle, 1992, p.

Avant la cuisson, la poterie doit être polie et lissée à l'aide d'un *maššāt* et d'un coquillage ramassé sur les plages de Cap Serrat (le pétoncle)⁷¹. Les deux opérations ont pour but de donner à l'objet une allure bien finie. Une fois cuite, la poterie ne peut être réglée que par décoration : la dernière étape dans cette pratique. Le foyer de cuisson à Saġnān est jusqu'à nos jours primitif. Après avoir fabriqué un bon nombre d'ustensiles, la potière les regroupe ensemble et les dépose sur un petit tas de bois ramassés des grandes forêts de pins et de chênes-lièges des Mogods. Pour la partie haute du "four", le combustible le plus fréquemment utilisé est la bouse du bétail. Celle-ci : « est mise à sécher collée contre le mur de la maison. La paysanne en fait ensuite une petite meule protégée des intempéries par une bâche de plastique ou une couverture de torchis »⁷².

Pour la décoration, la potière compte sur son imaginaire qui n'est ni libre ni arbitraire. Elle se laisse mener par son intuition, mais celle-ci reste, tout de même, fidèle à des traditions ancestrales. Sabiha, s'inspire pour les motifs de ses poteries, dit-elle, des tatouages, des fibules et des bijoux de sa mère. Des losanges, des chevrons et des triangles de toutes dimensions forment des figures géométriques qui obéissent, semble-il, à une esthétique immémoriale. À ces motifs géométriques s'ajoutent d'autres dessins : des animaux (le serpent, l'oiseau, le chameau ...), des palmiers, des signes prophylactiques (*al-ħumsa*) Voulant s'enquérir de la signification de ces symboles, les réponses s'articulent toujours autour du porte-bonheur et de la protection du mauvais œil.

Pour décorer sa poterie, l'artisane *sedjenoise* recourt à des produits naturels trouvés dans les environs. Le "*drū*" (le jus de lentisque) et la "*muġra*" (des morceaux d'argile rouge contenant des oxydes de fer) sont les matières de base de la décoration. Pour les motifs en noir, on prépare un jus à base de feuilles de lentisque de couleur verdâtre. La potière n'a pas besoin de pinceau : les tiges du lentisque sont suffisantes pour réussir le motif. Cette première phase de décoration se fait à la sortie du feu. Quant à la couleur rouge, elle n'est ajoutée qu'après le refroidissement de l'objet. Elle lui donne un aspect brillant et résistant à la lumière⁷³.

Notre enquête est loin d'être exhaustive. Toutefois, elle a essayé de mettre en lumière ce que les données ethnographiques peuvent apporter à une recherche sur l'histoire du

⁷¹ c'est la *muhra*.

⁷² V. Fayolle, 1992, p. 95.

⁷³ V. Fayolle, 1992, p. 31.

peuplement. L'interrogation des gestes techniques des potières et la lecture des données naturelles (la richesse minière, la nature enclavée du secteur ...) révèlent quelques secrets de la pérennité d'un savoir-faire en voie de disparition. L'étude comparative faite sur un matériel ancien et contemporain a confirmé, en dépit du silence des sources arabes jusqu'au XIX^e, la survivance de cette économie domestique et locale. Si l'examen de la pâte, des traces de la fabrication et des empreintes des supports a attesté la conservation d'une technique très enracinée, il a démontré, également, l'adaptation de cette poterie aux circonstances de chaque époque. C'est vraisemblablement cette souplesse qui a pu la sauvegarder à travers les âges. Le maintien ne doit en aucun cas l'assimiler à une stagnation, car : « de tout temps la femme berbère a su choisir dans les apports extérieurs successifs tout ce qui pouvait enrichir son expérience et son savoir-faire sans pour autant abandonner une seule des formules techniques consacrées par des générations de potières avant elle, que ce soit dans le façonnage ou dans la décoration »⁷⁴.



Fig. 351 : Une femme exposant sa production au bord de la route

⁷⁴ V. Fayolle, 1992, p. 263-264.



Fig. 352 : ... et d'autres le font dans des boutiques

III- Ġabal Aškil : l'histoire d'un parc de chasse naturel à travers les textes et l'archéologie

L'étude du "mont Aškil"⁷⁵ doit tenir compte de deux faits. Il y a, tout d'abord, son ouverture sur le lac portant le même nom (la *buḥayra* de Tīnġa des sources médiévales). En dépit de l'inscription de la réserve naturelle de ce mont dans le Patrimoine mondial de l'UNESCO, l'accès au djebel en hiver demeure, jusqu'à nos jours, difficile, car il est entouré d'une série de marécages inaccessibles pendant les saisons de pluies. C'est incontestablement cette donnée qui explique, en grande partie, la faiblesse des établissements humains dans le mont. Le second élément est la richesse de la flore et de la faune du lieu. Le parc, couvrant aujourd'hui une superficie de 12600 ha, est composé d'une forêt très variée (des oléastres, des lentisques ...), et sert d'un abri naturel à plusieurs espèces d'animaux sauvages (les sangliers, les chacals, et les buffles).

⁷⁵ Aujourd'hui on prononce "Iškil" au lieu de "Aškil" ; c'est-à-dire que la *hamza maksūra* "i" ('i) a remplacé la *hamza maftūḥa* "i" ('a).



Fig. 353 : Ġabal Aškil – vue aérienne du côté du lac

Les auteurs de l'*AAT* ne signalent sur le djebel que les « restes d'un établissement thermal » se trouvant sur son promontoire nord-est⁷⁶. La production des voyageurs français de la fin du XIX^e, elle aussi, est muette sur l'occupation humaine du piton. Ce n'est qu'en 1980 que le problème a été posé pour la première fois véritablement. Dans un article, très sommaire comme le confirme l'auteur lui-même, N. Ferchiou a démontré que le silence des sources – principalement de l'époque romaine dont elle est spécialiste- ne signifie pas l'absence de toutes traces matérielles de la présence humaine. L'étude des carrières, dans un premier temps, et le recensement de quelques établissements, dans un second temps, ont attesté une occupation humaine depuis l'époque romaine. « Par son site exceptionnel et par ces gisements de pierres d'ornement dont les Romains étaient si friands, le Jebel Ichkeul ne pouvait pas être ignoré de ceux-ci. De fait, quelques visites, restées malheureusement incomplètes, faute de matériel topographique et de fouilles, nous ont permis de repérer des carrières exploitées suivant les méthodes romaines, ainsi que des traces d'établissements antiques »⁷⁷.

La mention du ġabal Aškil dans les sources arabes date de l'époque hafside. Quoique brève et hâtive, l'indication d'al-Buzulī (m. en 841/1438) donne au secteur du mont l'image d'une zone périphérique : en marge de la zone urbaine (*alā taraf al-amṣār*), et sa situation l'atteste. La montagne se trouve en effet à mi-chemin de la voie reliant Bizerte à Maṭīr via Tīnġa. Le *faqīh* prétend même avoir visité le *masġid* du lieu⁷⁸.

⁷⁶ AAT, feuille "Djebel-Achkel", n°VI.

⁷⁷ N. Ferchiou, 1980, p. 129.

⁷⁸ Al-Burzulī, *Ġama' masā'il al-aḥkām*, IV, p. 453.

Où se trouve ce *masgid* signalé par Al-Burzūlī ?

Les sites décrits par N. Ferchiou concordent parfaitement avec les noms donnés à quelques points du mont que nous trouvons sur la documentation cartographique. Les *ḥammām/s* de Sīdī b. Abbās, d'al-ğrab⁷⁹, d'al-šifā'⁸⁰ (sur le flanc oriental) et d'al-^catrūs (sur la face septentrionale) correspondent à des thermes s'articulant autour de quelques sources d'eau chaude encore exploitées jusqu'à nos jours. Sur les divers flancs du djebel, il y a des petits mausolées dont les origines des *awliyā'* sont inconnues. Sīdī b. Abbās, Lalla Ḥadda, Sīdī Mas^coud et Sīdī ^cAbdallāh sont des *zāwiya* de quelques saints qui se trouvent sur les différents flancs du ḡabal Aškil. La petite mosquée mentionnée dans le texte d'al-Burzūlī ne peut être que l'un de ses sanctuaires.

D'après les données relevées sur le terrain et les renseignements de la cartographie, on peut distinguer trois zones différentes : la première se trouve à l'extrême nord-est du massif, où il y a une forte concentration de sites thermaux. La deuxième, zone de carrières de marbre, se situe sur le versant septentrional qui regarde vers le lac. La troisième est marquée par des zaouias sur quelques sommets du promontoire oriental. Le reste du djebel est une forêt d'une richesse impressionnante. Elle comprend plusieurs espèces endémiques et abrite une grande variété de la faune. La situation actuelle du parc de Aškil, en tant que réserve naturelle, est héritière, selon toute vraisemblance, d'une situation historique. Les textes de l'époque hafside, notamment celui d'Ibn Ḥaldūn, parlent d'un grand domaine de chasse dans les environs de Bizerte, dans lequel les Emirs se rendaient⁸¹. Parmi les constructions d'al-Mustanşir, le deuxième souverain hafside, on note l'édification d'une clôture entourant un domaine de chasse dans la région de Bizerte. Cette enceinte, dont les matériaux sont inconnus, est d'une grandeur indéterminée (*siyāğ ḥarağā niṭāquhu ^can al-taḥdīd bi-ḥaytu lā yurā'a sirbu al-waḥš*). Ibn Ḥaldūn qualifie le domaine de "*qawrā'*" qui désigne une vaste étendue de terrain. Dans le dictionnaire d'Ibn Manzūr, le verbe "qāra" signifie parmi d'autres sens : pratiquer la chasse. Un autre indice dans le même dictionnaire pourrait s'appliquer au ḡabal Aškil. Les "qūr" (pluriel de *qawrā'*) sont les petites éminences isolées qui se caractérisent aussi bien par un relief de nature fruste que par une forêt très boisée.

⁷⁹ *Al-ğrab*, ou "*el-Djerab*" des cartes, viennent du mot arabe *al-ğarab* qui désigne la maladie de la gale. "*Ḥammām al-ğrab*" est très probablement une source thermale connue pour être guérissante de cette maladie contagieuse.

⁸⁰ C'est le bain de la guérison.

⁸¹ Ibn Ḥaldūn, *al-^cIbar*, VI, p. 281-282 et trad. (1978), II, p. 338-339. Nous allons revenir en détails sur les œuvres d'*al-Mustanşir al-Ḥafşī* dans le premier chapitre de la troisième partie de cette recherche.

Dans le récit d'Anselme Adorne on trouve des données supplémentaires sur les sorties des princes hafside à la chasse. Quoiqu'il n'avance pas de précisions toponymiques sur les lieux de chasse, il semble que la région concernée soit celle de Bizerte⁸². La présence d'une faune sauvage dans la région de Bizerte au Moyen-Âge est attestée par une source du 10^e/XVI^e siècle. Dans les *fatāwa* d'Ibn °Azzūm, on trouve une information qui stipule qu'un lion a dévoré une bête dans la région de Bizerte⁸³.

Les données textuelles précédentes confirment une présence humaine dans le djebel au moins aux XV^e et XVI^e siècles. Pour ce qui est des données matérielles, les vestiges des bains et l'état des petits mausolées qui se trouvent dans quelques zones du mont ne présentent pas des indices concrets de datation. Toutefois, il y a une dizaine d'années, un trésor monétaire a été découvert à Henchir Zaarour à quelques kilomètres à l'Est du mont, sur la voie desservant Bizerte via Tīnga. Des pièces de ce trésor, encore inédit, ont été exposées il y a quelques années au Musée de Lattes, lors d'une exposition intitulée "*Tunisie : du Christianisme à l'Islam. IV^e-XIV^e siècle*". Il n'est pas sans intérêt de citer la présentation de Kh. Ben Romdane qui parle de ces pièces : « c'est sur les berges sud du lac Ischkeul, l'antique *lacus Sissara*, qu'un trésor monétaire almohade a été découvert en juin 1995, au lieu-dit Henchir Zaarour. Sur ce même lieu, Ch. Tissot avait suggéré l'emplacement de l'antique *Theudalis*, mentionnée par Plin l'Ancien et Ptolémée. Ce trésor a été trouvé enfoui dans les limites supposées de la réserve de chasse hafside ...non loin de la voie reliant la plaine de Mater à Binzarte »⁸⁴.

Le trésor est composé de plus de 180 pièces de monnaie en argent de forme carrée. Les monnaies sont en bon état de conservation parce qu'elles ont été trouvées dans un sac de matière organique (une bourse en cuir ou en lin). Leur forme et la mention sur le revers "al-Mahdī est notre guide" (*al-Mahdī 'imāmunā*) attestent leur appartenance à la phase *mu'minide* ou au premier temps des Hafside (la deuxième moitié du 6^e/XII^e siècle). Appelées *qīrāṭ*, ces pièces portent à l'avant la formule suivante : "*il n'y a de Dieu que Dieu, toute décision appartient au Dieu, Dieu est omnipotent*". À l'envers on lit : "*Allāh est notre Dieu, Muḥammad est notre prophète, al-Mahdī est notre guide*".

Cette découverte, sur laquelle nous allons revenir avec plus de détail dans une autre partie de cette recherche, confirme l'apport de l'archéologie pour compléter les informations

⁸² Nous analysons les données d'Adorne dans le premier chapitre de la troisième partie de cette recherche. Voir R. Brunswig, *Deux récits de voyage...*, 1936, p. 129-130.

⁸³ Ibn °Azzūm, *kitāb al-aḡwiba*, I, p. 217-218.

⁸⁴ Kh. Ben Romdane, « Trésor d'Ischkeul », dans *Tunisie : du Christianisme à l'Islam* (2001), p. 182.

textuelles. C'est, sans aucun doute, la lecture croisée des différentes sources qui fournit les résultats les plus évidents.



Fig. 354 : Ġabal Aškil – une carrière

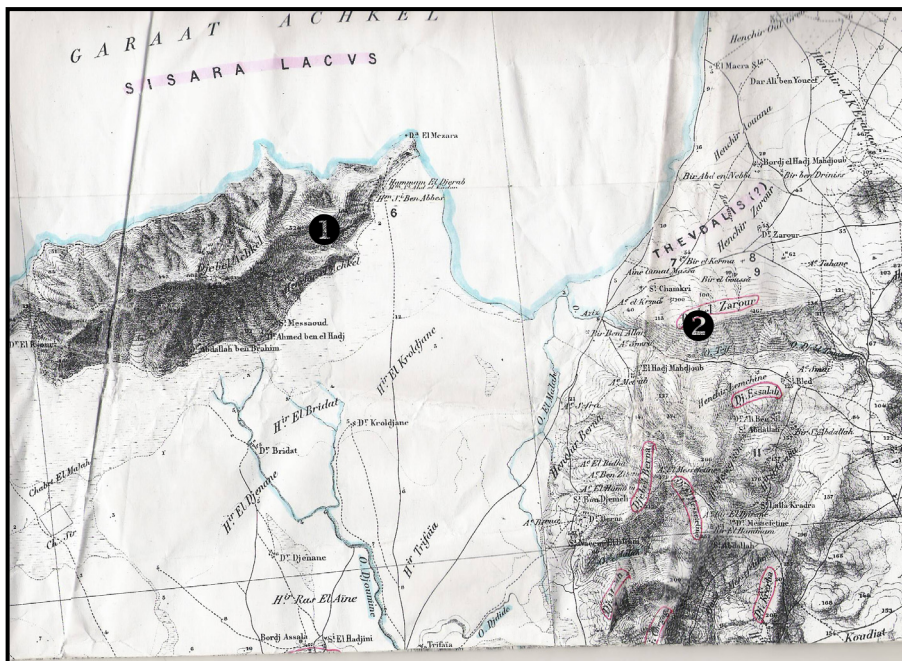


Fig. 355 : Le mont Aškil et lieu dit Zaċrour d'après l'AAT
(Légende : ❶ Ġabal Aškil / ❷ Henschir Zaċrour)



Fig. 356 : Sidi Mas'ud (1)



Fig. 357 : Sidi Mas'ud (2)